This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NKE

Treasury

NKE

Tressen

ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME CINQUIÈME.

995 D

ROLAND
FURIEUX,
POËME HÉROÏQUE
DE L'ARIOSTE,
AVEC FIGURES.

TOME CINQUIÈME.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

A ÉVREUX,
Chez J. J. L. ANCELLE.

1796.

ROLAND

FURIEUX,

POËME

TRADUIT DE L'ARIOSTE.

CHANT XVIII.

MAGNANIME Seigneur, c'est avec justice que je me livre et me livrerai sans cesse au plaisir de vous louer, et je regrette que ma foible voix ne soit pas assez digne de vous célébrer : parmi toutes les grandes qualités que j'admire en vous, Seigneur, une entr'autres me paroît être le comble de la sagesse et de la bonté ; votre accès est facile, et vous écoutez également tous ceux qui sont admis auprès de

vous; vous savez suspendre votre jugement, pénétrer la vérité, vous lui rendez toujours justice; je vous ai vu souvent excuser celui que la délation accusoit, approfondir les raisons que l'homme attaqué pouvoit avoir pour se défendre: vous n'avez jamais porté votre jugement sans avoir sçu pénétrer ou dans les yeux, ou dans les intérêts personnels de ceux qui vous parlent, quels sont leurs motifs secrets; souvent même les mois, les années entières, ne vous ont pas paru trop longs pour vous décider, et ce pénible examen prouve bien que votre ame généreuse et bienfaisante est toujours affligée de trouver un coupable.

Si Noradin eût eu de semblables principes gravés dans son ame, il n'eût point eu l'imprudence de juger le brave Griffon si légèrement: vous vous couvrez sans cesse d'une nouvelle gloire, Seigneur, et Noradin nuisit à sa réputation, et fut cause de la mort d'un grand nombre de ses sujets.

Griffon indigné des affronts qu'il venoit d'essuyer, fit tomber en un moment à ses pieds plus de trente de ceux qui l'entouroient. Le peuple fuit de toutes parts, se jette dans les rues de la cité; la frayeur le presse; souvent se rassemblant par pelotons, il se nuit en courant; tous s'entremêlent et tombent les uns sur les

autres ; et Griffon trop irrité pour exhaler sa colère en menaces, continue à frapper, et taille en pièces tout ce qui se trouve à portée de ses coups : quelques fuyards gagnent la porte de la cité, lèvent le pont après eux ; les autres, sans oser tourner un visage défiguré par la peur, continuent à fuir en gémissant : les cris, le tumulte, et la plus grande rumeur s'élèvent de toutes parts. Tandis que les premiers levoient le pont, Griffon saisit deux malheureux Syriens ; il brise la tête du premier contre les murs ; il enlève l'autre, le lance d'un bras puissant par-dessus les murs de la ville ; ses pâles habitans redoublent de frayeur, en voyant cet infortuné qui semble tomber des nues.

Les timides habitans de Damas craignent que le guerrier terrible ne s'élance lui-même par-dessus leurs murs, et la confusion ne seroit pas plus grande dans cette cité, si le Soudan d'Égypte venoit de l'emporter d'assaut ; un bruit d'armes, des cris perçans, le roulement des tambours, le son aigu des trompettes, se confondent ensemble et forment une rumeur dont les airs retentissent au loin. Mais il faut différer à raconter la suite de cet événement, pour suivre le grand Charles qui s'avance en diligence contre Rodomont qui continue à massacrer ses malheureux sujets.

Vous savez déjà qu'Ogier le Danois, le Duc Naymes, Olivier, Avin, Avorio, Othon et Bérenger, suivoient Charles : tous les huit frappent en même tems Rodomont de leurs lances ; mais la cuirasse épaisse de peau de dragon reste impénétrable ; et tel qu'un habile nocher qui gouverne assez bien son vaisseau pour le rendre immobile contre le vent impétueux de l'Ourse, Rodomont soutient sans en être ébranlé ces huit atteintes capables de renverser une montagne : Guidon, Ranier, Richard, Salomon, le traître Ganelon, le fidèle Turpin, Angolier, Angelin, Marc, Yvon, Hugues, et Mathieu de Saint-Michel, se joignent aux huit autres pour l'attaquer ; Odoard, Ariman, Chevaliers d'Angleterre, qui venoient de joindre Charles, achèvent d'entourer Rodomont ; mais le rocher de la cime des Alpes, le plus fortement enclavé dans sa base, ne résiste pas mieux au combat de deux vents furieux qui brisent les frênes et les sapins, que ce superbe Sarasin altéré de sang, qui frémit de dépit, et dont la vengeance et les coups ont la force et l'impétuosité de la foudre ; il fend la tête jusqu'aux dents au malheureux Hugues de Dordonne qui le serre de plus près ; il se sent en même tems frappé de tous côtés, mais sa cuirasse écailleuse résiste à ces coups, comme une enclume à la pointe d'une

aiguille : ceux qui défendoient les remparts les abandondent, et ceux qui combattoient près de la place, accourent à la voix de Charles qui les appelle où le danger est le plus pressant : les Parisiens sentent renaître leur courage, en voyant le grand Charles ; ils s'arment, et s'avancent de tous les quartiers de la cité, pour le joindre.

Lorsque dans les jeux publics, on enferme en même tems un taureau furieux près de la loge d'une lionne qui se repose avec ses lionceaux, ceux-ci sont d'abord effrayés des cornes menaçantes, et se tapissent autour de leur mère ; mais si la lionne accoutumée à combattre, s'élance et saisit avec ses fortes dents le taureau, ses lionceaux bientôt rassurés viennent l'attaquer à leur tour ; ils ensanglantent leurs dents et leurs griffes nouvelles, leur première frayeur est dissipée ; de même le peuple de Paris s'occupe à nuire au Sarasin : il fait tomber jusqu'aux toits sur sa tête, tandis que les guerriers l'attaquent de plus près.

La Cavalerie, l'Infanterie accourant autour de Rodomont, formoient une enceinte tellement épaisse, que semblables aux essaims de mouches, leur masse eût pu seule l'accabler ; l'épée du Sarasin ne pouvoit suffire en vingt jours à tailler en pièces cette multitude, quand même elle eût

été réunie en faisceaux: Rodomont voyant que cette foule grossit sans cesse, et qu'il ne peut parvenir jamais à la detruire, réfléchit enfin qu'il fera bien de sortir de cet embarras avant que ses forces soient épuisées; il jette alors des regards furieux sur cette enceinte qu'il compte bien rompre facilement; et faisant tournoyer sa redoutable épée, il se détermine sur la partie que ferment les Anglois, et tombe sur eux avec fureur.

Quel est celui qui peut avoir vu rompre les barrières d'une arène au taureau furieux que les dards et les chiens ont animé pendant une partie du jour? il doit avoir vu le peuple s'enfuir de toutes parts; les plus malheureux sont écrasés sous ses pieds, ou sont élevés dans l'air par ses longues cornes; celui-là seul peut imaginer le ravage horrible que le Sarasin fit dans les rangs des Bretons, en s'élançant sur eux.

De ses coups frappés à plomb, ou de revers, il fait voler les têtes, les bras; il coupe en deux, en travers, il fend jusqu'à la poitrine, tous ceux qui s'opposent à son passage; les pas qu'il a faits sont marqués et jonchés par les membres mutilés et les morts; il ne paroit pas plus ébranlé qu'une tour en se retirant; il voit avec sang-froid que le chemin le plus sûr est de gagner le bord de la Seine au-dessus de l'Isle, et près des

remparts qui sont proches de ses bords ; mais quelques troupes réglées et le peuple devenu plus hardi, le suivent de près, l'entourent, et s'opposent encore à sa retraite : semblable au fier lion attaqué par des chasseurs dans les forêts de Numidie, lorsqu'on voit ce généreux animal, la crinière hérissée, ne se retirer qu'à pas lents, et menaçant encore ceux qui le poursuivent par des regards étincelans ; de même Rodomont traverse une haie de piques, et la nuée de dards qu'on lui lance, et se retire lentement vers la rivière ; plusieurs fois même il se retourne, fond sur les plus téméraires, les repousse, et son épée s'abreuve d'un nouveau sang : la prudence enfin surmonte sa fureur ; et se trouvant alors sur le bord du fleuve, il s'élance dans ses eaux ; son armure pesante n'empêche pas plus ses bras de fendre les ondes, que ne feroient des armes de liége. Sauvage Afrique, ne t'énorgueillis plus d'avoir produit Anthée, et d'avoir nourri le grand Annibal.

Dès que Rodomont, plus grand encore qu'eux, eut touché l'autre rivage, ce ne fut qu'avec les regrets les plus vifs qu'il regarda cette Ville qu'il venoit de traverser toute entière, et qu'il eût desiré brûler et détruire jusqu'aux fondemens : l'orgueil et la colère le dévorent ;

il n'attend, il ne desire que le moment d'y revenir porter le fer et la flamme. Pendant qu'il y pense, il apperçoit bientôt un messager qui doit calmer cette fureur présente; mais avant de vous parler de son message, j'ai d'autres choses à vous dire; c'est de ce que fit la Discorde, après l'ordre qu'elle avoit reçu de l'Ange, que je veux vous entretenir. Elle devoit, pour obéir, se mêler parmi les Chevaliers les plus renommés d'Agramant, et leur mettre le fer à la main les uns contre les autres. Dès le même soir, la Discorde quitta les Moines, après avoir prescrit à la Fraude d'entretenir le feu de leurs querelles jusqu'à son retour; elle crut avoir besoin du secours de l'Orgueil avec lequel elle habitoit depuis long-tems dans ce même monastère, et le pria de la suivre. L'Orgueil y consentit; mais ce ne fut qu'après s'être fait remplacer, pendant sa courte absence, par l'Hypocrisie.

L'implacable Discorde s'étant mise en chemin avec l'Orgueil, trouva dans la route qu'elle tenoit pour se rendre au camp des Sarasins, la sombre et triste Jalousie; elle s'étoit fait suivre par un petit nain que la belle Doralice avoit envoyé près du Roi d'Alger.

Doralice avoit dépêché ce nain au moment où son escorte étant détruite, elle étoit tombée

sous la puissance de Mandricard : je vous ai déjà raconté comment elle avoit envoyé ce nain à Rodomont, au moment de son enlévement ; elle espéroit, elle desiroit alors qu'il accourut pour l'arracher des mains de son ravisseur, et pour prendre la plus cruelle vengeance de cet attentat. La jalousie ayant rencontré ce nain, s'en étoit fait accompagner, et ne doutoit pas du succès de son voyage ; la Discorde fut très-aise de l'avoir trouvée, et lorsqu'elle eut appris son projet d'aller chercher Rodomont, elle trouva que tout ce qu'elle pouvoit imaginer pour faire réussir son dessein, ne valoit pas ce qu'elle espéroit d'une pareille visite ; bien sûre alors d'exciter l'inimitié la plus violente entre le Roi d'Alger et le fils d'Agrican, elle n'étoit pas embarrassée de trouver quelques autres moyens de brouiller les autres chefs de l'armée d'Agramant. La Discorde et la Jalousie, suivies du nain, arrivèrent donc près de Rodomont, au moment où ce Sarasin venoit de passer la Seine.

Dès qu'il eut reconnu ce messager ordinaire de celle qu'il aimoit, son front devint serein, des sentimens plus doux remplirent son cœur ; il courut au-devant de lui ; et bien éloigné de craindre qu'on eût osé manquer à la beauté qu'il adoroit, il s'empressa de demander au nain quelle bonne nouvelle il avoit à lui donner d'elle.

Ah! répondit le nain, Doralice n'est plus à vous; je ne suis plus à son service, elle-même est esclave d'un autre : nous rencontrâmes hier un Chevalier discourtois qui nous l'enleva, et depuis ce moment il la tient sous sa garde. A ces mots, la Jalousie embrase Rodomont, et se glisse dans son sein, plus froide qu'un aspic : le nain continue son récit, et lui raconte comment un seul Chevalier a détruit toute l'escorte de la Princesse de Grenade, et l'emmène avec lui.

La Discorde, à ces mots, prend un acier tranchant, et une pierre à feu; l'Orgueil jette une amorce sur le feu qui jaillit et qui passe en entier dans le cœur du Roi d'Alger : le Sarasin soupire et frémit, son visage porte l'empreinte de la fureur, et le ciel même est attaqué par ses blasphêmes.

Ainsi qu'une tigresse qui descendant de la montagne, et trouvant sa tanière vuide et ses petits enlevés, rugit de rage, vole et parcourt les bois, les plaines et jusqu'aux ruisseaux pour les chercher, n'est point arrêtée par la longueur du chemin, la grêle, la tempête, et pleine de haine et de fureur, suit les traces du chasseur qui la prive de ce quelle a de plus cher; de même le fier et jaloux Sarasin sent son cœur déchiré; il appelle brusquement le nain : Suis-moi, lui dit-il seulement; et sur le champ,

quoiqu'il n'ait ni cheval ni char, il part et marche avec plus de vîtesse encore que n'en a le lézard qui traverse un chemin pour fuir un orage. Il n'a point de cheval, mais il se propose bien d'enlever de force ou de gré le premier qu'il trouvera sur son passage: la Discorde qui l'observe, et qui connoît sa pensée, sourit en regardant l'Orgueil : Je veux, lui dit-elle, que le cheval dont il pense s'emparer, soit encore la cause d'une autre querelle, et je vais détourner tous les chevaux de son chemin, hors le seul qui puisse lui susciter de nouveaux débats; mais il est tems de retourner à Charlemagne.

Dès que Rodomont s'étoit éloigné, ce Prince avoit fait éteindre le feu, placer des gardes dans les quartiers, et retirant ses meilleures troupes, il les remit en ordre, et les porta contre les Sarasins pour les battre, et rendre cette journée décisive: il les fit défiler par toutes les portes, depuis Saint Germain jusqu'à Saint Victor, et leur commanda de s'arrêter et de se réunir sous le même drapeau dans la plaine vis-à vis la porte Saint Marcel; tous ses ordres étant exécutés, ce Prince les animant par ses discours et par son exemple, donna le signal du combat.

Dans ce même tems, Agramant étant remonté sur un nouveau cheval, malgré les efforts des

Chrétiens, se battoit, accompagné de l'amant d'Isabelle; le Roi Sobrin et Lurcain se portoient des coups furieux, et Renaud tailloit en pièces un gros escadron qui s'étoit présenté pour l'attaquer: Charles ayant donné le signal du combat, porta son principal effort contre l'arrière-garde que le Roi Marsile commandoit; il avoit près de lui les principaux Chevaliers de son armée. Charles ayant placé son infanterie dans le centre, et sa cavalerie sur les ailes, vint l'attaquer avec un grand bruit d'instrumens guerriers dont l'air retentissoit au loin; bientôt les Sarasins, poussés de toutes parts, s'ébranlèrent prêts à prendre la fuite; mais Grandonio et Falsiron les remirent en ordre, à l'aide de Serpentin, de Balugant et de Ferragus; ce féroce, mais courageux Sarasin leur crioit: Ah! braves gens, mes compagnons, mes frères, gardez, serrez vos rangs, et l'ennemi ne pourra vous entamer; conservez l'honneur que vous avez acquis, et vos premiers avantages; pensez à la honte dont vous seriez couverts, comme aux périls de toute espèce dont vous seriez environnés, si vous vous laissiez vaincre.

A ces mots, Ferragus se saisit d'une grosse lance, court sur Bérenger, prêt à vaincre l'Argaliffe, et lui brise la tête et son casque: huit autres Chevaliers Chrétiens tombent après sous

sés coups; le Sarasin n'en porte pas un qui ne soit mortel: Renaud, de son côté, faisoit un si grand Massacre des Maures, que ses coups faisoient un grand vuide devant lui; Zerbin, Lurcain combattoient avec le même courage; Balastre, commandant les troupes d'Alzerbe, et Finaldur, chef de celles de Zamora, de Sues et de Maroc, venoient de tomber sous leurs coups: qu'on ne croye pas cependant, en voyant les Africains si mal menés dans cette place, qu'ils ne sussent pas se bien servir de leur lance et de leur épée; le Roi de Zumara mérite sur-tout d'être distingué; mais aucun d'eux n'égale Dardinel, ce noble fils d'Almont; il venoit d'abattre avec sa lance Hubert de Melfort, Claude du Bois, Eliot, Dulphin du Mont et Raimond de Londres; Anselme de Stafford et Pinamont venoient de tomber sous le tranchant de son épée: de ces sept Chevaliers, quatre avoient perdu la vie; l'un étoit blessé, les deux autres étourdis par ses coups, étoient privés de leurs sens.

Malgré toute la valeur de Dardinel, la troupe qu'il commandoit ne pouvoit tenir contre les Chrétiens; ceux-ci cependant étoient moins nombreux, mais ils avoient la supériorité de valeur, de discipline et d'expérience dans les armes. Bientôt les troupes Maures de Zumara,

de Suez, de Maroc et de Canara prirent la fuite ; ceux d'Alzerbe montroient encore plus de terreur, mais ils étoient retenus par leur brave Prince ; Dardinel les ranimoit au combat, quelquefois par des reproches, plus souvent encore par le souvenir du grand Almont. Ah ! si sa mémoire vous est chère, leur crioit-il, prouvez-le donc à son fils ! Quoi, pourriez-vous avoir la foiblesse de m'abandonner dans ce péril, moi dans le printems de mes jours, moi sur qui vous aviez coutume de former de si hautes espérances ? Voulez vous donc vous laisser égorger sans vous défendre, et que nul de vous ne puisse donner des enfans à l'Afrique ? Nous n'avons aucune retraite, si nous ne rassemblons et si nous ne déployons toutes nos forces : les Pyrénées forment un mur trop difficile à franchir, la mer de même nous oppose des obstacles ; il vaut mieux mourir courageusement que comme de foibles victimes, et que de vous rendre à la discrétion de ces maudits Chrétiens : ah ! chers amis, arrêtez vous, reformez-vous, combattez, c'est votre unique ressource. Eh quoi donc ! nos ennemis ont-ils plus d'ame, plus de mains, plus de force que nous ? Tout en leur parlant ainsi, le jeune et brave Dardinel fond sur le Comte d'Ottonley, et lui donne la mort.

Le souvenir d'Almont, le discours et l'exem-

ple de leur jeune Souverain, eurent le pouvoir d'arrêter les troupes d'Alzerbe; ils jugèrent que le parti de combattre étoit préférable à celui de prendre une honteuse fuite; ils virent alors Dardinel attaquer le Comte de Burnick; cet Anglois passoit les rangs de toute la tête, et bientôt l'épée de Dardinel la lui faisant voler, elle fit disparoître cette différence. Aramon de Cornouailles éprouva le même sort; le frère de celui-ci le voyant tomber, voloit à son secours; mais la même épée le perça d'outre en outre: Boyez de Vergales reçut un coup pareil, et Dardinel le dégagea par ce coup de la promesse qu'il avoit faite à sa jeune épouse de retourner au bout de six mois auprès d'elle: le fils d'Almont voyant approcher Lurcain qui venoit de couper la gorge à Dorckin, de fendre la tête à Gardon, et qui, poursuivant Altée, avoit porté un coup mortel à ce jeune Sarasin qu'il aimoit tendrement, prend une forte lance, invoque son Mahon, Divinité fausse et sourde à sa voix, et fait le vœu de consacrer les dépouilles opimes de Lurcain dans sa principale mosquée: il franchit l'espace qui le sépare de l'Ecossois, et lui porte un si furieux coup de lance, qu'il la lui passe au travers du corps, et commande aussi-tôt à ses Ecuyers d'enlever les armes du brave et malheureux frère d'Ariodant;

Grand Dieu ! comment vous pourrois-je exprimer la douleur et la rage de celui-ci, lorsqu'il voit tomber un frère aussi cher ? Ah ! qu'il desiroit en ce moment d'envoyer l'ame de son meurtrier aux enfers ; il veut courir sur Dardinel, la foule des combattans de l'un et l'autre parti l'en sépare ; le fils d'Almont qui voit son intention veut la satisfaire ; mais le même obstacle l'arrête, et l'un et l'autre font tomber également leur fureur sur les Maures et sur les Ecossois : le Destin fut même si contraire à leur desir mutuel, qu'ils ne purent jamais en venir aux mains ensemble : ce Destin, dont l'homme n'évite que rarement les arrêts, conservoit le fils d'Almont pour le faire tomber sous les coups d'un Chevalier d'un plus haut renom encore : Renaud se tourne en ce moment ; il s'approche, il semble qu'une fatalité le conduise pour venger la mort de Lurcain.

Mais c'est assez parler des combats mémorables qui se donnent dans l'Occident, il est tems que je retourne à Griffon que j'ai laissé plein d'une juste fureur, et qui, dans ce moment, faisoit fuir plus que jamais une populace épouvantée.

Le Roi Noradin, ému par la violente rumeur, étoit accouru, conduisant une troupe de plus de mille hommes bien armés : ce Prince voyant tout

le

le peuple en fuite, vient en bon ordre à la porte de la Ville, et la fait ouvrir.

Griffon, ayant chassé loin de lui cette populace importune, avoit profité de ce tems de repos pour se couvrir en entier de ces viles armes deux fois deshonorées; et voyant un temple bien fortifié, muni d'un large fossé qu'on ne pouvoit traverser que sur un pont étroit, il s'étoit emparé de la tête de ce pont qui le garantissoit d'être entouré; c'est dans ce poste qu'il se tint, qu'il attendit d'un air intrépide cette troupe armée qui s'avançoit avec des cris menaçans: dès qu'il vit le drapeau qu'elle suivoit s'approcher de son poste, il fit une sortie sur l'esplanade; et tenant son épée à deux mains, il porta la mort et le désordre dans les premiers rangs: il avoit son pont pour retraite; il y tenoit bon, il tuoit ou enfonçoit les plus téméraires, et faisoit alors de nouvelles sorties sur le reste. A force de faire tomber sous ses coups cavaliers et fantassins, Griffon déjà blessé à l'épaule et à la cuisse droite, commençoit à perdre haleine, et voyoit le peuple armé se joindre à cette troupe, comme une mer orageuse prête à l'entourer.

La vertu protectrice des gens d'honneur, vint à son secours; elle toucha le cœur de Noradin: ce Prince voyant tant de gens de guerre abattus par un seul Chevalier, et l'énormité de leurs

blessures les lui faisant paroître faites de la main d'un nouvel Hector, il se repentit des efforts qu'il avoit fait essuyer à ce brave Paladin; il s'approche, il apperçoit avec surprise l'horrible rempart de morts que s'est fait ce héros, les eaux du fossé toutes ensanglantées; il croit voir alors Horace même, défendant le pont du Tibre, contre toute l'armée des Toscans; il croit qu'il est de son honneur de faire cesser ce combat inégal; il crie à ses soldats de se retirer.

Noradin en signe de paix, s'avance et présente sa main désarmée à Griffon: Je conviens de tous mes torts avec vous, lui dit-il; un manque de réflexion, et de mauvais conseils, m'ont fait tomber dans la plus grande erreur; les apparences m'ont cruellement trompé, et je vois que c'est au plus brave des Chevaliers que j'ai le malheur d'avoir fait un affront que je croyois faire tomber sur le plus lâche; mais du moins ma faute est bien involontaire; puisse-t-elle être réparée par des honneurs supérieurs à l'injure! puissai-je sacrifier à cette juste réparation jusqu'aux cités, jusqu'aux Etats qui m'obéissent! demandez-m'en la moitié, je vous l'accorde. Mais, Seigneur, votre rare vertu me porte à vous demander votre amitié; je vous offre la mienne: que ce jour mémorable soit celui de notre union, et que votre main victorieuse m'en assure un gage. A ces mots, il

descend de cheval, et marche vers Griffon, en lui présentant la main.

Le généreux Griffon, touché de sa franchise et de la cordialité de Noradin qui lui tend les bras, quitte son épée, sent éteindre son ressentiment, et court embrasser les genoux du Roi de Syrie: ce Prince voyant avec douleur que Griffon répand son sang par deux blessures, le fait étancher lui-même par ses Chirurgiens, le fait porter devant lui, et le loge dans son palais.

Le fils d'Olivier passa quelques jours à guérir de ses blessures, et sans pouvoir porter des armes; mais je l'abandonne un moment dans le palais de Noradin pour m'occuper d'Aquilant le noir son frère, et d'Astolphe que j'ai laissés dans la Palestine.

Depuis que Griffon les avoit quittés, ils l'avoient cherché vainement dans Solime et dans quelques autres lieux saints; ni l'un ni l'autre n'auroient pu deviner la raison de ce départ précipité, si le hasard ne les eût fait parler à ce Pélerin Grec, qui leur répéta ce qu'il avoit appris à Griffon, en leur disant qu'il étoit sûr qu'Origile avoit suivi le chemin de la Sicile avec le nouvel amant dont elle s'étoit vivement éprise.

Dès qu'Aquilant fut assuré par le Pélerin que Griffon étoit informé de cette nouvelle, il ne fut plus en peine de la cause du départ subit de son

frère, ne doutant point qu'il n'eût voulu suivre la légère Origile jusques dans Antioche pour l'enlever à ce nouvel amant et prendre une vengeance mémorable de ce ravisseur.

Aquilant ne voulant pas abandonner son frère qui couroit seul pour accomplir ce dessein, prit ses armes pour le suivre, en priant Astolphe de différer son retour en France, et de l'attendre dans la cité sainte, jusqu'à ce qu'il revînt d'Antioche : descendant aussi-tôt jusqu'à Zaffa, la voie de la mer lui paroissant la plus prompte pour se rendre en Syrie, il s'embarqua sur un vaisseau.

Le vent favorable du Sirocco le porta si légèrement, qu'il dépassa promptement l'Isle de Sur, et qu'il découvrit bientôt Saffet, Béryte et Zybelet : laissant après l'Isle de Chypre à sa gauche, le Pilote dirigea la proue vers la Tortose de Syrie et le Golfe d'Ajazzo ; faisant voile alors au Sud, le vaisseau prit port dans l'embouchure de l'Oronte : Aquilant faisant aussi-tôt jetter le pont, se mit promptement à la suite de son frère, en remontant toujours le long des bords de ce fleuve, et se rendit en peu de jours dans la cité d'Antioche.

S'informant alors plus particulièrement que jamais de Martan, il apprit qu'il étoit parti pour se trouver au célèbre tournois de Damas avec

Origile. Il sentit redoubler son ardeur à tenir la même route, ne doutant point que son frère ne les eût suivis ; mais en sortant d'Antioche, Aquilant prit le chemin de Damas par terre, ne voulant pas se confier à la mer ; marchant donc en toute diligence, il laissa derrière lui la riche Ville d'Alep, après avoir passé celles de Larisse et de Lydie.

L'Eternel voulant donner un exemple de sa justice à punir les crimes, comme il en donne de sa bonté en récompensant les actions vertueuses, sembla conduire Aquilant pour rencontrer Martan assez près de Manuga. Le traître faisoit porter devant lui dans le plus grand appareil, le prix qu'il avoit reçu du tournoi ; Aquilant, dans le premier moment, trompé par la blancheur du cheval et des armes, crut jouir du bonheur de voir son frère et courut à lui les bras ouverts, et des cris de joie dans la bouche ; mais il changea bientôt ses gestes et son ton, en reconnoissant qu'il se trompoit ; il craignit alors que cet homme ne fût l'assassin de ce frère si cher : Arrêtes, lui cria-t-il, tu portes la physionomie d'un larron et d'un traître : dis-moi, d'où tu tiens ces belles armes, et qui peut t'avoir mis en droit de monter le cheval de mon frère : réponds-moi promptement : mon frère est-il mort ? est-il en

vie ? quel malheur a pu lui faire perdre ses armes et son cheval

A peine Origile eut-elle entendu ces mots, qu'elle voulut prendre la fuite ; mais Aquilant fut prompt à l'arrêter et la força d'être présente à la réponse de Martan. Le lâche effrayé par ces paroles menaçantes, pâlit, perdit la voix, et fut quelque tems sans oser répondre. Aquilant furieux, l'insulte, le menace, et lui portant la pointe de son épée au visage, il jure qu'il va lui trancher la tête, et même à celle qui le suit, s'il ne lui découvre pas l'exacte vérité. Martan cherche un moment quelque excuse, et ce scélérat ose dire au fils d'Olivier : Sachez, Seigneur, que cette demoiselle est ma propre sœur, et qu'elle est d'une naissance distinguée, quoiqu'elle se soit avilie par la vie scandaleuse qu'elle a menée avec Griffon ; connoissant que je ne pouvois la retirer par la force, des mains d'un homme aussi redoutable, j'ai formé le projet, je vous l'avoue, de me servir de ruse et de finesse, pour l'arracher d'entre ses bras.

Ma sœur elle-même désirant avoir à l'avenir une conduite plus honnête et plus décente, ma promis de faire tout au monde pour se séparer de Griffon, nous primes donc le parti de nous éloigner de lui pendant la nuit, nous l'exécutâ-

mes, et pour le mettre hors d'état de nous poursuivre, nous lui enlevâmes ses armes et nous emmenâmes son cheval ; c'est ainsi que nous l'avons quitté pour venir ici.

Cette excuse étoit d'autant plus adroite, qu'elle en étoit une au vol qu'il avoit fait du cheval et des armes du Paladin ; mais malheureusement pour Martan, cette excuse renfermoit un mensonge avéré ; il assuroit qu'Origile étoit sa sœur, et le Pélerin Grec avoit trop bien instruit Aquilant de l'intrigue secrète de ces deux ames perfides, pour qu'il pût se laisser tromper : Tu ments, scélérat, lui cria d'une voix terrible Aquilant ; et dans le même instant il donne à Martan un coup de poing sur le visage, et lui casse deux dents ; de-là saisisant ce lâche, il lui lie les mains derrière le dos avec une forte corde, et sans écouter les vaines excuses d'Origile, il la lie pareillement, et les entraîne à sa suite à Damas : Aquilant même étoit bien résolu de les traîner ainsi de Ville en Ville, jusqu'à ce qu'il eût retrouvé son frère, et qu'il les eût remis en son pouvoir : il obligea ceux qui les servoient à le suivre de même à Damas, où, dès qu'il fut arrivé, le nom de Griffon lui frappa l'oreille de toutes parts. Petits et Grands savoient déjà l'histoire de ce Chevalier, et comment son traître de

compagnon avoit eu l'art et l'indignité de lui dérober l'honneur de sa victoire.

Le Peuple s'étant rassemblé près d'Aquilant, reconnut aussi-tôt Martan : N'est-ce pas-là ce poltron, se disoient-ils, qui s'empare de la gloire des autres, pour couvrir son infamie et sa lâcheté ? N'est-ce donc pas aussi cette femme ingrate dont l'artifice a trompé le plus loyal Chevalier, pour favoriser le dernier des faquins ? tous les deux se ressemblent, et sont faits l'un pour l'autre. Toutes les voix s'élevoient pour les maudire ; les uns et les autres les vouoient à la corde, au feu ; les plus modérés les condamnoient à la mort ; la foule s'augmentoit sans cesse autour d'eux, elle les précédoit et les suivoit de rue en rue, de place en place ; et le bruit de cette aventure parvenant jusqu'à Noradin, il en sentit la joie la plus vive. Sans attendre que ses écuyers et ses équipages fussent arrivés, le Roi de Damas va lui-même à pied au-devant d'Aquilant, l'aborde en lui faisant mille prévevances honorables et pleines d'amitié ; il l'invite à venir loger avec lui dans son palais, et de son consentement, il fait enfermer les deux prisonniers au fond d'une tour.

Le Roi de Damas conduisit lui même Aquilant près du lit de son frère où ses blessures le retenoient encore. Griffon rougit en le voyant, ne

doutant pas qu'il ne fût informé de son aventure : Aquilant en fit quelques plaisanteries, auxquelles son frère se prêta de très-bonne grace ; mais bientôt il fut question de la juste punition que méritoient les scélérats qui l'avoient si cruellement trompé : Noradin, Aquilant vouloient également que cette punition fût très-rigoureuse ; mais Griffon qui ne pouvoit oublier qu'il avoit aimé la perfide Origile, et ne pouvant modérer l'arrêt qu'elle méritoit, sans modérer aussi celui de Martan, intercéda pour eux, et demanda que du moins on ne les condamnât pas à la mort : Noradin y consentit ; mais il fit livrer Martan au bourreau pour être fustigé dans toutes les places et les carrefours de Damas, ce qui fut exécuté dès le lendemain : pour la coquine d'Origile, on la retint en prison jusqu'à l'arrivée de la belle et vertueuse Reine Lucine, pour que cette Reine portât à sa volonté le jugement de ses forfaits. Aquilant resta bien fêté dans cette cour, jusqu'à ce que son frère fût en état de porter les armes.

Le Roi de Damas cependant restoit toujours inconsolable de l'erreur où son premier mouvement l'avoit fait tomber, et des efforts sanglants que Griffon avoit essuyés : il rêvoit jour et nuit aux moyens de lui faire une réparation satisfaisante : il crut ne pouvoir mieux faire que de

rendre la Ville de Damas et les Syriens témoins de la gloire de ce même Chevalier qu'ils avoient vu traiter avec tant d'opprobre, et voulant lui rendre les mêmes armes qu'il avoit déjà conquises, il fit publier un grand tournoi en l'honneur de Griffon.

Noradin n'oublia rien de tout ce qui pouvoit rendre ce tournoi solemnel, et d'une magnificence digne d'un Roi d'Asie. Le bruit s'en répandit dans toute la Syrie, et fut porté jusqu'à la Palestine. Astolphe en étant informé, fit part à Sansonnet, Viceroi du pays, du projet qu'il avoit fait de se rendre à ce tournoi; et l'un et l'autre se promirent bien qu'on n'y combattroit pas sans eux: l'Histoire ne parle de ce Sansonnet qu'avec les plus grands éloges; Roland l'avoit baptisé de sa main, et Charlemagne en avoit fait choix pour commander dans la Palestine. Astolphe et lui se mirent promptement en état de paroître à cette fête brillante: tout retentissoit dans l'Orient de la magnificence avec laquelle Noradin la faisoit préparer dans la belle Ville de Damas.

Tous les deux voyageoient à petites journées et de Ville en Ville, pour que leurs équipages arrivassent frais et en bon état, et qu'eux mêmes ne se ressentissent point de la fatigue du chemin en arrivant à Damas: un jour ils rencontrèrent dans le carrefour que formoient deux grands che-

mins, un Chevalier qu'à ses vêtemens et à son air fier et martial, ils prirent pour un guerrier; c'étoit cependant une femme; mais elle n'en étoit pas moins courageuse et redoutable dans les combats: cette jeune personne, dont l'innocence de cœur égaloit les sentimens élevés, se nommoit Marphise: terrible, l'épée à la main, elle avoit déjà fait éprouver plusieurs fois aux Paladins renommés, Roland et Renaud, quelle étoit la pesanteur de ses coups; elle marchoit nuit et jour armée, sans tenir de route certaine, cherchant par-tout des chevaliers errans qui servissent à rendre encore sa gloire plus brillante en cédant à ses armes.

Marphise voyant arriver ces deux Chevaliers, qui par leur air et par leurs armes, lui parurent des adversaires dignes d'elle; et portée sans cesse par le désir de se signaler, mit son cheval en mouvement pour les aller défier; mais les considérant avec plus d'attention, elle reconnut le Duc Astolphe; elle se ressouvint de toutes les marques de respect et d'amitié qu'elle avoit reçu de ce Paladin pendant le séjour qu'elle avoit fait au Cathay: elle l'appelle par son nom, en ôtant son gantelet et levant sa visière; et quoiqu'elle fût très-altière de son naturel, elle lui tendit les bras et l'embrassa comme son ancien ami. Astolphe de son côté, lui rendit les plus grands res-

pects, en lui marquant tout le plaisir qu'il avoit à la revoir: ils se demandèrent réciproquement quel étoit le but de leur voyage. Astolphe lui dit qu'il alloit à Damas, pour assister à un magnifique tournoi que le Roi de Syrie avoit fait publier: Marphise, toujours vive à saisir l'occasion d'acquérir de la gloire, lui dit sur le champ qu'elle vouloit les accompagner à cette fête.

Astolphe et Sansonnet, se trouvant très honorés de l'avoir dans leur compagnie, partirent avec elle; et tous trois arrivèrent à Damas le jour qui précédoit celui du tournoi; ils se retirèrent dans une bonne auberge d'un bourg voisin de la cité, et jusqu'au moment où l'Aurore sort du lit de son vieil époux, ils se livrèrent aux douceurs du sommeil, plus tranquillement et beaucoup plus à leur aise que s'ils eussent été logés dans le palais de Noradin.

Dès que le Soleil du lendemain répandit ses rayons brillans et féconds sur la Syrie, la belle et fière Marphise et les deux Chevaliers se couvrirent de leurs armes, ils envoyèrent un Ecuyer pour savoir le tems où les lices seroient ouvertes; ils apprirent bientôt que déjà Noradin étoit sur son balcon, prêt à voir briser des lances: ils partirent sur le champ pour la Cité, et suivirent la grande route qui conduisoit à la place: ils virent rangés en bon ordre des deux côtés de la

carrière, un grand nombre de Chevaliers qui n'attendoient plus que le signal pour courir les uns contre les autres: le prix qui devoit se donner indépendamment des riches armes qu'on avoit reprises au lâche Martan, étoit un estoc court et tranchant, une masse d'armes richement damasquinée, et le cheval le plus beau et le mieux harnaché que pût monter un Chevalier.

Noradin ne doutoit point que Griffon ne remportât l'honneur de ce second tournois; c'est ce qui l'engageoit à joindre ce second prix au premier: les belles armes qui devoient être celui de sa première victoire, et que le scelérat de Martan avoit eu l'artifice de lui dérober étoient attachées en trophée sur un poteau avec l'estoc et la masse d'armes, mais Noradin n'avoit pu prévoir l'opposition qu'il devoit trouver à son projet.

Marphise en entrant dans la place avec Astolphe et Sansonnet, jetta ses regards sur ces armes, elles étoient trop chères à cette guerrière, elle les avoit trop long-tems portées, pour qu'elle pût hésiter à les reconnoître: c'étoit les mêmes qu'elle avoit été forcée de laisser sur un grand chemin; pour pouvoir courir plus légèrement après ce larron de Brunel qui venoit de lui dérober son épée. Je crois n'avoir pas besoin de m'étendre plus long-tems sur cette histoire, vous devez la connoître; je me contente donc de vous

dire que Marphise apperçut ses armes: vous saurez encore que dès qu'elle les eût reconnues, rien dans le monde n'auroit pu la résoudre à les laisser à quelqu'autre; elle ne réfléchit pas même sur la manière plus ou moins courtoise dont elle se serviroit pour les reprendre; elle s'approcha brusquement du poteau, se saisit de ces armes, elle porta même tant de vivacité dans cette action, qu'en les reprenant elle en laissa tomber plusieurs pièces sur l'aréne.

Le Roi de Damas, vivement offensé d'un acte aussi violent, fit un signe pour qu'il fût réprimé; le peuple ne se ressouvenant déjà plus de ce qu'il avoit éprouvé quelques jours auparavant pour avoir attaqué témérairement le brave Griffon, courut sur Marphise la lance ou l'épée à la main. Le jeune enfant qui dans la saison nouvelle, court et saute dans les prés émaillés de fleurs, la jeune fille bien parée qui se voit applaudie dans un bal, n'ont ni l'un ni l'autre un plaisir aussi vif que la redoutable Marphise en avoit, lorsqu'entourée par des lances et des épées menaçantes, elle entendoit un bruit confus, d'armes, de cris et de chevaux, et que répandant le sang et faisant voler la mort sous le tranchant de son épée, elle se montroit supérieure à tout par sa force et par son courage; elle baisse la main à son cheval, et fond la lance en arrêt sur le plus épais de cette

troupe; tous ceux qu'elle frappe périssent sous ses coups: un mélange affreux de têtes et de membres épars tombent de tous côtés autour d'elle.

Quoique le brave Astolphe et le fort Sansonnet, croyant ne se présenter qu'à des joûtes, ne s'attendissent point à combattre, ils n'hésitèrent pas à seconder le bras et le courroux de leur compagne d'armes; baissant la visière de leurs casques, ils fondirent aussi sur cette multitude qui leur laissa bientôt un large chemin en fuyant le fer de leurs lances et le tranchant de leurs épées: les Chevaliers rassemblés dans la place, furent très-étonnés de voir changer les amusemens guerriers d'un tournoi, dans le combat le plus violent: plusieurs même ignoroient encore ce qui pouvoit l'exciter, et l'injure que le Roi de Syrie avoit reçue: la plus grande partie resta tranquille dans ses rangs; quelques uns cependant s'avancèrent pour seconder l'effort de la populace irritée, mais ils eurent lieu de s'en repentir; quelques autres firent de vains efforts pour séparer les combattans, les plus sages retinrent la bride de leurs chevaux et restèrent simples spectateurs.

Griffon et Aquilant ne purent marquer la même indifférence; ils voyoient Noradin les yeux allumés d'une juste colère; ils sentirent qu'ils partageoient eux-mêmes son injure; ils s'avancèrent,

la lance en arrêt et coururent tous deux à la vengeance. Astolphe, de son côté, monté sur le léger Rabican, avoit dévancé ses deux compagnons; et les deux fils d'Olivier l'ayant chargé tour-à-tour, ils éprouvent tous deux la puissance attachée à la lance d'or que portoit le Paladin Anglois; cette lance eut à peine touché les boucliers de Griffon et d'Aquilant que les deux Chevaliers furent enlevés des arçons et jettés à la renverse sur le sable.

Sansonnet, d'un autre côté, mettoit en désordre tout ce qui s'opposoit à son passage: le peuple s'enfuit bientôt de la place; le Roi sentit redoubler sa fureur, lorsqu'il apperçut que Marphise ne trouvant plus rien qui s'opposât à son passage, emportoit impunément les armes qu'elle avoit enlevées: Astolphe et Sansonnet la suivirent; ils trouvèrent la porte de la ville sans défense. Aquilant et Griffon, honteux d'avoir été renversés par une seule atteinte, tenoient la tête baissée, et n'osoient même soutenir les yeux de Noradin: cependant remontant à cheval, ils suivirent leurs ennemis en diligence; le Roi de Syrie et ses Barons déterminés à la mort, et n'étant occupés que de leur vengeance, suivirent les fils d'Olivier. Le peuple poltron et toujours imbécille les animoit de loin par ses cris; les deux frères arrivèrent

sur

sur Marphise et ses compagnons, au moment que ceux-ci s'étant emparés du pont, faisoient volte-face pour en défendre le passage.

Astolphe, en les voyant s'avancer, reconnut alors ce qu'il n'avoit pas apperçu dans son premier combat avec Griffon : il vit le même cheval, et les armes que portoit le brave Chevalier qu'il avoit vu combattre contre Horrile ; Griffon le reconnut aussi, et le saluant aussi-tôt avec amitié, son empressement fut extrême de connoître ses compagnons et de savoir pourquoi l'un d'eux avoit enlevé les armes avec aussi peu de respect pour le Roi de Damas. Astolphe lui dit leurs noms : il ajouta qu'il n'avoit pas une parfaite connoissance des raisons qui l'avoient déterminée pour enlever ces armes causes du combat, mais que Sansonnet et lui se trouvant l'illustre et brave Marphise pour compagne, ils s'étoient vus forcés d'embrasser sa querelle.

Pendant qu'Astolphe et Griffon se parloient, Aquilant accourut, et son projet de vengeance fut bien anéanti, lorsqu'il reconnut l'aimable Prince d'Angleterre ; les Chevaliers de Noradin arrivèrent bien surpris de voir ceux-ci se parler d'un air d'amitié ; les Syriens n'osant trop avancer, s'arrêtèrent attentifs à les écouter.

L'un deux ayant entendu que la célèbre Marphise étoit l'une des trois, et que c'étoit elle

par qui les armes avoient été enlevées, tourna bride promptement, et vint en avertir Noradin, l'assurant que s'il n'appaisoit pas cette querelle, il couroit risque de voir détruire sa cour et sa capitale, et que l'on arracheroit plutôt des mains de Tysiphone et de la Mort même les armes que Marphise avoit enlevées.

Noradin entendant ce nom si célèbre et si craint dans l'Orient, que même dans l'absence de cette Guerrière ceux qui l'avoient irritée sentirent hérisser leurs cheveux en y pensant, craignit de voir arriver ce que son Chevalier venoit de lui dire; calmant donc aussi-tôt sa colère, il se retira de quelques pas, ne s'occupant plus que des moyens d'appaiser cette Guerrière: de l'autre part, Astolphe, Sansonnet et les deux frères conjuraient la fière Marphise de calmer son courroux et de mettre fin à ces débats. La Guerrière y consent; elle s'avance vers le Roi de Damas, le visage encore irrité, lui disant: Seigneur, de quel droit prétendez-vous disposer de ces armes en faveur du vainqueur de votre tournoi? Elles ne sont point à vous; elles m'appartiennent; ce sont les mêmes que je fus un jour forcée de laisser sur le chemin d'Arménie, pour poursuivre un fripon qui m'avoit grièvement offensée, ma devise peut vous en servir de preuve, et si vous la connoissez, voyez-la

gravée sur cette cuirasse, où cette couronne brisée en trois parties se trouve ciselée. Rien n'est plus vrai, lui répondit Noradin, qu'elles m'ont été remises depuis peu de tems par un Marchand d'Arménie ; soyez sûre, Madame, que si vous me les aviez demandées, je me serois fait un honneur de vous les présenter moi-même ; et j'ai trop de confiance dans l'amitié de Griffon pour douter qu'il ne se fut fait un plaisir de me les remettre pour vous ; il n'est pas besoin de me parler de votre devise ; un seul mot de votre bouche, Madame, a mille fois plus de force que de pareilles preuves ; elles sont à vous, puisqu'elles devoient être le prix de la vertu la plus éclatante, et je pourrai facilement m'acquitter avec Griffon par les plus magnifiques dons. Griffon, qui n'étoit point jaloux de posséder ces armes, prit aussitôt la parole : Ah ! Seigneur, votre amitié me récompense assez, et rien ne doit vous arrêter. La généreuse Marphise, touchée de la noblesse de ces discours, et de ce procédé, pressa Griffon d'accepter ces belles armes, et ne les reprit de sa main que sur le nouveau refus qu'il en fit.

Toute cette troupe illustre retourna dans la cité en bonne intelligence : le tournoi recommença, et Sansonnet en remporta le prix, Marphise, ses compagnons, ni les fils d'Olivier,

n'ayant pas voulu se présenter pour le lui disputer. Ils passèrent ensemble, en des fêtes continuelles, huit jours chez Noradin; mais le desir de retourner en France, les pressant vivement, ils prirent tous congé du Roi de Syrie; et Marphise les suivit, occupée du dessein d'éprouver la force et la valeur des Paladins François.

Sansonnet, ayant le même projet, commit en sa place pour commander dans la Palestine un Chevalier dont il connoissoit la prudence et la valeur; et ces cinq Chevaliers, qui n'avoient que peu de pareils dans l'univers, s'étant réunis, en sortant de la Cour du Roi de Syrie, marchèrent ensemble à Tripoli, d'où bientôt ils partirent embarqués sur le même vaisseau: s'étant arrangés pour eux et leurs équipages avec un vieux Patron qui venoit de charger des marchandises pour l'Occident, ils partirent du port par le vent le plus favorable qui remplissoit leurs voiles, et qui leur annonçoit une heureuse navigation.

Le premier port où le vaisseau toucha, fut un de ceux de l'Isle consacrée à la Mère des Amours; ce fut du côté de Famagouste, lieu funeste où l'air empoisonné par l'exalaison de plusieurs marais fangeux, abrège la vie des Habitans, et quelquefois se trouve si corrosif, qu'il ronge

jusqu'au fer : on ne sait pourquoi l'on habite cette cité mal saine, tous les autres cantons de l'isle de Chypre étant aussi sains qu'agréables ; mais un vent s'étant élevé des terres de la Grèce, il leur donna le moyen de tourner l'Isle et de débarquer à Paphos. Ils descendirent promptement sur cette terre où tout semble respirer l'amour et le plaisir.

Le terrein s'élève en pente très-douce environ six mille depuis les bords de la mer jusqu'à la montagne ; les myrthes, les orangers, les cèdres, les lauriers, et mille arbustes odoriférans, s'élèvent sur une belle pelouse verte entremélée de serpolet, de buissons, de rosiers fleuris, et dont l'herbe est mêlée de thym, de safran, de lys et de fleurs les plus variées et les plus parfumées ; l'air en est embaumé et se porte même à l'aide du zéphir jusques sur les mers voisines. Un ruisseau fourni par une fontaine pure serpente en cent rameaux sur ce terrein : il nourrit les plantes ; il en entretient la fraîcheur. On peut dire que ce charmant séjour est bien celui de la Mère d'Amour et de la Volupté ; les plus rares beautés s'y trouvent rassemblées ; aucune habitante de ce pays charmant n'est dépourvue de quelques traits agréables : les Grâces semblent se plaire à parer la jeunesse ; elles conservent encore dans les vieil-

lards le desir de plaire et la gaieté; le cœur doucement ému par l'idée présente du plaisir, efface les rides de la vieillesse: tous brûlent encore de goûter le bonheur de jouir et d'aimer.

On leur répéta dans ce lieu la même histoire de l'Ogre et de Lucine qu'ils savoient déjà: cette Princesse, leur dit on, étoit prête à partir de Nicosie pour retourner à Damas.

Le vieux Patron ayant fini ses affaires dans l'isle de Chypre, et voyant que le vent étoit favorable, leva l'ancre, déploya toutes ses voiles, et dirigea sa proue vers l'Occident. Ce vent frais du Sud-Ouest, qui les avoit fait voguer paisiblement après le lever du soleil, devint violent vers le soir; et ce vent augmentant de plus en plus, souleva les vagues de la mer. Bientôt un orage violent mit le ciel en feu; et si le firmament se fût déchiré, les éclats de tonnerre n'eussent pas été plus violens. Des nuées sombres étendirent un voile si épais, qu'elles eussent rendu les étoiles et le soleil même invisibles: il sembloit alors que le même mugissement qui retentissoit en l'air s'élevoit aussi au fond des flots: les vents furieux paroissent se combattre; et la pluie et la grêle, se mêlant à ces ouragans, forment la plus affreuse tempête qui puisse menacer des navigateurs. La nuit obscure achève de mettre le comble à l'horreur

de leur état : les vagues furieuses ouvrent des abymes de toutes parts ; les Matelots emploient tout leur art pour résister ; l'un, par des coups de sifflet aigus, commande les différentes manœuvres, celui-ci prépare les ancres pour les jetter à propos, d'autres se passent des cables de la poupe à la proue : plusieurs s'attachent à soutenir et affermir le grand mât ébranlé.

Les plus expérimentés ne quittent pas le gouvernail, pour présenter l'avant du vaisseau, lorsque les plus hautes vagues sont prêtes à battre ses flancs. Ce tems affreux dure toute la nuit, en augmentant encore de fureur : le Pilote s'efforce de gagner la pleine mer où les vagues plus étendues sont moins à craindre qu'à l'approche des terres ; il oppose toujours sa proue à leur impétuosité. L'équipage travaille avec courage, espérant que la tempête s'appaisera vers la pointe du jour, mais leur attente est vaine ; elle semble augmenter même, lorsque les heures écoulées leur annoncent que le soleil doit être élevé, quoique les ténèbres de ce noir orage obscurcissent encore le ciel.

Alors le patron même, désespéré de voir que tous ses efforts sont vains, abandonne le gouvernail ; les matelots laissent tomber les manœuvres ; et ne laissant déployée que leur voile la plus basse, ils s'abandonnent aux vagues irritées,

comme aux vents furieux qui les entraînent.

Tandis que la fortune tient ces cinq guerriers entre la vie et la mort, elle ne donne aucun relâche à ceux qui sont sur le continent. La France est le théâtre d'un carnage horrible. Les Sarasins et les Anglois aux mains s'entr'égorgent. Renaud venoit de s'ouvrir un passage dans les bataillons des Infidèlles qu'il avoit atterrés sous ses coups ; et j'ai déjà dit comment il portoit alors en avant l'impétueux Bayard pour attaquer Dardinel.

Renaud reconnut aussi-tôt le fils d'Almont aux quatre quartiers d'argent et de gueules de son écu. C'étoit les mêmes armes que portoit le Comte d'Angers, depuis qu'il les avoit enlevées avec la vie au superbe Almont. Il reconnut également le jeune et brave Dardinel à l'horrible quantité de morts dont il avoit jonché la terre autour de lui. Ah! dit-il en lui-même, hâtons-nous d'arracher cette dangereuse plante auparavant qu'elle soit dans toute sa force.

De quelque côté que Renaud eût dirigé ses pas, il étoit sûr qu'on lui laisseroit un vaste terrein libre : les Chrétiens respectoient son épée, les Sarasins la redoutoient : Renaud se voyant donc presque seul vis-à-vis de Dardinel, lui cria : Jeune homme, crois que celui qui te donna ce noble bouclier à porter, te fit un

bien dangereux présent; je veux voir (si tu veux m'attendre) comment tu défendras ces quartiers rouges et blancs : si tu ne peux les garder contre moi, comment oserois-tu croire que tu pourrois les conserver contre Roland. Apprends, lui répondit Dardinel, que si je les porte, je sçais encore mieux les défendre, et couvrir d'une nouvelle gloire ces armes que j'ai reçues de mes pères. Quoique je sois jeune encore, n'espères pas m'imprimer la moindre terreur, et crois qu'on ne m'arrachera jamais ces armes qu'avec la vie : j'espère, au contraire, les conserver avec honneur, et je ne manquerai jamais à ce que je dois à la noblesse de ma race. En finissant ces mots, Dardinel court sur Renaud, et l'attaque l'épée haute.

Le froid mortel de la terreur remplit l'âme des Sarasins, en voyant Renaud s'ébranler pour combattre leur Prince, avec la même furie qu'un fort lion attaque un jeune taureau : le premier coup qui fut porté partit de la main de Dardinel, et rejaillit sans effet sur le casque de Membrin. Renaud sourit, et lui dit, je veux te faire connoître si mes coups sont plus sûrs que les tiens. A ces mots, il porte Bayard en avant, et frappe l'infortuné Dardinel d'un coup de pointe au milieu de la poitrine : ce coup fut si violent que la cruelle Flamberge lui tra-

versant le corps sortit d'une palme de longueur derrière son dos ; l'âme de Dardinel sortit avec son sang par cette large plaie, et son corps déjà froid et inanimé tomba sur la poussière.

De même qu'une jeune et brillante fleur sous le tranchant du coutre, ou le pavot flétri, languissent et laissent tomber leur tête ; de même Dardinel, le visage couvert de la pâleur de la mort, tombe, expire, et l'espoir de son illustre race périt avec lui.

Ainsi qu'un amas d'eaux, se rassemblant soutenues par une forte digue que l'art a construite, se répand au loin, si ce soutien vient à lui manquer ; de même les Africains qui ne combattoient encore qu'étant animés par les discours et par l'exemple de Dardinel, s'enfuient de toutes parts, en le voyant tomber : Renaud méprisoit trop les victoires faciles pour les poursuivre ; il n'eût combattu que des gens plus braves : Ariodant, dans le même tems, faisoit un massacre affreux des Africains, avec Lionel et Zerbin ; Charles, Olivier, Turpin, Guidon, Salomon et Ogier le Danois portoient de même la mort dans leurs rangs.

Le Maures s'attendoient à périr tous dans une journée si fatale pour les Mahométans : mais le sage Roi Marsile sçut apporter quelque ordre dans cette défaite générale. Il vit bien qu'il n'a-

voit d'autre parti prudent à prendre que celui de la retraite, et de rassembler ce qui pouvoit rester de troupes encore en ordre. Il en forma lui-même un gros bataillon, et se retira dans le camp qu'il avoit occupé : ce camp étant assez bien fortifié par des retranchemens épais, et défendu par un large fossé, Stordilan et le Roi d'Andologie l'y suivirent, avec les Maures Portugais qui formoient encore un gros escadron. Il envoya sur le champ vers Agramant, pour l'avertir que tout ce qu'il pouvoit faire de mieux pour sauver le reste de l'armée étoit de se retirer aussi dans le même camp.

Agramant qui craignoit de tout perdre en ce jour et de ne plus revoir Biserte, n'ayant jamais vu la fortune lui montrer un si cruel aspect, fut très-content que Marsile eût déjà mis une partie de l'armée en sûreté. Il commença dès-lors à faire sonner la retraite, et rangea par échelons ses bannières encore suivies de quelques combattans. Mais la plus grande partie des autres troupes rompues et déjà dispersées, se retira sans tambour ni trompette, et par pelotons : plusieurs même, emportés par la peur, furent se précipiter dans la Seine. Agramant et le Roi Sobrin s'efforcèrent en vain de les rassurer et de les faire retirer en bon ordre ; mais ni leurs prières ni leurs menaces ne purent y

réussir ; le tiers au plus de ces lâches troupes rentra dans le camp dans le plus grand désordre, et ces Sarasins étoient en grande partie couverts de blessures ou rendus des longues fatigues qu'ils avoient essuyées.

Les Sarasins poursuivis jusques dans leur camp, eussent peut-être été forcés dès le même soir par Charlemagne que son courage animoit à poursuivre sa victoire ; mais voyant tomber le jour, l'Empereur ne voulut point exposer ses troupes pendant la nuit à l'attaque de ce camp bien fortifié ; peut-être aussi l'Éternel trouvant les Infidèles assez punis, eut pitié du reste de cette armée qui laissoit tous les environs de Paris abreuvés de son sang, et dont plus de quatre vingt mille combattans avoient perdu la vie, restans en proie aux loups et à tous les autres animaux carnassiers. Charles prit donc le parti de faire entourer leur camp et d'en faire le siége en règle. Les Sarasins, de leur côté, employèrent la nuit à se fortifier, et l'une et l'autre armée attendirent le jour sous les armes.

Pendant le cours de cette nuit, les Africains ayant encore tout à craindre, connurent l'étendue de leur perte ; leurs pavillons retentirent de leurs plaintes et de leurs gémissemens : l'un regrettoit son frère, l'autre son ami, plusieurs souffroient de leurs blessures, et tous ensemble

frémissoient du sort qui les menaçoit encore.

Deux jeunes Maures entr'autres, tous deux d'une naissance peu distinguée, et nés dans la Ptolémaïde, donnèrent une marque d'amour et de fidélité bien rare dans les annales de l'univers; Cloridan et Médor, c'étoit leur nom; ces deux jeunes gens attachés à leur Prince Dardinel, étoient passés à sa suite en France; Cloridan, Chasseur déterminé, joignoit la force à la légéreté; pour Médor, il étoit à peine sorti de l'adolescence; ses joues étoient encore blanches et fleuries; parmi tous les Sarasins, aucun ne réunissoit tant de grace et de beauté; celle de sa chevelure blonde étoit encore relevée par des yeux noirs et touchans; il paroissoit être en tout une créature céleste, du chœur des anges mêmes; tous les deux se trouvoient ensemble de garde sur les remparts; vers le milieu de la nuit, ils regardoient le ciel en soupirant; Médor parloit à tous momens, et en fondant en larmes, de l'aimable Prince Dardinel; il ne pouvoit se consoler que son corps restât exposé dans la campagne, sans avoir reçu les derniers honneurs; il se tourne vers son compagnon: O mon cher Cloridan, lui dit-il, non, je ne peux penser sans la plus mortelle douleur, que le corps de notre cher Prince exposé sur la terre soit la proie des loups et

noms ; il n'a laissé que celui du cinquième, qui fut Palidon de Moncalier ; il dormoit alors entre deux chevaux. Cloridan vint ensuite au malheureux Grillon, dont la tête reposoit doucement sur son oreiller ; c'est en vain qu'il avoit cru jouir d'un sommeil tranquille, il rêvoit alors qu'il continuoit la même débauche qu'il avoit faite, sans doute, pendant le soir, puisqu'il rendit autant de vin que de sang, lorsque le Sarasin lui trancha la tête. Un Grec, un Allemand tombèrent après sous les mêmes coups ; l'un se nommoit Andropon, l'autre Conrad ; tous deux avoient passé la plus grande partie de la nuit une tasse et des dez à la main ; ils eussent mieux fait de la passer ainsi toute entière ; mais si l'homme étoit prévenu de son sort, quel pouvoir le destin auroit-il sur lui ? Comme un lion amaigri par la faim et la soif, entré dans une étable, déchire, dévore et boit le sang de ses victimes, de même le cruel Sarasin fait un massacre affreux des Chrétiens qu'il trouve endormis ; mais jusqu'alors le beau Médor n'avoit point encore ensanglanté son épée aux dépens d'une vile multitude endormie.

Cloridan étant parvenu jusqu'à la tente où le Duc d'Albert dormoit avec une jolie femme qu'il tenoit si serrée dans ses bras que l'air même ne les séparoit plus, Médor leur coupa la tête du même coup. O l'heureuse mort ! charmante destinée !

leurs

leurs âmes s'envolèrent unies comme leurs corps l'étoient par l'amour: il tua le moment d'après les deux fils du Comte de Flandres, Ardalique et Malinde; Charles les avoit armés tous les deux de sa main, peu de jours auparavant, en les voyant revenir du milieu d'un gros de Sarasins en déroute, tous couverts de sang et de poussière, et leur avoit promis des baronnies dans la Frise.

Les deux jeunes Maures auroient pu pénétrer jusqu'aux tentes de Charlemagne; mais sachant que ses Paladins campés autour de lui veilloient tour à tour à sa garde, et jugeant qu'il étoit impossible qu'ils se fussent tous livrés au sommeil, ils n'osent pénétrer plus avant; ils auroient pu de même se charger d'un riche butin, occupés seulement de leur dessein, ils traversèrent le camp, et Cloridan et son compagnon arrivèrent enfin dans ce champ baigné de sang, où les boucliers, les lances, les épées étoient éparses au milieu du pauvre, du riche, du Soldat et du Roi, qui couvroient, ainsi qu'un grand nombre de chevaux, cette espèce d'étang de sang.

Cet horrible mélange de corps entassés auroit ôté toute espérance de reconnoître avant la pointe du jour celui qu'ils cherchoient, si la lune alors sortant d'entre quelques nuages, ne les eût éclairés par ses foibles rayons.

Médor éleva ses yeux vers cet astre, en s'écriant: O sainte Déesse, que nos pères ont adorée sous trois formes différentes; vous qui montrez votre puissance dans le ciel, sur la terre et jusques dans les Enfers, vous qu'on voit aussi plus belle et plus légère que les Nymphes, chassant dans les forêts, et suivant la trace des bêtes fugitives, et même des monstres les plus furieux; faites-moi voir, de grâce, la place qu'occupe le corps de mon cher maître, et faites que, pendant ma vie, je puisse suivre l'exemple que vous donnez de la bienfaisance.

Soit par hasard, soit que la lune fut émue par la prière de Médor, la nuée s'ouvre; la Lune paroît aussi brillante, aussi belle que lorsqu'elle se jette toute nue dans les bras d'Endimion. Médor peut découvrir Paris, les deux camps, la plaine et les montagnes voisines, Montmartre paroissant à sa gauche, et Montlhéry se découvrant dans le lointain à sa droite: les rayons parurent même plus vifs sur le lieu qui portoit le fils d'Almont; et Médor, baigné de larmes, et le cœur déchiré, le reconnut aux quartiers blancs et vermeils de ses armes; ses plaintes furent si douces, ses gémissemens étouffés par ses pleurs, furent si profonds, que les vents se seroient arrêtés pour les entendre.

Ce fut d'une voix basse qu'on entendoit à

peine, non qu'il craignit la mort qu'il desiroit alors, mais de peur qu'on ne mit obstacle, en l'entendant, à ce devoir sacré ; ce fut tout bas qu'il appella son compagnon, pour qu'ils chargeassent tous deux Dardinel sur leurs épaules, et qu'ils partageassent ainsi un poids qui leur étoit si cher.

Tous deux marchant à grands pas, sous ce fardeau précieux, s'appercevoient que les étoiles commençoient à pâlir, et que l'ombre seroit bientôt chassée par l'aurore ; lorsque Zerbin, à qui son extrême valeur n'a pas permis de se livrer au sommeil, revient de la poursuite des Maures prêts à se retirer entre des arbres voisins du camp. Il avoit à sa suite plusieurs Cavaliers, qui de loin apperçurent les deux compagnons ; et comme ces Chevaliers se dispersoient de tous côtés, cherchant à faire quelque butin, Cloridan dit à Médor de jetter le corps de Dardinel, et de chercher son salut dans la fuite, lui disant qu'il seroit déraisonnable que deux hommes vivans s'obstinassent à périr pour sauver un corps mort.

Il jetta donc sa charge, en pensant que Médor en feroit autant ; mais le jeune Médor aimoit trop son prince pour l'abandonner ; il le porta lui seul sur son dos, pendant que l'autre s'éloignoit en diligence. Si Cloridan avoit pu croire

que Médor n'eût pas voulu l'imiter, il eût plutôt mille fois perdu la vie, que de fuir et de l'abandonner.

Les Cavaliers qui les avoient découverts s'étoient aussi-tôt répandus dans la campagne, pour leur fermer toute retraite, les prendre ou leur donner la mort. Zerbin lui-même appercevant deux hommes qui paroissoient effrayés, se mit à leur poursuite, ne doutant pas que ce ne fussent deux Sarasins. Près du champ de bataille, on voyoit un petit bois très-touffu, où des routes étroites sembloient n'avoir été tracées que par des bêtes fauves. Ce bois parut être un asyle aux deux amis; ils tâchèrent de s'y tirer. Mais ce ne seront que ceux qui se plaisent à mes chants, qui pourront savoir le reste de cette aventure.

Fin du dix-huitième Chant.

CHANT XIX.

L'HOMME heureux connoît bien rarement ceux dont il possède le cœur! Les vrais et les faux amis se montrent à lui sous le même aspect, tant que la fortune le tient élevé sur le haut de sa roue. Mais tombe-t-il dans l'adversité, les faux amis s'éloignent, et l'abandonnent à ses malheurs; et c'est alors qu'il voit les véritables s'attacher plus fortement à lui.

Ah! que si l'intérieur des âmes pouvoit frapper nos regards aussi facilement que la phisionomie! tel qui triomphe à la Cour tomberoit bientôt dans la disgrâce la plus humiliante; et tel qui s'y voit négligé, rebuté même, parviendroit peut-être à la plus haute faveur! mais retournons au fidèle Médor, qui prouve qu'après la mort de son Prince, le même attachement règne toujours dans son âme.

Le malheureux jeune homme, accablé du poids de son maître, cherche l'endroit le plus épais du bois pour se cacher; mais pliant sous le fardeau, ses pas sont mal assurés; il ne connoît ni le pays ni les sentiers; souvent il donne et s'enveloppe

dans un buisson d'épines. Gloridan, loin de lui, profitoit de la facilité qu'il avoit eue à se cacher. Celui-ci, se tenant à couvert, n'étoit déjà plus menacé d'être poursuivi, lorsqu'il s'apperçut que Médor ne le suivoit plus. Ah! s'écria-t-il, en sentant qu'il avoit abandonné ce qu'il avoit de plus cher au monde, comment, mon cher Médor, ai-je eu la négligence, comment me suis je assez oublié moi-même, pour me retirer, sans savoir où je t'abandonnois!

En disant ces mots, il reprend le chemin tortueux du bois, et revient sur ses pas, (c'est à la mort, hélas! qu'il alloit alors,) il entend aussitôt près de lui, le bruit des chevaux, la voix menaçante des Chevaliers: il apperçoit enfin Médor, seul à pied, et le voit entouré de tous côtés. Zerbin crioit alors de le prendre: le malheureux Médor s'agite, se retourne de tous côtés, cherchant à s'en défendre. Il se cache tantôt derrière un chêne, un hêtre ou le tronc d'un ormeau, sans se séparer jamais du corps de son Prince; il le pose à la fin sur l'herbe: mais ne pouvant le quitter, il marche errant autour de lui. De même qu'un ourse que le Chasseur attaque sur sa tannière, ne peut abandonner ses petits, et tourne autour d'eux en frémissant d'amour et de rage; la colère la porte à se servir de ses dents et de ses ongles tranchantes;

mais son amour pour ses oursons la retient craintive, sans oser les quitter, et ne pouvant les perdre de vue.

Cloridan, qui ne sçait comment le secourir, est bien résolu de perdre la vie avec son ami, mais il veut du moins que sa mort soit vengée, Cloridan prend une flèche aigue, la pose sur son arc, se cache, perce la tête d'un Cavalier Ecossois, et le fait tomber de cheval. Les autres gens d'armes se retournent; et cherchant d'où ce coup mortel a pu partir, l'un d'eux demandoit avec empressement à ses camarades, s'ils avoient apperçu venir la flèche: pendant ce tems, il reçoit un second trait dans la gorge, qui lui coupe la parole, et le prive de la clarté du jour.

Zerbin, indigné de la mort de ces deux hommes d'armes, entre en fureur, court sur Médor, le saisit par ses beaux cheveux blonds, et l'entraîne à lui, disant qu'il perdra la vie. Mais il jette ses yeux sur cette charmante créature: il ne peut voir tant de jeunesse et de beauté réunies ensemble, sans être ému de pitié. Il retient son bras: le jeune homme le regarde d'un air suppliant: Ah! Seigneur lui dit-il, je vous conjure, par le Dieu que vous servez, de n'être pas assez cruel, pour m'empêcher d'ensevelir le corps du Roi mon maître. Ne craignez pas que je vous demande d'autre grâce: la vie m'est importune, et

je ne desire que la mort, après avoir rempli le devoir sacré de lui donner la sépulture. Quant à moi, soyez, si vous le voulez, aussi cruel que Créon le Thébain; déchirez, dispersez mes membres, pour être la pâture des oiseaux de proie, pourvu que vous m'accordiez la grâce que je vous demande. Médor prononça ces mots d'un air si doux, qu'une montagne même en eût été émue. Zerbin le fut jusqu'au fond de l'âme; et le jeune homme trouvoit grâce à ses yeux; mais dans ce moment même, un cruel Ecossois, sans crainte ni respect pour son Prince, frappe le beau sein de Médor d'un coup de lance. Zerbin, outré de cette brutalité, d'autant plus qu'il voit tomber le jeune homme pâle et mourant, s'en indigne au point d'en vouloir lui-même tirer vengeance. Il court sur le brutal, qui le voyant en fureur, dérobe sa tête à ses coups par une prompte fuite. Cloridan, qui voit tomber Médor, ne se possède plus; et sortant d'un buisson tout à découvert, il jette son arc, et dans son désespoir, se précipite au milieu de ses ennemis, cherchant moins encore à venger Médor qu'à mêler son sang avec le sien, et à mourir près de lui. Bientôt en effet il est percé de coups, et ses derniers efforts le rapprochent assez de Médor, pour qu'il puisse tomber et mourir presque entre ses bras. Les Ecossois les abandonnent en cet état, pour

suivre leur Prince Zerbin que la colère emportoit à la poursuite du Cavalier-brutal qui l'avoit offensé.

Cloridan reste étendu mort sur l'herbe, et Médor expirant, perdant son sang par une large plaie, étoit à son dernier moment, s'il n'eût pas été promptement secouru. Une jeune personne arriva près du blessé dans ce fatal moment: elle portoit l'habit d'une simple bergère; mais son air étoit noble, son visage d'une beauté céleste; la douceur et la bonté régnoient dans sa physionomie douce et charmante. Comme il y a déjà long-tems que je ne vous en ai parlé, peut-être auriez-vous peine à la reconnoître, si je ne vous disois que c'étoit Angélique, cette belle et fière Princesse, fille du grand Khan du Cathay.

Depuis qu'elle avoit recouvré le précieux anneau que Brunel autrefois avoit su lui dérober, Angélique en connoissant tout le prix, se sentoit fière de sa puissance, dédaignoit l'univers, étoit au-dessus de toute espèce de crainte: elle voyageoit seule, ne pouvant même penser, sans un secret dépit, qu'elle avoit été forcée de marcher quelquefois sous la garde du Comte d'Angers et de Sacripant; mais ce qui l'affligeoit le plus, lorsqu'elle y pensoit, c'étoit la foiblesse qu'elle avoit eue pendant quelque tems

d'aimer Renaud. Elle regardoit ce moment de passion comme humiliant pour elle, et son orgueil ne lui laissoit pas imaginer qu'aucun amant pût être digne d'elle. L'Amour ne pu souffrir plus long-tems une aussi folle arrogance, sans la punir. Cet enfant malin se cacha dans un buisson, près de la place où Médor étoit étendu, baigné dans son sang : il attend Angélique ; et sûr de ses coups, il lui lance une de ses plus fortes flèches.

Dès qu'Angélique vit ce jeune homme blessé qui paroissoit près de son dernier moment, et qui se plaignoit encore plus de voir le corps de son Roi sur la terre que de son propre état, elle sentit une douce pitié remplir toute son âme. Ce sentiment, inconnu pour elle, lui parut se saisir de son cœur et de tous ses sens à la fois. Elle se sentit encore bien plus attendrie, lorsque le jeune homme lui raconta la cause de son état présent. Angélique se rappella promptement la science qu'elle avoit acquise dans l'Inde où l'étude de la vertu des simples, et l'art de guérir les blessures, entre dans l'éducation des Princesses mêmes ; ce qui mérite fort d'être approuvé.

Angélique se souvenant des secrets qu'elle avoit appris du Roi son père, prit le parti de commencer à se servir du suc de quelques

Ce remede fut assez efficace pour rendre quelques forces au blessé.

plantes, pour arrêter son sang, et les restes de sa vie. Se souvenant qu'elle venoit de voir une de ces plantes salutaires, (soit le dictame ou la panacée,) dans un prairie voisine, elle courut là chercher. Son effet sur une plaie est d'en arrêter le sang, d'appaiser la douleur, et même de rendre un peu de forces. Ayant rencontré dans son chemin, un Villageois à cheval, cherchant une génisse qui, depuis deux jours, manquoit à son troupeau, elle le pria de venir avec elle au secours du blessé qui, jusqu'à ce moment, teignoit encore la terre de son sang.

Angélique descendit de son palefroi, et fit descendre aussi le pasteur : elle exprima le suc de cette herbe entre deux cailloux, et sa main blanche le répandit dans la plaie et sur le beau sein de Médor. Elle crut même ne pouvoir prendre trop de précautions ; et depuis la plaie ouverte dans le sein de Médor, jusqu'à ses deux hanches, tout fut abreuvé du même suc par les mains délicates d'Angélique. Ce remède fut assez efficace pour rendre quelques forces au blessé ; il eut celle de monter sur le cheval du pasteur ; mais il ne voulut point partir de ce lieu, sans avoir auparavant couvert de terre et d'épais gazons le corps de son maître et de son ami. Se livrant alors à la pitié que la belle Angélique lui marquoit, elle le conduisit dans la

cabane de cet honnête pasteur, et demeura près de lui; elle n'imagina pas seulement de partir avant de le voir parfaitement guéri: cette tendre pitié semble s'augmenter de momens en momens, et même encore plus que lorsqu'elle l'a vu baigné dans son sang sur la terre: l'aimable Médor étoit si doux, la langueur de son état et la reconnoissance rendoient ses regards si touchans, sa beauté qu'elle voyoit renaître lui paroissoit si parfaite, que bientôt la belle Angélique sentit comme une petite lime sourde qui lui rongeoit le cœur; cette lime peu-à-peu sembla devenir plus mordante, et bientôt elle excita le feu le plus vif dans ce même cœur.

Le pasteur étoit logé dans une assez belle métairie située sur le bord d'un bois entre deux montagnes; il y vivoit heureux avec sa femme et ses enfans: la maison étoit neuve et d'une grande propreté; c'est-là que chaque jour la plaie de Médor étoit pansée par les belles mains d'Angélique; c'est-là qu'elle voyoit renaître de jour en jour tous ses charmes et sa santé; mais c'est aussi dans ce même lieu que la plaie qu'elle guérissoit n'étoit plus aussi cruelle que celle qui blessoit déjà son cœur: l'enfant qui porte des ailes, quoiqu'en apparence il ne paroisse armé que de flèches légères, fait des blessures bien plus profondes que tous les fers de lances, et

le malin enfant avoit l'art de fixer souvent les regards d'Angélique sur les beaux yeux de Médor, et sur ses cheveux que lui-même sembloit étaler et agiter avec le vent de ses ailes: déjà la tendre Angélique se sent tourmentée par un feu brûlant, mais elle ne veut pas même y réfléchir; elle oublie les maux qu'elle souffre; elle ne s'occupe que de celui qu'elle veut achever de guérir. Cependant la plaie de Médor se refermoit, tandis que celle du cœur d'Angélique augmentoit et devenoit inguérissable; les glaces de la crainte, les feux du desir formoient en elle le contraste qui ressemble si fort aux agitations de la fièvre: tandis que le jeune Médor renaît, Angélique languit et se consume; elle sent un feu qui la dévore; elle est comme la neige d'une nuit tombée sur un terrein stérile qui se fond aux premiers rayons du soleil.

Angélique, vaincue enfin par son amour pour le charmant Médor, ne peut plus résister à ses transports, son état étoit bien cruel et bien embarrassant: le jeune Maure, pénétré de respect pour sa bienfaitrice, et connoissant toute la distance qui le sépare d'elle, n'ose parler que de sa reconnoissance. Angélique n'espère plus d'être prévenue par quelque aveu plus tendre de sa part; elle a même la douleur de douter encore si le cœur du jeune Médor la paie de

quelque retour. Elle ne peut enfin résister à ses tourmens secrets : la timidité, la pudeur de son sexe ne la retiennent plus ; sa bouche exprime à celui qu'elle adore, ce que ses regards lui disent sans cesse. Elle est forcée de lui déclarer elle même tout ce qu'elle sent pour lui.

O Comte Roland, ô Roi de Circassie, que vous sert d'avoir tant de vertus et de renommée ! Quel prix recevez-vous de tout ce que vous méritez ? Avez-vous jamais reçu de cette ingrate et légère beauté quelque espèce de faveur qui puisse flatter votre amour ? A-t-elle eu seulement l'air d'être sensible à tout ce que vous avez souffert pour elle ? O malheureux Roi ! grand Agrican, si tu retournois à la vie, qu'il te seroit cruel de t'être vu toujours maltraité par celle dont le cœur est cependant si facile à se laisser toucher ? Et toi, Ferragus, et mille autres qui, cent fois, avez exposé votre honneur et votre vie pour cette belle Angélique, Dieux ! qu'il vous seroit amer de la voir se jetter la première dans les bras d'un autre amant.

La Princesse du Cathay, cette belle et fière Angélique sacrifie donc à Médor cette fleur charmante du plus beau de tous les jardins, que nul autre amant n'a jamais pu seulement entrevoir : mais pour excuser en partie sa foiblesse, elle l'autorise par un nœud sacré : le flambeau

de l'Hymen s'allume pour elle à celui de l'Amour. Elle prend la femme du pasteur pour lui servir de mère : le pasteur et ses enfans servent de témoins ; elle épouse Médor.

Leurs noces s'accomplirent donc sous cet humble toit : le pasteur les rendit solemnelles autant qu'il lui fut possible ; mais l'Amour et les Plaisirs surent les embellir. Médor amoureux, autant qu'il étoit aimable, ne pouvoit se séparer un seul moment d'Angélique ; elle eût compté de même comme perdus tous ceux qu'elle n'eût pas donnés à Médor. Leur bonheur leur paroissoit toujours nouveau : la languissante satiété fuyoit loin de ces amans animés sans cesse par de nouveaux desirs ; c'est ainsi qu'ils passèrent un mois entier dans la cabane du pasteur. Que ce tems fut doux pour ces amans ! qu'il fut bien employé ! si la belle Angélique s'assied à l'ombre, si pour prendre l'air elle sort de la cabane, Médor est à côté d'elle ; le jour voit leurs transports renaissans, après que la nuit les a couverts de ses ailes ; quelquefois ils errent sur des rivages fleuris ; ils cherchent quelquefois aussi la fraîcheur des prés ; le milieu du jour leur fait-il desirer quelque ombrage, des grottes nouvelles semblent s'ouvrir pour leur servir d'asyle : il n'en est aucune qui ne soit aussi commode, aussi délicieuse pour eux que celle où

Didon évita l'orage avec Enée ; il n'en est aucune qui ne soit témoin de leur amour et de leurs plaisirs.

Dans les momens plus tranquilles de cette perpétuelle félicité, ils ne voyoient point un arbre s'élever en étendant son ombre sur une fontaine qu'ils n'enfonçassent un poinçon ou la pointe tranchante d'un couteau dans son écorce ; ils en usoient de même sur les roches les moins dures : ces arbres, ces rochers, les murs de la cabane gravés par leurs mains étoient couverts de leurs chiffres entrelacés, par-tout on voyoit les noms d'Angélique et de Médor, noués, entourés par des guirlandes de fleurs.

Angélique réfléchit enfin qu'ils avoient fait un assez long séjour en cette cabane ; un projet nouveau l'occupa. Quand on aime, pourroit on en faire d'autres que pour l'objet aimé ? Elle s'arrêta donc à celui de retourner promptement dans l'Inde, pour y couronner Médor ; elle portoit depuis long-tems à son bras un riche brasselet d'or enrichi des plus brillantes pierreries ; c'étoit un présent qu'elle avoit reçu du Comte d'Angers : Morgane l'avoit donné jadis au Prince Ziliant, lorsqu'elle le tenoit au milieu de son lac enchanté, et lorsque la valeur de Roland délivra ce Prince et le rendit à son père Ménodant. Ziliant en avoit fait un don à son libérateur,

teur. Roland accepta ce prix de sa victoire, bien plus parce qu'il étoit amant, que parce que ce brasselet étoit d'un prix inestimable; et lorsqu'il l'attachoit à son bras, il ne pensoit qu'au bonheur de le donner à la Reine de sa vie, comme un nouveau gage de son amour.

L'ingrate Angélique avoit toujours porté depuis ce brasselet, mais bien moins pour l'amour de Roland, que parce que rien ne pouvoit se comparer à sa beauté: il falloit donc qu'elle l'eût conservé même dans l'isle des Pleurs; mais en vérité je serois fort embarrassé, si vous me demandiez comment elle avoit pu le cacher lorsqu'on l'exposa toute nue au monstre marin, et comment elle put le dérober aux yeux de ces Insulaires avides et cruels.

Angélique n'ayant point alors de quoi bien récompenser le bon berger et son épouse qui l'avoient servie avec tant de soins et de fidélité dans cette cabane si chère à son cœur, ôta ce beau brasselet de son bras, et leur en fit don: elle les pria de le garder pour l'amour d'elle, et quittant ces bonnes gens et leur cabane avec regret, elle et son amant commencèrent à monter vers cette haute chaîne de montagnes élevées qui séparent la France de l'Espagne. Ils faisoient le projet d'attendre, tant à Valence qu'à Barcelone, que quelque bon vaisseau dût faire voile pour

l'Orient. A leur descente des Pyrénées, ils découvrirent la grande mer, et côtoyant le rivage à main gauche, ils avoient pris le chemin de Barcelone; mais avant d'arriver en cette Ville, ils apperçurent avec surprise un homme tout nud qui leur parut être fou, et qui se rouloit alors comme une vile bête sur le sable.

Cet homme, d'un aspect hideux, étoit couvert de sang et de poussière; son visage, sa poitrine, son dos, étoient souillés par toutes sortes d'immondices; dès qu'il les apperçut, il vint sur eux avec la même fureur que montre un dogue méchant qui poursuit un étranger: il vouloit sans doute les attaquer; mais il est tems que je retourne à Marphise.

Je dois vous rappeller que cette guerrière, Griffon, Aquilant, Astolphe et Sansonnet exposés alors à la fureur de la plus horrible tempête, avoient la mort devant les yeux; la mer plus haute et plus menaçante que jamais, rendoit le péril plus pressant; l'orage duroit depuis trois jours, et ne paroissoit pas prêt à se calmer; les vents et les vagues avoient mis le château d'avant et le grand balcon de la poupe en pièces, les mâts étoient fracassés jusqu'à la quille; le Pilote baissant la tête sur ses genoux, avoit abandonné le gouvernail; il cherchoit vainement sur sa carte, à la lueur d'une petite lanterne, quelle

étoit la route que tenoit alors le vaisseau ; un Matelot sur la proue, un autre sur la poupe, consultoient vainement les sabliers à chaque demi-heure, pour juger qu'elle devoit être la rapidité de leur marche. Le Pilote les rassemble, ils tirent leur carte ; il écoute leur rapport ; chacun fait son estimation ; l'un d'eux croit qu'ils sont à la hauteur de Limisso, les autres disent qu'ils craignent d'être près des rochers aigus qui sont si dangereux pour les vaisseaux près de Tripoli ; les autres enfin craignent également ceux de Satalie dont ils croient approcher ; c'est ainsi que chacun d'eux porte son jugement selon son opinion ; mais ils ont tous la même idée du péril présent, et leur frayeur est toujours la même. Ce troisième jour, leur désespoir augmente ; les assauts du vent et d'une mer furieuse achèvent de briser les dehors et jusqu'au gouvernail ; il n'est point de cœur d'acier qui n'eût alors frémi, puisque l'intrépide Marphise avoua même après, qu'elle avoit enfin éprouvé la peur : il n'est alors aucun d'eux qui ne fasse des vœux, pour les accomplir si le ciel leur sauve la vie ; l'un promet d'aller en pélerinage au mont Sinaï ; l'autre d'aller à Saint Jacques en Galice, les autres à Rome, à Chypre, au saint Sépulcre, et en d'autres lieux célèbres par les miracles. Cependant, le vaisseau presque fracassé continue à s'élever jus-

ques aux cieux, comme à s'abymer dans le profond sillon de deux vagues; le Pilote, pour que le navire soit moins tourmenté par tant de secousses multipliées, achève de faire couper le mât d'artimon.

On jette à la mer, pour alléger le vaisseau, les coffres, les ballots, et jusqu'aux marchandises les plus précieuses; déjà la poupe et la proue sont vuides et dégagées, les chambres le sont bientôt aussi: l'avide mer engloutit ces riches présens; elle pénètre par des voies étroites; on pompe ses eaux pour les lui rendre; on répare ses ravages; le bois, l'étoupe gaudronnée et poissée s'appliquent sur les voies d'eau qui les précipitent dans le fond de cale.

L'équipage fut dans ce travail perpétuel pendant quatre jours, sans repos et presque sans espérance, et la mer, en effet, eût surmonté tous ces efforts si sa fureur eût eu plus de durée; mais bientôt la lueur si desirée du feu Saint-Elme fut l'heureux présage d'un tems plus serein et plus calme; ce feu parut sur un reste de corniche de la proue, nul mât, nulle antenne ne subsistant plus pour le recevoir et le fixer.

Tous les Navigateurs ayant vu luire cette flamme d'un si bon augure, se jettèrent à genoux; les yeux humides, et d'une voix tremblante, ils demandèrent au Ciel une mer plus

tranquille et des vents moins furieux : leurs vœux furent exaucés ; l'Aquilon et le Mistral s'appaisèrent, mais le vent du Sud Ouest, ce tyran des mers, ne perdit encore rien de sa violence ; il continua même d'être si furieux, et le torrent impétueux qu'il exhaloit de sa noire bouche en formoit un si rapide sur la mer agitée, qu'il emportoit le vaisseau plus rapidement que le faucon Pélegrin ne fend l'air de ses fortes ailes ; le Pilote même eut peur que son navire ne fût poussé jusqu'au bout du monde, ou que ses membres étant fatigués par la tempête, il ne vînt à s'entr'ouvrir et s'enfoncer dans les ondes ; l'habile et vieux Pilote sut remédier encore à ce péril en attachant à de forts et longs cables des balots légers, mais d'un très-gros volume, qui flottant à l'arrière du vaisseau, rallentissoient sa marche des deux tiers.

Cet expédient heureux, et la vive lumière d'un gros falot qui dirigeoit le Pilote à tenir toujours la haute mer sans s'approcher des terres, sauvèrent enfin ce vaisseau si prêt à périr ; il entra bientôt dans le golfe paisible de Lajazzo ; une grande cité près du rivage, et les deux gros môles fortifiés qui défendoient le port, le découvrirent à tous les yeux ; mais dès que le vieux Patron eut reconnu cette ville et la côte ; il devint plus pâle et plus effrayé qu'il ne l'a-

voit encore été, n'osant ni jetter l'ancre dans ce port dangereux, ni se remettre en mer dans le délabrement affreux où se trouvoit son vaisseau.

Il n'osoit donc s'arrêter ni déployer les voiles; ses mâts, ses antennes étoient brisés, ses voiles perdues ou déchirées, ses galeries et tous ses bordages étoient fracassés. Prendre port, c'étoit vouloir courir à la mort, ou se livrer à l'esclavage. Tous ceux que leur mauvais sort avoient portés dans cette rade ayant tous perdu la vie, ou subi la perpétuelle servitude, il restoit donc en suspens, craignant d'ailleurs que des vaisseaux armés ne vinssent attaquer le sien qui n'étoit pas plus en état de combattre que de naviguer. Il ne savoit quel parti prendre, lorsqu'Astolphe lui demanda quelle raison il avoit d'être indécis, et pourquoi l'ancre n'étoit pas déjà jettée.

Le Patron alors lui raconte que ce pays est occupé par des femmes cruelles dont les loix homicides portent que tout homme abordant en ce port, doit être mis a mort, ou dans l'esclavage: Le seul, ajouta-t-il, qui pourroit éviter la rigueur de cette loi, seroit celui qui pourroit vaincre dix Chevaliers en champ clos, et bien plus encore, qui pourroit dans une seule nuit, enlever la fleur que dix jeunes et jolies demoi-

selles ont un intérêt si vif à défendre, ou quelquefois à se laisser arracher.

Quand bien même, continua le Patron, le courage et la force du Chevalier arrivant, auroit abattu ces dix adversaires, les femmes de ce pays se montreroient encore plus difficiles pour la seconde épreuve; et s'il n'en sortoit pas aussi glorieusement que de la première, il seroit mis à mort sans nulle pitié, et tous ceux qui l'accompagneroient seroient réduits à l'état de bouviers, et de métiers plus vils encore. Mais si le Chevalier se montroit également ferme et victorieux dans l'un et l'autre combat, alors non seulement il obtiendroit la liberté de tous ses compagnons, mais il deviendroit l'époux des dix jeunes et nouvelles femmes dont il auroit si dignement éprouvé les agrémens et les charmes.

Astolphe ne put s'empêcher de rire, en apprenant cette étrange coutume. Marphise, Sansonnet arrivant alors avec les deux fils d'Olivier, le vieux patron leur répéta tout ce qu'Astolphe avoit entendu. Voilà, leur disoit-il, ce qui m'empêche d'aborder; car je crains encore moins d'être submergé par les flots, que de porter le joug de la servitude. Tous les matelots et les passagers furent de l'avis du vieux patron. Mais Marphise et ses compagnons étoient d'un avis bien contraire: le rivage leur paroissoit

être plus sûr que la mer ; ils craignoient moins cent mille épées que les flots irrités ; ils pensoient tous les cinq de même, et ne pouvoient rien craindre en descendant dans un pays où, du moins, ils auroient la liberté de se bien servir de leurs armes.

Les guerriers souhaitoient donc vivement d'aborder ; sur-tout le Duc Astolphe qui montroit plus de sécurité que personne : il est vrai qu'il comptoit un peu sur la vertu puissante de son cor. Les uns désirant aborder, les autres s'opposant à ce dessein, la contestation qui s'éleva fut terminée par les cinq braves Chevaliers qui forcèrent le patron à porter à terre malgré lui.

Leur navire ayant été découvert au moment qu'il s'étoit approché de cette ville cruelle, ils avoient apperçu qu'une forte galère bien armée venoit sur ce vaisseau délabré où tant de conseils différens se contrarioient. Cette galère, en les abordant, attacha la proue à sa poupe, et le tira bientôt des ondes irritées. La galère, en le remorquant, entra dans le port par la seule force de ses rames, la fureur du vent ne lui permettant pas de porter des voiles. Les cinq guerriers armés, et comptant bien sur leurs bonnes épées, ne cessoient de rassurer le patron, les gens effrayés, et de leur donner une bonne espérance.

Ce port ressemble à une plaine lune ; il a plus de quatre milles de tour ; une seule ouverture lui sert d'entrée, et deux forteresses inattaquables en défendent les deux môles. La ville située en plein midi, s'élève en amphithéâtre, et ne peut sentir l'atteinte d'aucun autre vent que de celui du Sud.

A peine les cinq Chevaliers furent-ils sortis du vaisseau, qu'ils apperçurent sur le rivage plus de six mille femmes portant des arcs et bien armées qui, pour leur ôter toute espérance de leur échapper, s'étendirent de l'un et de l'autre côté jusqu'au rivage, et la grande chaîne qu'elles tenoient toujours préparée renferma leur navire dans le port.

L'une de ces femmes qui pouvoit égaler, par le nombre de ses années, celui de la Sybille de Cumes ou de la mère d'Hector, fit appeller le patron, et lui demanda tout simplement, lequel, ses compagnons ou lui choisiroient ou de recevoir la mort ou le joug de l'esclavage ; elle leur confirma qu'ils n'avoient point d'autre choix à faire. Cependant, lui dit elle, s'il se trouvoit parmi vous quelqu'homme assez brave, assez vigoureux, pour oser combattre contre dix de nos Chevaliers et leur donner la mort, et pour servir d'époux la nuit suivante à dix de nos jeunes vierges, nous le reconnoîtrions sur

le champ pour notre Souverain, et vous pourriez tous continuer votre route en liberté ; il seroit même à votre choix de rester tous ou en partie, bien libres, fort à votre aise, sous la condition seulement de vous trouver en état d'épouser aussi dix autres femmes. Mais si votre guerrier succombe dans le combat, soit qu'il se comporte lâchement dans la seconde épreuve, nous ordonnons que vous périssiez, ou que vous soyez esclaves à jamais.

La vieille qui ne doutoit pas d'inspirer la plus grande terreur à nos Paladins, fut très-surprise de les voir tous l'écouter avec assurance : pas un d'eux, inspiré par son courage, ne doutoit qu'il ne sortit vainqueur du premier combat; un peu d'amour-propre peut-être leur donnoit la même espérance pour le second. A l'égard de Marphise qui savoit n'avoir nulle prétention à la seconde victoire, elle espéra seulement que son courage et son épée pourroient y suppléer, et la tirer d'embarras.

Ce fut le patron qui porta la réponse dont les Chevaliers étoient convenus ensemble : il dit à la vieille qu'elle pouvoit tout faire préparer, et qu'aucun des cinq guerriers ne craignoit les périls de la lice, ni les hasards de la seconde épreuve. Aussi-tôt on laissa descendre à terre

les cinq Chevaliers bien armés, et tenant leurs chevaux par la bride.

Ils virent de tous côtés, en traversant la ville, un grand nombre de femmes armées, et d'une mine fière et dédaigneuse: aucun homme ne pouvoit porter dans cette ville des armes et même des éperons, que les dix qui devoient se tenir toujours prêts à combattre. Tous les autres ne devoient s'occuper qu'à coudre, à broder, à filer, et à dévider la laine ou le lin: ils portoient de longs habits de femmes qui les faisoient marcher d'une manière aussi lente qu'efféminée. Quelques-uns de ces misérables traînoient des chaînes, les autres labouroient la terre, ou gardoient les troupeaux; en général, les hommes n'étoient qu'en petit nombre dans la ville, et dans la campagne on en eût à peine compté cent contre mille de ces guerrières.

Les quatre guerriers ne doutoient point que la forte et courageuse Marphise ne sortît victorieuse du premier combat; mais pour lui sauver l'embarras et la honte du second, ils voulurent tirer au sort celui des quatre qui se présenteroit. La fière Marphise ne le put souffrir, elle voulut que le sort put la choisir comme les autres: et lorsqu'elle vit qu'il étoit tombé sur elle, elle leur dit en riant, et pleine d'assurance: Soyez sûrs que celle-ci garantira votre liberté. En leur

parlant, elle leur montroit la forte épée qui pendoit à son baudrier. Croyez, ajouta-t-elle, qu'ainsi qu'Alexandre, mon bras et mon épée sauront trancher ce nœud gordien.

Je ne veux plus, ajouta-t-elle, qu'aucun étranger puisse se plaindre désormais d'être entré sur cette terre. Ce fut ainsi que Marphise leur parla. Tous les quatre connoissoient trop son humeur altière, pour s'opposer à son dessein : ainsi, soit qu'elle dût réussir ou succomber, ils remirent leur sort entre ses mains : et Marphise apres avoir bien attaché ses armes, se présenta d'un air noble et fier vers la place du combat.

On trouvoit sur le sommet de la colline, une large place entourée de fortes murailles, fermée par quatre grandes portes d'airain, et dont les murs intérieurs étoient couverts de gradins élevés. Cette place ne servoit que pour les combats, les joûtes, la course, la lutte et pour les jeux publics.

Dés qu'une multitude de femmes armées eût occupé les gradins, on fit entrer Marphise; elle arriva sur un superbe cheval gris moucheté; sa tête étoit petite, son regard plein de feu; son allure étoit fière; il badinoit avec grace avec son mords. Le Roi de Damas l'avoit choisi parmi les plus beaux de sa nombreuse écurie,

et l'avoit fait harnacher avec magnificence pour l'offrir à la guerrière.

Marphise entra dans cette vaste carrière par la porte du Sud, vers le milieu du jour ; et bientôt le son aigu des trompettes annonça l'arrivée des dix guerriers qu'elle avoit à combattre.

Celui qui les commandoit étoit d'une taille et d'un air si noble et si fier, qu'il paroissoit être plus redoutable que les neuf autres ensemble. Il étoit monté sur un grand et beau cheval noir qui n'avoit qu'une petite étoile blanche au milieu du front, et quelques poils de même couleur à l'un de ses pieds de derrière ; ses armes étoient aussi noires que son cheval, et tout marquoit en lui le chagrin secret qu'il avoit dans l'âme.

Le signal du combat étant donné, neuf de ces guerriers fondirent la lance en arrêt contre Marphise ; leur chef seul ne s'ébranla pas ; il dédaigna de profiter d'un si grand avantage, et ne se présenta pas à cette première joûte : il aima mieux manquer aux loix du pays qu'à sa générosité naturelle, et se retirant à l'écart pour être témoin de ce premier combat, il sembla vouloir juger comment une seule lance pouvoit s'éprouver contre neuf autres.

Le léger coursier de Marphise partit comme la foudre pour fondre sur ses ennemis. Elle mit

alors en arrêt une grosse lance qu'elle avoit apportée du vaisseau, et que quatre hommes n'auroient portée qu'à peine. Cette espèce d'antenne, et l'air fier du Chevalier qu'ils virent s'ébranler, porta la terreur dans l'âme du plus grand nombre des spectatrices : elle perça le premier qu'elle atteignit, aussi facilement que s'il eût été nu : le fer de la lance parut un pied au-delà de sa cuirasse, après l'avoir traversée avec son écu.

La guerrière abandonnant sa lance dans son corps, courut sur ses compagnons ; elle en heurta deux avec une si grande violence, que l'un ayant les reins brisés, et l'autre le cœur écrasé dans la poitrine, ils tombèrent tous les deux morts sous les pieds des chevaux ; et la troupe serrée de ces huit combattans fut aussi facilement ouverte par le choc impétueux de Marphise, que nous voyons des escadrons serrés être ouverts par le gros boulet d'une bombarde. Plusieurs lances s'étoient rompues sur les armes de la guerrière, à peu près avec le même effet qu'une balle peut faire sur les murs d'un jeu de paume : il est vrai que ces belles armes avoient été forgées au feu des enfers, et trempées dans les eaux de l'Averne.

Elle termine alors sa carrière, se retourne, fond sur les six autres combattans l'épée à la main : elle fait voler la tête à l'un, le bras au

second; elle coupe en deux le troisième par la ceinture, de façon que le buste en entier tombe à terre, et que la partie inférieure reste sur le cheval: ce fut un peu plus haut que les hanches qu'elle frappa ce coup terrible: et la demi-figure qui restoit à cheval, ressembloit beaucoup à ces *ex-voto* d'argent ou de cire que les Pélerins ou les âmes pieuses dont les prières ont été exaucées, suspendent si souvent dans nos temples. Ils étoient tous défaits, hors un seul qui fuyoit dans la place: Marphise l'atteignit, et lui fendit la tête. Les neuf furent tous, ou mis à mort, ou si grièvement blessés, que nul ne put, de sa vie, porter les armes.

Le Chevrlier noir, chef des dix autres, étoit resté tranquille jusqu'à ce moment, ayant regardé comme un déshonneur d'attaquer un seul Chevalier avec tant d'avantage. Mais dès qu'il eût vu ses compagnons détruits avec tant de promptitude, il s'avança sur le champ, et prouva que la seule générosité l'avoit jusqu'alors retenu. Ne croyant pas, après les grands coups qu'il avoit vu frapper, qu'ils fussent portés de la main d'une belle et jeune vierge, il fit signe à l'ennemi qu'il étoit prêt d'attaquer, qu'il avoit quelque chose à lui dire.

Sire Chevalier, lui dit-il avec politesse, vous devez être fatigué du combat dont vous sortez

vainqueur; je croirois faire un acte peu courtois, si je profitois de cet avantage; vous devriez vous reposer ce soir, et demain matin nous commencerions notre combat. Non, non, lui répondit la fière Marphise, il ne me seroit pas honorable de ne me pas éprouver dès ce jour avec vous: d'ailleurs, dit-elle, ces sortes de jeux ne sont si familiers, que je ne me lasse pas pour si peu de chose, et j'espère que vous en conviendrez dans quelques momens.

Cependant je vous sçais beaucoup de gré de cette offre généreuse; mais j'ai peu besoin de repos, et l'espace de jour qui nous reste ne pourroit être passé sans honte dans l'oisiveté. — Ah! que mes desirs secrets ne peuvent-ils être aussi facilement satisfaits que le sera le vôtre, répondit le Chevalier noir! mais vous trouverez peut-être ce jour encore plus court que vous ne le croyez.

A ces mots, il fait apporter deux lances, ou plutôt deux grosses antennes: il en donne le choix à Marphise, il prend l'autre; tous les deux se préparent à la course: le son perçant des trompettes en donne le signal, la vaste carrière de l'air, et jusqu'à la mer, tout retentit de ce son. Tous les deux s'élancent l'un contre l'autre: tous les spectateurs retiennent leur haleine, ouvrent la bouche, fixent leurs regards attentifs sur eux, sans

sans oser prévoir lequel des deux doit être le vainqueur. L'intention des deux combattans fut la même. Marphise espéra renverser son ennemi du premier coup; le Chevalier noir se proposoit de lui donner la mort: les deux lances volèrent en éclats, se brisant dans leurs mains jusqu'à la poignée, et la rencontre des deux chevaux fut si violente, qu'il sembla qu'une même faulx leur eût tranché les jambes d'un seul coup, tant ils tombèrent précipitamment sur l'arène.

Les deux combattans furent également prompts à se dégager, et à se précipiter l'un sur l'autre l'épée à la main. Marphise, qui n'avoit jamais porté de coup, sans renverser son adversaire, fut très-étonnée d'avoir trouvé tant de résistance, et de se voir à terre pour la première fois: le Chevalier noir fut également surpris d'éprouver le même événement: ils eurent à peine touché la terre, qu'ils se relevèrent, et renouvellèrent le plus violent combat. Le taillant, la pointe de leurs épées, volent dans leurs mains, se frappent en parant, étincellent sur leurs armes, et les coups qu'ils portent font retentir l'air: ceux qui se frappent à faux excitent un sifflement aigu. Les casques, les cuirasses, les boucliers, heureusement semblent être impénétrables: si le bras de la guerrière est pesant,

celui du Chevalier noir ne l'est pas moins; tout paroît égal entre eux; et jamais deux autres combattans ne purent montrer plus de force, d'adresse et de valeur.

Les femmes attentives à tous les coups qu'ils se portoient, ne pouvoient imaginer comment ils pouvoient être toujours de la même force, et comment nul des deux combattans ne montroit encore aucun signe de lassitude: toutes convenoient qu'il ne pouvoit exister deux meilleurs Chevaliers entre les deux mers, puisque le seul travail d'un si rude combat étoit suffisant pour leur donner la mort.

Marphise disoit en elle-même: Il est heureux pour moi que celui-ci ne se soit pas joint à ses compagnons. Comment aurois-je pu ne pas succomber, s'il les eût secondés, puisqu'à peine je peux résister aux coups qu'il me porte? La guerrière, malgré ces réflexions, n'en étoit pas moins ardente à l'attaquer, ni moins adroite à se défendre. Je dois bien grâce au sort, disoit le Chevalier noir de son côté, que ce Chevalier n'ait pas accepté l'offre de prendre du repos, puisqu'à peine à cette heure puis-je m'en défendre, quoiqu'en m'attaquant, il soit déjà fatigué par un premier combat; que seroit-ce donc, s'il eût eu toute sa vigueur? Je suis vraiment très-heureux qu'il n'ait pas accepté mon offre.

Le combat dura jusqu'à la nuit, sans qu'il parût qu'aucun des deux eût quelqu'avantage sur son adversaire: ni l'un ni l'autre ne voyant plus assez clair pour combattre, le Chevalier noir fut le premier à dire: Que pourrions-nous faire, puisque la nuit nous surprend avec un avantage égal? il vaut mieux remettre la fin de notre combat au jour suivant. Ah! que je regrette qu'une seule nuit nous sépare de ce moment fatal; car je déteste la loi cruelle de ces femmes, qui me force à tâcher de vous donner la mort. Le Ciel, qui connoît mon cœur, sçait à quel point je plains votre sort et celui de vos compagnons. Venez tous, de grâce, loger chez moi; votre vie par-tout ailleurs ne seroit pas en sûreté; un grand nombre de femmes affligées conspirent déjà contre vous; car sachant que chacun de ceux qui sont tombés sous vos coups, étoit l'époux de dix de ces méchantes et cruelles femmes: par conséquent, quatre-vingt-dix d'entr'elles poursuivent leur vengeance contre vous; mais étant logé chez moi, vous ne courez aucun risque d'être attaqués par elles.

Sire Chevalier, lui répondit Marphise, j'accepte de tout mon cœur une offre qui m'est agréable: car votre âme, votre candeur doivent être aussi parfaites que le sont votre force et votre haute valeur. Mais, au reste, ne vous at-

tendrissez pas tant sur la mort que vous croyez me donner, que vous ne pensiez à celle que vous pouvez recevoir de moi. Cessons ou continuons de combattre, soit au jour, soit aux flambeaux, c'est à vous de choisir; au moindre signe, vous me trouverez prompt à vous satisfaire, et toutes les fois que vous le voudrez.

Cette légère dispute et le combat finirent en même temps, et tout fut remis à l'heure où le soleil semble sortir du Gange. Rien ne fut donc décidé sur la supériorité de ces deux guerriers; et les deux fils d'Olivier, Astolphe et Sansonnet, les ayant joint, le Chevalier noir leur fit les mêmes offres que Marphise venoit d'accepter, et les conduisit tous cinq dans le palais qu'il habitoit.

Les cinq chevaliers, pleins de confiance et d'admiration pour le Chevalier noir, furent conduits à la clarté d'un grand nombre de flambeaux de cire blanche, dans un très-beau palais distribué d'une manière agréable et commode; mais rien ne peut égaler la surprise que se causèrent mutuellement les deux combattans lorsqu'ils otèrent leur casque. Celui couvert d'armes noires qui les recevoit chez lui, paroissoit avoir dix-huit ans, et Marphise ne pouvoit comprendre comment dans un âge si tendre, il

venoit de lui faire éprouver une force aussi prodigieuse; l'autre fut bien plus frappé d'admiration encore, lorsque les longs et beaux cheveux de Marphise étant tombés sur ses épaules, il connut quelle espèce d'adversaire il avoit combattu; l'un et l'autre s'admirent, se demandent leurs noms avec empressement: tous deux ne tardèrent pas à se l'apprendre; mais j'attends à vous faire savoir celui du jeune Chevalier aux armes noires dans le chant suivant.

Fin du dix-neuvième Chant.

CHANT XX.

LE monde a retenti dans tous les tems des louanges que le beau sexe a mérités. L'Antiquité l'a vu se couronner également la tête des lauriers de Mars et de ceux d'Apollon; Arpalice et Camille se rendirent célèbres à jamais par leurs exploits : Sapho, Corine le sont toujours par leurs écrits immortels. Ce sexe enchanteur s'est élevé de même à la perfection de tous les arts dont il s'est occupé. L'histoire apprend à quel point on l'a vu supérieur dans tous les genres: si sa grande réputation paroît être diminuée; non, cela ne peut durer, et l'on doit en accuser ou sa modestie qui l'empêche souvent de recueillir des honneurs mérités, ou cette lâche et basse envie, qui secondée par l'ignorance, obscurcit et déchire tout ce qui l'humilie par la lumière et par le génie. Qu'il me seroit facile de citer aujourd'hui plusieurs de ces femmes charmantes et d'un esprit transcendant qui devroient exercer la lyre ou la plume de nos meilleurs Ecrivains à célébrer leurs louanges et leurs ouvrages.

Critiques odieux! apprenez que lorsque vous osez attaquer ce sexe charmant, dont souvent la supériorité vous afflige; apprenez dis-je, que le

mépris et l'oubli vous ensevelissent à jamais avec vos vils écrits; sachez qu'aussi brillante que le plus beau jour, leur réputation s'étendra dans la postérité comme celle de Marphise.

Puisque nous continuons à parler de cette guerrière, nous dirons donc qu'elle ne refusa point de se faire connoître au Chevalier, dont la valeur et la courtoisie avoient mérité de lui plaire. Je suis Marphise, lui dit-elle, ce seul nom en effet devoit suffire au Chevalier; la célébrité de ce nom étoit répandue dans tout l'univers: le Chevalier crut devoir s'annoncer par quelques notions préliminaires. Je crois, leur dit-il, que vous connoissez tous l'illustre maison dont je suis; la France, l'Espagne et les nations voisines, l'Inde, l'Etiopie, et jusqu'aux habitans des Palus Méotides, connoissent la Maison de Clermont; le Comte d'Angers, vainqueur du grand Almont, Renaud, qui fit tomber sous ses coups Clarise et le Roi Mambrin, sont nés tous les deux dans son sein. Ce fut près du lieu sauvage où le Danube précipite ses eaux par huit ou dix embouchures dans l'Euxin, que le Duc Aimon, amoureux autant qu'il fut aimé, me laissa dans le sein de ma mère, et c'est depuis un an que m'arrachant aux larmes de cette mère affligée, je suis parti pour venir en France, et pour connoître ceux auxquels je tiens par le sang.

J'eus le malheur de ne pouvoir finir ce voyage : une tempête affreuse me jetta sur ce rivage, et depuis dix mois, je compte les jours et les nuits, et jusqu'aux heures que je passe en ce triste séjour : mon nom est Guidon le Sauvage, nom encore trop peu connu ; c'est ici que je fus forcé de tuer Argilon de Mélibée, et les neuf autres gurriers que je combattis avec lui : c'est ici, continua le modeste et brave Guidon en rougissant un peu, que ma victoire fut suivie, la nuit d'après, de celle que je devois remporter sur dix jeunes beautés ; cette double palme m'acquit le droit de me choisir les dix femmes qui me seroient les plus agréables, et me donna l'empire sur toutes les autres de ce pays ; je dois le conserver jusqu'à ce qu'un nouveau Chevalier vienne me l'arracher avec la vie.

Les Paladins demandèrent à Guidon, pourquoi l'on voyoit si peu d'hommes dans cette ville ; et si, renversant la coutume des autres pays, les femmes s'en faisoient obéir : L'on m'en a dit plusieurs fois les raisons, leur répondit Guidon, depuis que je suis en ce pays-ci, et je vous en rendrai compte, si ce récit peut vous être agréable.

Vous savez que les Grecs, revenant chez eux après le siége de Troie, avoient été vingt ans hors de leur pays. Ce siége avoit duré dix ans,

la colère des Dieux les avoient tenus à leur retour dix autres années, errans de rivages en rivages; ils trouvèrent, en arrivant chez eux, que presque toutes leurs femmes s'étoient procuré des ressources contre la tristesse d'une si longue absence, et que de jeunes gens beaux et bien faits, les avoient garanties du froid et de l'ennui qu'éprouvent et que doivent craindre de jeunes femmes pendant une nuit longue et solitaire: les Grecs en conséquence, trouvèrent leurs maisons peuplées de fort jolis enfans. Mais quoiqu'ils pardonnassent tous à leurs femmes, convenant bien qu'un si long veuvage étoit impossible à soutenir, ils se prirent d'humeur contre ces pauvres enfans, dont l'éducation et la nourriture leur parut être une dépense encore plus que superflue: quelques-uns de ces enfans furent exposés ou vendus; d'autres, plus heureux, furent élevés en secret par leurs mères. Les plus frilleuses, les plus habiles de ce grand nombre de mères, eurent la consolation de voir leurs enfans grands garçons, et en état de prendre un parti: les uns prirent celui des armes, les autres de l'étude ou des arts: plusieurs allèrent chercher fortune dans les Cours; les plus sensés s'occupèrent de labourage, ou de la vie pastorale. Ce grand nombre d'enfans, étrangers au chef de famille, se dis-

tribua donc dans toutes les classes différentes de la société générale.

On croira sans peine qu'un des plus âgés de ces enfans étoit celui de la cruelle Clytemnestre : il avoit dix-huit ans ; il étoit bien fait et beau, droit et blanc comme les lys, vermeil comme la rose sur les épines. Celui-ci prenant un parti peu vertueux, mais plein d'audace, s'embarque sur un vaisseau bien armé, suivi de cent de ces autres jeunes Grecs les plus braves et les plus vigoureux, et fit le métier de Corsaire. Dans ce tems là, les Crétois ayant chassé de leur Isle le cruel Idoménée, rassembloient des forces pour assurer leur nouvel état. Ils offrirent une forte solde à Phalante (c'étoit le nom du fils de la Reine d'Argos) et à ses compagnons, qui l'acceptèrent, et que les Crétois commirent à la garde de la ville de Dicthyne.

Parmi les cent Villes qu'on trouvoit dans la grande et belle Isle de Crète, Dicthyne étoit la plus riche et la plus agréable ; les habitans magnifiques, et passant leur vie dans les jeux et les plaisirs, étoient dans l'usage de faire accueil aux étrangers : leurs femmes, belles, agréables et portées à n'avoir pour maître que l'amour, reçurent encore mieux ceux qui lui devoient la naissance. En peu de jours, cette jeune garnison fut très-bien établie ; rien n'étoit en effet plus agréa-

ble et plus beau que cette troupe de cent jeunes Grecs que Phalante avoit choisis pour ses compagnons. Bientôt ils firent tourner la tête, ils firent battre le cœur de toutes les jolies Crétoises: ces jeunes Grecs se sentoient trop de leur origine, pour n'être pas les plus vifs de tous les amans: le jour ils paroissoient braves, et bien galans la nuit: leurs transports approchoient de ceux du jeune Hercule. Les Crétoises devinrent éperdues pour Phalante et ses compagnons: les adorer leur parut être le premier, le seul même de tous les biens.

La paix étant faite, et les Crétois n'ayant plus besoin de troupes étrangères, Phalante et ses compagnons, sans solde et sans service, prirent le parti de se rembarquer. Les Crétoises, désespérées de ce départ si précipité, versèrent plus de larmes, sentirent dans leur âme un deuil plus douloureux encore que ne l'eût été celui d'un père: avec quels transports, quels gémissemens ne conjurèrent-elles pas leurs amans de ne les point abandonner? Mais les trouvant inexorables et décidés à partir, elles se déterminèrent à fuir loin de leurs foyers pour les suivre: elles abandonnèrent pour eux pères, mères, frères, et jusqu'à leurs propres enfans: elles emportèrent tout ce qu'elles purent prendre de plus précieux; et leur complot et leur départ furent

si secrets, qu'elles étoient déjà loin du port avec leurs amans, sans que les Crétois en fussent informés.

Le vent fut si favorable à Phalante, ses pilotes en profitèrent si bien, que toute la troupe fut éloignée de plusieurs milles, lorsque les Crétois eurent à s'affliger de leur perte. Phalante et les siens, faisant toujours force de voiles, arrivèrent sur ces bords, le dernier jour de leur longue navigation. C'est ici qu'ils goutèrent des plaisirs sans crainte et sans partage. Cette terre étoit inhabitée alors, rien n'y troubla leurs amours et leur sécurité.

Ils passèrent ainsi dix jours ensemble. Les premiers de ces dix jours parurent délicieux aux jeunes Grecs; les derniers leur parurent bien longs: l'abondance et la trop grande facilité nuisent souvent aux desirs. Les vives Crétoises étoient exigeantes; elles aimoient à causer nuit et jour avec leurs amans; ceux-ci n'ayant peut-être plus rien à leur dire, prirent le cruel parti de se débarrasser d'elles; ils prétendoient que le plus lourd et le plus important des fardeaux est une femme qui ne nous plaît plus.

Ils se souvenoient de leur premier métier de Corsaires; ils étoient avides d'amasser de nouvelles richesses; ils craignoient même de prodiguer ce qui leur restoit. Ces dix jours sans

doute leur avoient appris qu'un si grand nombre de femmes étoit d'une trop grande dépense pour eux, et qu'ils avoient bien moins besoin d'elles alors que de se munir de nouvelles armes. Les ingrats, les traîtres, les lâches, abandonnèrent ces pauvres Crétoises, emportèrent toutes leurs richesses; et s'abandonnant aux hasards de la mer, ils allèrent aborder sur les rivages de la Pouille, où prenant le parti de s'établir, ils fondèrent la Ville de Tarente.

Les malheureuses Crétoises se voyant si lâchement trahies par ceux qu'elles croyoient s'être à jamais attachés, restèrent froides, immobiles comme des statues, sur le bord de la mer; à la fin, connoissant que les larmes et les regrets ne leur rendoient pas ce qu'elles avoient perdu, leur position présente leur inspira le courage de saisir tous les moyens de la rendre meilleure.

Elles consultèrent ensemble sur le parti qu'elles avoient à prendre; les unes proposèrent de retourner en Crète et de se soumettre à la sévérité de leurs maris irrités, plutôt que de périr de faim et de misére, abandonnées dans un désert; les autres, effrayées de ce projet, dirent qu'elles lui préféreroient de se précipiter dans la mer, et qu'il valoit encore mieux aller courir le monde comme pauvres, comme esclaves, (les plus jolies dirent aussi comme courtisannes,)

que d'aller s'offrir d'elles-mêmes aux punitions qu'elles convenoient d'avoir bien méritées.

Ces pauvres malheureuses agitoient ainsi diversement entre elles le parti qu'elles prendroient, lorsque la belle et jeune Oronthée, qui descendoit du Roi Minos, prit la parole. Cette Oronthée n'avoit eu qu'une seule foiblesse; Phalante étoit le premier et le seul amant qui l'eut touchée, elle avoit abandonné pour lui son père, après s'être laissé ravir une fragile et charmante fleur. Oronthée, après avoir écouté tous les avis de ses compagnes, s'éleva contre leur foiblesse avec un cœur magnanime et noblement irrité. Pourquoi, leur dit-elle, quitterions-nous ce pays si fertile, où l'air est salubre, où de claires fontaines entretiennent la fraîcheur et la fécondité? nous avons près de nous de belles forêts qui couronnent de riches plaines; nous avons des ports, des anses, où des vaisseaux peuvent aborder en sûreté; le commerce avec les étrangers peut nous fournir tous nos besoins, et nous apporter ce que l'Afrique et l'Egypte ont de plus précieux.

Arrêtons nous: fixons nous ici: vengeons nous sans cesse d'un sexe qui nous a lâchement trompé. Que tout vaisseau porté par les vents sur ce rivage soit pillé, saccagé par nos mains; baignons-nous dans le sang de ses matelots et de ses passagers, qu'aucun d'eux n'échappe à notre

vengeance. Le discours altier d'Oronthée prévalut; les Crétoises s'y rendirent; il devint une loi pour elles, et cette cruelle loi fut exécutée.

Depuis ce tems, dès que le Ciel nébuleux annonçoit une tempête, guidées par Oronthée, à laquelle elles avoient remis un pouvoir souverain, elles couroient sur le bord de la mer, pilloient, brûloient les malheureux vaisseaux forcés par les vents à relâcher sur cette rive, et nul de ceux qui les montoient n'échappoient à la mort: c'est ainsi que ces femmes, justement irritées contre les hommes, passèrent quelques années; mais à la fin, elles connurent que leur état nouveau seroit bientôt détruit, s'il ne se renouvelloit point par leur fécondité: modérant donc un peu la rigueur de cette loi destructive, elles choisirent, pendant l'espace de quatre ans, parmi tous les prisonniers qu'elles firent, les dix jeunes gens les plus beaux, les mieux faits, et ceux qui leur parurent les plus propres à remplir leur nouveau dessein: comme elles étoient au nombre de cent, elles établirent que chacun de ces dix jeunes hommes auroit dix femmes: ces Crétoises, très-despotiques, exigèrent de plus de ces dix nouveaux maris qu'aucune de leurs femmes n'auroit à se plaindre d'une nuit inutile: cette terrible loi leur étoit imposée sous peine de la vie, et le plus grand nombre des maris, nouvellement élus, payèrent de leur tête

les infractions à cette loi ; elles en essayèrent beaucoup sans doute, et firent jurer à ceux qui furent conservés qu'ils combattroient aussi pour elles, et qu'ils passeroient au fil de l'épée tous les hommes que leur mauvais sort feroit aborder sur ces bords.

Un autre embarras força bientôt les Crétoises à faire encore une autre loi. Les grossesses et les enfans se multiplièrent au point qu'elles commencèrent à craindre que ceux d'un sexe différent du leur ne devinssent grands garçons et ne se rendissent leurs maîtres : elles aimoient trop à commander pour ne pas prendre la meilleure précaution et se mettre hors de crainte de voir ces enfans se révolter contre elles ; ces Crétoises établirent donc l'horrible loi qu'une femme ne pourroit élever qu'un seul enfant mâle et seroit obligée d'étouffer tous les autres, ou de les envoyer vendre au loin ; ceux qu'elles chargeoient d'aller porter ces enfans avoient ordre de les troquer, autant qu'il leur seroit possible, contre des petites filles, ou de rapporter le prix qu'ils en auroient reçus ; c'est tout ce qu'elles crurent pouvoir faire en faveur de leurs enfans mâles, n'ayant pour but que d'entretenir leur société, sans crainte de n'être pas toujours les plus forts. Quant aux prisonniers qu'elles faisoient, elles continuèrent à s'en défaire,

mais

mais ce ne fut plus de tous à la fois, et ce sacrifice commença de se faire avec plus d'ordre et plus d'apparat.

Lorsqu'elles prenoient dix, vingt, ou un plus grand nombre d'hommes à la fois, elles les mettoient en prison, et chaque jour l'un d'eux étoit sacrifié dans un Temple qu'Oronthée avoit élevé pour le consacrer à la vengeance; un d'entr'eux, nommé par le sort, prêtoit son bras à ce meurtre sacré. Après plusieurs années un jeune Grec, de la race d'Hercule, fut jetté sur cette rive homicide; il s'appelloit Elban, et prouvoit son origine par sa force et par son courage. N'ayant aucune défiance, on le prit sans effort, et sur le champ il fut renfermé pour le sacrifice ordinaire avec les autres prisonniers.

Elban étoit bien fait et beau; son parler étoit doux, son esprit étoit aimable, son air étoit séduisant; un aspic eût écouté ses propos séducteurs: Alexandra, fille d'Oronthée qui commençoit à vieillir, entendit parler du jeune Elban avec admiration; Oronthée, plus jeune de dix ans que les autres femmes sorties de Crète, leur avoit survécu; mais ces femmes, réduites à dix maris, avoient cependant tellement augmenté la population qu'elles étoient alors au nombre de mille.

Alexandra, sur ce qu'elle entendit raconter

d'Elban, eut la curiosité de le voir et de l'entendre; elle en obtint la permision de sa mère: l'impression qu'il fit sur elle fut assez forte pour que son cœur en fut touché; n'apportant aucune résistance à ce sentiment si doux, son prisonnier la captiva pour toujours.

Elban lui dit: Ah! Madame, s'il vous reste un peu de cette pitié qui règne dans tous les lieux que le soleil éclaire, j'oserois vous demander au nom de la beauté, de ces traits et de cette âme qui vous soumettent tous les cœurs, une vie que je voudrois vous consacrer; je connois trop, il est vrai, l'inhumanité qui règne dans ce pays pour vous demander en pur don la vie; mais, Madame, accordez-moi, du moins, de mourir en brave homme, les armes à la main, et de ne pas périr comme un scélérat qui subit son supplice, ou comme un animal qu'on conduit pour le sacrifier.

Alexandra, dont les yeux commençoient à se remplir de larmes, lui répondit d'un air attendri: Quoique les mœurs de ce pays soient les plus barbares de l'univers, ne croyez pas cependant qu'il ne s'y trouve que des Médées; et quand toutes celles qui l'habitent auroient sa cruauté, moi seule, je m'intéresserois à sauver vos jours: si, jusqu'à ce moment, j'ai paru me conformer à leurs usages, ce n'est, je l'avoue, que parce

qu'aucun autre que vous ne m'avoit encore inspiré de la pitié; mais eussé-je le cœur d'un tigre, comment votre beauté, votre valeur ne parviendroient-elles pas à le rendre sensible?

Pourquoi, continua-t-elle, cette loi cruelle contre les étrangers est-elle la plus forte? Pourquoi ne puis-je pas sacrifier ma vie pour la vôtre? Mais nulle de nous n'a le pouvoir de vous secourir. Ce que vous demandez, quoique la grâce soit légère, ne pourra s'obtenir que très-difficilement; cependant soyez sûr que je le solliciterai vivement, quoique je frémisse du péril que vous essuirez dans un combat sanglant. Ah! Madame, interrompit Elban, sachez que je me sens le courage de combattre et de vaincre ensemble dix des Chevaliers les mieux armés qu'on voudra me présenter.

Alexandra ne répondit à ce discours si généreux, que par un profond soupir. Elle le quitta pénétrée pour toujours de l'amour le plus vif, et de la plus haute estime. Elle rendit compte à sa mère de la proposition courageuse d'Elban, et la pressa vivement sur la justice d'accorder une pareille demande. Oronthée fit aussi-tot assembler son Conseil: elle y représenta l'importance de connoître à fond la force et la valeur des Guerriers auxquels elles confioient la garde de leurs ports et de leur rivage. Je crois, leur dit-elle,

que laissant cependant nos loix dans toute leur vigueur, il seroit bien sage d'établir à l'avenir, que celui qui tomberoit dans nos mains, pourroit choisir de se battre contre dix de nos Guerriers, plutôt que d'être conduit à l'autel des sacrifices. Si nous le voyons vaincre ces dix Guerriers ensemble, nous ne pourrons plus douter qu'il n'ait la force et la valeur nécessaires pour défendre nos ports. Ce qui me porte à vous faire cette proposition, continua-t-elle, c'est que nous avons maintenant un prisonnier qui demande à combattre seul dix de nos Guerriers : si ce n'est que par un vain orgueil, il sera puni sévèrement; mais il est vraiment digne de grâce s'il remplit ce qu'il ose proposer.

Une des plus vieilles femmes prit alors la parole pour lui répondre. La principale raison, dit-elle, qui nous a fait conserver quelques hommes parmi nous, n'est pas celle de les garder pour notre défense. Eh ! ne sommes-nous donc pas assez nombreuses, fortes et courageuges, pour n'avoir rien à craindre? Ce n'est donc que la nécessité d'avoir de nouvelles sujettes pour l'Etat, qui nous force à garder quelques hommes parmi nous; mais, puisque nous sommes forcées à les conserver par cette raison politique, il est de même très-important qu'il en reste seulement un contre dix femmes; c'en est assez pour donner

des enfans à l'Etat sans courir risque qu'ils se l'assujettissent; je conviens qu'ils sont bons pour cet emploi, mais à tout le reste je les crois tout au moins très-inutiles; un homme capable d'en tuer dix autres peut être fort dangereux contre des femmes; dix hommes de cette espèce suffiroient vraisemblablement pour nous maîtriser, et je ne trouve pas prudent de mettre les armes à la main à ces hommes dangereux et plus forts que nous. De plus si un seul homme réussit à en tuer dix autres, que deviendront les cent pauvres veuves qu'ils laisseront? Déjà je crois entendre les cris que cette privation leur coûtera: passe encore s'il proposoit, en tuant ces dix jeunes maris, de les remplacer auprès des cent veuves; alors il mériteroit d'être écouté.

Ce fut là l'objection que fit la vieille Artémie, et ce ne fut pas sa faute si le pauvre Elban ne fut pas offert en sacrifice; mais la bonne Reine Orontbée, qui vouloit favoriser sa fille, apporta tant de justes et de nouvelles raisons, que l'avis de son Sénat fut en sa faveur.

Elban étoit si beau, son air étoit si séduisant que toutes les jeunes femmes opinèrent pour lui, et plus nombreuses que les vieilles, elles l'emportèrent sur elles. Les vieilles, qui prenoient parti pour Artémie, furent long-tems à consentir qu'Elban conservât la vie; il fut donc conclu

qu'on épargneroit ce jeune homme; mais ni les vieilles ni les jeunes ne se départirent de l'ancien usage qui le forçoit à se faire en une seule nuit dix femmes de dix jeunes filles. Elles eurent assez bonne opinion d'Elban pour le tirer de prison à ces conditions.

On lui donna alors des armes et un cheval : les dix Guerriers se présentèrent contre lui ; tous les dix mordirent la poussière à ses pieds. La nuit suivante il sçut attaquer si heureusement les dix jeunes filles, qu'elles avouèrent toutes leur défaite. La bonne Oronthée, en conséquence, sentit augmenter infiniment la grande opinion qu'elle avoit de lui; cette bonne mère crut ne pouvoir faire un meilleur présent à sa chère fille, et quoiqu'il conservât neuf autres femmes, auxquelles il en fit prendre le nom, la belle Alexandra reçut sa main.

Oronthée laissa le nouvel Empire à sa chère Alexandra, qui donna son nom à ce pays nouvellement habité; mais elle lui fit jurer en mourant d'observer la loi dans toute sa teneur, et de faire sacrifier sans pitié tout étranger jetté sur la côte, qui ne pourroit remporter, comme Elban, les deux mêmes victoires consécutives; elle déclara de même, qu'après Elban, quiconque sortiroit vainqueur des deux épreuves, seroit le maître de choisir les dix femmes qui lui plairoient le plus,

et qu'il régneroit sur elles et sur toutes les autres, jusqu'à ce qu'un nouveau Guerrier s'emparât par sa mort de cet Etat brillant.

Il y a déjà deux mille ans, continua Guidon, que cet usage cruel continue, et peu de jours se passent sans le sacrifice de quelque malheureux étranger. Si quelqu'un d'eux, à l'exemple d'Elban, se présente, et sort victorieux du premier combat, presque toujours il succombe à la seconde épreuve: quelques-uns cependant ont joui d'un plein succès; mais les exemples ont été bien rares. Il est vrai, poursuivit le jeune Guidon en baissant modestement les yeux, qu'Argillon fut un de ces heureux vainqueurs, et que, porté sur ce rivage par les vents contraires, je lui donnai la mort, et me mis en droit de le remplacer; mais, en vérité, je regrette de n'être pas tombé sous ses coups, plutôt que de vivre dans l'humiliation où je passe mes jours. Ah! que ces plaisirs de l'amour, ces ris, ces jeux si chers à mon âge, que cette pourpre, ces riches pierreries, si désirées par les habitans des villes, doivent paroître de peu de valeur à l'homme privé de sa liberté! Rien ne peut me consoler de l'accablante servitude dans laquelle je languis. Je passe les plus beaux de mes jours dans une vie molle et oisive: l'aiguillon de la gloire me presse; le triste ennui émousse pour moi le plaisir, le desir même.

Malheureux que je suis ! tandis que ma renommée et la gloire de ceux de mon sang remplit la terre, peut-être pourrois-je partager les lauriers dont mes frères sont couronnés. Oui, c'est une injure que le ciel m'a faite ; quand il m'a réduit à cet esclavage. Je me vois ici comme un malheureux cheval de bataille aveugle, estropié, désormais inutile ; qu'on abandonne dans un champ ; et n'espérant plus de sortir de cet état, je ne desire que la mort.

Guidon se tut alors, en soupirant, et maudissant le jour où dix Guerriers abbattus, et sa seconde victoire, avoit remis entre ses mains un sceptre pesant et plus odieux encore.

Astolphe, qui l'avoit bien attentivement écouté, cherchoit encore de nouvelles preuves que le Duc Aymon fût son père : Je suis, lui dit-il, Astolphe Prince d'Angleterre et votre cousin. Ce ne fut pas sans l'embrasser en versant quelques larmes. Cher parent, ajouta-t-il en l'embrassant de nouveau, votre mère n'eut pas besoin de vous attacher un signe pour vous faire reconnoître, votre haute valeur vous suffit. Guidon, qui, dans un autre tems, eût senti la joie la plus vive à trouver un parent si cher, ne put lui rendre ces caresses qu'avec l'air le plus triste. Il savoit que s'il n'étoit pas tué le lendemain matin, Astolphe demeuroit esclave : il

connoissoit de même qu'Astolphe et ses compagnons ne pouvoient conserver leur vie et leur liberté que par sa propre mort.

Une seconde réflexion vint achever de l'accabler. Hélas ! se disoit-il en lui-même, quand Marphise m'ôteroit aussi la vie, comment réussiroit-elle dans la seconde épreuve ! Cette charmante Guerrière ne pourroit accomplir la loi, elle n'en resteroit pas moins captive avec ses compagnons.

Marphise, qui, sans doute, avoit été fort attentive à tout le récit de Guidon, et qui voyoit tant de générosité d'âme jointe à tant de valeur, s'attendrissoit en réfléchissant que ce n'étoit que par sa mort qu'elle et ses compagnons pouvoient conserver sa liberté. Mais déjà la guerrière pensoit qu'elle eût plutôt perdu la vie elle-même que de l'arracher à Guidon.

Joignez-vous à nous, lui dit-elle ; c'est par la force seule que nous devons sortir d'ici. Hélas ! lui répondit-il, perdez cette vaine espérance, nous ne réussirons jamais.

Mon cœur, dit fièrement Marphise, ne peut m'inspirer la crainte de ne pas réussir dans ce que j'entreprends, et je ne connois point de route plus certaine et plus sûre que celle que mon épée saura m'ouvrir. Guidon, ajouta-t-elle, tu m'as si bien fait éprouver ta valeur, qu'avec

toi, je viendrois à mon honneur de cette entreprise ; dès demain, lorsque ces femmes seront placées sur leurs gradins, je veux que nous les attaquions des deux côtés, que nous les mettions en fuite, ou que les massacrant toutes, nous laissions leurs corps en proie aux vautours et leur ville en feu.

Ah ! répondit Guidon, vous me verrez toujours bien prompt à vous suivre : mais ce n'est pas assez de défaire quelques troupes de ces femmes, songez que non-seulement plus de dix mille d'entr'elles occuperont la place, couvertes de leurs armes, mais qu'un plus grand nombre encore garde les ports et tout le rivage ; il ne nous reste aucune route pour nous échapper.

Fussent-elles plus nombreuses que l'armée de Xerxès, dit Marphise en colère, leur nombre surpassât-il celui des Anges rebelles, si tu me suis, Guidon, sois sûr qu'elles seront vaincues, et peut-être même me suffiroit-il que tu ne combattes pas pour elles.

Eh bien ! répliqua Guidon, choisissons du moins un moyen qui puisse réussir ; comme il n'est permis qu'aux seules femmes d'aller en mer et de sortir du pays, sachez que je peux me confier à l'une de mes femmes qui m'a souvent donné des preuves du plus grand attachement,

et qui ne désire pas moins que moi de sortir de cet esclavage : j'espère qu'à l'insçu de ses compagnes, elle pourra pendant cette nuit faire préparer dans le port un brigantin ou quelque forte barque dans laquelle elle forcera les matelots et le pilote qui sont sur votre vaisseau, de se tenir prêts à nous recevoir et à mettre aussitôt à la voile : alors, réunissant tous nos gens bien armés derrière nous, nous saurons nous ouvrir un passage si l'on ose nous résister, et nos épées nous tirerons de cette cruelle cité.

A la bonne heure, mon cher Guidon ; suis ton projet, quoique je sois bien sûre qu'il soit bien plus possible que je mette à mort tout ce qui pourra me résister, qu'il ne l'est qu'on me voie fuir, et que la plus légère terreur puisse entrer dans mon âme. Il faut que le jour éclaire notre sortie ; profiter des ombres de la nuit, avoir l'air de fuir, me paroîtroit être un opprobre.

Je sais que si je me faisois connoître, pour fille, l'on me combleroit ici de biens et d'honneurs, et que je serois placée parmi les premières du Sénat : mais n'étant point arrivée ici sous mes véritables habits, je veux courir les mêmes risques que vous tous ; et je ne suis pas assez lâche pour acheter ma liberté par votre esclavage.

Marphise prouva bien, par ce propos, que l'intérêt de ses compagnons la touchoit autant que le sien. Mais craignant de leur nuire par un excès de courage, en attaquant seule cette troupe immense de femmes, elle s'en remit à Guidon du soin de les conduire dans cette entreprise, selon le moyen le plus sûr qu'il avoit su trouver.

Guidon, causant la nuit avec Alerie, (c'étoit celle de ses femmes qui méritoit le plus sa confiance,) la trouva tout aussi vive que lui-même pour l'exécution de ce projet. Elle fit, dès la même nuit, armer un bon vaisseau sur lequel elle embarqua ce qu'elle avoit de plus précieux, et répandit le bruit que, dès le lendemain matin, elle vouloit aller en course avec quelques-une de ses compagnes. Elle avoit eu soin de remplir le palais de Guidon des armes nécessaires pour tous ceux qui suivoient Marphise et ses compagnons. Ils passèrent la nuit, dormant ou faisant la garde : plusieurs, les yeux fixés sur l'Orient, restèrent attentifs à voir la première rougeur de l'horison.

Le soleil n'avoit point encore levé les voiles qui couvroient la terre, et la fille de Lycaon n'avoit pas encore achevé de décrire son demi-cercle autour du pôle, lorsque les femmes armées, ardentes de voir le combat, se hâtèrent

de remplir la place et les gradins, aussi nombreuses que les essaims de mouches qui quittent leur ruche, ou qui volent pour en remplir une nouvelle.

Le bruit et le son de mille instrumens guerriers faisoit retentir le ciel et la terre; il appelloit Guidon, Souverain du pays, à venir terminer le combat commencé; lorsque Marphise et Guidon, les deux fils d'Olivier, Astolphe et Sansonnet, bien couverts de leurs armes, et suivis de leurs gens à pied ou à cheval, armés de même, sortirent du palais de Guidon. Il falloit absolument traverser cette grande place, pour descendre de ce palais au port. Guidon marcha le premier, tous les autres le suivant en bon ordre, et se présenta dans la place à la tête d'environ cent hommes armés.

Il s'avançoit à grands pas pour la traverser, et parvenir à l'autre porte; lorsque toutes ces femmes armées, et prêtes pour combattre, s'apperçurent qu'il vouloit s'échapper avec sa suite. Elles s'emparèrent aussi-tôt de leurs arcs; et leur plus grosse troupe courut s'opposer à son passage. Marphise et ses compagnons ne différèrent pas à les attaquer: mais, malgré le massacre affreux qu'ils firent de ces femmes cruelles, leur nombre augmentant sans cesse, et faisant pleuvoir sur eux une grêle perpétuelle

sur tous les autres; et Sansonnet, Guidon, et les deux frères fuyant à la suite de Marphise, éperdue elle même de frayeur, s'éloignent du son qui semble les poursuivre.

Astolphe court en effet de tous les côtés où quelques grosses troupes paroissent rassemblées, et semblent se plaire à les dissiper: les uns fuient vers les montagnes, d'autres s'enfoncent dans l'épaisseur des bois; quelques-uns descendent vers le port: tout ce qui remplissoit cette grande ville abandonna les places, les temples, les maisons; elle demeura presque entièrement vuide dans un moment.

Marphise, Guidon, les deux frères, et Sansonnet, pâles et tremblans, furent du nombre de ceux qui fuirent vers la mer; leurs gens les suivoient en criant: heureusement leur fuite les conduisit vers l'endroit du port où le vaisseau préparé par Alerie les recueillit promptement avec leur suite. Alerie fut sans doute surprise de l'épouvante avec laquelle ils animèrent les rameurs à fuir du port, et les matelots à déployer toutes leurs voiles.

Astolphe, après avoir parcouru tous les quartiers de la cité dont il avoit fait déserter les maisons et les rues, avoit poursuivi les habitantes sans relâche; quelques-unes s'étoient cachées dans les lieux les plus immondes; d'autres,

tres, le fuyant jusqu'au rivage, s'étoient mises à la nage et s'étoient ensevelies dans la mer. Astolphe y descendit à son tour, croyant y rejoindre ses compagnons; mais n'en trouvant aucun sur le môle du port ni dans les vaisseaux, il leva les yeux vers la haute mer, et reconnut le navire dans lequel ils s'étoient embarqués, et qui portoit toutes ses voiles pours'éloigner avec plus de célérité: se trouvant seul alors, et sans vaisseau, le Paladin fut obligé d'imaginer quelque autre moyen de poursuivre sa route.

Laissons aller Astolphe; et ne soyez point inquiet, en le voyant voyager tout seul au milieu de ces pays peuplés par des Barbares et des Infidèles: je vous assure qu'il n'a pas lui-même la plus légère crainte; il sait bien qu'il n'est aucun péril dont il ne puisse se tirer avec le cor dont il vient de faire une si bonne épreuve; voyons plutôt quel est l'état présent de ses pauvres compagnons qui meurent de peur, et qui s'enfuient à pleines voiles.

Marphise et ses compagnons, après s'être éloignés du rivage de ce pays si barbare, avoient vogué rapidement, et se trouvoient enfin hors de portée d'entendre le maudit son du cor d'Astolphe: alors la honte s'empara d'eux; cet état leur avoit été toujours inconnu; et la plus vive rougeur colora leurs joues. Aucun d'eux n'o-

soit plus regarder ses compagnons. Tous les cinq, l'air triste et la tête baissée, fixoient leurs yeux sur le perroquet du vaisseau : le pilote, pendant ce tems, dépassa les isles de Chypre et de Rhodes, et bientôt dépassa de même toutes celles de la mer Égée et le dangereux cap de Malée; le vent s'étant toujours soutenu très-favorable. La Morée disparut ensuite aux yeux des navigateurs; et dès qu'ils eurent tourné la Sicile, ils apperçurent et côtoyèrent les agréables rivages de l'Italie.

Le pilote dont la famille étoit restée à Lune, vint prendre port dans cette ville, remercians Dieu de s'être tiré sain et sauf d'une si longue et si périlleuse navigation; et, dès le même jour, Marphise et ses compagnons trouvant un vaisseau prêt à partir pour la France, ils s'embarquèrent, et peu de tems après arrivèrent à Marseille. Bradamante, gouvernante de ce pays, étoit alors absente; elle les eût sûrement engagés à s'arrêter, si elle s'étoit trouvée à leur débarquement: ils descendirent à terre, et sur le champ Marphise leur disant adieu, partit, et se sépara d'eux sans avoir encore de projet.

Cette brave guerrière ne trouvoit pas honorable qu'un si grand nombre de Chevaliers voyageassent ensemble : Les étourneaux et les pigeons, disoit-elle, volent en grande troupe:

les daims, les cerfs et les animaux timides aiment à s'accompagner; mais le hardi faucon, l'aigle audacieuse qui ne comptent sur aucun secours étranger, les ours, les tigres, les lions, tous ces animaux courageux vont toujours seuls, nulle espèce de danger ne leur paroissant redoutable.

Les autres Chevaliers ne s'étant point voulu séparer, Marphise partit seule, marchant à son ordinaire à travers les bois et les champs, sans tenir de route certaine; laissons-là donc aller seule, comme un Hermite Pélerin, et retournons à nos Paladins qui, suivant la route qu'ils trouvèrent la plus battue, arrivèrent le lendemain dans un château dont le maître les reçut avec beaucoup de politesse.

Cette courtoisie apparente couvroit cependant un lâche projet dont ils éprouvèrent l'effet dès la nuit suivante. Le traître Seigneur de ce château les fit arrêter dans leurs lits pendant qu'ils dormoient, et ne voulut point les relâcher qu'ils n'eussent prêté serment d'observer la coupable coutume qu'il avoit établie; mais cependant, Seigneur, avant de vous conter le reste de cette aventure, je ne peux résister au desir d'en revenir à cette belliqueuse Marphise.

Après avoir passé la Durance, le Rhône et la Saône, en arrivant au pied d'une montagne

assez agréable, elle voit venir de loin une vieille femme couverte d'habits noirs très-sales et déchirés; elle paroissoit bien lasse d'avoir fait un long chemin; mais elle se montroit encore plus affligée.

Cette vilaine vieille étoit celle qui servoit les brigands dans la caverne du mont où la Justice divine envoya le Comte d'Angers pour les punir de leurs forfaits. L'infâme vieille qui craignoit la mort, et presqu'autant d'être reconnue, par les raisons que je vous dirai, n'avoit suivi que les routes les plus cachées, depuis qu'elle étoit sortie de la caverne.

Les armes, les habits de Marphise lui faisant juger que ce Chevalier étoit étranger, elle cessa de fuir, comme elle avoit coutume de le faire, dès qu'elle voyoit un Chevalier du pays; elle eut même la confiance et la hardiesse de l'attendre près du gué d'un torrent où le Chevalier arrivant, la vieille le salua d'un air suppliant, et lui demanda d'avoir la bonté de la passer à l'autre bord sur la croupe de son cheval. Marphise, née obligeante, non-seulement la passe, mais voyant que le terrein de l'autre rive est très-fangeux, elle la garde toujours derrière elle, pour le lui faire traverser, et c'est dans ces entrefaites qu'elle est jointe par un Chevalier couvert d'armes brillantes. Ce Cava-

er marchoit vers le gué du torrent, avec une Demoiselle et son Ecuyer ; cette Demoiselle toit assez belle ; mais elle avoit un air vain et édaigneux : elle paroissoit être digne de l'es- èce de Chevalier qui l'accompagnoit.

Celui-ci se nommoit Pinabel, l'un des Comtes Mayençois ; c'étoit ce traître qui, quelques jours uparavant, avoit eu l'infamie de précipiter Bradamante dans la caverne de Merlin, et la emme qu'il conduisoit étoit la même qu'Atlant voit enlevée, lorsque Bradamante le trouva léplorant cette perte.

Lorsque, par la valeur et l'adresse de cette elle guerrière, l'enchantement du château d'a- ier d'Atlant fut détruit, cette Demoiselle avoit ecouvré sa liberté avec tous les autres prison- iers ; ses anciennes habitudes l'avoient portée rejoindre aussi-tôt Pinabel : tous les deux se convenoient d'humeur et de caractère, et bien ises de se retrouver ensemble, ils voyageoient le châteaux en châteaux.

Cette fille étoit fière de quelques traits de beauté, mais naturellement peu polie ; dès qu'elle apperçut la vieille que conduisoit Mar- phise, elle ne perdit pas cette occasion d'en rire et de s'en moquer ouvertement. Marphise, peu patiente, fut très-choquée de son impertinence, et prenant le parti de sa vieille, elle dit à la de-

moiselle que sa vieillé étoit mille fois plus jo lie, èt qu'elle le prouveroit à son Chevalier, s'il osoit prendre sa querelle, sous la condition que s'il étoit vaincu, elle lui prendroit ses habits et son palefroi pour le donner à cette vieille.

Pinabel, quoique assez à regret, se trouvant forcé de défendre la beauté de sa maîtresse, saisit sa lance et son bouclier, et prit du champ pour courir contre la guerrière: Marphise lui porte la pointe de sa forte lance à la visière, et le fait voler et rouler à terre privé de tout sentiment: elle use aussi tôt des droits de la victoire; elle fait ôter tous les beaux habits, tous les ornemens de la demoiselle; elle en fait revêtir sa vieille, et veut que toutes ces couleurs, ces parures brillantes faites pour la jeunesse, ornent les cheveux gris et le front ridé de cette vilaine créature, à laquelle elle fait aussi monter le palefroi de la demoiselle qu'elle laisse dans l'obligation de se couvrir des haillons de la vieille.

Marphise dit à la vieille de la suivre; elle marcha trois jours sans trouver d'aventures: mais le quatrième, elle apperçut un Chevalier qui venoit vers elle au grand galop; c'étoit l'aimable Zerbin, Prince d'Ecosse, qui joignoit toutes les vertus de la Chevalerie, aux charmes de la jeunesse; il venoit de poursuivre en courroux un brutal de Cavalier qu'il n'avoit pu joindre;

il l'avoit suivi long-tems dans la forêt, mais l'autre s'étant dérobé assez promptement à ses coups, s'étoit sauvé par une route détournée à l'aide d'un brouillard épais qui souvent offusque les premiers rayons du soleil, et cet Ecossois, à couvert de la première fureur de son Prince, attendoit qu'elle fut calmée pour oser reparoître devant lui.

Quoique Zerbin fut encore irrité, dès qu'il eut apperçu la vieille, il ne put s'empêcher de rire, en voyant ce vieux et vilain visage paré de tous les ornemens qui ne conviennent qu'à la jeunesse: ce contraste même lui parut si ridicule, qu'il dit en riant à Marphise, qui sembloit avoir cette guenon sous sa garde: Chevalier, je vous trouve vraiment très-prudent de vous être chargé d'une demoiselle pareille; car vous ne devez pas craindre qu'on cherche à vous l'enlever.

La vieille, dont les rides sales et profondes égaloient celles d'une Sibylle antique, et qui ressembloit au vieux singe que des Bâteleurs coëffent quelquefois pour attirer l'argent et les ris du peuple, devint encore plus hideuse, en entendant le propos de Zerbin. La colère alluma ses yeux cavés, de courroux; car le plus mortel affront qu'on puisse faire à toute espèce de femme, c'est de lui dire qu'elle est vieille et

laide. Marphise qui rioit intérieurement, trouva plaisant de prendre le parti de sa vieille, et de répondre au Chevalier. Parbleu, lui dit-elle, l'aimable Demoiselle que je conduis, est sans comparaison plus jolie que vous n'êtes poli; mais je crois qu'intérieurement vous lui rendez plus de justice, et que vous faites semblant de n'être pas sensible à ses attraits, pour excuser ce que vous venez de dire. Eh! quel seroit le Chevalier assez froid, assez peu galant, qui ne montreroit l'ardeur la plus vive à cette belle, s'il avoit le bonheur de la trouver seule dans un bois!

Vraiment, répondit Zerbin, je trouve qu'elle est si bien avec vous, qu'il seroit injuste que personne pensât à vous l'enlever; et vous pouvez être tranquille, car je me garderai bien de commettre une indiscrétion pareille: en toute autre occasion, si vous vouliez m'éprouver, je serois prêt à vous satisfaire; mais je serois bien fâché de hasarder une seule joûte en son honneur, et belle ou laide, je vous la laisse: vous me paroissez tous deux si bien assortis, que ce seroit dommage de troubler une si belle union. Je pense même que votre valeur égale peut-être la beauté de votre maîtresse.

Oh, oh! répondit Marphise, il faudra bien que bon gré, malgré, vous me disputiez cette

belle ; je ne souffrirai pas que vous ayez vu tant de charmes, sans répondre au desir que j'ai de les défendre. Mais, lui répondit Zerbin, il me semble qu'il seroit fol de combattre pour une espèce de victoire très-nuisible au vainqueur, et très-favorable au vaincu. Entendons-nous, lui repliqua Marphise : si ce marché-là ne vous convient pas, je vous en propose un autre que vous ne pouvez refuser ; vaincu par vous, je me tiens forcé de la garder ; mais si je suis vainqueur, je vous impose la loi de vous en charger. Allons, je le veux bien, dit Zerbin sans hésiter ; et tournant aussi-tôt son cheval pour fournir une carrière, il s'affermit sur ses étriers, rassembla ses forces ; et ferme dans les arçons, ne voulant faillir d'atteinte, il porta sa lance dans le milieu de l'écu de Marphise ; mais il crut l'avoir brisée contre une montagne de métal : pour lui, frappé dans la visière de son casque, il fut renversé la tête toute étonnée sur la poussière.

Zerbin sentit bien vivement la douleur de se voir abattu pour la première fois, lui qui n'avoit jamais trouvé de Chevalier qui pût lui résister à la joûte : il regarda cet affront comme ineffaçable. Pendant long-tems il resta muet, et sans se relever ; ce qui l'affligea le plus encore en ce moment, ce fut l'engagement de garder la

maudite vieille qu'il se voyoit forcé de remplir.

La malicieuse Marphise retournant aussi-tôt, lui dit en riant : C'est de tout mon cœur que je vous présente ma Dame ; et plus je la vois agréable et belle, plus je sens de plaisir à vous la céder ; désormais soyez donc son défenseur, puisque cette joûte et votre parole vous y forcent ; soyez son guide, son escorte, par-tout où sa volonté la conduira. Vous savez que ce sont les engagemens que vous avez acceptés. A ces mots, elle donne des deux à son cheval, et s'enfonce au milieu de la forêt sans attendre sa réponse.

Zerbin qui ne doutoit pas que son adversaire ne fût un Chevalier des plus renommés, dit à la vieille de le lui faire connoître. La méchante coquine n'eut garde de lui déguiser la vérité ; et pour l'humilier davantage, elle se plut à l'assurer que c'étoit une jeune guerrière qui l'avoit si facilement fait voler des arçons.

Celle-ci véritablement, lui dit-elle, peut disputer à tous les Chevaliers l'honneur de porter une lance et un bouclier. Elle arrive du fond de l'Orient, et vient pour éprouver la force et la valeur des Paladins François. Zerbin sentit alors redoubler sa honte et son dépit, au point que la rougeur extrême qu'il sentit s'élever sur tout son corps auroit dû colorer jusqu'à ses

armes. Il remonta sur son cheval, plus honteux que jamais de n'avoir pas su le serrer avec assez de force.

La maudite vieille, riant en elle-même, et cherchant à redoubler sans cesse son dépit, le fit souvenir de la nécessité de la suivre; et Zerbin, l'oreille basse et soumis au devoir de tenir sa parole, la suit comme un cheval las et rendu marche les éperons dans le flanc, obéissant de plus au dur frein qui le gouverne. Hélas! disoit-il en soupirant, Fortune, ah! que tu m'es cruelle; tu m'as enlevé la fleur de toutes les beautés de la terre; je devrois maintenant l'avoir avec moi. Barbare, c'est cette infâme vieille que tu me forces à conduire. Ah! cet échange inégal est le plus grand des maux que tu puisses me faire éprouver. Quoi! cette Princesse dont les attraits et les vertus eussent embelli l'univers, celle que j'adorois est submergée dans les ondes, a le corps brisé sur des rochers tranchans, est dévorée peut-être par les monstres voraces de la mer, et cette vieille hideuse qui, depuis vingt ans, devroit être la pâture des vers, semble ne les avoir vécus de trop, que pour donner encore plus de poids à mes malheurs!

Zerbin se parloit ainsi en voyageant, et s'acquittant de son triste devoir envers la vieille; son visage portoit l'empreinte de la douleur que

lui causoit un aussi cruel souvenir. Quoique la vieille n'eût jamais vu Zerbin avant sa première rencontre avec ce Prince, elle s'imagina que ce pouvoit être celui dont la triste Isabelle lui parloit si souvent, lorsqu'elles étoient ensemble dans la caverne.

Je crois que vous devez vous souvenir que je vous ai déjà dit que la vieille venoit de cette caverne où la Princesse de Galice, adorée par Zerbin, avoit resté pendant dix mois prisonnière.

Isabelle lui parloit alors très-souvent du moment où, quittant la Cour de son père pour suivre son amant, elle avoit essuyé la plus cruelle tempête, et de tous ses autres malheurs depuis que son navire s'étant brisé contre les écueils, elle avoit été jettée sur le rivage de la mer près de la Rochelle.

Isabelle se plaisoit si souvent à lui peindre son amant, que l'entendant parler et l'examinant plus attentivement que jamais, elle ne douta plus que ce ne fut le même qu'Isabelle regrettoit sans cesse dans la sombre caverne de la montagne, et dont l'absence étoit pour elle encore plus douloureuse que son esclavage.

La vieille connut bientôt par les plaintes et par le discours de Zerbin, qu'il avoit une fausse opinion et qu'il croyoit Isabelle submergée sous

les eaux. La détestable vieille voyant qu'elle pouvoit facilement porter la consolation dans son âme, se plut à lui dire au contraire tout ce qui pouvoit l'affliger le plus : Écoutez-moi, lui dit-elle, vous dont l'humeur altière vous porte à me marquer tant de haine et de mépris ; ah ! que vous me feriez de caresses, si je vous apprenois tout ce que je sais sur le compte de celle que vous pleurez comme ayant perdu le jour ! Mais vous me mettriez plutôt en pièces que de me forcer à vous le dire ; ce que j'eusse peut-être fait de bon cœur, si vous aviez été plus honnête avec moi. Le mâtin d'une métairie qui poursuit avec furie l'étranger qu'il croit être entré pour voler son maître, ne s'arrête pas plus promptement lorsque cet étranger lui jette de la viande ou du pain, que Zerbin alors ne parut soumis et poli pour la vieille. Il accourut d'un air suppliant auprès d'elle pour savoir le reste de ce qu'elle pouvoit avoir encore à lui dire, après l'avoir déjà presque assuré que celle qu'il pleuroit comme morte respiroit encore, et lui avoir fait entendre qu'elle étoit informée de son sort.

Il la regarde avec les yeux les plus tendres ; il la prie, la supplie, la conjure et par l'Eternel et par l'amour du prochain de ne lui plus rien taire : Allez, lui dit l'insolente et dure Mé-

gère, que ces nouvelles que je peux vous dire soient bonnes ou mauvaises, sachez que je ne vous dirai jamais rien qui puisse vous consoler ni vous plaire ; vous saurez seulement de moi que votre Isabelle est vivante, mais qu'elle est si malheureuse qu'elle porte envie à ceux qui ne sont plus. J'ai ouï dire, en effet, que depuis quelques jours une vingtaine de scélérats s'en sont emparés, et qu'elle est en leur pouvoir : vous devez bien imaginer qu'avant qu'elle revienne entre vos mains, cette fleur que vous desiriez si vivement doit avoir reçu de rudes atteintes !

Ah ! maudite vieille, s'écria Zerbin, que tu sais bien inventer et ajuster à ta guise les plus affreux mensonges ! Non, ces vingt brigands, quand bien même ils s'en fussent emparés, n'eussent jamais osé lui ravir son honneur. Où donc l'avez-vous vue, ma chère amie ? lui dit-il après d'un ton plus doux ; dans quels lieux avez-vous pu la rencontrer ? La maligne vieille resta muette.

Zerbin en vain redoubla ses instances, plus vainement encore il employa les menaces les plus violentes ; qu'il priât ou qu'il menaçât, rien ne put arracher une parole de plus à cette méchante créature.

Zerbin cessant enfin de lui parler inutile-

ment, et réfléchissant sur ce qu'il venoit d'entendre, sentit naître une affreuse jalousie dans son âme; il se fût jetté dans le milieu des flammes pour voler au secours d'Isabelle; mais le malheureux Prince, captivé par la parole qu'il avoit donnée à Marphise, se trouvoit attaché près de cette exécrable vieille.

Elle le conduisit donc, selon sa fantaisie, par monts et par vaux, sans que l'horreur qu'ils sentoient l'un pour l'autre leur permît de se regarder en face, et de se dire un seul mot.

Mais à peine le Soleil avoit-il passé le milieu de sa course qu'ils rencontrèrent un Chevalier qui venoit par un chemin opposé; c'est dans le chant suivant que je vous dirai, et vous éclaircirai tout ce qui suivit ce moment.

Fin du vingtième Chant.

CHANT XXI.

NON, je ne croirai jamais qu'un ferme ballot, ou bien le bois à un autre bois uni, puissent être retenus aussi fortement, l'un par la corde serrée qui le lie, l'autre par le clou qui le traverse, que l'est une belle âme par l'indissoluble nœud de la foi qu'elle a jurée. Les anciens plaignoient toujours cette Foi sacrée enveloppée d'un voile si blanc, que la plus légère tache pouvoit le rendre immonde et profane. Cette foi, cette parole donnée, ne doit jamais être altérée ni même interprétée; qu'un seul l'ait reçue, ou que l'on ait mille témoins de ses sermens; que, loin des cités et des villages, cette parole ait été donnée dans le fond d'un bois, ou dans une grotte solitaire, elle doit avoir la même force que les écrits les plus authentiques et les sermens prêtés dans les Temples de Thémis. La parole d'un homme d'honneur devient sa souveraine, comme elle le fut de Zerbin, dans tous les actes de sa vie. Il prouvoit bien à quel point il en respectoit la loi, lorsqu'il quittoit tout pour suivre celle dont l'aspect et la compagnie étoient plus désagréables pour lui

que

que l'approche d'une maladie cruelle ou celle de la mort même ; mais il avoit promis, il faisoit taire tout desir et tout intérêt personnel.

J'ai déjà dit que le cœur serré d'être obligé de suivre la méchante vieille, la rage et la douleur égaloient pour lui la peine des approches de la mort. Ils marchoient ensemble sans se parler ; et le soleil commençoit à précipiter son char vers l'Océan, lorsqu'ils firent la rencontre d'un Chevalier errant. La vieille qui reconnoît aussi-tôt ce Chevalier pour être Hermonides d'Hollande, qui portoit pour armes un bouclier noir traversé d'une bande vermeille, perd aussi-tôt tout l'orgueil et l'air de la haine qu'elle portoit à Zerbin ; elle le conjure d'avoir pitié d'elle, et de prendre sa défense, comme il l'avoit promis à Marphise, ce Guerrier étant son ennemi mortel, et celui de toute sa race. Elle ajouta qu'il avoit tué son père et un frère unique qu'elle avoit, et que le traître se proposoit de traiter de même jusqu'aux derniers de ses proches. Calmez votre frayeur, lui répondit Zerbin, et ne craignez rien, tant que vous serez sous ma garde.

Dès que le Chevalier se fut approché de plus près, et qu'il eût reconnu la vieille qu'il avoit en horreur, il s'écria d'une voix menaçante et fière : Ou renoncez à défendre cette vieille, dont ma main doit punir les forfaits, ou préparez-vous,

en combattant, à la mort que mérite celui qui défend une mauvaise cause. Zerbin lui répond avec douceur, qu'il est contre l'honneur et les loix de la Chevalerie, de poursuivre la mort d'une femme; qu'il ne lui refuse point le combat, s'il le desire; mais qu'il le prie de réfléchir auparavant, qu'il n'est pas d'un Chevalier aussi brave, aussi noble qu'il paroît l'être, de vouloir tremper sa main dans le sang d'une femme.

Tout ce que Zerbin put lui dire fut inutile, il fallut en venir aux mains; et chacun prenant de son côté le terrein nécessaire, ils partirent l'un contre l'autre avec la rapidité des fusées qui s'élèvent comme des signes de la joie publique. Hermonides portant sa lance un peu bas, la brisa sur la cuirasse de Zerbin, sans l'ébranler; le coup de celui-ci fut bien plus terrible; après avoir traversé le bouclier d'Hermonides, il lui perça l'épaule, et l'étendit renversé sur l'herbe. Le Prince d'Ecosse, qui crut l'avoir tué, fut saisi de pitié, sauta de dessus son cheval, courut à son secours, et lui leva promptement la visière.

Hermonides, reprenant un peu ses sens, le regarda fixement pendant quelques momens, et lui dit enfin:

Il n'est point aussi douloureux pour moi d'être réduit dans l'état où je suis par un Chevalier que je reconnois être la fleur de ceux qui portent les

armes, que de l'essuyer pour la cause d'une femme aussi cruelle que perfide. Comment est-il possible qu'un aussi brave Chevalier soit son Défenseur? Ah! que vous regretterez le mal que vous me faites, lorsque vous saurez quelles sont les justes raisons qui me portent à me venger d'elle. Si la mort n'interrompt pas mon récit, (et ce que je sens me le fait craindre,) je vous prouverai qu'il n'est aucune espèce de vice et de scélératesse qu'elle n'ait poussée à l'extrême.

J'avois un frère qui partit jeune de la Hollande notre patrie, pour aller servir Héraclius, Empereur d'Orient. Il devint dans cette Cour ami comme frère d'un Baron de la Grèce, homme très-aimable, qui possédoit un beau château sur les frontières de la Servie: ce Baron dont je vous parle se nommoit Argée: il avoit pour épouse cette détestable femme que vous voyez, et malheureusement il l'aimoit avec une passion aveugle. Mais celle-ci, plus légère que ne le sont les feuilles, lorsque le vent en dépouille les arbres en automne, et que la séve ne les nourrit plus, cette femme inconstante, ingrate pour le plus aimable des époux, n'eut pas plutôt vu mon frère qu'elle n'écouta plus que le desir d'en faire son amant. Les monts Cérauniens, fameux par la chimère, ne sont pas plus immobiles aux attaques impétueuses de la mer; le pin, dont les

rameaux et la verdure se sont cent fois renouvellés, et dont les racines pénètrent la terre aussi profondément que sa tige s'élève, n'est pas plus inébranlable contre l'aquilon déchaîné, que mon frère ne le fut aux avances, aux prières même de cette créature criminelle, vil assemblage de tous les vices.

Comme il arrive souvent aux Chevaliers qui cherchent des aventures d'en trouver d'heureuses ou de moins favorables, mon frère, dans une de ces aventures, fut blessé près du château d'Argée; et sûr de son amitié, il se fit porter chez lui, sans attendre d'être invité, sans savoir même s'il étoit alors dans son château, et se proposa d'y demeurer jusqu'à ce qu'il fut guéri de ses blessures. Argée, en effet, étoit alors absent pour quelques affaires. Cette effrontée ayant perdu toute pudeur, pressa mon frère avec tant de violence, qu'excédé de se sentir toujours piquer les flancs par un pareil éperon, et voulant rester fidèle, il choisit entre les maux qui pouvoient en arriver, celui qui pouvoit le tirer le plus promptement d'affaire.

Il résolut donc, quoiqu'il en coûtat à son cœur, d'abandonner pour toujours son cher Argée, de s'éloigner, et de fuir si loin sa femme, qu'elle n'entendît plus jamais parler de lui.

Cette amitié si vive, cette chaîne si douce qui

l'unissoit avec Argée, et qu'il falloit rompre, lui parut un effort bien douloureux. Mais valoit-il donc mieux ou le déshonorer, ou lui percer le cœur, en lui découvrant les coupables desirs d'une femme qu'il avoit la foiblesse d'adorer ? Sans avoir égard à ses blessures qui n'étoient pas refermées, il attache ses armes, et part dans le ferme dessein de ne revenir jamais. Mais son mauvais destin s'oppose à ce projet également honnête et sage; Argée revient peu d'heures après son départ, et trouve sa femme dans les plaintes et dans les larmes.

Argée lui demande la cause de cet état affreux; échevelée, le visage enflammé, la perfide ne répond rien; elle balbutie seulement quelques mots entrecoupés, rêve à ce qu'elle va dire, s'occupe uniquement de sa vengeance; et l'amour cédant à la haine, elle s'écrie enfin: Ah! comment pourrois-je, Seigneur, ensevelir à jamais dans l'oubli, le crime que j'ai commis dans votre absence? Quand je pourrois le cacher aux yeux des hommes, au ciel même, ma propre conscience ne le dévoileroit-elle pas ? L'âme bourrelée par le remords de son crime ne souffre-t-elle pas le premier et le plus grand des maux qui peuvent la punir? Quoiqu'il puisse être vrai que la faute volontaire puisse être excusée en partie; ah! Dieux! que vous dirai-je encore!

Mes yeux effrayés par son épée, se sont fermés pour toujours, dans l'instant affreux où son crime m'imprimoit une tache éternelle. Non, je ne peux plus lever ces tristes yeux, après une pareille infamie, ni soutenir les regards qui sembleroient me la reprocher. La violence de votre coupable compagnon m'ôte plus que la vie, en ayant détruit à jamais mon honneur; il a craint sans doute que je ne vous découvrisse l'horreur de ses excès; il vient de s'enfuir, après les avoir commis.

Argée la croit; cet ami, si long-tems cher à son cœur, excite alors sa plus violente haine; il n'écoute, il n'attend plus rien; il se couvre de ses armes, et court à la plus prompte vengeance.

Argée connoissoit les environs de son château; mon frère, blessé, malade, la douleur dans l'âme, et sans aucun soupçon, ne marchoit que lentement. Il est joint dans un lieu solitaire; il est attaqué par son ami qui ne l'écoute pas; et quelque chose qu'il puisse dire, il est forcé de combattre.

Ce combat ne pouvoit être long ni douteux; l'un étoit sain, redoutable, animé par la vengeance; mon malheureux frère Philandre étoit affoibli par ses blessures; et l'amitié, toujours constante retenoit ses coups. Il céda bientôt,

et fut contraint à se rendre. A Dieu ne plaise, lui dit Argée, que j'égale ta punition à tes forfaits, et que je trempe mon bras dans le sein de celui que j'aimois si tendrement. Ah! malheureux, tu m'aimois aussi; quelle funeste suite à cette amitié! Non, il ne sera point dit que je porte la fureur dans ma haine, aussi loin que tu l'as portée dans ton amour. En disant ces mots, il fit préparer un léger brancard de rameaux d'arbres, et le faisant poser sur son cheval, il ramena Philandre à moitié mort dans son château, le fit porter dans une tour, et condamna l'ami le plus innocent à n'en sortir jamais.

Philandre cependant éprouvoit dans sa captivité les marques d'un reste d'amitié qui ne pouvoit s'éteindre: rien ne lui manquoit; il pouvoit même commander librement; il avoit tout, hors la liberté. La coupable femme d'Argée sentit bientôt renaître une flamme que la haine et la vengeance n'avoient point éteinte. Elle avoit les clefs de la tour, et tous les jours elle redoubloit les maux de mon frère par sa présence, livrant avec plus d'audace que jamais de nouveaux assauts à sa fidélité: Que te sert, lui disoit-elle, cette résistance, puisqu'on te croit coupable? Quel prix attends tu de ton imbécille fidélité, puisqu'il n'est plus personne qui ne te regarde comme un traître? si tu n'a-

vois pas été cruel, insensible pour moi, tu jouirois de ta liberté, ton honneur seroit à couvert; tu perds tout par ta faute; car n'espère pas recouvrer jamais ni l'un ni l'autre que par mon secours, j'en peux trouver les moyens; mais je jure de ne m'en servir jamais, si tu ne te rends à mes desirs.

Non, non, lui répondoit Philandre avec indignation, n'espère pas de pouvoir jamais corrompre une âme aussi fidelle; quelque dur que soit le prix que j'en reçois, je m'y soumets, plutôt que de me manquer à moi même; quelque puisse être la fausse opinion qu'on aura de moi, je saurai supporter ma chaîne: il me suffit que le Ciel connoisse mon innocence, peut-être sa justice finira-t-elle par la manifester: qu'Argée m'arrache la vie, si la chaîne dont il m'accable ne lui suffit pas, le Ciel ne me refusera pas la palme de l'innocence: l'ami qui me percera le cœur, reconnoîtra peut-être quelque jour toute son injustice, et cet ami malheureux arrosera ma cendre de ses larmes.

C'est ainsi que cette femme détestable essaya plusieurs fois, et toujours en vain, de séduire mon frère; mais ses desirs aveugles et brûlans ne pouvoient s'éteindre: elle cherchoit, elle imaginoit sans cesse quelques moyens de satisfaire sa passion; elle se formoit tous les jours

une nouvelle idée; et ses projets se détruisoient tour-à-tour, sans qu'elle pût en arrêter aucun.

Elle prit sur elle d'être six mois sans entrer dans la prison de Philandre, et déjà mon frère infortuné espéroit que cette funeste passion étoit éteinte; mais malheureusement le hasard fournit à ce monstre un moyen de l'assouvir par le plus noir de tous les crimes. Argée, depuis longtems, étoit l'ennemi d'un de ses voisins nommé le beau Morand. Celui-ci, dès qu'il savoit Argée absent, venoit faire des courses sur ses terres, et les portoit quelquefois jusqu'à son château; mais il n'osoit s'en approcher de plus de dix milles, lorsqu'il le savoit présent.

Argée connoissant son peu de courage, et voulant trouver le moment de le punir, fit courir le bruit qu'il partoit pour accomplir un vœu qu'il avoit fait d'aller à Jérusalem. Il publia le jour de son départ; il partit en effet assez publiquement, pour que la nouvelle s'en répandit comme étant certaine; mais se confiant toujours dans sa perfide femme, il revint dès la nuit suivante se cacher dans son château. Pendant longtems il n'y passoit jamais que la nuit; et couvert d'armes simples, bien déguisé, précédant le jour, il sortoit sans être vu de personne; il s'alloit embusquer dans un bois, ou rodoit autour de son château, dans l'espérance que Mo-

rand, trompé par l'opinion publique de son absence, viendroit de lui-même se livrer à ses coups. Il passoit ainsi tout le jour, et le soir sa femme seule venoit le recevoir par une porte secrète; la scélérate sachant que tout le monde croyoit Argée très-éloigné, saisit ce tems pour faire tomber mon frère dans l'affreux panneau qu'elle eut l'adresse de lui tendre.

Ayant les larmes à commandement, elle en baigna son sein, et vint en cet état trouver Philandre en le conjurant de la secourir et de sauver son honneur: Ah! lui dit-elle, si mon cher Argée étoit ici, je n'aurois rien à craindre; vous connoissez Morand, ajouta-t-elle, et vous savez que lorsqu'il ne peut appréhender la présence d'Argée, il ne redoute personne, ni les Dieux mêmes; il n'est rien maintenant qu'il n'emploie pour me forcer à répondre à ses infâmes desirs; et comme il corrompt à force d'argent jusqu'à mes domestiques même, je ne sais plus comment pouvoir me mettre à couvert de ses violences: dès qu'il a su le départ de mon mari pour la Palestine, dont il ne peut être avant long-tems de retour, il a eu l'audace d'entrer chez moi sans nulle excuse, sans aucun prétexte; ce qu'il n'eût jamais osé faire sans l'absence de mon époux.

L'infâme poussant son effronterie à l'extrême,

m'a demandé, sans rougir, ce que ses émissaires m'avoient souvent priée d'accorder à sa flamme: sa demande étoit accompagnée de tout ce qui pouvoit m'annoncer la fureur de sa passion, et le risque imminent que je courois alors qu'il n'employât la dernière violence. Je n'ai pu me tirer de ce péril pressant, qu'en me servant de quelques expressions flatteuses. Pourquoi voudriez vous, ai-je dit, obtenir par un crime ce que vous pouvez obtenir plus facilement et d'une façon plus douce, par votre amour? C'est ainsi que je l'ai calmé; mais ce n'est qu'en lui faisant une promesse, que la peur seule pouvoit m'arracher, et que cette contrainte me dispense bien de tenir, mon intention étant de lui refuser toujours ce qu'il pouvoit alors m'arracher par la force; le péril que je cours est donc si pressant que vous seul pouvez m'en tirer, et vous devez le faire si vous aimez Argée, et si son honneur et le mien vous son chers: si vous me refusez, je pourrai dire que votre amitié pour Argée n'étoit que feinte; je pourrai même le dire avec justice, puisque, si vous vous fussiez rendu secrétement à mes desirs, son honneur n'en eût point souffert, et si vous m'abandonnez aux fureurs de Morand, bientôt la honte d'Argée et la mienne seront publiques.

Il n'est pas besoin, répondit mon frère, que

vous cherchiez à m'animer et à me convaincre par un semblable propos, apprenez-moi plutôt ce que vous exigez de moi; sachez que vous me trouverez toujours le même que vous m'avez vu jusqu'à ce jour. Quoique je souffre de l'injustice d'Argée, je ne l'en ai jamais accusé; je suis prêt à voler à la mort pour son service.

L'abominable créature lui répondit alors: Il n'y a point d'autre moyen à prendre que celui de donner la mort à l'homme qui veut nous déshonorer; ne croyez point, au reste, que vous puissiez courir aucun risque en employant la façon sûre d'y réussir que je vais vous apprendre: il doit revenir cette nuit pendant sa plus grande obscurité; j'ai promis de lui faire un signal, et de le faire entrer dans mon appartement sans qu'il soit entendu; vous pourrez m'attendre sans lumière dans ma chambre, pendant que je lui ferai quitter ses armes: c'est presque nud que je saurai le livrer à votre vengeance.

C'est ainsi que cette cruelle épouse alloit conduire Argée à la mort, si toutefois on peut donner le nom sacré d'épouse à la plus infernale de toutes les furies.

La nuit suivante, ce monstre vient tirer mon frère de la prison, l'arme d'une épée tranchante,

et le conduit dans sa chambre où son malheureux ami doit bientôt se rendre.

Le tout arriva, comme il avoit été préparé; les mauvais desseins ne réussissent que trop facilement. Philandre, hélas ! frappe Argée, croyant punir Morand. Argée tombe d'un coup qui lui fend la tête. O crime! ô coup imprévu ! il tombe sous le bras de son meilleur ami, qui croyoit le venger, en lui portant ce coup mortel.

Mon frère, poursuivit Hermonides, croyant que c'est à Morand qu'il vient d'ôter la vie, remet son épée à Gabrine; car c'est le nom du monstre qui m'écoute, et qui blesse mes yeux. Cette scélérate alors développant sa trame criminelle toute entière, prend un flambeau: Ouvre les yeux, Philandre, lui dit-elle, et reconnois ton ami massacré par ta main; apprends, sois sûr que si tu ne te rends pas à mes desirs, je découvre au monde entier un crime que tu ne peux nier; et c'est ainsi que je te livrerai honteusement au supplice, comme un traître, et comme l'assassin de ton meilleur ami. Pense à l'horreur de la réputation qui restera de toi, si la vie ne t'est pas assez chère pour desirer de la conserver.

Eperdu, saisi d'une affreuse douleur, Philandre regarde en frémissant, et s'apperçoit de son erreur; son premier mouvement est de tuer cette

barbare femme, et (n'ayant plus d'épée) de l'étouffer et de la déchirer comme le feroit une bête féroce; mais la raison l'arrête, et lui fait voir qu'il est dans une maison dont son ennemie est la maîtresse.

De même qu'un vaisseau battu par deux vents contraires, cède pendant une heure à l'un des deux qui l'entraîne, et cède après pendant le même tems à celui qui le combat; tourmenté par leurs efforts différens, sa poupe et sa proue sont également agitées, il obéit enfin au plus puissant des deux: de même Philandre prend le parti qui lui paroît être le moins dangereux. La raison lui démontre qu'outre une mort honteuse qui l'attend, un déshonneur éternel, et plus infâme encore, va le couvrir d'opprobre dans la mémoire des hommes; il voit que la rumeur de son crime involontaire, mais horrible en apparence, est prête à se répandre dans tout le château. Le malheureux se trouve forcé de boire cet affreux calice; son cœur percé, plein d'une juste crainte, le fait céder à son mauvais sort.

L'aspect d'un supplice infâme et d'un opprobre éternel le force à tout promettre à Gabrine, si, par elle, il peut sortir en sûreté: la détestable Gabrine recueille un prix de ses forfaits. Ils abandonnent aussi-tôt ces funestes murs.

C'est après cet événement cruel que Philandre

revint vivre parmi nous, laissant une mémoire bien humiliante de lui dans la Grèce.

L'image sanglante de son ami ne sortoit jamais de son cœur. Le coup involontaire qu'il avoit porté, l'accabloit du poids d'une chaîne qui l'unissoit avec une Médée, une Progné nouvelle. Si le frein des sermens qu'il avoit prononcés ne l'eût retenu, la mort de Gabrine eût assouvi sa vengeance; mais forcé de céder à la nécessité, il renferma dans son cœur la haine et le mépris qu'il avoit pour elle. Depuis ce tems, on ne vit jamais son visage animé par un seul sourire; sa bouche ne s'ouvrit que pour soupirer et se plaindre; il devint comme Oreste, après avoir tué sa mère, et comme l'assassin Egiste. Les Furies semblèrent le persécuter, et son affliction fut si durable, qu'altérant enfin sa santé, elle le fit tomber malade et le contraignit à garder le lit.

Cette femme vicieuse voyant à quel point il la dédaignoit, sentit enfin éteindre dans son cœur une flamme coupable; mais ce ne fut que pour y recevoir une haine plus coupable encore: la colère, la vengeance l'animèrent contre Philandre plus qu'elle ne l'avoit été contre le malheureux Argée; elle forma dès-lors le projet de se défaire de ce second mari, comme elle avoit fait du premier. La scélérate va trouver

un Médecin, homme propre à servir le crime et plus habile à faire usage du poison avec subtilité que d'employer à propos un remède salutaire; elle lui promit une somme au-dessus même de celle qu'il exigeoit pour qu'il la délivrât d'un époux odieux: ce fut en ma présence et celle de plusieurs parens et amis du malade, que ce vieux Médecin apporta dans sa main un poison violent, en assurant que c'étoit une potion assez salutaire pour rendre les forces et la vie à Philandre: mais Gabrine, soit que quelque soupçon nouveau la troublât, soit qu'elle voulût se défaire d'un témoin dangereux, ou ne lui pas donner la somme qu'elle avoit promise, arrêta la main du Médecin au moment où ce méchant vieillard présentoit à Philandre la coupe qui contenoit le poison caché, en lui disant: Il seroit injuste que vous me sussiez mauvais gré de craindre pour les jours d'un époux si cher; je veux être sûre que vous ne lui donnez à boire aucun remède dangereux, et je trouve qu'il est nécessaire, auparavant qu'il le prenne, que vous en fassiez l'épreuve vous-même. Vous imaginez sans peine, Seigneur, continua Hermonides, quel fut l'étonnement et la terreur secrète du vieillard; mais, pressé par le tems et la présence des spectateurs, il ne balança pas (pour bannir tout soupçon) à boire une partie de

de la liqueur, et le malade but le reste avec une pleine confiance.

L'épervier qui tient un étourneau dans ses serres, et qui se le voit disputer par un chien avide qui jusqu'alors l'a suivi comme son compagnon, n'est pas plus en colère et plus embarrassé que l'étoit alors ce traître et méchant vieillard qui s'attendoit à recevoir une récompense considérable, au lieu de courir le péril où sa méchanceté venoit de le faire tomber. Puisse-t-il en arriver autant à tout méchant séduit par l'amour du gain! Son premier trouble fut suivi de l'empressement de retourner promptement chez lui pour y prendre un contre-poison qui pût lui sauver la vie; mais la méchante Gabrine ne voulut pas le lui permettre, disant qu'elle ne vouloit pas qu'il sortît que le remède ne commençât à bien faire son effet: vainement il offrit de lui remettre le prix du crime qu'il venoit de commettre, ses prières furent inutiles; et le malheureux commençant bientôt à sentir l'atteinte intérieure du poison, et voyant sa mort certaine, désespéré, furieux contre Gabrine, il nous découvrit le crime horrible qu'ils venoient de commettre de concert ensemble; nous le vîmes expirer l'instant d'après mon frère, et ce méchant vieillard exécuta de cette sorte sur lui le même forfait

dont bien d'autres avoient été la victime.

Effrayés, consternés de l'affreux aveu du Médecin expirant, nous nous saisîmes de cette abominable bête farouche qui m'écoute, et nous l'enfermâmes dans un cachot pour lui faire expier ses forfaits dans les flammes.

Hermonides vouloit poursuivre et raconter à Zerbin comment elle avoit eu l'art d'échapper à sa vengeance : mais la douleur de sa plaie devint si cruelle, qu'il se laissa tomber sur l'herbe, pâle et presque privé de sentiment. Deux de ses Ecuyers lui firent promptement un brancard : Zerbin qui sentoit alors plus vivement la douleur de l'avoir mis en cet état, lui fit les plus tendres excuses, et lui représenta que, selon l'usage de la Chevalerie, il avoit été contraint de défendre celle qu'il conduisoit sous sa garde, d'autant plus que lorsqu'il avoit été forcé de l'y recevoir, il avoit promis de combattre pour elle contre tous ceux qui chercheroient à lui nuire. Il assura de plus Hermonides, qu'il desiroit vivement pouvoir réparer par ses services le malheur qu'il avoit eu de le blesser : Hermonides le pria seulement de faire de son mieux pour se débarrasser de cette détestable Mégère avant qu'elle eût eu le tems d'inventer quelques moyens de lui nuire. L'indigne créature, muette pendant ce récit et ces

propos, tenoit les yeux baissés, sachant bien qu'elle n'avoit nulle réponse à faire.

La coquine de vieille qui s'apperçut bien de la haine que Zerbin avoit et devoit avoir pour elle, la lui rendoit de tout son cœur : non-seulement la sienne étoit égale, mais même comme ce vilain sentiment étoit bien plus familier à son ame scélérate qu'au cœur noble et généreux de Zerbin, elle enchérissoit du quatruple, du quintuple même, sur la haine qu'il lui portoit : le cœur de Gabrine étoit gonflé de venin, ses regards hideux l'annonçoient sur son visage : c'est donc dans cette espèce d'union qu'ils cheminoient ensemble, et qu'ils traversoient alors un bois antique.

Le soleil étoit déjà prêt à se plonger sous l'horison, lorsqu'ils entendirent des cris de colère, une grande rumeur, et le bruit de coups portés avec la plus grande violence : tout leur fit juger qu'il se livroit un combat très-violent assez près d'eux : Zerbin courut à ce bruit, Gabrine ne fut pas lente à le suivre ; c'est dans le Chant suivant que je parlerai de cette aventure.

Fin du vingt-unième Chant.

CHANT XXII.

JEUNES beautés dignes d'être admirées ! vous qui savez jouir des charmes d'un amour pur et sans partage ! Vous qui n'êtes sensibles que pour l'amant heureux qui remplit votre cœur ! quelques rares que vous soyez (dit-on) dans le grand nombre de celles qui croyent servir l'amour en se livrant à tous leurs desirs, c'est à vous seules que je dois mon hommage et mes excuses de tout ce que j'ai pu dire, quand une juste fureur m'animoit contre Gabrine : cette fureur pourroit-elle s'éteindre, et ma voix ne doit-elle pas toujours porter la honte et le remords dans les ames perverses ?

J'ai peint le vice dans Gabrine ; ce devoir m'étoit imposé par celle qui m'eût servi de modèle, si j'eusse peint la vertu : ce que j'ai dit de cette détestable vieille pourroit-il donc ternir la gloire de celles dont les sentimens épurés et sincères font honneur à leur sexe ? Voyez si ce traître qui vendit son Maître aux Juifs pour trente deniers, a pu nuire à la renommée de Pierre et de Jean ! Hypermnestre jouit-elle moins des hommages de l'Antiquité,

quoique ses sœurs fussent si criminelles? Pour une seule que mes chants ont déchirée, m'y trouvant forcé par la vérité de cette histoire, ah! qu'il me sera doux d'en célébrer cent autres, et de rendre leur gloire plus brillante encore que l'astre du jour. Mais retournons à la suite de mon travail, j'avoue que me plais à le varier: j'ose espérer même que, grace à l'indulgence de ceux qui les écoutent, mes chants ne leur en seront que plus agréables.

Je vous parlois tout-à l'heure de l'aimable Zerbin qui venoit d'entendre un grand bruit d'armes assez près de lui. Ce Prince, en suivant une route étroite entre deux montagnes d'où ce bruit partoit, arriva bientôt dans une étroite vallée, où le premier objet qui frappa sa vue, fut un Chevalier qui venoit de perdre la vie; (soyez sûrs que je vous dirai son nom:) mais, laissez-moi, s'il vous plaît, tourner le dos à la France, et m'en aller bien vîte dans l'Orient, jusqu'à ce que j'y trouve notre bon Paladin Astolphe qui, de son côté, se rapproche de l'Occident.

Je l'avois laissé dans cette ville cruelle où le son formidable de son cor avoit chassé le peuple, et surmonté les périls dont il étoit entouré: ce même son avoit forcé ses braves compagnons à faire promptement mettre à la voile et à fuir

du rivage, comme auroient pu faire de timides enfans ; je vous dirai de plus qu'Astolphe se voyant tout seul, prit le chemin de l'Arménie : peu de jours après, il traversa la Natolie, et de Burse il arriva dans cette partie de la Thrace où le Danube, après un long cours, porte ses eaux à la mer en sortant de la Hongrie qu'il a traversée. Rabican, comme s'il eût eu des ailes, lui fit voir, en moins de vingt jours, les Moraves, les Bohémiens, la Franconie et le Rhin ; il traversa de même les Ardennes, le Brabant et la Flandre, et s'embarqua par un vent frais et favorable qui lui fit bientôt découvrir les côtes blanches de l'Angleterre, et ce Prince y débarquant vers le milieu du jour, la légéreté de Rabican le fit arriver dès le même soir à Londres.

Ayant appris que le vieux Othon son père étoit allé depuis plusieurs mois à Paris, et que tous ses Barons l'avoient suivi dans cette honorable entreprise, il se disposa sur le champ à partir pour la France, il s'embarqua sur la Tamise ; un vent favorable le porta bientôt jusqu'à la mer, et la proue de son vaisseau fut dirigée vers Calais ; un petit vent léger et portant au nord avoit facilité sa sortie de la Tamise ; mais ce même vent, devenu plus fort de momens en momens, força le Pilote qui craignoit d'être

porté contre les hautes falaises qui bordent la côte de France, à lui présenter absolument la poupe, et à faire route contraire au Calaisis : après avoir long-tems dérivé sur la droite, le vaisseau baloté par quelques autres vents entra dans la Seine assez près de Rouen.

Dès qu'Astolphe eut touché sur ce beau rivage, il se couvrit de ses armes, et muni de son précieux cor, escorte plus sûre pour lui que des milliers de gens d'armes, il prit sa route dans l'intérieur du pays, monté sur le léger Rabican. Après avoir traversé des bois, il arriva proche du pied d'une colline, sur le bord d'une belle et claire fontaine, à cette heure du jour que la grande chaleur fait craindre aux troupeaux altérés qui cherchent alors l'abri des cabanes et même celui des antres obscurs creusés dans la montagne.

Egalement vaincu par la chaleur et par la soif, Astolphe attache Rabican, et court se rafraîchir sur les bords de la fontaine. A peine a-t-il touché l'eau de ses lèvres brûlantes, qu'il apperçoit un paysan qui, s'étant caché près de lui, débûche d'un buisson, détache son cheval, saute dessus, et s'enfuit. Astolphe furieux ne pense plus à boire, quitte la fontaine, et poursuit le ravisseur.

Ce malin larron eût pu facilement se dérober

d'une seule course à ses yeux; mais il sembloit s'amuser à lui donner l'espérance de le joindre; et modéroit la course de Rabican, pour le laisser toujours à la même distance. C'est ainsi qu'ils traversèrent le bois, et que tous les deux se trouvèrent dans ce château singulier où tant de nobles Chevaliers, sans croire être en prison, se voyoient cependant si fortement retenus. Le paysan semble se cacher dans ce château, toujours monté sur ce coursier qui devançoit les vents. Astolphe embarrassé, chargé du poids de ses armes, ne peut entrer que quelques momens après; il regarde, il cherche de tous côtés: mais il ne voit plus ni le larron ni son cher Rabican. Il parcourt vainement tout l'intérieur du château; il ne peut imaginer où l'on a pu cacher un cheval aussi vif, quand il est arrêté, que rapide lorsqu'on l'abandonne à la course; tout le jour se passe dans cette inutile recherche.

Astolphe, confus, ennuyé de tout le tourment qu'il s'est donné, réfléchit, et s'imagine enfin que ce château pourroit bien être enchanté. Il a promptement recours au petit Livre que la sage Logistile avoit joint au don du cor, quand il étoit parti de l'Inde, pour qu'il pût découvrir et se prémunir contre toutes sortes d'enchantemens. Il consulte la Table de ce Livre; elle

le renvoie au chapitre qui traite de celui qu'il a soupçonné.

Ce chapitre contenoit en effet la description exacte de ce nouvel enchantement d'Atlant : il enseignoit même les moyens de le rompre, de confondre ce vieux Magicien, et de remettre en liberté tous ceux qu'il tenoit sous sa puissance : » Un Esprit infernal, (disoit ce Livre), gémit » sous le seuil de la porte du château ; c'est lui » qui répand l'illusion sur les yeux de ceux qui » l'habitent : lève cette pierre, le château dé- » truit sera dissous en fumée. «

Le Paladin ardent à mettre une pareille aventure à fin, ne diffère pas, et, le bras incliné, se dispose à lever le marbre applati de ce seuil ; Atlant qui s'en apperçoit, se hâte de prévenir le dessein d'Astolphe par un enchantement nouveau.

Atlant évoque les larves, les farfadets soumis à ses ordres ; de nouveaux prestiges volent autour du Paladin, et lui donnent un nombre infini de formes différentes et nouvelles : il paroît être un géant aux uns, un paysan à d'autres ; quelques-uns voyent en lui le Chevalier discourtois qu'ils poursuivent. Tous ceux qu'on voyoit errer dans le château se rassemblent ; ils croyent tous voir dans Astolphe l'ennemi dont ils veulent punir l'offense. Roger, Gradasse,

Iroide, Bradamante, Brandimart, Prasilde, et cent autres guerriers, entourent et attaquent tous à la fois le bon Paladin: mais il se propose de rabatre bientôt leur humeur trop altière; il voit qu'il est perdu, s'il n'a recours à son cor; il en sonne de toutes ses forces; et le son horrible du cor retentit dans tout le palais. De timides pigeons ne se dissipent pas plus promptement au coup de l'arme à feu d'un Chasseur, que tous ces braves Chevaliers et l'Enchanteur même ne s'enfuient de toutes parts. Presque tous, pâles, pleins de terreur, franchissent les portes du château, courent éperdus, jusqu'à ce que leurs oreilles ne soient plus blessées par ce son effrayant. Atlant fuit lui-même à la suite de ses prisonniers, et jusqu'aux chevaux brisent leurs attaches, et volent en confusion sur les chemins et dans les guérets. Rabican s'enfuyoit comme les autres; mais Astolphe eut l'adresse de l'arrêter au moment qu'il s'échappoit: pas une souris, pas une mouche ne restèrent dans le château, tout être vivant en disparut à ce son terrible précurseur de la mort, qui semble crier: Tue, tue!

Dès qu'Astolphe eut chassé l'Enchanteur, il lève promptement cette pierre; il y trouve un grand nombre de caractères et de figures magiques, trop longues à décrire; il brise, il fra-

casse le tout, comme le livre le lui prescrit, et le château disparoît et s'évapore en fumée dans les airs. Le Paladin fut surpris de trouver dans ce lieu le cheval de Roger attaché fortement par une chaîne d'or. C'étoit ce même cheval ailé d'Atlant sur lequel il avoit fait enlever Roger pour le porter chez Alcine. Logistile ayant eu l'art de faire un frein pour conduire ce fougueux animal, Roger qui s'en servit parcourut l'Inde, traversa l'Angleterre, et revint en France.

Je ne sais si vous vous souvenez de ce moment si fâcheux pour Roger, où la charmante fille de Galafron toute nue, et déjà presque entre ses bras, eut la malice ou la pudeur de disparoître tout-à-coup à ses yeux; l'hypogriffe, dans le même moment, secoua sa bride, prit son essor, et vint aussi-tôt retrouver son ancien maître, en étonnant un peu, chemin faisant, ceux qui le voyoient passer sur leur tête: il resta dans le château jusqu'au jour où le Paladin en rompoit l'enchantement.

Il ne pouvoit arriver rien de plus agréable au Prince d'Angleterre, que de se trouver maître de l'hypogriffe: il savoit qu'il pouvoit par son secours parcourir en peu de jours le globe de la terre; il en avoit déjà vu quelques parties,

il desiroit voir le reste des terres et des mers qui lui étoient inconnues.

Il connoissoit ce cheval merveilleux du jour que la sage Mélisse l'avoit délivré de la vengeance d'Alcine et du cruel enchantement qui l'avoit fait languir long-tems sous la forme d'un myrthe sauvage. Il avoit vu Logistile forger un frein pour l'hypogriffe ; et ce cheval fougueux, après avoir en vain secoué sa tête, avoit été forcé d'obéir à ce frein. Astolphe avoit écouté les leçons que la sage Fée avoit données à Roger pour le conduire, et ne craignoit plus de s'en servir. Il mit sur lui la selle de Rabican ; et choisissant parmi toutes les brides que les chevaux avoient laissées en s'enfuyant, celle qui pouvoit le mieux l'emboucher, il fût parti sur le champ, si l'estime qu'il faisoit du bon Rabican ne l'eût retenu. Astolphe avoit bien raison d'aimer cet excellent cheval, le premier de tous les autres chevaux pour le combat de la lance, et sur lequel il étoit venu si légérement de l'extrémité de l'Inde jusqu'en France. Après avoir réfléchi, le Paladin pensa qu'il devoit plutôt le remettre à quelque Chevalier de ses amis, que de l'abandonner au premier qui se seroit trouvé à portée de s'en emparer.

Le Paladin regardoit de tous côtés, desirant

que quelque paysan ou quelque chasseur se présentât pour l'aider à conduire Rabican ; mais il attendit en vain tout le reste du jour : ce ne fut qu'à l'aube du suivant, qu'au travers le brouillard épais du matin, il crut appercevoir un Chevalier qui s'approchoit. Mais j'ai besoin absolument avant de poursuivre le reste de cette histoire, d'aller retrouver Roger et Bradamante.

Après que le son effrayant du cor eut cessé, et que ce couple aimable fut éloigné du lieu de son enchantement, Dieux ! quels furent les transports de Roger, en reconnoissant celle que ce charme cruel avoit toujours voilée ! Roger fixe ses yeux sur ceux de Bradamante, la belle guerrière arrête les siens sur ceux de son amant ; l'amour et les regrets leur apprennent en même-tems tous les heureux momens qu'ils viennent de perdre. Roger ne peut s'empêcher d'embrasser sa chère Bradamante ; elle devient plus vermeille que la rose, et l'amour heureux cueille sur sa belle bouche la première faveur qui soit le prix de sa constance et de sa foi. Ces caresses si douces et si tendres furent souvent répétées ; ces heureux amans étoient si pénétrés de leur bonheur présent, qu'à peine pouvoient-ils respirer et se parler l'un à l'autre. Le souvenir cruel d'avoir habité si long-tems le

même lieu, de s'être rencontrés tant de fois sans se reconnoître, méloit quelques regrets à leur bonheur.

La sensible et vertueuse Bradamante ne pouvoit refuser à cet amant aimé, si digne d'elle, les légères faveurs que la vertu peut permettre à celle qui reste fidèle à ses loix. Cependant elle lui dit, avec une sévérité que l'amour adoucissoit, malgré l'air imposant qu'elle cherchoit à prendre: N'espère rien de plus, Roger; c'est de mon père le Duc Aimon que tu peux obtenir ma main; mais il faut auparavant que tu reçoives le Baptême.

Roger qui, pour l'amour d'elle, se seroit fait non-seulement Chrétien, comme son père et toute sa race l'avoient été, mais qui n'auroit pas hésité de donner sa vie pour elle: Va, lui dit-il, ma chère Bradamante, je suis prêt à plonger pour toi ma tête dans l'eau, comme je la plongerois dans les flammes. Alors Roger, très-occupé de son Baptême, et livrant son cœur à la douce espérance d'obtenir pour épouse la beauté qu'il adoroit, se mit en chemin, sous la conduite de Bradamante, pour aller à Valombreuse: c'étoit une célèbre Abbaye riche, très-bien bâtie; et les Etrangers étoient sûrs d'y recevoir toujours le meilleur accueil. Mais les deux amans furent arrêtés à la sortie de la forêt par

la rencontre qu'ils firent d'une Demoiselle qui leur parut plongée dans la plus amère douleur.

L'aimable et jeune Paladin étoit né sensible et prévenant, et sur-tout pour les belles affligées ; il ne put voir une physionomie douce, un visage agréable couvert de pleurs, sans en être vivement touché : le desir de connoître le sujet de la douleur de cette jeune et belle personne le pressa de la saluer et de le lui demander; elle leva ses yeux baignés de larmes sur Roger, et ne balança point à lui rendre compte de ce qu'il desiroit apprendre : Aimable Chevalier, lui dit-elle, vous me voyez donner des pleurs à la mort d'un jeune et charmant damoisel qui doit périr aujourd'hui de la mort la plus cruelle. Ce damoisel, amoureux de la fille jeune et charmante du Roi Marsile, avoit pris les voiles blancs et les habillemens d'une fille : sa voix, son beau teint, sa jeunesse, tout favorisoit son déguisement ; ce secret n'étoit connu que de l'amant et de sa maîtresse ; toutes les nuits étoient vives et charmantes pour eux ; c'est à l'abri de tout soupçon que ces heureux amans les passoient ensemble : mais leur bonheur fut enfin troublé ; il est malheureusement trop rare que de pareils secrets puissent durer long-tems sans être découverts.

Un homme du palais s'en apperçut ; il fut in-

discret avec deux de ses compagnons ; ceux-là le furent avec bien d'autres ; Marsile fut enfin informé du secret de ces heureux amans, il fit surprendre le damoisel dans le lit de la Princesse. L'un et l'autre furent arrêtés, jettés séparément dans une tour ; et la journée ne se passera pas, sans que cet infortuné ne périsse dans les flammes. J'ai fui du palais pour n'être pas témoin de cette cruauté. Tout intéresse dans ce charmant Damoisel ; je ne peux même supporter l'idée de savoir que les flammes vont détruire tant d'agrémens, de jeunesse et de perfections. Je sens que cette idée funeste empoisonnera le reste de ma vie.

Bradamante fut vivement émue par le récit de la Demoiselle ; elle en fut aussi touchée que si l'un de ses jeunes frères eût eu le même sort, et vous connoîtrez que ce pressentiment ne la trompoit pas. Elle se tourna du côté de Roger : Ah ! lui dit-elle, il me paroît que nos armes ne pourroient être mieux employées qu'à sauver les jours de ce jeune infortuné. Consolez-vous, dit-elle à la belle affligée ; conduisez-nous en ce château, et soyez sûre de sa vie, si nous arrivons à tems pour prévenir son supplice.

Roger qui n'avoit d'autre volonté que celle de Bradamante, se sentit touché du même sentiment, et du desir ardent de voler au secours

du

du jeune Damoisel : Qu'attendons-nous, dit-il à la Demoiselle dont les larmes couloient sans cesse ? ce n'est plus ici le moment de le pleurer, c'est celui de lui sauver la vie ; fût-il au milieu de mille lances et de mille épées menaçantes, nous vous répondons de l'en tirer ; mais conduisez-nous promptement de peur que notre secours ne puisse prévenir sa dernière heure.

L'air altier, les propos fermes et généreux de deux guerriers de la plus haute apparence, consolèrent un peu la Demoiselle affligée ; mais comme elle craignoit moins la distance qui les séparoit du château, que les obstacles qu'ils pouvoient trouver sur leur route, elle parut en suspens sur celle qu'ils avoient à suivre : Si nous prenions, leur dit-elle, le chemin court et facile que voici sur la droite, je crois que nous arriverions avant même que le bûcher fût dressé ; mais il faut que nous suivions cette autre route très-rude et si longue que nous ne pourrons arriver au plutôt qu'à la fin du jour, et je crains bien que nous ne puissions être à tems pour l'arracher à la mort. — Eh ! pourquoi, repliqua Roger, ne prendrions-nous donc pas la route la plus courte ? — Ah ! répondit la Demoiselle, elle est comme barrée par un château du Comte de Poitiers qui, depuis trois jours, vient d'établir la coutume la plus inju-

rieuse pour les Chevaliers et pour les Dames qui passent à portée de ce château. Pinabel, fils du Comte de Hauterive, et l'un des plus dangereux et des plus indignes Chevaliers de la terre, vient de porter une loi, selon laquelle tout Chevalier ou Dame doivent recevoir le plus mortel affront, l'un devant y perdre ses armes et son cheval, et la Dame s'y voir dépouillée de tous ses vêtemens. Depuis long-tems aucuns Chevaliers de la France, plus redoutables que ceux qui se sont engagés par serment à maintenir cette injuste coutume, n'ont mis la lance en arrêt : elle n'est établie que depuis trois jours ; voyez s'il est juste que Pinabel ait employé d'aussi lâches moyens pour forcer ces braves Chevaliers à prononcer un pareil serment ?

Pinabel a pour maîtresse une femme aussi méchante que lui ; l'un et l'autre ont peu de pareils dans leur iniquité. Un jour que ce lâche voyageoit avec elle, ils rencontrèrent un Chevalier qui les punit de leur insolence par un affront sanglant : ce Chevalier portoit, il est vrai, la plus ridicule vieille en croupe derrière lui ; l'arrogante maîtresse de Pinabel excéda le Chevalier par ses impertinentes plaisanteries : celui-ci joûta contre l'orgueilleux et lâche Pinabel, et l'ayant facilement abattu, ce Cheva-

lier, selon les conditions de ce combat, fit déshabiller la maîtresse de Pinabel sur le pré, lui prit son cheval, et para la vieille de ses beaux habits, en laissant à l'autre ses haillons pour la couvrir. La Demoiselle, furieuse de cet affront, se proposa d'en prendre vengeance, et se consultant avec Pinabel, aussi prompt qu'elle à faire le mal, elle lui dit qu'elle ne seroit jamais ni contente ni tranquille, qu'ils n'eussent fait éprouver à mille Chevaliers et mille Dames le même affront qu'elle venoit d'essuyer.

Le même jour qu'ils eurent pris cette résolution, le hasard conduisit à leur château quatre Chevaliers nouvellement arrivés des pays lointains, et de la plus haute valeur dont aucun Chevalier puisse donner des preuves : c'étoit les deux fils d'Olivier Aquilant et Griffon, Sansonnet de la Mèque et le jeune Guidon le Sauvage.

Pinabel les reçut en apparence avec honneur et courtoisie ; mais le traître les fit arrêter tous les quatre dans leur lit la nuit suivante, et ne voulut jamais les délivrer qu'ils n'eussent prêté serment que, pendant un an et un mois, ils dépouilleroient de leurs armes et de leurs habits les Chevaliers et les Dames qu'ils prendroient ; bien humiliés, bien tristes de prononcer un pareil serment, ils se trouvent forcés de le rem-

plir; il est presque impossible qu'ils puissent être délivrés de cette odieuse contrainte : un grand nombre de Chevaliers qui se sont présentés depuis ont eu la douleur et la honte d'être obligés de laisser leurs armes et leurs chevaux à ce traître.

Il leur est même prescrit d'exécuter encore une seconde injustice ; ils doivent tirer au sort celui qui combattra le premier, et celui-ci se trouvant abattu, les trois autres sont obligés de courir aussi tous les trois ensemble contre son vainqueur ; jugez à la force et à la valeur dont est chacun d'eux, s'il est possible de leur résister ! Il seroit donc trop dangereux de les attaquer, et vous ne pourriez poursuivre votre première et généreuse entreprise. — Marchons toujours par le plus court chemin, répondit audacieusement Roger ; je ne suis point homme à me laisser retarder dans ma marche par la crainte d'aucun péril ; je le suis encore moins d'être effrayé par des menaces, et la crainte de perdre mon cheval et mes armes ; je réponds que mon compagnon pense comme moi ; faites seulement que nous voyons bientôt en face ceux qui veulent s'opposer à nous. — Vous n'aurez pas une longue route à faire, dit la Demoiselle en continuant à les conduire, cette seule montagne nous sépare de ce château.

Bradamante et Roger l'eurent bientôt passée ;

et dès qu'ils furent à portée du château de Pinabel, un vieillard en sortit qui leur cria de loin de mettre pied à terre, et, selon la coutume, de se dépouiller de leurs armes et de leurs habits. Fais donc paroître promptement, lui répondit Roger, celui qui doit me les enlever. — Oh ! dit le vieillard, puisque vous le prenez ainsi, vous n'attendrez pas long-tems. En effet, ils virent aussi-tôt paroître sur le pont du château un Chevalier dont la cotte d'armes vermeille étoit brodée de fleurs-de-lys très-blanches.

Bradamante en vain pria Roger de lui laisser l'honneur de cette première joûte : elle ne put l'obtenir ; et forcée de céder, Roger se chargea seul de ce combat dont elle ne put être que la spectatrice. Roger s'informa du vieillard quel étoit ce Chevalier dont la cotte vermeille étoit semée de lys et de roses blanches : c'est Sansonnet de la Mèque, lui répondit-il. Les deux Chevaliers, sans se parler, mirent la lance en arrêt, et pressant le flanc de leurs chevaux, ils coururent l'un contre l'autre.

Sur ces entrefaites, Pinabel étoit sorti de son château, suivi de quelques gens de pied, pour dépouiller à l'ordinaire de ses armes le Chevalier vaincu. Les deux Chevaliers couroient donc l'un contre l'autre tenant deux énormes lances

de chêne verd, qui portoient deux palmes de tour, et dont le fer long et tranchant avoit au moins la même longueur.

Sansonnet avoit fait tailler dans la forêt voisine dix lances de cette force, et l'on eut eu besoin de boucliers de diamans pour résister à leur atteinte; Sansonnet en avoit laissé le choix à Roger: tous deux se rencontrèrent au milieu de leur course; le bouclier de Roger craignoit peu la violence de ce coup; les Démons n'avoient pas sué vainement pour le forger: au reste, vous savez que c'étoit ce bouclier d'Atlant dont je vous ai déjà peint la puissance, et qui, par sa splendeur, renversoit, privé de tout sentiment, ceux dont il frappoit les yeux; il falloit de plus qu'il fût bien impénétrable, puisqu'il ne fut pas même ébranlé du coup de Sansonnet.

Celui de ce Chevalier, forgé par de moins habiles ouvriers, ne put soutenir un coup semblable au trait de la foudre; il en fut ouvert par le milieu, et le bras de Sansonnet, mal armé, fut blessé de ce même coup qui le fit voler des arçons.

C'étoit pour la premiere fois qu'un de ceux qui soutenoient la coutume injuste se trouvoit abattu, et qu'au lieu de remporter des dépouilles il avoit mesuré la terre: loin de pouvoir regar-

der son adversaire avec un rire malin, le pauvre Sansonnet abattu, blessé, ne pouvoit que se plaindre; ce coup excita quelque mouvement entre les trois autres Chevaliers.

Pendant ce tems, Pinabel s'étoit imprudemment approché de Bradamante pour lui demander le nom de ce Chevalier dont le terrible coup venoit d'abattre le sien; la justice éternelle qui poursuit sans cesse une tête coupable, sembla l'avoir conduit elle-même au moment qui devoit le punir de tous ses crimes; le traître Mayençois se trouvoit alors monté sur le même cheval qu'il avoit pris à la guerrière: vous vous souvenez bien, sans doute, qu'environ huit mois plutôt, le scélérat avoit précipité Bradamante dans la caverne de Merlin. Heureusement une branche d'arbre avoit sauvé la vie à cette belle guerrière; mais Pinabel l'ignoroit, et dans la sécurité de croire qu'elle étoit ensevelie pour toujours, il avoit amené son cheval avec lui; Bradamante reconnut aussi-tôt son coursier, et le traître Mayençois qui le montoit, dès qu'elle eut porté les yeux sur celui dont elle avoit reçu ce mortel outrage. Ah! méchant homme, dit-elle en elle-même, ce sont tes nouveaux forfaits qui te livrent enfin à la juste punition des premiers!

Menacer Pinabel, mettre l'épée à la main fut

l'ouvrage d'un instant pour Bradamante : occupée de lui couper toute retraite, et se mettant entre le traître et son château, elle sçut lui faire perdre toute espérance de se sauver, comme on en use avec un renard dont on a soin de fermer la tanière. Le lâche n'osant faire face à la guerrière, s'enfuit à toute bride au travers de la forêt. Pâle, éperdu de frayeur, son unique espérance est dans ses éperons. Bradamante furieuse le suit sans relâche l'epée haute sur les reins, le pressant, le frappant même : mais ne pouvant lui porter que des coups mal assurés, tous les deux jettoient des cris, l'un de frayeur, l'autre de colere ; la rumeur qu'ils excitèrent dans le bois ne fut pas cependant entendue du château, chacun alors étoit trop attentif au combat de Roger.

Les trois Chevaliers étoient déjà sortis du château, et se portoient sur le champ de bataille, s'écriant sans cesse entr'eux contre l'atrocité de la coutume établie : tous les trois auroient préféré la mort au déshonneur de se conformer à cette coutume ; leur visage étoit enflammé par la honte, leur cœur étoit brisé par le désespoir de se trouver forcés par leur serment de combattre tous les trois ensemble contre un seul. L'infâme et cruelle courtisanne, dont cette coutume odieuse étoit l'ouvrage, leur

répétoit avec audace de se souvenir du serment qu'ils avoient fait de la venger. Mais, s'écrioit Guidon, si je peux seul l'abattre avec cette lance, qu'ai-je besoin du secours de deux compagnons? Je réponds de le vaincre, et j'en réponds sur ma tête. Griffon et son frère Aquilant tenoient le même propos de leur côté; chacun d'eux vouloit combattre, et demandoit, comme Guidon, qu'elle leur fît trancher la tête, s'ils n'étoient vainqueurs de celui qui venoit de renverser leur compagnon. Mais la maudite gourgandine leur répétoit encore: Tout ce que vous me dites est inutile; je vous amène ici pour combattre tous trois ensemble, selon votre serment; je ne vous y conduis point pour y former un nouveau pacte avec vous; c'étoit à vous à m'en proposer un autre lorsque je vous tenois gardés dans ma prison; vos excuses sont trop tardives; vous devez vous conformer à la loi que vous avez juré de suivre, ou vous êtes des traîtres menteurs.

Le bon Roger leur crioit de son côté: Accourez donc, Chevaliers; voilà mon cheval, voilà mes armes, voici beaucoup de bons habits à gagner; eh! si vous les voulez, pourquoi différez vous donc de vous en emparer?

La méchante Dame du château les presse

d'un côté ; Roger de l'autre, les agace vivement, tant qu'à la fin ils se déterminèrent à combattre : mais ce ne fut pas sans avoir le visage rouge et couvert de tous les signes de la honte. Les deux fils d'Olivier se présentent donc les premiers ; et le troisième, dont le cheval est plus pesant que les leurs, reste quelques pas en arrière. Roger tenoit la même lance qui venoit d'abattre Sansonnet, et le bouclier enchanté d'Atlant auquel ce brave Chevalier n'avoit jamais eu recours que dans les plus grandes extrémités. Il ne s'étoit servi que trois fois de sa puissance magique, (et certes ce fut toutes les trois dans un péril bien imminent;) les deux premières fois pour sortir de l'isle dangereuse d'Alcine ; la troisième, lorsqu'il laissa flottante dans l'écume de la mer la maudite orque, la gueule ouverte, montrant ses vilaines dents vuides et privées de cette beauté si charmante et si nue, qu'elles se préparoient à dévorer, de cette belle Angélique qui lui fit depuis si mal à-propos le mauvais tour de se dérober à ses yeux. Hors ces trois occasions, il avoit tenu toujours ce bouclier couvert par un voile épais, de façon toutefois qu'il lui fut libre de le découvrir dans un moment. Roger, sans être ému du nombre de ceux qu'il avoit à

combattre, mit sa lance en arrêt, avec la même assurance que s'ils n'essent été que de foibles enfans.

Il atteignit Griffon au haut de son bouclier; le coup fut assez violent pour le faire chanceler, et l'instant d'après on le vit tomber, et même assez loin de son cheval: pour Griffon, il avoit porté le fer de sa lance au milieu du bouclier de Roger; son coup avoit porté de biais, et la surface dure et polie du bouclier faisant glisser le fer de la lance, le coup l'avoit parcouru jusqu'à sa bordure, et le voile avoit été déchiré. Griffon, les yeux frappés de la splendeur terrible, étoit tombé; son frère en portant son coup, ayant achevé de déchirer le voile, tomba de même, ainsi que Guidon qui le suivoit de près: tous les trois étoient étendus sans connoissance, et Roger, lorsqu'il se retourna l'épée à la main pour les combattre, fut très-étonné de les voir tous trois portés par terre, comme s'ils eussent perdu la vie. Tous les Chevaliers, toutes les femmes sorties du château pour voir ce combat étoient dans le même état, et jusqu'aux chevaux tombés sur la poussière haletoient, et leurs flancs battoient comme s'ils eussent été prêts d'expirer. Roger fut d'abord surpris; mais il en reconnut aisément la cause, lorsqu'il apperçut le voile épais du bouclier qui

pendoit des deux côtés en lambeaux, il se retourna promptement vers l'endroit où se tenoit sa chère Bradamante au commencement de sa première joûte, ayant peur qu'elle n'eût ressenti les atteintes de cette lumière foudroyante.

Roger ne voyant plus sa Bradamante, imagina que cette guerrière avoit poursuivi sa course pour aller au secours du jeune Damoisel dont ils avoient entrepris de sauver la vie ; mais appercevant alors la jeune Dame affligée, parmi ceux qui cédoient à l'enchantement du bouclier, il la prit entre ses bras, se servit d'une partie de ses vêtemens pour couvrir son écu, et sur le champ elle reprit ses esprits.

Roger suivit sa route avec elle, et n'osant lever les yeux de honte et de douleur, il lui semble déjà qu'il s'entend reprocher de toutes parts la victoire qu'il ne doit qu'à la force d'un enchantement. Hélas ! que pourrai-je faire, se disoit-il à lui-même, pour effacer les taches d'un pareil opprobre ? Mes ennemis ne sont ils pas en droit de dire que je ne dois point ce triomphe à mon courage ? En marchant ainsi, pénétré de regrets amers, il arrive sur une grande route dans laquelle se trouvoit un puits profond que les pasteurs avoient creusé pour faire abreuver leurs troupeaux. Roger s'appercevant que les eaux abondantes de ce puits

s'élevoient jusqu'à son embouchure, s'écria dans son dépit : Vas, maudite œuvre de la magie, tu ne me feras plus courir le risque d'un pareil déshonneur; non, je ne te conserverai pas davantage, et désormais le blâme n'osera plus m'attaquer. En disant ces mots, il se saisit d'une grosse pierre, l'attache avec le bouclier, et précipite l'un et l'autre au fonds du puits. Plût-à-Dieu, s'écria-t-il en voyant le bouclier s'enfoncer sous l'eau, que tu fusses enseveli depuis long-tems, et que ma honte pût l'être avec toi. Ce puits étoit très-profond, la pierre étoit fort pesante; une colonne immense d'eau couvrit bientôt le bouclier dont Roger venoit de faire secrètement un si généreux sacrifice; mais la Renommée, attentive à la gloire des grands hommes, publia bientôt ce que le cœur généreux de Roger l'avoit pressé de faire pour sa propre satisfaction, et sa trompette éclatante en instruisit l'Espagne, la France et les Royaumes voisins.

Cette nouvelle s'étant répandue de proche en proche, un grand nombre de guerriers se mirent en quête pour retrouver cet écu ; mais ils ignoroient le nom de la forêt qui renfermoit le puits et cet écu merveilleux; et la Dame qui seule avoit vu la belle action de Roger ne voulut jamais donner aucune notion ni du lieu, ni

même du pays où ce puits si désiré pouvoit être trouvé.

Lorsque Roger étoit parti du château de Pinabel, après avoir remporté cette victoire trop facile et qui lui coûtoit tant de regrets sur les quatre braves champions de ce traître, il les avoit laissés évanouis et immobiles ; mais dès que la lumière du bouclier enlevée n'éblouissoit plus leurs yeux, ils se réveillèrent très-émerveillés de leur aventure ; ils passèrent le reste du jour à s'entretenir de cet événement étrange, et tous se demandoient les uns aux autres ce qu'ils avoient éprouvé lorsque cette terrible lumière avoit frappé leurs yeux.

Pendant qu'il s'entretenoient ainsi, la nouvelle se répandit sur le soir que Pinabel venoit de perdre la vie, mais qu'on ignoroit encore de quelle main il avoit reçu la mort. Bradamante irritée avoit enfin joint ce traître dans un étroit passage, et lui avoit plongé plusieurs fois son épée dans les flancs et dans son perfide cœur. Dès qu'elle eût purgé cette contrée du monstre vil et dangereux qui l'avoit long-tems infectée, elle quitta ce bois, témoin de sa vengeance, et ramena le bon cheval que le traître avoit dérobé ; elle voulut en vain retourner au château de Pinabel où sa juste colère l'avoit forcée à quitter Roger : mais elle ne

put jamais en retrouver le chemin, et son destin cruel ne permit pas qu'elle eût aucune notion de la route que son amant avoit prise. Ceux qui daignent se plaire à m'écouter en apprendront davantage dans le chant suivant.

Fin du vingt-deuxième Chant.

CHANT XXIII.

MORTELS ! soyez ardens à vous secourir et attentifs à vous plaire ; soyez sûrs d'en recevoir le prix, et quand même ce prix vous seroit refusé par vos pareils, vous le trouveriez dans votre propre cœur ; il seroit content de lui-même. L'homme mal-né, qui cherche à nuire, court en aveugle au-devant de la punition qu'il mérite : une injure est rarement oubliée. Les hommes, dit un vieux dictum, ne sont pas comme les montagnes ; ils se rencontrent, et tôt ou tard leur vengeance écrase la perversité. Voyez quel est le sort de ce lâche Pinabel ; c'est au moment même que son âme attroce s'occupe à devenir encore plus coupable, qu'il est puni de ses premiers forfaits : la Justice éternelle ne peut voir long-tems souffrir l'innocence ; elle sauva de la mort la vertueuse Bradamante ; elle protégera toujours l'âme honnête dont elle connoît la candeur.

Pinabel croyoit être bien sûr de ne revoir jamais celle qu'il avoit ensevelie toute vivante dans un abyme ; il étoit sûr que le silence et que la mort de Bradamante voileroient à jamais

son

son crime; c'est cependant dans son propre château, c'est près de sa Comté de Poitiers, c'est dans un pays occupé presque en entier par les grandes possessions et les châteaux d'Anselme de Hauterive son père, où le traître se croit bien à couvert de la haine et de la vengeance de la maison de Clermont; c'est au pied d'une montagne de sa Seigneurie même, que la fille d'Aimon le trouve sans défense, le joint, et lui porte le coup mortel, tandis que ce lâche jette des cris qui ne sont écoutés ni par la juste vengeance de la guerrière, ni par ceux qui pourroient le secourir.

Dès le moment que Bradamante eût puni ce traître, elle voulut rejoindre son cher Roger; mais la fortune cruelle ne le lui permit pas, elle prit une route qui l'en éloignoit, et qui la conduisit dans l'endroit le plus épais et le plus sauvage de la forêt; et ce fut à l'heure où le Soleil laissoit obscurcir l'air par les ombres de la nuit, que ne sachant plus où la passer, elle s'arrêta, se coucha sur l'herbe tendre et touffue; c'est-là que s'occupant sans cesse de son cher Roger, elle le voyoit encore en songe lorsqu'un sommeil léger fermoit ses paupières; c'est là qu'elle admiroit quelquefois la richesse du Ciel, et ces planètes de Saturne, de Jupiter, de Mars

et de Vénus, que les Anciens regardèrent comme des Divinités errantes.

Souvent une pensée bien douloureuse lui faisoit pousser des soupirs : Est-il possible, disoit-elle avec amertume, que la colère puisse l'emporter sur l'amour? Comment l'ardeur de me venger m'a-t-elle aveuglée jusqu'à négliger de bien remarquer les routes et les lieux que je traversois? Ah! Roger, j'aurois pu te retrouver, si ma fureur m'eût laissé des yeux et de la mémoire. Ces regrets, ce discours qu'elle prononçoit tout haut, retentissoient encore bien plus vivement dans son cœur; ses soupirs, ses larmes étoient pour elle ce qu'un orage est aux beaux jours : pleine d'impatience, elle attend long-tems que le fond de l'Orient commence à se colorer; son cheval paissoit paisiblement auprès d'elle; elle s'élance dessus, marche, et semble aller au-devant de l'aurore.

Bradamante ne fut pas long-tems sans sortir du bois, et reconnut sur son bord le terrein où l'Enchanteur avoit élevé ce Palais fantastique, où tant de Chevaliers avoient été prisonniers, et dans une perpétuelle illusion avec elle : elle y rencontra le Paladin Astolphe; il venoit de trouver une bride propre à bien conduire l'hypogriffe; mais il étoit en peine de son cher

Rabican, ne pouvant se résoudre à le confier qu'à des mains bien sûres.

Bradamante arrive dans le moment où le Paladin vient d'ôter son casque; elle reconnoît son cousin; elle le salue de loin, court à lui, l'embrasse, et se nomme en levant sa visière: Astolphe, qui ne pouvoit confier son cheval à personne, avec autant de plaisir qu'à la guerrière, remercia la fortune qui sembloit avoir conduit près de lui la fille d'Aimon; et quelque plaisir qu'il eut à la voir, il le sentit plus vivement encore en ce moment.

Après s'être embrassés comme frère et sœur plusieurs fois, et s'être réciproquement demandé compte de leurs aventures, Astolphe toujours occupé de son projet de voyager dans la région des oiseaux, et voulant promptement l'exécuter, en fit part à la guerrière, et lui fit voir son cheval ailé; il n'excita point la surprise de Bradamante: elle l'avoit déjà vu deux fois déployer ses ailes; l'une, lorsqu'elle combattoit contre Atlant; l'autre, lorsque cet animal fougueux, enlevant jusqu'aux nues son cher Roger et le faisant disparoître à ses yeux, l'avoit plongée dans la douleur et dans les plus vives allarmes: son cousin lui dit, qu'il vouloit lui laisser ce bon Rabican dont la course rapide surpassoit le vol d'une flèche; il la pria de le faire conduire à

Montauban, d'y faire même porter ses armes qui lui devenoient inutiles pour traverser les airs, et de les lui garder jusqu'à son retour. Astolphe ne conserva que son épée et son cor; il ne pouvoit en être que plus léger sur l'hypogriffe : il lui remit aussi cette lance d'or, dont le bras du fils de Galafron étoit autrefois armé, lorsqu'il vint sur les bords de la Seine avec sa sœur Angélique; cette lance merveilleuse avoit la puissance de renverser le plus redoutable Chevalier dès qu'elle frappoit une pièce de ses armes.

Astolphe ayant fait élever l'hypogriffe, le fit planer quelques instans autour de Bradamante, qui le vit enfin voler et disparoître dans le haut des airs : son cousin lui parut avoir imité le Pilote qui par prudence ne fait voguer que lentement son vaisseau tant qu'il le voit entre les môles du port ou proche encore des écueils hérissés qui les entourent, mais qui déploie toutes ses voiles et s'abandonne aux vents dès qu'il est entré dans la pleine mer.

La guerrière cependant se trouve très-embarrassée après le départ du Paladin; elle ne sait comment faire conduire son cheval et porter ses armes à Montauban : tout cède en son cœur au desir ardent de revoir Roger; elle pense que c'est à Valombreuse qu'elle pourra le retrouver. Arrêtée dans sa marche par son incertitude, elle

en fut tirée par l'arrivée d'un villageois; elle fit rassembler les armes d'Astolphe dans un faisceau dont Rabican fut chargé; elle le fit monter sur un cheval, et mener en main Rabican, la guerrière ayant alors trois chevaux, en comptant celui qu'elle avoit repris à Pinabel.

Bradamante se trouve encore dans un second embarras; elle desire vivement se rapprocher de Valombreuse, dans l'espérance d'y retrouver Roger: mais elle craint de s'égarer; elle ignore la route, le villageois ne connoît pas le pays; elle se trouve obligée de marcher au hasard, du côté qui lui paroît pouvoir la conduire où son cœur l'appelle.

De quelque côté qu'elle porte ses pas, elle ne trouve personne qui puisse lui montrer le chemin, et sortant de la forêt sur les neuf heures du matin, elle découvre de loin une grosse forteresse assise sur le sommet d'une montagne; elle croit reconnoître Montauban, et c'étoit en effet le château que Béatrix sa mère et sa famille habitoient; Bradamante s'afflige en achevant de le reconnoître, elle craint d'être apperçue, et qu'en s'arrêtant en ce lieu, elle ne puisse peut-être plus en partir librement; l'absence de Roger la fera mourir de douleur, elle ne pourra plus le revoir ni s'occuper de ce qu'ils ont arrêté de faire à Valombreuse.

Elle rêve un moment, et prend le parti de s'écarter de Montauban, et de suivre un chemin qu'elle reconnoit pour être celui de l'Abbaye; mais le hasard lui fait rencontrer son jeune frère Alard avant qu'elle soit sortie de la vallée.

Alard venoit de marquer des quartiers pour des troupes nouvelles que Charlemagne avoit ordonné de lever dans la Guienne; sa sœur ne pouvant éviter sa rencontre, ne put aussi se dispenser de retourner à Montauban après cet accueil tendre que se font une sœur et un frère qui s'aiment: Béatrix qui depuis long-tems pleuroit son absence, et qui l'avoit fait chercher vainement dans toute la France, reçut cette fille chérie avec transport, et la baigna de ses larmes, en la serrant dans ses bras; ses jeunes frères la comblèrent aussi de caresses: mais toutes celles que la sensible Bradamante recevoit de ses proches lui paroissoient froides auprès d'un seul baiser de son amant dont la douce impression étoit toujours dans son âme.

Ne pouvant donc plus aller à Valombreuse, elle prit le parti d'envoyer une personne bien sûre en sa place; son instruction devoit être d'apprendre à Roger les raisons qui la retenoient, et de le conjurer de sa part (quelque sûre qu'elle dût être de son cœur) de presser la cérémonie

de son baptême ; comme le moyen le plus sûr et le plus prompt d'obtenir sa main, et de les unir à jamais : elle comptoit aussi faire conduire par la même personne le bon Frontin qu'elle prévoyoit lui devoir être utile et cher ; les Rois Sarasins et celui de Gaule n'en ayant aucun dans leurs Etats qui pussent en approcher, hors Bride-d'or et Bayard : ce fut le jour que Roger montant sur l'hypogriffe avec trop d'audace, avoit été porté si loin dans le vague des airs que Bradamante avoit amené le cheval de ce guerrier, et l'avoit envoyé dans les écuries de Montauban où Frontin, bien nourri, bien soigné, ne faisoit qu'un léger exercice, et se trouvoit plus vigoureux et mieux tenu que jamais.

Elle met promptement à l'ouvrage toutes les femmes qui l'entourent ; elle les emploie à broder richement d'un or brillant un tissu de soie blanc et couleur de mûre ; elle en fait orner la selle et jusqu'à la bride de Frontin : elle appelle ensuite la jeune Hypalque, fille de Callitrésie, sa nourrice, et la sage confidente de tous les secrets de son cœur. Combien de fois ne leur avoit-elle pas parlé de ce héros, de ce cher Roger, égal aux Dieux dans son ame. L'amour, dans ces momens, la rendoit bien éloquente et bien persuasive. Ma chère Hypalque, lui dit-elle, qui pourrois-je choisir pour un tel message, si

ce n'est celle dont je connois si bien l'esprit, la prudence, et le tendre et fidèle attachement ?

Elle la fit monter sur un bon palefroi, et elle lui remit en main la riche bride de Frontin. Parts, lui dit-elle, ma chère Hypalque; excuse-moi près de Roger; dis-lui que la fortune seule s'oppose au bonheur que nous aurions d'être ensemble; dis-lui que la seule contrainte arrête celle qui le regrette sans cesse. Au reste, ajouta-t-elle, si quelqu'imprudent, quelque villageois osoit t'arrêter pour t'enlever ce beau cheval, dis-lui seulement quel est son maître; il n'est personne, il n'est aucun Chevalier assez téméraire pour ne le pas respecter, et pour ne pas trembler même au seul nom de Roger. Elle ajouta sans doute à ces premiers ordres, tout ce qu'une amante bien tendre a tant de plaisir et tant d'ardeur à répéter.

Hypalque bien instruite de tout ce qu'elle doit faire, part, et traversant hardiment les plaines et les forêts, elle franchit l'espace de plus de dix milles, sans trouver personne qui l'interroge ou qui trouble sa marche. Ce ne fut que vers le milieu du jour, qu'elle rencontra dans un chemin étroit et mauvais, le fier Rodomont à pied qui, tout armé, suivoit à grands pas un nain.

Le Sarasin jette ses regards farouches sur

elle ; il blasphême contre tous les Dieux de l'univers de ce que ce beau cheval qu'il voit en main, n'est pas monté par quelque Chevalier. Vous savez qu'il avoit juré d'enlever par force le premier cheval qu'il trouveroit sous sa main ; il le voit, il l'admire ; mais il regarde comme un acte injuste et mal-honnête de l'enlever des mains d'une foible Demoiselle. Il s'arrête, il continue de l'admirer ; et plein de dépit, il s'écrie : Ah ! que le maître de ce cheval n'est-il ici présent ! — Si tu le voyois, lui répondit fièrement Hypalque, tu changerois bientôt de pensée. Apprends que le maître de ce cheval te feroit trembler, et qu'il n'a pas son pareil dans l'univers. — Ah ! ah ! dit Rodomont, quel est donc ce guerrier qui foule aux pieds la renommée de tous les guerriers de la terre ? — C'est Roger, répond Hypalque d'une voix haute. — En ce cas, je veux donc le prendre, lui dit-il brutalement ; je m'en empare, puisque j'ai le bonheur de l'enlever à ce guerrier que tu dis être si redoutable.

Au reste, s'il est tel que tu le dis, je consentirai de lui rendre non-seulement ce cheval et son riche harnois, mais je veux même lui payer à son gré ce qu'il croira que je lui devrai pour le tems que je l'aurai monté. Vas, dis-lui que c'est Rodomont qui le lui enlève, que je serai

toujours prêt à le lui disputer par les armes, qu'il me trouvera facilement : que partout où je suis, par-tout où je puisse aller, ma renommée me fait assez connoître, et que la foudre ne laisse point après elle des traces plus terribles et plus profondes que moi.

Rodomont, en disant ces mots, s'empara des rênes, s'élança sur Frontin, et laissant Hypalque en pleurs se plaindre et le menacer en vain, il ne l'écouta pas ; guidé par le nain, il continua la poursuite de Mandricard et de Doralice ; il fut quelque tems suivi de loin par Hypalque qui ne cessoit de le maudire et de le menacer. La continuation de cette aventure se retrouvera dans la suite ; mais il faut que je me conforme au récit de Turpin qui me fait perdre Rodomont de vue, pour me ramener dans ce bois où Pinabel venoit d'être tué.

La fille d'Aimon avoit à peine achevé de le punir, qu'elle avoit abandonné le corps de ce traître. Zerbin arriva dans ce même lieu par un autre chemin, toujours suivi par la méchante Gabrine. Il voit un Chevalier mort et criblé de coups ; il ignore quel il peut être : mais né généreux et compatissant, il a pitié de cette mort cruelle ; Pinabel en effet, renversé sur la terre, versoit encore son sang par un si grand nombre de blessures, qu'on eût dit que cent épées s'é-

toient réunies pour lui donner la mort. Le Prince Ecossois s'empressa de suivre quelques traces récentes pour découvrir l'auteur de cette mort, et fit à la vieille de l'attendre un moment; et qu'il juroit de venir la retrouver.

Elle s'approche du mort, l'examine de tous côtés; elle trouve très-superflu qu'un cadavre conserve des ornemens; et comme elle étoit avare presqu'autant que méchante, elle cherche le moyen d'enlever ce qu'elle pourra détacher de plus précieux et de plus facile à cacher. Elle eût bien desiré s'emparer de son riche pourpoint, et même de ses belles armes; mais comment auroit-elle pu les emporter? Elle s'en tint donc à voler quelques attaches d'or et la ceinture magnifique du mort qu'elle ceignit entre deux jupes autour d'elle, en regrettant bien de n'oser voler rien de plus. Zerbin la rejoignit peu de momens après; il avoit en vain suivi les traces de Bradamante, jusqu'à la fin d'une route qui se partageant en une infinité de rameaux les lui fit perdre; ne voulant pas rester toute la nuit entre ces rochers, il partit sur le déclin du jour avec la méchante vieille, pour chercher un asyle.

Ils arrivèrent, après avoir marché deux milles, auprès d'un grand château qui portoit le nom de Hauterive. Ils s'arrêtèrent dans le

village, pour y passer la nuit, devenue déjà bien obscure; mais peu de tems après leur arrivée, des cris et des plaintes amères frappèrent leurs oreilles de toutes parts; ils virent tous les gens du château couverts de larmes, et le même sujet de douleur paroissoit les affecter tous.

Zerbin ayant demandé la cause de cette affliction générale, on lui dit que le Comte Anselme, Seigneur de ce château, venoit de recevoir la nouvelle de la mort de son fils Pinabel, dont on avoit trouvé le corps masacré dans un chemin étroit entre deux montagnes. Zerbin eut l'air de la surprise, et baissa les yeux pour ne faire naître aucun soupçon; mais il s'imagina bien que c'étoit le corps de Pinabel qu'il avoit trouvé sur sa route.

Bientôt les cris et la rumeur augmentèrent dans le château, lorsqu'à la lueur d'une infinité de flambeaux, on vit entrer le brancard funèbre qui soutenoit le corps du fils d'Anselme. Les pleurs redoublèrent, et le malheureux père paroissoit inconsolable.

Anselme ordonna les apprêts des plus magnifiques obsèques. Il voulut qu'elles se fissent à l'antique, et telles qu'on les pratiquoit autrefois pour nos ayeux; mais presque tous les bons et anciens usages se corrompent aujourd'hui.

Les cris et les larmes furent suspendus pendant quelques momens, pour écouter un ban qu'Anselme fit publier. Il promettoit une riche récompense à quiconque pourroit lui découvrir le meurtrier de son fils. Cette promesse passa d'une oreille à l'autre, et la teneur de ce ban s'étendit au loin; elle parvint bientôt jusqu'à cette vieille scélérate qui surpassoit en rage comme en noirceur les tigres et les reptiles venimeux. Dès ce moment elle ourdit le mensonge et la perfidie la plus exécrable pour faire périr Zerbin; on ignore même ce qui pouvoit alors l'emporter dans son cœur atroce, ou de sa haine contre Zerbin, ou de son avarice qui desiroit obtenir la récompense promise, ou de l'orgueil enfin de prouver que son existence infernale n'avoit absolument rien d'humain.

Gabrine alors compose son affreux visage; ses yeux sont tristes, son regard est égaré: bâtissant une calomnie vraisemblable, elle accuse Zerbin auprès d'Anselme, l'assure qu'il est le meurtrier de son fils; elle lui présente la riche ceinture qu'elle dit tenir de la main de Zerbin. Anselme reconnoît aussi-tôt cette ceinture, et ne doute plus de la vérité du rapport de cette méchante vieille, d'après un indice aussi frappant. Le vieillard lève les mains au ciel, et le remercie, au milieu de sa douleur, de lui

donner du moins la puissance de venger la mort de son fils. Il fait entourer la demeure du Prince d'Ecosse; le peuple s'émeut, crie vengeance, et Zerbin qui ne se connoît aucun ennemi, l'innocent Zerbin est saisi dans son premier sommeil; on le couvre de fers, et pour le reste de la nuit, on le jette dans une affreuse prison.

Le soleil n'avoit pas encore commencé sa carrière, et déjà les apprets du supplice de Zerbin étoient ordonnés; il devoit être conduit sur le lieu même où le corps de Pinabel avoit été trouvé, mis en pièces, et baigner la même terre de son sang; on n'avoit apporté aucune forme légale à cette condamnation; Anselme, convaincu du crime, l'avoit seul prononcée.

Le matin suivant, l'aurore à peine a précédé la blancheur et la sérénité d'un beau jour, que le peuple s'assemble en criant, qu'il meure! qu'il meure! et se montre avide de voir couler le sang de l'innocent Zerbin; la populace, toujours aveugle et toujours stupidement cruelle, marche confusément et se presse entre les chevaux des satellites qui conduisent Zerbin attaché sur un mauvais roussin.

Les yeux paternels du Très-Haut étant toujours tendrement fixés sur l'innocence, sa providence avoit déjà préparé pour celle de Zerbin le plus redoutable défenseur, et ses jours étoient

en sûreté. Roland arrive à portée de découvrir cette troupe, et voit avec surprise ce jeune homme que l'on mène à la mort.

Le Paladin étoit alors avec cette jeune et belle Isabelle, Princesse de Galice, qu'il avoit retirée de l'affreuse caverne de la montagne, où des bandits l'avoient conduite après la tempête qui l'avoit portée sur un écueil avec les débris de son vaisseau ; c'étoit cette même Isabelle, dont l'âme étoit plus occupée de Zerbin que de sa propre existence. Roland l'avoit toujours conduite sous sa garde depuis qu'il l'avoit remise en liberté. Lorsqu'elle apperçut ce triste appareil, elle en fut vivement émue, et lui demanda ce que ce pouvoit être. Je n'en sais rien moi-même, répondit-il ; mais attendez-moi sur cette colline, et je cours en savoir des nouvelles. Il descend en diligence dans la plaine ; il s'approche de cette troupe, et regarde attentivement Zerbin dont la figure noble le prévient en sa faveur.

Roland alors s'approchant de lui, lui demande quel est le crime qui le conduit au supplice : le jeune Zerbin lève une tête innocente, atteste le Ciel qu'il n'est pas coupable, raconte les faits avec la plus exacte vérité, et Roland juge par son récit qu'il mérite sa protection et sa défense ; il apprend de plus que l'arrêt de

mort de ce jeune homme est porté par le Comte Anselme de Hauterive : c'en est assez pour qu'il soit convaincu que l'arrêt doit être inique, cet homme n'en ayant jamais porté d'autre ; il se sent d'ailleurs ému par l'ancienne haine qui bout avec fureur dans le cœur de ceux de l'illustre sang de Clermont contre ceux de la perfide race des Mayençois ; il se souvient de tout le sang que cette haine a fait répandre.

Déchaînez ce Chevalier, canaille maudite, s'écria Roland d'une voix terrible, ou je vous extermine tous. — Eh quel est donc ce massacreur de gens, dit d'un ton ricaneur, un drôle insolent qui commandoit ces satellites? Croit-il être un brasier ardent, et nous croit il donc de cire ou de paille, pour nous anéantir si facilement? A ces mots, il ose baisser sa lance contre le terrible Comte : les belles et riches armes de Zerbin dont ce faquin de Mayençois s'étoit emparé pendant la nuit, ne purent le défendre de la rude atteinte de Roland ; cependant le fer de la lance qui porta sous la mentonnière du casque, ne perça point ces armes à l'épreuve, mais le coup lui rompit les vertèbres du col et l'étendit mort sur la poussière; le Paladin passe sa lance au travers du corps du second, et tirant la redoutable Durandal, il fait voler la tête à l'un, partage l'autre par la ceinture;

ceinture; hommes, chevaux, tombent par monceaux sous le tranchant de son épée, et plus de cent de ces misérables sont déjà morts ou prennent la fuite.

Plus des deux tiers mordent la poussière, Roland chasse le reste devant lui; il taille, il fend, il blesse, il perce, il tronque tous ces vils Mayençois; ils jettent tous épées, casques, boucliers, épieux, masses, pour fuir plus facilement; l'un court le long du chemin, l'autre se jette à côté dans le bois, ils se cachent dans les cavernes, ils s'applatissent le nez à terre dans les buissons; l'impitoyable Roland les poursuit, frappe sans cesse, il semble n'en vouloir pas laisser échapper un seul: le véridique Turpin dit aussi que de bon compte de cent vingt qu'ils étoient, quatre-vingt au moins perdirent la vie.

Roland court ensuite à Zerbin dont le cœur étoit encore ému par la crainte. Ma voix exprimeroit foiblement ses transports en voyant approcher le victorieux Comte d'Angers; que n'eût-il pas donné pour pouvoir rompre ses liens et serrer les genoux de son libérateur?

Pendant que Roland le délie, et l'aide à reprendre ses armes dont ce beau parleur avoit eu l'impertinence de se couvrir, et qui venoit de la payer de sa vie, Zerbin jette les yeux

sur Isabelle qui d'abord s'étoit arrêtée sur la colline, mais elle venoit de se rapprocher d'eux en voyant le Paladin victorieux. Dieux ! quel saisissement, quel transport Zerbin n'éprouva-t-il pas, en reconnoissant celle qu'un faux avis lui faisoit croire avoir été submergée dans les flots, et qu'il avoit si long-tems pleurée ! Tout son sang se glaça d'abord dans ses veines, mais bientôt une flamme impétueuse les parcourut rapidement.

La présence du Comte d'Angers arrête cet amant passionné, et l'empêche de courir pour serrer dans ses bras celle qu'il adore ; un cruel soupçon s'élève dans son cœur, il croit que le Paladin est amoureux, et peut-être amant fortuné d'Isabelle. Tombant ainsi de peine en peine, sa première joie s'évanouit, et la sombre jalousie le rend moins sensible à revoir son Isabelle vivante qu'il ne l'avoit été lorsqu'il reçut la nouvelle de sa mort. Le désespoir de Zerbin augmente encore, en la voyant sous la garde d'un Chevalier qui vient de lui sauver la vie ; il sent bien qu'il seroit d'une ingratitude monstrueuse de le combattre pour arracher sa maîtresse de ses mains, et de plus, que cette entreprise seroit peut-être inutile ; cependant il auroit tout hasardé, s'il avoit eu tout autre pour adversaire ; mais il se sentoit entièrement sou-

mis au Comte d'Argers par les liens d'une juste reconnoissance : ils s'approchèrent tous les trois dans un profond silence, d'une fontaine, et Roland échauffé du combat délaça sur le champ son casque pour se rafraichir ; il engagea Zerbin à délacer aussi le sien.

Isabelle, la tendre Isabelle, regarde son amant, le reconnoit, pâlit un instant, se ranime aussitôt comme la fleur mouillée que frappe le soleil rien ne la retient plus ; l'amour plus fort que tout autre sentiment l'anime, la fait voler et la jette dans les bras de son amant ; elle ne peut proférer un mot ; elle soupire, sa bouche est entr'ouverte ; ses larmes baignent, inondent son sein et les joues de Zerbin. Roland surpris, attendri des transports de ces deux amans, reconnoit à l'instant que ce ne peut être un autre que le Prince Zerbin, lorsqu'Isabelle le serre dans ses bras.

Dès qu'elle put parler, elle ouvrit sa belle bouche ; palpitante encore, avec quelle vive reconnoissance ne raconta-t-elle pas à son amant tout ce que le plus renommé Paladin François venoit de faire pour elle ? Zerbin ému par tout ce qui peut pénétrer une âme noble et sensible, se jette aux pieds de Roland, et lui serrant les genoux : Ah ! s'écria-t-il, c'est donc vous, Sei-

gneur, qui dans le même instant me rendez deux fois la vie.

Que d'actions de graces, que d'offres de services n'auroient pas suivi ces heureux momens entre ces deux illustres Chevaliers, s'ils n'avoient été forcés de prêter attention au bruit que formoit le froissement des branches et l'agitation du feuillage dans un taillis voisin ! ce bruit partoit d'une petite route obscure et couverte qui serpentoit dans ce taillis. Les deux guerriers relacent promptement leurs casques ; ils remontent à cheval ; à peine sont-ils dans les arçons qu'ils apperçoivent un Chevalier suivi d'une Demoiselle, qui sortent de cette route couverte.

Ce Guerrier étoit le fier Mandricard que nous avons vu suivre Roland avec tant d'empressement pour venger la mort d'Alzirde et la défaite de Manilard ; c'étoit dans cette poursuite que Mandricard s'étoit emparé de Doralice, et qu'avec un seul tronçon de sa lance de chêne verd, il l'avoit enlevée à cent hommes tous couverts de fer.

Le Sarasin en poursuivant le vainqueur d'Alzirde, ignoroit que ce fût le redoutable Comte d'Angers ; mais il ne doutoit point, à l'exploit éclatant qu'il avoit exécuté, que ce ne fut un

brave et vigoureux Chevalier. Mandricard regarde Roland plus attentivement que Zerbin, et reconnoissant les signes qu'il a retenus : Il faut que tu sois l'homme que je cherche, dit-il en apostrophant fièrement Roland ; il y a dix jours au moins que je suis tes traces, tant la renommée des exploits éclatants qu'on t'a vu faire dans les campagnes de Paris m'a servi d'aiguillon pour te chercher et te combattre. Je sçais que ta victoire sur les troupes de Trémisen et de Noricie a fait voir les sombres bords à mille Guerriers ; je n'ai pas été long à te suivre. Je te reconnois à plusieurs marques, et sur-tout au cimier de ton casque que je me suis fait dépeindre ; mais depuis que je te vois, ces signes sont superflus ; et quand tu serois au milieu d'une foule de cent Chevaliers, je connoîtrois à ton air fier et martial que c'est toi que je cherche.

J'admire l'élévation de ton courage, lui répondit Roland ; un pareil projet ne peut naître que dans un cœur bien fier et bien généreux. Si le desir de me voir t'a fait venir, j'ai celui de te faire connoître l'intérieur de mon âme, et même mon visage ; et je vais lever ma visière pour achever de satisfaire ta curiosité : mais après m'avoir vu, je compte que tu me satisferas aussi dans ce que j'attends, et j'espère

que tu ne tarderas pas d'éprouver si ma valeur répond à ma mine. — Allons, dit le Sarasin, mon premier desir étoit de te trouver et de te connoître, je vais satisfaire le second.

Roland regardant attentivement Mandricard, est surpris de ne point voir d'épée sur son flanc gauche, ni de masse pendue à l'arçon droit de sa selle: Et de quelle arme, dit-il, prétends-tu donc te servir, si ta lance vient à se briser ? — Ne t'en embarrasse pas, répondit le Sarasin; j'ai souvent fait reculer bien des Guerriers avec les seules armes que tu me vois. Apprends que j'ai juré de ne jamais porter d'épée, jusqu'à ce que j'aie fait la conquête de la fameuse Durandal que porte le Comte d'Angers; je le jurai, lorsque je me couvris de ce casque et de ces belles armes, qui sont les mêmes qu'Hector portoit il y a plus de mille ans. L'épée seule manquoit à ses armes, sans doute elle fut dérobée; et j'ignore quel est le hasard qui l'a remise dans les mains de Roland. Je sçais que tout ce qu'on dit de ses exploits et de son courage vient en grande partie de la confiance qu'il a dans cette bonne épée; mais je lui ferai payer cher le tems qu'il l'a portée, et je le cherche depuis long-tems pour le forcer à me la restituer.

Le superbe Mandricard, après avoir tenu ces

premiers propos pleins de présomption, poursuivit ainsi: Je cherche de plus Roland, dit-il, pour venger dans son sang la mort du grand Agrican mon père : Je suis sûr que Roland n'a pu le tuer qu'en traître, il n'auroit pu vaincre autrement un aussi redoutable Guerrier. — Toi, et tous ceux qui le disent en ont menti, s'écria Roland transporté de fureur, ne pouvant plus se taire: apprends que je suis celui que tu cherches ; oui, je suis Roland, et celui qui tua ton père avec honneur. Tiens, voilà cette épée que tu desires ; tu l'auras, si ton courage peut la mériter. Quoiqu'elle m'appartienne bien légitimement, je ne veux pas même m'en servir au moment que tu me la disputes: qu'elle soit le prix du vainqueur; elle n'est plus à moi, mais elle n'est point encore à toi. Je vais l'attacher à quelque arbre; tu seras le maître de la prendre, si tu parviens à m'arracher la vie. A ces mots, Roland voit un arbrisseau dans le milieu du champ de bataille; il tire Durandal, et la suspend à l'un de ses rameaux.

L'un et l'autre, épris d'une égale fureur, s'éloignent de la demi-portée d'un arc, s'élancent à bride abattue, et se frappent tous deux également dans la visière: tous les deux sont également inébranlables ; et les éclats de leurs lances s'élevant en l'air, il ne leur reste pour

toutes armes que le tronçon de ces lances. Ces deux Guerriers couverts de fer sont alors obligés de se battre comme deux Villageois qui disputent les limites d'un pré ; ou la branche d'eau qui l'arrose, et qui souvent avec de forts échalats dans les mains en viennent à se porter des coups sanglans.

Ces tronçons ne peuvent long-tems résister en des mains si nerveuses : ils sont obligés de se frapper à main nue ; ils s'efforcent d'arracher les mailles de leurs armes ; ils croient pouvoir les enfoncer par leurs coups redoutables, et ces coups en effet ont la pesanteur de ceux des tenailles et des marteaux.

Le Sarasin cherche comment il pourra terminer un combat où les coups sont plus douloureux pour celui qui les porte que pour celui qui les reçoit. Ils se saisissent enfin, et se prennent au corps tous les deux ; le Sarasin espère étouffer Roland, comme le fils de Jupiter étouffa le fils de la Terre.

Mandricard, plus emporté que Roland dans sa colère, fait des efforts terribles pour renverser le Paladin, et fait peu d'attention à la bride de son cheval. Roland plus de sens froid, s'en apperçoit ; il résiste d'une main à Mandricard, de l'autre il fait couler sa bride par-dessus les oreilles et les yeux de son cheval. Le

Sarasin continue à lui donner de violentes secousses ; mais les jarrets de Roland sont comme des étaux qui le tiennent lié dans les arçons. Les secousses violentes du Sarasin font enfin briser les sangles de la selle de Roland ; la selle glisse, Roland ferme dans ses étriers, la serre toujours également, et tombe enfin à terre avec elle, en la tenant toujours entre ses cuisses.

La chûte de Roland fit retentir l'air au loin, comme si des armes rassemblées dans un grand sac fussent tombées par terre ; le cheval du Sarasin, qui n'a plus de frein dans la bouche, en est effrayé : ni les bois, ni les roches, ni les chemins rompus ne l'arrêtent. Aveuglé par la peur, il fuit de toute sa vîtesse, emportant son maître avec lui.

Doralice qui voit Mandricard déjà loin du champ de bataille, et n'osant rester sans sa garde, presse son palefroi pour suivre et rejoindre Mancricard. Le Sarasin perdant la tête de fureur, battoit son cheval avec ses pieds, ses mains, et l'effrayoit encore plus par ses cris. Cet animal, sans regarder à ses pieds, et sans tenir aucun chemin, alloit plus rapidement que jamais.

Après trois milles d'une course aussi rapide, un large et profond fossé se trouve sur son passage ; il s'y précipite avec son maître, qui trouve le fond de ce fossé fort dur. Mais quoi,

que cette espèce de lit lui parût très-mal garni de laines fines, il fut cependant assez heureux pour ne pas s'y briser les os.

Le Tartare saisit son cheval par le crin avec fureur; mais il ne sçait par quel moyen s'en rendre le maître et le conduire. Doralice le joint alors, et le prie de prendre la bride de son palefroi, l'assurant que cette bête est assez douce pour pouvoir s'en passer: le Sarasin le refuse constamment; il cherche quelque autre moyen de remplacer le frein; et la fortune enfin, qui semble vouloir le favoriser pour un moment, amène près d'eux en ce même instant cette scélérate de Gabrine qui, depuis qu'elle avoit trahi Zerbin, avoit toujours fui comme une louve, lorsqu'elle entend derrière elle le bruit des chiens et des chasseurs.

L'infâme vieille avoit encore sur elle tous ces ornemens agréables et gâlans que la jeune maîtresse de Pinabel avoit portés; elle étoit de même montée sur le palefroi de cette arrogante et méchante créature. Gabrine n'ayant pu voir en s'approchant, Mandricard alors culbuté dans le fond du fossé, et n'appercevant qu'une jeune et jolie fille, s'en étoit approchée sans aucune défiance. La mine d'un vieux et malin singe, coëffée, parée de ces ornemens légers et rians, qui siéent si bien à la jeunesse, pensa faire mou-

ir de rire Mandricard et Doralice ; rien ne ressembloit mieux à ces Babouins conduits par les Bâteleurs, que la vieille et méchante Gabrine.

Le Sarasin ne balança pas à prendre sans façon la bride de son palefroi, pour s'en servir à mener son cheval ; ensuite épouvantant celui de Gabrine par ses cris, il lui fit prendre la fuite ; ce cheval effrayé courut par monts et par vaux, emportant toujours la méchante vieille à moitié morte de peur. Mais, en vérité, le sort de cette Mégère doit nous inquiéter trop peu pour ne pas retourner à Roland que nous avons laissé tomber lourdement à terre avec sa selle entre ses jambes.

Ayant rajusté de son mieux cette selle sur son cheval, il remonta dessus, et resta quelque tems pour attendre le retour de Mandricard : à la fin, ne le voyant point paroître, et piqué vivement contre le Sarasin, il prit le parti de marcher sur ses traces et de le suivre ; mais on croira sans peine que Roland aussi doux, aussi courtois pour ses amis, qu'il étoit terrible dans les combats, ne quitta pas ces jeunes et tendres amans, qui lui devoient leur réunion, sans leur avoir fait les plus tendres adieux. Zerbin fut très-affligé du départ du Comte ; Isabelle en versa des larmes : ils auroient voulu le suivre ;

mais Roland ne voulut pas le leur permettre quoiqueleur compagnie lui fut infiniment agréable ; il ne s'en sépara lui-même qu'avec un véritable regret ; car l'intrépide Comte d'Anger avoit pour principe que lorsqu'un bon Chevalier va pour chercher et combattre un ennemi il ne doit pas souffrir d'être accompagné par personne en état de le défendre.

Il les pria sur-tout de dire à Mandricard, si le hasard le leur faisoit rencontrer, qu'il resteroit encore trois jours dans le même lieu, et que passé ce tems, il iroit joindre l'armée de Charlemagne : Roland prenoit ainsi ses mesures, pour que le Sarasin pût le trouver quand il voudroit le chercher. Tous les deux le lui promirent, et de nouvelles assurances d'amitié ayant accompagné leurs adieux, ils se séparèrent.

Le Comte d'Angers reprit Durandal à l'arbrisseau, et marcha vers le canton du pays où le cheval du Sarasin avoit dirigé sa fuite ; mais cet animal n'ayant eu pour guide que sa frayeur, avoit tellement égaré son maître, que Roland ne fit pendant deux jours qu'une vaine recherche.

Ce fut vers le milieu du troisième, que le Paladin arriva sur le rivage agréable d'une belle fontaine qui serpentoit dans une prairie émaillée de fleurs ; de grands arbres dont le faîte s'unis-

soit en berceaux ombrageoient cette fontaine, et le zéphir qui pénétroit leur feuillage tempéroit la chaleur sur ses bords tranquilles; les troupeaux venoient s'y désaltérer et se mettre à couvert du soleil du midi; les pasteurs y quittoient leurs habits: un air doux et parfumé par les fleurs, sembloit les pénétrer et couler dans leurs veines. Roland même en reçut l'impression, quoique tout couvert de ses armes; il s'arrêta sous ce berceau délicieux où tout sembloit l'inviter au repos: mais il ne pouvoit choisir un plus funeste asyle; il y vit luire le plus malheureux jour de sa vie.

Le Comte d'Angers tourne les yeux de tous côtés: il admire tout ce qui contribue à rendre cette solitude agréable; il voit que presque tous les arbres qui l'entourent sont couverts de chiffres et de lettres entrelacées; il s'approche, il attache ses yeux sur ces lettres: mais quelle est sa surprise! il reconnoît les traces de la main de celle qu'il adore.

C'étoit en effet dans ce lieu que la charmante Reine du Cathay venoit souvent avec Médor, ces berceaux agréables étant voisins de la maison du pasteur chez lequel l'hymen avoit couronné leur amour; les noms d'Angélique et de Médor sont gravés sur ces arbres, noués, entourés par des chiffres de fleurs; Roland peut

les trouver en cent endroits différens, et ce chiffres sont autant de blessures mortelles pou son cœur; il s'agite, il ne peut en croire se yeux; mille soupçons s'élèvent en son âme, e s'y détruisent tour-à-tour; il rejette ceux qu nourrissent son désespoir; quelquefois même i croit que c'est d'une autre Angélique qu'il voi le nom adoré gravé sur ces arbres.

Le moment d'après, il se disoit à lui-même : Non, je ne peux méconnoître les traits d'une main si chère: ces lettres sont en effet de celle d'Angélique; j'en ai vu trop souvent pour m'y méprendre; peut-être a-t-elle imaginé ce nom de Médor pour cacher celui dont son cœur est occupé: j'ose espérer que c'est de moi seul que ma divine Angélique a voulu parler en confiant le secret de son âme à cette solitude. C'est ainsi que Roland se plaisoit à se tromper lui-même; flottant sans cesse entre la crainte et l'espérance, plus il se formoit d'idées nouvelles, plus son cœur étoit déchiré; ce Paladin si renommé n'étoit plus alors que le plus foible et le plus malheureux des amans; il ressembloit à l'oiseau qui vient de donner dans un filet, ou de s'abattre sur des gluaux; plus il bat de ses aîles pour se dégager, plus il s'embarrasse et se lie.

Roland suit le cours du ruisseau, et parvient à l'un de ses détours, où les roches de la mon-

tagne sembloient s'être exprès recourbés pour former une grotte agréable et profonde, dont l'eau pure de la fontaine baignoit l'entrée; les tiges rampantes et tortueuses du lierre et celles d'une vigne sauvage tapissoient le portique rustique de cet asyle creusé par la main de la nature; c'est là que les deux amans les plus fortunés avoient si souvent fui les regards importuns et les rayons brûlans du milieu du jour; c'est là que leurs bras étant unis par l'amour, un doux silence succédoit aux sermens mutuels de s'aimer toujours; tous les parois de cette grotte étoient encore bien plus couverts de leurs noms et de leurs chiffres qu'aucune autre partie des environs; la craie, la pointe de leurs couteaux, le charbon même, avoient été employés pour les multiplier.

Le triste Comte, dès l'entrée de cette grotte, apperçut un assez long écrit d'une autre main que celle d'Angélique, et qui paroissoit gravé depuis peu; c'étoit des vers que l'heureux Médor avoit écrits dans sa langue Asiatique, en mémoire du bonheur qui combloit si souvent ses desirs dans cette paisible grotte; et c'est ainsi qu'il s'étoit exprimé: Arbrisseaux fleuris, gazons naissans, onde transparente, grotte obscure où la fille de Galafron oublioit tant d'amans qu'elle avoit toujours méprisés: vous l'avez

vue souvent cette charmante Angélique dans les bras de l'heureux Médor; nul de ses charmes alors n'étoient voilés pour vous que par les ailes de l'amour; ah! que votre silence et votre asyle nous furent agréables, et que la mémoire en sera chère à ce Médor qui ne peut le reconnoître qu'en vous célébrant et qu'en formant des vœux pour vous!

Tendres Amans, fiers Chevaliers, Villageois, Voyageurs altérés que le hasard conduira dans cette délicieuse retraite, respectez ces gazons; cet ombrage, cette grotte, cette fontaine et ces arbrisseaux; jouissez de leurs charmes, et répétez tous avec moi:

Lieu charmant, puisse le soleil entretenir toujours pour toi la fécondité!

Que les rayons de l'astre de la nuit te prêtent leur douce lumière, et que les Nymphes viennent ici danser en rond à leur clarté!

Que le pasteur grossier ne laisse jamais fouler ce gazon, et troubler la pureté de ces eaux par les pieds nombreux de son troupeau!

Ces vers étoient écrits en langue arabe; cette langue étoit familière à Roland, et de toutes les langues qu'il avoit apprises, c'étoit celle qu'il parloit le plus facilement: elle lui fut souvent très-utile pendant son séjour parmi les Sarasins: mais si la pratique de cette langue le garantit

de

de quelques périls et de quelques peines, il lui fût bien cruel de l'entendre si bien, lorsqu'elle servit à confirmer son malheur.

L'infortuné Paladin lit et relit plusieurs fois ce fatal écrit ; il voudroit bien encore répandre quelque illusion sur cette évidence si cruelle. Ses efforts sont inutiles ; tout se réunit pour constater cette affreuse vérité. Son cœur se glace ; il lui semble qu'une main froide le lui presse et le déchire ; il reste les yeux fixes, et comme privé de toute idée ; ses regards sont attachés sur ce rocher ; mais que peut-il y voir encore ! il paroît être immobile, insensible comme lui. Dès ce moment, l'intelligence du Paladin commence à s'altérer. En pourrez-vous douter, amans infortunés, qui n'avez jamais connu de malheur plus cruel que l'infidélité d'une maîtresse adorée. Sa tête tombe sur sa poitrine ; son front et ses regards ont perdu l'audace qui les animoit ; sa voix arrêtée ne forme point de plaintes ; ses yeux ardens ne répandent point de pleurs ; son désespoir affreux ne pouvant éclater à la fois, se concentre en lui-même : c'est ainsi que nous voyons l'eau fixée dans un vase, dont la vaste capacité se termine par un goulot étroit ; on ne parvient point à la vuider en retournant le vase ; la colonne du liquide se presse, se concentre dans cet étroit goulot par le poids de la masse supérieure ;

à peine quelques gouttes d'eau peuvent s'en échapper.

Une nouvelle illusion vient encore le séduire; il n'en est point de si vaine, qu'un amant désespéré ne soit toujours prêt à saisir. Quelqu'un de ceux qu'elle a maltraités, se disoit-il à lui-même, a voulu peut-être noircir sa réputation. En proie à la jalousie, il aura cru par un lâche moyen exciter la mienne, il aura contrefait son écriture. Ah! s'écria-t-il, pourquoi le cruel l'a-t-il si bien imitée! Cette foible espérance cependant lui rendant un peu de courage, et le soleil étant prêt de finir sa course, il monte sur Bride-d'or, et suivant le cours du ruisseau, le Paladin se remet en marche.

Il ne va pas loin, sans appercevoir quelques toits, d'où s'élève de la fumée; il entend l'aboiement des chiens, le mugissement des troupeaux; il arrive près d'une maison champêtre; il s'arrête et la prend pour asyle. Il descend languissamment de cheval; un jeune garçon se présente pour prendre soin de Bride-d'or: les Habitans de cette bonne et agréable cabane s'empressent à le servir; l'un détache sa cuirasse, l'autre ses éperons d'or; un autre encore se charge de son bouclier, et s'occupe à bien enlever la poussière dont ses armes sont couvertes. Cette habitation étoit précisément la même où Médor

avoit été porté, le sein ouvert par une dangereuse blessure : c'étoit cette demeuré, qui dès que cette blessure fut fermée, devint si favorable et si chère au jeune Maure.

Roland, oppressé par sa douleur secrette, ne voulut point souper, et ne pensa qu'à chercher un repos dont il étoit bien éloigné de pouvoir goûter les charmes. Son agitation, sa douleur augmentent sans cesse; de quelque côté qu'il se tourne, ses yeux sont blessés par ces mêmes chiffres, ces mêmes écrits qu'il a déjà vus dans la grotte et sur les arbres; les murs, les portes et jusqu'aux fenêtres de la chambre qu'il habite en sont couverts. L'infortuné n'ose faire une seule question; ses lèvres se serrent; il craint trop l'éclaircissement qu'on peut lui donner; et le nuage du doute qui l'opprime lui paroît encore moins cruel que le jour d'une affreuse certitude.

Ce fut bien vainement qu'il se servit de cette foible ressource, pour éviter de parvenir au comble du malheur. Le Pasteur, maître de cette maison, s'attendrit en le voyant plongé dans une si profonde tristesse. Il cherche à l'en arracher; il espère y réussir, en lui racontant l'histoire de ces deux amans, dont il aimoit à parler souvent, parce que tous ceux qui l'écoutoient paroissoient avoir bien du plaisir à l'entendre.

Sans en être prié, sans aucune discrétion, ce Pasteur commence son récit par lui dire comment il fut pressé par la belle Angélique de porter Médor blessé dans sa cabane, comment elle avoit tous les jours pansé de sa belle main la dangereuse blessure qu'elle avoit guérie. Mais, dit le Pasteur en s'interrompant d'un air gai, cette belle en reçut une bien plus profonde en son cœur; l'amour la blessa pour Médor, et ce qui ne me parut les premiers jours qu'une étincelle devint bientôt une flamme si vive, qu'elle ne put ni la cacher, ni trouver même aucun moyen de la calmer.

Nous vîmes donc avec surprise cette belle Princesse, fille d'un des plus puissans Rois de l'Orient, contrainte, entraînée par l'amour, à donner sa main à ce jeune homme, si fort au-dessous d'elle par son état et par sa naissance. En finissant ce récit, le Pasteur court chercher et porte à Roland le superbe brasselet qu'Angélique, touchée de ses soins, a voulu qu'il acceptât comme un gage de sa reconnoissance.

Ce dernier trait fut aussi le dernier coup dont le barbare amour se plut à frapper Roland; ce fut celui qui sembla satisfaire toute la cruauté de ce Dieu dangereux, parce qu'il étoit mortel et sans ressource pour l'infortuné Comte d'Angers. Le Paladin voudroit, mais il ne peut ca-

cher son désespoir ; ne pouvant plus se surmonter lui-même, abattu par l'excès de sa douleur, Roland, ce Roland si redoutable cède, et verse un torrent de larmes.

L'hôte surpris se retire ; Roland reste seul, et s'abandonne à toute sa foiblesse ; ses larmes baignent ses joues, sa poitrine, son lit même ; il se retourne cent fois sur ce lit, que la douleur et le désespoir rendent plus insupportable pour lui, que s'il étoit d'un dur rocher ou couvert d'épines. Une idée plus affreuse, plus désespérante encore que toutes les autres, vient achever de le transporter hors de lui-même. Dieux ! s'écrie-t-il, c'est sans doute dans ce même lit où l'ingrate, l'infidelle Angélique a consommé son crime avec son vil amant. A ces mots il s'élance en fureur de ce lit, plus promptement qu'un Villageois ne s'élance de dessus l'herbe, en s'y voyant couché sur un serpent.

Le lit, la maison, le Pasteur même lui deviennent tellement odieux en ce moment, que sans attendre que la lune ou l'aurore paroissent, il prend ses armes, son cheval, et sort de cette cabane. Il marche au hasard dans les ténèbres ; il s'enfonce dans le bois ; et quand il se croit enfin seul, il exhale sa douleur par des plaintes qui bientôt deviennent des hurlemens.

Il ne cesse plus de crier nuit et jour ; il fuit

les hameaux et les cités ; il couche dans la forêt sur la terre comme une bête farouche.

Il s'étonne lui-même comment une si grande abondance de larmes peut couler de ses yeux. Il croit que toutes les sources de sa vie s'échappent avec ses pleurs ; ses soupirs ne lui paroissent plus être l'effet d'une douleur ordinaire ; leur chaleur brûlante lui fait croire aussi que ce sont des feux ardens que l'Amour attise, et souffle avec le vent de ses ailes.

Cruel Dieu, barbare enfant, disoit-il, par quel miracle les entretiens-tu si long-tems ? Comment ne peuvent-ils consumer ma misérable vie ?

Non, non, s'écrioit-il égaré dans sa fureur ; non, je ne suis point ce que je parois encore être ; Roland est mort ; il est assassiné par son ingrate maîtresse ; il a reçu d'elle le coup mortel ; et son manque de foi, est le poignard dont l'infidelle s'est servie.

Je ne suis plus que l'âme errante de ce malheureux Comte d'Angers, déjà plongée dans les horreurs du Tartare. Que cette âme errante et bourrelée serve d'exemple à celles qui peuvent mettre leur espérance dans l'Amour !

Roland erra toute la nuit au hasard dans le fort de ce bois ; son destin le ramène, au retour du soleil, près de la fontaine où Médor a gravé

Il met en pièces et l'inscription funeste et le rocher qui la soutient.

cette inscription fatale qui célèbre son bonheur. Roland la reconnoît avec fureur ; il n'a plus un seul sentiment, un seul mouvement même, qui ne soit un effet de la haine et de la rage : il tire son épée, il met en pièces, et l'inscription funeste, et le rocher qui la soutient.

Grotte malheureuse, où Médor et la tendre Angélique unirent tant de fois leurs lèvres et leurs âmes, tu n'attireras plus par ton ombre et par ta fraîcheur ; tu ne couvriras plus sous ta voûte rustique ni le Pasteur ni son troupeau ; et toi, fontaine si fraîche et si pure, tu ne seras point à l'abri des coups du furieux Roland. Le Comte insensé jette en effet dans le courant de cette fontaine des branches, des troncs d'arbres qu'il arrache, des pièces de rochers qu'il fracasse ; il y jette jusqu'aux racines mêlées de terre, des bruyères et des buissons. Il comble en partie le lit de cette fontaine, et trouble enfin la pureté de ses eaux, au point qu'elles ne purent jamais reprendre leur première transparence.

Harassé pourtant de si longs et de si violens efforts, trempé de sueur, et perdant enfin haleine, la force ne pouvant plus soutenir les excès où se porte sa rage, Roland tombe haletant sur l'herbe, et soupire en levant ses yeux vers le ciel.

Immobile sur la terre et sans manger, sans pouvoir fermer l'œil, il reste pendant trois jours et trois nuits dans ce funeste état, et sa fureur s'accroît sans cesse jusqu'à ce qu'elle l'ait réduit au point d'avoir entièrement perdu la raison.

Le quatrième jour, Roland se lève tout-à-coup; il arrache ses armes: son casque, son bouclier sont jettés loin de lui; son haubert, ses habits sont déchirés; les débris de tout ce qui le couvre sont en pièces, et sont semés au loin dans l'étendue de ce bois; ses derniers vêtemens sont arrachés; il reste tout nud, laissant voir sa poitrine velue et ce corps si nerveux; en un mot, il tombe dans les accès de la plus horrible et de la plus furieuse folie; cet accès fut si violent, que perdant toute espèce de connoissance, Roland ne pensa pas même à garder son épée, dont il auroit pu peut-être opérer encore bien d'autres choses étranges; mais il n'avoit besoin ni de Durandal, ni des plus fortes armes pour les exécuter; sa force prodigieuse lui suffisoit, un grand et vieux pin en fut la preuve. A la première secousse du bras de Roland, ce pin fut déraciné; il en fut bientôt de même des chênes, des ormes et des hêtres qu'il trouva sur son passage: l'hyeble, l'anis, le fenouil ne cèdent pas plus facilement à la main qui les arrache: cette partie chenue de la forêt fut en un

moment, aussi rase que le devient le bord d'un marais, d'où l'Oiseleur arrache les herbes et les roseaux pour y tendre ses filets. Les Pasteurs entendant ce fracas horrible dans la forêt, abandonnèrent leurs troupeaux épars pour accourir et voir quelle étoit la cause de cette rumeur étrange. Mais taisons-nous; je suis arrivé trop près du terme où mes récits pourroient être fatiguans, et j'aime mieux attendre à reprendre leur suite dans mes chants que de courir le risque de vous ennuyer maintenant par leur longueur.

Fin du vingt-troisième Chant.

CHANT XXIV.

JEUNES et charmans oiseaux! dès que vous avez pris tout votre brillant plumage, gardez-vous bien des panneaux que vous tend l'amour! Si vous avez posé témérairement vos pattes sur ses gluaux, retirez-les promptement, et prenez bien garde que vos ailes n'y touchent et ne vous retiennent! Écoutez raisonner les sages: ils vous diront tous que l'amour est une vraie folie. En effet, si tous ceux auxquels ce méchant enfant parle en maître, ne deviennent pas aussi furieux que Roland, qu'on examine bien les amans les plus modérés, on trouvera qu'il n'en est pas un qui ne donne plus ou moins quelque signe de folie; et d'ailleurs n'en est-ce pas toujours une bien grande que de s'oublier soi-même, et de renoncer presque à sa propre existence, pour suivre la volonté d'un objet aimé?

Les caractères de la folie que l'amour fait naître, varient beaucoup entr'eux: se livrer à lui, c'est vouloir ressembler à ceux qui parcourent une vaste forêt sans la connoître; on voit ceux-ci tourner tour-à-tour à droite, à gauche, monter sur les collines, descendre dans

les vallées, et s'égarer dans mille routes différentes : oui, je vous le dis en un mot, quiconque livre en entier son âme à ce maître souvent cruel et toujours dangereux, doit être sûr que bien des peines, et que des fers pesans et difficiles à rompre lui sont destinés.

J'avoue qu'on seroit bien en droit de me dire: L'ami, tu parles vraiment comme un sage; mais rends-toi justice, tu dois voir que tu te gouvernes comme un fol. — Messieurs, répondrai-je, il est bien vrai que je ne fais toutes ces sages réflexions que lorsque j'ai quelques bons intervalles; mais je travaille, et j'espère bien me corriger, et me tirer à la fin de ce tourbillon qui me tourmente: mais attendez encore, je vous prie, je sens que je ne le pourrois dans ce moment; mon cœur est trop pénétré de ce poison qui, malgré tous les maux qu'il souffre, lui paroît encore bien doux.

Je vous racontois, dans le chant précédent, Seigneur, comment Roland furieux, terrible dans sa folie, avoit arraché ses armes, tous ses vêtemens, les avoit dispersés, et même avoit jetté jusqu'à son épée: le fracas des arbres qu'il brisoit retentissant dans le creux des rochers, et jusqu'au sommet des hautes forêts, avoit attiré près de lui plusieurs pasteurs que leur

mauvaise étoile ou la punition cachée de quelque crime secret conduisoit à leur perte. Dès qu'ils virent de plus près quelle étoit la folie dangereuse du Paladin, et sa force incroyable, ils voulurent s'enfuir ; mais ils ne savoient plus où se cacher, comme tous ceux à qui la peur trouble la vue : l'insensé les poursuit d'une course rapide ; il en saisit un, et sur le champ il arrache sa tête avec la même facilité que s'il eût cueilli la pomme ou la prune mûre d'un arbre fruitier.

Il prend alors par un pied le corps de ce malheureux, il s'en sert comme d'une masse pour assommer un autre pasteur ; il les poursuit tous, il en frappe encore plusieurs : ces bergers fuient de toutes leurs forces ; mais ils auroient eu peine à l'éviter, si dans ce moment il ne les eût pas abandonnés pour se jetter avec la même furie sur leurs troupeaux : les Laboureurs de la plaine effrayés, avertis par cet affreux spectacle, abandonnent leurs faulx et leurs charrues ; ils montent sur les toits des églises et des maisons, voyant qu'ils ne seroient pas en sûreté sur les saules ou sur les ormeaux : c'est de-là qu'ils contemplent en frémissant l'extrême furie du malheureux Roland ; ses poings, ses dents, ses ongles, ses pieds, et jusqu'au heurt de sa

poitrine, rompent, brisent et déchirent bœufs et chevaux : les plus vîtes à la course peuvent seuls s'en échapper.

A ce récit, on imagine entendre déjà retentir dans tous les villages voisins la rumeur des hurlemens plaintifs, des cornets, du tocsin, et des trompettes champêtres des bergers : plus de mille villageois descendent de la montagne, armés de hallebardes, d'épieux et de frondes ; le même nombre se rassemble dans la plaine, pour livrer un combat à leur mode au Paladin insensé.

Comme on voit le violent Austral commençant à soulever les ondes, pousser d'abord une vague qui s'étend sur le rivage, en élever une seconde au-dessus d'elle, faire surmonter de beaucoup celle-ci par une troisième, et continuer à les rendre de plus en plus écumeuses et violentes ; de même ces troupes descendent des collines, sortent des hameaux, croissent, et se rassemblent pour attaquer Roland.

Le Paladin en écrase dix, et dix de plus encore de ceux qui, s'approchant en désordre, tombent les premiers sous sa main. Cet exemple rend les villageois plus prudens ; ils se retirent à quelque distance, et lui lancent en vain des flèches, des dards et des cailloux : Roland est

invulnérable ; il tient ce don du Ciel qui le destine à défendre notre sainte foi.

Le Paladin, sans cette grace particulière, eût été dans le plus grand danger de mourir, sur-tout ayant eu l'imprudence de jetter ses armes et son épée ; mais bientôt cette populace se retire, voyant que tous les coups qu'elle frappe sont inutiles.

N'appercevant plus personne qui lui résiste, Roland prend le chemin d'un bourg voisin ; la terreur en avoit chassé tous les habitans ; il n'y voit plus aucun individu, mais il y trouve en abondance les alimens grossiers qui conviennent à des villageois qui distinguent à peine le gland du pur froment : le long jeûne et la fatigue rendoient Roland bien affamé ; se jettant avec avidité sur ces mets grossiers, ses dents broyèrent indistinctement tout ce qu'elles trouvèrent à saisir, et les chairs cuites ou crues furent également dévorées.

Errant ensuite tout au travers du pays, l'insensé Paladin donnoit également la chasse aux hommes comme aux animaux ; quelquefois courant dans les bois, il attrapoit les chevreuils et les daims légers ; souvent il attaquoit les ours et les sangliers, et de ses seules mains les tuant et les déchirant, il dévoroit leur chair et jusqu'à leurs peaux sanglantes.

Courant ainsi dans le milieu de la France, il arriva près d'un pont sous lequel couloit un fleuve rapide et profond dont les bords étoient escarpés. Ce pont étoit défendu par une forte tour qu'on découvroit de loin. Mais, doucement, vous ne saurez ce que Roland fit en ce lieu, que lorsque vous aurez bien écouté ce qu'il me plaît de vous raconter de l'aimable et tendre Zerbin.

Ce Prince d'Ecosse, après que Roland se fut séparé de lui, demeura quelque tems dans la même position, et prit ensuite le chemin prescrit par ce Paladin. Il marchoit au petit pas de son cheval, et n'avoit pas voyagé plus de deux milles, lorsqu'il apperçut un Chevalier fortement lié sur un méchant petit roussin que deux autres Chevaliers armés conduisoient entr'eux deux sous leur garde.

Isabelle et Zerbin reconnurent le prisonnier dès qu'il fut à leur portée; c'étoit le Biscayen Odorie, ce traître qui s'étoit comporté près de la jeune Isabelle comme un loup près d'une timide brebis; c'étoit cet ami perfide, dans lequel Zerbin avoit cru pouvoir bien placer sa confiance, et qu'il avoit choisi pour conduire la beauté qu'il adoroit. Ils rencontrèrent Odorie précisément dans le moment où la Princesse de Galice racontoit à Zerbin comment elle s'étoit

sauvée sur un canot avant que la tempête l'eût mise en pièces, quelle avoit été l'indigne violence de son traître confident, quel traitement cruel elle avoit essuyé depuis dans la caverne; et l'aimable Isabelle finissoit à peine ce récit, lorsqu'ils rencontrèrent le scélérat que l'on conduisoit prisonnier.

Les deux Chevaliers qui la reconnurent se doutèrent bien que celui qui l'escortoit ne pouvoit être un autre que leur Prince; ils en furent certains en appercevant sur son bouclier les nobles armoiries de la maison royale d'Ecosse; ils sautèrent à terre, et comme ses sujets, ils coururent embrasser ses genoux. Zerbin les reconnut aussi-tôt pour être l'un Corèbe le Biscayen, et l'autre Almont, qu'il avoit envoyés à la garde d'Isabelle avec Odoric. Almont lui dit aussi-tôt: Ah! mon Prince, mon cher maître, puisque nous sommes assez heureux pour voir la Princesse Isabelle avec vous, il me suffit de vous apprendre comment ce traître se trouve en notre pouvoir, après qu'il eut eu l'adresse de me tromper, de m'éloigner de lui, et qu'il eut blessé dangereusement Corèbe qui répandit en vain son sang pour défendre la Princesse. Mais comme depuis ce moment vous ne pouvez pas savoir ce qui nous est arrivé, je vais vous en rendre compte.

Je

Je revenois en diligence du côté de la mer avec les chevaux que j'avois achetés à la Rochelle; je jettois mes regards au loin pour découvrir ceux que j'avois quittés. Enfin, étant arrivé jusques dans la même place où j'avois laissé la Princesse, je ne vis plus que quelques traces récentes que je me hâtai de suivre, et qui me conduisirent dans l'épaisseur du bois.

A peine y fus-je entré, que guidé par des plaintes je courus, et je trouvai celui ci baigné dans son sang: inquiet de la Princesse, desirant punir le traître dont Corèbe m'avoit appris l'attentat, je parcourus inutilement une partie de ce bois; et revenant vers mon compagnon blessé, je le trouvai perdant tout son sang; si j'eusse différé d'un moment, les consolations et les secours de quelques Moines eussent été plus nécessaires pour lui que tout l'art des Médecins. Je le fis porter à la Rochelle; un hôte de ma connoissance en prit grand soin; un Chirurgien expérimenté lui sauva la vie.

Dès que Corèbe fut en bon état, tous les deux bien montés, bien armés, nous entreprîmes la recherche du traître Odoric, et nous le trouvâmes dans la Cour d'Alphonse Roi de la Biscaye. J'accusai de félonie Odoric; Alphonse eut l'équité de me permettre de le combattre; et la fortune, quoiqu'elle s'égare quel-

quefois dans le jugement qu'elle porte des procès et des querelles, me rendit victorieux, et le fit mon prisonnier. Alphonse indigné du récit que je lui fis de l'attentat de ce traître, me permit d'en faire tout ce que je voudrois; je ne voulus point le tuer, je trouvai plus sage de le remettre en votre pouvoir. Le desir de vous trouver, Seigneur, me conduisoit à l'armée de Charlemagne; et je rends grâce au ciel de vous rejoindre au moment où je l'espérois le moins. Je lui rends grâce aussi de retrouver près de vous cette belle Princesse; l'attentat d'Odoric me faisant craindre que vous ne la revissiez jamais.

Zerbin, après avoir remercié le fidèle Almont, regarda d'un air indigné le coupable Odoric; mais il étoit bien moins agité par la haine et par la vengeance, que de voir à quel excès ce traître avoit porté l'ingratitude et l'oubli d'une ancienne amitié. Il demeura long-tems dans le silence de l'étonnement; et ce fut même en soupirant qu'il lui dit: Malheureux, oseras-tu, pourras-tu convenir de la vérité du récit qu'on vient de me faire.

Le déloyal Odoric tombant à genoux, lui dit: Seigneur, il n'est homme sur la terre qui ne succombe, et qui ne pèche; la différence de l'homme vertueux à l'homme pervers, c'est que

le dernier tombe au plus petit écueil, se laissant facilement entraîner à son mauvais penchant ; l'autre résiste long-tems, il combat contre lui-même : mais si l'intérêt qui le tente est trop séducteur, il finit également par succomber.

Si vous m'aviez commis à la défense de quelque citadelle, et que, sans livrer aucun combat, j'eusse laissé les ennemis élever leurs drapeaux sur mes remparts, vous m'accuseriez de lâcheté ou même d'une coupable trahison ; mais si je n'avois cédé qu'à la force, vos louanges et vos bienfaits récompenseroient ma belle défense ; plus l'ennemi peut nous accabler par sa puissance, plus l'excuse de celui qui lui cède est recevable ; je conviens que je devois garder ma foi ; mon honneur, ma raison devoient la défendre ; mais je n'ai pu faire que de vains efforts pour repousser un assaut si dangereux et si puissant : Odoric joignit encore plusieurs autres raisons toujours tirées de la foiblesse humaine ; il employa les prières et les larmes pour obtenir son pardon et toucher le cœur de Zerbin.

Ce Prince fut long tems en balance sur le parti qu'il prendroit ; si son ingratitude et son attentat méritoit la mort, le souvenir d'une ancienne et longue amitié tempéroit sa colère ; sa voix parloit encore dans son cœur ; il ne put

se résoudre à prononcer une peine capitale contre Odoric.

Pendant que le Prince balançoit encore s'il mettroit en liberté ce traître, ou s'il le retiendroit dans les fers, le hasard fit que ce cheval sans bride, que Mandricard avoit effrayé par ses cris, s'arrêta près des autres chevaux qu'il voyoit rassemblés, portant toujours sur son dos, à moitié morte de frayeur, cette vieille Mégère de Gabrine, dont la dernière trahison avoit pensé faire périr Zerbin.

Ce palefroi déjà fatigué d'une longue course, ayant entendu le bruit des chevaux, étoit venu les joindre, emportant toujours la vieille qui se lamentoit et crioit au secours. Lorsque le Prince d'Ecosse l'apperçut, il leva les mains au Ciel de surprise et de reconnoissance de ce qu'il faisoit tomber en son pouvoir, dans la même heure, les deux personnes qui l'avoient le plus mortellement offensé.

Zerbin fit arrêter Gabrine, sans être encore décidé sur l'espèce de traitement qu'il lui feroit subir: lui faire couper le nez et les oreilles pour la faire servir d'exemple aux malfaiteurs, ou de préparer avec son corps une pâture pour les vautours, lui paroissoit être un arrêt assez équitable: mais une punition d'une autre espèce lui venant en idée, il résolut de l'exécuter.

Ce traître, dit-il à ses serviteurs fidèles, a bien mérité la mort; cependant je vais lui donner la vie et la liberté; les fautes que fait commettre l'amour sont celles qui méritent le plus d'indulgence; son pouvoir dangereux a souvent renversé de meilleures têtes que celle d'Odoric; je ne me trouve pas excusable moi-même de ne l'avoir pas prévu; je fus aveugle lorsque je mis cette charmante Princesse sous sa garde; ne devois-je donc pas réfléchir au péril où j'exposois son cœur et sa fragilité?

Se tournant alors du côté d'Odoric, et le regardant fixement: je veux, lui dit il, que ta punition soit d'avoir cette vieille avec toi sous ta garde, pendant le cours entier d'une année, sans que de nuit ou de jour il te soit permis de t'en séparer un moment; je veux encore que tu la défendes contre tous ceux qui voudroient lui faire quelque injure; je veux même que tu ne balances pas à prendre sa querelle, à combattre pour la soutenir quand elle te le commandera, et je t'ordonne de parcourir toute la France pendant le cours de cette année. Zerbin pensoit vraisemblablement en lui-même, en imposant une pareille loi, qu'il creusoit une fosse bien profonde aux pieds d'un traître si digne de la mort par son crime.

Gabrine, en effet, avoit trahi tant de per-

sonnes en sa vie; elle en avoit offensé griévement un si grand nombre, qu'il étoit presqu'impossible qu'ils pussent voyager ensemble pendant un an, sans que Gabrine rencontrât quelques-uns des Chevaliers qui fussent ses ennemis mortels; tôt ou tard elle devoit trouver la punition de ses crimes, et son vil défenseur celle de son infidélité: le Prince fit prêter le plus redoutable serment au perfide Odoric, qu'il accompliroit cet ordre dans toute sa teneur, le menaçant d'une mort infâme, s'il osoit y manquer d'un seul moment: Almont et Corèbe reçurent de sa bouche l'ordre de le délier; ils obéirent à regret, et ne le délièrent que lentement, tant ils avoient de peine à n'en pas voir tirer une vengeance plus complète.

Le déloyal Odoric partit donc conduisant la maudite Gabrine. L'Archevêque Turpin a négligé de nous rapporter ce que devinrent ces deux scélérats, mais heureusement j'en ai sçu davantage par le secours d'un autre Auteur. Celui-ci donc que je ne veux point nommer, dit qu'ils ne marchèrent qu'une seule journée ensemble, et qu'Odoric, contre la foi jurée par son serment, ne différa pas plus long-tems à se débarrasser de l'exécrable Gabrine; il lui passa subtilement une courroie autour du col, la suspendit à la forte branche d'un ormeau, et l'y

laissa pendue. Le même auteur rapporte que le traître Odoric reçut le même traitement de la main d'Almont vers la fin de l'année.

Le Prince d'Ecosse voulant toujours suivre les traces du Comte d'Angers, et craignant de s'en écarter, envoya sur le champ Almont et Corèbe porter ses ordres aux troupes qu'il avoit amenées d'Ecosse et les rassurer sur la longueur de son absence: il fit partir ces deux fidèles serviteurs, et resta seul avec sa chère Isabelle; l'un et l'autre étoient si tendrement attachés au Comte d'Angers, ils avoient un si grand desir de savoir s'il avoit enfin trouvé le Sarasin qui l'avoit laissé la selle entre les jambes, qu'ils ne voulurent point retourner au camp avant le délai de trois jours que Roland leur avoit demandé.

Zerbin, attaché sur les traces du Comte d'Angers, ne s'écarta point de la route que ce Paladin avoit prise pour suivre Mandricard: cette route conduisit Zerbin proche des arbres que la légère Angélique avoit chargés des chiffres de son nouvel amour; bientôt Isabelle et Zerbin remarquèrent que presque tous les arbres de ce canton étoient brisés ou déracinés; ils virent le rocher et les inscriptions mis en pièces, et la fontaine fangeuse et plus qu'à moitié comblée de toutes sortes de débris; mais

ce qui les surprit le plus et leur perça le cœur, ce fut de trouver bientôt sur l'herbe la cuirasse de Roland ; un peu plus loin, ils apperçurent son casque ; c'étoit celui que le redoutable Almont avoit porté.

Zerbin entendant hennir un cheval dans la forêt, leva les yeux de ce côté, reconnut Bride-d'or qui paissoit l'herbe, et dont la bride pendoit à l'arçon de la selle ; il cherche, il trouve la redoutable Durandal hors de son fourreau et jettée sur l'herbe ; il voit aussi les débris de ses autres armes et ses vêtemens dispersés de tous côtés sur la pelouse de la forêt.

Isabelle et Zerbin surpris, consternés, s'arrêtent, frémissent sur le sort de Roland ; mais ce qui leur vient le moins en pensée, c'est que ce Paladin ait perdu la raison : s'ils avoient trouvé quelques taches de sang sur ses armes, ou sur les débris de ses vêtemens, ils auroient craint qu'il n'eût été tué. Pendant qu'ils étoient dans cette cruelle incertitude, il virent arriver un jeune berger pâle encore de frayeur ; celui-ci, du haut d'une roche, avoit vu le malheureux Comte, dans les premiers accès de sa fureur, jetter ses armes, déchirer ses habits, massacrer les pasteurs, et donner mille autres marques de fureur et de folie.

Zerbin ayant interrogé le berger, celui-ci lui

rendit un compte fidèle qu'il crut à peine; mais les indices les plus frappans l'ayant convaincu, ce Prince descendit à terre, et les yeux pleins de larmes, il se mit à ramasser soigneusement tous ces débris. Isabelle descendit aussi de son palefroi pour aider Zerbin dans ce triste devoir: ils s'en occupoient tous les deux lorsqu'ils furent joints par une Demoiselle, sur le beau visage de laquelle l'affliction amère étoit peinte; c'étoit l'aimable Fleur-de-Lys, cette amante si tendre de Brandimart, qui, depuis quelques mois, s'occupoit toujours à le chercher.

Ce brave Chevalier, comme nous l'avons dit, étoit parti la nuit sans avertir Fleur-de-Lys qui l'avoit attendu vainement pendant six mois dans la Cour de Charles, et qui, ne le voyant point arriver, avoit passé d'une mer à l'autre, et des Pyrénées jusqu'aux Alpes; mais elle n'avoit pas imaginé de le chercher dans le palais enchanté d'Atlant: si Fleur-de-Lys y fut allée, elle eût vu Brandimart errer avec Gradasse, Roger, Bradamante et Ferragus; mais depuis que l'horrible son du cor d'Astolphe les avoit tous délivrés, Brandimart en liberté retournoit vers Paris, et Fleur-de-Lys l'ignoroit encore.

Etant donc arrivée dans le moment où les deux amans s'occupoient en pleurant à rassembler les armes de Roland, elle reconnut ces

armes et Bride d'or ; elle fut ensuite informée de l'état de frénésie du Comte par le même berger.

Dès que Zerbin eut rassemblé toutes les pièces de cette riche armure, il en dressa sur un pin un trophée élevé ; mais voulant éviter que ces armes fussent profanées par quelques paysans ou quelques voyageurs, il écrivit sur l'écorce verte de ce pin ce peu de mots, bien propres à faire respecter ce monument, (ARMES DU PALADIN ROLAND ;) ce qui devoit apprendre à n'avoir pas la témérité de toucher à ces armes, si l'on n'avoit pas la force et le courage de s'en servir comme Roland.

Ayant achevé cet acte aussi noble que digne de louanges, il retournoit pour monter à cheval, lorsque Mandricard arrivant en ce lieu fut surpris de voir ce trophée, et pria Zerbin de lui apprendre la raison qui l'avoit fait élever. Le Prince d'Ecosse lui raconte les faits tels qu'ils sont ; le Sarasin, plein de joie, court au pin sur le champ, et se saisit de Durandal, en disant : Personne ne peut me reprocher ce que je fais maintenant ; cette épée est depuis longtems à moi ; je peux reprendre ce qui m'appartient par-tout où je le trouve : je vois bien que Roland n'osant plus défendre cette épée contre moi contrefait le fou, et l'a jettée sur sa

route ; mais cet acte de foiblesse ne peut m'empêcher d'user de mon droit légitime.

Zerbin lui cria vainement : Ne touche pas cette épée ; ne crois pas l'avoir sans qu'elle te soit disputée : si c'est ainsi que ton bras conquit le reste des armes d'Hector, ce dut être bien moins par la force que par un larcin.

Sans tenir de plus longs propos, l'un et l'autre s'attaquent avec une fureur égale ; déjà l'air retentit de mille coups : Zerbin adroit et léger évite, autant qu'il peut, les atteintes de la terrible Durandal ; il fait sauter son cheval de droite et de gauche ; il évite ainsi bien des coups propres à faire descendre un héros dans les bosquets de l'Élisée. Zerbin ressemble en ce combat au chien léger qui voyant un porc loin du troupeau, l'attaque sans le joindre d'assez près, et tourne autour de lui, tandis que le porc furieux cherche à prendre son tems pour le mordre ; ce Prince suit des yeux ceux du Sarasin, et soit que Durandal se hausse ou se baisse, il évite presque toutes ses atteintes.

Mandricard, quoique ses coups tombent souvent à faux, en porte cependant de bien dangereux ; ils font alors sur les armes de Zerbin le même ravage qu'un vent d'Est furieux fait sur les pins qu'il déracine, ou dont il brise les rameaux ; et Zerbin, couvert d'armes inégales

en bonté, sent couler son sang à tous les coups qu'il ne peut parer.

Zerbin, malgré son adresse et sa légéreté, ne put éviter un coup terrible qui fendit toutes ses armes depuis son gorgerin jusqu'au bas de son haubert; le coup fut si violent, qu'il descendit jusques sur l'arçon de la selle. Heureusement la pointe de l'épée avoit seule porté; si le fort de la lame eût frappé de même, le Prince d'Ecosse eût été fendu comme un roseau. Mais quoique ses armes eussent été tranchées, le coup n'avoit effleuré que la peau; il est vrai que cette blessure étoit bien longue, une aulne eût à peine suffi pour la mesurer. Cette blessure traça sur ses armes une espèce de ligne de sang qui coula jusqu'à l'extrémité de son armure; et c'est ainsi que voyant quelquefois broder une main d'albâtre, qui porte souvent à mon cœur des coups encore plus douloureux que ceux de Durandal, je l'ai vue partager une riche toile d'argent par un filet de pourpre. Zerbin, quelle que fut son adresse, avoit un grand désavantage avec Mandricard couvert des armes impénétrables d'Hector; les siennes ne pouvoient résister au tranchant de Durandal.

Ce grand coup cependant ne fut pas décisif; quoique effrayant par la longueur de la blessure, il n'étoit pas dangereux: mais la tendre

Isabelle crut le recevoir elle-même, et se sentit fendre le cœur. Zerbin se livrant à son ressentiment comme à son courage, saisit son épée à deux mains, et frappa Mandricard sur le haut de son casque, lui fit pancher la tête jusques sur le col de son cheval; et si ce casque n'eût été trempé dans l'eau du Styx, il eût été fendu par la moitié. Le Sarasin ne fut pas lent à se venger, et crut partager en deux son ennemi par le coup qu'il porta sur son casque; mais Zerbin, attentif à l'épée de Mandricard, en sçut éviter en partie l'atteinte en poussant son cheval à droite. Ce coup cependant fut assez violent pour trancher son bouclier en deux, couper son brassard, le blesser au bras, retomber sur sa cuisse, et le blesser encore. Ce combat inégal ne pouvoit pas durer; Mandricard, couvert d'armes impénétrables, brisoit facilement avec Durandal celles de Zerbin blessé dans sept ou huit endroits, et déjà sans bouclier. Celui-ci perd son sang, il s'affoiblit; son grand cœur seul lui fait soutenir ce dangereux combat. La sensible Isabelle qui s'en apperçoit, court à Doralice, et la conjure, couverte de larmes, d'obtenir de son amant de l'interrompre: Doralice, aussi douce et polie qu'elle est belle, accorde tout à la prière d'Isabelle; elle vole à Mandricard, et l'arrête; Isabelle suspend de

même le bras de Zerbin ; et les deux fiers combattans sont séparés.

Fleur-de-Lys soupire de voir l'épée de Roland si mal défendue ; elle cache son dépit, mais ne peut s'empêcher d'en verser des pleurs. Elle voudroit que son cher Brandimart fut présent pour défendre l'épée de son ami ; elle se promet bien que dès qu'elle pourra retrouver son amant, Mandricard ne s'énorgueillira pas long-tems de porter cette épée.

Fleur-de-Lys continuant la recherche qu'elle fait du brave et fidèle fils de Monodant, fait en vain un bien long voyage ; Brandimart étoit déjà de retour à Paris ; elle court si loin par monts et par vaux, qu'elle arrive un jour au passage d'une rivière où le hasard lui fait trouver et reconnoître le misérable Comte d'Angers. Mais avant de poursuivre le récit que je pourrois faire de la suite de cette rencontre, je me sens rappellé près de Zerbin.

Ce Prince étoit bien moins sensible à la douleur que devoient lui causer les grandes blessures dont il étoit couvert, qu'à celle d'être forcé d'abandonner Durandal dans les mains de Mandricard. Cependant il avoit déjà peine à se tenir à cheval par la quantité de sang qu'il avoit perdu.

Un reste de colère et de chaleur de ce long

combat l'avoient soutenu jusqu'alors; mais son sang qui couloit toujours, ses douleurs qui, de momens en momens, devenoient plus cruelles, l'affoiblirent au point que, prêt à tomber sans connoissance, il fut obligé de descendre de cheval, et de se coucher près d'une fontaine.

Isabelle désespérée ne sait déjà plus comment elle pourra le secourir; la ville est trop éloignée pour y chercher un Chirurgien; personne ne passe dans ce lieu sauvage, et la vie de Zerbin paroît prête à s'écouler avec son sang. Cette tendre et malheureuse amante ne sait plus que se plaindre de sa destinée et de la cruauté du ciel: Hélas! s'écrioit-elle, que ne suis-je périe dans les ondes! Zerbin jette des regards déjà languissans, mais bien tendres, sur Isabelle dont le désespoir l'afflige encore plus que l'état douloureux et mortel qu'il sent prêt à terminer sa vie.

Chère Isabelle, lui dit-il, ah! du moins laissez-moi croire que vous vivrez pour aimer ma mémoire: je regrette bien moins la vie, que de vous laisser seule sans guide et sans défense. Ah, si j'étois du moins tranquille sur votre sort, pourrois-je la regretter? Où pourroit-il m'être plus cher, plus heureux de la perdre, qu'en rendant mon dernier sou-

pir dans vos bras ? Mais hélas ! lorsque la cruauté de mon sort me force à vous abandonner à des périls de toute espèce, oui, je vous jure par tous ces charmes, par tous ces sentimens si tendres qui vous soumirent à jamais mon cœur, que les peines du Tartare même ne seroient pas aussi cruelles pour mon âme désespérée, que de vous laisser en proie aux périls que je crains pour vous. La malheureuse Isabelle ne peut répondre à ces mots, qu'en penchant sa tête, et collant son beau visage couvert de larmes, sur le front déjà pâle de son amant; sa bouche semble en s'unissant à celle de Zerbin, chercher à retenir son âme avec ses lèvres; mais, hélas ! celles de ce fidèle et tendre amant ont déjà la pâleur d'une rose cueillie avant le tems sur la branche qui la nourrissoit: Ah ! s'écrioit-elle, âme de mon âme, tu ne t'envoleras pas sans être suivie par la mienne.

Transportée par l'excès de sa douleur: Non, disoit-elle encore, la mort même ne doit point séparer deux âmes si tendrement unies; ah ! Zerbin, la mienne doit suivre la tienne, ou sur la voûte céleste, ou jusques dans l'ombre obscure du Styx. Non, je ne verrai point fermer ces yeux charmans, sans que la douleur ne me tue;

tue ; et si la mort étoit assez impitoyable pour se refuser à mes desirs, ton épée sauta bien la forcer à terminer mes peines.

Mon unique espérance, mon seul desir, c'est que quelques passans, sensibles à la pitié, s'attendrissent en trouvant nos bras entrelacés, même après la mort, et qu'ils aient la piété de nous donner une même sépulture. En disant ces mots, la malheureuse Isabelle recueilloit jusqu'au plus léger souffle de la bouche de son amant.

Zerbin alors se ranime un instant : O ma chère maîtresse, ô Divinité de mon âme, ô ma plus tendre et meilleure amie ; écoute, exauce la dernière prière de ton amant. Je te conjure, par cet amour même qui te fit abandonner ta maison paternelle pour unir ton sort au mien ; oui, je te prie, je t'ordonne même de conserver ta vie ; je sçais que tu ne respireras que pour me regretter, mais tu vivras pour aimer la mémoire de celui qui t'adore jusqu'à son dernier soupir. Songe, ô ma chère Isabelle, (dit-il avec plus de force,) que tu dois te soumettre aux décrets de l'Être des êtres ; son bras paternel te garantira de l'attentat et de la honte plus cruels que la mort même. Peux-tu méconnoître son pouvoir et sa bonté, lorsqu'il a sauvé tes jours d'un affreux naufrage ? N'a-t-il pas confondu

l'audace effrénée et profane de cet infâme Biscayen? N'a-t-il pas envoyé le Paladin Roland, pour t'arracher de la caverne où les bandits te retenoient dans les chaînes? Non, ma chère Isabelle, c'est à ce Dieu puissant à disposer de ta vie. Non, tu ne peux choisir le genre de mort qui te paroît être la plus douce.

A peine ces derniers mots purent-ils être entendus; Zerbin, l'aimable et brave Zerbin s'éteignit en achevant de les proférer, comme le dernier rayon de la lumière du soir. Ah! Dieux! tous les cris de ma foible voix pourroient-ils exprimer le désespoir affreux d'Isabelle, lorsqu'elle sentit le corps sans mouvement et déjà glacé de Zerbin entre ses bras; elle se jette, elle s'abandonne sur ce corps pâle et sanglant; elle le baigne de ses larmes: ses cris percent jusqu'au fond de la forêt; ses joues, son sein, ses beaux cheveux semblent être offerts par ses mains cruelles en sacrifice à l'amant qu'elle appelle en vain.

Une espèce de fureur s'emparant de son âme désespérée, elle est déjà prête à désobéir aux derniers ordres de son amant: elle jette ses yeux égarés sur son épée; elle veut la saisir et la plonger dans son sein. Un Hermite, dont la cellule étoit voisine de la fontaine, accourt heu-

reusement, attiré par ses cris ; il s'oppose aux efforts d'Isabelle ; il arrête son bras, et la regarde avec des yeux attendris par la pitié.

Ce vieillard respectable joignoit un cœur sensible à l'âme la plus pure et la plus éclairée par la sagesse : pénétré par la tendre pitié, plein de cette éloquence douce et persuasive qui part du cœur, il porte la soumission dans cette âme aveuglée par le désespoir ; il dessille enfin ses yeux. Il lui représente alors ces grandes ressources, ces loix si sages que nous offre et que nous enseigne une Religion divine.

Lorsque les premiers transports d'Isabelle furent un peu calmés, et qu'elle fut en état de l'écouter, l'Hermite lui parla des consolations qu'une âme soumise trouve dans le sein d'un Dieu qui la créa pour l'aimer ; il lui fit voir quelle est la fragilité des espérances humaines, et avec quelle vîtesse un bonheur passager s'écoule. Il sçut, par ces réflexions si vraies, et que la tendre charité rendoit si fortes et si persuasives dans sa bouche, ramener la sage Isabelle, non-seulement à renoncer à son cruel et coupable dessein, mais même il sçut aussi faire naître en son cœur celui de s'abandonner dans les bras paternels du Très-Haut, et de consacrer le reste de ses jours à son service.

Le premier soin dont Isabelle put s'occuper ;

même après avoir fait un projet si sage, ce fut de conserver les restes précieux de son amant; elle ne put se résoudre à se séparer de celui dont la mémoire étoit à jamais gravée dans son cœur. L'Hermite encore assez fort pour son âge, et toujours compatissant, enleva de terre le corps de Zerbin, le posa sur le cheval de ce malheureux Prince, et la triste Isabelle, sans autre escorte que celle de l'Hermite, marcha pendant plusieurs jours au travers de cette grande forêt.

Quoique cet honnête et bon vieillard eut sa demeure fort près du lieu qu'ils quittèrent, il se garda bien de s'y retirer; il craignoit trop de s'y trouver seul avec la belle Isabelle: il se disoit en lui-même, il est trop dangereux de porter dans une même main de la paille avec une mèche embrâsée; son âge, cette sagesse éprouvée par une longue expérience, ne le rassuroient point encore assez.

Il forma le dessein de la conduire en Provence dans une riche Abbaye, voisine de Marseille, où de saintes filles s'étoient consacrées au Seigneur: il fit construire un cercueil, bien solide et couvert d'une raisine odoriférante pour emporter plus facilement le corps de Zerbin: ils marchèrent ensuite par les chemins les moins frayés, et se dérobant sans cesse à l'approche des

gens de guerre, dont cette Province étoit inondée, ce ne fut qu'après quelques jours qu'ils furent tout-à-coup arrêtés par un Chevalier féroce qui leur ferma le chemin, et qui leur fit éprouver ses fureurs. Je n'oublierai pas de continuer le recit touchant des nouveaux malheurs qu'Isabelle et l'Hermite éprouvèrent; mais je dois retourner à Mandricard, et voir quels furent les événemens qui succèdent à son combat avec le Prince d'Ecosse.

Le jeune Roi de Tartarie venoit de descendre avec Doralice sur le bord d'un ruisseau; leurs chevaux débridés paissoient l'herbe tendre auprès d'eux. Ces deux amans, assis bien près l'un de l'autre, trouvoient sans doute la fraîcheur qu'ils respiroient et ces momens de solitude bien agréables; mais ils furent troublés par l'aspect d'un Chevalier qu'ils apperçurent descendre d'une colline: Doralice le reconnut sur le champ, et dit à Mandricard: Ou mes yeux me trompent, ou ce doit être le superbe Rodomont; c'est lui sûrement qui descend de cette montagne: vous allez avoir besoin de toute votre valeur, car vous savez qu'il nous cherche, et qu'il regarde comme la plus mortelle injure mon enlevement et votre peu d'égards pour lui d'avoir ravi l'épouse que le Roi de Grenade lui destinoit.

Un bon et vigoureux vautour qui voit paroître

une colombe, ou quelque bon et gras oiseau dont il peut faire sa proie, lève sa tête, tend le fouet de ses ailes, et n'en est alors que plus vif et plus beau; tel parut Mandricard aux yeux de Doralice en reconnoissant qu'il alloit combattre un rival digne de ses coups.

Plein de joie et d'assurance, il s'élance sur son cheval, s'assure dans les arçons et sur ses étriers, et court au-devant du Roi d'Alger : quand ils furent à portée de pouvoir s'entendre, quelques gestes menaçans précédèrent de part et d'autre leurs propos altiers. Rodomont s'écria le premier: Téméraire, tu seras donc à la fin puni de ton audace; comment oseras-tu la porter aussi loin, en provoquant à te punir un homme qui sçait si bien se venger d'une mortelle injure? Mandricard lui répondit d'un air et d'un ton dédaigneux : Crois-tu donc m'en imposer par tes vaines menaces? Gardes-les, crois moi, pour des femmes, des enfans, ou des lâches qui ne savent pas se servir de leurs armes; mais n'en use pas avec moi, j'aime mieux un combat que le repos, et je suis prêt à te le livrer à ton choix, à cheval, à pied, couvert d'armes, ou d'une simple chemise, au milieu de la plaine, ou dans une lice bien palissadée.

Bientôt ces deux fiers rivaux en sont aux outrages, à la colère, aux cris menaçans, à l'épée

haute ; et le son cruel de leurs armes fait déjà retentir l'air : c'est ainsi qu'on entend l'Aquilon quand il commence à s'agiter ; mais bientôt leur combat ressemble à ce fougueux enfant du Nord, lorsque son souffle impétueux brise, renverse, déracine les frênes et les chênes antiques; et lorsque cette tempête affreuse, que le tonnerre et la grêle accompagnent, soulève les flots jusqu'aux nues, ou ravage les moissons dans la plaine, détruit et poursuit les troupeaux jusques dans les antres de la forêt.

Le cœur et la force extrême de ces deux Sarasins ne les rendoient comparables à presque aucun autre guerrier sur la terre, il sembloit que sortis d'une race féroce, ils fussent nés pour enfanter aussi la guerre et les coups sanglans. La terre frémit sous leurs pieds ; le ciel paroît être enflammé par les éclairs, lorsque mille étincelles jaillissent de leurs épées qui se rencontrent: sans reprendre haleine, sans aucun repos, cet horrible combat se soutient entre les deux Rois ; tous les deux tournent en combattant pour ouvrir, pour dépecer leurs armes, mais sans rien perdre du premier terrein qu'ils ont occupé : semblable à deux murailles qui se tourneroient l'une sur l'autre, le cercle de leur combat est toujours le même et toujours également étroit.

Entre mille coups différens qu'ils se portent ;

Mandricard à deux mains porte Durandal sur le frontal du casque de Rodomont : ce coup terrible fait voir mille étincelles au Roi d'Alger ; il frappe de sa tête la croupe de son cheval, il perd un étrier, il rougit d'être prêt à mesurer la terre, en présence de la beauté qu'il dispute au fier Tartare ; mais plus élastique encore qu'un grand et fort arc d'acier ployé par des efforts multipliés, qui se remet en son premier état, se relevant avec d'autant plus de force, Rodomont reprend sa vigueur, relève plus haut que jamais sa tête altière, et porte au Tartare un coup plus fort de la moitié que celui qu'il a reçu : les armes d'Hector garantissent la tête du fils d'Agrican ; mais étourdi par ce coup terrible, il ne pouvoit en cet instant distinguer le jour de la nuit : Rodomont en fureur veut redoubler la même atteinte, mais le cheval du Tartare, effrayé par son épée, fait un mouvement qui fait éviter ce coup à son maître, et qui le lui fait recevoir entre les deux oreilles.

Le pauvre animal, qui ne portoit pas comme son maître le casque d'Hector, eut la tête fendue en deux parts, et tomba mort sur la poussière. Sa chûte rappelle Mandricard de son étourdissement ; le fils d'Agrican se relève avec fureur, il tourne avec force Durandal autour de sa tête, et s'irrite encore de voir son cheval

mort à ses pieds. Rodomont porte le sien sur lui pour le renverser; mais le fort Mandricard, semblable au rocher qui résiste au choc d'une vague et qui la brise, heurte si violemment lui-même ce cheval, qu'il le renverse sans vie à ses pieds. Rodomont qui sentit tomber son cheval, fut prompt à se débarrasser de ses étriers; il fut à l'instant sur ses pieds, et le combat égal entre les deux adversaires recommença sur le champ avec la même furie: mais dans le tems qu'ils la portoient à l'extrême, un Courrier les joignit et les sépara.

Ce Courrier arrivoit de la part d'Agramant, qui resserré dans son camp par Charlemagne, rappelloit à leurs drapeaux pour le défendre, tous les Chevaliers et Gens de guerre qui s'en étoient écartés. Agramant connoissoit que sans un prompt secours, son camp ne pourroit pas long-tems résister.

Le Courrier reconnut les deux Chevaliers, non-seulement à leurs armes, mais encore plus aux grands coups qu'ils se portoient. Les voyant aussi furieux, sa qualité d'Envoyé d'Agramant ne le rassuroit point encore assez pour qu'il osât se mettre entre deux; mais il courut à Doralice, et la conjura de séparer les deux Guerriers: il lui rendit compte du besoin pressant qu'Agramant et les Rois Marsile et Stordilan avoient

d'être secourus dans un camp assiégé de tous côtés par les Chrétiens.

Doralice s'avance, et se jette avec courage entre les combattans : Je vous ordonne, leur dit-elle, par l'amour que vous dites tous les deux que vous avez pour moi, de réserver vos épées et cette haute valeur pour en faire un meilleur usage; je vous ordonne de plus de me suivre, et d'accourir au secours de notre camp que les Chrétiens entourent, et qui touche au moment de sa destruction entière, s'il n'a quelque puissant secours.

Le Courrier ne craignant plus de les approcher, leur raconta tout ce qui se passoit au camp des Sarasins, et remit à Rodomont une lettre du fils de Trojan. Les deux guerriers aussitôt convinrent ensemble de faire trêve à leur ressentiment, de voler au secours du camp assiégé, et de remettre la continuation de leur combat après que cette grande affaire seroit décidée.

Ils se dirent cependant que dès que le camp seroit délivré des assauts de l'armée chrétienne, rien ne pourroit les empêcher de finir leur querelle; mais dans ce moment ce fut celle qui l'avoit excitée qui calma leur courroux; et ce fut entre ses mains qu'ils prêtèrent un serment qui pour lors assura la vie de tous les deux.

Cependant la Discorde, ennemie de toute paix;

et l'Orgueil qui ne l'avoit point quittée, s'impatientoient d'un pareil accord, et déjà se préparoient à le rompre; mais ces deux monstres qui ne sont pas dignes de connoître l'amour, ignoroient qu'il étoit près de Doralice; et cet enfant sçut, en les menaçant avec ses flèches, les forcer à reculer et à s'arrêter loin de ces deux amans. La trève fut donc conclue entre Rodomont et Mandricard, selon la volonté de celle dont tous deux reconnoissoient le pouvoir. Le Prince Tartare n'avoit plus de cheval; mais Bride-d'or qui paissoit auprès d'eux, remplaça celui qu'il avoit perdu dans le combat. Or, comme je crois être arrivé près du terme de ce chant, j'espère de votre grâce que vous permettrez que je le finisse.

Fin du vingt-quatrième Chant.

CHANT XXV.

AH! qu'ils sont impétueux dans le cœur d'un jeune guerrier ces sentimens qui le portent à l'amour de la gloire, ou qui le soumettent à celui de la beauté : ces deux sentimens se combattent souvent dans son âme, et tour-à-tour ils sont vainqueurs. Il est bien difficile de décider celui des deux qui remportera la victoire. Nous venons de voir Rodomont et Mandricard soumis par le devoir et par l'honneur : ils interrompent un combat furieux; ils font taire l'intérêt de leur amour pour voler au secours du camp d'Agramant : oui ; mais si l'amour n'eût pas parlé par la bouche de la belle Doralice ; si cet objet aimé ne leur en eût pas imposé par son pouvoir absolu sur leur âme, croira-t-on qu'ils eussent cessé de combattre, sans que l'un d'eux eût été vainqueur? Non, non, Agramant et son armée eussent en vain attendu leur secours. Je crois donc en pouvoir conclure que le pouvoir de l'amour n'est pas toujours dangereux et funeste, et que s'il est vrai qu'il peut nuire quelquefois, il l'est encore plus qu'il peut être utile autant qu'il nous est agréable.

Les deux Chevaliers Sarasins, après être convenus de différer leur combat, partirent avec Doralice pour aller au secours de l'armée africaine; ils furent suivis par le nain qui venoit de servir de guide au jaloux Rodomont pour lui faire joindre son rival; ils arrivèrent ensemble dans une prairie où quatre Chevaliers sembloient prendre le frais avec une jeune personne d'une grande beauté; deux de ces Chevaliers étoient désarmés, les deux autres avoient leur casque sur leur tête; mais vous ne saurez leur nom que dans quelque tems, car maintenant il faut que je cause un peu de Roger, de ce bon et loyal Chevalier, dont je vous ai déjà raconté l'acte si généreux, lorsqu'il jetta dans un puits le bouclier enchanté d'Atlant. Il n'étoit pas encore loin de ce puits, lorsqu'il fut joint par l'un de ces Courriers qu'Agramant avoit dépêchés de toutes parts pour appeller à son secours les Chevaliers Maures écartés de son camp.

Roger fut agité dans ce moment par plusieurs pensées différentes; il sentoit bien qu'il étoit de son devoir de voler auprès du fils de Trojan; mais retenu par la parole qu'il avoit donnée, il laissa passer le Courrier, et suivit la Demoiselle affligée qui ne cessa de le presser d'aller sauver les jours du jeune Damoisel. Tous deux suivant donc en diligence la première route

qu'ils avoient prise, ils arrivèrent sur la fin du jour dans une ville dont le Roi Marsile avoit fait la conquête en France. Quoique les ponts, les portes et le rempart fussent couverts de troupes sous les armes, cette Demoiselle leur étant connue : ils la laissèrent passer librement avec son Chevalier.

Tous les deux arrivèrent dans la grande place, éclairée déjà par le feu d'un bûcher : ils trouvèrent cette place remplie de satellites dont l'air étoit impitoyable ; ils tenoient au milieu d'eux un jeune homme lié de grosses cordes qu'ils conduisoient au supplice. Roger jettant les yeux sur ce jeune homme qui, la tête penchée vers la terre, versoit un torrent de larmes, crut voir sa chère Bradamante, tant la ressemblance étoit frappante ; plus il le considère, plus il croit que c'est elle-même : sa taille, ses traits, tout concourt à lui faire dire en lui-même : C'est Bradamante, ou je ne suis pas Roger : sans doute trop de courage l'aura portée à défendre seule ce jeune infortuné ; ces satellites l'auront prise : ah ! pourquoi n'a-t-elle pas attendu que je pusse la secourir dans cette entreprise ! mais Dieu merci j'arrive à tems pour la délivrer.

Roger ne délibère pas un instant : ayant rompu dans le premier château sa lance, il tire la redoutable Balisarde ; il pousse son cheval au mi-

lieu de cette troupe armée, et taille ces vils satellites en pièces : le peuple fuit de toutes parts en criant, et chacun se plaint de l'espèce de blessure qu'il a reçue.

On voit quelquefois sur les bords d'un étang une grosse troupe d'oiseaux qui se rassemblent pour chercher leur pâture : si quelque faucon, planant dans les nues, vient tout-à-coup fondre sur eux, ils s'envolent et se dispersent de toutes parts, sans s'occuper de ceux qui tombent sous ses serres cruelles ; on ne pouvoit voir de même ces satellites et le peuple s'échapper de tous côtés, et laisser vuide la place de cette ville. Roger fit voler la tête à quatre ou cinq de ceux qui furent les plus lents à s'enfuir ; il fendit la tête jusqu'aux dents à plusieurs autres ; il est vrai qu'ils n'avoient point de casques, mais ils avoient tous des coëffes d'acier, et Balisarde en eût pu faire autant s'ils eussent été mieux armés.

La force de Roger étoit incomparable ; celle d'aucun autre Chevalier n'en approchoit, ni l'ours, ni le lion, ni les animaux les plus forts et les plus farouches, ou de l'hémisphère Boréal ou de l'Austral ; la foudre seule pouvoit l'égaler, ou bien ce grand Diable, (je ne dis pas du noir abyme ;) mais ce basilic énorme de Ferrare que la poudre enflammée fait tonner,

et qui fait trembler le ciel, la terre et les mers: chacun des coups de Roger fait tomber au moins un homme; quelquefois il en abat en entier un grouppe, et son épée les détruit de même par centaines; cette terrible Balisarde, tranchant, pénétrant l'acier aussi facilement que du lait, Falerine l'avoit trempée et l'avoit forgée exprès pour donner la mort à Roland; cette épée ayant la puissance de trancher jusqu'aux armes enchantées et même les corps les plus invulnérables.

C'étoit dans les beaux jardins de Morgane, que Falerine avoit forgé cette cruelle épée; mais le Berni nous apprend comment Balisarde, lorsqu'elle fut enlevée, fut cause de la destruction de ces superbes jardins. On voit combien une pareille épée devoit être terrible dans les mains de Roger; d'autant plus que jamais il ne poussa si loin sa colère et ses efforts surnaturels, ce Guerrier croyant combattre alors pour sauver celle qu'il adoroit.

Tout ce qui remplissoit la place s'enfuit devant l'épée de Roger, comme le timide lièvre fuit devant les chiens: pendant ce tems, la conductrice de Roger avoit délié le jeune homme, et l'avoit armé d'un bouclier et d'une épée. Celui-ci furieux du péril qu'il venoit de courir, et de l'affront qu'il avoit reçu, tomba comme la foudre sur tous ceux qui se trouvoient sous

ses

ses mains, et donna des preuves de sa force et de son courage. Le char du soleil étoit déjà près des bords de l'Occident, lorsque Roger victorieux, et ce jeune homme, sortirent de la ville.

Dès que ce Damoisel se vit en sûreté, il fit les plus tendres remerciemens à Roger, et lui tint les propos les plus respectueux et les plus flatteurs sur son courage héroïque, et sur la bonté qu'il avoit eue de le secourir sans le connoître; il le supplia même de vouloir bien lui dire le nom de son libérateur.

Roger très-étonné se disoit alors: Je reconnois bien tous les traits charmans de celle que j'aime, mais je n'entends pas la douceur de cette voix qui pénètre jusqu'à mon âme; je ne vois pas d'ailleurs pourquoi ma chère Bradamante me rendroit de pareilles actions de grâces, et comme elle pourroit oublier le nom de son amant. Roger prit une tournure polie pour s'éclaircir sur ce fait qui lui paroissoit étrange: Je crois, dit-il au Damoisel vous avoir déjà rencontré quelque part; mais ne pouvant me rappeller ni le tems ni le lieu, je vous prie, si votre mémoire est plus fidelle, de me le dire, et de plus de m'apprendre quel est le Damoisel aimable auquel j'ai le bonheur de sauver la vie. Celui-ci lui répondit: Il est bien naturel à mon âge de commencer à chercher

les grandes aventures, et le hasard a pu nous faire rencontrer ; peut-être aussi vous aura-t-il fait voir ma sœur jumelle : elle est courageuse, elle aime les armes, elle les porte souvent, et s'en sert avec honneur. Nés tous les deux ensemble, notre ressemblance est si frappante que tous nos proches y sont souvent trompés, et ne peuvent nous distinguer l'un de l'autre. Vous ne seriez pas le seul qui s'y seroit mépris : mon père et ma mère sont eux-mêmes souvent dans l'erreur, sur-tout depuis que la seule chose qui nous distinguoit est devenue égale entre nous.

Ma sœur portoit des cheveux très longs et très-beaux comme les autres femmes, et moi je les avois courts, ainsi que tous ceux qui suivent le métier des armes ; cette marque ne subsiste plus depuis que ma sœur ayant été blessée à la tête, un bon Hermite qui l'a guérie a coupé ses beaux cheveux ; à peine aujourd'hui lui tombent-ils comme à moi jusques sur l'oreille ; il ne reste donc plus, hors le sexe, aucune différence entre nous.

Puisque vous desirez savoir mon nom, Seigneur, je m'appelle Richardet, et cette sœur jumelle se nomme Bradamante ; nous sommes tous deux fils du Duc Aimon ; Béatrix nous a portés tous les deux en même tems dans son

tein, et le Paladin Renaud est notre frère. Ah! vraiment, continua l'aimable et jeune Richardet, si je ne craignois pas de vous ennuyer, Seigneur, je pourrois vous raconter une aventure bien plaisante et bien incroyable, occasionnée par cette ressemblance: hélas! le commencement m'en fut bien agréable et bien cher, mais sa fin a pensé me devenir bien funeste.

Roger, enchanté d'avoir sauvé le frère de celle qu'il adore et d'entendre long-tems parler d'elle, prie en grâce Richardet de lui conter cette aventure, et le frère de Bradamante poursuit ainsi: Il y a quelques mois, dit-il, que ma sœur s'étant arrêtée, la tête désarmée dans les bois voisins, s'y reposoit sans crainte; des brutaux de Sarasins l'ayant surprise sans son casque, lui firent une blessure dangereuse à la tête; un bon Hermite en prit soin et la guérit, mais il fut obligé de couper ses cheveux: dès que ma sœur fut en état de porter les armes, elle se remit selon son goût et sa valeur à la quête de quelque nouvelle aventure; et se trouvant un jour plus fatiguée qu'à l'ordinaire, elle descendit de cheval, et s'endormit d'un profond sommeil sur le bord d'une fontaine, après avoir délacé son casque. Au reste, Seigneur, ne croyez point que la suite de mon

récit soit une fable, quelque merveilleux qu'il puisse être.

La charmante Fleur-d'Epine, Princesse d'Espagne, chassoit alors dans ce bois: elle trouve ma sœur endormie; elle la voit couverte d'armes, excepté la tête; elle voit la longue épée que ma sœur aimoit beaucoup mieux porter qu'une quenouille: elle ne doute point que ce ne soit un vrai Chevalier, et ce Chevalier étoit beau comme le jour; Fleur-d'Epine en est éprise à l'instant; elle le réveille, l'invite à chasser avec elle; elle prend son tems avec adresse, et parvient à l'amener seul avec elle dans l'endroit le plus épais et le plus solitaire de la forêt: ne craignant plus alors d'être surprise, la sensible et vive Fleur-d'Epine se sert de mille propos interrompus, mais bien tendres, pour découvrir peu-à-peu les secrets sentimens qui l'agitent; ses yeux étoient humides et brillans; ses soupirs respiroient les feux de l'amour: tout annonçoit alors le trouble de son ame; soit qu'un instant de pâleur, soit que les roses animées du desir brillassent sur ses joues brûlantes, Fleur-d'Epine emportée par sa passion, hasarda de lui donner un baiser.

Ma bonne sœur bien tranquille s'apperçut facilement que cette jeune Princesse la prenoit pour un vrai Chevalier. Son bon cœur lui fai-

soit regretter de ne pouvoir remédier à cette méprise ; elle s'attendrissoit sur le sort de la pauvre Fleur-d'Epine ; mais ne pouvant pas absolument la rendre plus heureuse, ma sœur toujours pleine d'honneur, réfléchit que comme Chevalier elle alloit se déshonorer, et qu'il valoit encore mieux faire l'aveu de son sexe à cette jolie Princesse, que de passer auprès d'elle pour un imbécille, ou pour un lâche. Elle avoit vraiment bien raison de penser ainsi : convient-il donc qu'un Chevalier bien né paroisse être une masse de stuc, tête à tête avec une jolie femme dont la bouche, les yeux et les bras semblent appeller l'amour et les plaisirs ? Quel est le vil oiseau qui, dans un moment pareil, n'éleveroit pas ses ailes auprès de sa jeune compagne ? Ma sœur crut donc qu'elle devoit se servir de quelques propos adroits pour lui faire une confidence ingénue ; et pour la lui rendre moins douloureuse, elle débuta par lui dire que la ville d'Arzille en Afrique l'avoit vu naître ainsi que les fières Hyppolite et Pantasilée ; qu'étant éprise de l'amour de la gloire comme ces illustres guerrières, et qu'étant du même sexe qu'elle, les boucliers et les lances lui paroissoient préférables à des aiguilles ou à des fuseaux.

Ce fut par ce discours que ma sœur crut étein-

dre facilement la passion qu'elle avoit fait naître: mais cet aveu fut trop tardif; ce cruel trait de l'amour qui s'étoit égaré dans son vol, avoit trop profondément pénétré; la figure de ma sœur n'en parut pas moins charmante à Fleur-d'Epine: ses beaux yeux, son air ne lui parurent pas moins séducteurs; elle ne put calmer un cœur qu'elle venoit de lui donner: les armes, les habits, l'air libre et plein de grâces de la guerrière entretenoient toujours un si doux prestige: mais cependant une réflexion accablante lui faisoit quelquefois verser des larmes: Hélas! s'écrioit-elle en soupirant, hélas! ce n'est qu'une fille. Non, Seigneur, il n'est personne d'assez cruel pour avoir refusé de mêler ses larmes à celles de Fleur d'Epine, s'il eût entendu ses plaintes. Quels sont les maux comparables aux miens, disoit cette jeune et malheureuse Princesse! Tout autre espèce d'amour, ou digne d'enflammer, ou même coupable, peut être flatté par quelque espérance; mais, hélas! jamais je ne pourrai séparer la rose des épines, en brûlant de ses inutiles désirs. Barbare Amour! ah! du moins, puisque tu voulois me rendre malheureuse, tu n'aurois dû me faire éprouver que les mêmes tourmens dont se plaignent les amans infortunés. Voit-on dans la société générale des hommes, ou même parmi celles des

animaux, que le sexe le plus foible et le plus tendre s'enflamme pour son même sexe? La biche court-elle dans les bois après une autre biche? La brebis cesse-elle de paître près d'une autre brebis pour s'attirer ses caresses? Ni sur la terre, ni dans les airs, ni même dans la vaste mer, aucun être que moi n'éprouve un pareil martyre: ah! cruel enfant, as-tu donc voulu que j'en devinsse l'unique exemple dans ton empire fatal? L'incestueuse et cruelle Sémiramis brûla pour son fils, Myrrha conçut une flamme coupable pour son père, un taureau fut l'objet des desirs de Pasiphaé; hélas! ma passion est encore plus insensée: les desirs de ces femmes effrénées furent satisfaits; l'art favorisa le crime: Dédale eut celui de servir la folle passion de la Reine de Crète; mais ce grand Artiste lui-même ne pourroit adoucir mon sort: la nature, plus puissante que lui, forma le nœud qu'il ne pourroit jamais délier.

C'est ainsi que Fleur-d'Epine élevoit ses plaintes, et peignoit son tourment. Quelquefois il sembloit qu'irritée contre elle-même, elle vouloit détruire des charmes qui lui devenoient inutiles. Ma sœur ne pouvoit s'empêcher de donner des larmes à sa funeste passion: elle lui représentoit avec douceur la folie et l'inutilité

de ses vains desirs; mais elle ne pouvoit rien gagner sur cette âme égarée.

Fleur-d'Epine eût mieux aimé des secours que des consolations; elle continuoit les mêmes plaintes qui paroissoient augmenter encore : cependant le soleil rougissoit déjà le fond du ciel à l'occident; il étoit tems de chercher un asyle contre le froid et l'obscurité de la nuit. Fleur-d'Epine invita Bradamante à venir la passer avec elle dans son château voisin de la forêt : ma sœur ne put le refuser; elles arrivèrent donc ensemble dans ce même lieu, Seigneur, où votre bras victorieux m'a sauvé la vie. Fleur-d'Epine fit les honneurs de son palais à Bradamante, et la fit promptement vêtir des plus riches habits de son sexe pour que tout le monde le connût, et que les caresses qu'elle lui faisoit sans cesse parussent innocentes. Son dessein étoit fort sage: elle ne vouloit laisser aucun doute sur le sexe de ma sœur; peut être espéra-t elle aussi que ce nouvel habit lui prouveroit quels étoient les prestiges du premier, et que ne lui laissant plus voir que la vérité, cet habit de femme détruiroit, adouciroit du moins son erreur et sa flamme.

L'une et l'autre eurent le même lit, mais elles y portèrent des sentimens bien différens: ma sœur dormoit d'un sommeil paisible; Fleur-

d'Epine au contraire pleuroit, s'agitoit, et se consumoit en vains desirs. Si le sommeil fermoit quelques momens ses paupières, des songes agréables et trompeurs continuoient à l'égarer; ils lui peignoient toujours un bonheur inespéré; ils la séduisoient au point de lui faire croire que les Dieux, touchés de sa peine, accordoient à sa compagne ce sexe qu'elle lui desiroit si vivement.

Ainsi que le malade pressé par la soif qu'excite une fièvre brûlante, ne voit que des eaux, et en croit être entouré, s'il a quelques momens de sommeil; de même Fleur-d'Epine voyoit tout ce qu'elle desiroit le plus dans de semblables momens; mais ma sœur dormoit si bien, que Fleur-d'Epine s'assuroit facilement à quel point ses songes étoient trompeurs.

Qu'ils étoient ardens et nombreux, les vœux qu'elle adressoit à Mahomet et à mille autres Dieux, que ses lectures lui avoient montrés changeant quelquefois le sexe d'une jeune fille; mais ils en rioient peut-être s'ils l'écoutoient, et jamais elle ne put trouver l'accomplissement de ses prières remplies de flamme.

Lorsque l'astre radieux sortit du sein des mers pour embellir et féconder la terre, Fleur-d'Epine sentit redoubler sa douleur en voyant l'empressement de ma sœur à sauter du lit; Bradamante

en effet mouroit d'envie de sortir d'un pareil embarras. La Princesse voulut qu'elle acceptât un très-beau cheval d'Espagne, avec une superbe veste qu'elle avoit brodée de sa main : elle accompagna ma sœur pendant quelque tems, et rentra dans son château les yeux baignés de larmes.

Bradamante, marchant légèrement, arriva le soir du même jour à Montauban : nous l'entourâmes tous avec notre mère Béatrix qui pleuroit souvent cette fille aimée, et nous l'accablâmes de caresses comme une sœur bien chère dont un long silence nous avoit fait craindre la mort ; nous reconnûmes avec surprise, lorsqu'elle ôta son casque, que ses beaux cheveux étoient coupés, et nous admirâmes la belle veste d'une mode étrangère dont elle étoit couverte. Elle nous raconta d'abord toutes ses aventures, et comment elle avoit été forcée de laisser couper ses cheveux après sa blessure ; elle nous dit ensuite comment elle avoit été accueillie par une belle Chasseuse qui l'avoit éveillée lorsqu'elle reposoit sur le bord d'une fontaine, et l'impression que la fausse ressemblance avec un Chevalier avoit faite sur cette jeune et charmante Princesse.

Ma sœur ne nous cacha pas même comment elle avoit sçu l'écarter de sa suite dans le fond

d'un bois, et moitié attendrie et moitié riante, elle acheva de nous conter tout ce qui s'étoit passé, n'oubliant ni les plaintes ni les caresses de la jeune Princesse qui l'avoient déterminée à s'y soustraire au plutôt, et partir dès le matin de son château.

Je connoissois très-bien la charmante Fleur-d'Epine; je l'avois vue à Saragosse; ses beaux yeux, les roses de son teint avoient excité vivement mes desirs; mais comme il est sage de réprimer ceux qu'on croit être très-inutiles, j'avois fait d'assez heureux efforts pour les éteindre, lorsque le récit de ma sœur leur rendit leur première vivacité.

C'est là douce espérance qui forme les nœuds de l'amour; c'est avec ses filets qu'il en trame la chaîne: ce fut elle qui me séduisit en animant en moi l'industrie, en m'inspirant même les moyens d'obtenir ce que je desirois; j'espérai que cette ressemblance si frappante qui, souvent trompoit mes parens les plus proches, abuseroit aussi celle que je désirois: je résolus donc de tenter cette aventure, quelle qu'en pût être la suite; mais je cachai soigneusement mon projet. Je me levai doucement la nuit suivante; je savois où ma sœur avoit laissé ses armes, je les pris et je m'en couvris; je descendis à l'écurie; je montai le même cheval sur lequel elle étoit arrivée,

et je n'attendis pas le jour pour sortir de Montauban.

Je marchai toute la nuit, l'amour même me conduisoit près de la charmante Fleur d'Epine, et j'arrivai dans son château vers la fin du jour. Tous ceux qui me reconnurent s'empressèrent à porter la nouvelle de mon arrivée à la Princesse, espérant qu'elle lui seroit assez agréable pour qu'ils en obtinssent quelque récompense: ils me prirent tous pour Bradamante, comme vous venez de vous y tromper vous même, et d'autant plus qu'ils me virent couvert des mêmes armes et monté sur le même cheval qu'elle avoit monté la veille.

Fleur-d'Epine accourt au-devant de moi peu de momens après, elle me comble des plus douces caresses, et la joie la plus vive qu'on puisse exprimer brille dans ses yeux; elle me jette ses beaux bras autour du col; elle me serre avec tendresse, et sa bouche charmante s'unit à la mienne; vous devez penser, Seigneur que l'amour eut peu de peine à diriger sa flèche; elle entra toute entière dans mon cœur.

La jeune Princesse me prit par la main, me conduisit promptement dans sa chambre où elle ne put souffrir qu'une autre qu'elle m'aidât à me désarmer; elle voulut me délacer elle-même

mon casque et mes éperons d'or : elle fit apporter une de ses plus riches robes ; elle m'habilla comme une véritable demoiselle, et reunit mes cheveux dans un filet d'or ; j'observois un air si modeste, mon maintien étoit si décent, et j'eus même l'art d'adoucir si bien le son de ma voix, qu'il n'y eut personne qui ne me prît pour une jeune et noble fille de haut parage. Nous passâmes ensemble après dans un grand salon où toute la Cour étoit rassemblée : les Dames et les Chevaliers m'y rendirent les plus grands honneurs. J'eus souvent envie de rire, en me voyant lorgner en dessous bien tendrement par les plus galans de ces Chevaliers qui sûrement n'imaginoient pas que des voiles et de longues jupes cachoient alors le plus entreprenant et le plus amoureux de leurs semblables.

La nuit étoit assez avancée, lorsqu'après un excellent souper, les tables furent emportées, et Fleur-d'Epine, sans s'amuser à me faire des questions sur la cause d'un aussi prompt retour, les remit à la nuit qu'elle me pria de passer dans le même lit avec elle. Après que toutes les Dames et ses gens se fussent retirés, nous demeurâmes dans une chambre richement ornée, bien éclairée, et tous les deux dans le même lit, je crus devoir commencer une conversation dont je prévoyois et desirois la fin : Ne vous

étonnez-point, charmante Princesse, lui dis-je, de me voir si-tôt de retour, quoique peut-être vous ne pussiez vous attendre que j'osasse encore paroître à vos yeux. Mais avant de vous apprendre l'heureux événement qui me ramène auprès de vous, je dois vous rendre compte de la cause de mon départ; je vous avouerai donc que touchée de votre amour, désespérée de ne pouvoir y répondre autrement que par les sentimens les plus tendres, je réfléchis au parti que je devois prendre: mon cœur me pressoit de passer ma vie à vous servir, sans vous quitter d'un moment: mais la raison me fit voir que ma présence ne faisoit qu'entretenir votre illusion, vos desirs et vos peines. Je me crus donc forcée à m'arracher d'auprès de vous, et je partis en vous cachant et mes regrets et mes larmes.

A quelques lieues de ce château, le hasard m'ayant égaré dans un bois fort épais, j'entends assez près de moi les cris perçans d'une femme: j'accours au bruit; et sur le bord d'un petit lac plein d'une eau pure comme du cristal, je vois un vilain Faune qui vient d'y prendre en ses filets une jeune fille toute nue d'une rare beauté, et qu'il est prêt à dévorer: je me jette en avant pour la défendre; j'attaque l'épée à la main ce vilain pêcheur, ou plutôt ce monstre barbare

Bientôt je l'abats mort à mes pieds : je débarrasse du filet cette jeune fille qui, sur le champ, saute et disparoît dans ce lac : elle revient l'instant d'après sur l'eau ; et me regardant d'un air plein de reconnoissance : Tu m'as sauvé la vie, me dit-elle ; mais tu ne m'auras pas secourue vainement, il est bien juste que je t'en récompense : demande-moi ce que tu voudras ; je suis une Nymphe, j'habite ces eaux pures et tranquilles ; je desire et je peux t'accorder le don qui te sera le plus cher. Ma puissance s'étend sur les élémens et sur toute la nature ; demande-moi les choses qui te paroîtront les plus impossibles à faire, et laisse à mon pouvoir surnaturel de les accomplir. Apprends que la lune seroit forcée de descendre à mes premiers cris ; que je peux glacer le feu ; que l'air à ma voix deviendroit solide, s'endurciroit comme le diamant, et que je peux d'une seule parole arrêter le soleil et faire trembler la terre.

Je ne lui demandai point les trésors de Plutus : ni les empires de ce globe ; je ne lui demandai pas même les palmes de la victoire : je ne m'occupai que de vous, que de votre amour ; et je la suppliai de m'accorder les moyens de le rendre heureux : je lui laissai même le choix de ceux qu'elle croiroit pouvoir employer.

A peine eus-je fini ces mots, que je la vis

plonger une seconde fois dans les eaux du lac ; elle ne me fit aucune autre réponse que de me lancer sur le visage quelques gouttes de ces eaux enchantées. A peine m'eurent-elles touché que je me trouvai subitement changée ; j'ai beau le voir, j'ai beau le sentir, à peine puis-je en croire mes sens ; à peine puis-je espérer encore, qu'il soit bien vrai que de femme que j'étois, je sois maintenant un homme, ou plutôt l'amant le plus enflammé pour vous.

Je crois bien, charmante Princesse, qu'il vous seroit impossible aussi de le croire, si ce n'est qu'en ce moment même vous pouvez vous assurer de la vérité de mon récit ; mais tout ce que le pouvoir de la Nymphe n'eût jamais pu changer en moi, c'est cet attachement si vif et si tendre, c'est cette soumission absolue à vos volontés que je vous ai consacrée pour le reste de ma vie. Ah ! qu'il est doux de se laisser persuader, convaincre même, par ce qu'on aime !

Fleur-d'Epine le fut l'instant d'après ; elle jouissoit déjà du bonheur d'avoir le plus tendre, le plus aimable et le plus véridique de tous les amans : cependant quelques nouveaux doutes s'élevoient en son âme. C'est ce que l'on voit arriver souvent à ceux qui se sont trop vivement occupé de leurs malheurs, et qui, croyant n'avoir

n'avoir semé que sur le sable, ont désespéré d'un bonheur qu'ils ont cru devoir les fuir pour toujours ; ils le tiennent ce bonheur, et leur âme troublée par un souvenir douloureux, en doute encore.

Fleur-d'Epine me parut bien peinée : je le fus beaucoup moi même de voir qu'elle avoit beau chercher à se rassurer ; ce malheureux doute renaissoit toujours au point de l'empêcher d'oser s'endormir, craignant de perdre encore à son réveil ce bonheur dont elle avoit joui la veille dans ses songes : je crus devoir enfin imaginer quelques autres moyens de plus pour la rassurer, et lorsque je fus assez heureux pour en trouver un qui me réussit, je n'en cherchai point d'autres ; mais je m'en servis bien souvent, car la tendre Fleur-d'Epine me disoit encore quelquefois ; ah ! si ma félicité n'est qu'un songe, Amour ! Amour ! fais qu'il puisse toujours durer !

Le bruit des tambours, le son des trompettes, n'annoncent ni les premiers traits que l'amour lance, ni les victoires qu'il remporte. Cet enfant n'aime que ce bruit si léger et si doux que forment les baisers des colombes ; il m'avoit remis ses armes ; elles me suffirent pour le faire triompher, et je n'eus besoin ni d'arcs ni de frondes pour arborer l'étendard de Paphos : l'ennemi que j'avois à combattre ne m'opposa

de résistance qu'autant qu'elle étoit nécessaire pour signaler ma victoire.

Si le lit de Fleur d'Epine avoit été témoin la nuit précédente des plaintes et des regrets les plus amers, il le fut la nuit suivante des badinages pétulans et si tendres de tous les enfans de Cythère. La feuille d'acanthe ne serre pas plus étroitement le chapiteau d'une colonne ou d'un pilastre, que la fausse Bradamante le fut dans les bras de l'heureuse et tendre Fleur-d'Epine.

Le silence et le mystère cachèrent pendant quelques mois notre félicité ; l'indiscrétion et la méchanceté de quelques âmes basses et perverses réussirent à nous faire éprouver le plus grand des malheurs: tout fut découvert au Roi. Vous, Seigneur, qui m'avez délivré de l'affreux bûcher prêt à terminer ma vie, vous connoissez le reste de cet événement dont je conserverai toute ma vie le plus cruel souvenir.

C'est ainsi que Richardet conta son aventure à Roger ; et ce récit charma l'ennui de la route longue et périlleuse qu'ils faisoient pendant les ténèbres de la nuit: ils arrivèrent au bas d'une montagne qui s'élevoit d'un vallon bordé de roches et de précipices. Ils montèrent cette montagne par un sentier escarpé ; et l'aube du jour leur fit voir sur son sommet une forte

citadelle et un château qu'ils reconnurent pour être celui d'Aigremont dont Aldigier de Clermont étoit Gouverneur.

Aldigier étoit frère naturel de Maugis et de Vivian; car il est sûr qu'il n'étoit pas fils légitime de Gérard, comme quelques-uns l'ont dit, et qu'Aldigier fut le fruit d'un amour clandestin du Comte Bauves; mais qu'importe? il étoit brave, prudent, aimable et généreux; son père et ses frères qui l'estimoient autant qu'ils l'aimoient, avoient remis à sa garde la forte citadelle d'Aigremont: ce brave Châtelain reçut son cousin avec tendresse, et Roger qui l'accompagnoit, avec courtoisie: cependant il fut facile aux deux arrivans de connoître qu'Aldigier étoit accablé de quelque profond chagrin; en effet, il venoit de recevoir une nouvelle qui lui perçoit le cœur.

Mon cher cousin, dit-il à Richardet, vous me trouvez dans la douleur et l'inquiétude la plus mortelle; je sais que ce scélérat de Bertolas de Bayonne vient de faire un traité secret avec Lanfouse, mère de Ferragus. Ce traître, ennemi juré de la Maison de Clermont, a tenté l'avare Syrasine Lanfouse par l'offre d'une forte somme d'argent et de plusieurs mulets chargés de riches étoffes: cette vieille et méchante femme doit lui livrer Vivian et Maugis qui sont

ses prisonniers, et les remettre à sa discrétion.

Vous savez qu'elle retient mes deux frères dans une prison obscure depuis qu'ils ont été pris dans un combat par Ferragus; le traître Mayençois les achète de Lanfouse qui doit les lui faire conduire demain sur les confins du territoire de Bayonne; et c'est ainsi que ce lâche de Bertolas achète le plus illustre sang de France pour pouvoir le répandre impunément: j'en ai fait avertir votre frère Renaud; mais il est trop éloigné pour les secourir, et ce qui me désespère, c'est de n'avoir pas des forces suffisantes pour marcher à leur délivrance, étant certain que mes frères doivent être conduits et reçus dans cet échange par de forts détachemens des deux partis.

Cette nouvelle fâcheuse affligea beaucoup Richardet; elle fit le même effet sur Roger: Vivian et Maugis étoient les cousins de sa chère Bradamante; il fut surpris de voir Aldigier et Richardet s'affliger sans prendre aucun parti, et son grand cœur ne lui permettant pas seulement de réfléchir: Soyez tranquilles, dit-il aux deux frères; je me charge seul de cette entreprise, et dussai-je aller chercher vos frères au travers de mille épées, je vous promets de les remettre en liberté; je ne vous demande aucuns soldats pour me suivre: je n'ai pas besoin de leurs se-

cours ; donnez-moi seulement un guide bien sûr qui me conduise où se doit faire cet indigne échange.

Richardet ne fut point surpris d'entendre parler ainsi Roger ; pour Aldigier, il eut l'air de n'écouter les offres de Roger que comme une fanfaronnade : Richardet qui s'en apperçut, tira promptement son cousin à part ; il lui raconta les prodiges de valeur qu'il avoit vu faire à ce héros pour sa délivrance. Aldigier alors fut honteux de son premier mouvement, et rendit à Roger les honneurs si bien dûs à sa haute valeur : ils firent un très-bon souper, et conclurent ensemble de partir le lendemain à la pointe du jour, sans penser à rassembler de plus grandes forces : chacun d'eux alla goûter les douceurs du sommeil, Roger seul, agité par des réflexions aussi fâcheuses qu'embarrassantes, ne put fermer l'œil de la nuit.

L'avis qu'il avoit reçu du courier ce même jour, et le péril présent d'Agramant, lui tenoient au cœur : Roger voit que ce peut être un grand déshonneur pour lui que de ne pas voler à son secours. On pourra croire, se disoit-il, que c'est par un manque de courage ou de fidélité que je ne vais pas joindre Agramant ; et ce seroit prendre bien mal mon tems pour m'aller faire baptiser, lorsqu'un assaut prochain

peut écraser sans ressource son armée. Dans toute autre situation, du moins, on pourroit croire que la foi seule me presse et me détermine à recevoir le Baptême; mais dans ce moment, on m'accusera d'avoir lâchement abandonné cet Empereur en me servant d'un mauvais prétexte: cette idée tourmenta Roger pendant toute la nuit; il s'en joignit une seconde également fâcheuse; il craignit que Bradamante ne l'accusât d'une légèreté de cœur en le voyant partir sans sa permission pour se rendre auprès d'Agramant. Il avoit vainement espéré de la trouver dans le château de Fleur d'Epine où tous les deux devoient se rendre ensemble pour secourir Richardet.

Roger se souvint aussi que sa chère Bradamante avoit promis de se trouver à Valombreuse: Que pensera t-elle de moi, se disoit-il, (le cœur agité par la plus cruelle inquiétude,) lorsqu'elle ne m'y trouvera pas malgré ma promesse? Du moins devrois-je écrire ou faire partir un courier pour la tranquilliser.

Il prit enfin le parti d'écrire à Bradamante, espérant de trouver quelqu'un assez intelligent et fidèle pour porter sa lettre à la guerrière; il saute de son lit, et se fait apporter par les gens de la maison tout ce dont il avoit besoin pour écrire; il débuta sans doute par lui parler

de son amour : c'est toujours ce qu'un amant bien tendre est le plus pressé de dire à celle qu'il aime ; il lui fait part ensuite des ordres pressans qu'il a reçus de l'Empereur qu'il s'est engagé de servir pendant cette campagne, et du danger présent qui le menace ; il ajoute qu'il y va de tout son honneur à ne lui pas refuser son secours : Non, lui disoit-il dans cette lettre, non, illustre et chère Bradamante, celui qui prétend au bonheur de recevoir la main de la vertu même, ne doit être souillé d'aucune tache : si j'ai jamais desiré d'acquérir et de conserver une renommée brillante et sans aucun reproche ; si je suis animé par l'ardeur de l'augmenter sans cesse, c'est pour vous en faire hommage, c'est pour que l'univers puisse dire que votre époux est digne d'un sort si doux et si glorieux ; c'est pour lui prouver que le même honneur, que les mêmes sentimens nous unissent autant que les liens sacrés de l'hymen et de l'amour.

Roger lui répétoit ensuite ce que sa bouche avoit déjà juré mille fois : Le tems approche, écrivoit-il, que ma parole sera dégagée ; rien ne peut alors m'empêcher de courir aux Fonts baptismaux, et d'en partir pour voler aux genoux d'Aimon et de Béatrix. Renaud parlera pour m'obtenir votre main : permettez-moi donc

ô chère et souveraine maîtresse de ma vie, permettez-moi d'aller délivrer le camp assiégé d'Agramant, d'aller imposer silence à la calomnie ; elle n'osera plus dire, que je servois cet Empereur quand sa puissance faisoit trembler la France, mais que j'ai suivi les étendards de Charles dès que je l'ai vu victorieux : quinze ou vingt jours au plus doivent me suffire pour dégager l'armée des Sarasins ; je saurai bien alors trouver quelques raisons plausibles pour obtenir mon congé ; c'est ainsi que je peux conserver un honneur sans tache ; c'est ainsi que, digne de vous, je reviendrai vous consacrer tout le reste de ma vie.

Après s'être expliqué de manière à toucher et persuader sa chère Bradamante, Roger remplit le reste de sa lettre de mille autres choses qui ne paroissent que des riens aux indifférens, mais qui sont le charme des âmes sensibles. Ah ! peut-on laisser un reste de papier inutile quand on écrit à ce qu'on aime ? A la fin il cacheta soigneusement sa lettre et la mit dans son sein, espérant que le jour suivant il trouveroit un messager assez sûr pour la remettre secrétement.

Dès qu'il eût fermé sa lettre, un doux sommeil vint aussi fermer ses paupières ; il sembla que les eaux du Léthé se répandoient sur son corps ;

fatigué pour lui redonner toute sa vigueur. Roger dormit jusqu'à ce tems agréable et frais où l'on voit le fond de l'Orient coloré par un arc rouge qui blanchit de momens en momens, qui semble remplir l'air d'une douce rosée, et qui rend aux fleurs la fraîcheur et leur brillant coloris; déjà les oiseaux secouant leurs ailes humides sur les rameaux, saluoient le jour naissant par leurs chants agréables et variés.

Aldigier qui vouloit servir de guide pour marcher contre Bertolas, fut le premier à se lever et se couvrit de ses armes. Roger et Richardet furent prêts presque dans le même moment. Roger partit avec les deux cousins qui, malgré ses offres et ses prières, se firent un devoir et un honneur même de l'accompagner dans cette entreprise. Tous les trois arrivèrent dans une plaine où se devoit faire l'échange: cette campagne, brûlée par les rayons du soleil, étoit aride et stérile; on n'y voyoit ni des arbrisseaux agréables ni des arbres élevés; une bruyère sèche et quelques brins de fougère étoient la seule verdure qui couvrit le sable.

Les trois Chevaliers s'arrêtèrent dans un point où deux chemins opposés venoient aboutir; ce fut en ce lieu qu'ils furent joints par un Chevalier de la plus grande apparence, dont les riches armes dorées brilloient par plusieurs at-

taches de pierreries : on voyoit sur son bouclier, en champ de sinople, cet unique et bel oiseau qui vit un siècle, et ne se reproduit que de sa cendre. Mais, Seigneur, trouvez bon que je m'arrête ; je me vois trop près de la fin de ce chant pour ne vous pas demander quelques momens de repos.

Fin du vingt-cinquième Chant.

CHANT XXVI.

Vous dont les mœurs vertueuses respirent encore celles des âges antiques, femmes honnêtes que les richesses ne peuvent séduire, vous êtes rares aujourd'hui! Le vil amour des présens semble avoir pris un empire absolu sur les cœurs; que celles du moins qui se distinguent encore par leur noblesse d'âme et par leurs sentimens épurés jouissent des respects et de l'amour de leur siècle, et que la mémoire de leur gloire puisse passer à la postérité!

Bradamante méritera des louanges éternelles pour n'avoir livré son cœur qu'à l'amour le plus vertueux; la haute valeur de Roger, ses sentimens héroïques rendirent seule la fille d'Aimon sensible; eh! quel autre Chevalier, en effet, pouvoit en être plus digne que ce Roger si tendre, si fidèle; et dont les actions qu'il fit pour elle paroîtront si merveilleuses jusques dans les âges les plus éloignés.

Je vous ai déjà dit que Roger, suivi des deux frères, s'étoit aussi porté sur le chemin où Vivian et Maugis devoient être livrés à Bertolas, s'ils n'étoient secourus; je vous ai parlé de

même de ce guerrier dont l'air étoit imposant, majestueux, et qui portoit pour armes cet oiseau toujours unique sur la terre : lorsque ce Chevalier s'approcha des trois autres, il eut d'abord quelque envie d'éprouver si leur force et leur courage répondoient à leur mine altière ; il leur proposa donc de joûter avec eux, et même d'en venir au combat à l'épée, jusqu'à ce que la victoire en eût décidé. Nous ne balancerions pas, lui répondit Aldigier, à nous rendre à de pareilles offres, si l'entreprise la plus importante dont vous pourrez être témoin dans un moment ne nous arrêtoit. A peine aurions-nous le tems de terminer une joûte avant que vous voyiez arriver plus de six cents hommes armés que nous attendons pour les attaquer et délivrer deux de nos proches que ces lâches mènent prisonniers et qu'ils vont livrer à la mort. Il acheva de lui raconter tout ce qui pouvoit l'instruire à ce sujet, et les fortes raisons qui les avoient portés tous les trois à cette entreprise : Cette excuse est si juste, répondit le généreux Chevalier, que je n'ai garde de ne la pas recevoir, et vous me paroissez être tous trois bien courageux et bien dignes de louanges : j'avois desiré d'abord rompre quelques lances avec vous, mais je vois que l'occasion est beaucoup plus sérieuse ; je ne vous demande

donc plus que de joindre à vos armes le casque et le bouclier que je porte, et j'espère vous prouver que je ne suis pas indigne d'une si noble compagnie.

Je me doute bien que quelqu'un de ceux qui m'écoutent a grande envie de savoir le nom de celui qui se joint à Roger, et qui veut devenir son compagnon d'armes au moment d'une aussi périlleuse entreprise; je sens que c'est une dette, et je m'en acquitte en lui disant que c'est la belle et courageuse Marphise, cette même guerrière qui donna la mauvaise commission au pauvre Zerbin d'accompagner cette maudite Gabrine, si prompte à faire le mal, et de la défendre envers et contre tous. Les deux Chevaliers du nom de Clermont, ainsi que Roger, acceptèrent une pareille offre avec bien de la reconnoissance; ils ne se doutoient pas que c'étoit une jeune et belle fille qu'ils prenoient en ce moment pour un Chevalier.

Peu de tems après, Aldigier apperçut et fit observer à ses compagnons une grosse troupe qui s'avançoit en remplissant l'air de poussière. Lorsque cette troupe fut plus près d'eux, les armes et les habits leur firent connoître que c'étoit des Sarasins, et bientôt ils apperçurent deux prisonniers au milieu d'eux, liés sur de petits roussins, qu'ils conduisoient aux Mayen-

çois pour en faire échange avec l'or qui leur étoit promis. Marphise dit aussi-tôt à ses compagnons : qu'attendons-nous pour commencer la fête ? — Tous les invités, lui dit en riant le bon Roger, ne sont pas encore arrivés ; il en manque vraiment une grande partie : il se prépareici sans doute un grand bal, et nous ferons de notre mieux pour qu'il soit solemnel. Pendant qu'il achevoit ces mots, les traîtres de Mayençois arrivoient de leur côté comme des gens empressés à commencer la danse.

Les Mayençois conduisoient avec eux un grand nombre de mulets chargés d'or, de riches habillemens et de beaux harnois ; du côté des Sarasins, s'avançoient tristement les deux frères entourés de lances, d'épées et de dards ; ils se voyoient liés et sans défense, et déjà Vivian et Maugis entendoient le perfide Bertolas, leur ennemi mortel, parler et traiter avec le chef de la troupe Maure.

A cet aspect, le fils de Bauves, ni celui d'Aimon ne purent contenir leur fureur, et courant tous deux la lance en arrêt contre Bertolas, ils le percèrent et l'étendirent mort sur la poussière, sa tête et sa poitrine étant traversées par le fer de leurs lances. Puisse cette punition d'un traître tomber sur tous ceux qui lui ressemblent!

Marphise et Roger commencèrent à s'ébranler,

cette mort leur servit de signal mieux que le son d'une trompette : chacun d'eux perça, renversa trois ou quatre Sarasins, et le même nombre de Mayençois ; ils les envoyèrent de compagnie aux sombres bords.

Les deux partis se voyant également attaqués, tombèrent dans une erreur qui contribua beaucoup à les détruire, ils crurent être trahis l'un par l'autre, et tous les deux se chargèrent avec fureur : Roger tombe tour-à-tour sur l'un des deux, et chaque fois il taille en pièces dix et même vingt de ces misérables : Marphise en fait autant de son côté ; les casques et les cuirasses des Mayençois et des Sarasins ne résistoient pas plus à leurs épées que le bois sec d'une forêt ne résiste au feu. Vous avez vu peut-être, ou seulement on aura pu vous dire que quelquefois des essaims d'abeilles s'élèvent en bourdonnant les unes contre les autres, et se battent en l'air ; si quelque hirondelle affamée vient tomber sur elles d'un vol rapide, elle les renverse, les dissipe, et dévore les plus paresseuses ; il en étoit de même de ces deux troupes, lorsque Marphise et Roger les attaquoient.

Le fils de Bauves et le frère de Renaud montroient de leur côté la même valeur ; mais ils donnoient peu sur les Sarasins, et ne s'attachoient qu'à détruire les Mayençois : la haine

invétérée que tous ceux de la maison de Clermont portoient à cette race perfide, augmentoit en ce moment la force et la fureur du jeune Richardet et de son cousin. Celui-ci, plein d'un juste ressentiment, tailloit en pièces les soldats de Bertolas; mais comment deux compagnons de Marphise et de Roger n'auroient-ils pas montré la valeur de deux nouveaux Hectors en combattant avec la fleur des guerriers ?

Marphise, tout en frappant, admiroit le courage et les exploits de ses compagnons; ceux de Roger sur tout excitoient sa surprise: Mars descendu du cinquième ciel, se disoit-elle, ne pourroit porter des coups plus terribles; elle ne voyoit jamais tomber Balisarde en vain, et ne pouvoit comprendre que les armes les plus fortes n'opposassent pas plus de résistance à son taillant que du carton ou même de la cire; elle voyoit en effet Roger fendre quelquefois en deux un homme armé jusqu'à la selle; elle le vit même tuer l'homme et le cheval du même coup, et leurs corps tomber en deux parties égales de chaque côté; d'autres fois, elle le voyoit couper en deux l'homme armé qu'il frappoit au-dessus des hanches; une fois même, il en faucha cinq pareillement d'un seul revers: j'en dirois encore plus sans doute, si je ne craignois qu'on me soupçonnât d'exagérer, et j'aime mieux

rester

rester au-dessous de la vérité, pour m'en tenir à ne rien dire qui ne soit vraisemblable. Le bon Turpin, que l'on connoît pour ne dire jamais que la vérité, quoiqu'il s'embarrasse peu qu'on croie ou qu'on doute de ses récits, raconte en cette occasion des actions si merveilleuses de Roger que je ne veux vous raconter que des faits ordinaires, et que je n'ose m'exposer à passer pour un menteur en vous les répétant. Les deux cousins, quoique bien braves, ne paroissoient aussi qu'être de glace vis-à-vis de Marphise qu'on auroit prise pour une torche embrasée. Roger ne pouvoit la regarder sans admiration, et la suivoit des yeux au milieu du carnage; et si la guerrière avoit cru pouvoir le comparer au Dieu Mars, il se seroit senti forcé de la comparer à Bellone, s'il eût pu croire qu'une fille surpassoit à ses yeux tout ce qu'on pourroit attendre des Chevaliers du plus haut renom. L'émulation que tous les deux s'inspiroient mutuellement fut bien fatale à ces deux misérables troupes dont l'horrible massacre servit à prouver à quel point les bras de ces fiers émules étoient redoutables.

La valeur des quatre Chevaliers eût bien suffi pour mettre les deux gros détachemens également en déroute. Les soldats jettoient leurs armes pour s'enfuir plus légèrement: bienheu-

reux ceux dont les chevaux étoient vigoureux et légers à la course ; ils ne s'amusèrent pas à les faire marcher l'amble ou le trot, et les malheureux fantassins maudirent bien leur état qui les forçoit à ne pouvoir se servir que de leurs pieds pour mettre leur vie en sûreté.

Le champ de bataille et les mulets chargés restèrent également au pouvoir des vainqueurs ; les Sarasins fuyoient d'un côté, les Mayençois de l'autre : les deux prisonniers et les riches présens portés pour l'échange furent abandonnés ; les vainqueurs, pleins de joie, coururent délier Vivian et Maugis ; ils ne furent pas moins diligens après à s'emparer des ballots, et déposer toutes les charges des mulets à terre : ils trouvèrent beaucoup d'or façonné, de riches vêtemens de femmes brodés ; une tapisserie de Flandre tissue d'or et de soie, digne de l'appartement d'un puissant Roi ; beaucoup de bijoux, et grande quantité de flacons pleins d'un vin exquis ; de bonnes cantines pleines de vivres, et sans doute d'excellens jambons de Mayence.

Les quatre guerriers ayant ôté leurs casques pour se rafraîchir, on peut juger quelle dut être leur surprise, lorsqu'ils virent les beaux et longs cheveux de Marphise tomber et flotter sur ses épaules, lorsqu'ils admirèrent en elle une beauté céleste, l'air doux et riant, et les fleurs de la

jeunesse ; ils lui rendirent les plus grands respects; ils la supplièrent de ne point leur cacher un nom qu'elle rendoit si glorieux; et Marphise, toujours polie et prévenante pour ceux qui méritoient son amitié, le leur accorda dans le même moment. Ils ne pouvoient se lasser de la regarder après l'avoir vu combattre. Pour Marphise, elle ne regardoit que Roger ; elle ne pouvoit se résoudre à parler qu'à lui ; elle le mettoit dans son esprit bien au dessus de tous ses compagnons.

Les Domestiques vinrent dans ce moment les avertir qu'ils venoient de leur préparer un assez bon repas au bord d'une fontaine qu'une montagne mettoit à couvert des rayons du soleil.

Cette fontaine étoit l'une des quatre que Merlin avoit construites en France; elle étoit entourée d'une balustrade de marbre plus blanc que le lait, sur lequel le grand Enchanteur Merlin avoit sculpté lui-même plusieurs figures d'un travail exquis. On auroit cru qu'elles respiroient; l'illusion eût été jusqu'à les croire vivantes, si la voix ne leur eût manqué.

On y remarquoit sur-tout une grande bête, qui paroissoit sortir d'une forêt ; elle étoit d'un aspect horrible, et son regard étoit perçant et cruel : ses oreilles étoient celles d'un ours ; mais sa tête, et sa gueule béante armée de dents

aigues, étoient d'un loup avide de carnage : elle avoit les griffes d'un lion ; tout le reste du corps paroissoit être celui d'un renard. Cette bête hideuse sembloit vouloir parcourir la France, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Europe, l'Asie et toute la terre. Elle portoit par-tout la mort avec elle ; les têtes les plus élevées et celles du vulgaire tomboient également sous ses coups : il paroissoit même qu'elle s'attachoit à les porter sur les Rois, les Princes, les grands Seigneurs et les Gouverneurs de Province ; elle faisoit encore de plus grands ravages dans la capitale du monde : non-seulement les Papes et les Cardinaux tomboient à ses pieds ; mais elle avoit souillé la pureté de la foi de Pierre, et porté le scandale jusques sur sa chaire. Devant cette bête redoutable, on voyoit tomber les murs et les remparts, aucune cité ne pouvoit résister contre elle ; les châteaux, les fortes tours s'ouvroient ou s'écrouloient à son aspect : le peuple imbécille lui rendoit les honneurs divins, et la bête impie se vantoit de tenir les clefs des cieux et du noir abysme en sa puissance.

Ce monstre étoit poursuivi par un Chevalier dont le front étoit ceint du laurier impérial ; il marchoit avec trois jeunes hommes dont les habits étoient brodés de fleurs-de-lys d'or : un fier lion, couvert des mêmes lys, paroissoit

s'avancer avec eux contre cette bête cruelle. Leurs noms étoient écrits sur leurs têtes ou sur les bords de leurs vêtemens.

Le Cavalier étoit connu sous le nom de Maximilien d'Autriche ; l'un d'eux qui portoit celui de François Premier, Roi de France, avoit plongé son épée jusqu'à la garde dans le corps de cette bête ; l'Empereur Charles-Quint avoit traversé sa gorge de sa lance ; et Henri VIII, Roi d'Angleterre, venoit de lui percer la poitrine d'un coup de flèche.

Un fort lion, marqué sur le dos par le chiffre X, tenoit le monstre par les oreilles avec ses fortes dents. Il l'avoit déjà si harrassé, qu'il avoit donné le tems aux quatre Chevaliers de le joindre, et de lui porter des coups mortels. La terre paroissoit alors reprendre de la tranquillité ; les anciennes erreurs paroissoient être confondues et détruites, et quelques grands personnages accouroient, mais en petit nombre, vers la place où le monstre venoit de perdre la vie.

Marphise et ses compagnons avoient grande envie de connoître quels étoient ceux qui triomphoient de cette bête cruelle ; et quoique les noms fussent gravés sur le marbre, ils n'en pouvoient avoir aucune idée positive ; ils se dirent l'un à l'autre que si l'un d'eux étoit au fait de

cette histoire, ils le prioient de la communiquer aux autres. Vivian se retourna vers son frère Maugis qui n'avoit point encore parlé : C'est à toi, lui dit-il, toi dont le savoir est si profond, à nous bien mettre au fait de ceux qui paroissent porter ces grands coups. — Sachez tous, répondit Maugis, qu'aucun Ecrivain ne peut encore rendre compte de cette histoire ; ceux dont vous voyez les noms n'honoreront leur siècle futur, que lorsque six autres siècles seront écoulés. Merlin, ce sage Enchanteur de la Grande Bretagne, fit élever cette fontaine dès le tems du grand Artus ; et ne cisela sur le marbre que des événemens très éloignés, que son grand art lui faisoit découvrir dans la révolution des siècles.

Cette bête affreuse et redoutable sortit du noir abysme au moment même où la société générale des hommes commença de connoître des propriétés séparées et d'inventer des bornes pour les champs, avec des poids et des mesures pour distinguer la différente valeur des choses nécessaires qui cessoient d'être communes : ce fut aussi dans ce même tems que les pactes et les engagemens réciproques furent consignés par des écrits : ces nouveautés dangereuses ne furent pas d'abord introduites dans tous les pays ; mais elles sont établies, nous troublent aujourd'hui,

et le vulgaire en ressent les plus dangereux effets. Ce monstre s'est déjà beaucoup accru ; mais depuis le siècle du grand Charles, jusqu'à celui de ces héros désignés, il deviendra infiniment plus fort et bien plus terrible encore : le fameux Serpent Pithon, que les Anciens nous ont peint si monstrueux et si redoutable, n'a jamais fait tant de maux à la terre que celui qui vous fait horreur.

Cette sculpture cependant donne à peine l'idée de l'excès des maux et des ravages que le monstre répandra sur la terre. La voix publique s'élevera contre lui : c'est alors que ceux dont vous avez vu les noms viendront au secours de l'humanité, resplendissans de lumière. Le plus redoutable de ses vengeurs, celui qui portera les coups les plus mortels au monstre destructeur, c'est ce François premier qui régnera sur la France; il surpassera ses émules par sa puissance et sa haute valeur, dont la splendeur éclatante obscurcira celle de ses contemporains. Dès la première année de son règne, et sa couronne à peine assurée sur son front, il forcera le passage des Alpes, et foulera sous ses pieds ceux qui se seront présentés pour le défendre.

Bientôt ce jeune héros vengera ses gens de guerre de l'attentat d'une Nation courageuse et féroce qui sortira de ses pâturages et de ses

montagnes pour descendre dans les riches plaines de la Lombardie. Entouré de ses braves guerriers, François écrasera ces farouches Helvétiens, et réprimera leur première fureur. Il saura même, à la honte de la Rome moderne, de l'Espagne et des Florentins, s'emparer de cette cité superbe et de ce fort château qui jusqu'alors avoient passé pour être inexpugnables. C'est armé de la même épée qui répand le sang venimeux du monstre, que son bras ne trouvera rien qui puisse lui résister : les drapeaux ennemis tomberont devant les siens; il n'est aucune ville qui ne voie combler ses vastes fossés, écrouler ses plus forts remparts devant ses armées victorieuses. A l'âme si grande et si courageuse de César, ce Prince joindra la prudence de ce Carthaginois vainqueur à Cannes et sur les bords du Trasimène: il aura de même cette heureuse fortune d'Alexandre, si nécessaire dans l'exécution des grands projets; et nul Souverain de son tems n'égalera sa noblesse et sa libéralité.

C'est ainsi que parla Maugis, et ce qu'il venoit de leur apprendre anima la curiosité de ses compagnons à lui demander aussi le nom de ceux qui contribueroient à la destruction du même monstre. Le premier qu'il leur cita fut un Bernard qui tiroit son nom de la ville de Bibiéna qui l'avoit vu naître, et qui rendit le nom de cette

cité aussi glorieux que ceux de Sienne et de Florence. Un Sigismond de Gonzague, un Jean Salviati, Louis d'Arragon portent des coups assurés dans les flancs de la bête cruelle.

Deux autres Gonzagues, François et Frédéric son fils, marchent sur leurs traces; les généreux Ducs de Ferrare et d'Urbain, leurs proches parens, volent pour précipiter leurs coups; et l'un d'eux est suivi par son fils. Guido, Balde, Ottobon et Sinabalde Fiesque s'unissent dans leur attaque. Louis de Gasolo se sert d'un arcqu'il reçut des mains d'Apollon; le même jour que Mars lui ceignoit son épée, pour percer le monstre de ses flèches. Deux Hercules, deux Hyppolites de cet illustré sang d'Est, un autre Hercule, un autre Hyppolite de celui de Gonzague; un quatrième Hyppolite, fils de Julien de Médicis, poursuivent le monstre pour lui porter les mêmes coups. François Sforce et ce Héros que l'Empire de Neptune vit triompher tant de fois; André Doria, sont prêts à le joindre.

A ces deux boucliers où l'on voit l'impie Typhée écrasé sous un gros rocher, sur lequel il replie sa queue de serpent, on reconnoît ces deux fiers Chevaliers de l'illustre et généreux sang d'Avalos: le monstre n'a point de plus

cruels ennemis que ce François de Pescaire, et cet Alphonse du Guast.

Je ne dois point oublier de célébrer la gloire des Espagnols, et peu de Héros sont comparables à ce brave Gonsalve de Cordoue; le dernier des Guerriers que Maugis cita comme un des destructeurs du monstre, ce fut Guillaume de Montferrat. Mais les coups de tant de Guerriers qui rougirent la terre de son sang ne purent ni réparer ni ne pouvoient se comparer même aux ravages affreux que cette bête hideuse avoit déjà faits.

C'est ainsi qu'entre des buissons feuillus arrosés par une fontaine, et couchés mollement sur de riches tapis, Marphise et ses compagnons s'entretenoient agréablement ensemble en laissant passer le tems le plus chaud du jour. Maugis et Vivian qui venoient de reprendre leurs armes, veilloient au repos de leurs libérateurs, qui la plupart s'étoient désarmés, lorsqu'Hypalque arriva près d'eux. Vous savez que c'étoit cette même Hypalque à qui le superbe Rodomont avoit enlevé Frontin: ne pouvant émouvoir le Sarasin, ni par ses prières ni par ses menaces, elle étoit revenue sur ses pas, espérant, d'après ce qu'elle avoit entendu dire, joindre Roger et Richardet dans Aspremont; elle en sçavoit le

chemin, et bientôt elle les joignit près de la fontaine.

Hypalque, comme un messager spirituel qui sçait unir la finesse à la prudence en exécutant les ordres qu'il a reçus, crut ne devoir point adresser la parole à Roger; mais ce fut en sa présence qu'elle se plaignit bien haut à Richardet. Bradamante, lui dit-elle, m'avoit remis en main la bride de ce superbe Frontin que vous connoissez pour être si bon et si cher à votre sœur. J'avois déjà marché plus de trente milles pour arriver à Marseille, où j'avois ordre de l'attendre dans peu de jours, et je me croyois bien à couvert de toute insulte, ne pouvant craindre qu'on osât m'enlever un cheval que je dirois appartenir à la sœur de Renaud, lorsqu'un Sarasin féroce, sans avoir égard à ce nom qu'il eût dû craindre, a saisi la bride de Frontin.

Je l'ai suivi hier pendant tout le jour et la plus grande partie de celui-ci, m'efforçant de le toucher par mes prières; voyant à la fin qu'elles étoient inutiles, j'ai fait mille imprécations, mille menaces plus inutiles encore, et je l'ai quitté pour vous porter mes plaintes; mais j'espère en être bientôt vengée, car je l'ai quitté près d'ici, le laissant aux mains avec un brave et vigoureux Chevalier qui pourra bien le punir.

Roger eut à peine entendu ces mots qu'il se leva brusquement, et courut à Richardet auquel il demanda, pour tout prix de ce qu'il avoit fait pour lui, de lui remettre la punition de ce brutal qui venoit d'enlever le cheval que menoit Hypalque; quoiqu'il en coûtât beaucoup à Richardet de remettre à Roger le soin de venger un affront fait à sa sœur, il ne put refuser un Héros qui venoit de lui sauver la vie.

Hypalque servit de guide à Roger pour trouver ce Sarasin, et ne tarda pas à lui découvrir la vérité des faits et de la commission dont Bradamante l'avoit chargée: elle le conduisit en diligence vers cette place où deux routes se croisoient, et qui servoit de champ de bataille aux deux Sarasins lorsqu'elle les avoit quittés. Pleine d'impatience de reprendre Frontin, et d'être vengée de Rodomont, elle prit le chemin le plus court, quoiqu'il fut assez rude; mais lorsqu'elle arriva sur la place où Rodomont et Mandricard s'étoient battus, ils avoient déjà suspendu leur querelle; et vous sçavez que par l'entremise de Doralice, le Roi de Tartarie et celui d'Alger étoient convenus de remettre la fin de leur combat après qu'ils auroient secouru l'Empereur Agramant dont le camp étoit assiégé: ils reprenoient donc ensemble le chemin de leur armée, lorsque l'événement suivant les arrêta.

Leur route étant de passer près de la fontaine de Merlin, ils arrivèrent peu de tems après dans la prairie où Marphise et ses compagnons se reposoient à l'ombre. Cette belle et charmante fille étoit alors vêtue d'un de ces superbes habits de femme que Bertolas avoit destinés pour Lanfouse: ils lui séioient si bien; ses charmes en ce moment faisoient tellement oublier sa haute valeur, que tous les autres Chevaliers l'avoient suppliée de les laisser jouir du plaisir de les admirer.

Dès que Mandricard eut vu Marphise, il eut le desir de la conquérir par les armes, et le peu de tenue de ses sentimens lui faisant croire qu'un homme amoureux d'une jolie personne peut facilement l'échanger contre une autre également agréable, il espéra terminer toute querelle avec Rodomont, en lui faisant oublier l'enlévement de Doralice par l'offre qu'il alloit lui faire de cette jeune personne.

Mandricard qui desiroit conserver sa maîtresse, ne doutoit point que cette jolie demoiselle ne dût plaire subitement à tout homme galant et de goût, comme il l'avoit éprouvé lui-même au premier instant qu'il avoit vu Doralice. Le Tartare défia sur le champ au combat tous les Chevaliers qu'il vit rassemblés auprès d'elle.

Maugis et Vivian étant les seuls qui fussent

armés, se levèrent tous les deux, croyant que le compagnon de Mandricard les provoquoit pareillement; mais ce n'étoit point le dessein du Roi d'Alger, et cet Africain ne se présentant point, Vivian fut le seul qui mit sa lance en arrêt contre le Tartare: Vivian s'élance avec courage, et Mandricard avec sa furie ordinaire. Tous les deux se frappent dans la visière, mais avec un succès bien différent: Mandricard passe légèrement sans être ébranlé; sa lance brise l'écu de Vivian, qui tombe renversé sur la poussière: Maugis accourt, croyant qu'il vengera son frère, mais l'instant d'après, il est forcé de lui tenir compagnie sur l'herbe. Aldigier s'étant un peu plutôt couvert de ses armes que son cousin Richardet, court contre le Sarasin qui s'étoit armé d'une forte lance; elle vole en éclats entre ses mains, en frappant le casque de Mandricard: le Sarasin méprise la foiblesse d'une pareille atteinte; sa lance traverse l'écu d'Aldigier, lui perce l'épaule, et le jette par dessus la croupe de son cheval sur l'herbe fleurie qu'il rougit bientôt de son sang: Richardet se présente aussitôt; il avoit choisi la plus forte lance; ses yeux brilloient d'une audace guerrière; tout annonçoit en lui qu'il étoit digne d'être sorti du sang des plus illustres Paladins François: il en eût donné peut-être une preuve éclatante contre le

fier Tartare, mais son cheval ayant malheureusement glissé sur l'herbe verte, il tomba lourdement sur la prairie, entraînant son maître dans sa chute.

Aucun autre Chevalier ne se présentant plus pour joûter, le Roi de Tartarie crut avoir fait la conquête de Marphise; il s'approcha d'elle et lui dit: Damoiselle, vous êtes à moi; personne ne se présente plus pour vous défendre, et vous savez que, selon les droits de la guerre, vous ne pouvez contester que vous ne m'appartenez. Marphise jettant sur lui des regards fiers et dédaigneux: Je conviens, dit-elle, que tes droits seroient légitimes si j'eusse eu pour seigneur et pour maître un de ceux que tu viens de renverser; mais apprends que je n'ai jamais dépendu de personne, que je suis ma maîtresse, que je sçai me défendre, et qu'il faut me vaincre moi-même pour oser se croire être mon maître. Plusieurs Chevaliers, qui te valoient bien, sont déjà tombés sous mes coups: qu'on me donne mes armes, s'écria-t-elle d'un ton de colère! Ses écuyers obéissant; elle jette aussi-tôt ses vêtemens de femme; un seul mouchoir dérobe aux regards curieux une partie de ses charmes; sa belle taille se découvrant alors, on croit voir celle du Dieu Mars joint à la beauté de la Déesse qu'il aime.

Dès que Marphise est armée, elle ceint sa forte épée ; elle s'élance sur son cheval qu'elle se plaît à faire bondir sous elle ; elle se porte au bout de la carrière qu'elle mesure des yeux ; elle met une très-grosse lance en arrêt, et défie le fier Tartare : ce fut ainsi que dans les champs troyens on vit la brave Pantasilée combattre l'invincible fils de Thétis.

Les deux lances volèrent en éclats jusqu'aux nues, sans qu'aucune des deux superbes têtes en fût seulement agitée. Marphise, dans l'ardeur d'éprouver si son épée n'auroit pas plus de pouvoir sur son ennemi, revint promptement sur lui : Mandricard blasphéma contre le ciel et les élémens, en voyant qu'une simple fille étoit inébranlable à son atteinte ; Marphise, de son côté, s'irrita de ce que son premier coup d'épée n'avoit pas brisé son bouclier : l'un et l'autre précipitent leurs coups terribles ; mais leurs armes de la même trempe y résistent également : nul avantage ne paroît mettre quelque différence entre ces fiers ennemis : leur combat eût pu durer de même pendant tout le reste du jour, si Rodomont impatienté ne l'eût interrompu : Pourquoi, dit-il à Mandricard, puisque tu me parois en train de vouloir toujours te battre, ne pas continuer plutôt le combat que nous avons commencé ? Tu sais que nous ne l'avons

interrompu

interrompu que pour aller porter un prompt secours à notre armée, et que nous avions juré de ne livrer aucune espèce de combat auparavant. Et vous-même, belle et courageuse guerrière, dit-il respectueusement à Marphise, daignez écouter le récit de ce courier, et connoissez tout le besoin qu'Agramant auroit de votre puissant secours. Il poursuit en la suppliant, non-seulement de cesser son combat contre le Roi de Tartarie, mais même de prêter son bras invincible au fils de Trojan: Votre haute renommée, lui dit-il, ne peut en devenir que plus brillante encore, lorsqu'on saura que vous avez sacrifié le ressentiment de cette légère querelle pour accomplir une aussi belle et glorieuse entreprise. Marphise qui, comme nous l'avons dit, étoit partie du fond de l'Orient pour éprouver la valeur des Paladins François, se rendit sans peine à la prière de Rodomont, et prit le parti de marcher avec lui pour secourir Agramant et son armée.

Roger en arrivant avec Hypalque à cette croisée où deux combats s'étoient donnés en peu de tems, n'y trouva plus Rodomont, et en conclut facilement que ce Roi Sarasin étoit parti par l'autre route; croyant qu'il ne pouvoit être loin, et que d'ailleurs cette route conduisoit à la fontaine, il la reprit en suivant les traces

fraîches dont elle étoit marquée. Il pria Hypalque de retourner à Montauban qui n'étoit distant que d'une journée, et d'assurer Bradamante qu'il comptoit reprendre bientôt Frontin, et qu'il lui donneroit sur le champ de ses nouvelles. Il remit à la fidelle Hypalque la lettre qu'il avoit écrite dans le château d'Aigremont, et qu'il avoit toujours portée depuis dans son sein : il la conjura de plus de l'excuser auprès de Bradamante; il lui dit mille choses tendres pour celle qu'il adoroit, et croyoit toujours n'en dire pas assez. Hypalque n'en oublia rien, et prenant enfin congé de lui, son palefroi la porta dès le même soir à Montauban.

Roger suivant en diligence les traces fraîches de Rodomont, ne put le rejoindre qu'auprès de la fontaine, où bientôt il reconnut que Mandricard étoit avec lui. Les deux Sarasins en effet marchoient ensemble, s'étant promis mutuellement que ni l'un ni l'autre ne s'attaqueroient jurqu'à ce qu'ils eussent délivré le camp d'Agramant. Roger en arrivant reconnut Frontin, et par conséquent quel étoit l'ennemi qu'il avoit à combattre. Sur le champ, il couche sa lance en arrêt, et défie Rodomont, qui dans ce moment surpassa Job en patience, puisqu'il prit sur son orgueilleux courage de refuser un combat, quoiqu'il eût coutume d'être toujours

le premier à y provoquer les autres. Ce fut la première et la dernière fois de sa vie qu'on lui vit faire un pareil refus; mais, dans ce moment, il ne s'occupoit que du secours qu'il croyoit devoir au fils de Trojan; et quand il eût cru la défaite de Roger aussi facile que celle d'un lièvre saisi dans les griffes d'un léopard, il ne pouvoit y sacrifier le tems de porter un ou deux coups d'épée; ajoutez à cela qu'il se voyoit attaqué par Roger auquel il avoit enlevé Frontin, et que c'étoit le Chevalier de toute la terre contre lequel il avoit le plus de desir de s'éprouver, comme étant celui qui jouissoit de la plus haute renommée.

Cependant le desir de secourir le camp assiégé lui fit refuser le défi d'un Chevalier qu'en tout autre tems il fût allé défier lui-même jusqu'aux extrémités de la terre; il est sûr que Rodomont ne pouvoit se contenir plus qu'il ne fit alors, quand même il auroit été défié par Achille lui-même. Il sçut encore retenir si bien l'ardeur et la colère qui, malgré lui, pétilloient déjà dans son cœur et dans ses yeux, qu'il rendit compte à Roger avec tranquillité des raisons qui le déterminoient à refuser son défi, le priant de se rendre lui-même à celles qui devoient le porter à soutenir aussi la même querelle; il l'assura de plus qu'il seroit toujours prêt à terminer celle

qu'il avoit avec lui, dès que l'armée sarasine seroit délivrée. Songez enfin, lui dit-il, que le premier devoir d'un brave et honnête Chevalier, c'est de servir son maître par préférence même à ses plus vifs ressentimens. — Il m'est très-indifférent, lui répondit Roger, d'attendre à me battre contre toi jusqu'à ce que l'armée chrétienne soit dissipée, pourvu qu'à l'instant même tu me rende Frontin : réfléchis ! toi qui passe pour être brave, que l'action d'enlever mon cheval des mains d'une femme incapable de le défendre, est aussi basse qu'elle est injuste. Tu voudrois, dis-tu, que j'attendisse que nous fussions près d'Agramant pour finir cette affaire : ne l'espère pas, et ne crois pas que je t'accorde la trêve d'une seule heure, et que je diffère de me battre contre toi si tu ne me rends pas sur le champ mon cheval.

Tandis que Roger presse Rodomont de lui livrer ou Frontin, ou le combat auquel il le défie, une autre querelle s'élève encore, et Mandricard s'avance avec un air menaçant en voyant l'aigle que Roger porte sur son bouclier : cette aigle blanche sur un fond d'azur appartenoit bien légitimement à Roger qui descendoit d'Hector ; mais Mandricard l'ignoroit, il avoit fait la conquête des armes de ce héros Troyen, il ne vouloit pas souffrir qu'un autre

que lui portât sur son bouclier la même aigle blanche qui décoroit le sien, et qu'Hector avoit fait graver comme l'enbléme de l'enlèvement de Ganimède sur le mont Ida : je ne doute pas que vous ne sachiez comment ces belles armes étoient tombées au pouvoir de Mandricard, et comment la Fée Falerine avoit été forcée de les lui laisser enlever.

Mandricard et Roger s'étoient déjà battus une fois pour le même sujet, et je vous ai dit plus haut quelle fut la raison qui les força de se séparer. La querelle étoit restée indécise; ils ne s'étoient pas rencontrés depuis ce moment, et l'orgueilleux Mandricard, en voyant cette aigle, ne retenoit plus ses cris ni ses menaces : Téméraire, lui dit-il, je te défie au combat : quoi! peux tu donc oser encore porter mes armes ? Ne te souvient-il donc plus du jour où je te l'ai défendu ? mais n'espère plus que je t'épargne; il faut que tu paye cher ta folie, puisque mes menaces n'ont pu t'en corriger, et tu vas voir qu'il eu bien mieux vallu m'obéir que de t'exposer follement à ma vengeance. Ainsi que du bois sec et déjà bien echauffé s'embrâse au soufle le plus léger, de même le courroux de Roger s'enflamma dès la première menace que Mandricard osa lui faire : Quoi ! lui dit-il, tu crois donc ici me gouverner à ta volonté, parce que

tu me vois engagé dans une autre querelle ; mais apprends que je suis bon pour les soutenir toutes deux également en me faisant rendre mon cheval, et t'arrachant les armes d'Hector. Il n'y a pas long-tems que je me suis battu contre toi pour le même sujet ; mais alors ce fut moi-même qui t'épargnai, lorsque je m'apperçus que tu n'avois point d'épée : je vais te prouver aujourd'hui que cette aigle blanche te sera fatale : apprends que je la porte avec justice, et que mes pères l'ont toujours portée de même, depuis la mort du héros dont je descends, et dont tu n'as pu qu'usurper les armes. — C'est toi-même qui les usurpe, s'écria Mandricard en fureur, en tirant aussi-tôt la fameuse Durandal que Roland dans son accès de folie avoit jetée dans la forêt.

Roger qui ne manquoit jamais à prouver sa générosité, laissa tomber sa lance, dès qu'il vit son ennemi l'épée à la main, et tirant Balisarde, il embrassa son écu ; mais Rodomont et Marphise se jettèrent aussi-tôt entr'eux deux pour les séparer ; ils leur représentèrent avec force que ce moment n'étoit point celui d'en venir aux mains. Rodomont sur-tout étoit fort irrité de voir que Mandricard venoit de manquer deux fois de suite au traité qu'ils avoient fait ensemble. La première, lorsqu'il avoit pu croire qu'il se-

roit la conquête de Marphise; la seconde, lorsqu'il vouloit empêcher Roger de porter sa devise. Blessé d'ailleurs du peu d'intérêt que le Tartare paroissoit prendre au fils de Trojan : Arrête, lui dit-il, et puisque tu manques à la parole que tu m'as donnée, termine d'abord ton combat avec moi, puisque la querelle que nous avons ensemble est la plus ancienne et la plus forte; ce n'est que sous la condition de la vuider que j'ai fait une trève avec toi; je ferai raison après à Roger au sujet du cheval qu'il me demande; et toi, si tu conserves la vie, tu pourras la lui faire sur la devise de ton bouclier; mais j'espère te donner assez d'occupation pour que tu n'en puisse plus donner à Roger. — Tu te trompes bien, lui répondit Mandricard, c'est bien moi qui t'occuperai plus que tu ne voudras, et qui ferai couler ta sueur avec ton sang: la force et la vigueur me manque moins que l'eau ne manque dans une source vive; il m'en restera plus qu'il ne m'en faut pour faire raison, non-seulement à Roger, à plus de mille autres encore, mais au monde entier même, dès qu'on osera me tenir tête.

La colère et les menaces alloient en augmentant des deux côtés : Mandricard, comme un furieux, insultoit, défioit tout à la fois Rodomont et Roger; celui-ci ne sachant pas

supporter une injure ne vouloit rien entendre de tout ce qui pouvoit ménager un accord : Marphise alloit vainement de l'un à l'autre de ces trois guerriers, et s'efforçoit en vain à modérer leur colère.

Marphise en ce moment ressembloit au triste Laboureur dont les prés et les guérêts ne sont défendus des eaux enflées d'un fleuve que par une digue élevée à force de bras : si pendant un grand orage, il voit les eaux agitées percer cette digue, et s'ouvrir une voie pour détruire ses foins et ses moissons, il vole, il travaille à réparer cette brèche; mais souvent pendant qu'il se consume en efforts, son œil consterné voit la masse pesante des eaux s'en ouvrir une autre; il est enfin obligé de se retirer lui-même, et d'abandonner ses champs détrempés par les eaux qui les innondent de tous côtés. Roger, Rodomont, Mandricard, animés de la même fureur, n'écoutent plus Marphise : au moment où son bras retient l'un des trois, les deux autres lèvent leurs épées pour se charger; elle court, elle empêche l'un de ceux-ci de joindre son ennemi, les deux autres courent aussi-tôt l'un contre l'autre. Epuisée de parler et de retenir ces trois furieux, Marphise, parvient enfin à s'en faire écouter un moment. Seigneurs, leur dit-elle, écoutez enfin un bon conseil : différez à vuider

vos querelles jusqu'à ce que le fils de Trojan soit hors de péril; et si vous résistez à la justice de ce que je vous demande, je vous déclare que je reprends sur le champ mon combat avec Mandricard, et je veux lui prouver jusqu'à la fin, s'il est facile de me conquérir par la force des armes. Mais, croyez-moi, rendez-vous à la sagesse du parti que je vous propose, et partons tous les quatre ensemble pour secourir Agramant. — J'y consens, répondit Roger, si Rodomont me rend mon cheval. En un mot, je prétends qu'il me le rende sur le champ, ou qu'il le défende; et je le jure, je périrai sur cette place, ou ce sera monté sur Frontin que je partirai pour me rendre auprès d'Agramant. — Il te sera plus facile de mourir que de le reprendre, dit le fougueux Rodomont; au reste je proteste ici que c'est ton unique faute, si le fils de Trojan n'est pas secouru : pour moi je me prêtois à l'accord qu'on me proposoit; mais c'est toi qui viens de le rompre.

Roger fait peu d'attention à ce propos, et pour toute réponse il tire sa redoutable épée; il se jette sur Rodomont comme un sanglier; il le heurte avec son bouclier, avec son épaule, et le met dans un tel désordre, que de ce premier choc il lui fait perdre un étrier. Mandri-

card crie à Roger : Arrête, ou combats contre moi. A ces mots, plus cruel, plus félon même que ce Tartare ne l'avoit jamais paru, il a la brutalité de porter un coup furieux sur le casque de Roger.

A ce coup horrible que celui-ci n'a pas dû prévoir, il est forcé de plier la tête jusques sur l'encolure de son cheval ; et Rodomont, plus traître encore que Mandricard, saisit ce moment pour lui porter un second coup plus violent que le premier. Si le casque de Roger n'eût pas été plus dur que le diamant, il eût eu la tête partagée : il reste quelques instans couché sur le col de son cheval, et ses bras étendus laissent tomber les rênes et son épée. Le cheval l'emporte au-travers de la campagne, et Balisarde reste à terre derrière lui. Marphise qui, pendant tout le jour vient d'être sa compagne d'armes, est indignée de voir deux Chevaliers en attaquer un seul, et lui porter en traîtres deux coups aussi terribles ; elle vole à la vengeance, et porte un coup violent à Mandricard sur le haut de son casque.

Rodomont cependant poursuivoit sa victoire ; et s'il eût pu joindre Roger au moment que les bras ouverts il avoit perdu connoissance, Frontin restoit pour toujours en sa puissance ;

mais Richardet et Vivian coûrent promptement se mettre entre deux: ils empêchèrent le Sarasin de le joindre. Richardet le chargea, le mit en désordre ; et Vivian saisit ce moment de joindre Roger qui commençoit à reprendre ses esprits, et lui présenta sa propre épée. Dès que le brave Elève d'Atlant, en revenant à lui, se vit armé de cette épée, aussi furieux qu'un lion qui vient d'être enlevé par les cornes d'un taureau, et qui court plus terrible que jamais à la vengeance, il fond sur Rodomont, et frappe un coup que le casque de l'impie Nembrod n'eût peut-être pas soutenu sans se rompre, si ce coup eût été porté par Balisarde.

La Discorde s'applaudissant du succès de son souffle empoisonné, voit avec joie les quatre plus redoutables Chevaliers d'Agramant dans une fureur et dans une confusion d'intérêt et de querelles que rien ne peut plus appaiser ni débrouiller: elle appelle l'Orgueil, et lui dit: Mon frère, tout va bien ; viens avec moi; nous sommes à présent inutiles ici: allons revoir un peu nos bons petits Moines. Mais laissons aller ce vilain couple, et retournons à notre cher Roger qui vient de porter un rude coup sur le front audacieux de Rodomont. Le Sarasin frappa la croupe de son cheval avec sa tête

et la dépouille écailleuse de dragon qui lui couvroit le dos; trois ou quatre fois on le vit chanceler pour tomber à terre, et son épée pendante seroit tombée de sa main, si le cordon qui l'attachoit à son bras ne l'eût retenue.

Marphise, pendant ce tems, menoit assez mal Mandricard pour mettre le Tartare tout en sueur et souvent en désordre; celui-ci faisoit sentir aussi la force de ses coups à la guerrière; mais leurs armes étant également impénétrables, ils ne pouvoient faire couler leur sang: cependant un accident survenu pendant ce combat rendit le secours de Roger bien utile à la guerrière; en faisant tourner trop brusquement son cheval par un coup de main, le coursier avoit glissé sur l'herbe; elle ne put l'empêcher de tomber sur le côté: dans le moment où, par un coup d'éperon, elle espéroit le faire relever, le féroce Tartare la heurta si violemment avec Bride-d'or qu'il acheva de la renverser: il eût sans doute profité de cet avantage, si Roger (débarrassé de Rodomont qu'il avoit laissé reprenant à peine ses esprits) n'eût pas couru sur le Tartare, auquel il porta de sa nouvelle épée un coup si furieux que s'il eût porté le même avec Balisarde, le front du féroce Sarasin eût été partagé par la moitié.

Rodomont cependant revenoit à lui dans ce moment, et voyant Richardet, il s'élançoit pour le punir du secours qu'il venoit de donner à Roger; mais son cousin Maugis qui s'en apperçut eut recours à ses enchantemens pour le sauver de la furie du Roi d'Alger: quoiqu'il n'eût point alors son Livret qui renfermoit les invocations les plus terribles, il se souvint de quelques mots suffisans pour se faire obéir par quelques esprits infernaux; il en soumit un à passer dans le corps du cheval de Doralice, que ce Démon anima sur le champ de la fureur qui ne cesse jamais de les dévorer: le très-paisible palefroi qui portoit la fille du Roi de Grenade fit subitement un saut de trente pieds de long, en s'élevant à dix de hauteur; mais cependant il le fit avec un mouvement assez doux pour que Doralice n'en fut pas ébranlée et ne perdît pas la selle: on imagine bien qu'elle dut faire un furieux cri, lorsqu'elle se vit tout-à-coup en l'air; cet énorme saut ne fut pas la fin de sa peine: les pieds du palefroi ne touchèrent pas plutôt la terre, que ce Diable l'emporta de nouveau, le faisant courir par monts et par vaux, et la pauvre Doralice criant plus fortement que jamais au secours.

Rodomont qui l'entend quitte tout autre

dessein que celui de la secourir ; il vole sur ses pas : Mandricard qui s'en apperçoit, ne s'occupe plus ni de Roger ni de Marphise ; il ne voit que sa maîtresse et son rival prets à s'échapper ensemble de ses mains, et la jalousie le fait voler après eux.

Marphise se relève pendant ce tems, brûlant de se venger de l'affront qu'elle a reçu ; mais Mandricard est déjà trop loin pour qu'elle puisse espérer de le rejoindre. Roger voit avec douleur que ce combat est terminé par l'éloignement des deux Sarasins, et ce qui l'afflige le plus, c'est l'impossibilité qu'ont Marphise et lui de rejoindre avec des chevaux ordinaires leurs ennemis montés sur Frontin et sur Bride-d'or.

Roger ne veut pas abandonner Frontin à Rodomont, Marphise veut achever de se venger et de punir Mandricard ; il leur en coûteroit trop à tous les deux pour abandonner cette querelle, et tous deux prennent le même parti de suivre leurs ennemis ; ils sont presque sûrs de les trouver dans le camp des Sarasins qu'ils doivent défendre contre les assauts que Charlemagne est prêt à lui donner : ils partent donc ; mais Roger n'oublie pas de prendre congé de ses compagnons.

Roger s'approche du frère de sa chère Bra-

damante pour lui dire adieu ; tous deux se font les protestations les plus tendres d'une éternelle amitié. Roger alors prie Richardet d'assurer sa sœur de son éternel attachement ; mais il paroît en même tems pénétré d'un respect si profond pour elle, que tout ce que Richardet et les autres entendent de sa bouche ne peut leur faire naître d'autre idée que celle de l'admiration qu'il a pour les vertus sublimes et le courage de la charmante guerrière.

On imagine bien quels furent les tendres adieux qu'il reçut des trois frères ; ils furent dictés par la reconnoissance éternelle qu'ils lui devoient et qu'ils lui jurèrent : pour Marphise, elle étoit tellement animée et pressée de suivre ses ennemis, qu'elle avoit oublié de leur dire adieu, et Vivian et Maugis furent obligés de courir après elle pour pouvoir au moins la saluer d'assez loin : Richardet en fit de même ; le seul Aldigier ne put remplir le même devoir étant retenu par sa blessure.

La guerrière et Roger prirent ensemble le chemin de Paris à la suite du Roi d'Alger et de celui de Tartarie : c'est dans le chant suivant, Seigneur, que ma voix va vous faire entendre quels furent les actions merveilleuses et même surnaturelles que ces Chevaliers exécu-

tèrent; mais c'est avec douleur que je vous peindrai dans mes chants tous les maux dont ces deux couples formidables accablèrent les malheureux sujets du grand Empereur Charles.

Fin du vingt-sixième Chant.

CHANT XXVII.

SEXE spirituel et charmant, non-seulement vous êtes enrichi de mille dons par la nature, et vous êtes paré par les grâces, mais il semble aussi que le ciel se plaise à vous éclairer; vos premières idées sont toujours lumineuses, vos premiers mouvemens ne vous trompent presque jamais, et la sagesse n'est point en vous le fruit tardif de la réflexion: il n'en est pas ainsi de cet autre sexe qui se croit supérieur au vôtre; il faut qu'il discute, qu'il pèse long-tems le pour et le contre pour prendre enfin un parti sage et prudent; il a tout à craindre, s'il se détermine à la légère, et s'il ne pense mûrement à tout ce qu'il doit prévoir: Maugis nous en donne un bien triste exemple.

Le premier mouvement du fils de Bauves fut bon sans doute, lorsqu'il déroba son cousin Richardet aux coups du fier Rodomont et du fils d'Agrican; mais ne fut-il pas privé de toute raison en ne prévoyant pas qu'il alloit envoyer lui-même ces deux redoutables guerriers à la destruction de l'armée chrétienne? Si Maugis eût réfléchi plus mûrement, il auroit pu faci-

lement sauver de même Richardet sans causer tant de mal aux troupes de sa Religion ; ne pouvoit-il donc pas commander à l'esprit qui s'étoit emparé du cheval de Doralice, de l'emporter aux extrémités de l'Orient ou du Couchant, et de l'éloigner de Paris ? Ce fut faute de penser que Maugis ne prévit pas tout le mal qu'il alloit causer à sa patrie. L'Ange rebelle, que l'ingratitude et la noire méchanceté bannirent du ciel, ne manqua pas cette occasion de nuire ; et ne respirant que le carnage et la destruction, dès qu'il ne se vit point forcé de suivre une route prescrite, il vola vers les lieux où ceux qu'il attiroit sur ses pas pouvoient faire le plus de mal et de ravage dans l'armée de Charles.

Le Démon renfermé dans les flancs du palefroi de Doralice continua de l'emporter avec la même rapidité, sans que les rivières, les marais, les montagnes et les précipices pussent l'arrêter. Il lui fit traverser de même l'armée françoise et angloise, et le portant jusques dans le camp d'Agramant, il ne s'arrêta qu'auprès de la tente du Roi de Grenade.

Rodomont et Mandricard suivirent d'assez près Doralice pendant le premier jour ; quelquefois ils la voyoient encore de loin ; mais l'ayant ensuite perdue de vue, ils suivirent ses

traces comme le chien de chasse suit le lièvre et le léger chevreuil : ils ne cessèrent de marcher jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans le camp d'Agramant, où bientôt ils apprirent que Doralice étoit entre les mains du Roi Stordilan son père.

O grand Charles, puisse maintenant la puissance céleste te protéger, non-seulement contre la fureur de ces deux redoutables ennemis, mais aussi contre celle de ceux qui se préparent à t'attaquer ! Gradasse et Sacripant viennent de s'unir pour tourner leurs armes contre toi ; tu te vois privé dans ce même tems de deux feux ardens qui pouvoient guider tes soldats, et porter la terreur parmi tes ennemis ; il semble que les ténèbres se répandent sur ton armée, lorsqu'à la fois elle est privée des bras victorieux de Roland et de Renaud. L'un, exposé tout nud à toutes les intempéries de l'air, est conduit par sa folie au-travers des montagnes et des plaines ; l'autre, n'étant guères plus sage, s'éloigne de toi, lorsque son secours t'est le plus nécessaire ; il marche au hasard dans tous les lieux qu'il croit marqués par les pas d'Angélique.

Je vous ai déjà dit comment un vieux Enchanteur avoit fait croire au fils d'Aimon que Roland emmenoit Angélique ; Renaud étoit accouru sur le champ à Paris pour la chercher et l'enlever

au Comte d'Angers; et vous vous souvenez sans doute, que son sort fut d'être envoyé sur le champ par Charles dans la Grande Bretagne pour y demander du secours.

D'abord après la bataille où Renaud se couvrant de gloire avoit eu celle de renfermer Agramant dans son camp, ce Paladin courut comme un fol dans tous les Couvens de Nonès, dans toutes les petites maisons des fauxbourgs; il chercha sa maîtresse jusques dans les tours, dans tous les lieux possibles, et ne la trouvant point, la sombre jalousie lui fit imaginer que Roland auroit bien pu la conduire dans l'un de ses châteaux d'Aglantes ou de Blaye pour jouir en liberté de tous ses charmes: il y courut; mais ne l'y trouvant point, il revint à Paris, où, n'en ayant point de nouvelles, il crut être plus heureux en l'attendant, tantôt sur le chemin d'Angers, tantôt sur celui de Blaye; et marchant nuit et jour, soit à l'ardent Soleil, soit à la clarté de la Lune, on croit qu'il fit au moins deux cents fois le chemin de Paris à l'une ou l'autre de ces deux villes.

Cet antique ennemi, qui fit lever une main coupable à notre première Mère vers cette pomme interdite à ses desirs, jettant alors ses sombres regards sur les Chrétiens et sur Charles, profita de l'absence de Renaud pour le faire attaquer par l'élite des Guerriers Sarasins; il ins-

pira dès-lors à Gradasse, qui venoit de s'échapper du château d'Atlant avec Sacripant, de venir avec son compagnon au secours du camp assiégé d'Agramant, et d'attaquer l'armée de Charles; il les conduisit lui-même par des chemins inconnus, tandis qu'il envoyoit un autre Démon du second ordre pour presser l'arrivée de Rodomont et de Mandricard, ce qui lui fut facile en leur faisant voir sans cesse les traces du cheval de Doralice.

Il en envoya même un autre pour conduire Marphise et Roger; mais il eut soin de lui faire sa leçon auparavant: il lui fit retarder un peu la marche de la Guerrière. Ce vieux Démon étoit trop fin pour ne pas empêcher que ce couple aussi brave qu'aimable se rencontrât avec celui des deux féroces Rois Sarasins: il prévoyoit bien que s'ils se voyoient en chemin, la querelle du cheval se renouvelleroit, et qu'il seroit retardé dans le projet qu'il avoit de nuire à l'armée chrétienne.

Les quatre premiers arrivèrent ensemble sur un terrein élevé d'où l'on découvroit facilement le camp assiégé, et les quartiers de l'armée que l'on pouvoit connoître par les bannières qui flottoient au gré des vents: ils tinrent conseil ensemble, et conclurent d'aller attaquer Charles et de lui faire de vive force lever le siége qu'il faisoit du camp d'Agramant.

Les quatre Sarasins se serrent ensemble : ils entrent dans les quartiers de l'armée chrétienne; l'un crie Afrique, l'autre crie Espagne; ils se déclarent hautement pour ennemis. Toute l'armée françoise crie tumultueusement aux armes; mais à peine les troupes attaquées par les quatre Maures ont-elles essuyé les premiers coups, qu'elles se mettent en déroute: le reste du camp, qui ne voit aucun corps considérable d'ennemis, ignore encore la cause de cette allarme, et l'attribue à l'ivresse de quelques Suisses, ou bien à l'incartade de quelques Gascons : cependant chaque troupe se rassemble sous sa bannière, prend les armes, et déjà le ciel retentit du bruit des instrumens guerriers.

Charles entouré de ses Paladins, et couvert de ses armes, demande vainement quelle est la cause du désordre qu'il apperçoit dans son armée; il arrête quelques fuyards; il voit avec surprise qu'ils sont couverts de sang, et quelques-uns ont perdu le bras ou la main. Plus Charles marche en avant, plus il voit la terre couverte de morts et de mourans qui se débattent dans le sang; il en trouve dans le même état jusqu'aux derniers campemens de son armée. On appercevoit aisément la route que les quatre terribles Sarasins avoient tracée; et Charles en l'observant d'un œil triste, ressembloit au père de famille qui vient

allarmé pour reconnoître les ravages que la foudre a faits en son passage après être tombée sur son habitation.

Ce premier secours n'étoit pas encore arrivé jusqu'aux remparts du camp d'Agramant, lorsque Roger et Marphise attaquèrent les François d'un autre côté : l'un et l'autre avoient vu du premier coup d'œil quel étoit le chemin le plus court pour arriver au camp qu'ils vouloient secourir.

Marphise et Roger, en entrant dans l'armée françoise, pouvoient donner une idée juste de ce qu'on voit dans l'effet terrible d'une mine : le sillon noir de la poudre qui s'embrase, disparoît à l'œil; sur le champ la mine éclate; elle remplit l'air d'une gerbe affreuse de feu, de morts, et de rochers qui volent en éclats : on voit ce couple audacieux s'ouvrir un passage sanglant qu'ils jonchent de têtes et de membres dispersés : c'est ainsi que le tourbillon furieux qui vole en tournoyant pendant une forte tempête, renverse ce qui s'oppose à son vol impétueux et trace sa route et son ravage sur les flancs d'une montagne qu'il sillonne : Plusieurs de ceux qui fuyoient les épées meurtrières du Roi d'Alger et de ses compagnons, et qui croyoient se mettre en sûreté par une prompte fuite, ont le malheur de venir se livrer aux coups de Marphise et de Roger : il semble

que les mortels ne puissent éviter leur destinée, et que pour fuir la faulx cruelle qui les poursuit, ils courent d'eux-mêmes au-devant de ses funestes coups. Le péril dont ils veulent s'échapper les précipite dans un péril plus pressant encore; semblable alors au renard qui se sentant étouffé dans sa retraite par une fumée épaisse, s'élance de son trou profond, et tombe avec ses petits dans la gueule des chiens dévorans.

Marphise et Roger parviennent, et pénètrent ainsi dans les remparts du camp d'Agramant: tous les yeux se tournent sur eux pour les admirer: les cris de joie s'élèvent de toutes parts; déjà les assiégés perdent leur consternation, et la terreur que leur inspiroient les Paladins François. Bien loin de craindre les assiégeans, il n'est aucun Sarasin qui ne se trouve assez brave pour en combattre un cent, et tous ensemble prennent la résolution d'ouvrir les barrières et de fondre sur l'armée qui les entoure.

Tous les instrumens moresques retentissent à la fois; l'air frémit de leurs sons multipliés. Les bannières, les drapeaux se relèvent et s'agitent dans leur marche; d'un autre côté, les Capitaines de Charles réunissent les François, les Allemands, les Anglois et les Lombards pour résister à cette attaque imprévue. Une affreuse et sanglante mêlée s'émeut à grands flots de toutes

parts: Rodomont, Mandricard, Gradasse, Sacripant, et non loin d'eux Marphise et Roger, portent la mort et le ravage dans tous les rangs: les troupes chrétiennes et leur Empereur même, ne songent déjà plus qu'à regagner les murs de Paris, en criant d'une voix lamentable: Ah! bienheureux Saint Jean, ah! bon Saint Denis.

Non, Seigneur, mes chants ne pourroient exprimer qu'elle étoit l'émulation et les efforts incroyables de Marphise et des cinq autres guerriers; vous pouvez donc juger qu'elle nombreuse quantité de chrétiens tombèrent sous leurs coups, et quel fut le violent échec qu'essuya Charlemagne, dont Ferragus et plusieurs braves Capitaines Maures accouroient achever la défaite. Les ponts ne pouvant contenir la multitude des fuyards, une partie tomba dans la Seine: plusieurs se voyant entourés, et croyant leur mort certaine, desiroient alors d'avoir les ailes d'Icare. Presque tous les Paladins François furent pris, à l'exception du Marquis de Vienne, et d'Ogier le Danois; le premier avoit l'épaule droite percée; et l'autre étoit blessé dangereusement à la tête. Si Brandimart eût été comme Roland et Renaud, éloigné de Paris, Charles eût été forcé de l'abandonner, (s'il avoit pu s'en échapper lui-même.) Brandimart soutient quelques tems l'effort des ennemis; mais étant enfin obligé de se

retirer, Agramant vainqueur se vit à la fin de cette sanglante journée en état d'assiéger une seconde fois Charlemagne dans sa capitale.

Cependant, déjà les cris des veuves éplorées, des timides orphelins, et des vieillards consternéss'élèvent et pénétrent jusques dans les voûtes célestes où Michel etoit alors tranquillement assis; il s'élève, et sortant des nuées épaisses, il voit l'horrible multitude d'un peuple fidelle qui va devenir la pâture des loups et des corbeaux: la terre étoit jonchée des sujets de Charles et de ses alliés. Le bienheureux Ange en devint tout rouge de colère, il connut que l'Éternel avoit été mal obéi, il ne put se cacher à lui-même qu'il avoit été trompé, et que la scélérate de Discorde l'avoit trahi; l'ordre positif qu'elle avoit reçu de lui ne lui permettoit pas de laisser appaiser d'un instant la querelle la plus vive entre les Sarasins; et Michel vit bien que loin de l'exécuter, elle avoit fait tout le contraire: Michel, tel qu'un valet plein de zèle qui sçait qu'il a manqué de mémoire, en oubliant la commission la plus importante que son maître vient de lui donner, quoique ce soit celle qu'il doit avoir le plus à cœur de bien exécuter, Michel songe vîte comment il pourra s'y prendre pour s'excuser; il veut que l'Éternel n'ait pas le tems de s'appercevoir de sa faute, et se garde bien de paroître à ses yeux avant qu'il ne

l'ait réparée ; il se dépêche donc, et vole à tire-d'ailes au Monastère où la première fois il a déjà trouvé la Discorde : il voit la scélérate assise au beau milieu du chapitre des Moines qui disputoient alors entre eux pour l'élection des Officiers de leur Couvent : la maligne bête s'étouffoit de rire en voyant ces bons Pères se jetter leurs breviaires à la tête ; elle déchanta bien lorsqu'elle se sentit prendre par les cheveux, et que Michel l'assomma de coups de poings et de coups de pieds.

Ce ne fut pas le tout, l'Ange se saisit du bâton de la croix, et la frappant dos et ventre sur les bras et sur la tête, il la rossa rudement, tant que le bâton put durer ; la misérable eut beau crier de toutes ses forces miséricorde, et serrer les genoux du divin Messager, il ne l'abandonna pas, et la chassa devant lui jusqu'au camp d'Agramant, en lui disant, Scélérate, si je te vois un instant t'éloigner d'ici, sois sûre que je t'étrillerai bien encore d'une autre façon.

La Discorde, presque épaulée, les bras et le dos tout noirs de coups, et mourant de peur de retomber encore sous la main de Michel, se dépêcha bien vite de se servir de ses soufflets pour attiser le feu qu'elle avoit d'abord fait naître, et ce feu devenant bientôt une vraie fournaise, il sem-

bla dès-lors s'exhaler en flammes de tous les cœurs.

Rodomont, Roger et Mandricard, plus ardens encore que les trois autres, saisirent le moment où Charles en fuite laissoit le tems au fils de Trojan de jouir de sa victoire et de contempler son armée triomphante. Tous trois en même tems courent à ce Prince, lui racontent avec chaleur les griefs qu'ils ont les uns contre les autres, lui demandent le combat, et le prient de décider sur les deux premiers qui se battront ensemble.

Marphise arrive sur ces entrefaites, et demande vivement qu'Agramant lui laisse terminer son combat contre Mandricard qui l'a provoquée le premier; alors la pétulante Marphise ne veut pas différer d'un jour, d'une seule heure, et veut sur le champ être mise aux mains avec le Tartare.

Rodomont ne prétend pas moins qu'elle à se battre, et représente au fils de Trojan, qu'il n'a différé de vuider sa querelle que pour accourir à son secours: Roger l'interrompt en criant, qu'il ne souffrira pas que Rodomont diffère de lui rendre son cheval, et qu'il s'en serve pour se battre avec un autre que lui.

Mandricard se mit aussi de la partie, et son insolente folie lui fait répéter à Roger les mêmes reproches qu'il a déjà faits sur l'aigle blanche

qu'il porte pour armes : il veut également terminer ses trois querelles ; il ose défier à la fois trois adversaires dont aucun ne l'eût refusé, s'il eût eu le consentement d'Agramant : ce Prince fait tout ce qu'il peut pour rétablir quelqu'accord entre eux ; mais voyant à la fin qu'ils sont tous également sourds à sa voix, il leur dit d'attendre au moins qu'il leur assigne l'ordre dans lequel ils devront combattre, et pour éviter d'en décider lui-même, il prend le parti de s'en rapporter au sort ; il fait donc écrire quatre billets. On tire, et le premier porte les noms de Mandricard et de Rodomont ; le second, ceux de Roger et de Mandricard ; le troisième, ceux de Roger et de Rodoment, et celui qui porte les noms de Marphise et de Mandricard se trouve être le dernier.

On voyoit près de Paris un terrein qui contenoit plus d'un mille d'espace ; une petite élévation l'entouroit comme les galeries qu'on voit autour des cirques. Ce terrein avoit été jadis occupé par un château dont il ne restoit plus que quelques débris : on peut le comparer à cette élévation qu'on voit entre Parme et Borgho San Domingo. C'est en ce lieu qu'on dressa la lice, environnée de pieux d'une médiocre élévation ; on lui donna l'espace nécessaire, et sa forme fut un quarré long. Deux portes selon l'usage, s'ouvroient au milieu des deux faces les plus étroites ;

on eut soin de dresser en dehors, mais prés de la lice, des pavillons fermés pour ceux qui devoient combattre; et ces pavillons furent prêts le jour qu'Agramant avoit marqué pour décider ces grandes querelles.

Le pavillon destiné à Rodomont étoit à l'occident; Ferragus et Sacripant se disposoient à couvrir ce Roi de ses fortes armes et de sa peau écailleuse de dragon, tandis que Gradasse et Falsiron attachoient les célèbres armes d'Hector sur le fils d'Agrican dans le pavillon qui regardoit l'Orient. Agramant étoit assis sur un balcon élevé; Marsile et Stordilan étoient à ses côtés: bienheureux furent les spectateurs qui purent se tenir sur la petite élévation, sur celles qui s'en trouvèrent voisines, et même sur la cime de quelques arbres. la foule de ceux qu'attiroit ce grand combat étant innombrable: plusieurs Princesses et grandes Dames d'Arragon, de Castille et des pays qui s'étendent depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à la France étoient dans un autre riche balcon à la suite de la Reine d'Espagne; on y remarquoit Doralice vêtue de couleur de rose et de céladon; et quoique Marphise ne portât que les habits simples qui convenoient à son humeur guerrière, elle eût effacé l'air noble et la beauté d'Hyppolite, lorsqu'elle étoit à la tête de ses Amazones sur les bords du Thermodon.

Déjà le premier Héraut d'armes portant sa cote d'armes divisée en deux couleurs, étoit entré dans la lice pour faire observer les loix imposées pour les combats; déjà sa voix avoit proclamé la défense de donner aucune espèce d'avis, de signes et de secours aux combattans: la troupe attendoit le signal et se plaignoit de la lenteur des combattans, lorsqu'on entendit s'élever une grande rumeur du pavillon de Mandricard; elle alloit même toujours en augmentant.

Il est bon que vous sçachiez, Seigneur, que c'étoit Gradasse et le Tartare, qui crioient alors l'un contre l'autre, et que ce dernier avoit déjà contre le Roi de Séricane une quatrième querelle toute aussi vive que les trois autres. Gradasse, en attachant les armes de Mandricard, reconnut à sa forme comme à son nom gravé sur la garde, la redoutable épée de Roland: il vit de plus sur la garde de Durandal les célèbres armes écartelées d'Almont auquel le Comte d'Angers, quoique bien jeune encore, avoit arraché cette épée dans Aspremont en lui donnant la mort. Vous sçavez que Gradasse n'étoit parti de la Séricane, et n'avoit conquis la Castille, et battu les François dans un grand combat, que dans l'espérance de conquérir cette épée; et sa surprise fut extrême de la voir au côté du Roi de Tartarie: il lui demanda vivement s'il s'en étoit rendu le maître

par la force ou par quelque traité. Je me suis, il est vrai, battu long-tems contre Roland, répondit orgueilleusement Mandricard, pour m'emparer de cette épée ; et voyant que je ne voulois lui donner aucune trêve jusqu'à ce qu'il me l'eût cédée, il a sans doute contrefait le fol pour jetter ses armes et me l'abandonner, et l'on doit voir qu'il a fait comme le castor qui se retranche lui-même ce qu'il a de plus précieux, pour l'abandonner aux chasseurs et pour sauver sa vie.

Non, certes, répondit Gradasse en fureur, ni toi ni personne ne posséderont une épée qui m'a coûté déjà tant de dépense et tant de travaux ; tu peux t'en munir d'une autre, car je prétends avoir celle ci. Que Roland soit fol ou qu'il soit sage, peu m'importe, je trouve cette épée, et je m'en empare ; la prendre sans témoins comme toi sur un grand chemin, c'est l'avoir volée : pour moi, c'est le cimeterre à la main que je la veux disputer ; la force de mon bras sera ma dernière raison, c'est en champ clos que je prétens plaider cette cause : apprends qu'il faut que tu gagnes cette épée avant que de la tirer contre Rodomont, et l'ancien usage est d'acheter ses armes de façon ou d'autre avant de pouvoir s'en servir dans un combat. — Par Mahomet, répondit Mandricard, nul son ne peut être aussi doux à mon oreille que celui de la voix d'un

téméraire

téméraire qui me provoque au combat; mais fais en sorte que Rodomont consente à me laisser battre en premier lieu contre toi, et qu'il attende à me combattre après ta défaite. Va, ne crois pas que je refuse de te répondre, et à tout autre qui voudra se présenter. — Non, non, s'écria brusquement Roger présent à cette dispute, je ne souffrirai point qu'on change rien à l'ordre du combat dont le sort a décidé. Tu dois la première fois entrer en lice avec Rodomont, et la seconde avec moi; et le tour de Gradasse ne peut venir qu'après. Si la raison qu'il t'oppose est bonne (quant au hasard qui seul t'a donné Durandal,) tu dois de même avant que de te battre contre personne, acheter la devise que tu portes; c'est celle de mes pères et la mienne: tu ne peux avoir de droits sur elle avant que de m'avoir désarmé. Mais puisque j'ai déjà consenti que l'on tirât au sort l'ordre des combats, je consens qu'il soit suivi, pourvu qu'il n'y soit rien changé: si tu veux troubler cet ordre, je le troublerai plus vivement encore que toi; et je ne souffrirai pas que tu portes mes armes pour combattre un autre que moi.

Quand vous seriez l'un et l'autre des murs, dit le Tartare en fureur, vous ne m'empêcheriez pas de me servir de Durandal, et de me parer de ma noble devise. Alors emporté par sa colère, il

frappe de son poing fermé le coup le plus violent sur la main droite de Gradasse, et fait tomber Durandal à terre. Le Roi de Sérican, surpris de cette insolente audace, reste immobile pendant un instant dont Mandricard profite pour ramasser l'épée : indigné de l'affront public qu'il a reçu, et de se voir enlever Durandal par une pareille surprise, Gradasse recule deux pas, tire son cimeterre, et l'audacieux Tartare non-seulement voit avec plaisir qu'on l'attaque, mais il défie aussi Roger: Venez, venez, crie-t-il, tous les deux ensemble contre moi, et que Rodomont y vienne en troisième: que l'Afrique, l'Espagne et tout le genre humain m'attaquent, rien ne peut me faire ni tourner ni baisser la tête. En disant ces mots il espadonne avec Durandal, il embrasse fortement son bouclier, et il brave et défie également Roger et Gradasse : Laissez-moi, de grâce, dit au premier le Roi de Sérican, punir cet enragé de son extravagance.

Pardieu, répondit Roger, je ne peux vous le céder, et c'est à moi de le châtier de sa témérité, retirez-vous. — Non, cria Gradasse. Tous les deux contestent et finissent par attaquer le Tartare qui se bat avec fureur, et ce combat auroit été sans doute bien sanglant, si plusieurs des spectateurs ne se fussent jettés entre eux; ils apprirent même à leurs dépens

qu'il est souvent dangereux de vouloir séparer des gens à qui la fureur a fait perdre la tête.

Rien n'auroit pu les contenir sans l'arrivée d'Agramant et du Roi Marsile; les trois combattans s'arrêtèrent par respect en les voyant paroître : le fils de Trojan se fit éclaircir du sujet de cette seconde querelle : après bien des soins et bien des remontrances, il fit consentir Gradrasse à souffrir que Mandricard se servît de Durandal dans le combat qu'il devoit soutenir contre Rodomont: mais tandis qu'Agramant appaisoit cette forte querelle, le bruit que l'on entendit s'élever de la tente de Rodomont, annonça qu'il s'en élevoit une toute aussi violente entre le fier Roi d'Alger et Sacripant.

Le Roi de Séricane, comme nous l'avons déjà dit, avoit aidé Rodomont à se couvrir des armes de Nembrod, et Ferragus l'avoit secondé dans cet acte honorable au Roi d'Alger; s'étant tous les deux approchés de son cheval qui couvroit alors son frein d'une écume fraîche, (c'étoit ce beau Frontin de la perte duquel Roger étoit si justement indigné :) Sacripant, comme Chevalier expérimenté, regardoit avec soin si ce cheval étoit bien tenu et en bon état de servir son maître; ce fut en l'examinant de plus près que quelques taches bien marquées, et plusieurs beautés particulières à ce cheval, le

firent reconnoître par Sacripant qui ne put douter que ce ne fût son cher Frontalet, pour lequel il avoit essuyé plusieurs querelles, et dont la perte l'avoit affligé si vivement que pendant long tems il n'avoit voulu marcher qu'à pied.

Le fripon de Brunel avoit eu l'art de le dérober de dessous lui, le même jour qu'il vola l'anneau d'Angélique, qu'il enleva Balisarde à Roland, et qu'il prit aussi l'épée de Marphise. Brunel, depuis son retour en Afrique, avoit fait présent en même tems au jeune Roger de Balisarde et de Frontalet, auquel Roger avoit donné le nom de Frontin.

Aussi-tôt que Sacripant eut bien reconnu qu'il ne se trompoit pas, il dit poliment à Rodomont: Sçavez-vous, Seigneur, que ce beau cheval est à moi; c'est le même que Brunel me vola près d'Albraque: je pourrois vous présenter bien des témoins de cette vérité, mais comme ils sont tous très-éloignés, si quelqu'un osoit me la disputer, je la lui prouverois par les armes; je consens de tout mon cœur que vous vous en serviez pour le combat que vous allez livrer, à condition toutefois que vous voudrez bien convenir que c'est de mon consentement que vous vous en servirez, et que je ne fais que vous le prêter; car si vous pensiez autrement, Seigneur, je serois obligé, malgré moi, de le défendre par les armes.

L'orgueilleux Rodomont, fier de sa force et de son courage qui surpassoit en effet tout ce qu'on rapporte des Héros les plus célèbres de l'antiquité, répondit avec un air hautain : Mon cher Sacripant, tout autre que vous ne me tiendroit pas impunément un pareil langage, et je lui ferois bientôt voir qu'il eût été plus heureux pour lui d'être né privé du pouvoir de parler ; mais en faveur de plusieurs jours que nous venons de passer ensemble, je vous prie seulement d'être attentif au combat que je vais livrer à Mandricard ; et je crois que vous me direz de bon cœur après avoir vu la fin du combat, Seigneur, le cheval est à vous.

Ton espèce de courtoisie, lui répondit Sacripant plein de dépit et de colère, me paroît en vérité bien brutale ; pour moi je te dis avec franchise et très-clairement, que tu ne comptes plus sur ce cheval pour ton combat ; je te le défens, moi ; tant que je tiendrai cette épée, je t'empêcherai de t'en servir, et n'eussé-je que mes ongles et mes dents pour défendre cette querelle, je la soutiendrai encore.

De ces paroles tous les deux en vinrent aux injures, aux menaces et bientôt au combat ; la paille ne s'enflamme pas plus promptement ; Rodomont étoit armé de toutes pièces, et Sacripant n'avoit que son épée, mais son adresse

extrême à la manier faisoit qu'il s'en couvroit tout entier.

Sacripant n'avoit pas à beaucoup près la force du Roi d'Alger; mais son grand cœur, sa souplesse, son coup-d'œil et sa dextérité pouvoient y suppléer : la roue qui roule pour écraser le grain, ne tourne pas avec plus de vîtesse que Sacripant tournoit autour de Rodomont. Il lui portoit des coups, et sçavoit éviter tous les siens. A la fin Ferragus et Serpentin, tirant leurs épées, les séparèrent; Grandonio et plusieurs Seigneurs Maures leur aidèrent à retenir les combattans : cependant la rumeur que ce combat excita fut assez grande pour être entendue de l'autre pavillon, où l'on s'occupoit alors à contenir la colère de Mandricard, de Roger et du Roi de Séricane.

La nouvelle de cette autre dispute vint bientôt jusqu'aux oreilles d'Agramant; on lui dit que Rodomont et Sacripant étoient aux mains; et le fils de Trojan confus, troublé par tant de querelles différentes, dit au Roi Marsile : Courez promptement à cet autre pavillon; et tandis que je contiendrai ceux-ci, faites vos efforts pour rétablir l'accord entre les autres.

L'orgueil de Rodomont se calma, lorsqu'il vit Agramant; il se retira quelques pas d'un air respectueux; Sacripant eut les mêmes égards

pour le fils de Trojan: mais après leur avoir demandé le sujet d'un si terrible débat, il fit d'inutiles efforts pour les accorder ensemble. Sacripant s'entête à vouloir que le Roi d'Alger le prie de lui prêter son cheval, et ne veut le lui céder qu'à cette condition. Ni le ciel ni vous, répond le superbe Rodomont, ne me ferez consentir à demander rien de ce que je peux ne devoir qu'à mon courage.

Agramant interroge le Roi de Circassie pour sçavoir quels sont ses droits sur ce cheval, et comment on a pu le lui voler. Sacripant le lui conte ingénuement, et ne peut s'empêcher de rougir, en lui avouant comment cet adroit fripon de Brunel eut l'adresse de le surprendre dans une rêverie si profonde qu'il avoit sçu dérober son cheval nud sous lui, le laissant sur la selle qu'il avoit appuyée sur quatre pieux.

Marphise, qui venoit d'accourir au bruit comme beaucoup d'autres, n'eut pas plutôt entendu conter l'histoire de ce singulier vol, que son visage s'enflamma, la Guerrière se souvenant que le même jour son épée avoit été dérobée: elle se rappella aussi d'avoir vu fuir le larron sur ce même cheval, et reconnut alors le bon Sacripant, que d'abord elle ne s'étoit pas bien remis. Tous ceux qui les entou-

roient ne purent pas s'empêcher de porter leurs regards vers Brunel. Plusieurs d'entre eux l'ayant entendu se vanter quelquefois d'avoir fait ces adroits larcins, ils se le montroient les uns aux autres, tant qu'à la fin Marphise en conçut quelques soupçons ; ils furent donc bientôt éclaircis par ceux qu'elle questionna : tout ce qu'ils lui répondirent lui confirma que ce Brunel avoit dérobé son épée ; le fils de Trojan, au lieu de le faire pendre, comme il l'avoit bien mérité, l'avoit fait Roi de Tingitane, ce qui certainement étoit d'un fort mauvais exemple: l'ancien ressentiment de Marphise se ranima si promptement et si fort qu'elle ne put différer d'un moment sa vengeance et la punition, non-seulement du vol de son épée, mais encore de toutes les mauvaises plaisanteries dont Brunel l'avoit accablée lorsqu'elle couroit après lui.

Elle se fit promptement attacher son casque par son Ecuyer, ayant déjà le reste de ses armes ; on la vit très-rarement sans les porter depuis le jour où l'amour de la gloire avoit rempli son cœur. Elle marche fièrement vers les gradins élevés sur lesquels Brunel étoit assis ; elle débuta par lui donner un coup de poing bien appliqué, et le levant de son siége d'une seule main, de même qu'une aigle enleveroit une

poule dans ses serres, elle le porta de cette manière jusqu'auprès d'Agramant: Brunel très-effrayé de se trouver dans de si terribles mains; jettoit les hauts cris et demandoit merci; ses cris même se firent entendre, malgré ceux que la multitude étonnée jettoit de tous côtés. Marphise s'approchant du fils de Trojan, lui dit avec un air altier: Je veux me faire justice de ce scélérat, quoiqu'il soit votre vassal, et le pendre de mes propres mains, parce que le même jour qu'il vola Frontin à Sacripant, ce larron eut aussi l'audace de me voler mon épée, et si quelqu'un ose dire ici que ce dont je l'accuse n'est pas vrai, je lui déclare qu'il en a menti: je ne fais que ce que ce fripon mérite en le punissant; mais comme on pourroit m'imputer d'avoir attendu le tems où les plus braves Guerriers sont retenus par leurs propres querelles pour faire un semblable défi, je veux bien différer encore trois jours pour le pendre; et si pendant ce tems personne ne se présente pour sa défense, je rendrai bientôt quelques corbeaux heureux, en leur exposant le corps de ce méchant petit monstre: je parts pour me rendre à trois lieues d'ici; je me tiendrai dans cette tour voisine d'un bois; je n'aurai qu'une de mes demoiselles avec un seul valet près de moi: si quelqu'un ose y venir me redemander ce lar-

ron, je lui déclare que je l'attends. A ces mots elle prit le chemin de cette tour, sans attendre que personne lui répondit : elle tenoit Brunel par les cheveux couché sur les arçons de la selle ; le malheureux crioit en vain appellant ceux qu'il croyoit ses meilleurs amis à son secours.

Agramant resta confondu de cette nouvelle aventure ; il ne pouvoit comprendre comment un si grand nombre de querelles s'élevoient à la fois ; il étoit d'ailleurs très choqué du manque de respect de Marphise, quoiqu'il méprisât intérieurement ce fripon qu'il avoit pensé plusieurs fois faire pendre, sur-tout depuis le vol de l'anneau d'Angélique ; mais l'acte de Marphise lui parut trop violent pour le pouvoir souffrir : déjà ce Prince se préparoit pour courir promptement après elle, et pour en prendre vengeance, mais le sage Roi Sobrin qui se trouvoit présent l'arrêta. Non-seulement, lui dit-il, vous commettriez trop la dignité de votre état en courant après cette Guerrière pour la combattre, quand même vous seriez sûr de la vaincre ; mais outre qu'elle est assez redoutable pour rendre votre victoire douteuse, quel honneur pourriez vous espérer de vous être battu contre une femme, et d'avoir défendu la vie d'un coquin ; il vaut bien mieux que vous laissiez pendre Brunel ; et quand il ne

vous en coûteroit que de montrer un œil menaçant pour le sauver, en vérité, vous ne devriez pas empêcher qu'on punisse un pareil larron : vous pourrez tout au plus envoyer dire à Marphise que vous la priez de le ramener devant vous la corde au col, pour que vous le condamniez vous même comme étant votre sujet, en lui promettant de la satisfaire pleinement, et en l'assurant que vous aimez beaucoup mieux que Brunel et tous ceux qui lui ressemblent soient pendus que de perdre son amitié.

Agramant écoutoit le sage Sobrin avec confiance, et se rendoit presque toujours à ses conseils : il le crut si bien cette fois qu'il n'envoya personne à Marphise, et qu'il défendit même à tous ses Chevaliers de prendre la défense de Brunel ; il aima mieux employer tout son pouvoir et toute son intelligence à terminer les grands différends qui devenoient si nuisibles à ses intérêts présens.

La Discorde se trouvant assez contente de la bonne besogne qu'elle avoit faite, oublia les coups qu'elle avoit reçus, et se mit à rire de tout son cœur : Oh ! pour le coup, dit-elle, en se rappellant toutes ces différentes querelles, bien habile qui pourroit les accorder. L'Orgueil sautoit aussi de joie avec sa compagne, et tous les deux se proposoient bien de fournir de nou-

veaux alimens aux brasiers qu'ils avoient allumés. La Discorde alors éleva vers le ciel un cri perçant pour apprendre à Michel la pleine victoire qu'elle venoit de remporter. Paris trembla: les eaux de la Seine se troublèrent à cet horrible cri, qui retentit jusqu'au fond des Ardennes, où les bêtes de cette vaste forêt pleines d'épouvante s'élancèrent de leurs retraites; les antres et les rochers des Alpes, et même ceux des Cévennes, mugirent, et les côtes de la Neustrie, de la Guienne et de la Gascogne répondirent à ces mugissemens; le Rhône, la Saône, la Garonne et le Rhin s'agitèrent et franchirent leurs rivages, et la mère éplorée et tremblante serra fortement son enfant sur son sein. Cinq redoutables Guerriers, en effet, étoient prêts à se battre, disputoient sur l'honneur d'obtenir la première lice, et leurs querelles étoient si compliquées qu'Apollon même eût eu peine à les débrouiller. Agramant commença par vouloir défaire le premier nœud; c'étoit celui de la belle Doralice que Rodomont et Mandricard se disputoient.

Le fils de Trojan eut beau se servir de la persuasion et des propos les plus flatteurs auprès de ces superbes ennemis, il ne pouvoit jamais accorder deux hommes également animés par l'orgueil et par l'amour: un moyen qu'il ima-

gina lui réussit cependant, lorsqu'il eût épuisé tous les autres; il leur proposa de s'en rapporter au choix de Doralice. L'amour propre alors agit également sur tous les deux, et leur fit accepter cette nouvelle proposition: Rodomont, en effet, avoit bien quelques raisons de se flatter que le choix de Doralice seroit en sa faveur; il l'avoit aimée long-tems avant que Mandricard la connut: il en avoit même reçu quelques légères faveurs de l'espèce de celles qui peuvent allier la sagesse avec l'amour; et c'est sur cet ancien tems, et sur tous les prix remportés dans les tournois et dont il avoit porté l'hommage à ses genoux, qu'il fondoit son espérance: Mandricard ne disoit mot, il n'avoit l'air ni d'espérer ni de craindre; mais il jouissoit intérieurement de beaucoup de sécurité: Doralice étoit sensible; il n'imaginoit pas qu'elle pût être ingrate, et toute l'espèce de reconnoissance et de souvenir dont Rodomont pouvoit se flatter ne lui paroissoit rien en comparaison des sentimens présens dont il étoit sûr que la tendre Doralice étoit bien doucement occupée: le Soleil avoit sans cesse éclairé les amours de Rodomont; la nuit avoit souvent enveloppé les siens de ses voiles épais: il rioit en lui-même, lorsqu'il voyoit toute la cour Sarasine présumer que Doralice se décideroit en faveur de Rodomont.

L'un et l'autre ayant prêté serment entre les mains de leur Empereur de se soumettre au choix de Doralice, ils furent ensemble auprès de cette Princesse ; elle rougit beaucoup, elle baissa les yeux ; mais bientôt les attachant avec tendresse sur Mandricard, elle lui donna la préférence. Un étonnement général suivit cet arrêt, et Rodomont en fut d'abord si surpris et si consterné qu'il resta quelques instans immobile et sans oser lever les yeux ; mais pourtant la rougeur de la colère éteignit celle de la honte sur le visage irrité du Roi d'Alger. Il appelle à haute voix de cette décision injuste ; il serre avec fureur le pommeau de son épée, et crie en présence d'Agramant et de toute sa cour, que les armes seules doivent juger une cause qui ne peut l'être avec justice par une femme légère toujours sujette à faire un mauvais choix : pour Mandricard, qui s'attendoit à cette préférence si bien méritée : Fais ce que tu voudras, dit-il à Rodomont ; ayant que ton vaisseau puisse entrer dans le port, je lui ferai voir bien du pays. Agramant se crut en droit alors de leur en imposer à tous les deux, et donnant le tort à Rodomont, il lui défendit de rechercher plus long-tems son rival sur une querelle que l'amour venoit de juger, et c'est ainsi qu'il réprima sa colère.

Rodomont, qui ne cède que par respect à son

Empereur, voit que dans ce moment il reçoit un double affront par le choix que fait son infidelle maîtresse et par les ordres absolus qu'Agramant ose lui donner; il ne veut plus s'arrêter un seul instant dans cette cour; il part, sans parler à personne, suivi de deux seuls Ecuyers, et sort sur le champ du camp des Sarasins; il ressembloit en ce moment au taureau furieux qui se trouve forcé de céder la génisse qu'il aime à son vainqueur. Cet animal jaloux cherche les bois et les rivages les plus solitaires; il s'éloigne des pâturages fertiles pour aller se cacher dans les marais, ou sur les bruyères stériles; qu'il soit au soleil, ou qu'il s'enfonce dans l'ombre épaisse, il ne peut éteindre la fureur et l'amour qu'il exprime par ses longs mugissemens; ce fut ainsi que Rodomont s'éloigna d'Agramant et de son ingrate maîtresse.

Roger eut grand desir de le suivre pour lui disputer Frontin; il prenoit déjà ses armes, lorsqu'il se souvint que c'étoit alors que le sort décidoit son combat contre Mandricard; il ne voulut pas être prévenu par Gradasse qui disputoit Durandal au Tartare; il laissa Rodomont tranquille pour ne plus s'occuper que du combat qu'il devoit livrer, et remit après l'avoir fini le projet de poursuivre le ravisseur de Frontin.

A l'égard de Sacripant, qui n'étoit pas retenu par les mêmes raisons, il suivit les traces de Rodomont en diligence; il l'eût même bientôt joint sans une aventure qui l'arrêta jusqu'au soir: le hasard lui fit appercevoir une femme qui venoit de tomber dans la Seine; sa générosité naturelle lui fit faire de longs efforts pour lui sauver la vie.

Pendant ce tems, son cheval s'écarta; il eut peine à le rattraper, et perdant ainsi les traces du Roi d'Alger, il fut obligé de courir après plus de deux cents milles pour le retrouver; et lorsque le pauvre Sacripant put enfin joindre Rodomont, il eut le malheur de perdre tout à la fois et son cheval et sa liberté: mais ce n'est pas le moment de raconter cet événement; nous devons être trop occupés de Rodomont, qui n'a pas plutôt quitté son Empereur et sa maîtresse qu'il s'en plaint, et jette feux et flammes contre eux. Souvent chemin faisant, quelques échos, cachés dans la cavité des roches, répétoient ses soupirs et ses plaintes amères: O cœur imparfait des femmes, s'écrioit-il, que tu changes légèrement, que tu respectes peu la foi des sermens! insensé l'homme qui peut croire à ceux que tu proferes!

Quoi! Doralice, le plus fidèle amour, ma soumission à tes ordres, dont je t'ai donné tant de

de preuves, n'ont pu captiver ton cœur! hélas! devois tu changer aussi vite de sentimens! comment ce Tartare a-t-il pu si promptement te séduire! non, je ne peux imaginer qu'une seule raison de ton indigne légèreté. Ah! Doralice, le sort t'a fait naître femme! sexe perfide, le ciel et la nature t'ont produit pour rendre l'homme malheureux, il eût peut-être été plus fortuné sans toi. Oui, tu naquis pour le tourmenter; de même que l'on voit naître sur la terre des ours, des loups et des serpens; dans l'air et dans nos guérets, des cousins, des tons et des mouches guêpes: c'est ainsi que le froid pavot, l'yvraie et le chardon étouffent le bon grain. Pourquoi cette nature si puissante n'a-t-elle pas fait pour l'homme ce qu'elle a fait pour les arbres qui se reproduisent d'eux-mêmes par leurs rejettons, et même par des entes propres à donner tant de saveur à leurs fruits? Ah! qu'il est aisé de voir que cette nature porte toujours en elle le germe du mal; mais aussi c'est sans doute, parce qu'elle n'est jamais parfaite, qu'on la représente sous la figure d'une femme. Non, non, femmes perfides, ne vous énorgueillissez point de donner la naissance à l'homme. Voyez le lys parfumé naître entre des feuilles d'une odeur insuportable; voyez la rose naître de même du sein des épines venimeuses. Contrariantes,

dédaigneuses et superbes ; sans foi, sans aucun sentiment, sans raison; entreprenantes, cruelles, tracassières et perfides, vous ne naissez que pour le malheur éternel du genre humain.

C'est ainsi que Rodomont dans son dépit mortel exhaloit ses plaintes : tantôt le cœur serré, sa voix se faisoit entendre à peine ; d'autres fois animé par la fureur, il faisoit retentir au loin ses cris. On voit bien en vérité, qu'il avoit absolument perdu la raison, car j'ose assurer que pour une ou deux femmes qui mériteroient les reproches de ce Sarasin, il en est cent qui sont dignes de nos justes louanges : moi-même, je conviens que quoique je n'en aie jamais pu trouver une fidelle, il peut s'en trouver quelques-unes dont un galant homme ne puisse pas se plaindre ; mais mon mauvais sort ne m'en a jamais fait aimer une de cette espèce ; et si sur cent il n'y en avoit qu'une de mauvaise, je crois qu'il auroit la barbarie de me faire porter ses chaines. Je ne me vois donc qu'une ressource, c'est d'en chercher sans cesse une nouvelle, avant que mes cheveux aient achevé de blanchir : peut-être enfin en trouverai-je une dont en conscience je pourrai dire un peu de bien. Ah ! grands Dieux, que je saisirai bien ce bonheur inespéré! que ma langue, ma prose, mes vers, toute mon existence auront d'ardeur et de plaisir à rendre

ses charmes et son nom célèbres, ainsi qu'à publier sa gloire.

Rodomont, injuste pour son Roi comme pour sa maîtresse, passoit également les bornes en se plaignant avec la même fureur contre lui; il voudroit que la foudre, la tempête, et tous les maux sortis de la boëte de Pandore, détruisissent son Empire jusqu'à ses fondemens: il désire qu'Agramant soit dépossédé de son trône, chassé de ses États, et que pauvre et sans secours il languisse dans la plus mortelle douleur; mais par un reste de générosité, Rodomont desire aussi de le rétablir alors dans son empire, de le porter au comble de la gloire, de lui faire connoître qu'il est son ami le plus fidèle quoiqu'il en ait été maltraité, et que cet ami combattroit pour lui l'univers entier.

Le Roi d'Alger maudissant et regrettant ainsi tour-à-tour et son Empereur et sa maîtresse, marchoit à grandes journées, et laissoit peu de repos au bon Frontin: enfin, il arriva sur les bords de la Saône; elle a sur sa droite le chemin de la mer de Provence qu'il vouloit prendre, afin de s'embarquer pour retourner en Afrique: il vit la Saône couverte de bateaux; ses bords l'étoient par d'immenses troupeaux. Les Sarasins, maîtres de la France depuis Aiguemortes

jusqu'à l'Espagne, et presque jusqu'à Paris, se servoient des rivières navigables autant qu'ils le pouvoient pour conduire leurs convois à leur armée, et les conducteurs de ces convois passoient ordinairement la nuit en de bonnes hôtelleries établies d'espace en espace sur les bords de ces fleuves.

Rodomont voyant la nuit déjà noire, se rendit aux prières engageantes d'un hôte qui le fit descendre chez lui : on eut grand soin de son cheval ; on lui servit un très bon souper, et même on lui porta des vins de Corse et de Grèce, Rodomont ayant prévenu l'hôte que quoiqu'il aimât à manger comme les Maures, il aimoit aussi à boire comme les François.

L'hôte, qui ne se contente pas de lui faire faire très-bonne chère, lui rend toute sorte d'honneur, ayant connu facilement que ce Seigneur devoit être très-illustre ; mais il s'aperçut bien qu'il étoit triste et distrait ; et en effet Rodomont, toujours occupé de ses peines et de son ingrate maîtresse, buvoit et mangeoit sans dire un seul mot. Cet hôte, l'un des plus rusés qui fut en France, et qui même avoit eu l'adresse de conserver ses biens et d'exercer sa profession au milieu des ennemis, avoit appelé près de lui plusieurs de ses parens pour l'aider

à bien tenir son auberge ; mais aucun d'eux n'osoit ouvrir la bouche devant Rodomont dont ils respectoient le silence.

Le Sarasin, en effet, se perdoit en mille pensées différentes, et ne jettoit des regards assurés sur aucun d'eux. A la fin, devenu par degrés plus tranquille, il eut l'air d'un homme qui sort d'un véritable sommeil ; il leva ses yeux jusques-là fixes et toujours sombres, et regarda l'hôte et sa famille avec un air assez doux ; rompant enfin ce long silence, il questionna l'hôte et ceux qui l'accompagnoient sur leur genre de vie, et leur demanda s'ils étoient mariés. Dès que plusieurs qui l'étoient eurent répondu, la seconde question fut plus embarrassante ; car il leur demanda de lui dire ingénuement ce qu'ils pensoient de leurs moitiés. Ils répondirent tous, excepté l'hôte, qu'ils les croyoient aussi bonnes que fidelles : C'est bien fait à vous, leur dit l'hôte avec un rire sardonique, mais bien d'autres peuvent avoir une opinion différente ; et par ma foi, voulez-vous que je vous le dise franchement, je vous regarde tous comme de pauvres imbéciles de croire si facilement à leur fidélité : demandez-le plutôt à ce bon seigneur, je parie qu'il est de mon avis, s'il n'a pas envie de disputer et de dire qu'une taupe a la blancheur de la neige.

Une femme fidelle ressemble au phénix; on n'en trouveroit pas deux dans le monde ; mais comme très-heureusement chacun croit l'avoir trouvée dans la sienne, il n'est aucun mari qui puisse échapper à tous les bons tours que les coquines savent leur jouer. Heureux celui qui possède cette palme de la fidélité ! mais, je le répète, heureux aussi ceux qui croyent bien fermement l'avoir trouvée !

J'étois vraiment dans la même erreur que vous tous; autrefois je croyois bonnement que beaucoup de femmes étoient sans reproche : un Gentilhomme de Venise arriva par bonheur chez moi pour me tirer de cette erreur ; il s'appelloit François Valerio : je n'ai jamais oublié le nom de ce galant homme que je regarde comme un de mes bienfaiteurs. Le gaillard savoit toutes les ruses, tous les tours d'adresse dont les femmes peuvent se servir ; il connoissoit même toutes les histoires antiques et modernes qui pouvoient prouver son opinion; je crois même que le bon monsieur s'appuyoit bien sur sa propre expérience ; aussi soutenoit-il avec vigueur que si quelque femme paroissoit conserver une pudeur sévère, c'est qu'elle avoit le très rare mérite d'être beaucoup plus adroite qu'une autre ; il me fit cent contes à mourir de rire de tous les accidens arrivés aux bonnes gens

un peu trop crédules : je ne m'en rappelle pas à présent la troisième partie : mais je m'en souviens d'un qui m'a paru si plaisant, que je l'ai gravé dans ma mémoire aussi fidellement que si je l'eusse inscrit sur le marbre : je pourrois même vous amuser en vous le racontant, Seigneur, dit-il à Rodomont, si je pouvois espérer que ce récit put vous être agréable.

Vous ne pouvez à présent, répondit le Roi d'Alger, rien faire qui puisse me plaire autant que de me raconter une aventure qui se rapporte aussi bien à mes idées présentes ; et pour que vous puissiez mieux vous bien rappeller les faits, et me les conter plus à votre aise, je vous prie de vous asseoir vis-à-vis de moi. Trouvez bon que ce ne soit que dans le chant suivant que je vous répète ce que l'hôte se plut à raconter au Roi d'Alger.

Fin du vingt-septième Chant.

CHANT XXVIII.

FEMMES aimables ! et vous dont le bonheur est de les adorer, de grace n'écoutez point l'histoire que l'hôte de Rodomont se prépare à conter ! vous savez quel est la malignité de cet hôte ; vous seriez blessées de sa médisance ; mais, après tout, les propos d'un homme de cette espèce ne doivent pas porter coup : on sait que de tout tems le vulgaire imbécille aime à parler de tout à tort et à travers : vous pouvez d'ailleurs passer ce chant, parce qu'il ne tient point du tout à cette très-véritable histoire. Je ne rapporte ce conte que par respect pour Turpin que je suis toujours avec fidélité, c'est lui qui met ce conte absurde dans la bouche de cet hôte. Non, sexe charmant, non ; vous ne pouvez me soupçonner d'une malignité coupable : mes discours, mes vers, tous mes actes ont prouvé et prouveront encore à quel point je vous aime et je vous révère, et j'agirois contre mon propre cœur si je ne vous étois pas dévoué jusqu'au dernier soupir.

Passez donc les feuilles suivantes que je n'écris qu'à regret, ou si vous hasardez de les lire,

regardez ce conte comme une de ces fictions incroyables qu'on offre à la crédulité ; mais enfin puisque je suis forcé de suivre exactement le bon Turpin, je vous dirai donc que l'hôte s'étant bien arrangé vis à-vis de Rodomont, ce fut ainsi qu'il commença son histoire :

Astolphe, devenu Roi de Lombardie par la retraite claustrale de son frère aîné, joignoit aux fleurs de la jeunesse une si parfaite beauté qu'Apelle et Xeuxis l'eussent choisi pour modèle, s'ils eussent voulu peindre Endimion ou Narcisse ; il avoit quelque chose de la foiblesse de ce dernier : il savoit trop qu'il étoit beau ; il étoit trop sensible au plaisir de se l'entendre dire ; il l'étoit moins à la puissance, aux richesses, à l'étendue de ses Etats, qu'à la préférence qu'on donnoit à sa figure sur celle de toute la plus brillante jeunesse de l'Italie.

Un jour que les courtisans du jeune Roi louoient jusqu'à la beauté de sa main, en présence de Fauste, Cavalier Romain, Astolphe trouvant peut-être que les éloges du Romain étoient trop froids, lui demanda s'il connoissoit quelque créature assez parfaite pour pouvoir lui être comparée ; mais il fut assez surpris de sa réponse : Seigneur, lui dit Fauste, tel que vous êtes à mes yeux, et tel que je vois que vous l'êtes à ceux de tous les autres, je crois que

la nature a peu produit d'hommes aussi charmans que vous ; je pense même que le seul de ses ouvrages qui puisse vous être comparé, c'est mon jeune frère Joconde ; ses charmes ; ses perfections ne me paroissent point inférieures aux vôtres, et même permettez-moi de ne vous pas donner la préférence sur lui.

Rien ne pouvoit paroître plus impossible que ce que répondit Fauste à celui qui croyoit posséder la palme de la beauté ; le désir de voir Joconde, peut-être même une jalousie secrète, porta le jeune Astolphe à le presser d'engager son frère à venir dans sa cour : Je crains bien, Seigneur, lui répondit Fauste, de ne pouvoir le déterminer à ce voyage ; tranquille dans sa patrie, cultivant les biens qu'il a reçus de ses pères, heureux sur leurs anciens foyers, mon frère ne connoît point l'ambition ; il n'est jamais sorti des environs de Rome, et le voyage de Pavie l'effayeroit autant que de travesser toutes les mers. D'ailleurs, comment espérer de l'arracher des bras d'une jeune épouse qu'il adore, et dont il est tendrement aimé ? Le bel Astolphe fut si pressant dans ses prières, si libéral dans ses dons, que Fauste ne put lui refuser de partir pour Rome, et de lui promettre de faire tous ses efforts pour réussir à déterminer Joconde.

Le succès du voyage de Fauste fut cependant plus prompt et plus facile qu'il ne l'avoit espéré ; Joconde ne put résister aux prières d'un frère qu'il aimoit ; sa jeune épouse parut se rendre aux grandes espérances qu'il avoit mis sous ses yeux.

Le beau Romain fixa lui-même le jour de son départ : Fauste, qui savoit mieux que lui combien la parure peut être utile à relever la beauté, lui fit faire des habits riches et galants. Pour Joconde, il ne s'occupoit que du désespoir de son épouse ; souvent il mêloit ses larmes avec les siennes : Ah ! cruel, s'écrioit elle en le serrant dans ses bras, ton départ m'arrache le cœur ; comment pourrai-je être absente de toi, sans perdre la vie !

Plus le jour fatal approchoit, plus cette tendre épouse sembloit frémir du moment qui les alloit séparer, Joconde lui jura mille fois qu'il seroit tout au plus deux mois éloigné d'elle : Ah ! crioit-elle, que ce terme est long ! hélas ! espères-tu donc me retrouver en vie ? privée du sommeil, ne me souciant plus de soutenir ma malheureuse existence, ne me réveillant pas pour te voir, ne pouvant plus m'endormir dans tes bras, le soleil verra couler mes larmes ; je troublerai la nuit par mes gémissemens ; je me croirai seule dans l'univers. Ah ! Joconde, tu m'arra-

ches la vie ; (elle ôtoit de son col, en disant ces mots, un riche reliquaire et le lui présentoit ;) porte-le, mon cher Joconde, comme un symbole du nœud sacré qui nous unit : il a reposé long-tems sur mon cœur ; je veux qu'il soit sur le tien pour te rappeller sans cesse ta tendre et fidèlle compagne. Joconde baisa le reliquaire qu'il ne put placer alors que sous son chevet ; car il lui restoit peu de momens à passer avec cette épouse adorée : il devoit le compte de tous ces momens à l'amour.

Une heure avant l'aurore du jour qui va les séparer, la malheureuse épouse, épuisée par ses transports et par ses larmes, paroît succomber et reste immobille: Joconde craint qu'elle ne soit expirée de douleur ; il porte une main tremblante sur son sein; il sent heureusement le mouvement régulier d'un cœur qui l'adore : il approche sa bouche de ses lèvres, il trouve qu'elle respire doucement ; il juge que le Ciel, touché de ses peines, les calme alors par le sommeil ; il craint de renouveller son désespoir par un adieu trop douloureux : il sent qu'il y peut succomber lui-même, il croit devoir saisir ce moment pour partir ; il s'arrache enfin de cette couche nuptiale dont il est si sûr que l'amour et la vertu conserveront la pureté jusqu'à son retour.

Éperdu, baigné de larmes, Joconde court se jetter dans les bras de son frère, s'habille à la hâte; tout est prêt pour leur départ: Fauste attendri, qui le voyoit faire un mouvement vers la chambre de son épouse, l'embrasse, l'arrache à lui-même, et le fait monter à cheval. Fauste respectant la douleur de son frère, marche un mille avec lui sans lui parler; c'est Joconde qui rompt le premier le silence. : Ah! grands Dieux, dit-il, qu'ai-je fait! Mon trouble et ma douleur m'ont fait oublier le beau reliquaire. Edile pensera peut-être qu'il n'est pas d'un prix assez cher à mon cœur; tout peut allarmer une épouse aussi tendre: mais, ajouta-t-il je lui marquerois trop peu d'égards en n'envoyant qu'un domestique, d'autant plus que c'est sous le chevet de son lit que je l'ai laissé: je te conjure, mon cher frère, de marcher plus lentement jusqu'à Bucano; sois sûr que je t'y rejoindrai dans peu. Joconde, sans attendre aucune réponse, part à toutes jambes, arrive à Rome au moment où le soleil va paroître; et rentrant chez lui par une porte de derrière, dont heureusement il avoit la clef, il monte sans faire aucun bruit jusqu'à la porte de la chambre d'Edile.

Joconde écoute quelque tems à cette porte, il n'entend aucun bruit; il remercie le Ciel de ce que sa chère Edile dort si tranquillement;

il tourne doucement la clef, marche plus doucement encore ; le jour qui pénètre déjà dans la chambre lui fait voir ce lit si cher, cet asyle paisible de tout ce qu'il adore : l'amour fait palpiter son cœur : lorsqu'il entrouvre les rideaux, ah ! Dieux, quel spectacle s'offre à sa vue : il croit que ses yeux sont troublés ; il frémit, il approche. Le malheureux connoit enfin qu'il ne se trompe pas ; il voit, il reconnoit Edile entre les bras d'un jeune valet élevé chez lui dès son enfance. Le passage subit de l'amour à la fureur rendit Joconde immobile ; il porta la main sur son épée, il pensa percer ces deux coupables amans : mais, (pourra-t-on le croire !) l'amour encore eut le pouvoir de retenir son bras, le sein d'Edile étoit si beau : Joconde ne put obéir à cet honneur féroce qui lui crioit de se venger ; tout ce qu'il peut faire pour satisfaire en partie aux ordres cruels qu'il en recevoit, c'est de sortir promptement de cette chambre fatale pour n'être pas soupçonné d'avoir été le témoin tranquille de l'affront qui lui perce le cœur : il descend avec les mêmes précautions, remonte à cheval, et l'âme déchirée, la tête absorbée par une douleur sombre et muette, il part et rejoint son frère.

Fauste, et même tous ceux qui suivoient les deux frères, s'apperçurent aisément du trouble

et du changement qui paroissoient sur le visage de Joconde; mais heureusement les signes avec lesquels on caractérise un semblable malheur ne sont point évidens; ils furent même très-éloignés de croire que rien de semblable put avoir part à la douleur dont Joconde étoit accablé: son frère ne l'attribua qu'à sa séparation d'Edile qu'il avoit laissée seule en proie à ses mortels regrets.

Joconde eût bien désiré que la certitude du contraire n'eût pas frappé ses yeux; le spectacle affreux qui les avoit trop bien éclairés, s'y rappelloit sans cesse; son frère, pour chercher à le distraire de sa rêverie profonde, avoit la maladresse de lui parler à tous momens d'Edile; il ignoroit que c'étoit agraver la plaie qui saignoit dans son cœur. Le malheureux Joconde ne put ni manger ni dormir pendant le long chemin qu'ils firent de Rome à Pavie; et ce tems suffit pour lui caver les yeux, et pour pâlir les roses de ses lèvres et de son teint.

Fauste, étant prêt d'arriver à la cour d'Astolphe, joignoit à la douleur que lui causoit l'état fâcheux de son frère, celle de le présenter pâle, triste et décoloré à ce Prince si jaloux de sa beauté; que devoit-il penser, en effet, de Fauste qui, pour soutenir la comparaison qu'il avoit osé faire, ne lui présentoit qu'un homme

dont le visage flétri ne brilloit d'aucune de ces fleurs qui le rendoit si vain?

Fauste crut devoir prévenir le Roi de Lombardie, et lui manda dans une Lettre, que son frère accablé par la fatigue et par quelque chagrin secret, étoit tombé malade; qu'il avoit la fièvre, et que son changement total ne lui permettoit pas de se montrer à ses yeux. Astolphe, plein d'impatience, et sans doute bien aise que Joconde ne fut pas en état de lui disputer la palme, envoya promtement chercher les deux frères, et les fit loger dans son palais.

Assez semblable aux jolies femmes qui louent facilement celles dont elles ne craignent pas la supériorité, Astolphe loua beaucoup ce qui pouvoit se voir encore des beaux traits de Joconde; il convint que si la maladie n'eût pas terni l'éclat de ses yeux et de son teint, il eût pu tout au moins l'égaler; et quelque mouvement de jalousie qu'il eût eu peut-être, ne pouvant plus nuire au penchant qu'il se sentit pour Joconde, il le combla de prévenances et de marques d'amitié.

Cette faveur marquée du Roi de Lombardie eût pu faire le souverain bonheur de quelque Courtisan, mais elle ne put rien prendre sur la douleur profonde dont le malheureux époux d'Edile étoit pénétré: se dérobant aux fêtes, au

tumulte

tumulte de la Cour, et même aux caresses d'Astolphe, comme aux soins de son frère, Joconde cherchoit la solitude; les endroits les plus tristes, les plus abandonnés d'un vaste palais, étoient ceux qu'il préféroit pour y cacher son chagrin et ses profondes rêveries; il se promenoit souvent dans une grande galerie démeublée qui se trouvoit assez proche de son appartement, et ce fut précisément le lieu que l'amour et l'hymen choisirent pour adoucir ses peines.

Un soir où, plus accablé que jamais, il s'étoit oublié dans cette galerie, un rayon de lumière qui passoit et brilloit par la fente d'une cloison, quelques soupirs même qu'il crut entendre, lui donnèrent la curiosité d'essayer s'il pourroit découvrir ce qui se passoit si près de lui: ô Turpin! comment oser te suivre! comment les siècles futurs pourront-ils croire ce que tu m'obliges à leur rapporter! ô Joconde! quelle fut ta surprise lorsque tu vis la jeune Reine de Lombardie! oui, cette Reine charmante, cette heureuse épouse du plus beau des mortels; eh bien, il faut donc que je l'avoue, elle étoit entre les bras d'un nain, et d'un gros nain très-laid et très difforme. Joconde croit long-tems que ses yeux le trompent; il reste d'abord dans une surprise stupide; il fixe ses regards; il croit bientôt voir disparoître ce prestige; il attend; mais

il peut enfin observer séparément, et cette belle Reine, et son étrange amant; il est forcé de se rendre à l'évidence: son premier mouvement fut de se dire à lui-même: O femmes! quelle est donc la singularité de vos goûts; quelle doit donc être l'ardeur de vos desirs!

Cet étrange spectacle et cette réflexion furent très-utiles pour Edile, ils le furent encore plus pour Joconde; il convint qu'un valet jeune, agréable, bien fait, élevé près de sa femme, valoit encore mieux que le maussade et difforme nain de la Reine; que la tache d'Edile s'appercevoit à peine en comparaison de celle-là: ses réflexions allèrent même jusqu'à soupçonner que la nature imposoit au sexe le plus aimable la dure nécessité de ne pouvoir se contenter d'une seule expérience pour juger comment l'autre sexe sait aimer.

Il ne manqua pas de s'enfermer le soir du jour suivant dans la même galerie; il attendit que le rayon de lumière l'avertit qu'il étoit tems d'observer; il usa donc des mêmes précautions et des mêmes moyens que la veille; mais cette fois il n'apperçut que la Reine; il lui trouva même un air d'impatience et de mauvaise humeur; une de ses femmes arrivant en ce moment, il entendit la jeune Reine lui faire des reproches sur ce qu'elle venoit toute seule. Eh,

que puis-je faire, Madame, lui dit assez vivement cette confidente ? voilà déjà trois fois que je l'appelle inutilement ; il joue, il perd, il veut regagner son argent, et même il m'a brusquée très-durement.

Pour cette fois Joconde fut bien confirmé dans l'opinion qu'il s'étoit formée la veille, et voyant que le mal qui depuis long-tems faisoit son malheur, étoit inévitable, il s'éleva si promptement au dessus, que le calme, la gaité même, rentrèrent dans son âme : l'aventure d'Astolphe, ainsi que la sienne, se tournèrent si bien en plaisanterie dans sa tête, que dès le même soir on fut fort étonné de le voir rire et manger de bon appétit, et Fauste, qui venoit tous les matins savoir de ses nouvelles, eut peine à le réveiller le lendemain.

Cette sécurité, cette gaité, l'appétit et le sommeil eurent bientôt tiré Joconde de sa première langueur ; ses joues s'arrondirent, les roses brillèrent sur son teint et sur ses lèvres ; il redevint charmant, éclipsa le Roi de Lombardie, et fit tourner la tête à toutes les femmes de la cour. Astolphe, aussi surpris que tous les Courtisans, ne put rien comprendre à ce changement si subit et si merveilleux : il amena Joconde dans son cabinet ; il l'embrassa tendrement, et le conjura de lui dire par quel bonheur il avoit

recouvré si promptement tous ses charmes et toute sa santé.

Joconde hésita long-tems; mais enfin emporté par sa gaité naturelle et par le tendre attachement qu'il avoit pour Astolphe, il lui dit, que s'il pouvoit compter sur sa parole royale, et même sur la foi du serment qu'il exigeroit, il lui feroit un fidèle aveu.

Astolphe ne se croyant nullement intéressé dans cette affaire, et pressé par la plus vive curiosité, lui prêta le serment le plus sacré que quelque chose qu'il put lui dire, aucun acte direct ou même indirect de sa part, ne pourroit faire connoître qu'il fut informé de ce qu'il alloit lui découvrir. Joconde rassuré par ce serment redoutable, commença par lui conter bien ingénuement sa propre histoire.

Astolphe ne put s'empêcher d'en rire et d'en plaisanter avec lui; mais bientôt il devint très-sérieux, lorsque Joconde lui fit le récit, avec la même franchise, de tout ce qu'il avoit vu de la galerie, et lorsqu'il lui proposa de le lui faire voir à lui-même. Astolphe furieux et consterné fut prêt un instant à déployer toute la rage qui l'agitoit; mais le serment terrible qu'il avoit prononcé le retint: son amitié pour Joconde, et la confiance que celui-ci venoit de lui marquer, le portèrent même à le renouveller; car

il exigea de son ami de le convaincre par ses propres yeux de tout ce qu'il venoit de lui dire : il ne fut que trop aisé de le satisfaire dès le même jour, et le Roi Lombard, confondu de tout ce qu'il venoit de voir, se rendit facilement à l'opinion que Joconde avoit prise de toutes les femmes.

Le lendemain matin, tous les deux s'étant bien enfermés dans le cabinet d'Astolphe, ce Prince ayant mûrement réfléchi, dit assez gaîment au jeune Romain : Frère, que ferons-nous ? quel parti croyez-vous que nous devions prendre ? — Ma foi, lui répondit Joconde en riant, moquons-nous d'un accident qui nous est commun avec tant d'autres : abandonnons nos coquines de femmes ; allons courir le monde, cherchons en par tout qui le soient autant qu'elles, et faisons essuyer à leurs maris le léger affront qui nous couvre la tête. Jeunes et aimables, comme nous le sommes, pouvant même prodiguer l'or et les présens, quelle sera la femme qui pourra nous résister ? Non, pardieu, ne nous désistons pas de cette entreprise jusqu'à ce que mille d'entr'elles ne soient tombées dans nos filets. Ce parti parut excellent à suivre au Roi de Lombardie ; le plaisir de voir sans cesse des pays nouveaux, ce changement d'objets aimables que l'amour condamne bien haut et que le

desir lui fait souvent applaudir tout bas, celui d'augmenter le nombre de leurs confrères et de jouir du spectacle de leur ridicule sécurité ; tout cela se présenta d'une façon si plaisante à leur imagination, qu'Astolphe seroit parti dès le même soir, si Joconde ne l'eût retenu pour les préparatifs nécessaires.

Tout fut prêt dans la nuit suivante, et tous les deux bien déguisés, se donnant réciproquement le nom de frères, en ayant même l'un pour l'autre tous les sentimens dans le cœur, Astolphe et Joconde partirent le lendemain matin suivis de deux seuls écuyers.

Ils parcoururent ensemble l'Italie, la France, la Flandre et l'Angleterre : dès qu'ils trouvoient quelques jolies femmes, ils s'arrêtoient, et ne cherchoient jamais inutilement à leur plaire : quelques-unes recevoient leurs présens, plusieurs autres leur en offroient, toutes avoient l'air de les aimer uniquement, et souvent l'un des deux étoit trompé pour son compagnon même : ils s'arrêtèrent ainsi dans leur voyage un mois, deux mois en différentes villes, selon les amusemens qu'ils y trouvèrent. Avant la fin d'un an, ils furent bien convaincus qu'il n'est point de femme fidelle, et qu'il n'en est aucune qui résiste lorsqu'elle est bien attaquée.

Comme tant d'intrigues différentes ne pou-

voient se conduire sans quelque danger, et qu'ils étoient bien sûrs que toutes les nouvelles aventures qu'ils essayeroient ressembleroient aux premières, il leur entra dans la tête le projet le plus singulier.

Astolphe dit un jour à Joconde: Frère, puisqu'il est bien prouvé qu'il est impossible qu'une femme n'ait qu'un seul amant, choisissons une jeune personne bien jolie, bien innocente encore, partageons ses faveurs ensemble. Nous nous aimons trop pour être jaloux l'un de l'autre, et nous ayant tous les deux ensemble pour amans, il faut espérer que nous réusirons à la fixer. Joconde trouva ce projet très-agréable et plein de raison; tous deux s'occupèrent à l'exécuter; ils cherchèrent de tous côtés l'objet dont ils s'étoient formé l'idée; ils crurent enfin l'avoir trouvé dans une jeune Espagnole dont le père tenoit une hôtellerie dans un fauxbourg de Valence.

Cette jeune fille se nommoit Flamette; elle entroit à peine dans son printems, et les fleurs agréables qui la paroient ne sembloient pas être entièrement écloses: l'hôte étoit pauvre et chargé de beaucoup d'enfans; une forte somme fut le prix de Flamette: ils lui jurèrent de plus d'assurer pour toujours un sort heureux à cette aimable enfant.

Ils emmenèrent Flamette ; ils étoient trop aimables tous deux pour qu'elle fut insensible à leurs soins si souvent répétés de lui plaire : comment en effet ce jeune cœur ne se seroit-il pas embrâsé ? ces deux amans ressembloient aux deux soufflets d'une forge qui n'enlaissoient jamais éteindre le feu. Ils lui firent parcourir toute l'Espagne, et se trouvant sur les bords du Détroit, il leur prit fantaisie de le passer, et de parcourir quelques villes d'Afrique ; ce fut après avoir accompli ce dessein qu'ils arrivèrent un jour à Zuttiva.

Dès qu'Astolphe et Joconde furent descendus dans la meilleure hôtellerie de la cité, ils allèrent parcourir les places publiques, les mosquées et les différens monumens, selon l'usage ordinaire des voyageurs : Flamette resta dans l'auberge avec les domestiques de l'hôte et ceux des deux amis ; ceux-ci s'occupoient du soin des chevaux, tandis que les autres préparoient un bon souper.

Un jeune garçon qui servoit dans cette auberge, reconnut bientôt Flamette ; il avoit servi chez son père, ils s'étoient tendrement aimés, leurs premiers soupirs avoient été l'un pour l'autre, ils se devoient de même leurs premiers plaisirs. Flamette rougit en le reconnoissant ; la surprise fit naître cette première rougeur ; son

premier amour reprit tous ses anciens droits, et fit naître la seconde; ils eurent cependant la force de cacher tous les sentimens qui les agitoient jusqu'à ce qu'ils pussent se parler en liberté. Ce jeune homme, qu'on nommoit le Grec dans la maison, trouve enfin le moment heureux de parler à Flamette: Ah, lui dit-il en lui serrant la main, je devine bien quel est ton sort: mais dis-moi lequel de ces deux Seigneurs est assez fortuné pour te posséder? — Tous les deux, répondit Flamette en versant une larme. Elle poursuit, lui conte toute son histoire, et le Grec en paroît ému: Ma chère Flamette, lui dit-il, ah! Dieux! je t'ai donc perdue pour toujours; hélas, je ne m'étois éloigné de toi que pour travailler à grossir ma petite fortune, la venir mettre à tes pieds, et demander ta main à ton père. Flamette attendrie et sentant rallumer des premiers feux bien plus vifs encore que ceux que le Lombard et le Romain se flattoient d'avoir fait naître, elle porte la main du Grec sur son cœur: Ah, lui dit-elle, que n'es-tu revenu plutôt! Le Grec a l'air de se livrer au désespoir, il embrasse les genoux de Flamette, il baigne ses mains de larmes: Ah, lui dit-il, ma chère Flamette! je sens que ta perte va m'arracher la vie; si du moins avant mon dernier soupir, je me sentois encore cet

rer dans tes bras, je me consolerois de la perdre, puisque je ne peux vivre pour t'adorer et te voir sans cesse ; ma Flamette, ame de mon ame, seras-tu donc assez cruelle pour refuser cette dernière faveur au malheureux qui va mourir pour toi ? — Ah, mon ami, lui répondit la tendre et bonne petite Flamette, tu connois mon cœur et ma sincérité ; vas, je le désirerois autant que toi ; mais vois toi-même, que puis-je faire, étant jour et nuit entre deux hommes également amoureux ? quel moment pourrois-je trouver à te donner ?

Ce n'étoit pas sans raison qu'on appelloit *le Grec* ce jeune garçon, il en avoit bien l'air et la finesse, et nous allons voir qu'il surpassa celle de Sinon. Eh bien, lui dit-il, ma chère Flamette, tu me dis que pendant toute la nuit l'un et l'autre de tes amans est à tes côtés. — Eh, bon Dieu, non, mon ami, tu m'entends mal, (interrompit-elle,) ma position est vraiment encore bien plus embarrassante : dès que l'un a causé quelques momens avec moi, l'autre a mille choses à me dire ; il faut que tour-à-tour je réponde à l'un et à l'autre, comment pourrois-je te faire entrer dans cette conversation-là sans le plus grand péril pour ta vie et pour la mienne ? Le Grec serre Flamette sur son cœur avec la tendresse la plus vive : Ah, ne crains

ien, lui dit-il, chère et charmante amie! il me uffit que tu consentes à me rendre heureux; aisse-moi trouver les moyens de les obliger à se aire tous les deux, et de te parler sans cesse, ans que l'un ni l'autre puissent en prendre om- brage. Ah, que tu connois bien toute ma foi- blesse pour toi, lui répondit Flamette! mais, mon cher ami, prends garde, tu me fais frémir. Ils entendirent approcher quelqu'un, et Fla- mette n'eut que le tems d'ajouter: Fais ce que tu voudras.

Cet ordre charmant de Flamette suffit au jeune et subtil garçon; il ne pensa plus qu'au moyen de l'exécuter. Astolphe et Joconde fati- gués des longues courses qu'ils avoient faites dans la cité, soupèrent de bon appétit, burent amplement des vins exquis de Chypre et de la côte de Carthage, et bientôt prenant chacun une main de la jolie Flamette, ils se retirèrent avec elle.

Le Grec attentif à toutes leurs démarches n'en hasarda de sa part aucune qui ne fût com- binée. Il laissa passer le tems qu'il crut néces- saire aux deux Voyageurs pour qu'ils se livras- sent aux douceurs du sommeil; il étoit bien sûr que la chère Flamette auroit laissé la porte entr'ouverte; il la trouve telle en effet: il entre bien doucement; le bout du pied, qu'il tient

en l'air, ne s'appuie en avant que lorsque s
bras étendus l'assurent qu'il ne peut exciter a
cun bruit en faisant un pas: il retient son halein
il continue de porter ses mains en avant,
parvient enfin à toucher les rideaux du lit. D
qu'il a bien reconnu le milieu qui les sépare
il s'arrête; il écoute attentivement, et bientôt
se dit en lui-même: Oh! oh! Flamette m'avo
assuré que l'un de ces deux messieurs lui parlo
presque toujours; parbleu, je les trouve bie
muets! Le desir pressant qu'il avoit de dire quel
que chose à Flamette le fit redoubler de pré
caution et d'adresse pour toucher légèremen
le pied du lit, compter le nombre de pied
qui l'occupoient, et connoître exactement leu
position. Dès qu'il en eût compté deux bien
immobiles de chaque côté du lit, il reconnut
sans peine les deux jolis petits pieds de Fla-
mette qui tremblèrent dès qu'elle sentit sa main:
le Grec leva bien adroitement la couverture,
entra dessous, la tête la première, et ne dou-
tant point du plaisir que Flamette auroit à
l'écouter après une si longue absence, il com-
mença sur le champ avec elle une conversation
qu'il ne laissa partager à personne pendant
toute cette nuit.

Cependant, après un profond sommeil, Astol-
phe et Joconde s'étoient réveillés plusieurs fois

vent tous les deux quelque chose à dire à Flamette; mais la trouvant engagée dans une conversation très-suivie, chacun d'eux ne douta pas que ce ne fut avec son compagnon, et se retourna pour se rendormir, se faisant un scrupule de l'interrompre.

Le véritable amant de Flamette fut adroit pour sortir du lit et de la chambre, comme il l'avoit été pour s'introduire; et Flamette s'endormit alors de si bon cœur, qu'Astolphe ni Joconde ne voulurent pas l'éveiller: Frère, dit le Roi Lombard, cette pauvre petite n'en peut plus, vous l'avez fait bavarder toute la nuit, et je vous avoue même que je ne vous croyois pas un si rude causeur. — En vérité, Sire, répondit Joconde, je ne m'attendois pas à cette mauvaise plaisanterie: c'est parbleu bien vous qui n'avez pas cessé de parler, et qui ne m'avez pas donné seulement le tems de lui dire un mot. — Joconde, dit Astolphe d'un air impatient, puisque j'ai bien voulu que tout fut égal entre nous, il faudroit du moins que nos plaisirs pussent l'être; je ne suis pas si grand parleur que vous, j'en conviens; mais enfin chacun est bien aise de dire son petit mot en passant, et je vous prie de contenir un peu plus votre langue une autre fois. Joconde très-piqué ne put s'empêcher de répliquer avec un peu d'aigreur,

et de paroles en paroles la dispute devint si viv
que Joconde comme celui qui devoit du respe
à l'autre, lui proposa de réveiller Flamette, d
de s'en rapporter à sa décision. La pauvre pe
tite devint tremblante, lorsqu'elle les vit tou
deux courroucés, et lui demander d'un ton im
périeux, quel étoit celui des deux avec lequ
elle n'avoit pas cessé de causer toute la nuit
Après bien des pleurs et quelque résistanc
inutile, la pauvre Flamette leur cria merci, le
conjura de lui pardonner, et leur raconta na
vement toute son aventure.

Astolphe et Joconde étonnés, confondus, se regardent fixement, restent un moment dans une espèce d'admiration stupide, en se voyant trompés tous les deux par cette ruse incroyable. A la fin ils font un si violent éclat de rire, qu'ils se laissent tomber sur le lit la bouche ouverte, les yeux fermés, et dans une convulsion si violente, qu'ils en perdoient haleine; ils furent assez long-tems les yeux mouillés, la poitrine haletante, sans pouvoir proférer une parole: leur premier mot à la fin fut de se dire: Eh! comment diable pourrions-nous espérer de n'être pas la dupe de nos femmes, puisque cette petite coquine-là, serrée de chaque côté par l'un de nous deux, et n'étant encore qu'un enfant, est assez adroite pour avoir trouvé le moyen de

nous tromper ? Oh ! pardieu, pauvres maris, ajoutèrent-ils, eussiez-vous encore plus d'yeux que vous n'avez de cheveux, vos femmes viendroient bien à bout de les fermer : ma foi, poursuivit Astolphe, après avoir éprouvé tous les deux un si grand nombre de femmes, nous en éprouverions mille autres, que nous les trouverions toutes semblables ; si tu m'en crois, mon cher Joconde, nous nous en tiendrons à cette dernière expérience, il est impossible d'en pouvoir faire une plus concluante ; et puisqu'il est bien prouvé que toutes les femmes se ressemblent, et que les nôtres ne sont pas plus folles que les autres, tiens, mon ami, nos femmes sont jeunes et jolies, le mieux que nous puissions faire, c'est de les aller joindre, et de vivre bien gais et bien tranquilles avec elles, sans prévoir ni craindre de légers accidens, qui dans le fond sont plus ridicules et risibles que fâcheux.

Joconde qui dans ce moment crut voir ce sein charmant d'Edile qu'il n'avoit pu frapper, et qu'il mouroit d'envie de baiser encore, trouva que Socrate n'eût pas mieux raisonné qu'Astolphe, et se rendit à son avis. Tous les deux se levèrent après avoir embrassé Flamette ; ils firent appeller son amant qui s'en vint l'oreille basse, n'osant les regarder, et cependant le vrai

rien rioit sous cape et se mordoit les lèvres: les deux amis firent de nouveaux éclats de rire en le voyant, prirent la main de Flamette, la mirent dans la sienne; et tirant de leurs coffres une forte cassette pleine d'or, ils la lui donnèrent pour dot.

Le projet qu'ils venoient d'arrêter entre eux étoit trop sage pour qu'ils différassent à l'exécuter; et tous les deux volèrent dans les bras de leurs moitiés, qu'ils retrouvèrent plus caressantes et plus aimables que jamais.

C'est ainsi que l'hôte conta son histoire, qui fut écoutée avec bien de l'attention. Rodomont qui n'avoit eu garde de l'interrompre, lui dit seulement lorsqu'elle fut finie: Je crois si bien qu'on trouveroit tant d'exemples des ruses et de la légèreté des femmes, qu'il seroit impossible de les rassembler dans toute une grande bibliothèque.

Il se trouva par hasard parmi les auditeurs de l'hôte, un homme déjà vieux, et qui paroissoit également instruit et sensé; il fut choqué de voir porter à l'excès la censure amère et la mauvaise opinion qu'on avoit des femmes; il entreprit l'hôte, et lui dit: Il est bien aisé d'imaginer des histoires, et pour peu qu'elles soient plaisantes, la malignité publique les fait courir, quelques fausses qu'elles soient, et je regarde comme

comme étant de cette espèce-ci, la fable que vous venez de nous raconter. Quant à celui dont vous la tenez, quand ce seroit un Evangéliste dans tout ce qu'il peut dire d'ailleurs, je ne le croirois pas davantage ; et je suis sûr que c'est bien moins par expérience que par une fausse prévention que cet homme parle ainsi des femmes: peut-être une ou deux l'ont-elles mis dans le cas de se plaindre, et très-injustement; il répand sa colère sur toutes les autres; mais qu'il s'appaise, et vous verrez qu'il finira par les louer, il y aura plus beau jeu qu'à les blâmer : il lui sera facile d'en trouver une infinité qui font l'honneur de leur sexe et le bonheur du nôtre ; et votre Valerio même, s'il ose le nier, ne peut le faire que par ressentiment de quelque affront qu'il a peut-être mérité. Parlons vrai ; quel est celui qui peut dire avec vérité, qu'il n'a jamais manqué de fidélité pour sa femme : quel est l'homme assez retenu pour n'avoir pas profité d'une occasion favorable, pour n'avoir pas cherché l'occasion de la faire naître, et quelquefois même par des présens? Croyez-vous en trouver un seul qui se conduise autrement ? Qui se donnera pour être irréprochable sur cet article est un menteur, et celui qui voudra bien le croire est un imbécille : connoissez-vous quelque mari d'une jolie femme qui ne soit prêt à la trom-

per, si quelqu'autre (quelquefois moins aimable même) lui fait des avances? Ma foi je crois qu'il n'en est pas un qui n'y succombât. Allez, allez, les pauvres femmes qui quelquefois trompent leurs maris en ont souvent de bien bonnes raisons que vous ignorez; chacun sent son petit mal intérieur: vous m'avouerez qu'il est un peu dur à la femme la plus honnête de voir son mari prodiguer un bien qu'il lui refuse: il est bien tentant alors de prendre celui qu'on lui présente d'une manière si douce et si généreuse.

Oh! certes, (poursuivit ce vieux Habitant d'une belle vallée,) si j'étois Souverain je ferois une bonne et sévère loi, par laquelle je condamnerois une femme bien convaincue d'avoir manqué totalement à la foi conjugale: mais ce ne seroit qu'autant qu'il lui seroit impossible de prouver que son mari ne l'eût pas prévenue, et la plus simple preuve de sa défense suffiroit pour l'absoudre. Eh! n'est-il donc pas écrit, ne fais rien aux autres que ce que tu voudrois qui te fût fait: n'accusons donc qu'avec la plus grande circonspection un sexe charmant et souvent vertueux, d'une foiblesse qui nous est mille fois plus commune qu'à lui; n'ayons point l'injustice atroce de lui faire un crime de ce qu'en notre faveur nous osons traiter de plaisanterie. N'avons nous pas contre nous de plus qu'elles,

un malheureux penchant qui nous porte à bien des crimes que la force et l'audace naturelles à l'homme lui font commettre, quand il n'est pas retenu par l'honneur et par la vertu ; et devons nous donc lui reprocher si sévèrement ce autre penchant si doux que la nature a mis également en l'un et l'autre sexe ?

Le bon et honnête vieillard se sentant bien fort par la justice de la cause qu'il soutenoit, parut animé d'un nouvel enthousiasme, en répétant le nom d'un grand nombre de femmes vertueuses et charmantes qui faisoient la gloire de leur siècle, et qui savoient réprimer toute espèce de témérité par l'honneur et la décence, sans pruderie, qu'elles portoient dans les sociétés les plus brillantes ; il en eût cité sans doute un plus grand nombre, si le maudit Sarasin, furieux de s'entendre dire la vérité, ne l'eût pas fait taire en le regardant avec des yeux menaçans *.

Cette dispute étant finie on ôta la table, et Rodomont tâcha de prendre quelque repos, mais le souvenir cruel de la légèreté de Doralice continuant à lui déchirer le cœur, il ne put fermer

* Ah ! que le vieillard dut regretter en ce moment la vigueur de ses belles années ! qu'il se plaignit au Ciel d'être atterré par une goutte cruelle qui l'empêchoit de se battre avec Rodomont ! *Note du Traducteur.*

l'œil ; et dès qu'il apperçut le premier rayon du soleil, il se leva pour s'embarquer dans les bateaux : il sentit qu'après deux aussi longues journées il devoit donner quelque repos à ce bon Frontin qu'il retenoit malgré Roger et Sacripant : il s'abandonna donc à la conduite des bateliers qui faisoient voguer assez légèrement leurs barques sur la Saône ; mais le noir chagrin dont il étoit obsédé le suivit également sur les eaux comme sur la terre ; il le poursuit lorsqu'il passe de l'avant à l'arrière du bateau ; s'il eût galopé, les mêmes soucis montant en croupe eussent été derrière lui.

Rodomont sentoit bien vivement toute l'horreur d'un état pareil, son plus cruel ennemi, c'étoit son propre cœur : et quelque part qu'il portât ses pas, il ne pouvoit espérer de le chasser. Il navigua sur ces bateaux pendant tout le jour et la nuit suivante ; mais les eaux ne lui furent pas plus favorables que la terre ; elles n'éteignirent ni son ancienne flamme ni sa fureur contre son rival. Ce Prince étoit absolument semblable au malheureux malade que ronge une fièvre ardente ; on voit celui-ci changer à tous momens de côté, l'un et l'autre de ses flancs sont également douloureux ; qu'il appuie sa tête souffrante sur l'une et l'autre bras, il sent toujours les mêmes élancemens. Il en fut de même sur la terre et sur les

eaux pour l'infortuné Roi d'Alger : il n'eut plus enfin la patience de rester sur cette barque; il se fit mettre à terre, et remontant à cheval, il poursuivit sa route.

Rodomont traversa sans obstacles les villes de Lyon, de Vienne et de Valence, et bientôt il apperçut le beau pont d'Avignon : tous les riches pays entre le Rhône et les hauts monts Celtibériens avoient été déjà conquis par les Rois d'Afrique et d'Epagne : celui d'Alger prit alors sur la droite pour gagner Aigues-mortes et s'embarquer pour Alger. Il arriva près d'un village sur le bord d'une rivière. Ce village agréable, toujours favorisé par Cérès et Bacchus, étoit alors dépeuplé ; les vignes abondantes, les riches guérêts étoient sans culture : la quantité de soldats répandus dans ce beau pays ressembloit à l'immersion subite de la mer qui vient ravager les moissons.

Il trouva près de ce village une petite église nouvellement bâtie sur une colline : elle étoit entourée de murs ; mais depuis l'incursion des Maures, les Prêtres l'avoient abandonnée. Rodomont la choisit pour retraite; elle étoit isolée, il espéra s'y trouver hors de portée d'entendre parler des gens qu'il détestoit, autant que s'il eût été dans les murs d'Alger. Tout-à-coup ce lieu plut tellement à Rodomont, qu'il quitta

le dessein de retourner dans son royaume ; et cette solitude agréable lui parut si commode, qu'il fit sur le champ établir ses gens, ses chevaux, et décharger ses équipages en ce lieu. Ce village en effet étoit voisin de Montpellier, de plusieurs autres villes et châteaux : il étoit situé sur le bord d'une belle rivière; et la nature sembloit l'avoir embelli de tout ce qui peut contribuer aux agrémens de la vie.

Le Roi d'Alger étant un jour pensif comme à son ordinaire, vit arriver par le sentier d'une prairie une jeune et belle personne accompagnée d'un Moine portant une longue barbe et la mine la plus sévère ; ils conduisoient derriere eux un cheval chargé d'un grand coffre couvert de noir.

En se rappellant ce qu'on a déjà lu d'Isabelle et de Zerbin, on pourra deviner facilement que c'étoit cette malheureuse Princesse qui venoit sous la conduite d'un vieil Hermite pour se retirer en Provence, et consacrer ses jours à la prière comme aux larmes qu'elle donnoit à son amant dont elle emportoit le corps avec elle.

Quoique son visage fût pâle, quoique ses yeux fussent ternis par les larmes, et que tout annonçât en elle la plus mortelle douleur; les amours et les grâces n'avoient pu s'enfuir loin d'elle ; ils sembloient voltiger encore près de celle qu'ils

avoient embellie de tous leurs traits les plus séducteurs.

Dès que Rodomont l'eût quelque tems regardée, il sentit éteindre subitement cette fureur qui l'agitoit contre un sexe qui fait le bonheur du monde: Isabelle lui parut charmante et bien digne de remplacer dans son cœur la volage Doralice. Toujours impétueux, et se livrant à son premier sentiment, il devient à l'instant éperdument amoureux d'Isabelle, et cette nouvelle chaîne a déjà toute la force de la première. Il aborde Isabelle, il observe de rendre sa voix et ses regards plus doux: il lui demande quel heureux hasard l'a conduite en ce lieu; Isabelle lui rend compte des motifs qui la portent à se consacrer à Dieu.

Rodomont n'y croyoit que très-peu; l'impie se mit à rire, et comme un homme qui n'a nulle idée d'aucune espèce de Religion, il se moqua de son dessein et de l'erreur qui l'aveugloit en lui suggérant d'enterrer tant de charmes: Vous seriez plus coupable, lui dit-il, que l'avare qu'on voit enterrer ses trésors sans en jouir et pour en priver les autres. Ce sont les bêtes féroces et nuisibles, poursuivit-il, qu'il faut enfermer; mais ce seroit un crime que de soustraire aux yeux la plus charmante personne de l'univers.

Le bon Hermite craignant que de pareils propos ne fissent quelque impression sur Isabelle,

prit la parole, et s'éleva contre les propos du Sarasin, qui goûta très peu les bonnes raisons de l'Hermite. On sçait assez à quel point Rodomont étoit mauvais disputeur, et comment il écoutoit les contradictions. Le pauvre moine, plein de ferveur, parloit, et l'interrompoit toujours: l'impatient Sarasin perdant enfin toute patience le saisit brusquement au collet; mais, ma foi, j'ai si grande peur d'être traité de même si je ne finis pas ce Chant-ci, que je me tais bien vîte, et vous ne me prendrez pas plus long tems pour un babillard.

Fin du vingt-huitième Chant.

CHANT XXIX.

AH ! que l'esprit humain a peu de retenue, et que ses résolutions sont variables; un rien suffit quelquefois pour détruire nos premiers projets; et de tous les sentimens qui nous affectent, il n'en est pas de moins durables que ceux qu'un dépit amoureux a fait naître. Nous avons vu Rodomont s'emporter à l'excès contre les femmes, jeter feux et flammes contre elles, passer même de beaucop les bornes du mal qu'on peut imaginer d'elles, on auroit cru qu'aucune n'auroit jamais pu l'appaiser. Ah! que ce maudit Sarasin m'indignoit en parlant ainsi! que je desirerois pouvoir le confondre! Sexe charmant, il m'est bien doux enfin de pouvoir vous défendre dans mes chants, et de prouver à l'univers que Rodomont eût mieux fait de se mordre la langue et se taire que d'exaler une rage impuissante contre vous. L'expérience va bien démontrer qu'elle étoit son imbécille folie, et qu'il ne faut qu'un instant à l'amour pour soumettre un furieux, et pour le faire rentrer dans ses chaînes; un seul regard d'Isabelle suffit pour le dompter : il ne la connoissoit pas encore, et

déjà la fureur des desirs avoit éteint celle de la colère.

Déjà cette flamme naissante, mais qui portoit la violence d'un caractère aussi fougueux, fait imaginer au Sarasin mille folles raisons pour dissuader Isabelle de ses saintes résolutions. Le bon homme d'Hermite, de son côté veut servir d'égide à sa belle Prosélyte, et plaide la cause de l'Eternel par des argumens aussi longs qu'ils étoient pieux et solides. Le brutal Sarasin lui dit vingt fois: Tais-toi, père, tu m'ennuies; va te faire discipliner dans ton désert. Le pauvre Hermite, emporté par son zèle, augmente de plus belle, et brave son impatience. Rodomont n'y pouvant plus tenir, commence par arracher une poignée de sa barbe, et sa furie augmentant encore, il prend le Moine au collet avec ses mains plus fortes que des tenailles, il l'enlève, le fait tourner deux ou trois fois en l'air comme une fronde, le lance enfin comme un caillou du côté du rivage.

Je ne peux pas trop bien vous dire ce que devint le pauvre Hermite, car la renommée l'a raconté diversement; les uns disent qu'il se brisa tellement en tombant sur un écueil que l'on eût pu prendre un de ses pieds pour sa tête; les autres croient qu'il alla tomber à plus de trois mille

dans la mer, et que le pauvre Moine ne sçachant pas nager, répéta bien vite toutes les oraisons qu'il sçavoit par cœur, espérant qu'il viendroit au moins un Saint à son secours pour le tirer d'affaire, et qu'en effet il en vint un : mais vous pouvez en croire tout ce qu'il vous plaira ; car Turpin n'en parle plus, et je n'ose rien certifier que sur sa parole.

Dès que Rodomont se fut défait de cet Hermite qu'il n'avoit regardé que comme un bavard, il prit une mine bien gracieuse, et se retourna vers la belle affligée, qui frémissoit d'effroi. Le Sarasin se servit brusquement de ces petits propos doucereux usités par les amans vulgaires. Mon cœur, ma vie, ma douce espérance, lui disoit-il, consolez-vous. Il prenoit même assez sur lui dans ce premier moment pour ne lui faire rien craindre de pis que ces triviales fadeurs. Les charmes si touchans d'Isabelle en pleurs avoient en effet adouci tellement cette ame féroce que son amour n'eut rien d'effrayant; heureusement même l'amour-propre de Rodomont lui fit espérer qu'il obtiendroit bientôt par sa douceur et par ses soins que cette jeune beauté ne lui fût pas long-tems cruelle.

La pauvre Princesse se voyant seule avec ce terrible homme dans un lieu solitaire et sauvage, se trouvoit ; hélas ! comme une petite souris à

entre les griffes d'un gros chat. Un brasier ardent l'eût moins effrayée que sa position. Elle cherchoit dans sa tête, elle épuisoit tous les moyens dont elle pouvoit se servir pour conserver son honneur dans toute sa pureté; elle se détermina promptement à mourir plutôt que de rester en proie à la violence du Sarasin: les vœux qu'elle avoit faits à l'Eternel, l'amour qu'elle portoit à la mémoire de son amant exigeoient de cette ame timorée, et si tendre, le sacrifice de sa vie. Hélas! Isabelle ne tarda pas à connoître dans les yeux de Rodomont que bientôt elle n'auroit plus d'autre projet à suivre; il la faisoit déjà frémir. Ce n'étoit plus par un air doux et soumis, ce n'étoit plus par des propos tendres et galans d'un amant, que Rodomont cherchoit à lui plaire; ses regards étincelans avoient l'air de ne plus contempler que sa victime. Isabelle n'avoit pas un moment à perdre et le désespoir l'inspira: Seigneur, lui dit-elle avec un air d'assurance, si vous savez calmer vos transports, je peux vous apprendre des secrets qui vous seront mille fois plus utiles que de me ravir l'honneur.

On dit que le plaisir le plus vif ne dure qu'un moment, et qu'il est facile de trouver mille jolies femmes prêtes à satisfaire au desir qu'il inspire: mais dans le plus grand nombre de celles qui se plairoient à le partager, vous n'en trouveriez

pas une qui pût vous apprendre un secret tel que celui que je peux vous donner. Il est, Seigneur, d'une telle importance pour un Guerrier tel que vous, que vous seriez aussi dupe qu'imprudent, si vous préfériez une misère comme celle que vous desirez, à sçavoir vous servir le reste de vos jours de ce secret merveilleux.

J'ai la parfaite connoissance, poursuivit-elle, d'une plante que je viens même d'appercevoir près d'ici; prenez cette plante admirable, allumez des branches de cyprès, faites-la bouillir long-tems avec du lierre et de la rue; que les mains pures d'une vierge en expriment alors le suc, vous obtiendrez une liqueur d'une vertu si puissante, qu'en vous en baignant seulement trois fois le corps, vous lui donnerez une dureté supérieure à celle du fer même, et vous le rendrez impénétrable, non-seulement à toute sorte d'armes, mais encore à la flamme la plus violente; en renouvellant ce bain tous les mois, on est sûr d'être toujours invulnérable. Je viens de voir cette herbe, je sçais la préparer; dès demain matin vous pourrez en faire l'expérience, et je crois que la conquête même de l'Europe ne doit pas être aussi précieuse à vos yeux que la possession d'un pareil secret; je suis prête à vous l'apprendre, Seigneur, et je ne vous en demande point d'autre prix, que de ne plus offenser ni par

vos actes ni par vos discours celle dont la pureté vous est nécessaire pour porter ce baume divin à sa perfection.

L'adresse d'Isabelle réussit ; Rodomont étoit ambitieux, il sentoit qu'il étoit né querelleur; et le desir de devenir invulnérable fit tant d'impression sur lui, qu'à l'instant même il devint beaucoup plus honnête, et qu'il lui promit solemnellement ce qu'elle lui demandoit. Cependant le méchant Sarasin, qui ne connoissoit ni Créateur ni Saints ni Madones, et qui ne craignoit pas même l'avilissement du mensonge ni du parjure, le scélérat se disoit alors dans son cœur: Par Béelzébuth, l'expérience est bonne à faire, je serois bien sot de ne la pas essayer : mais je le serois bien autant, si dès qu'elle sera faite, cette jolie créature ne me payoit le tems que je consens à lui donner.

Comme les gestes du Sarasin continuoient cependant d'être un peu trop familiers, Isabelle le conjura de ne la pas troubler dans un travail auquel elle ne pouvoit apporter trop d'attention. Aussitôt elle va parcourir les collines, les vallons les plus éloignés du hameau, pour ramasser une grande quantité d'herbes ; mais le maudit Sarasin ne la quitte pas un instant. Elle arrange ses herbes par paquets, et la nuit approche déjà lorsqu'ils sont de retour à l'habitation de Rodomont,

Isabelle prépare ses herbes, en fait un mélange, et passe toute la nuit à les faire bouillir. Le modeste Rodomont, pendant tout ce tems, paroît être un vrai parangon de vertu ; pendant long-tems il est très-attentif aux opérations qu'Isabelle fait d'un air bien mystérieux. Il s'ennuie à la fin : il appelle ses gens qui jouoient ensemble près de lui ; la grande chaleur du feu lui donne une soif ardente, il leur ordonne d'apporter deux barils d'un vin grec qu'il avoit enlevés la veille à de pauvres marchands provençaux.

Quoique Rodomont ne fût pas dévot il avoit l'air d'accomplir quelquefois sa loi ; il ne faisoit pas un usage familier du vin, et celui-ci lui paroît excellent ; il en boit d'abord à petits coups, et bientôt à tasse pleine : sa bonne humeur et sa soif augmentent, et les deux barils finissent par demeurer vuides et renversés.

Isabelle, pendant ce tems, faisoit bouillir sa chaudière en regardant avec plaisir du coin de l'œil le Sarasin qui s'enivroit : lorsque le vin fut fini, le voyant suffisamment troublé par sa vapeur, elle retire sa chaudière du feu, presse les herbes, remplit un vase du jus qu'elle exprime, et d'un air riant et satisfait, elle appelle Rodomont. J'ai pleinement réussi, Seigneur, lui dit-elle, et c'est à ce coup que vous allez voir si je ne vous ai fait que de vaines pro-

messes : mais comme je ne veux pas que vous me soupçonniez d'avoir joint quelques herbes venimeuses dans ce mélange, je vais en faire avant vous l'expérience sur moi-même; et dès que je me serai baignée de cette liqueur, comme je vous l'ai déjà dit, vous verrez votre épée, quelque forte et tranchante qu'elle puisse être, se rebrousser et rebondir sur mon col.

Isabelle se baigne comme elle l'a dit ; et pénétrée de joie de pouvoir élever son ame pure à l'Eternel, elle présente cette belle tête dont le front est si serein et son col d'ivoire à Rodomont ; le Sarasin étourdi par les vapeurs du vin, et n'imaginant pas qu'elle s'expose volontairement à la mort, porte un revers terrible, et fait voler cette tête qui fut l'agréable asyle des Amours. On la vit bondir trois fois, on l'entendit prononcer encore le nom de Zerbin.

C'est ainsi que la vertueuse Isabelle préféra la mort au déshonneur. Ame fidèle et tendre qui sçutes conserver votre amour et votre pureté par des sentimens presque inconnus de nos jours, volez en paix dans le sein de la Divinité ; puissent mes foibles chants rendre votre gloire immortelle, et vous faire passer comme un exemple jusqu'aux siècles les plus reculés.

Le Créateur du ciel et de la terre contemple

cet

cet acte admirable et nouveau : Je le préfère, dit-il, à celui de Lucrèce ; je veux même faire en sa faveur une loi que rien ne puisse altérer ; et c'est par les eaux terribles du Styx que je fais serment que les siècles futurs ne pourront la changer : je veux qu'à l'avenir toutes celles qui porteront le beau nom d'Isabelle soient aimables, belles, parées par les graces, et vertueuses ; je veux qu'elles méritent d'être célébrées sur le Parnasse, le Pinde et l'Hélicon, et que ces monts sacrés retentissent sans cesse de l'illustre nom d'Isabelle.

C'est ainsi que le Très-Haut parla : l'air devint plus pur et plus serein ; la mer abaissa ses flots à sa voix, l'ame rayonnante d'Isabelle s'éleva dans le troisième lambris des voûtes célestes ; elle s'y réunit à celle de Zerbin ; et le Sarasin, couvert d'un sang précieux et plus coupable qu'un nouveau Bréhus sans pitié, demeura honteux et déshonoré sur la terre.

Il crut pouvoir satisfaire en partie à la cruelle mort d'Isabelle, en rendant à jamais célèbre celle à qui sa main barbare venoit d'arracher la vie : il imagina de disposer la petite église qu'il avoit également profanée par son séjour et par un meurtre, de façon qu'elle put servir d'un mausolée ; il fit venir de force ou de bonne volonté des architectes et des maçons qu'ils ras-

sembla de toutes parts: six mille ouvriers furent employés à tailler des rochers et des pierres dans la montagne; il leur fit élever un grand môle de quatre-vingt-dix brasses de haut, à-peu-près de la même forme que le beau môle d'Adrien que l'on voit sur les bords du Tibre; il y renferma l'église dont il fit un sépulcre dans lequel il réunit le corps des deux fidèles amans.

Il fit alors élever une grande et forte tour près de ce sépulcre; il résolut de l'habiter pendant quelque tems, et son dessein en même tems fut de défendre un pont qu'il fit bâtir sur la rivière; ce pont étoit fort long, et n'avoit que deux brasses de large: à peine deux Cavaliers pouvoient-ils y passer de front; nul parapet ne le défendoit des deux côtés, et les chevaux qui s'y rencontroient couroient souvent beaucoup de risque de tomber dans la rivière. Le projet du Sarasin fut d'arrêter et de combattre tous les Chevaliers qui se présenteroient pour le passer, de quelle nation et de quelle religion qu'ils pussent être; il prétendoit leur enlever leurs chevaux, et suspendre leurs armes en trophée autour du tombeau des deux amans.

Le pont étroit fut achevé en dix jours; mais le môle et la tour exigèrent un tems plus long pour être portés à leur perfection. Rodomont fit placer sur le faîte de ses bâtimens deux gué-

rites où des sentinelles veilloient jour et nuit : et dès qu'ils découvroient dans la campagne quelque homme armé qui s'acheminoit vers le pont, ils en donnoient avis au Sarasin par le son de leur cor; alors le Roi d'Alger prenoit ses armes, et se rendoit à l'une des deux extrémités du pont, du côté opposé à celle par laquelle l'arrivant devoit se présenter. Le pont seul servoit de carrière à la joûte périlleuse qu'ils devoient faire: pour peu qu'un des deux ébranlé chancelât sur un des bords du pont, il tomboit dans la riviere très-profonde dans cet endroit, et jamais aucun de ces espèces de combats n'avoit menacé les combattans de plus de périls à la fois. Rodomont s'imposant des pénitences, selon sa fantaisie, croyoit qu'exposé si souvent à boire de l'eau par de fréquentes chutes dans la rivière, il expieroit la faute d'avoir trop bu de vin le jour que la tête troublée par ses fumées, il avoit donné la mort à la malheureuse Isabelle.

Les deux chemins qui conduisoient en Espagne, ou dans l'Italie, aboutissoient également à ce pont: une infinité de Chevaliers, non-seulement ne voulurent point par honneur se détourner de leur chemin pour l'éviter, plusieurs même s'y présentèrent sans autre dessein que celui d'acquérir de la gloire, mais ils y perdirent tous également leurs chevaux et leurs

armes: tout ce que le Sarasin fit en faveur de ceux de sa Religion, fut de les renvoyer libres, après les avoir fait dépouiller de leurs armes; pour les Chrétiens, il les retenoit tous dans une étroite prison, où quelquefois il les envoyoit dans sa capitale.

Ces grands ouvrages n'étoient pas encore dans toute leur perfection, lorsque le hasard conduisit l'insensé Roland à l'une des extrémités de ce pont. Rodomont armé de toutes pièces se promenoit sur l'une et l'autre extrémité, lorsque le Comte d'Angers tout nu et le corps brûlé par le soleil, souillé par la fange, la poitrine et les épaules couvertes d'un poil hérissé, se présenta pour passer; il débuta par sauter la barrière, et continua sa route le long de ce pont. Rodomont, irrité de son audace, lui cria de loin de s'arrêter et de rebrousser chemin; dédaignant de lui faire voir seulement la pointe de son épée, il le menace comme un Paysan insolent et téméraire: Arrête, misérable, lui cria-t-il; un pareil pont n'est fait que pour des Chevaliers, et non pour une lourde et vilaine bête telle que toi. Le bon Roland, sans être ému de ces propos que la confusion de ses idées ne lui permet pas seulement d'entendre, continue brusquement son chemin sans avoir l'air de l'écouter: Pardieu, dit le Sarasin, il faut que

je corrige un peu ce manant-là, et que je le fasse culbuter dans la rivière. Il ne pensoit pas vraiment trouver un homme si bien en état de lui répondre.

Dans ce même moment il se présentoit aussi du même côté que Roland, une jeune Dame richement vêtue, bien montée et d'une figure fort agréable. C'étoit, (et j'espère, Seigneur, que vous vous la rappellez;) cette tendre maîtresse de Brandimart qui marchoit sans cesse sur les traces qu'elle croyoit être celles de son amant, Fleur-de-Lys ignoroit encore qu'il étoit déjà de retour à Paris. Elle arriva donc à l'entrée du pont, au moment où Roland joignoit Rodomont, et que celui-ci vouloit le jetter dans la rivière. Elle étoit liée d'une amitié trop tendre avec ce célèbre Paladin, pour ne le pas reconnoître malgré l'état effroyable qui le défiguroit. Elle s'arrêta aussi surprise qu'affligée de le voir nu donnant des signes aussi certains de la folie la plus complette. Bientôt elle vit les efforts incroyables que faisoient ces deux hommes pour se renverser. Comment diable, disoit le Sarasin entre ses dents, un vil Paysan peut-il avoir la force de me résister? et plein de dépit et de fureur, il faisoit alors de nouveaux efforts pour le renverser à ses pieds. Il emploie toutes ses forces, toutes les ruses dont les habiles lutteurs

sçavent se servir à propos. Il tourne autour de Roland sans lâcher prise ; comme un ours étourdi de la chûte qu'il a faite d'un arbre, il s'en prend à son tronc qu'il ébranle et qu'il voudroit pouvoir déraciner pour le punir d'avoir porté la branche sèche qui s'est brisée sous sa lourde masse.

Roland, dont l'esprit étoit absolument égaré, n'employoit contre le Sarasin que cette force prodigieuse qu'il avoit reçue de la nature ; et ce fut peut-être par un nouveau trait de folie que, tout-à-coup, il embrassa fortement Rodomont, et se laissant tomber à la renverse, il l'entraîna dans ses bras en se précipitant dans la rivière: tous les deux allèrent à fond; leur chûte fit rejaillir l'eau jusqu'au pont, et fit retentir le rivage.

L'eau les sépare dans leur chûte. Roland, qui nage comme un poisson, la fend avec ses bras nerveux; il gagne le rivage, et sans se soucier, sans penser même à cette aventure, il poursuit sa route en courant. Rodomont, appesanti par ses armes, a beaucoup plus de peine à revenir à terre.

Fleur de-Lys, pendant ce tems, passe le pont sans obstacle ; elle a le tems de chercher si les armes de Brandimart ne sont pas du nombre de celles qui sont suspendues : elle a le bonheur

de ne les pas trouver ; elle espère encore pouvoir retrouver son amant. A l'égard de Roland, il laisse bientôt la tour et le pont derrière lui. Ce seroit une folie, presque aussi grande que la sienne, que de vous raconter toutes celles que faisoit le pauvre Comte d'Angers : cependant pour vous en donner une idée, j'en rapporterai quelques unes, et sur-tout celle qu'il fit assez près de Toulouse, vers le pied des Pyrénées.

Roland, toujours agité par sa folie qui tenoit souvent de la fureur, arrive enfin sur le sommet des monts qui séparent la France et la Catalogne. Il poursuit sa route vers le couchant, dans un chemin étroit qui serpente à mi-côte au dessus d'une profonde vallée : il rencontre en son chemin deux jeunes Bûcherons, qui conduisoient un âne chargé ; lorsque ceux-ci le voient tout nud, ne doutant point à ses yeux égarés qu'il n'ait perdu la tête, ils lui crient de se déranger du chemin, et de prendre à droite pour laisser passer leur âne ; Roland, qui se voit menacer par les cris et les gestes de ces Bûcherons, saute vers l'âne, lui donne un coup de pied dans le poitrail, et le fait voler en l'air aussi légèrement qu'un oiseau ; cependant il ne fit qu'environ un bon mille en l'air, avant que d'aller tomber sur une montage voisine : l'un des deux Bûcherons voyant courir Roland sur eux, hasarda

de se précipiter dans la montagne pour l'éviter; il culbute trente ou quarante brasses, et trouvant heureusement un terrein mou, il en est quitte pour quelques meurtrissures, et s'échappe: l'autre, espérant s'enfuir en grimpant sur le rocher à l'aide d'une vieille souche, est saisi par les pieds, et Roland cruel dans sa folie l'écartelle en deux comme un Fauconnier ouvre un poulet, ou bien un pigeon, pour donner la gorge chaude à son oiseau, et le repaître d'entrailles et de membres chauds et sanglans. Son camarade, qui vit cette terrible mort en frémissant, eut grand soin de la raconter à Turpin, d'après lequel je n'ai garde de manquer à l'écrire.

Roland fit plusieurs actes aussi surprnans en descendant des Pyrénées; et commençant à traverser l'Espagne vers le midi, les bords de la mer lui parurent être le chemin le plus agréable, il s'avança vers Tarragonne. La grande chaleur et le soleil qui rendoit le sable des bords de la mer brûlant, lui donnèrent envie de prendre quelque repos; et ce sable lui paroissant un assez bon lit, il s'y coucha, s'enfonça, s'en couvrit la tête, mais il ne put s'endormir, quelque bruit qu'il entendit près de lui le rendit attentif; il étoit occasionné par l'approche d'Angélique et de Médor qui tra-

versoient aussi l'Espagne pour retourner dans l'Orient.

La belle Angélique et son nouveau mari n'ayant point apperçu Roland enfoncé dans le sable, n'en étoient déjà plus qu'à près d'une brasse de distance ; mais elle ne put le reconnoître, il étoit trop défiguré par tout ce qu'il avoit essuyé depuis sa folie ; et quand il eût été l'un de ces Garamantes adorateurs de Jupiter Ammon, ou quelque Habitant des bords du Nil, sa peau n'auroit pas été plus basannée. Son visage étoit hideux ; sa chevelure et sa longue barbe étoient hérissées et pleines de sable. Dès qu'Angélique l'apperçut, elle s'enfuit toute épouvantée, remplissant l'air de ses cris, et criant à Médor de la secourir.

Aussitôt que Roland la vit, il se leva brusquement ; il eut envie de s'en emparer, mais ce ne fut que parce qu'elle lui parut très-jolie ; car sa tête étoit si perdue qu'il ne put pas même reconnoître celle qu'il avoit si long-tems adorée et servie. Il court après elle avec la rapidité d'un lévrier qui poursuit sa proie. Médor, qui voit ce fol courir après celle qu'il aime, fait voler son cheval après lui, le joint et le frappe par derrière de son épée comptant lui couper la tete ; mais l'épée rebondit comme sur l'acier en frappant l'impénétrable peau du Paladin.

Dès que celui-ci se sent frappé par Médor, il serre le poing, se retourne, et d'un coup porté sur la tête de son cheval avec sa force surnaturelle, il lui fait sauter la cervelle, et renverse l'époux d'Angélique. Heureusement pour celui-ci, Roland ne s'occupe que de la poursuite de cette belle, et l'abandonne. Plus effrayée que jamais, la Reine du Cathay presse les flancs de sa jument, la frappe à coups redoublés, et se plaint de son peu de vitesse; elle se souvient enfin de l'anneau qu'elle porte à son doigt, le met dans sa bouche et disparoît. Soit qu'Angélique eût été ébranlée par la peur ou par le mouvement qu'elle avoit fait en mettant son anneau dans sa bouche, ses belles cuisses sortirent des arçons, elle tomba sur l'herbe, et très-peu s'en fallut qu'elle ne fut choquée en ce moment par l'insensé Paladin qui la poursuivoit et qui l'eût sûrement écrasée s'il l'eût touchée : il fut très-heureux pour elle d'avoir évité ce danger; mais elle fut dans le cas d'imaginer quelque nouveau moyen de se pourvoir d'une monture, comme elle avoit déjà fait pour celle-ci dont Roland s'emparoit en ce moment, et qu'elle ne devoit revoir jamais; ne croyez pas qu'adroite comme elle l'étoit, elle dût être embarrassée pour en trouver une nouvelle.

Roland, dont la fureur et l'impétuosité n'étoit

point diminuée en voyant disparoître Angélique, poursuit aussi vivement la jument et parvient bientôt à la joindre : il lui saute d'abord aux crins ; il se saisit ensuite de la bride, et l'arrête à la fin tout aussi satisfait qu'un autre pourroit l'être en s'emparant d'une jolie demoiselle. Roland la caresse, raccommode son morde dérangé, rajuste ses rênes mêlées, et faisant un saut, il monte sur elle ; ne suivant que sa folie ordinaire, il la fait courir un grand nombre de milles sans lui laisser reprendre haleine ; il continue à lui lâcher la bride, et à la presser sans lui donner le tems ni de paître ni même de respirer.

Il arrive enfin sur le bord d'un large fossé qu'il veut faire franchir à cette pauvre jument, qui culbute au fond avec lui ; cette chute ne lui cause aucun mal, à peine s'apperçoit-il de cette violente secousse, mais la misérable bête s'épaule en tombant.

Roland est d'abord fort embarrassé pour trouver le moyen de tirer la jument de ce fossé ; mais il prend enfin le parti de l'enlever et de la charger sur ses épaules, et c'est ainsi qu'il la sort du ravin et qu'il la porte plus de la longueur de trois grandes portées d'arc : il trouve à la fin que ce poids commence à l'incommoder ; il la pose à terre, et la conduit par la bride ; la ju-

ment épaulée boite tout bas, et ne peut se traîner qu'à peine; il avoit beau lui dire, Allons, marchons; elle n'en faisoit pas un pas de plus, et je crois que quand même elle auroit pu le suivre au galop, elle eut encore marché trop lentement au gré de sa folie: il imagine à la fin d'ôter le licol qu'elle avoit autour du col: il s'en sert pour l'attacher fortement par le pied droit; alors il la traîne derrière lui, croyant la soulager beaucoup et la faire voyager fort à son aise; bientôt le poil et la peau de la pauvre jument s'arrachent sur les cailloux tranchans dont le chemin étoit semé; elle perd son sang et la vie, excédée par tous les tourmens qu'elle a coup sur coup essuyés. Roland pense, au contraire, qu'elle doit être fort contente, et sans s'amuser à la regarder, il la traîne toujours après lui, toute morte qu'elle est, sans rien diminuer de la promptitude de sa marche.

Le Paladin tourne ses pas du côté du couchant traînant toujours après lui la pauvre bête, et chemin faisant, il saccage quelques maisons et quelques hameaux; dès qu'il sent le besoin de manger, il s'empare, il ravit tout ce qu'il trouve de viandes, de pain et de fruits.

Il mange ainsi tout en marchant, après avoir assommé tous ceux qui se sont opposés témérairement à ses rapines: il en eût fait sûrement

tout autant à celle qu'il avoit adorée, s'il l'eût eu sous les yeux ; car sa folie étoit portée au point qu'il n'eût pas distingué le blanc du noir, et qu'il ne se plaisoit qu'à nuire. Non, je ne peux m'empêcher de maudire l'anneau ; je maudis même un peu le Chevalier dont l'imprudence la remit dans les mains d'Angélique, car cet anneau cause bien des malheurs ; et de plus, il empêche Roland de se venger lui-même avec tous ceux que cette ingrate Princesse a si souvent trompés. Ah ! plut au ciel qu'Angélique n'eût pas été la seule à tomber sous la main de l'insensé Paladin, et que toutes celles qui sont coupables aujourd'hui de la même ingratitude fussent écrasées par ses mains ; mais je sens les cordes de ma lyre perdre leur accord ; elles ne rendent déjà plus que des sons inégaux ; il faut m'arrêter, ma voix devient rauque et trop dure ; il vaut mieux que je cesse de continuer mes chants que de les rendre désagréables.

Fin du vingt-neuvième Chant.

CHANT XXX.

QU'IL est dangereux de se laisser vaincre par la colère et par la fureur aveugle d'un premier mouvement! Quoi! la raison ne doit-elle pas arrêter notre langue et notre main lorsque nous sommes prêts d'offenser et sur-tout d'offenser nos amis! A quoi servent de tardives excuses, quoique dictées par la tendresse et par les mortels regrets, lorsque le coup est porté? Peuvent-elles suffire jamais pour réparer la faute que l'on a commise? Hélas! malheureux que je suis, c'est en vain que j'ai le cœur percé! mes larmes ne me laveront jamais des blasphèmes que la colère m'a fait proférer à la fin de mon dernier chant. Je pourrois peut-être dire, il est vrai, qu'on doit me regarder comme un malade dont les maux cruels et sans relâche ont épuisé la patience, et qui, cédant enfin à la douleur, exhale son désespoir par des imprécations coupables.

Dès que ce malade a senti quelque léger soulagement; dès qu'il se calme, ah! qu'il regrette d'avoir trop facilement préféré de pareilles plaintes! qu'il sent vivement la douleur de n'avoir pu les retenir! mais le mal est fait; il sent, avec

un nouveau désespoir, que c'est trop tard qu'il se repent d'avoir écouté le premier.

Femmes aimables, hélas ! serez-vous assez bonnes pour me pardonner, et pour ne voir en moi qu'un insensé qui s'est laissé guider par sa frénésie, qu'un malheureux esclave qui, secouant ses chaînes avec fureur, s'est un moment révolté contre son maître? Vous pourriez peut-être accuser celle que je regarde comme l'unique cause des propos insensés que j'ai tenus ! Ah ! l'amour seul connoît quels sont tous ses torts, lui seul connoît aussi qu'elle est mon adoration pour elle? Non je ne suis pas moins hors de moi que l'étoit le malheureux Comte d'Angers, et je mérite autant que lui d'être excusé.

Ce Paladin alloit toujours errant sur les montagnes et dans les plaines, il avoit parcouru déjà plusieurs Royaumes des Espagnes, traînant depuis plusieurs jours sa jument morte derrière lui, lorsqu'il arriva sur le bord d'un grand fleuve près de son embouchure dans la mer, et Roland, quoiqu'à regret, fut enfin forcé d'abandonner sa jument sur son rivage.

Roland, qui nageoit comme une loutre, traverse la rivière, et monte sur l'autre rive ; un Pâtre, porté sur son cheval qu'il menoit boire, venoit à sa rencontre, et croyoit n'avoir rien à redouter d'un homme qu'il voyoit seul et tout

nud : Écoute, lui dit Roland, je voudrois faire un troc de ton cheval avec ma jument ; je vais te la faire voir si tu veux : tiens, la voilà sur l'autre rive ; elle est morte, à la vérité, mais tu pourras la faire traiter à ta fantaisie, et je te jure d'ailleurs que c'est le seul défaut que je lui connoisse ; tu peux bien faire un marché pareil avec moi : descends donc, je te prie, puisque ce marché me convient aussi. Le Pâtre se mit à rire, sans lui répondre, et continua sa route vers l'abreuvoir en s'éloignant de lui. Hola ho, s'écria Roland, ne m'entends-tu pas ? je te dis que je veux ton cheval. En disant ces mots, il s'avança vers lui d'un air menaçant. Le Pâtre qui portoit un bâton noueux d'épines, eut la témérité d'en donner un coup au Paladin. Celui-ci furieux l'étend mort d'un seul coup de poing qui lui brise la tête : de-là sautant sur le cheval, il le fait courir par monts et par vaux, sans le laisser reposer ni prendre aucune nourriture : il fait sans cesse de nouveaux ravages, et le cheval du Pâtre ayant bientôt succombé, Roland traita de même tous ceux qu'il lui fit succéder, après en avoir assommé les maîtres.

C'est ainsi que le Paladin arriva jusqu'à Malaga ; sa folie parut redoubler dans cette malheureuse ville, dont il détruisit le tiers au moins de ses habitans, et dans laquelle il fit tant de nouveaux

veaux ravages, que les pauvres gens furent près de deux ans à les réparer. Il poursuivit son chemin jusqu'à Gilbratar, ou bien Gibelterre, cette Ville importante étant également connue sous ces deux noms. Au moment de son arrivée, une barque s'éloignoit de la terre pour passer le détroit ; elle paroissoit pleine de gens très gais qui saluoient, le verre à la main, la naissante Aurore, et qui partoient ayant la mer et le vent favorable.

L'insensé Roland cria fortement aux gens de la barque de l'attendre ; mais n'ayant nulle envie de recevoir un pareil fou dans leur barque, ils furent sourds à ses cris, et leur petit bâtiment continua de voguer avec la légéreté d'une hirondelle. Le Comte d'Angers trouva ce procédé fort malhonnête, et bientôt à force de coups il fit entrer son cheval dans la mer pour galoper après eux ; le malheureux cheval n'eut bientôt plus que la tête hors de l'eau, mais ne pouvant plus retourner en arrière, il falloit bien que le pauvre animal périt, à moins qu'il n'eût pu traverser le détroit et nager jusqu'en Afrique.

Déjà Roland n'apperçoit plus la barque, l'éloignement, et le soulèvement modéré des vagues, suffit pour la dérober à la vue ; il continue à presser le pauvre cheval, qui finit par perdre ses forces, se remplir d'eau, et s'abîmer pour tou-

jours sous les flots: Roland, sans en être ému, le laisse enfoncer, tend ses bras nerveux, les fait mouvoir de concert avec ses jambes; il repousse l'onde amère avec son souffle, et nage la tête élevée au-dessus des flots: heureusement, ils n'étoient point agités; un vent léger souffloit, et ne faisoit que rider la superficie de l'onde; sans cela, l'invulnérable Roland eût trouvé la mort; mais la fortune, qu'on dit être favorable aux foux, le tira de ce danger, et le fit aborder assez près de la ville de Ceüta. Le Paladin erra plusieurs jours, en marchant le long du rivage, et ne s'arrêta qu'à la rencontre qu'il fit d'une armée Africaine composée de peuples très-noirs.

Il est tems de cesser de parler des folies de Roland qui reparoîtra bientôt sous vos yeux. Quant à la belle Angélique, Seigneur, n'en soyez plus en peine; la rencontre de Roland fut le dernier des périls qu'elle courut: dès qu'elle en fut échappée, elle s'embarqua sur un bon vaisseau; le vent le plus favorable la porta dans l'Inde; elle partagea son trône avec son cher Médor, et je souhaite qu'une lyre plus harmonieuse que la mienne, continue à célébrer leurs amours; pour moi, je vois que j'ai tant d'autres faits merveilleux à vous raconter, que je ne prévois pas que je puisse m'occuper d'elle: je me dois en ce moment à ce fier Roi de Tartarie, qui jouis-

soit de la préférence, et que la plus belle qui fût en Europe depuis le départ d'Angélique et la mort d'Isabelle, avoit fait triompher de son rival.

Mandricard cependant ne pouvoit pas jouir bien tranquillement de son bonheur; il lui restoit encore de trop grandes querelles à terminer; la première étoit contre Roger qui lui disputoit l'aigle blanche, la seconde contre Gradasse qui lui redemandoit Durandal. Agramant et Marsile firent de vains efforts pour les accorder; mais Roger auroit cru faire un acte indigne d'un descendant d'Hector, s'il eût laissé son bouclier entre les mains de ce Tartare, et Gradasse auroit craint de s'avilir en abandonnant à Mandricard une épée qu'il avoit disputée à Roland même.

Roger, en conséquence, ne veut pas consentir que le Tartare entre en champ clos avec Gradasse en portant le bouclier d'Hector, et la prétention du Roi de Séricane est que le fils d'Agrican ne puisse pas se servir de l'épée glorieuse de Roland contre Roger. Agramant ne trouva d'autre moyen d'accorder ces querelles si compliquées, qu'en les soumettant une seconde fois à la décision du sort.

Voyons donc, leur dit Agramant, à finir ces longues disputes; remettons à la volonté du sort

le choix de deux seuls combattans ; si vous désirez de me marquer quelque déférence, vous consentirez au pacte sacré que je vais vous proposer. Alors, en s'adressant à Roger et à Gradasse, il leur dit : celui de vous deux qui combattra Mandricard, défendra la querelle de l'autre en même tems ; si Mandricard est vainqueur, aucun de vous n'aura plus rien à lui disputer ; mais s'il est vaincu, le bouclier d'Hector et l'épée de Roland seront également perdus pour lui. Vous méritez tous les deux la plus haute renommée, et quel que soit celui de vous deux qui sera nommé par le sort pour combattre le fils d'Agrican, de quelque côté que la fortune fasse tomber la victoire, son compagnon ne pourra se plaindre, ou se louer que de sa décision.

Roger et Gradasse gardèrent le silence, et le respect que l'un et l'autre avoient pour le fils de Trojan les soumirent à cet arrangement.

On plia donc deux billets d'une forme semblable : l'un portoit le nom de Gradasse, l'autre celui de Roger ; ils furent enfermés et mêlés dans une urne : la main innocente d'un enfant tira le billet fatal ; il portoit le nom de Roger ; l'amant de Bradamante fut pénétré de la joie la plus vive, le Roi de Séricane le fut également par les regrets, mais il ne put refuser de se soumettre à la décision du sort.

Gradasse qui voit que le succès de sa querelle dépend de la victoire de Roger, s'occupe à lui rappeller tout ce que l'art et l'adresse ont inventé pour attaquer et pourse défendre: Gradasse, plus ancien Chevalier que le jeune élève d'Atlant, lui parle d'après l'expérience de plusieurs combats dont il est sorti victorieux.

Pendant le tems qui se passa depuis cet accord jusqu'au moment du combat, les amis de Mandricard et ceux de Roger s'occupèrent également à leur donner des conseils : le peuple, toujours curieux de ces grands spectacles, précéda l'aurore sur les gradins élevés qu'on voyoit autour de la lice, plusieurs même y passèrent toute la nuit pour n'être point prévenus : le vulgaire imbécille est toujours avide de voir de grands évènemens, tels qu'ils puissent être, sans prévoir s'ils lui seront utiles ou préjudiciables ; il n'est ému que par sa stupide curiosité. Marsile et Sobrin étoient alors agité par une idée bien différente ; ils sentoient combien un pareil combat deviendroit nuisible aux intérêts communs, ils blâmoient ouvertement le fils de Trojan de l'avoir permis; ils ne cessoient de lui représenter quelle étoit la perte que ses armes essuieroient si l'un de ces deux guerriers perdoit la vie, un seul étant plus redoutable dans les combats au fils de Pepin que ne le seroient dix mille Afri-

cains. Agramant convenoit bien que le sage Sobrin avoit raison, mais sa parole étoit donnée; cependant il fit tous ses efforts pour engager Mandricard et Roger à la lui rendre; il leur démontra que le fond de leur querelle n'étoit que d'une légère importance, et que s'ils ne vouloient pas absolument la terminer sans un combat, il devoient du moins le différer de cinq ou six mois, jusqu'à ce qu'ils eussent achevé de renverser le trône de Charles et de soumettre son empire: l'un et l'autre des deux guerriers voyoient bien qu'Agramant avoit raison, peut-être même penchoient-ils tous deux à se rendre à ses prières; mais l'un et l'autre eussent regardé comme un opprobre de parler le premier pour consentir à cette trêve.

Parmi tous ceux dont les voix se joignoient à celle d'Agramant pour appaiser la fureur du Roi de Tartarie, aucune de ces voix ne devoit mieux pénétrer jusqu'à son cœur que celle de la belle Doralice; elle gémit, elle le conjure de céder au fils de Trojan, comme aux vœux de toute l'armée: Cruel, lui disoit-elle, tu veux donc me faire trembler sans cesse pour tes jours! Quoi, ce cœur qui t'adore, n'aura donc jamais un instant de plaisir pur et calme! Je te verrai donc toujours te couvrir de tes funestes armes au lieu de te reposer doucement sur mon sein; le bon-

heur de t'avoir pour époux, celui d'avoir vu disparoître de mes yeux l'horreur d'un combat contre Rodomont, sera-t-il à l'instant détruit par celle de t'en voir entreprendre un autre qui n'est pas moins périlleux! Hélas! quoique tremblante, je pouvois du moins me dire à moi-même: Non, ce n'est que pour me posséder que mon amant veut combattre Rodomont. Malheureuse que je suis! ah! je ne peux plus me cacher que ce n'est que pour soutenir une légère querelle que mon époux va s'exposer aux mêmes dangers; quelle est donc la dureté de ton cœur, puisque la fureur de combattre l'émeut encore plus que tout mon amour! Eh! que t'importe, si tu m'aimes et lorsque tu vois que tu me perces le cœur, que Roger porte un aigle pour devise, ou qu'il ne la porte pas? Peux-tu balancer un instant le péril de la mort, et la certitude de la mienne, si tu succombois, avec l'avantage le plus léger que tu remporterois? je t'en fais juge toi-même: vois, d'un côté, quel honneur frivole tu peux tirer de savoir que cette aigle est effacée du bouclier de Roger; vois, de l'autre, que le sort des combats est toujours incertain, et que celui qui peut te menacer déchire le cœur de celle qui t'adore: quand même la vie ne te seroit pas aussi chère que ce frivole honneur; ah! barbare, la mienne ne te l'est-elle donc plus?

Non, tu ne peux douter qu'elle ne s'éteigne avec la tienne : non, je mourrai sans doute ; mais apprends que je mourrai pénétrée du désespoir de t'avoir vu mourir avant moi.

C'est ainsi que, baignée de larmes, la tendre Doralice ne cessa pas de se plaindre et de supplier son amant pendant toute la nuit ; ces pleurs étoient versées par de si beaux yeux, ces plaintes étoient proférées par une bouche si vermeille, que Mandricard attendri les essuyoit par mille baisers tendres, et recueilloit tous les soupirs qui sortoient de ces lèvres de rose : Ah ! chère ame de má vie, lui répondit-il à la fin, comment pouvez-vous céder à des craintes aussi peu fondées ? Eh ! devriez-vous être allarmée, quand même Charles et tous ses François, Agramant et ses Maures oseroient m'attaquer ? Il faut que vous ayez bien peu d'estime pour ma force et pour ma valeur ; est-il possible qu'un homme seul, que Roger puisse vous faire craindre pour ma vie ? Quoi ! ne vous souvient-il plus qu'avec un seul tronçon de lance, vous m'avez vu détruire toute votre nombreuse escorte ? Gradasse, d'une bien plus haute renommée que ce jeune Roger, ne convient-il pas lui-même qu'il fut mon prisonnier dans la Syrie ? Isolier, Serpentin, le brave Sacripant, les renommés frères-Aquilant le Noir et Griffon le Blanc, et plusieurs Chevaliers Maures ou Chré-

tiens ne m'ont-ils pas dû leur délivrance ? La Renommée ne célèbre-t-elle pas encore les exploits qui m'ont couvert de gloire le jour que nous avons délivré le camp d'Agramant ? Pouvez-vous donc m'affliger, m'offenser même, par la terreur que le jeune Roger vous inspire? Que peut-il faire seul contre moi ? pourra-t-il résister à mes coups, lorsque je serai couvert des armes d'Hector, et que la célèbre Durandal armera ma main ? Ah ! que n'ai-je pu combattre à vos yeux le superbe ennemi qui me disputoit votre cœur ? vous n'auriez pas à présent l'inquiétude offensante de me voir aux mains avec Roger. Au nom de notre amour, ô ma chère Doralice ? essuyez vos larmes, et bannissez un aussi triste augure : croyez que le seul honneur qui me parle en maître, m'anime, et non le désir puérile d'effacer une aigle d'un bouclier.

Mandricard répondit ainsi ; mais il ne put persuader la tendre et craintive Doralice. Elle le serra dans ses bras ; ses nouvelles instances auroient attendri, remué la colonne la plus immobile. A la fin, plus forte, quoique à demi nue, que son amant ne pouvoit l'être avec toutes ses armes, elle réduisit ce caractère indomptable à se rendre : il lui promit qu'il écouteroit Agramant, si ce Prince lui parloit encore une seconde fois du même accord.

Le soleil commençoit à paroître lorsque Mandricard cédoit au pouvoir de l'amour ; mais tout-à-coup, le jeune et brave Roger s'éveille ; il veut prouver qu'il sçait défendre et porter avec honneur l'aigle de son bouclier ; il craint d'être retenu par de nouvelles propositions ; il se couvre de ses armes ; il vole jusqu'aux barrières de la lice ; il l'occupe, et la fait retentir, ainsi que les environs, du son éclatant de son cor. L'orgueilleux Tartare entend ce son qui l'appelle et le défie : l'amour s'enfuit en soupirant d'un cœur dont la fureur s'empare ; Doralice le sent s'échapper de ses bras, sauter sur ses armes, souffrir à peine que ses Ecuyers les attachent avec soin ; et désespérée, elle voit que nulle trêve ne peut plus différer cet inévitable et sanglant combat. Le Tartare monte sur Bride-d'or, et court vers la lice : les deux Rois arrivèrent presque en même tems, et l'heure fatale ne fut pas long-tems différée.

Les deux guerriers ayant été placés aux deux extrémités de la carrière, on laça leurs casques étincelans, on les arma de deux fortes lances : le son aigu de la trompette donna l'affreux signal, tous les visages des spectateurs pâlirent en l'écoutant. Les coursiers s'élancèrent avec la même impétuosité, et la rencontre terrible de ces

redoutables adversaires fit trembler la terre et frémir la voûte des cieux.

On vit de part et d'autre fondre le même oiseau qui porte Jupiter. Les deux Guerriers inébranlables comme une forte tour qui brave l'Aquilon, ou comme le rocher qui rompt les vagues élevées, brisent leurs lances dont les éclats s'élèvent jusqu'aux cieux, le véridique Turpin nous apprend même que quelques uns de ces fragmens s'étant élevés jusqu'à la sphère du feu, on les vit retomber enflammés sur la terre.

Les deux fiers combattans retournant alors l'épée à la main, tous deux se portèrent un coup de pointe dans la visière; ils eussent desiré se porter par terre, mais ils n'avoient garde de frapper leurs chevaux pour y réussir, et celui qui s'en étonneroit, connoîtroit peu les loix antiques de la Chevalerie; elles défendoient sous peine d'un éternel déshonneur de porter des coups au cheval de son adversaire.

Les visières de leurs casques étant doubles, elles résistèrent à ce premier effort; et leurs épées alors commencèrent à tomber sur leurs armes avec la même impétuosité que cette grêle qui brisant les jeunes rameaux des arbres, coupe et détruit les chanvres, les épis, et ravage les plus belles maisons. On peut imaginer sans peine à quel point Balisarde et Durandal devoient être

terribles en de pareilles mains : cependant nul coup dangereux n'avoit encore été porté, l'un et l'autre ayant la même adresse à les parer.

Le premier qui fit couler le sang de son ennemi, ce fut Mandricard ; la terrible Durandal descendant comme la foudre, fendit le bouclier de Roger, pénétra sa cuirasse dans laquelle elle traça profondément sa route sanglante.

Milledons charmanset la douceur de ses mœurs le faisoient aimer : il fut aisé de le reconnoître à ce coup terrible qui fit pâlir et qui glaça presque tous les spectateurs. Si les vœux les plus nombreux eussent alors été écoutés, le Tartare eût perdu promptement ou la vie ou la liberté : je suis tenté de croire qu'un Ange détourna la force de ce coup qu'on crut devoir être mortel. Roger plein de dépit en se sentant blessé, répondit à ce coup par un autre encore plus terrible qu'il porta sur la tête de Mandricard : mais son épée ayant tourné dans sa main, le casque d'Hector résista, ce qu'il n'eût pu faire si Balisarde l'eût frappé de son taillant. Mandricard fut si fort étourdi de la force du coup, qu'il abandonna les rênes de Bride d'or, et parut plusieurs fois prêt à tomber. Cet excellent cheval, comme s'il eût souffert de porter un autre Guerrier que Roland, fit plusieurs bonds, et courut en tournant dans la carrière.

Le serpent froissé sous l'herbe, le lion blessé par un trait ne peuvent montrer une plus violente fureur, que celle de Mandricard lorsqu'il eut repris ses esprits. Sa force semble augmenter comme sa colère ; il reprend les rênes, serre et lève Durandal ; il fait bondir en avant son cheval contre Roger; et s'élevant sur ses étriers, il porte un coup sur la tête de ce Chevalier qu'il espère fendre jusqu'à la poitrine ; mais Roger le prévient avant que ce coup ne l'atteigne ; et lui portant un coup sous le bras droit, Balisarde perce la cuirasse, et se plonge de quelques doigts dans le corps du Tartare : tandis que Roger la retire sanglante, Durandal tombe sur son casque; et quoiqu'il eût plié sa tête jusque sur la croupe pour éviter la violence de ce coup, si sa tête n'eût pas été couverte par une arme d'une aussi bonne trempe, Durandal eût terminé le combat. Roger fronçant le sourcil, fait sauter son cheval, gagne le flanc droit de Mandricard, et Balisarde forgée pour trancher et percer les armes enchantées et les métaux les plus durs, se baigne une seconde fois dans le sang du Tartare.

Mandricard blasphême en recevant cette blessure ; sa rage se porte à l'extrême : il veut user de toutes les forces qui lui restent ; et pour porter son coup avec plus de violence, il arrache ce bouclier qui porte l'aigle blanche, et

saisit la poignée de Durandal avec ses deux mains. Ah! lui cria Roger, tu prouves bien que tu ne te trouve pas digne de cette noble devise, et que tu renonce pour toujours à la porter. Mandricard, pour toute réponse, fait tomber Durandal sur sa tête, et la chûte d'une montagne n'eût pas été plus rude à supporter; mais l'épée ne frappant que sur la visière, elle la fendit en deux parts; et cette visière étant avancée, le visage de Roger n'en fut pas offensé: ce même coup descendit sur l'arçon de la selle, il trancha les deux épaisses lames d'acier dont il étoit revêtu, et coupant aussi le cuissard de Roger, il lui fit une profonde blessure dans la cuisse, dont la cure fut très-longue dans la suite.

Déjà les deux combattans couverts de blessures rougissoient de leur sang leurs armes et l'arène. L'avantage et le péril du combat paroissoient être égaux entr'eux; mais Roger les décida bientôt en sa faveur. Il porte un coup de pointe de cette Balisarde fatale à tant de Chevaliers: il dirige son coup du côté qui n'est plus défendu par le bouclier; la cuirasse ne peut résister, et la pointe cruelle se fait une route jusqu'au cœur du Tartare, le traverse, et l'épée se plonge presque en entier dans son sein.

Le Tartare ne mourut pas sans se venger; et dans l'instant même qu'il recevoit le coup mor-

tel, il en portoit un sur la tête de Roger qu'il eût partagée si sa force n'eût pas été affoiblie par la douleur du coup qu'il avoit déjà reçu sous son bras droit. Celui de Mandricard fut cependant assez violent pour que le cercle de son casque et sa coëffe de fer cédassent au tranchant de Durandal ; il pénétra même un doigt de profondeur dans sa tête ; et Roger terrassé par ce coup, tomba sur le sable en versant un ruisseau de sang.

Roger fut donc le premier qui toucha la terre. Mandricard resta quelques momens encore dans les arçons : les spectateurs crurent qu'il étoit vainqueur ; et Doralice, si long-tems flottante entre la crainte et l'espérance, levoit déjà les mains au ciel pour le remercier d'avoir conservé son amant, lorsque Mandricard tombant aussi-tôt le visage couvert des ombres de la mort, et son corps en ayant déjà toute l'immobilité, l'on reconnut bientôt que Roger avoit remporté la victoire.

Agramant, ses Chevaliers et les premiers de son armée, coururent vers Roger au moment où celui-ci se relevoit. Ils l'embrassent, le soutiennent, et célèbrent la gloire immortelle dont il vient de se couvrir : il n'est personne qui ne félicite Roger, et dont le cœur ne soit pénétré des sentimens que sa bouche exprime ; Gradasse

seul pouvoit être soupçonné d'être moins sincére: ce Prince en effet ne pouvoit se consoler que son nom ne fut pas sorti le premier de l'urne, et de voir le jeune Roger remporter tout l'honneur de ce grand démêlé. Agramant redoubla ses caresses pour le brave Roger qu'il voyoit justifier toute l'estime qu'il avoit précédemment marquée pour lui, lorsqu'il ne voulut point traverser la mer, et laisser lever la bannière impériale, jusqu'à ce qu'il pût l'amener avec lui; il prise plus que le reste de son armée, en ce moment, celui qui vient d'arracher la vie au fils d'Agrican.

Les Chevaliers Maures ne furent pas les seuls qui parurent sensibles à la victoire de Roger; un grand nombre de dames Maures, Africaines ou d'Espagne, embellissoient alors la Cour d'Agramant et de la Reine d'Espagne; il n'en fut pas une qui ne s'empressât à le féliciter. Peut-être Doralice même lui rendoit-elle un secret hommage, et se seroit-elle jointe à cette belle troupe, si le visage livide de son amant étendu sur le sable ne l'eût retenue; je dis peut-être, et j'ai bien raison de ne rien assurer de positif. Roger étoit si beau, si brave; il possédoit si bien tous les moyens de plaire, et la Princesse Grenadine, comme nous l'avons déjà vu ci-devant, étoit si légère, elle craignoit si fort la solitude

solitude d'une longue nuit, qu'elle auroit bien pu s'attacher à Roger, s'il eût voulu la prendre sous sa garde. Dans le fond le Tartare étoit un amant bien brave, bien solide, et bien bon pour elle pendant sa vie; mais Mandricard mort n'étoit plus d'aucune utilité: Doralice qui se portoit fort bien, pouvoit desirer un nouvel amant tel que Roger; il eût été peut-être bien doux pour elle de s'entendre dire jour et nuit, je vous aime, par ce jeune et charmant Chevalier.

Le plus habile Chirurgien ayant été sur le champ appellé, le fils de Trojan vit tous ses vœux exaucés en apprenant qu'aucune des cruelles blessures de Roger n'étoit mortelle: il fit porter l'amant de Bradamante sous ses tentes, desirant pouvoir veiller lui-même sur lui jour et nuit; il fit élever un trophée des armes du Roi de Tartarie près de son lit; il n'y manqua que la bonne épée de Roland qui, selon la convention, fut remise au Roi de Sériçane: Bride-d'or appartenoit à Roger comme les armes de Mandricard qui s'étoit emparé de cet excellent cheval et de Durandal, lorsque le Comte d'Angers les avoit abandonnés dans sa folie. Roger qui savoit qu'il ne pouvoit faire un présent plus agréable au fils de Trojan, le lui fit accepter. Mais cessons un moment de parler de Roger pour nous occuper de la jeune guerrière qui,

dans ce moment, soupire et se désespère de ne point recevoir de ses nouvelles.

Bradamante étoit toujours à Montauban attendant le retour d'Hypalque; cette sage et zélée confidente lui raconta la violence qu'elle avoit essuyée de la part de Rodomont, l'enlèvement de Frontin, la rencontre qu'elle avoit faite de Roger, de Richardet et de ses cousins sur les bords de la fontaine de Merlin, et la fureur avec laquelle son amant étoit parti pour aller punir l'insolence de Rodomont et la lâcheté qu'il avoit eu d'enlever Frontin des mains d'une femme; elle ajouta que Roger n'avoit pu rencontrer le Sarasin.

Hypalque fait bien valoir auprès de Bradamante les raisons qui retiennent Roger, et qui l'empêchent de venir à Montauban; elle lui remet sa lettre: Bradamante la reçoit d'un air plus affligé que satisfait; il lui seroit bien plus doux de voir son cher Roger; une simple lettre n'étoit qu'un bien foible secours pour elle, après l'avoir attendu si long-tems: cependant malgré son chagrin mêlé de quelque dépit, Bradamante baise plus de dix fois cette lettre, en pensant à celui dont elle reconnoît la main; en la rebaisant encore elle mouille de ses larmes un papier que ses soupirs brûlans auroient peut-être enflammé, elle lit et relit vingt fois cette lettre, elle s'in-

terrompt elle-même à tous momens pour faire de nouvelles questions et pour répéter encore plus souvent celles qu'elle a déjà faites : elle ne se lasse point d'entendre Hypalque, elle lui fait sans cesse redire que Roger reviendra bientôt la retrouver ; le terme de quinze ou vingt jours qu'il prenoit pour se rendre auprès d'elle lui paroissoit être un siècle : Hélas ! s'écria-t-elle, qui pourra m'assurer de le revoir, même après ce tems, combien d'accidens ne peuvent-ils pas l'empêcher de revenir près de moi ? les hasards de la guerre d'ailleurs ne sont-ils pas toujours à craindre pour un aussi brave Chevalier ?

Plus Bradamante pense à l'absence de son amant plus sa douleur redouble : Ah ! Roger, mon cher Roger, s'écria-t-elle ; ô toi, que j'aime plus que ma propre vie ! comment peux-tu me quitter pour aller servir ceux que tu sçais être mes ennemis ? toi, dont le bras devroit m'aider à les combattre ; j'ai beau convenir que tu peux croire que ton honneur est intéressé dans ce moment à l'acte que tu fais ; non, je ne sais si ta conduite mérite que je la blâme, ou que je te la pardonne ; oublies-tu donc que ton père perdit la vie par la cruelle main de Trojan, et c'est pour le fils de son meurtrier que tu t'éloignes de moi ! loin de venger sa juste querelle tu prends la défense d'Agramant, et lorsque tout

devroit te porter à venger le sang de ton père en répandant le sien, tu me fais mourir de regrets et de douleur.

C'est ainsi que Bradamante répétoit mille tendres reproches contre l'amant qui lui coûtoit tant d'allarmes. Hypalque s'empressoit vainement à la consoler; elle lui disoit sans cesse que Roger étoit obligé de céder aux sermens qu'il avoit prêtés, et qu'il falloit qu'elle attendit avec plus de patience le tems qu'il avoit prescrit pour son retour: les consolations d'Hypalque, l'espérance même, unique et douce compagne des amans, qui parloit dans son cœur ne pouvoit tarir la source de ses larmes; elle reprit la résolution de rester à Montauban, et d'attendre dans sa famille le tems marqué par Roger; mais il ne dépendoit pas de lui de tenir cette promesse.

Ce fut un bonheur pour Bradamante d'ignorer toutes les raisons multipliées qui forcèrent Roger à manquer à la parole qu'elle avoit reçue de lui: il étoit alors cruellement blessé, et pendant un mois entier il fit craindre pour sa vie. Elle l'attendit en vain, elle vit passer le tems qu'il avoit prescrit avec la plus vive douleur, elle n'eut des nouvelles de lui que par Hypalque, elle en reçut une seconde fois par Richardet, qui lui raconta comment ce jeune Héros avoit sauvé sa vie, et remis ses cousins en li-

berté mais quoique ces dernières nouvelles fussent agréables pour la guerrière, elles furent encore mêlées de quelques réflexions amères qui la troublèrent. Richardet, dans son récit, avoit, comme on peut le croire, élevé jusqu'aux cieux la haute valeur et la beauté de Marphise; il avoit appris en même tems à sa sœur que cette belle guerrière et Roger étoient partis ensemble en disant qu'ils alloient au secours d'Agramant. Bradamante, en écoutant son frère, eut l'air d'être satisfaite qu'ils marchassent en état de se secourir mutuellement; mais de secrettes inquiétudes qu'elle cachoit troubloient alors bien vivement son ame.

Il est dans l'être des amans d'aggraver les plus légers soupçons; Bradamante imagina que Marphise étoit encore plus charmante que son frère n'avoit pu la lui peindre: elle pensa qu'ils étoient seuls ensemble pendant qu'ils voyageoient, elle finit par présumer qu'il étoit impossible que Roger n'en fût pas épris. Cependant elle veut rejetter ce soupçon, son cœur espère et craint tour-à-tour, elle attend en soupirant, et dans le plus grand trouble, l'arrivée de Roger, et elle n'ose s'écarter d'un pas de Montauban.

Pendant le séjour que la guerrière fit dans sa famille, son frère aîné, ce célèbre Paladin dont la renommée rendoit la réputation de sa race

aussi brillante que le soleil vainqueur des astres de la nuit, Renaud, suivi d'un seul Page, surprit un matin toute sa famille en arrivant tout-à-coup à Montauban, et voici ce qui l'y conduisit.

Vous savez quelle étoit la route qu'il tenoit si souvent pour chercher son Angélique. Un jour, en revenant de Paris, ce Paladin reçut la fâcheuse nouvelle de l'échange que la mère de Ferragus étoit prête à faire avec le lâche Bertolas. Il prit sur le champ la route d'Aigremont pour voler au secours de Vivian et de Maugis : ce fut dans ce château qu'il apprit qu'ils avoient été délivrés par Roger et Marphise ; que les Mayençois étoient tombés sous les coups de la guerrière et de son compagnon d'armes, et que ses frères et ses cousins étoient partis pour Montauban. Il y avoit près d'un an qu'il s'étoit séparé d'eux ; il vint pour les embrasser.

Renaud reçut avec attendrissement les caresses de sa mère Béatrix, de son épouse, de ses enfans et de ses frères ; ses jeunes enfans l'entouroient, embrassoient ses genoux, ses jambes, l'accabloient de leurs caresses, comme les petits bien affamés d'une hirondelle caressent leur mère, lorsqu'en volant à tire d'ailes elle vient porter la pâture dans leur petit bec, et gasouille en les voyant manger : mais lorsque le Paladin

ent donné quelques jours à sa tendresse, comme à celle de toute sa famille, il partit de Montauban en faisant prendre les armes à tous ses frères, à ses cousins, et les conduisit à sa suite. Bradamante attendant toujours le moment si desiré de l'arrivée de Roger, feignit d'être malade pour être dispensée de partir avec eux. Hélas ! elle ne leur disoit que trop la vérité; est-il donc une fièvre assez aigüe, une douleur assez vive pour être comparée à tout ce que sent une ame que l'amour fait souffrir ? Renaud, en amenant la fleur des guerriers de la Maison de Clermont, les conduisoit à Paris au secours de Charlemagne, et je vous raconterai dans le chant suivant les exploits éclatans que cette brave et illustre race fit pour le service de son Empereur.

Fin du trentième Chant.

CHANT XXXI.

AMOUR ! Amour ! qu'il seroit doux de te servir ! quel bonheur pourroit approcher de la félicité d'une ame qui s'abandonne à des transports sans cesse renaissans, et qui semble ne plus exister que pour aimer, si tu n'avois pas la cruauté de mêler toujours quelques peines à tes plaisirs ! Souvent, hélas ! la crainte les accompagne ; plus souvent encore une noire frénésie les détruit et laisse un cœur en proie aux serpens cruels de la jalousie.

Je conviens que quelquefois de légères peines ne font que préparer tes bienfaits, et nous en faire mieux connoître le prix ; c'est ainsi que la soif ardente et la faim nous rendent les plaisirs de la table plus délicieux ; l'amant fortuné ne sentiroit pas assez toute l'étendue de son bonheur, si le calme charmant dont il jouit n'eût pas été précédé de quelques troubles, et l'on ne connoît bien les douceurs de la paix, qu'après avoir éprouvé les horreurs de la guerre.

Quoiqu'on soit privé de voir ce que l'on aime, on en porte toujours la douce idé dans

son cœur, on se dit sans cesse : Oui, je le reverrai plus charmant et plus fidèle que jamais ; les maux que fait souffrir l'absence en deviennent plus légers, et ne font que précéder tous les transports que nous cause le retour de l'objet aimé ; on peut même adorer sa maîtresse, sans en avoir reçu la plus légère faveur : on peut même ne pas se trouver malheureux dans sa chaîne, si la douce espérance n'est pas détruite ; on s'occupe bien moins de l'état présent de son amour, que du moment desiré de voir combler tous ses vœux. C'est dans ce moment fortuné que le souvenir de tant de peines passées porte encore de nouveaux charmes dans la félicité présente ; mais si l'infernale jalousie répand son poison dans notre cœur, elle jette un nuage sombre sur l'image du bonheur : elle fascine les yeux, elle y répand une teinte noire, elle les empêche de distinguer et d'apprécier tout ce qui les blesse.

Lorsque la jalousie nous déchire le cœur ; il n'est aucun secours pour guérir une plaie aussi mortelle ; un poison nouveau semble l'envenimer sans cesse ; le grand art de Ptolémée, celui de Zoroastre, d'Esculape même ne pourroient guérir un mal qui conduit du désespoir à la mort ! Cruel supplice d'une ame tendre, pourquoi

nais-tu si facilement pour la tourmenter ! le plus léger soupçon, l'apparence la plus trompeuse, suffisent pour nous accabler, la raison s'offusque et se tait, l'intelligence troublée ne nous fait plus voir que des monstres hideux et fantastiques; l'esprit d'un jaloux change au point de n'être plus reconnoissable : ô passion, la plus dangereuse de toutes, pourquoi pénétras-tu dans le cœur noble et sensible de Bradamante? par quelle fatalité vins-tu lui porter les derniers coups !

Le récit d'Hypalque et celui de Richardet n'avoient encore excité que quelques troubles légers dans son ame; mais, quelques jours après, un nouveau rapport, appuyé de quelque vraisemblance, acheva de la frapper d'un coup mortel ; vous plaindrez cette guerrière, lorsque je vous en rendrai compte ; mais je vous dois auparavant celui des grandes actions de Renaud que nous avons laissé marchant vers Paris à la tête de ses plus proches parens.

Le jour d'après leur départ d'Aigremont, cette petite troupe rencontra vers le soir un Chevalier couvert d'armes noires ; il n'avoit, sur des vêtemens pareils, qu'une écharpe blanche, il conduisoit une dame, et voyant dans la personne de Richardet un Chevalier qui lui parut être d'une haute apparence, il s'avança

pour le défier à la joûte : Richardet n'eut garde de refuser un pareil défi, lui qui souvent prévenoit les autres ; il prend du champ et revient sa lance en arrêt : Renaud et ses compagnons s'arrêtèrent pour voir la suite de ce défi. J'espère, disoit en lui-même Richardet, l'atteindre assez à plein au milieu de son bouclier pour le désarçonner. Mais le succès lui fut bien contraire ; le Chevalier étranger l'atteignit si rudement dans la visière de son casque, qu'il le fit voler bien loin à terre par dessus la croupe de son cheval ; son frère Alard se présenta pour le venger, mais il n'en eut que la frivole espérance ; il fut porté sur l'herbe comme Richardet, et son bouclier fut brisé par la violence du coup.

Renaud eut beau crier au jeune Guichard de s'arrêter ; celui-ci qui tenoit déjà sa lance en arrêt, et qui brûloit du desir de venger ses frères, profita du tems que Renaud employoit à lacer son casque, il courut sur le Chevalier inconnu qui l'étendit à côté de ses frères aussitôt Richard, Vivian et Maugis voulurent s'avancer ; mais Renaud se trouvant armé les arrêta. Nous n'arriverions jamais à Paris, leur dit-il en riant, si j'attendois qu'il vous eut tous renversés. Mais il le dit assez bas pour qu'ils n'eussent

pas la mortification de l'entendre. La rencontre de Renaud et du Chevalier noir fut de la plus grande violence, et leurs fortes lances se brisèrent jusques dans leurs gantelets; mais nul des deux ne plia la tête ni les reins en arrière de l'épaisseur du doigt : leurs chevaux s'étant pareillement rencontrés, mirent tous deux la croupe à terre.

Bayard se releva dans l'instant, au point qu'à peine s'apperçut-on qu'il eût baissé sa croupe; à l'égard de l'autre cheval, il eut l'épaule et les reins brisés, et resta mort sur la place. Son maître s'étant promptement débarrassé de ses étriers, se trouva sur le champ sur ses pieds.

Le fils d'Aymon ayant fait une demi-volte, revenoit vers le Chevalier sans tenir aucune arme dans sa main. Le Chevalier noir lui dit : Sire Chevalier, j'aimois le cheval que vous venez de me faire perdre; il y va de mon honneur de venger sa mort : faites donc ce qui vous conviendra le mieux; car pour moi je n'hésite plus à vous combattre. — Si ce n'est que le regret du cheval que vous avez perdu, lui répondit Renaud, qui vous porte à ce combat, je vous offre volontiers un des miens qui pourra le valoir. — Vous m'entendez très-mal, lui répondit l'autre, si vous croyez que je sois

embarrassé de la perte de ce cheval; mais je vais m'expliquer plus clairement. Je veux donc vous dire que je croirois me manquer à moi-même, si je n'éprouvois pas l'épée à la main quelle est votre force et votre valeur dont j'ai une très-haute idée. Ainsi, restez à cheval ou descendez, cela m'est égal, ne craignant point que vous me combattiez avec quelque avantage, tant je desire m'éprouver l'épée à la main avec vous. Renaud lui répondit sans le faire attendre: Je consens au combat que vous me proposez; et pour que vous ne puissiez prendre aucun ombrage de ceux qui sont avec moi, je vais leur dire de suivre leur route, jusqu'à ce que je les rejoigne, et je ne garderai près de moi qu'un Palefrenier pour tenir mon cheval. Sur le champ il alla donner ordre à ses compagnons de suivre leur route.

La noblesse de ce procédé frappa le Chevalier étranger, et lui donna la plus haute idée de son adversaire. Renaud en effet descend de cheval, le donne à tenir, et ne voyant plus l'étendard de Clermont qui continuoit à s'éloigner, il embrasse son écu, tire Flamberge, et provoque le Chevalier. L'un et l'autre s'attaquent avec la même valeur: chacun d'eux s'étonne de la force de son adversaire; jamais

naud fit amener par son Ecuyer un beau cheval de bataille au Chevalier.

Celui-ci qui ne connoissoit point encore le Paladin, l'entendit par hasard se nommer lui-même; et dans l'instant qu'il reconnut que c'étoit contre un frère, et contre ce héros, qu'il venoit de se battre, son cœur fut ému vivement, et la joie la plus vive fit couler ses larmes : ce guerrier étoit Guidon le Sauvage que nous connoissons par l'histoire de l'île des femmes cruelles, et par le long voyage qu'il avoit fait depuis avec Marphise, Sansonnet et les fils d'Olivier. Guidon n'avoit pu faire connoissance encore avec sa famille ayant été retenu par le lâche Pinabel. Dès qu'il eut reconnu qu'il avoit le bonheur de voir Renaud : Ah ! Seigneur, lui cria-t-il, quelle fatalité cruelle m'a conduit à combattre celui que j'aime, que je respecte, et que je desire de voir depuis si long-tems ! Vous voyez en moi, Seigneur, celui qui reçut le jour de Constance sur les bords du Pont-Euxin, et comme vous j'ai le généreux Duc Aimon pour père. Le desir de vous voir et de connoître ceux de notre sang, m'a fait accourir en France ; j'y venois rendre hommage à mon illustre frère, et mon destin cruel m'a mis les armes à la main contre lui. Ah ! Seigneur, daignez me pardonner

ner cette faute involontaire : que ne puis je verser tout mon sang pour vous, et la réparer ! — Ah ! mon brave frère, lui cria Renaud en lui tendant ses bras, devez vous donc vous excuser d'un combat qui me prouve si bien que vous êtes de notre race, et fait pour lui faire honneur ! Quel témoignage peut être plus fort que votre haute valeur ! Oui, je vous reconnois pour être un digne fils d'Aimon ; un lion ne pourroit être le fils d'un daim timide, et la foible colombe ne peut naître d'un aigle ou d'un faucon.

Les deux frères se donnèrent les plus tendres assurances d'une union éternelle, en achevant leur route vers les pavillons où Renaud se fit un plaisir bien vif de raconter à ses proches tout ce qui venoit de se passer, et de leur présenter Guidon ; ils desiroient tous de le voir depuis long-tems ; ils l'accablèrent de caresses, et reconnurent qu'il ressembloit beaucoup au Duc Aimon. Ses frères, ses cousins l'entouroient ; chacun aimoit à lui parler à son tour ; et de ce moment Guidon fut admis dans le sein de son illustre famille, comme un Chevalier fait pour soutenir la gloire de la maison de Clermont. L'arrivée de Guidon eût toujours été chère ; mais dans ce moment où sa valeur pou-

voit seconder la leur, tous ces braves Chevaliers en sentirent encore mieux le prix.

Le soleil couronné de ses rayons étincelans, commençoit à peine à les lancer sur la voûte céleste, et à les étendre sur la superficie des mers, lorsque Guidon partit avec tous ceux de son sang, et se rangea sous la bannière de Renaud; ils marchèrent ensemble vers Paris, et ce fut à dix milles de distance de cette grande cité, qu'ils joignirent les bords de la Seine, et qu'ils firent la rencontre des deux braves fils d'Olivier. Ils causoient alors avec une Dame fort belle et richement vêtue, dont l'air étoit très-affligé : cette Dame sembloit leur parler de choses très-importantes, et demander leur secours. Tous les Chevaliers de Clermont reconnurent aussi tôt les deux frères. Guidon dit à Renaud : Voilà deux des plus braves guerriers que je connoisse; et s'ils viennent avec nous au secours de Charles, leur bras sera bien redoutable et bien nuisible aux Sarasins.

Renaud qui les avoit reconnus à leurs armes blanches et noires, joignit ses louanges à celles de Guidon; ils coururent les uns et les autres, et l'ancienne querelle que Renaud avoit eu longtems auparavant avec les deux frères parut être

absolument oubliés. Cette querelle, trop longue à raconter, n'avoit eu d'autre raison que la punition du lâche Trufaldin; ils n'eurent plus l'air d'y penser; il leur fit mille caresses, que bientôt Sansonnet qui les rejoignit partagea, lorsque les fils d'Olivier l'eurent fait connoître pour être ce célèbre Gouverneur de la Palestine, si renommé par sa valeur.

Pendant ce tems, la jeune Dame affligée ayant reconnu Renaud, s'en fit reconnoître à son tour. Seigneur, lui dit-elle, hélas! votre brave cousin, ce bouclier de l'Empire et de notre sainte Religion; cet illustre et redoutable Paladin Roland, a perdu totalement la raison, et parcourt maintenant la terre comme un insensé. Je ne sais point quelle est la cause de ce fatal événement; je sais seulement, pour l'avoir vu moi-même, qu'il a jetté ses armes, et les a dispersées dans la campagne, où j'aperçus de même un généreux Chevalier les ramasser avec une sorte de respect, pour en former un trophée, et l'élever sur un pin: mais le fils d'Agrican étant arrivé le même jour, cet orgueilleux Tartare s'est emparé de Durandal, et du bon cheval Bride-d'or que Roland avoit de même abandonné dans la campagne. Je vous dirai de plus que j'ai vu ces jours passés le malheureux Roland ayant perdu toute pudeur,

courir tout nud dans la campagne, poussant des hurlemens affreux : je n'ai pu douter alors qu'il n'eût perdu la raison, et je n'aurois pu croire, si je n'en avois été témoin, qu'un Paladin si sage eût pu tomber dans un pareil accès. La Dame poursuivit en leur racontant comment elle l'avoit vu lutter sur un pont avec Rodomont, l'embrasser et se précipiter avec lui dans la Saône. Je crois, continua-t-elle, que de tous les Chevaliers qui m'écoutent, il n'en est aucun qui ne soit touché de l'état affreux de ce grand Paladin. Je vais chercher à Paris, et dans d'autres lieux encore, quelqu'un qui l'aime assez pour tâcher de s'en emparer, et travailler à le guérir de sa folie. Ah, si je pouvois avoir des nouvelles de Brandimart, je suis bien sûre qu'il feroit tout au monde pour réussir dans ce que je desire. On devinera sans peine que celle qui parloit à Renaud étoit la belle Fleur-de-Lys, cette amante si tendre et si fidelle de Brandimart. Elle retournoit à Paris l'y chercher. Renaud apprit d'elle encore, la querelle que la possession de l'épée de Roland avoit excitée, la mort de Mandricard et le combat après lequel Durandal étoit tombée dans la possession de Gradasse.

Renaud fut très-touché de ce récit; son âme sensible fut attendrie pour son brave cousin, et

sur le champ il forma le projet de le chercher, et de travailler à le tirer de ce terrible état, dès qu'il seroit le maître de lui-même; il sentoit bien que dans ce moment la volonté du Ciel étoit qu'il volât au secours de Paris et de l'armée chrétienne avec la troupe qu'il avoit rassemblée à cet effet.

Quelque desir que Renaud eût d'attaquer le camp des Sarasins, il jugea que pour réussir dans cette grande entreprise, il auroit beaucoup d'avantage à profiter du tems d'une nuit obscure, tandis que les infidèles seroient encore plongés dans le sommeil. Il fit donc embusquer toute sa troupe dans un bois à portée du camp d'Agramant, en donnant ses ordres pour qu'elle y restât le reste du jour.

Dès que le soleil laissant étendre ses voiles à la nuit, se fut retiré sous l'onde, et que jusqu'aux bêtes féroces goutèrent un doux repos, n'étant plus éclairés par cette foible lumière, dont l'astre du jour par son absence laissoit briller ceux de la nuit, Renaud mit son détachement en marche; et se portant un mille en avant avec quelques-uns de ses Chevaliers, il tomba d'abord sur la garde avancée du camp, qui se trouvant surprise au moyen du profond silence que Renaud avoit fait observer, fut taillée en

pièces, sans qu'aucun pût s'en échapper; il arriva de la sorte jusqu'au camp, même avant que les Sarasins pussent avoir connoissance de sa marche.

Ce camp surpris ne put se remettre en ordre, ni faire la moindre résistance; et dès que Renaud s'apperçut que l'allarme s'y répandoit, il en fit redoubler la terreur par des sons aigus des clairons, des trompettes, et bien plus encore par le cri terrible que tous les guerriers élevèrent à la fois en criant Renaud! Clermont! Montauban! Renaud! Alors animant Bayard, le Paladin lui fait franchir les barrieres du camp, et le fait fondre sur les Sarasins qui veulent se relever, et sur leurs tentes qu'il renverse.

Les plus braves des Sarasins sentirent hérisser leurs cheveux en entendant prononcer les noms terribles de Renaud et de Montauban. Les Africains et les Espagnols qui se souvenoient que la mort avoit toujours accompagné ces noms quelques tems auparavant, fuirent de toutes parts abandonnant leurs tentes, et jusqu'à leurs armes. Guidon, ses frères, ses cousins, les fils d'Olivier et Sansonnet suivent de près l'impétueux Renaud: l'étendard de Clermont s'ouvre un libre passage, et sept cents hommes d'armes que Renaud avoit conduit de Montauban por-

tent le ravage et la mort dans le camp des Infidèles.

Ces sept cents hommes, tous gens d'élite et de la plus haute valeur, étoient depuis longtems entretenus par Renaud à Montauban, endurcis aux saisons comme aux travaux militaires, exercés souvent par Renaud : cette troupe sous ses ordres étoit aussi redoutable que les Myrmidons Thessaliens d'Achille : ils étoient si braves et si fermes dans le combat, que cent d'entre eux auroient pu vaincre mille soldats ; et dans une grande armée, on eût eu peine à choisir de quoi former une troupe aussi redoutable. Renaud, quoique chef d'une maison illustre, n'étoit pas riche, et ne possédoit qu'une partie de l'Auvergne ; mais sa haute valeur, sa générosité, ses manières affables avoient attaché tellement ces braves gens à sa personne, que les plus riches Souverains les auroient vainement appellés à leur service : Montauban étoit la citadelle la plus redoutable par le séjour qu'ils y faisoient habituellement et par leur fidelité ; mais dans le besoin extrême que Charles avoit d'être secouru, Renaud n'avoit laissé qu'une foible garde dans cette ville ; et sûr de cette troupe si brave et si fidelle, il l'avoit conduite sous sa bannière.

A peine cette bannière, signe assuré de la victoire, eût elle flotté dans le camp Sarasin, que toutes celles des Infidèles tombèrent devant elle; les Maures, plus timides que les moutons des bords du Galèse sous la dent meurtrière des loups, ou que les chèvres qui paissent le long du Cyniphe sous les ongles tranchans des lions de Lybie, périrent ou s'enfuirent effrayés par les coups de ceux de Clermont.

Charlemagne qui sait alors qu'il est secouru par Renaud, ne laisse qu'une foible garde dans les deux Châtelets, et fait une sortie sur les Sarasins à la tête de ses meilleures troupes et de ses Paladins: le fils du riche Roi Monodant, ce fidèle amant de Fleur-de-Lys, le brave Brandimart étoit à ses côtés. Quelles furent les transports de joie de cette tendre amante, qui n'avoit point voulu s'éloigner de Renaud, lorsqu'à la devise de son bouclier, elle reconnut son cher Brandimart; elle s'élance au milieu des armes, elle ne craint rien, elle ne voit que son amant, elle lui tend les bras, et le serre mille fois sur son sein.

Brandimart lui rendit ses innocentes caresses plein de surprise, de joie et d'amour: on se fioit beaucoup à ses maîtresses dans cet heureux tems des âges antiques; on les laissoit courir sans

inquiétude les monts, les plaines et les forêts ; on ne les suivoit pas même avec un œil jaloux ; et lorsqu'elles étoient de retour, loin de douter de la vérité de leurs récits, on les croyoit aussi fidelles que tendres, on ne les en trouvoit que plus estimables et plus charmantes : Brandimart crut donc tout ce que sa chère Fleur-de-Lys lui raconta, et fut très-affligé de ce qu'il apprit de la folie de son ami Roland.

De tout ce que lui dit Fleur-de-Lys, c'est ce qu'il auroit eu le plus de peine à croire ; mais il étoit trop amoureux, trop soumis pour douter de tout ce qu'assuroit la belle bouche de sa maîtresse, sur-tout lorsqu'elle disoit l'avoir vu de ses propres yeux, et sachant d'ailleurs qu'elle étoit ainsi que lui trop amie de Roland pour avoir pu se méprendre : alors elle lui raconta toute l'aventure du pont périlleux ; elle lui dépeignit le château, cette tour couverte des armes de Chevaliers que Rodomont avoit vaincus ; elle finit par le récit de la lutte de ce Sarasin contre le Comte d'Angers et de leur chûte dans la Saône.

Brandimart voyant les Sarasins absolument défaits, ne s'occupa plus que de la tendre amitié qui l'unissoit avec Roland ; il prit aussi-tôt le parti d'aller chercher son ami, de l'arrêter et

d'employer tout l'art des Médecins pour rappeller sa raison ; il partit donc sur le champ avec sa charmante Fleur-de-Lys qui guidoit ses pas vers les lieux où la vraisemblance lui faisoit espérer de trouver encore le malheureux Paladin.

La route que prit Fleur-de-Lys les ramena précisément à ce même pont gardé par Rodomont, et bientôt les Ecuyers de ce Sarasin se présentèrent pour enlever les armes de Brandimart : celui-ci, méprisant des gens de cette espèce, s'avança dans la barrière du pont, et Rodomont avec son audace ordinaire, lui cria : Qui que tu sois que le sort ou la folie guide en ce lieu, descends, dépouilles-toi de tes armes, et rends hommage à ce tombeau si tu ne veux pas que je t'immole aux mânes de ceux qu'il renferme ; ce que je ferai sans doute sans avoir pitié de toi.

Brandimart ne fit aucune autre réponse à ce propos que de mettre sa lance en arrêt ; il pousse en avant son cheval Bartolde avec un courage digne d'un aussi bon Chevalier : Rodomont, de son côté, vient à toute bride contre lui ; le cheval du Sarasin avoit depuis long-tems l'habitude de courir sur ce pont étroit ; celui de Brandimart avoit peur, et ne couroit qu'en tremblant sur ces

madriers peu solides; ils se joignirent cependant, et les deux Chevaliers armés de fortes lances, telles encore qu'elles avoient été coupées dans la forêt, s'atteignirent, avec tant de force, que les deux chevaux furent également renversés; l'un et l'autre des combattans veulent les faire relever à coups d'éperons, les chevaux se débattirent, et rien ne pouvant assurer leur assiette sur ce pont sans rebords, tous les deux tombèrent avec leurs maîtres dans la rivière; leur chûte fit retentir l'air avec autant de force, que lorsque le téméraire Phaëton, foudroyé par Jupiter, fit soulever l'éridan par sa chûte, et celle du char du Soleil son père.

Les chevaux allèrent à fond avec les deux Chevaliers, qui furent à même de voir si la Soône ne cachoit pas quelque jeune Nymphe sous ses eaux; ce n'étoit pas la première fois que Rodomont avoit fait un semblable saut: il avoit été à portée de bien connoître le fond du lit de la rivière, et de savoir où le terrein étoit ferme ou mobile. Il fut bientôt en état d'avoir la tête, la poitrine, et jusqu'à la ceinture hors de l'eau; il pouvoit attaquer Brandimart avec un grand avantage, le cheval de ce dernier s'étant enfoncé dans un sable mouvant, ne pouvant s'en retirer, et tous les deux courant grand risque d'y rester

submergés. L'instant d'après, l'eau les ayant soulevés, le courant emporta Brandimart, de manière que le pauvre Chevalier se trouvoit dessous son cheval, très-près d'être suffoqué. Fleur-de-Lys qui le voit dans ce péril extrême, vole à Rodomont toute baignée de larmes. Seigneur, lui dit-elle, je vous conjure par celle que vous révérez, même après sa mort, de sauver la vie de ce brave Chevalier. Ah ! s'écria-t-elle, si jamais vous avez aimé, prenez pitié d'une amante désespérée ; qu'il vous suffise de le faire votre prisonnier, et d'appandre à ce tombeau des armes plus propres à l'honorer que toutes celles dont il est couvert. Quelque cruel que fut le Roi d'Alger, il fut ému par les prières de Fleur-de-Lys ; il fit promptement secourir Brandimart qui l'instant d'après eût perdu la vie ; mais on n'acheva de le tirer de dessous son cheval, qu'après avoir pris son casque et son épée ; on le porta sur le champ dans la tour avec les autres prisonniers.

La joie qu'eut Fleur-de-Lys de voir la vie de son amant hors de danger, fut bien balancée par la douleur de le savoir prisonnier ; mais que n'eût-elle pas sacrifié pour qu'il ne périt pas à ses yeux ! Cependant sa douleur redouble en pensant qu'elle est cause de l'état cruel où se

trouve cet amant ; elle s'accuse de l'avoir conduit elle-même à sa perte, en lui racontant comment elle avoit trouvé Roland près de ce pont périlleux. Elle retourna sur ses pas à Paris, espérant de ramener avec elle Renaud ou Guidon, ou quelqu'autre Chevalier renommé de la Cour de Charlemagne. Elle se propose d'en chercher un par mer et par terre qui soit plus heureux que Brandimart, n'imaginant pas pouvoir en trouver un plus brave pour se battre contre Rodomont.

Fleur-de-Lys marcha plusieurs jours sans trouver personne qui put lui faire espérer de délivrer son amant. Elle crut enfin en trouver un tel qu'elle le desiroit, en voyant venir un Chevalier de haute apparence, dont la cote d'armes étoit très-riche, et toute brodée de troncs et de rameaux de cyprès. Je compte bien vous dire quel étoit ce Chevalier ; mais maintenant je veux retourner à Paris pour voir un peu cette entière défaite des Sarasins, que Charles dut à la valeur de Renaud, et peut-être aux enchantemens de Maugis. Le nombre des fuyards fut très-grand, mais celui des morts le fut tellement, que Turpin ne put jamais les compter, ayant été surpris par les ombres de la nuit.

Agramant dormoit tranquillement dans sa

tente, lorsqu'un de ses gardes épouvanté vint l'avertir de se lever et de sortir promptement s'il vouloit éviter d'être pris. Ce Prince se leve, regarde autour de lui, et voit ses soldats fuir de toutes parts; la plupart même sont à moitié nus, et n'ont pas eu le tems de prendre leurs épées ni leurs boucliers; il se faisoit attacher promptement ses armes, lorsque Falairon, Grandonio, Balugan et quelques autres, accoururent à sa tente; ils lui parlèrent encore plus vivement sur le danger qu'il couroit de perdre la vie où la liberté, s'il ne s'échappoit pas promptement: Marsile et le sage Sobrin lui confirmèrent tout ce qui le menaçoit, rien ne pouvant échapper, lui dirent-ils, à la fureur de Renaud; et même, ajoutèrent-ils, il est bien douteux si vous ou vos amis vous pouvez éviter ce péril; vous n'avez pas un moment à perdre pour vous retirer avec le petit nombre de ceux qui pourront vous suivre ou dans Arles, ou dans Narbonne; ces deux villes sont également fortes, vous pourrez y tenir long-tems, et tant que vous serez en vie et libre vous conserverez l'espérance de vous relever et de vous venger de cette défaite; vous aurez le tems de rassembler une nouvelle armée avec laquelle vous pourrez mettre Charles en fuite à son tour.

Quoique ce parti parut bien dur pour le fils de Trojan, il se rendit à leur avis; il prit donc sur le champ la route d'Arles, avec la même diligence que s'il eût eu des ailes; il suivit le chemin que de bons guides arrivés à propos lui dirent être le plus sûr, et la nuit favorisa sa fuite.

A peine vingt mille hommes, tant des troupes Africaines que des Espagnoles, purent échapper au fer de Renaud; ses frères, ses cousins, ses compagnons, et les sept cents braves hommes d'armes qui le suivoient, en tuèrent un si grand nombre, et jettèrent une telle épouvante parmi les autres, qu'il seroit plus possible de compter les feuilles et les fleurs que le printems fait naître, que ceux qui périrent par le fer, ou qui se précipitèrent dans la Seine. Quelques-uns ont prétendu que Maugis avoit eu beaucoup de part à cette défaite, même sans ensanglanter son épée; ils ont dit que Maugis, par la force de ses conjurations, avoit évoqué des antres du Tartare une multitude de Démons qui faisoient voir aux Sarasins qu'ils étoient entourés de tous côtés par des troupes si nombreuses que la France même ne pourroit lever autant de bannières et rassembler autant de lances: on dit qu'il leur fit de plus entendre un bruit si terrible de cliquetis

d'armes, d'instrumens guerriers, d'hennissemens de chevaux et de cris menaçans qui retentissoient autour d'eux de toutes parts, que les Sarasins épouvantés crurent n'avoir plus d'autre espérance que dans une prompte fuite.

Agramant n'oublia pas son cher Roger, qui n'étoit pas encore guéri de ses dangereuses blessures; il le fit monter sur un cheval dont l'allure étoit fort douce; et dès qu'il eût traversé le pays le plus dangereux par la route qui l'étoit le moins, il le fit embarquer et conduire ainsi, sans essuyer aucune fatigue, jusques dans la ville d'Arles qu'il avoit marquée pour être le point de ralliement de tous ceux qui pourroient se sauver de cette déroute. Le nombre de ceux qui s'échappèrent le premier jour fut d'environ cent mille; mais fuyant par monts et par vaux en troupes séparées au milieu de la France, une grande partie de ces fuyards fut détruite par les gens de la campagne, et rougit de son sang les terres qu'ils avoient long-tems ravagées.

Le Roi de Séricane ayant son camp sur les derrières de celui d'Agramant, n'avoit point essuyé d'échec, et sur la fin de l'affaire, reconnoissant Renaud qui déjà se réjouissoit avec ses compagnons de cette grande victoire, dont il

rendoit

rendoit grace à l'Eternel, il crut trouver le moment favorable pour s'emparer de Bayard.

Je crois vous avoir dit que Gradasse n'avoit porté les armes en France, que par le desir ardent qu'il avoit de faire la conquête de Durandal et de Bayard; c'étoit pour ce fameux coursier, qu'il avoit déjà combattu contre Renaud, et qu'ils avoient arrêté tous deux le jour, l'heure et le lieu du combat qui devoit terminer cette grande querelle: il s'étoit donc porté sur le bord de la mer le jour dont Renaud étoit convenu; mais Maugis empêcha son cousin de se trouver à ce rendez-vous, par des moyens trop longs à vous répéter. Gradasse voyant manquer Renaud à l'assignation prise de part et d'autre, eut la déraison de croire que le Paladin s'étoit éloigné par terreur, et depuis ce tems il osoit regarder Renaud comme un homme de peu de courage. Dès qu'il sut que ce Paladin attaquoit le camp d'Agramant, il se fit couvrir de ses fortes armes, et monta sur sa belle et vigoureuse Alphane; il marche à l'aventure dans l'obscurité de la nuit; il passe rapidement, renverse également les Maures et les Chrétiens qu'il trouve sur son passage: il se porte en appellant Renaud d'une voix forte, par tout où les escadrons lui paroissent être les plus nombreux et se charger,

et continue à chercher le Paladin; ils se rencontrent enfin, ayant tous les deux l'épée haute, leurs lances étant déjà brisées.

Lorsque Gradasse, qui ne pouvoit distinguer ni la taille ni la devise de Renaud, crut cependant le reconnoître aux coups qu'il portoit, comme à l'impétuosité de Bayard qui faisoit trembler la terre sous ses pieds, il débuta par lui faire les reproches les plus offensans; il osa lui dire que manquant à la parole qu'ils s'étoient donnée réciproquement, il l'avoit mis en droit de croire, et de publier, que c'étoit par un manque de courage.

Je vois bien, continua Gradasse, que le jour que tu m'évitas, tu conçus la folle espérance de te cacher toujours assez bien pour que je ne pusse te retrouver, mais je te tiens aujourd'hui; vas, sois sûr que si tu volois jusques sur la voûte céleste, ou que si tu t'abîmois sur les bords funestes du Styx, je te suivrois sans cesse, et que je t'enleverai Bayard quelque part que tu ailles pour m'éviter: si tu n'as pas le courage de tenir ferme contre moi, si tu reconnois ton inégalité, si tu fais en un mot plus d'estime de la vie que de l'honneur, tu peux la mettre facilement à couvert en me remettant ton cheval, et tu pourras aller vivre en paix, puisque la vie

te paroît si chère ; d'ailleurs, ajouta-t-il, tu fais trop de déshonneur à la Chevalerie, pour n'être pas forcé d'aller à pied.

Guidon le Sauvage et Richardet étant présens à ces propos de Gradasse, ne purent en supporter l'insolence ; ils tirèrent tous les deux leurs épées pour l'en punir, mais Renaud les arrêta sur le champ, et ne voulut pas souffrir qu'aucun d'eux attaquât Gradasse : ne croyez-vous donc pas, leur dit-il avec hauteur, que je sois assez bon pour me venger d'un homme qui m'outrage ? Se retournant alors assez tranquillement vers le Sarasin : Ecoute, Gradasse, je veux avant tout, te prouver clairement que je me suis rendu sur le bord de la mer pour te combattre, que je te dis la vérité, et que tu viens de mentir en me disant que je manque aux loix de la Chevalerie ; mais je te prie, avant que nous en venions aux mains, d'écouter mes excuses, je veux bien me justifier, et puisque c'est Bayard que tu me disputes, je ne prétends pas m'en servir contre toi, et je veux que notre combat se fasse à pied, seul à seul, et comme tu l'avois desiré toi-même : le lieu du combat sera loin de tout ce qui pourroit en détourner la fin. Gradasse fut assez frappé par la réponse de Renaud, pour sentir renaître cette courtoisie qui

caractérise les gens d'honneur : il alla sur le bord de la rivière avec Renaud, il écouta ses raisons, et le Paladin François finit par attester le Ciel de leur vérité ; Maugis s'approcha, convint d'avoir forcé son cousin à s'éloigner par ses enchantemens. Maintenant, dit Renaud au Roi de Séricane, choisis l'heure et le lieu du combat, je te prouverai mieux encore la vérité de tout ce que je viens de te dire. Le Roi de Séricane, dont le premier intérêt étoit de conquérir Bayard, eut l'air de croire Renaud ; il convint avec lui qu'ils se battroient le lendemain matin sur le bord d'une fontaine voisine. Leur accord fut que si Gradasse étoit vainqueur, il auroit Bayard ; que s'il étoit vaincu, Durandal ne seroit plus à lui ; et Renaud, selon sa générosité ordinaire, voulut se battre à pied, pour n'avoir pas l'avantage de monter Bayard dans ce combat.

Renaud avoit été vivement touché de ce que Fleur-de-Lys lui disoit de l'état cruel de Roland ; il brûloit du desir d'aller au secours de son malheureux cousin, et se voyant retenu par une nouvelle querelle, il desira du moins qu'elle pût être utile à reprendre cette épée toujours victorieuse dans les mains de Roland. L'accord étant fait, tous les deux se retirèrent, Gradasse n'ayant point accepté le logement que Renaud

lui proposoit chez lui : tous deux bien armés se rejoignirent le lendemain sur le bord de la fontaine, où le sort de Bayard et celui de Durandal devoit être décidé.

Les amis et parens de Renaud étoient très-inquiets de l'événement de ce combat : Gradasse étoit très-fort, très-brave, très-expert dans les combats, et de plus il étoit armé de la redoutable Durandal : Maugis étoit bien tenté d'interrompre ce dernier rendez vous comme le premier, mais Renaud avoit montré tant d'indignation de ce qu'il avoit osé faire, qu'il ne hasarda pas de braver cette fois-ci la colère de son cousin.

Tandis que tous les parens de Renaud se livroient aux plus vives inquiétudes, le Paladin voloit gaiment au combat : il ne pouvoit pas même supporter le soupçon d'un tort ; il eût craint que l'indigne race de la maison de Poitiers et de Hautefeuille n'eût répété les propos injurieux de Gradasse, et c'étoit plein d'audace et d'assurance de remporter tout l'honneur de cette affaire, qu'il alloit combattre son ennemi.

Le Roi de Séricane et le Paladin Renaud se rendirent presque en même tems sur le bord de la fontaine. Ils se saluèrent avec politesse ; loin de se regarder avec des yeux menaçans, leur

front étoit aussi serein que celui de deux amis qui s'aborderoient pour causer ensemble; mais je ne vous dirai rien de la suite de ce combat dont il me plaît de remettre le récit ; ce sera pour une autre fois.

Fin du trente-unième Chant et du second Vol.

ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME SIXIÈME.

ROLAND

FURIEUX,

POËME HÉROÏQUE

DE L'ARIOSTE,

AVEC FIGURES.

TOME SIXIÈME.

A EVREUX,
Chez J. J. L. ANCELLE.

1796.

ROLAND

FURIEUX,

POËME

TRADUIT DE L'ARIOSTE.

CHANT XXXII.

Je me ſouviens dans ce moment que j'avois quelqu'autre choſe à vous dire : je vous l'avois même promis ; mais cela m'eſt paſſé de la tête. Je me rappelle cependant que je devois vous parler des ſoupçons qui perçoient le cœur de Bradamante, ainſi que du nouveau rapport qui lui fut fait, & qui rendit ſes maux mille fois plus cruels encore que tout ce qu'elle avoit

appris de Richardet ; je conviens que je devois en parler plutôt. Renaud & ſon frère Guidon m'ont cauſé cette diſtraction: j'ai paſſé trop légèrement d'un objet à l'autre ; je me ſuis occupé d'eux, & j'ai mis leur ſœur en oubli ; mais auſſi je ne vous parlerai plus ni de Renaud, ni de Gradaſſe, juſqu'à ce que j'aie réparé tout ce que je dois au juſte intérêt que vous inſpire Bradamante : cependant, avant que je m'occupe en entier d'elle, il faut abſolument que je vous diſe un mot d'Agramant que nous avons laiſſé ramaſſant les débris de ſon armée dans la ville d'Arles, avec ce qui s'étoit pu ſauver de la terrible camiſade qu'il avoit eſſuyée.

La ville d'Arles étoit la plus propre au deſſein qu'avoit Agramant de former une nouvelle armée ; elle eſt voiſine de l'Eſpagne, elle n'eſt pas loin de l'Afrique, & le beau fleuve qui l'arroſe eſt très-près de la mer. Marſile envoie ſes ordres dans toutes les Eſpagnes, pour raſſembler infanterie, cavalerie, & pour faire, de force ou de bonne volonté, prendre les armes à tous ceux qui ſont en état de les porter ; Agramant, de ſon côté, emploie les plus grands efforts ; il tient ſon Conſeil tous les jours pour arrêter ſon projet de campagne, & les villes d'Afrique ſont ruinées par la quantité d'hommes & d'impôts qu'il y fait lever ; il fait même offrir en

mariage à Rodomont, une de ſes couſines, fille d'Almont, avec le beau Royaume d'Oran, pour le rappeller à ſon ſervice : mais le fier roi d'Alger le refuſe, & s'obſtine à ne pas quitter la défenſe du pont, juſqu'à ce que la ſépulture d'Iſabelle ſoit abſolument couverte des armes qu'il enlève ſans ceſſe aux Chevaliers que leur mauvais ſort conduit en ce lieu.

Marphiſe plus généreuſe que Rodomont, dès qu'elle ſçut qu'Agramant avoit été défait, & forcé de ſe retirer dans Arles avec le peu de troupes qui lui reſtoit, accourut offrir ſon bras & ſon épée à cet Empereur, avant méme qu'il eût pu la prier de venir à ſon ſecours.

Marphiſe remit Brunel entre les mains d'Agramant ; elle s'étoit contentée, pendant les dix ou douze jours de ſon abſence, de tenir ſans ceſſe cet inſigne larron dans la crainte du ſupplice ; elle avoit attendu vainement que quelqu'un ſe préſentât pour le dérober à ſa vengeance, mais elle avoit dédaigné de l'exercer ſur une auſſi vile créature ; & lui pardonnant les injures qu'elle en avoit reçues, elle l'avoit conduit ſain & ſauf avec elle.

Agramant fut pénétré de reconnoiſſance de ce que Marphiſe faiſoit pour lui : ce Prince ſentit la joie la plus vive, de recevoir un auſſi puiſſant ſecours ; ſenſible méme aux égards qu'elle avoit

obſervés en remettant Brunel à ſa juſtice, il *ne* put ſouffrir que ce ſcélérat profitât de la clémence de la Guerrière, & le fit conduire au ſupplice. La Juſtice divine parut choiſir le tems où ſon unique protecteur ne pouvoit demander ſa grace: Roger auroit pu peut-être lui ſauver la vie, mais étant alors accablé par ſes bleſſures, ce ne fut qu'après la mort de Brunel qu'il ſçut que le corps de ce miſérable, attaché dans un lieu ſauvage, ſervoit de pâture aux corbeaux. Revenons à préſent à Bradamante.

Elle attendoit avec la plus vive impatience, que le terme de vingt jours, qu'avoit pris Roger, fut expiré: le priſonnier ne peut avoir un plus ardent deſir de voir le jour qui doit le remettre en liberté, ni le banni celui qui doit le rendre à ſa chère patrie. Plus Bradamante approchoit du moment heureux de revoir Roger, plus ſon retard lui paroiſſoit long; ſon imagination exhaltée la portoit à ſe dire: Etoüs, ou Pyrrhoüs ne ſont ils pas boiteux; quelque roue du char du ſoleil qu'ils traînent, n'eſt-elle pas fracaſſée! Tous les jours lui paroiſſoient encore plus longs que celui que l'Eternel fit luire pour Joſué combattant contre les Amalécites, & même que la nuit où Jupiter dans les bras d'Alcmène s'occupoit ſi doucement à faire préſent d'Hercule à la terre. Ah, combien de fois ne deſira-t-elle pas

le long ſommeil des ours, des loirs & des blaireaux ! elle eut voulu que le repos l'eût privée de ſes ſens inutiles, juſqu'au moment de voir l'amant qu'elle adoroit venir les ranimer ; mais bien loin de goûter quelque tranquillité, une agitation cruelle la déſeſpéroit pendant la nuit ; foulant tour-à-tour tous les côtés de ſon lit, elle s'en relevoit ſouvent pour courir à ſa fenêtre ; elle tournoit ſes yeux, en ſoupirant, vers l'Orient ; elle ſembloit vouloir preſſer l'aurore de quitter le vieux Titon, pour venir répandre les lys & les roſes qu'on voit ſemés ſur ſes premiers pas ; & dès que le jour avoit embelli la terre, elle en deſiroit la fin, ainſi que le ſpectacle de la voûte céleſte brillante d'étoiles.

Lorſqu'enfin il ne reſta plus que quatre ou cinq jours à s'écouler, l'inquiette Bradamante attendoit d'heure en heure que quelque Meſſager vînt annoncer le retour de Roger ; ſouvent elle montoit ſur une tour très-élevée du château, d'où l'on découvroit au loin le pays & tous les chemins qui conduiſoient de la France à Montauban. Si par haſard elle appercevoit quelque Chevalier ou quelque choſe d'aſſez brillant pour reſſembler à des armes, ſes beaux yeux en devenoient plus doux & plus brillans, elle croyoit voir ſon chèr Roger ; un voyageur qui ſuivoit à pied le même chemin, devoit être, ſelon ſes deſirs, un

homme envoyé par ſon amant pour la prévenir de ſon retour. Vaines eſpérances! que vous trompâtes de fois cette tendre amante qui ne pouvoit ni ne vouloit ceſſer de l'être! Quelquefois elle ſe couvroit de ſes armes, & deſcendant dans la plaine, elle alloit au-devant de Roger ſur l'un des chemins qui conduiſoient à Montauban: trompée dans cette attente, elle venoit promptement ſur ſes pas: Ah, peut-être, ſe diſoit-elle, il eſt déjà dans Montauban! il aura ſuivi quelqu'autre route! Elle rentroit dans cette douce eſpérance, mais elle ne trouvoit que de nouvelles inquiétudes & de nouveaux regrets. Ce fut en s'y livrant plus que jamais, qu'elle vit arriver le terme qu'elle croyoit devoir être celui de ſa mortelle douleur; mais plus de vingt jours au-delà s'étant écoulés encore ſans qu'elle reçut aucune nouvelle, cette douleur devint un vrai déſeſpoir; ſes plaintes euſſent attendri juſqu'aux implacables Furies; ſa main égarée meurtriſſoit ſes yeux, ſon beau ſein, & n'épargnoit pas ſes cheveux blonds: Ah, s'écrioit-elle, malheureuſe & foible que je ſuis, devrois-je chercher & deſirer l'ingrat qui ſe cache à mes yeux & qui m'évite! Puis-je ſupporter l'humiliation d'aimer celui qui me dédaigne, de l'appeller, quand il eſt ſourd à ma voix! Quelle eſt donc ſa préſomption? Croit-il ne devoir être ſenſible que

pour quelque habitante de l'Olympe ! Hélas, il ne ſait que trop que je l'adore, & que ſon abſence me tue ! Cruel Roger ! attends-tu donc ma mort, pour avoir l'air de venir me ſecourir ? Crains-tu mes reproches ? crains-tu de voir mes larmes & d'entendre mes gémiſſemens ? es-tu donc pour moi comme le cruel aſpic pour la voix de l'homme ? les accens plaintifs de la mienne te ſont-ils donc horreur ?

Arrête, Amour ! arrête celui qui fuit & briſe ſa chaîne, & qui me laiſſe immobile, accablée ſous le poids de la mienne ! ou plutôt, cruel Amour, fuis toi-même loin de mon triſte cœur, & rends-lui ſa première liberté ! mais, que dis je, hélas, inſenſée que je ſuis ! puis-je eſpérer quelque pitié de toi, barbare enfant ? toi, qui ne te plais qu'à rendre tes eſclaves malheureux ; toi, qui veux te baigner ſans ceſſe dans leurs larmes ! mais ! malheureuſe Bradamante, ne dois-tu pas t'accuſer toi-même de t'être livrée trop follement aux eſpérances, aux deſirs qu'une première paſſion fit naître dans ton cœur ? Tu te crus aux cieux, lorſque tu penſas que Roger ſeroit à jamais tendre & fidèle pour toi, te voilà précipitée dans l'abyme du déſeſpoir ; hélas ! malheureuſe, tu ne peux ceſſer de l'aimer encore ; ta foible raiſon t'a trop mal défendue, quand il en étoit peut-être encore tems ;

maintenant elle ſe tait, elle n'exiſte plus ; un amour impérieux, une flamme impétueuſe brûlent & déchirent mon cœur ; nul frein ne peut arrêter la paſſion qui m'emporte & qui me conduit à la mort : cependant Roger n'eſt-il donc pas mille fois plus coupable que moi ? pourquoi m'imputer tout mon malheur ? hélas ! jeune, ſans expérience, ignorant les peines & les plaiſirs de l'amour, ſuis-je donc ſi coupable de m'être laiſſée toucher ? quels charmes, quelle nobleſſe, quel reſpect ne trouvai-je pas dans Roger ? que pouvois-je oppoſer à cet air ſi ſéducteur, à ce Chevalier qui ne me parla jamais que le langage de l'amour & de la ſageſſe ? Quel eſt celui qui ſe refuſeroit à voir la clarté du jour ? Mon deſtin m'entraîna peut-être ; mais ne l'étois-je pas auſſi par tout ce qui pouvoit toucher un jeune cœur ; tout ne ſe réuniſſoit-il pas pour lui faire eſpérer que ſes vœux ſeroient comblés ? Dès ce moment, ne me fut-il pas permis de voir dans Roger celui qui devoit être mon époux ? O Merlin, pourquoi m'as-tu trompée ! pourquoi m'as-tu ſéduite par de vaines promeſſes ! Roger, hélas ! tu ne m'aimes plus, & moi je ne peux ceſſer de t'aimer ! Cruel Merlin, trompeuſe Méliſſe ! étiez-vous donc jaloux du calme, de la douce paix, dont jouiſſoit mon ame innocente ? pourquoi cruels avez-

vous évoqués tous ces Eſprits infernaux pour me préſenter des preſtiges & me montrer tous ces héros qui devoient naître de mon ſein & de l'amour de Roger ? pourquoi captiver mon cœur en le rempliſſant d'une auſſi douce eſpérance ?

C'eſt ainſi que Bradamante s'abandonnoit à ſon déſeſpoir ; un rayon d'eſpérance luiſoit encore dans ſon âme : on ne condamne jamais tout à-fait un amant tendrement aimé. La promeſſe & l'air de Roger en lui jurant de l'aimer toujours, & de hâter le plus qu'il pourroit ſon retour, ce ſouvenir ſi cher à ſon cœur, la calma pendant quelques jours encore : elle continua de ſortir ſouvent pour ſe diſtraire, & bien plus encore pour aller ſur ces mêmes routes que ſon amant devoit prendre à ſon retour ; mais une malheureuſe rencontre qu'elle fit, acheva de détruire ſes dernières eſpérances. Ce fut celle d'un Chevalier Gaſcon qui revenoit du camp d'Agramant, où, pendant quelque tems, il avoit été retenu priſonnier, depuis le jour où Charles, après ſa défaite, avoit été forcé de rentrer dans Paris. Bradamante lui fit quelques queſtions indifférentes, elle finit bientôt par la ſeule qui pût intéreſſer ſon cœur ; elle lui parla de Roger ; & dès que ce nom fut prononcé, auroit-elle pu lui parler de tout autre ! Ce Chevalier, très-bien inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé dans le

combat d'Agramant, lui raconta comment Roger avoit triomphé de Mandricard, & comment, en lui donnant la mort, il étoit resté couvert de blessures, qui, pendant plus d'un mois, avoient fait craindre pour sa vie. Que ce Chevalier ne termina-t-il pas là son histoire ! elle suffisoit pour excuser Roger de son long retard ; mais ce Gascon, aimant à parler, ne tarda pas à peindre Marphise comme étant aussi belle que courageuse, comme égalant Roger par la figure & par la valeur. Tous les deux paroissent s'aimer, ajouta-t-il, on les voit rarement l'un sans l'autre ; on croit même qu'ils se sont promis mutuellement une éternelle foi ; c'est lorsque Roger sera guéri de ses blessures, qu'on espère voir l'accomplissement de ces promesses ; & tous les Rois Sarrasins, continua-t-il, & toute l'armée, en témoignent la plus grande joie, ne doutant pas qu'il ne naisse des héros d'un sang aussi valeureux.

Le Gascon n'étoit nullement coupable en tenant ces propos, puisqu'il ne rapportoit que le bruit public de la Cour & de l'armée d'Agramant : en effet Marphise avoit fait naître cette idée par la tendre amitié qu'elle témoignoit à Roger ; le premier bruit qui s'élève d'un amour que chacun approuve, vole bientôt de bouche en bouche. Ce qui paroissoit même le confirmer, c'est que Marphise avoit rejoint la Cour

d'Agramant ſans être attendue ; & l'on ne douta pas que ce ne fût pour revoir Roger, lorſqu'on ſçut que ce n'étoit point à la prière d'Agramant qu'elle s'étoit rendue, & qu'elle avoit ramené Brunel. On le crut bien davantage, lorſqu'on vit qu'elle ne quittoit preſque jamais Roger qui gardoit le lit pour ſes bleſſures, & qu'elle paſſoit tout le jour dans ſa chambre ; complaiſance qu'une Héroïne, auſſi fière pour tous les autres, n'eût point eu ſans doute pour Roger ſi l'amour ne l'eût touchée pour lui.

Le Gaſcon ayant aſſuré Bradamante de la vérité de tous ces faits, elle fut ſi ſaiſie qu'elle penſa tomber de cheval ; mais ranimée par la rage de la jalouſie, & voyant toute eſpérance perdue pour elle, furieuſe, déſeſpérée, elle retourna bruſquement à Montauban, & s'enferma dans ſa chambre.

Éperdue de douleur, Bradamante ſe jette toute armée ſur ſon lit, en poſant ſon viſage & ſa bouche ſur les oreillers ; elle veut étouffer ainſi ſes cris : hélas ! ils s'élevoient ſi vivement de ſon cœur déchiré que, ſans cette précaution, ils euſſent pénétré juſqu'aux extrémités du château ; c'eſt alors qu'elle ſe rappella le cruel rapport du Chevalier, & ne pouvant plus ſoutenir une douleur qui l'oppreſſe, elle l'exhale en partie par ces mots :

Croirai-je déſormais que tout homme ne ſoit pas perfide & cruel, puiſque Roger l'eſt, ce même Roger que je croyois ſi fidele ? fut-il jamais une trahiſon auſſi lâche ? tout ce que tu me devois, barbare, ne met-il pas le comble à ta perfidie ? Pourquoi, Roger, poſsède-tu plus que tout autre, la valeur, la nobleſſe, la beauté ? pourquoi te donne-t-on la réputation d'être vertueux ? Ah ! ſi tu l'étois véritablement, tu ſerois jaloux d'en conſerver la réputation ; on ne peut l'être quand on ne garde pas la foi qu'on a jurée : tu ſçais que c'eſt la première des vertus, & cependant tu l'as violée. Crois-tu, perfide, que la valeur, la nobleſſe, les charmes extérieurs puiſſent pallier la fauſſeté du cœur & l'inconſtance ? Quelle eſpèce de victoire crois-tu donc avoir remportée ? ne t'étoit-il donc pas bien facile de ſéduire un jeune cœur qui voloit au-devant de toi, & de perſuader un eſprit ſi ſoumis au tien qu'il t'étoit aiſé de lui faire croire les choſes les plus impoſſibles ! Non, ſi tu n'éprouves pas des remords, les plus grands crimes n'en pourroient plus faire naître en ton âme ; dis-moi donc, comment imaginerois-tu contre un implacable ennemi quelque ſupplice auſſi cruel que celui que tu me fais ſouffrir ? ne crains-tu pas que la Juſtice céleſte ne venge mon injure ? ne ſçais-tu pas que celui de tous les crimes qu'elle

poursuit le plus, c'est l'ingratitude ? n'a-t-elle pas précipité dans les noirs abymes les Anges ingrats & rebelles; & si le plus grand crime mérite la plus grande punition, lorsque le cœur n'est plus capable du repentir, fremis, ingrat, de m'avoir si cruellement outragée ? vas, je ne me plains pas que tu m'enlèves mon cœur, puisqu'il m'est impossible de le reprendre; mais, tu m'avois donné le tien, perfide ! & tu le reprends, tu me l'arraches ! hélas ! je l'ai donc perdu ! tu m'abandonnes; mais je n'imiterai pas le lâche exemple que tu me donnes : oui, je t'aimerai jusqu'à la fin d'une vie qui ne peut plus être longue, & mon dernier soupir sera pour toi ! Malheureuse, que je suis; ah ! que ne l'ai-je perdue dans le tems où tu m'aimois encore ! ma mort alors m'eût été douce; mes yeux en expirant se fussent tournés tendrement sur les tiens, & le désespoir n'eût pas forcé mes lèvres mourantes de prononcer les mots affreux d'ingrat & de perfide !

Bradamante, en achevant ces mots, saute du lit; emportée par sa jalouse rage, elle tire son épée, elle en porte la pointe sur son cœur; elle s'apperçoit (alors seulement) qu'elle est encore armée; sa cuirasse repousse cette pointe cruelle. Cet instant ramène enfin une sage réflexion: Ah, s'écrie-t-elle alors, puis-je donc oublier ainsi

que ce Prince le donne au Chevalier qu'il eſtimera le plus dans ſa Cour.

Cette charmante Reine penſe aſſez noblement, pour vouloir que ſa couronne & ſa main ſoient le prix de la plus haute valeur ; elle ne veut paſſer dans les bras que d'un Chevalier capable de faire tomber tous les autres Chevaliers ſous ſes coups ; elle ſait quel eſt le haut renom de ceux de la Cour de Charles : c'eſt entre eux qu'elle eſpère trouver l'époux dont elle s'eſt formé la noble idée. Les trois Chevaliers qui ſervent d'eſcorte à ſon envoyée ſont Rois tous les trois ; l'un règne ſur la Suède, l'autre ſur la Gothie, & le troiſième ſur la Norwége : tous les trois ſe ſont acquis une glorieuſe renommée ; leurs Etats ſont voiſins de l'iſle Perdue. Cette iſle ſouvent obſcurcie par les épais brouillards du Nord étant ainſi nommée par des Mariniers, aux yeux deſquels elle paroît quelquefois être diſparue. Ces trois Princes ont fait milles exploits incroyables ; ils ont vainement employé tous les moyens de plaire à notre Reine : ils n'ont pu vaincre la réſolution qu'elle a priſe de ne donner ſa main qu'au premier Chevalier du monde. Je vous eſtime, leur a-t-elle dit à tous trois ; mais je ne veux m'en rapporter qu'au choix que voudra faire le plus grand & le plus ſage de tous les Rois : j'envoie ce bouclier d'or à Charlemagne

lemagne ; je le prie de le donner à celui que ſa haute ſageſſe choiſira comme le plus vaillant, ſoit parmi ſes ſujets, ſoit parmi ceux d'un autre Souverain. Lorſque Charles aura remis le bouclier, celui de vous trois qui pourra l'enlever par les armes au Chevalier que ce Prince aura choiſi, peut venir me le rapporter, & je donne ma parole royale qu'il deviendra ſur le champ mon ſeigneur & mon époux.

Cette promeſſe, continua l'Iſlandois, entraîne les trois Princes à la ſuite de la Dame envoyée : tous trois ſe propoſent de perdre la vie ou de rapporter le bouclier.

Bradamante fut très-attentive au récit de cet écuyer, qui rejoignit les ſiens dès qu'il l'eut ſatisfaite avec politeſſe ; elle continua de marcher au pas en rêvant à l'ambaſſade de la Reine d'Iſlande : elle réfléchit que ce bouclier pouvoit exciter bien du déſordre dans la cour de Charles, & qu'il auroit le même effet que la pomme d'or entre les Paladins François. Cette idée lui cauſa quelques ſoucis ; mais ils cédèrent ſoudain à ceux qui lui ſerroient le cœur ; elle croyoit voir Roger donner le ſien à Marphiſe. Abîmée dans la douleur que lui cauſoit cette idée funeſte & toujours préſente, elle ne regardoit pas ſeulement quelle étoit la route qu'elle tenoit ; & ce fut dans cette ſombre rêverie qu'elle vit ar-

river la nuit ſans ſavoir où ſe retirer pour la paſſer à couvert.

De même qu'une galère que quelque accident a détachée du port où le cable la tenoit amarée vogue au gré du vent ſans Pilote vers des côtes différentes, ainſi la Guerrière affligée & penſive ſe laiſſoit conduire au haſard par Rabican : levant enfin les yeux, & voyant déjà le Soleil caché par les côtes d'Afrique, elle craint de ſe trouver en pleine campagne pendant une nuit dont le vent de biſe & la pluie redoublent le froid ordinaire. Elle preſſe alors le léger Rabican, & ne va pas loin ſans trouver un Pâtre qu'elle prie de lui enſeigner l'aſyle le plus près pour paſſer cette nuit. Je n'en connois pas un que je puiſſe vous enſeigner, lui répondit le Pâtre, ſi ce n'eſt à quatre lieues d'ici ; il eſt vrai cependant que vous pourriez trouver aſſez près un château, que l'on nomme la Roche de Triſtan ; mais je ne vous conſeille pas de vous y préſenter, car perſonne n'y peut être reçu ſans qu'il acquiere à coups de lance, & ſans qu'il défende de même l'hoſpice qu'il reçoit. Lorſqu'une chambre, préparée par le Châtelain pour ſoutenir cette coutume, ſe trouve vacante, on y reçoit, ſans difficulté, le premier Chevalier qui ſe préſente ; mais il faut qu'il jure au Châtelain que s'il ſurvient pendant le ſoir ou la nuit

quelqu'autre Chevalier qui demande l'entrée du château, il ſortira ſur le champ pour joûter contre lui, & ce n'eſt que par le vainqueur alors que la chambre peut être occupée ; l'autre eſt obligé de lui céder ſa place, & de paſſer la nuit à la belle étoile : ſi deux, trois, quatre Chevaliers ſe préſentent enſemble les premiers, on les reçoit tous avec le même honneur ; mais malheur à celui qui viendroit après ſe préſenter tout ſeul, car il ſeroit obligé de les combattre tous & les vaincre pour les déloger ; il n'en ſeroit peut-être pas même quitte pour cette expédition, car s'il en ſurvenoit le même nombre, après avoir renvoyé coucher dehors les quatre premiers, il ſeroit alors forcé de défendre ſon lit contre les quatre autres : il en eſt de même pour les Dames ; la premiere arrivée eſt très-bien reçue, mais s'il en ſurvient une ſeconde plus jolie qu'elle, la pauvre Dame eſt obligée de lui céder la place ; cette ſeconde ſeroit auſſi excluſe à ſon tour en faveur d'une troiſième qui la ſurpaſſeroit encore en beauté. Bradamante curieuſe, & de plus mouillée, pria le bon Pâtre de lui enſeigner le chemin du château ; ce que l'autre fit à l'inſtant, en le lui montrant de loin avec ſa main.

Malgré la viteſſe ordinaire de Rabican, le chemin étoit ſi mauvais, qu'elle fut retardée

dans ſa marche ; & n'étant arrivée que lorſque la nuit étoit déja très-obſcure, elle trouva la porte du château fermée. La Guerrière appelle la garde ; elle demande qu'on la reçoive ; mais le Commandant lui répond que cela ne ſe peut, parce que le logement eſt occupé par une Dame & trois Chevaliers qui ſont arrivés avant elle, & qui ſe chauffent près d'un bon feu en attendant qu'on leur ſerve le ſouper. Ma foi, répondit-elle, le Cuiſinier pourroit bien ne l'avoir pas fait cuire pour eux, s'ils ne l'ont pas encore mangé : courez vîte les avertir que je connois la loi du château que je prétends ſoutenir, & que je les attends. Le Commandant s'acquitte en diligence d'une commiſſion qui ne pouvoit être agréable à des gens qui ſe voyoient obligés de quitter un bon feu pour s'aller expoſer à la pluie ; ils ſe levent cependant, ils prennent leurs armes aſſez lentement, & ſortent enfin pour ſe rendre où Bradamante les attend.

Ces trois Chevaliers que peu d'autres égaloient, étoient préciſément ces Rois du Nord que la Guerrière avoit rencontrés l'après midi ſuivant la Dame à l'écu d'or qu'ils avoient juré de rapporter l'un ou l'autre en Iſlande. N'étant occupés que d'arriver au gîte, il leur avoit été facile de précéder la Guerrière ; ils ſe croyoient en état de tenir tête aux plus braves ; Brada-

mante en penſoit autant d'elle ; & de plus elle n'avoit envie ni de ſe morfondre ni de paſſer cette ſoirée ſans ſouper. Tous les habitans du château ſe placèrent vîte aux fenêtres des galeries, pour voir cette joûte au clair d'une lune bien pâle, & dont les rayons étoient obſcurcis par une grande pluie. Bradamante eut le même plaiſir (lorſqu'elle vit ouvrir les portes & baiſſer le pont) qu'un amant heureux qui deſirant le moment d'un rendez-vous, entend enfin le bruit de la ſerrure d'une porte ſecrette qui le ſépare de celle qu'il deſire.

Dès qu'ils eurent paſſé le pont, Bradamante ayant pris le champ néceſſaire, revint rapidement ſur Rabican tenant ſa lance en arrêt ; & cette lance étoit celle de ſon couſin Aſtolphe, cette lance d'or qui ne touchoit jamais un Guerrier ſans le renverſer. Le Roi de Suède ayant couru le premier, fut auſſi le premier qui vola des arçons ; le moment après on vit en l'air les deux pieds du Roi de Gothie, & même fort loin derrière ſon cheval ; le pauvre Roi de Norwege, qui ſe préſenta le troiſième, fut jetté dans un bourbier où ſon corps & ſes armes furent preſque enſevelis.

Dès que les trois triſtes Rois du Nord eurent été vus par tous ceux du château la tête bien baſſe & les pieds bien hauts, Bradamante paſſa

promptement le pont pour aller s'emparer du coin du feu & du logement qu'elle venoit de conquérir ; le Châtelain admirant ſa haute valeur, lui fit prêter le ſerment uſité, la conduiſit lui-même, & lui rendit les plus grands honneurs. La Dame meſſagère de la Reine d'Iſlande ne fut pas moins polie : & venant au-devant de Bradamante qu'elle prenoit pour le plus brave des Chevaliers, elle la prit par la main, la conduiſit auprès du feu, la priant de s'aſſeoir auprès d'elle.

Bradamante ſe débarraſſa bientôt de ſes armes, & lorſqu'elle ôta ſon caſque on apperçut avec étonnement un raiſeau d'or d'où les plus beaux cheveux s'échappèrent de toutes parts, & tombèrent juſques ſur ſa ceinture ; alors tout le monde la reconnut pour une jeune fille qui joignoit une beauté céleſte à la plus haute valeur ; ce ſpectacle fut auſſi ſurprenant pour les aſſiſtans, que l'aſpect d'un riche théâtre où l'on voit des arcs de triomphe & des ſtatues dorées qui brillent au milieu de mille lampions allumés dans l'inſtant qu'on lève la toile ; ou lorſque dans une prairie, le Soleil ſortant tout-à-coup d'un nuage obſcur, répand & fait briller ſes rayons éclatans ; la beauté de Bradamante excita la même admiration.

Quoique ſes beaux cheveux n'euſſent pas en-

core repris toute leur longueur depuis que ſa bleſſure avoit obligé le bon Hermite de les couper, elle en pouvoit déjà former près de deux tours ſur ſa tête ; ce fut alors que le Seigneur du château la reconnut pour être cette belle & célèbre fille du Duc Aimon, & s'empreſſa plus que jamais à lui rendre les plus grands reſpects : ils s'aſſirent tous auprès du feu, & leur converſation fut agréable & gaie en attendant qu'on ſervît le ſouper.

La Guerrière ſaiſit ce moment pour prier le Seigneur Châtelain de lui dire depuis quel tems & pour quel ſujet cette coutume ſingulière étoit établie. Il ſe fit un plaiſir de la ſatisfaire, en commençant ainſi ſon récit :

Lorſque Pharamond régnoit ſur la France, ſon fils Clodion habitoit preſque toujours ce château qu'il tenoit de ſon père. Une des plus belles perſonnes qui vécut dans ce ſiècle antique, l'habitoit avec lui. Clodion, amoureux & jaloux, ne ceſſoit de lui donner des marques de ces deux paſſions ; il l'adoroit, la careſſoit ſans ceſſe ; mais dix vaillans Chevaliers, nuit & jour, partageoient avec lui le ſoin de la garder : Jupiter n'aima jamais plus tendrement Io ; mais Clodion eût deſiré de plus d'avoir Argus pour veiller ſur cette belle. Un ſoir, le brave Triſtan arriva dans ce lieu, conduiſant ſous ſa garde

une jeune Dame qu'il avoit délivrée d'un géant diſcourtois. Triſtan ſe trouvant à l'entrée de la nuit, éloigné de dix mille de tout endroit habitable, pria qu'on le reçut pour cette nuit; mais Clodion porta la jalouſie juſqu'à ne vouloir pas ſouffrir qu'un étranger couchât ſous le même toît que ſa maîtreſſe. Triſtan employa d'abord les prières les plus preſſantes pour obtenir la grâce qu'il demandoit; mais à la fin, auſſi piqué qu'ennuyé de n'éprouver que des refus: Puiſque vous m'y forcez, dit-il, je ſaurai bien me faire donner de force ce que je devrois obtenir de votre politeſſe. Je vous défie, vous & vos dix Chevaliers, & je vais vous prouver la lance ou l'épée à la main, que vous êtes le plus diſcourtois de tous les hommes; mais auparavant je veux faire avec vous un traité; le dernier qui reſtera de nous tous dans les arçons, ſera ſeul le maître du château; les autres ſeront forcés d'en ſortir ſur le champ. Clodion, honteux de ſe voir défier par un ſeul Chevalier dans ſon propre château, crut ne devoir pas le refuſer; mais il fut renverſé par terre cruellement bleſſé: ſes dix Chevaliers le furent de même; & Triſtan, ſans aucune pitié, les chaſſa tous honteuſement.

Triſtan, paiſible maître du château, ſe mit à le parcourir, & parvint bientôt à l'appartement

qui renfermoit la plus charmante perſonne ; il ſembloit que la nature n'eût jamais autant prodigué ſes tréſors pour une autre belle ; il ſe mit à cauſer fort tranquillement avec elle.

Le malheureux Clodion, pendant ce tems, n'étoit pas ſi tranquille ; bien bleſſé, bien jaloux, il frémiſſoit lorſqu'il ſavoit le plus aimable des Chevaliers tête à tête avec ſa maîtreſſe : il lui fit faire les prières les plus preſſantes, les plus humbles de la lui envoyer. Quoique l'aimable & brave Triſtan de Léonois n'eût vu cette maîtreſſe qu'avec indifférence ; quoique le boire amoureux agît également ſur ſon cœur & ſur celui de la belle Yſeulte, & que ni l'un ni l'autre ne puſſent brûler d'une autre flamme que de celle que ce philtre avoit allumée, il n'imagina pas de meilleur moyen de ſe venger de la brutalité dont Clodion avoit oſé lui donner tant de marques, que de lui faire dire qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à faire ſortir une ſi charmante perſonne de chez elle. Dites à Clodion, ajouta-t-il, que ſi la ſolitude l'ennuie, ſi la fraîcheur de la nuit l'incommode, j'ai conduit avec moi ce ſoir une jeune fille très-fraîche & très-jolie, que je peux envoyer lui tenir compagnie. Ajoutez, dit-il, que quoiqu'elle ne ſoit pas tout-à-fait auſſi belle que ſa maîtreſſe, l'autre l'en dédommagera par ſa complaiſance, d'autant plus

qu'elle consent à sortir pour l'aller trouver; mais représentez-lui qu'il est bien juste aussi que la plus belle des deux passe la nuit avec le vainqueur. Clodion, plus désespéré que jamais de cette réponse, passa la nuit sous les arbres voisins du château, sans partager un instant le repos que goûtoient les autres; un homme jaloux croit voir sans cesse tout ce qu'il craint, & les charmes de sa maîtresse lui parurent, pendant cette cruelle nuit, reposer tout nus entre les bras de Tristan. Il en fut quitte cependant pour la peur; le fidèle & courtois Tristan lui rendit le lendemain sa maîtresse, en lui faisant serment qu'il n'avoit fait que l'admirer: Je vous la remets, lui dit-il, telle qu'elle étoit avant que je m'en fusse rendu maître pour vous punir d'une folle jalousie qui change votre caractère jusqu'à le rendre incivil & féroce; car ne croyez pas que vous puissiez me donner l'amour pour excuse. Cette douce & délicieuse passion ne porte dans l'ame que des sentimens délicats propres à faire le bonheur de la nature entière, & n'offense jamais un objet aimé. Dès que Tristan de Léonois se fut éloigné, Clodion changea bientôt d'habitation; il donna le gouvernement de celle qu'il quittoit, sous la condition de faire exécuter la loi qui maintenant vous est connue: depuis ce temps, le plus brave Chevalier & la

Dame la plus belle jouiſſent des appartemens, & ſont traités avec honneur dans ce château ; les autres, ainſi que ceux que votre valeur a terraſſés, vont dormir au ſerein ſur l'herbe ou ſous les arbres voiſins. A peine finiſſoit-il ces mots que le Maître-d'Hôtel vint ſervir le ſouper.

On avoit préparé la table dans une grande ſalle voiſine ; les deux Dames y furent conduites à la clarté d'une infinité de flambeaux de cire blanche, & cette grande ſalle étant éclairée, elles apperçurent que ſes murs étoient couverts par de nombreux & magnifiques tableaux ; ils leur firent même une ſi vive impreſſion, qu'ayant toujours les yeux fixés ſur ces belles peintures, elles ne buvoient ni ne mangeoient, quoiqu'elles duſſent en avoir grand beſoin. Le Maître d'Hôtel, le Cuiſinier même, qui voyoient tous les plats ſe refroidir, en prirent de l'humeur : Eh, de grace, Meſdames, leur dirent-ils, commencez par bien ſouper, vous aurez tout le temps de ſatisfaire votre curioſité.

Elles trouvèrent l'avis très-raiſonnable, & toutes deux avançoient déjà leurs mains vers les plats, lorſqu'une réflexion troubla tout-à-coup le Châtelain : A quoi penſois-je, dit-il ! comment puis-je aller ainſi contre la loi jurée ! Voilà deux Dames aſſiſes à cette table, tandis que je n'y dois admettre que la plus belle, &

que l'autre doit aller braver toutes les injures du temps & de la saison : il faut absolument que l'une des deux cède la place à l'autre.

Aussi-tôt il appelle deux vieillards & quelques autres femmes qui servoient dans la maison ; ceux-ci sachant ce qu'ils ont à faire, regardent attentivement les deux Dames : ils décident que la fille d'Aimon mérite la couronne de la beauté. Bradamante triomphe deux fois dans le même soir ; l'une par ses charmes, l'autre par sa valeur. Le Châtelain alors dit assez maussadement à la Dame Islandoise, qui n'étoit pas sans inquiétude : Il faut absolument que vous sortiez d'ici, & que vous alliez chercher un autre logement : il est prouvé que quoique la beauté de Bradamante n'ait le secours d'aucune parure, elle surpasse infiniment la vôtre.

Comme on voit quelquefois d'épais brouillards s'élever subitement des humides vallées, former des nuages épais qui rempliſſent l'air en étendant un voile obscur ; de même aussi la Dame Islandoise s'attriste, se décolore, & ses yeux se rempliſſent de larmes en écoutant le dur arrêt qui la condamne à quitter un bon souper, une bonne compagnie, une maison bien chaude, pour aller passer la nuit à la pluie hors du château. Elle regarde la guerrière en pâlissant d'effroi ; mais Bradamante aussi-tôt émue par une

Bradamante triomphe deux fois dans le même soir;
L'une par ses charmes, l'autre par sa valeur.

tendre pitié, ouvre un avis bien différent, & dit : Rien ne me paroît plus injuſte que cette déciſion ; nul cas litigieux ne peut être légitimement jugé ſans que les raiſons pour & contre aient été bien diſcutées. Moi, qui me charge de la cauſe de la Dame que vous condamnez, je dis que nous ne devons point diſputer enſemble ſur la beauté : ce n'eſt point comme femme que je ſuis entrée dans ce château, mes actes l'ont aſſez prouvé ; perſonne de vous d'ailleurs ne connoît avec certitude quel eſt mon ſexe ; mes cheveux longs ne prouvent rien, beaucoup d'hommes en portent de pareils : ne m'avez-vous pas vu me comporter comme un bon Chevalier ? quel droit avez-vous donc d'aſſurer que je ſuis une femme, quand tout ce que vous voyez de moi vous aſſure que je ſuis un homme, & puiſque tous les faits que vous pouvez alléguer vous prouvent en effet que j'en ſuis un ? Accompliſſez donc votre loi ſtrictement comme elle eſt portée ; une femme ne peut être vaincue que par une femme, elle ne doit point l'être par un guerrier. Poſons encore en avant cette ſuppoſition, qu'en effet je ſois une femme, (ce dont je n'ai garde de convenir,) & que ma beauté ſe trouve inférieure à celle de cette Dame, auriez-vous donc l'injuſtice de me priver du prix de mon courage & de ma victoire ?

Certes, je ne dois pas perdre par un peu moins de charmes ce qui m'eſt acquis par ma valeur : je dois donc vous dire que ſi vous jugiez ainſi contre moi, je me ſervirois de moyens auſſi sûrs que prompts pour caſſer votre arrêt ; l'inégalité de mes droits avec ceux de cette Dame rendent donc les miens trop ſupérieurs pour qu'elle puiſſe en ſouffrir ; par conſéquent quand même ces droits, ſouvent abuſifs, lui ſeroient contraires, la ſingularité de cette affaire mérite une exception en ſa faveur, & je conclus qu'elle doit demeurer. Au reſte, ſi quelqu'un oſoit dire que ma concluſion eſt fauſſe, il ſeroit bien hardi, continua Bradamante en les regardant tous d'un œil fier ; car je déclare ici que je lui ſoutiendrai les armes à la main que j'ai raiſon, & qu'il n'a pas le ſens commun.

Toutes les raiſons adroites qu'un tendre intérêt fit apporter à Bradamante en faveur de la Dame, & ſur-tout la dernière, firent trop d'impreſſion ſur le Châtelain pour qu'il ne ſe rendît pas ſur le champ. Telle que la fleur deſſéchée par la chaleur ardente du jour, ſe ranime lorſqu'une douce roſée la rafraîchit, & fait relever ſa tête languiſſante ; tel on vit la Dame Iſlandoiſe reprendre des couleurs & de la ſérénité.

Cette diſpute étant terminée, on s'occupa

très-ſérieuſement alors d'un excellent ſouper : bientôt il fut animé par la gaité ; nul Chevalier indiſcret ne ſurvint pour la troubler. Bradamante ſeule pouſſoit de tems en tems des ſoupirs, en penſant à Roger : à peine put-elle même manger de quoi réparer un peu ſes forces. On ſortit cependant de table de très bonne-heure ; la curioſité qui renaiſſoit, fut la plus forte ; le Châtelain fit un ſignal, dans un inſtant la clarté des lumières égala celle du jour en cette ſalle : mais je remets au chant ſuivant à vous parler de ce qui dut bien intéreſſer Bradamante & la Dame Iſlandoiſe, qui s'étoient levées de table enſemble pour ſatisfaire leur curioſité.

Fin du trente-deuxième Chant.

CHANT XXXIII.

TIMAGORE, Parrhasius, Polignotes, Protogènes, Timante, Apollodore, Xeuxis, le célèbre Apelles, tous ces grands Peintres dont les Grecs & les Latins ont consacré les noms, & dont les ouvrages méritoient l'immortalité, jouissent encore de la célébrité qu'ils eurent dans l'antiquité.

André Mantègne, les Bellins, les Dosses; Michel-Ange Bona Rotta, Ange véritable descendu des cieux pour porter la vie & la lumière sur l'Architecture & la Sculpture comme sur le grand art de peindre; Léonard de Vinci, si célèbre par son savoir & par sa mort dans les bras de François premier; cet aimable Coloriste, ce Titien qui fait autant d'honneur à Cadore, que Venise en reçut par les Véronèses, & Urbin par la naissance de Raphaël, dont la gloire doit même rejaillir sur le Perrugin qui dirigea ses premiers crayons; les Parmesans, les Corréges, les Carraches, & beaucoup d'autres dont l'art sublime égale & surpasse quelquefois les premiers de ceux que je nomme, ne peignirent jamais que les choses présentes ou passées, soit qu'ils

les fissent vivre sur la toile, ou qu'ils les rendissent éclatantes sur les murs par leurs fresques brillantes ; ils n'ont jamais imaginé de peindre des événements futurs ; & ni les anciens, ni les modernes de ces grands Peintres, n'ont eu le mérite d'une pareille invention : il faut l'avouer, ces Peintres, si justement renommés, doivent céder aux Démons dans cette partie ; un seul des ouvrages de ces esprits infernaux présentoit de bien plus grandes merveilles dans la grande salle dont je vous ai parlé au chant précédent. Merlin, avec un seul livre que l'Averne ou l'affreuse grotte de Norsa vomirent pour ce fameux Enchanteur, avoit forcé les Démons à peindre dans cette salle mille événemens futurs dans une seule nuit. C'est grand dommage qu'un si bel art soit ignoré : mais revenons à ceux que nous avons laissés dans cette salle éclairée par un si grand nombre de flambeaux que la clarté sembloit égale à celle du jour. Le Châtelain prit la parole, & leur dit : Peu d'événemens arrivés sont peints ici : ces tableaux ont été destinés à mettre d'avance sous les yeux, les succès ou les malheurs que l'Italie doit éprouver.

Merlin fit peindre également par les Peintres noirs qu'il s'étoit soumis, tous les avantages passagers & toutes les défaites que les François

devoient éprouver pendant les mille années ſuivantes, toutes les fois qu'ils franchiroient les Alpes. Le Roi de la Grande Bretagne, à la prière du ſucceſſeur de Marcomir, avoit engagé Merlin à venir en France, & je vais vous apprendre quel étoit l'objet de ſon voyage.

Pharamond, qui fut le premier à paſſer le large fleuve du Rhin à la tête d'une grande armée pour conquérir la Gaule, voyoit qu'il devenoit facile alors de mettre un frein à la puiſſance de la ſuperbe Rome. L'orgueil, le courage & l'empire des Romains tomboit dans une décadence facile à reconnoître; Pharamond crut ne pouvoir mieux faire que de ſe lier avec le célèbre & puiſſant Artus : ce Prince Breton ne faiſoit jamais rien ſans le conſeil du Prophète Merlin; on diſoit aſſez communément que ce Prophète étoit le fils du Diable, qui n'avoit pu mieux faire pour cet enfant chéri, que de lui donner le don de prédire avec celui des enchantemens. Artus avoit appris de Merlin, & voulut faire ſçavoir à ſon allié Pharamond, les périls & les pertes que les François devoient eſſuyer toutes les fois qu'ils auroient l'imprudence d'attaquer l'Italie, & de s'enfermer d'eux-mêmes dans un pays qu'entourent & défendent les Apennins, les Alpes & la mer. Merlin ayant donné ſes premiers avis à Pharamond, lui fit connoître

auſſi que tous ceux de ſes ſucceſſeurs qui voudroient attenter ſur l'Italie, verroient preſque toujours leurs ſujets détruits par le fer, la famine, & même par la peſte ; qu'ils ſe réjouiroient peu de tems de quelques premiers avantages ſuivis par la défaite & par un long deuil, & que les lys ſeroient bien long-tems à prendre racine en Italie.

Pharamond eut une ſi grande confiance dans les prophéties de Merlin, qu'il porta ſes armes ailleurs, & voyant que tous les événemens futurs étoient préſens pour cet Enchanteur, il crut ne pouvoir donner une meilleure leçon à ſes ſucceſſeurs, que de le prier de peindre par ſes enchantemens toutes ces guerres & ces pertes ſi menaçantes pour la France ; ce que Merlin fit exécuter par ſes Démons dans cette grande ſalle.

C'eſt ainſi qu'il vouloit prévenir les Rois de France que toutes les fois qu'ils entreroient en Italie pour y combattre ſes oppreſſeurs, ou les barbares qui l'attaqueroient, ils ſe couvriroient d'une gloire immortelle ; mais auſſi que s'ils avoient la témérité de paſſer les Alpes pour mettre ſous le joug cette même Italie, leurs ſujets y trouveroient une mort certaine, & creuſeroient eux-mêmes leur tombeau.

Le Châtelain alors conduisit Bradamante & la Dame Islandoise pour voir le tableau qui représentoit le premier de tous ces grands événemens.

Vous voyez ici, leur dit-il, Sigebert qui descend du mont Jura dans les plaines que le Tesin & le Lambro rendent si fécondes ; il est attiré par les promesses & les trésors de l'Empereur Maurice : mais Eutaris, Roi des Lombards, l'attaque, taille en pièces son armée, & le force à fuir dans les montagnes.

Dans ce second tableau, c'est Clovis : il a déjà passé les Alpes à la tête de cent mille hommes : le Duc de Bénévent, avec des troupes bien moins nombreuses, se présente pour lui résister : l'Italien dresse un camp, qu'il remplit d'une grande quantité de ces vins doux & fumeux de Lombardie ; il feint d'être forcé d'abandonner ce camp au pillage : les François s'en emparent, perdent bientôt la force avec la raison ; le Duc de Bénévent revient alors sur eux, & des flots de sang françois coulent avec le vin sur la terre qui va les engloutir.

La Lombardie devient l'écueil de Childebert comme de Clovis. Cette fois-ci c'est le glaive céleste qui semble punir les malheureux habitans de la France de cette entreprise ; des mala-

dies épidémiques les attaquent, les enlèvent, & la dixième partie de ces troupes échappe à peine à leur malignité.

Les tableaux ſuivans & d'un coloris plus agréable, montrent l'un après l'autre Pepin & le grand Charles ; ils deſcendent avec des armées brillantes en Italie, & loin de venir pour l'attaquer, l'un défend le Pape Etienne alors opprimé, l'autre vient au ſecours d'Adrien & de Léon ; Pepin triomphe d'Aſtolphe Roi des Lombards ; Charles bat & ſoumet le ſucceſſeur d'Aſtolphe ; & tous les deux ſe couvrent de gloire en affermiſſant la Chaire de Saint Pierre à laquelle ils rendent ſa première ſplendeur.

Un autre jeune Pépin, moins prudent, étend ſes troupes depuis le Pô juſqu'à ces fameuſes lagunes adriatiques ; il imite la folie de Xerxès, & veut enchaîner par un pont Rialte à Malamocco : la mer s'émeut, ſe ſoulève, briſe, diſperſe les débris de cet ouvrage inſenſé ; elle engloutit pour toujours cette armée trop follement audacieuſe.

Louis de Bourgogne forme une nouvelle entrepriſe ſur l'Italie ; vaincu, priſonnier, ce Prince jure de ne jamais renouveller un pareil projet : il devient parjure ; il tombe une ſeconde fois entre les mains des Italiens juſtement indignés ; ſes yeux arrachés ſont la punition de ſon man-

que de foi, & c'eſt privé de la lumière que le malheureux, mais infidèle Prince repaſſe les Alpes. Voyez, au contraire, dans cet autre tableau cet Hugues d'Arles qui chaſſe Bérenger de l'Italie, & qui ſemble enchaîner la victoire à ſon char; mais il a la foibleſſe de traiter avec ce même Bérenger, quand il le voit ſecouru par les Huns & par les Bavarois, & n'ayant pas vécu longtems au delà, ce même Bérenger défait & chaſſe ſon ſucceſſeur.

Charles d'Anjou, dont la gloire paroît ſi brillante ſur cet autre tableau, vient au ſecours de l'Italie; les deux Conradin & Mainfroy tombent tour-à-tour ſous ſes coups en deux grandes victoires; il s'établit en Italie. Cette riche & belle iſle, célèbre par le ſupplice de Typhée, eſt en ſa poſſeſſion; mais le déſordre & la licence des François appelle la rebellion & la vengeance: une cloche ſonne, & tous les ſoldats de Charles ſont égorgés; les cris des mourans remplacent le chant des Pſeaumes que la cloche des Vêpres venoit d'annoncer.

Après d'autres événemens & près d'un ſiècle après un grand Capitaine François deſcend en Italie pour attaquer l'illuſtre Maiſon des Viſconti: il entoure la célèbre ville d'Alexandrie & ce Comte d'Armagnac remplit d'une nombreuſe armée les deux pays où cette Place eſt ſituée;

mais le Duc de Milan lui dreſſe un piège adroit, l'y fait tomber, & l'armée du Comte d'Armagnac attaquée à la fois en avant, en arrière & ſur les flancs, eſt défaite à la première charge, & groſſit de ſon ſang le cours du Tanaro & de l'ancien Eridan : un guerrier de la Maiſon de la Marck, & trois Princes de celle d'Anjou, ont d'abord quelques avantages ; mais ils ſont à la fin défaits & chaſſés par Alphonſe & par Ferdinand réunis.

Ici Charles VIII deſcend des Alpes comme un torrent impétueux roule à gros bouillons des montagnes ; il eſt à la tête de cette nobleſſe nombreuſe & brillante qui ſuit ſes loix & ſon exemple ; il inonde l'Italie, il la ſoumet en paſſant ; & ſans tirer l'épée, ſans éprouver de réſiſtance, il paſſe le Liris : rien ne lui réſiſte, juſqu'à ce rocher énorme dont le corps de Typhée eſt accablé ; il y trouve un Héros de l'illuſtre ſang d'Avalos, & le brave Inigo de Guaſt oſe lui réſiſter. Mais, (dit le Châtelain à Bradamante en lui montrant l'iſle d'Iſchia,) je veux avant de vous mener plus loin vous raconter ce que j'appris de mon byſayeul, qui le tenoit du ſien, inſtruit par la tradition orale de ſes pères : cette tradition sûre rapporte que lorſque Merlin fit exécuter ſans pinceaux toutes ces vives

& brillantes peintures, il dit à Pharamond ce que je me fais un devoir de vous raconter.

Sire, dit Merlin, cette iſle d'Iſchia doit être défendue lorſqu'elle ſera couverte de troupes juſqu'à ſon phare, par un Chevalier qui ſurpaſſera tous ceux de ſon ſiècle; alors Merlin lui dit l'année & le jour de la naiſſance de ce Chevalier. Plus beau que Nirée, brave comme Achille, auſſi prudent qu'Ulyſſe, ayant la légéreté d'Hypomènes & la prudence de Neſtor, il ſurpaſſera Céſar par ſa clémence & ſa libéralité. Cette iſle d'Iſchia deviendra célèbre à jamais par ſa naiſſance; la Créte n'aura plus d'avantage ſur elle par celle de Minos; Thèbes n'oſera pas même ſe croire ſupérieure pour avoir vu naître Hercule & Bacchus, non plus que celle de Délos par la naiſſance des brillans Enfans de Latone: c'eſt cette iſle d'Iſchia qui verra naître dans ſon ſein cet incomparable Marquis du Guaſt, dans le tems où l'Italie aura le plus preſſant beſoin de ſon ſecours pour défendre ſa liberté; mais c'eſt dans une autre occaſion que je me propoſe de vous parler encore de lui, je dois retourner à vous raconter la ſuite des premiers ſuccès de Charles.

Louis le More ſe repent bientôt d'avoir attiré ce Roi dans l'Italie, par un motif de vengeance;

il voit que le bras victorieux de Charles eſt prêt à le chaſſer lui-même de Milan : il forme alors une ligue avec les Vénitiens ; & lorſque Charles VIII revient couvert de gloire, après avoir conquis le Royaume de Naples, il l'attend aux défilés des montagnes eſpérant faire ce brave Roi priſonnier ; mais Charles, à la tête de la nobleſſe françoiſe, fond ſur ces lâches ennemis, les écraſe, leur paſſe ſur le ventre, & revient couvert de lauriers dans ſes Etats.

Cependant ce Monarque, plus brave que prévoyant, n'a pas aſſez aſſuré ſa belle & riche conquête ; Ferdinand d'Arragon, aidé par le Duc de Mantoue, attaque les François trop foibles dans le Royaume de Naples ; & peu de mois lui ſuffiſent pour les détruire en entier. Le grand homme qu'il perd alors par le coup d'un traître, l'empêche de jouir de la joie qu'il eût ſentie de ſa victoire.

Le Châtelain alors montre à Bradamante l'illuſtre Alphonſe de Peſcaire : ce Héros, lui dit-il, réuſſira, ſe couvrira de gloire en mille entrepriſes différentes ; mais un Ethiopien, un vil Nègre lui perce le cœur d'une flèche par la plus noire des trahiſons.

Otez vos yeux de ce funeſte tableau, continua-t-il, & regardez celui qui vous fera voir Louis XII, accompagné de quelques troupes

italiennes. Il chaſſe Louis Sforce de ſon beau Duché de Milan, & les lys ſont arborés ſur les tours qui portèrent la couleuvre des Viſcontis ; il veut, comme ſon prédéceſſeur, s'étendre en Italie, & faire conſtruire des ponts ſur le Garillan ; mais ſon avant-garde eſt abſolument défaite : il ne réuſſit pas mieux dans la Pouille ; le célèbre Gonzalve de Cordoue, bat deux fois ſon armée : Louis ſe porte alors entre le Pô, l'Appenin, & le Golfe Adriatique, où la fortune lui devient plus favorable.

Le Châtelain alors ſe rappelle quelques faits oubliés, il revient ſur ſes pas, & leur fait voir Louis Sforce trahi par les Suiſſes auxquels il s'eſt confié : ces Suiſſes livrent Milan à Louis, ſans qu'il perde un ſeul homme de ſon armée. Louis devient alors plus puiſſant en Italie ; il protége ouvertement Céſar de Borgia ; les Seigneurs Romains oppoſés à Céſar ſont exilés ; les armes des Bentivoglies ne parent plus bientôt les remparts de Bologne, celles de la Rovère les remplacent. Les Génois révoltés contre Louis ſont vaincus, & la ſuperbe Gènes eſt ſoumiſe ; le reſte de cette contrée cède à ſes armes ; il les porte juſqu'auprès de Veniſe. Le belliqueux Jules Second eſt chaſſé de Modène ; Louis défend contre ce Pape ambitieux, Alphonſe Duc de Ferrare ; il enlève Bologne à ces mains qui portent

également les clefs de Pierre & l'épée sanglante d'un Guerrier ; il y rétablit les Bentivoglis ses anciens Seigneurs ; il reprend & saccage la ville de Bresse ; il repousse les troupes de Jules, & se porte alors vers Ravenne, où Jules voyant son armée grossie par les troupes espagnoles, hasarde enfin de se livrer au sort d'une grande bataille.

Cette mémorable bataille est terrible, & longtems disputée ; des flots de sang inondent la campagne jonchée également d'Italiens, d'Espagnols & de François. Mars balance entre ceux qui recevront de sa main la palme de la victoire ; mais un Alphonse d'Est le détermine ; il charge les Espagnols ; il les renverse, & les François sont vainqueurs. Ravenne emportée d'assaut est saccagée ; Jules, furieux, donne jusqu'à des marques extérieures de sa rage ; il appelle du haut du Tirol, une armée innombrable d'Allemands, supérieurs en nombre. Ces nouvelles troupes forcent les François à se retirer dans les Alpes ; Louis ignore encore qu'ils ont mérité cette punition du ciel par les horreurs qu'ils ont commises dans Ravenne ; & Jules, triomphant à son tour, rétablit un jeune Sforce dans le Duché de Milan : les François retournent sur leurs pas pour attaquer une seconde fois le Milanès : mais le Duc de Man-

toue s'avance sur les bords du Tesin, & leur en ferme le passage. Les François arrêtés sont encore attaqués par les braves Helvétiens ; cette Nation si renommée pour sa fidélité, veut réparer ce qu'elle a fait contre Louis le More ; c'est elle qui défend son jeune successeur qui vient de lui confier ses Etats & sa liberté : le reste des François battus de tous côtés repasse les Alpes, la fortune semble alors les avoir précipités du haut de sa roue ; mais un jeune & nouveau Roi de France se prépare à l'enchaîner désormais à son char.

C'est l'aimable & brave François Premier, qui paroît de nouveau contre une Nation féroce encore alors, & qui se donnoit le titre de Dominatrice des Princes & de Protectrice du Saint-Siége. François à la tête de sa Gendarmerie Françoise, s'avance en avant de ses rangs, fond sur ces Helvétiens belliqueux ; les glaives françois les renversent & les moissonnent ; mais aucun d'eux ne reçoit que des blessures honorables, & la faulx de la mort les abat, sans leur faire perdre leurs rangs.

Malgré tous les efforts de la ligue, François reprend le Milanès ; le jeune Sforce le reçoit alors de sa main : le Connétable de Bourbon défend Milan, & repousse les Allemands qui viennent l'assiéger ; & cependant, tandis que

François Premier ſe prépare à de nouvelles entrepriſes, il perd encore cette belle ville de Milan par un malheur qu'on ne peut attribuer qu'à l'orgueil & la licence de la garniſon françoiſe.

Le jeune Frédéric, dont un léger duvet commence à peine à cotonner les joues, ſe couvre de gloire par ſa prudence & par ſa valeur; il repouſſe les François; il met à couvert Pavie; il confond les projets & la politique cachée des Vénitiens; & deux hommes, la terreur de leurs ennemis, & l'honneur de leur patrie, lui prêtent leurs ſecours; tous deux ont le même titre de Marquis, tous deux ſont nés du ſang d'Avalos.

L'un d'eux qui porte le même nom que ſon illuſtre père, ce célèbre Alphonſe du Guaſt aſſaſſiné par la trahiſon d'un Nègre, & l'autre, auſſi beau qu'il eſt brave, chaſſent juſqu'à quatre fois les François d'Italie; c'eſt du dernier, dont je vous ai déjà parlé, lorſque je vous ai montré l'iſle d'Iſchia, c'eſt celui dont Merlin avoit annoncé tant de faits mémorables, en diſant à Pharamond qu'il naîtroit lorſque l'Empire & le Saint-Siége auroient le plus beſoin de ſon ſecours.

Voyez les deux couſins avec Proſper Colonne, inonder la Bicoque du ſang françois & du ſang helvétique; loin d'être découragé par ces pertes, François deſcend à la tête d'une nouvelle armée

en Lombardie, tandis qu'il en envoie une seconde pour faire la conquête de Naples ; mais cette fortune aveugle & légère qui se joue de la destinée des hommes, comme un tourbillon élève quelquefois la poussière jusqu'aux nues, & la laisse le moment d'après retomber sur la terre, éblouit les yeux de François qui se croit à la tête d'une armée formidable sur le faux rapport de ses Ministres ; il a l'imprudence de n'avoir pas reconnu ses forces ; & les Espagnols, mieux informés que ce Prince même de l'état de son armée peu nombreuse, prennent le dessein d'attaquer son camp pendant la nuit, conduits par les deux célèbres d'Avalos. Combattant avec courage, mais en désordre, déjà la Noblesse françoise tombe & couvre la terre. Voyez, (dit avec douleur le Châtelain), voyez François entouré de lances & d'épées, faire encore tomber les téméraires qui l'attaquent de plus près ; il voit ses plus fidèles Chevaliers étendus sur le sable ; personne ne vient à son secours ; il est seul, son cheval tombe, & quoiqu'à pied il se défend encore, & son bras & son épée se baignent dans le sang de ses ennemis : mais il faut enfin que son courage cède à la force ; il rend son épée à du Guast, qui ne le quitte plus lorsqu'on le conduit en Espagne ; & tout l'honneur de cette journée mémorable & de la prise de

ce grand Roi n'eſt dû qu'à la conduite ainſi qu'au courage des deux héros du ſang d'Avalos.

L'autre armée françoiſe qui marche vers Naples, apprend la fatale nouvelle de la perte de la bataille & de la priſe de ſon Roi ; elle s'arrête ; & de même qu'une lampe qui manque d'huile s'éteint tout-à-coup, elle ſe ſépare d'elle-même, & ſe diſſipe en un moment : François reſte priſonnier en Eſpagne, & ne revient en France, qu'en ſe faiſant remplacer par ſes fils dans la priſon de Charles ; il veut entretenir la guerre en Italie, tandis qu'on l'attaque dans ſes propres Etats.

Le tableau ſuivant doit vous effrayer par ſa ſombre horreur : Rome attaquée, emportée, eſt en feu ; le ſacrilége y marche à côté de la mort ; le ſang coule, le crime impuni lève ſa tête coupable, & cette ligue de Princes Italiens réunis eſt aſſez près pour entendre les cris qui s'élèvent avec les flammes de la Capitale du monde ; elle n'y porte aucun ſecours ; l'armée de cette ligue s'éloigne, & laiſſe le Chef viſible de l'Egliſe chargé de fers.

François fait partir une nouvelle armée, commandée par Lautrec, non pour attaquer de nouveau la Lombardie, mais pour délivrer le Pape & les Cardinaux ; ſa marche eſt retardée ; Charles

faisit le tems de ce retard pour mettre le Pape en liberté ; celui-ci ne la doit point à Lautrec, qui marche aussi-tôt à Naples, en fait déclarer le Royaume en faveur de François, & assiège aussitôt cette belle Ville.

L'armée impériale s'embarque pour voler à son secours, mais Doria attaque, submerge & brûle cette flotte ; la fortune alors paroît favorable aux François qui restent maîtres paisibles de Naples : mais bientôt la fièvre consume le sang du soldat, bientôt un poison mortel, & nouveau même dans les mains de l'amour, s'introduit & coule dans ses veines ; tous les malheureux François périssent presque jusqu'au dernier, & Naples qu'ils ont conquise leur sert de tombeau.

Le Châtelain finit ainsi son récit, sans leur parler de plusieurs autres tableaux dont le sujet seroit trop long à rapporter. Bradamante, ainsi que la Dame Islandoise, retournèrent à plusieurs reprises admirer ces savantes & brillantes peintures, & relisoient de même ce qui se voyoit écrit en lettre d'or au-dessous de chaque tableau ; elles avoient peine à s'arracher de cette salle, & se plaisoient à s'entretenir des grands événemens qu'elles avoient vu représentés.

Le Seigneur Châtelain, toujours attentif à rendre les plus grands honneurs à ses hôtes, conduisit

conduisit les deux Dames à des chambres agréables & commodes. Bradamante espère en vain goûter le repos ; le plus mauvais de tous les lits est celui des amans jaloux : elle se tourne & se retourne sans cesse. Ce n'est que vers le point du jour qu'elle dort d'un léger sommeil. Comment la fille d'Aimon auroit-elle pu rêver d'un autre que de son cher Roger ! Elle croit le voir & l'entendre dire à ses genoux : Ah! Bradamante, souveraine unique de mon âme, pourquoi te tourmentes-tu pour de vaines chimères ? Tu verrois plutôt les fleuves remonter vers leur source, que de me trouver un instant sans être occupé de toi. La vie, la lumière du jour ne me sont pas si chères que mon amour. Oui, chère Bradamante, je viens pour recevoir l'eau salutaire & faire tout ce que je t'ai promis ; des blessures cruelles m'ont seules retenu ; nul autre amour que celui que je t'ai juré, ne peut avoir de pouvoir sur mon cœur. Bradamante s'éveille dans son transport de joie ; mais l'image de Roger fuit de ses yeux, & cet instant de bonheur fuit avec lui.

Bientôt cette amante affligée recommence ses plaintes, & dit en elle-même : Hélas ! l'image & l'idée qui m'enchantoient ne sont qu'un songe, & mes malheurs sont une triste vérité ; pourquoi n'ai-je pû voir, n'ai-je entendu qu'un inf-

tant ce qui raviſſoit mon âme ? mes yeux n'ont-ils vu la lumière du bonheur que comme un éclair ? ils ſe r'ouvrent dans la nuit d'un malheur ſans bornes : ce ſonge heureux portoit la paix dans mon âme ; mais, hélas ! il me trompe, ce n'eſt qu'une vaine illuſion ; je veille, mon cœur eſt déchiré par la douleur, & je ne peux rejetter une vérité cruelle : ah ! ſi le ſommeil adoucit mes maux, s'ils renaiſſent tous à mon triſte réveil, ne puis-je dormir toujours ! Heureux animaux, vous dont un doux ſommeil ferme les yeux pendant ſix mois, que j'envie votre ſort ! que m'importe que le temps que l'on dort ſoit celui d'une mort anticipée ! ah ! ſi le ſeul ſommeil eſt un bonheur pour moi, & ſi veiller n'eſt plus qu'un ſupplice, puiſſe une prompte mort me fermer à jamais les yeux !

Déjà le Soleil commençoit à rougir les bords de l'horiſon, les nuages obſcurs paroiſſoient ſe diſſoudre & ſe diſſiper ; un jour plus brillant & plus ſerein que le précédent s'annonçoit à l'Orient, lorſque Bradamante reprit ſes armes, rendit grace au Seigneur du château de ſa bonne réception, & ſe remit en chemin.

Bradamante en ſortant du château, trouva ſur le pont la Dame Iſlandoiſe, qui partoit avec ſes écuyers & ſa ſuite ; elle alloit rejoindre ſous les arbres ces trois pauvres Rois du Nord, que

la lance d'or avoit ſi rudement renverſés, & qui venoient de paſſer une très-mauvaiſe nuit battus ſans ceſſe par le vent & par la pluie : eux & leurs chevaux bien affamés frappoient la terre de leurs pieds pour ſe réchauffer ; on entendoit claquer leurs dents, & tous les trois étoient de fort mauvaiſe humeur ; ce qui la redoubloit, c'étoit d'avoir pour témoin de leur défaite la Dame du Nord qui ne manqueroit pas de dire, qu'à peine étoient-ils entrés en France qu'ils avoient été abattus d'un premier coup de lance.

Réſolus de mourir ou de venger cet affront, dès qu'ils apperçurent Eulalie, (dont j'avois oublié de dire le nom,) qui ſortoit du château avec Bradamante ; ils s'avancèrent près de l'entrée du pont, & tout contribuant à leur perſuader que la Guerrière étoit un Chevalier, ils la défièrent : la fille d'Aimon les refuſa d'abord n'ayant pas le tems de s'arrêter ; mais à la fin impatientée de quelques mauvais propos qu'ils lui tinrent, elle baiſſa la redoutable lance ; de trois coups, elle les renverſa tous trois un peu plus rudement que la veille, & paroiſſant dédaigner ce léger triomphe, elle leur tourna le dos, & s'éloigna d'eux au grand galop.

Les trois Rois du Nord ayant perdu la parole avec le courage, ſe relevèrent honteux & ſtupéfaits, ſans oſer même lever les yeux ſur Eulalie,

avec laquelle ils s'étoient vantés souvent en chemin qu'aucun Paladin de France ne pourroit leur résister ; la malicieuse Eulalie s'amusa pour-lors à les punir de leur présomption, & pour redoubler leur honte, elle leur apprit avec quelle espèce de Paladin ils avoient combattu : Comment pourriez-vous croire, leur dit-elle, après avoir été si facilement abattus par une jeune Demoiselle, que vous pourriez tenir un seul moment contre Renaud ou son cousin Roland, dont la renommée est si brillante : rendez-vous justice, si vous ne vous montriez pas plus braves & plus adroits contre ces fiers Paladins que contre la belle Bradamante, leur enleveriez-vous l'écu d'or que Charles auroit pu donner à l'un des deux ; pour moi, je vous avoue que je ne le crois pas, & en vérité vous ne pouvez pas le croire vous-mêmes.

Les tristes Princes voyant leur ancienne renommée absolument ternie par cette cruelle aventure, qu'un grand nombre de témoins pouvoient divulguer, comme Eulalie, furent saisis d'une douleur mêlée de tant de rage, qu'ils pensèrent tourner contre eux leurs propres armes : sur le champ ils les arrachent, ils s'en dépouillent de honte & de dépit ; ils quittent jusqu'à leurs épées, & les jettent dans les fossés du château ; ils jurent que puisqu'ils ont eu la foiblesse de se laisser

battre par une fille, ils ſeront un an ſans porter les armes ; qu'ils ſeront tout ce tems marchant à pied, quelque rude que puiſſe être le chemin, & qu'ils ne ſe couvriront point d'une cuiraſſe ni ne monteront ſur un cheval, à moins qu'ils ne les enlèvent par force à quelque Chevalier : ce fut donc en cet état humiliant qu'ils s'en retournèrent, tandis que le reſte de leur ſuite voyageoit à ſon aiſe ſur de bons chevaux.

Bradamante, ce même jour, arriva vers la nuit dans un château dont le Seigneur lui raconta la grande victoire que Renaud, ſes autres frères & ſes couſins avoient remportée ſur Agramant : mais cette nouvelle, la bonne chère & les honneurs qu'on lui rendit ne purent calmer ſon âme agitée par l'amour & par la jalouſie ; cependant quelque pitié que j'aie d'elle, je ne peux m'en occuper plus long-tems ; il faut que j'en revienne abſolument à ces deux braves Chevaliers qui venoient, d'un commun accord, d'attacher leurs chevaux près d'une fontaine ; ce n'étoit pour aucune riche & brillante poſſeſſion qu'ils étoient prêts à ſe battre ; il n'étoit queſtion que de ſçavoir lequel des deux reſteroit en poſſeſſion de Durandal & de Bayard.

Sans que le ſon de la trompette ou quelqu'autre ſignal annonçât le commencement de leur combat, la colère, la valeur & l'intérêt les ani-

moient assez pour leur en servir ; tous les deux en même tems, tirent leurs épées ; & malgré leur adresse à parer, les coups commencent à retentir sur leurs armes ; il n'existoit pas deux épées d'une trempe pareille à celle de Durandal & de Flamberge : toute autre n'eût pu supporter deux ou trois coups pareils à ceux qu'elles portoient sans se briser ; mais les deux lames qui n'avoient pas de pareilles, pouvoient se rencontrer sans se rompre, & ne faisoient qu'étinceler : cependant Renaud qui connoissoit la force & le tranchant de Durandal, évitoit avec adresse & légéreté les grands coups que lui portoit Gradasse. Celui-ci se servant du même art, presque toujours les coups ne portoient qu'en l'air ou ne frappoient qu'en glissant ; Renaud cependant frappoit souvent des coups plus assurés ; il cherchoit à pouvoir engourdir les bras de son ennemi par leur pesanteur ; il essayoit de porter la pointe de Flamberge dans toutes les jointures de ses armes ; mais tous les deux en avoient de si bonnes, qu'elles n'avoient pas encore perdu de leurs mailles. Ce combat duroit déjà depuis long-tems, sans qu'ils eussent repris haleine, lorsqu'un grand bruit les arrêta, leur fit détourner leurs regards, & tous les deux virent le bon Bayard dans le plus grand péril.

Ils reconnurent donc que Bayard étoit aux pri-

ſes avec un oiſeau monſtrueux dont le bec avoit trois braſſes de long, & dont le corps & les ailes reſſembloient à la chauve-ſouris ; ſon eſpèce de plume étoit noire ; ſes ſerres étoient longues & tranchantes ; ſon œil de feu lançoit des regards affreux, & ſes ailes avoient l'étendue de deux voiles de vaiſſeau.

Peut-être étoit-ce un véritable oiſeau ; mais je ne ſçais de quel pays il pouvoit être, car je n'en ai jamais connu de pareil ; je crois n'en avoir vu la deſcription que dans Turpin, mais il me ſemble vous avoir accoutumés à la confiance que j'ai & que vous devez avoir pour cet Auteur ſi véridique ; cependant je ne voudrois pas toutefois vous aſſurer que ce ne fût encore quelque Diable envoyé par Maugis pour détourner les deux Chevaliers de leur combat ; Renaud dans le fond de l'âme en fut ſi perſuadé, qu'il fit une ſcène terrible à Maugis quelque tems après, & le ſorcier de couſin s'excuſa, jura même par la lumière du ſoleil qu'il étoit innocent, craignant un peu que l'impatient Renaud ne le corrigeât de ce nouveau tour.

Vous voyez bien que je ne peux vous rien dire de poſitif ; mais ſoit que ce fût ou quelque Diable ou quelque oiſeau, les Chevaliers frémirent en voyant qu'il ſoulevoit Bayard entre ſes griffes ; cependant le vigoureux cheval

rompant à la fin ſes rênes, ſe défendit ſi bien à force de ruades & de coups de dents, que ſouvent il obligeoit ſon ennemi de quitter priſe, & de s'élever en l'air ; mais bientôt celui-ci fondoit ſur lui de nouveau, attaquoit & tourmentoit Bayard au point qu'il prit enfin la fuite vers la forêt ; alors s'enfonçant dans le bois le plus épais, il ſe déroboit aux atteintes de l'oiſeau qui le pourſuivoit toujours, mais qui le perdit de vue aſſez long-tems pour lui donner celui de trouver une grotte obſcure & de s'y cacher : l'oiſeau ne pouvant plus le découvrir, finit par s'élever dans les airs, & chercher quelqu'autre proie.

Gradaſſe & Renaud ayant vu fuir Bayard, convinrent d'aller à ſa pourſuite, & que le premier des deux qui pourroit le joindre, reviendroit attendre l'autre ſur le bord de la même fontaine avec ce cheval pour lequel ils finiroient le combat qu'ils avoient commencé ; tous deux ſuivirent donc les premières traces de Bayard ; mais bientôt l'épaiſſeur des arbres & des baliveaux les leur firent perdre. Gradaſſe avoit l'avantage d'être monté ſur l'Alphane, & devança de beaucoup Renaud qui ne pouvoit aller qu'à pied. Celui-ci parcourut avec beaucoup de peine les rochers & les taillis les plus épineux où ſon cheval avoit pu ſe mettre le plus ſurement hors des

atteintes de ce maudit oiseau ; mais après s'être bien fatigué, toutes ses recherches étant vaines, il revint tristement sur les bords du ruisseau, dans l'espérance que Gradasse auroit été plus heureux que lui, qu'il ramèneroit Bayard & qu'il lui tiendroit la parole qu'ils s'étoient donnée : mais sachons un peu ce que Gradasse fit de son côté ; la fortune le favorisant, lui fit bientôt entendre le hennissement du bon cheval, & le lui fit trouver tremblant encore de frayeur & n'osant sortir de la grotte. Gradasse l'eut donc en son pouvoir ; mais le Sarasin, quoiqu'il se souvînt très-bien de la parole qu'il avoit donnée de le ramener à la fontaine, prit le mépriſable parti de ne la pas tenir, se disant en lui-même : Il m'est beaucoup plus commode & plus agréable de posséder tout ce que je desirois par un hasard heureux que par un grand nombre de périlleux combats : je suis venu pour m'emparer de Bayard, je le tiens ; bien sot qui croira que je le sois assez pour aller le remettre au sort des armes ; je suis venu tout exprès en France pour le chercher ; que Renaud, s'il veut le ravoir, vienne à son tour jusques dans l'Inde ; il sera tout aussi bien dans la Séricane que je peux l'être en France. En disant ces mots, il prit tout au-travers de la plaine pour aller rejoindre l'armée sarasine campée sous Arles, & c'est

de-là que poſſeſſeur de Durandal & de Bayard, il partit pour la Séricane dans une bonne galère fraîchement eſpalmée; mais ceſſons quelque tems de parler de lui, de Renaud, & même de tout le reſte de la France.

Je veux chanter Aſtolphe qui par le moyen d'une bonne bride gouverne auſſi facilement l'hypogriffe que la douce haquenée d'une belle Dame: on ſçait que l'aigle & le faucon ont un vol moins rapide que celui du cheval ailé.

Après qu'il eût vu la terre ſous lui d'une mer à l'autre & des Pyrénées au Rhin, il tourna vers les montagnes qui ſéparent la France de l'Eſpagne; il paſſe ſur la Navarre, l'Arragon; il laiſſe loin de lui Tarragonne, & la Biſcaye à ſa droite; il jette un coup-d'œil ſur la Galice, & ſe trouve ſur la Caſtille: il tourne enſuite vers Cordoue & Séville, & ne laiſſe ni ſur les bords de la mer ni dans l'intérieur de l'Eſpagne aucune Ville qui s'échappe à ſa vue. Il arrive enfin près de Gades, où les premiers Navigateurs furent long-tems arrêtés par les Colonnes d'Hercule: il paſſe après ſur l'Afrique & ſur la mer Atlantique; il arrive enfin ſur les confins de l'Egypte: il voit les célèbres iſles Baléares & Yvica; il tourne enſuite vers Maroc, Fez, Oran, Hyppone, Alger, Bugie: ces villes ſuperbes ſont les capitales d'autant de ſouverainetés différen-

tes, portant des couronnes qui ne ſont ni d'ache, ni de rameaux, mais d'un bel or bien pur : il dirige alors ſon cheval vers Biſerte, Tunis, l'iſle d'Alſerbe, Capſa, Tripoli, Bérénice, la Ptolémaïde, & parvient enfin ſur les lieux où le Nil traverſe l'Aſie, & la ſépare de l'Afrique.

Aſtolphe contempla les beaux pays qui ſont entre la mer & le ſommet chenu du haut Atlas, tournant le dos aux monts Caréniens : il dirige ſon vol vers les Cyrénées, traverſant les déſerts, & ces vaſtes mers de ſable ; laiſſant derrière lui le tombeau de Battus & les ruines du Temple d'Ammon, il arrive ſur les confins de la Nubie.

Il voit un autre Trémiſene qui croit en Mahomet ; il eſt bientôt au-deſſus des Abyſſins qu'on penſe être voiſins des ſources du Nil : ceux qui ſont un peu plus loin ſuivent un autre culte ; il reſſemble aſſez au nôtre, & le nom d'Ethiopiens les diſtinguent.

Les Abyſſins & les Ethiopiens ſéparés de Religions, avoient ſans ceſſe les armes à la main l'un contre l'autre ; Aſtolphe traverſant alors entre Dobada & Coallé, s'arrête enfin ſur l'Ethiopie, qui reconnoît Sénapes pour ſon maître, & ce puiſſant Empereur porte une croix pour ſceptre ; ſes richeſſes & ſon pouvoir ſont immenſes ; ſes vaſtes Etats s'avancent juſqu'auprès de la

mer Rouge. La Religion de ce pays, preſque ſemblable à la nôtre, pourroit peut-être ſauver de la peine du dam ; mais on dit que dans ce pays ils ſuppléent par le feu, à l'eau ſalutaire du Baptême.

Aſtolphe deſcendit alors dans la grande ville de Nubie, & vint rendre viſite à l'Empereur Sénapes qui l'habitoit ; le château de ce puiſſant Empereur eſt encore plus riche qu'il n'eſt fort ; les chaînes des ponts-levis, les gonds, les ſerrures des portes ſont de l'or le plus pur ; ce riche métal ſert à tous les uſages où nous employons le fer. Quoiqu'il y ſoit très-commun, on y préfère le cryſtal de roche pur, dans lequel toutes les colonnes qui ſupportent ce palais ont été taillées ; les pierreries de différentes couleurs rendent les balcons éblouiſſans, & le rubis, l'émeraude, le ſaphir & la topaſe y forment différens deſſins ; les murs, les toits, juſqu'aux parquets ſont couverts de perles.

C'eſt dans ce pays que naît en abondance ce vrai baume dont la Judée ne nourrit que quelques foibles arbriſſeaux ; le muſc, l'ambre gris, mille parfums délicieux, les gommes & les raiſines précieuſes ſi chères dans notre Europe, ſe trouvent ſous les pas & dans tout le pays des Ethiopiens. On dit même que le Soudan d'Egypte paye à leur Empereur un gros tribut

pour qu'il ne lui coupe pas le cours des eaux du Nil, qu'il pourroit facilement détourner, & qui n'iroit plus porter l'abondance dans le grand Caire & dans le Delta : Sénapes eſt communément appellé le Prêtre par ſes Sujets, & de ce nom nous avons fait celui de Prêtre Jean.

Le malheureux Sénapes ne pouvoit plus jouir alors de ſa puiſſance ni de ſes richeſſes : il avoit perdu la vue, & ce n'étoit point encore ſon plus rigoureux ſupplice ; un autre bien plus affreux faiſoit le tourment de ſa vie ; cet Empereur ſi riche, ce maître d'un pays ſi fertile & ſi délicieux, ſouffroit perpétuellement toutes les horreurs d'une faim dévorante, ſans pouvoir la calmer.

Dès que ce malheureux Prince vouloit ou manger ou boire, une troupe infernale d'Harpies paroiſſoit; leurs mains deſtructives, armées d'ongles tranchans, déchiroient, arrachoient les viandes, renverſoient tous les vaſes, & ces monſtres dévoroient la plus grande partie des alimens préſentés à Sénapes, & ſaliſſoient, infectoient tout le reſte : Sénapes eſſuyoit cette affreuſe punition, parce que trop jeune encore, enivré de ſa puiſſance, il avoit égalé l'orgueil de Lucifer, en formant le deſſein de faire la guerre au Créateur de l'Univers ; & ſe mettant à la tête d'une armée formidable, il l'avoit

conduite juſqu'à la montagne élevée où le Nil prend ſa ſource.

Sénapes avoit entendu dire que ſur le ſommet de cette montagne, qui ſe perd dans les nues, le Paradis terreſtre étoit ſitué, & que c'étoit le même que nos premiers parens avoient habité : il ſe porta donc ſur cette montagne avec un grand nombre de chameaux & d'éléphans, bien réſolu de ſoumettre ceux qui l'habiteroient ; l'Eternel, indigné d'une pareille audace, envoie ſon Ange exterminateur dont l'épée flamboyante commence par renverſer morts cent mille de ſes ſoldats ; il frappe ſes yeux d'aveuglement, & le livre à la perſécution des Harpies qui ſortent des gouffres infernaux pour voler ſur ſa table & dévorer ou gâter tout ce qu'on lui préſente. Ce qui déſeſpère le plus Sénapes, (dit celui qui racontoit les malheurs de ce Prince à celui d'Angleterre,) c'eſt la prophétie qui le menace de n'être délivré de ces monſtres affreux & dégoûtans que lorſqu'un Chevalier fendra les airs ſur un cheval ailé pour venir à ſon ſecours ; & voyant qu'il n'eſt nullement vraiſemblable qu'un événement pareil puiſſe arriver, Sénapes s'étant repenti trop tard de l'énormité de ſa faute, fait en vain bâtir des Temples & couler le ſang des victimes.

Tout en parlant ainſi, on conduiſit Aſtolphe dans l'intérieur du palais : Sénapes en ce moment ordonnoit qu'on lui ſervît un grand dîner, eſpérant que peut-être quelque partie pourroient en échapper à la voracité des Harpies.

On prépare auſſi-tôt un feſtin dans un riche ſallon ; Sénapes fait aſſeoir Aſtolphe à côté de lui ; les Maîtres-d'Hôtels apportent & ſervent les plats ; l'air retentit auſſi-tôt du ſifflement aigu des Harpies ; il frémit juſques dans la ſalle par le battement de leurs aîles ; elles fondent ſur la table de Sénapes attirées par l'odeur des viandes.

Elles étoient ſept ; leur viſage avoit les traits de celui d'une femme ; mais une pâleur livide, plus horrible encore que celle de la mort, rendoit leur aſpect hideux ; l'effet de l'inanition leur donnoit un air exténué ; leur voracité ſe faiſoit connoître dans leurs regards inquiets ; leurs aîles étoient grandes & mal formées ; leurs mains portoient des ongles crochus ; elles avoient un large ventre d'une puanteur extréme, & leur longue queue avoit l'air d'un ſerpent qui s'agite & forme des nœuds en ſe repliant ſur lui-même.

A peine avoit-on entendu le bruit qu'elles avoient excité dans l'air, qu'on les vit ravir les plats & renverſer tous les vaſes ; perſonne ne put alors prendre d'autre parti que de ſe bien ſerrer

le nez pour ſe défendre un peu de leur puanteur exécrable. Aſtolphe ſeul, bien en colère, tira ſon épée, & vainement il leur en porta des coups ſur le col & ſur les aîles : il voulut leur percer la poitrine, mais leurs corps paroiſſant n'avoir pas plus de conſiſtance que des étoupes, cédoit à tous les coups ſans en être offenſé ; il ne reſta pas un ſeul plat, ni un ſeul vaſe ſur la table qui ne fût abſolument infecté, & tout ce qui demeura, lorſqu'elles furent parties, n'inſpiroit plus que du dégoût & de l'horreur.

Sénapes avoit eu d'abord quelque eſpérance dans le ſecours d'Aſtolphe ; mais lorſqu'il ſe vit traité comme il l'étoit déjà depuis long-tems, il la perdit, & ne put s'empêcher de gémir ſur ſon ſort : Aſtolphe, à la fin, ſe reſſouvenant de ſon cor, jugea qu'il ne pouvoit employer un meilleur moyen pour chaſſer ces abominables monſtres. Il pria ſur le champ le Roi de ſe remplir les deux oreilles de cire chaude, & dit à tous ceux qui l'entouroient de prendre la même précaution : il prit l'Hyppogriffe, & ſauta légèrement deſſus ; il fit ſigne au Maître d'Hôtel de faire recouvrir les tables de linge blanc, & de faire apporter promptement un autre repas.

Au même moment où l'on couvre la table de mets nouveaux, les Harpies s'approchent pour fondre

fondre dessus selon leur coutume : Astolphe aussi-tôt a recours à son cor, les Harpies sont saisies d'épouvante, & leurs oreilles ouvertes ne pouvant soutenir ce son horrible, elles s'enfuient épouvantées, & sans être arrêtées par les viandes, elles s'éloignent à tire-d'ailes. Le Paladin sort promptement pour les poursuivre dans les airs ; il redouble les sons aigus & terribles de son cor ; il les pousse vers la Zone Torride : elles volent enfin vers ce mont élevé que l'on dit renfermer dans son sein la source du Nil, s'il est bien vrai toutefois qu'il y en ait une.

C'est au pied de ce mont qu'une grotte profonde entre dans le sein de la terre, & chacun dit qu'il n'est point de route plus certaine pour pénétrer dans les Enfers ; c'est-là que la troupe infernale des Harpies va chercher un asyle, & soudain elle vole jusqu'aux bords du Cocyte pour éviter les sons du cor qui la poursuit : Astolphe, voyant les Harpies s'abîmer dans les Enfers, arrêta l'Hypogriffe, cessa de sonner ; mais avant que je le conduise plus loin, & d'ailleurs, afin de ne me point départir de mon usage ordinaire, je finis mon chant, voyant mon papier couvert de tous côtés de vers que je chante, & je vais un peu me reposer.

Fin du trente-troisieme Chant.

CHANT XXXIV.

HARPIES faméliques & cruelles, qui dévorez les biens & la ſubſtance des meilleures maiſons de l'Italie ; non, ce ne peut-être que par une punition divine que vous avez le pouvoir de rendre malheureuſes tant de mères tendres qui ſe voient enlever juſqu'à la nourriture de leurs enfans ; vous engloutiſſez ou vous infectez dans un ſeul de vos repas, ce qui pouvoit ſoutenir pendant long-temps l'exiſtence de pluſieurs familles nombreuſes.

Que maudite ſoit la main coupable qui vous rouvrit la porte des noirs abîmes qui vous renfermoient depuis long-temps ; tous les vices vous ont ſuivies du fond des Enfers ; lors vous êtes revenues ravager, dévorer, infecter cette malheureuſe Italie. La guerre, la pauvreté la tiennent plongée dans le deuil : la douce paix, les mœurs honnêtes n'habitent plus dans ſon ſein : ô ma chère patrie, le courage & la vertu ne peuvent-ils donc plus réveiller quelques-uns de tes enfans ? Ne s'en trouvera-t-il plus qui ſe ſentent animés comme Calaïs & Zethès à vaincre, à pourſuivre les monſtres qui nous dévorent &

nous infectent de leurs poisons ? Serons-nous plus malheureux que Phinée ou que l'Empereur d'Ethiopie ? les enfans de Borée délivrèrent le premier de ces Harpies cruelles ; le Paladin Astolphe rendit le même service à Sénapes.

Ce Paladin après les avoir chassées par le son terrible de son cor, jusques dans la caverne où leur effroi les avoit forcées à se précipiter, s'arrêta près du soupirail ouvert au pied de la montagne ; & prêtant l'oreille au bruit confus qu'il entendoit, des cris, des hurlemens, des gémissemens perpétuels lui firent juger que cette caverne devoit être une des portes des Enfers. Le courageux Astolphe prit le parti d'entrer dans cette caverne. Je veux voir (se dit-il) les malheureux privés pour toujours de la clarté des cieux ; je veux pénétrer jusqu'aux fonds de la terre, parcourir toutes ces sombres demeures. Qu'ai je à craindre ? Je peux avec mon cor faire fuir Pluton, Satan même ; je peux dompter le chien à trois têtes, & le chasser du passage qu'il défend par son triple aboiement.

Astolphe aussi-tôt descend du cheval ailé. Un arbrisseau sert pour l'attacher, & portant le cor dans lequel il met sa confiance, il descend dans la caverne. Bientôt une épaisse fumée, plus désagréable & plus forte encore que celle du soufre & de la poix fondues ensemble, blesse éga-

lement ſes yeux & ſon odorat ; mais rien ne l'arrête ; il pourſuit ſa route ; cette fumée obſcurciſſoit tellement le peu de jour qui pénétroit dans cette grotte, qu'il ne put diſtinguer qu'à peine quelque choſe qui ſembloit s'agiter en l'air au-deſſus de lui. Le Paladin, à tout haſard, veut tâcher de s'éclaircir, en effayant de frapper ce qu'il entrevoit avec ſon épée ; mais il ne ſent aucune réſiſtance : une neige nouvelle en eût fait davantage.

Une voix triſte ſe fait entendre alors : Deſcends, lui dit-elle, ſans me nuire encore ; cette fumée déteſtable ne me tourmente-t-elle pas aſſez ? Le bon Aſtolphe, très-étonné, s'arrête, & dit à l'ombre : Je prie l'Eternel d'arrêter cette fumée, & de l'empêcher d'aller juſqu'à toi ; mais, de grace, apprends-moi quel eſt ton ſort, ſi tu veux donner de tes nouvelles dans le monde où tu n'es plus ; je te promets d'exécuter ta volonté. L'ombre lui répondit : Ce que tu me propoſes m'eſt aſſez agréable pour m'engager à te ſatisfaire ; je ſuis bien aiſe qu'on parle encore un peu de moi dans le monde, & je vais te conter mon hiſtoire, quoique ce récit ne puiſſe que me rappeller un bien triſte ſouvenir.

Je me nomme Lydie, pourſuivit l'ombre ; fille du plus puiſſant Roi de la Lydie, cette

naiſſance illuſtre fut peut-être la cauſe de ma perte ; c'eſt pour avoir été dédaigneuſe, ingrate & cruelle pour le plus fidèle des amans, que la Juſtice éternelle me condamne à reſter à jamais expoſée à cette horrible fumée ; une infinité de celles qui m'ont reſſemblé rempliſſent cette caverne, & ſubiſſent la même peine. Anaxarette, ſuſpendue au-deſſous de moi, ſouffre un tourment encore plus rigoureux ; ſur la terre, ſon corps devint un rocher : mais ſon ame, deſcendue dans ce triſte ſéjour, ſouffre la plus cruelle torture, pour avoir vu ſans pitié le malheureux Iphis mourir & ſe ſuſpendre lui-même à la porte qu'il avoit ſi ſouvent couverte de guirlandes. Près de moi Daphné ſe repent en vain d'avoir fui le Dieu du jour ; il ſeroit trop long de te raconter l'hiſtoire du grand nombre de celles qui ſouffrent ici pour avoir fait le crime inſenſé de rendre leurs fidèles amans malheureux.

— Il ſeroit encore bien plus long de te dire tous les crimes, toutes les injuſtices d'une multitude d'hommes ingrats qui ſont encore bien plus ſévèrement punis dans cette grotte ; non-ſeulement ils ſont expoſés à la même fumée, mais ils ſont de plus dévorés intérieurement par des flammes ardentes ; en effet, il eſt bien juſte que des femmes preſque toujours faciles à ſé-

duire, ſoient moins punies que les perfides qui les trompent. Théſée, Jaſon, cet amant de Didon même, qui troubla depuis le pays Latin, ſont les victimes d'une juſte vengeance; on en voit ici de tout pays, & l'amant inceſtueux de la jeune Thamar paſſa dans ſes lieux en ſortant de deſſous l'épée ſanglante de ſon frere Abſalon. On ne peut compter dans ce lieu le nombre des infidèles de l'un & de l'autre ſexe parmi ceux qui s'étoient jurés la foi conjugale; mais je m'arrête pour te dire quel fut mon crime, & pour en dévoiler moi-même toute l'atrocité.

La beauté la plus parfaite paroit mes jeûnes ans; mais, ſi j'effaçois toutes les femmes par mes attraits, je les ſurpaſſois par mon orgueil: défaut qui naît ſouvent de l'habitude & de l'aſſurance qu'on a de plaire. Dans ce temps, un des plus valeureux Chevaliers qui fuſſent en Thrace, entendit parler de moi comme de la plus belle Princeſſe de l'univers; il devint ſur le champ amoureux en idée, & réſolut de s'attacher à moi, dans l'eſpérance qu'à force d'exploits éclatans il réuſſiroit à mériter ma foi. Il vint en Lydie; & dès qu'il m'eût vue, les chaînes idéales qu'il s'étoit forgées prirent une force indeſtructible dans ſon ame; il donna bientôt les preuves les plus éclatantes de ſa valeur; & ſe diſtinguant ſans ceſſe parmi les autres Che-

valiers, ce fut ſon bras qui ſoumit à mon pere la Pamphilie, la Carie & la Cilicie ; il n'eſt point de dons que mon père n'eût offert à ce Chevalier qu'on nommoit Alceſte ; mais un ſeul étoit cher à ſon cœur. Alceſte oſa lui demander ma main. Mon père voulant me choiſir un époux d'une richeſſe égale à la ſienne, rejetta ſa demande. La vertu, ſeule & ſans richeſſes, avoit (il faut l'avouer) peu de pouvoir ſur mon père : uniquement occupé de ſes tréſors, & d'en accumuler ſans ceſſe de nouveaux, le bruit de la plus éclatante renommée le laiſſoit inſenſible autant que l'animal aux longues oreilles peut l'être aux ſons d'une lyre. Alceſte, outré de ſe voir refuſé, mépriſé même par mon père, le menaça de l'en faire repentir : il quitta ſa Cour, & paſſa dans celle du Roi d'Armenie qu'il ſavoit être le plus mortel ennemi de la Lydie.

Il ſut bientôt ranimer l'ancienne haîne du Roi d'Arménie, & lui fit prendre les armes : il ſe mit à la tête de ſes troupes : il remporta quatre victoires, & ſubjugua tous les Etats de mon père en moins d'un an, ſans lui laiſſer d'autre aſyle qu'un fort château dans lequel il ſe retira, n'ayant pu ſauver que ſa famille & ſon cher tréſor. Alceſte l'aſſiégea, & bientôt il nous réduiſit au point de ne plus eſpérer de pouvoir nous y défendre. Mon père déſeſpéré,

& ſe repentant de ſon refus, eût offert alors la moitié de ſes Etats ; il eût donné ſa fille pour femme, pour eſclave même à ce Chevalier pour ſauver ſon tréſor & ſa liberté. Me regardant alors comme l'unique cauſe de ſes malheurs, il m'envoya vers Alceſte, en lui mandant qu'il me remettroit entre ſes mains, à condition qu'il le laiſſeroit jouir en paix de ce qu'il lui laiſſeroit conſerver de ſes Etats.

Alceſte ſachant que j'allois venir le trouver, vint au-devant de moi : je fus frappée au premier coup-d'œil de le voir pâle, tremblant : il avoit moins l'air d'un vainqueur que d'un priſonnier couvert de chaînes. Je connus alors toute la puiſſance que l'amour me donnoit ſur lui. Je changeai bien promptement le ton ſuppliant que je me propoſois de prendre ; & au contraire, avec un air de hauteur & de colère, je commençai par lui dire que je déteſtois & ſon amour & ſa cruauté. Quels affreux ſentimens (lui dis-je) ont pu te porter à réduire mon père dans un pareil état ? Quelle rage t'a fait prendre le parti d'arracher par la force ce que tu pouvois eſpérer de ton amour ? Ne connoiſſois-tu pas l'humeur de mon père ? Devois-tu te révolter par ſes premiers refus ? Ne devois-tu pas au contraire continuer à le ſervir, & mériter une récompenſe qui ne pouvoit t'échapper ? Ah !

cruel, crois-tu donc que je n'eusse pas su toucher mon pere, & que je ne l'eusse pas conduit au point de t'offrir ma main ? crois tu que si je l'avois vu déterminé dans ses refus, Lydie n'eût pas trouvé les moyens d'en dédommager son amant ? Non, tu ne m'as jamais aimée, puisque ta main cruelle a pu former l'obstacle éternel qui s'oppose à présent à notre bonheur : vas, quoique je vienne ici par les ordres de mon père me livrer moi-même en tes mains, n'espère pas en être plus heureux ! je percerois plutôt mille fois ce cœur que tu viens d'outrager, que de rester exposée à tes violences & même à ton amour, qui maintenant me fait horreur.

Ce fut par ces discours adroits que je portai la soumission & le plus douloureux repentir dans son âme ; il n'est de si saint Hermite qui puisse pleurer ses péchés avec autant d'amertume qu'Alceste tombant à mes genoux : il tira son épée, me conjura de la saisir & de percer son cœur coupable : c'est où j'attendois ce foible amant, & sachant alors profiter de tout l'empire que j'avois sur lui, je lui fis entrevoir qu'il m'étoit peut-être encore possible de lui pardonner, & de le ramener au point d'obtenir ma main, s'il vouloit réparer ses torts, renoncer au coupable projet de me conquérir par les

armes, en former un plus doux & plus certain, & m'obtenir par ſes ſervices & par ſon amour.

Alceſte jura mille fois de m'obéir, me renvoya libre à mon père, & celui qui s'étoit propoſé d'uſer des moyens les plus violens, n'oſa pas même me demander un baiſer. Vois donc, continua Lydie, en parlant au Paladin, vois ſi j'avois bien ſu courber ſa tête ſous mon joug, & faire pénétrer dans ſon cœur le trait dont il étoit bleſſé! Alceſte part, va trouver le Roi d'Armenie, & ſaiſit la moins mauvaiſe tournure qu'il put imaginer pour engager ce Prince à faire la paix avec mon père, à lui rendre ſon trône, & même à retourner jouir en paix de ſes beaux & floriſſans Etats d'Armenie.

On croira ſans peine que ce Roi ſurpris & indigné, rejetta bien loin de pareilles propoſitions; il jura même au contraire qu'il ne ceſſeroit point de combattre, juſqu'à ce qu'il n'eût pas laiſſé la plus petite poſſeſſion à mon père, & que, ſi la paſſion qu'il avoit pour une femme le ſoumettoit à faire une pareille demande, il ne ſacrifieroit pas à ſon fol amour une année de travaux, de combats, & ſa conquête: Alceſte redoubla ſes inſtances; mais voyant qu'elles étoient abſolument inutiles, la colère, & ſans doute l'amour, le portèrent à menacer le Roi

d'Armenie qu'il emporteroit par la force ce qu'il ne pouvoit obtenir par ſa prière. Le Roi lui répondit avec fierté, & de paroles en paroles, tous les deux s'échauffèrent au point qu'Alceſte mettant l'épée à la main renverſa tous ceux qui voulurent défendre le Roi d'Arménie, & la plongea dans ſon ſein; alors ſe faiſant un paſſage, il appella les Ciliciens & les Thraces à ſon ſecours, ſe mit à leur tête, fondit ſur les Arméniens & les mit en fuite : pourſuivant ſa victoire, & ſe prêtant à l'avarice de mon pere, faiſant tous les frais de la guerre à ſes dépens, non-ſeulement il lui rendit tous ſes Etats en moins d'un mois, mais encore il lui ſoumit l'Arménie avec la Cappadoce voiſines de la Lydie, & l'Hircanie qui s'étend juſqu'à la mer.

Au retour de tant de victoires, ingrate que je fus ! au lieu de couronner le triomphe d'Alceſte en lui préſentant ma main, nous formâmes mon père & moi l'affreux projet de lui donner la mort; voyant cependant que tous les Lydiens étoient attachés par l'amour & la reconnoiſſance à ce héros, je fus forcée de feindre qu'il avoit touché mon cœur : je lui donnai l'eſpérance d'unir mon ſort au ſien; mais je le priai d'achever de ſoumettre le peu d'ennemis qui nous reſtoit : ſouvent j'eus la coupable adreſſe de

l'expoſer ſeul, ou ſuivi de peu de troupes, aux plus grands périls, mais il en ſortit toujours vainqueur. Je le fis battre contre des Géans & les farouches Leſtrigons, qui paroiſſoient ſouvent ſur nos frontières : Alcide ſur le Lerne, dans la Némée, dans la Thrace, dans la forêt d'Erimante, dans la Numidie, & les vallées d'Etolie, ſur le Tibre & dans l'Hibérie, ne reçut pas des ordres plus injuſtes & plus périlleux du barbare Euryſthée.

C'eſt ainſi que j'éprouvai la conſtance de ce malheureux amant : voyant qu'il ſurmontoit tous ces périls par ſa valeur, j'employai des ruſes plus ſecrettes ; je fus l'engager à maltraiter ceux qui l'avoient le mieux ſervi : je voulus faire partager ma haine pour lui, mais rien ne me réuſſit ; Alceſte étoit trop reſpecté : cependant le pouvoir que j'avois ſur ſon ame le rendoit ſouvent injuſte ; car, au moindre ſignal, il m'obéiſſoit aveuglément : je réuſſis enfin à détruire l'amour qu'on avoit pour lui ; bientôt je connus qu'il ne lui reſtoit plus d'amis, & ſon bras ayant détruit tous les ennemis de mon père, je levai le maſque ; je lui dis ouvertement que je le déteſtois, & que je déſirois ſa mort : cependant, voyant qu'on m'accuſeroit de la plus lâche ingratitude ſi je la lui faiſois donner, je me con-

rentai de lui dire de ne paroître jamais à mes yeux, & que je ne voulois plus en aucune façon entendre parler de lui.

Alceſte ne put réſiſter à ce dernier trait de cruauté : ce héros, que rien juſques-là n'avoit pu vaincre, ne put ſupporter un coup ſi cruel ; abattu par ſon déſeſpoir, une langueur mortelle ſe répandit ſur tous ſes ſens, & ſa vie s'éteignit en peu de jours : Hélas ! dit Lydie, c'eſt en punition d'une cruauté ſi coupable que je ſuis expoſée pour toujours au tourment affreux de cette épaiſſe fumée qui remplit & ma bouche & mes yeux.

Lydie ſe tut à ces mots ; Aſtolphe la jugea trop coupable pour la plaindre : il eut envie de pénétrer plus avant pour voir encore quelques-unes de ces ombres malheureuſes ; mais l'épaiſſeur & la chaleur de la fumée le forcèrent à retourner promptement ſur ſes pas, de peur de perdre la route qui l'avoit conduit en ce lieu : ce fut plutôt avec l'air de fuir que de marcher qu'il quitta cet affreux ſéjour. Bientôt il s'apperçut que la fumée devenoit moins épaiſſe, une foible lumière commençoit à diſſiper l'ombre : il parvint enfin à l'entrée de la grotte, & ſortit de cette caverne enfumée. Il s'occupa ſur le champ à boucher exactement le ſoupirail de cette grotte : il employa les troncs d'arbres,

les quartiers de roche, la terre & les épines, pour le fermer : il parvint à faire un si fort rempart à cette ouverture, que jamais les maudites Harpies ne purent le rompre pour sortir & recommencer leurs anciens ravages.

Le bon Astolphe, quand il fut au jour, fut assez fâché de voir que la fumée infernale avoit pénétré même entre ses armes, & que son corps d'ivoire étoit pareil à celui d'un Nègre. Astolphe étoit fort propre, & savoit un peu qu'il étoit fort joli ; son état présent lui déplut : il chercha sur le champ une fontaine, & l'ayant trouvée dans le creux d'un rocher, il se débarbouilla depuis les pieds jusqu'à la tête.

Remontant alors sur l'Hypogriffe, le Paladin le fit s'élever jusques sur la cime de la montagne, qui n'étoit pas sûrement fort éloignée du cercle de la lune. Le desir ardent qu'il avoit de monter jusqu'à la voûte céleste lui faisoit un peu dédaigner la terre, & continuant à s'élever sans cesse, il parvint enfin jusqu'au sommet de cette montagne.

On auroit pu facilement comparer à toutes les pierreries Orientales les plus brillantes, les fleurs que les larmes de l'Aurore avoient fait naître sur cette belle planimétrie ; l'herbe, les feuillages & les rameaux des arbres, couverts de fruits, surpassoient en vivacité le verd bril-

lant de l'émeraude ; mille oiseaux des couleurs les plus variées faisoient doucement retentir l'air de leur ramage : le murmure des ruisseaux, le cristal pur des lacs, le souffle agréable & léger du Zéphyr, tout embellissoit ce beau lieu, tout contribuoit à tempérer la chaleur, & l'air frais qu'on y respiroit ; les objets qui se présentoient à l'œil, l'air parfumé qui retentissoit mollement des sons les plus harmonieux, tout se réunissoit pour faire la plus voluptueuse impression sur tous les sens.

L'ame sembloit être nourrie par le parfum délicieux qui s'exhaloit de tant de productions agréables. Un palais s'élevoit au milieu de cette belle plaine ; mais il resplendissoit d'une si vive lumière, qu'on jugeoit qu'il ne pouvoit être l'ouvrage des foibles mortels. Astolphe porta son cheval ailé vers ce palais qui paroissoit bien avoir trente milles d'étendue : il le fit planer doucement en l'air, pour avoir le temps d'admirer ce beau pays : ce fut en le comparant à notre habitation terrestre qu'il pensa que la nature n'avoit pu produire celle-ci que dans sa colère, & qu'elle avoit réservé toute espèce de perfection & de félicité pour celle qu'il venoit de découvrir. Le Paladin, en s'approchant de ce superbe Palais, remarqua qu'une seule & brillante escarboucle formoit en entier ses murs.

O ſublime ouvrage ! ſi ſupérieur à nos foibles efforts ; ô Dédale, ton labyrinthe ; ô pyramydes célèbres, & vous autres merveilles ſi ſouvent chantées par les Poëtes, qu'êtes-vous pour être comparées à cet aimable édifice !

Lorſqu'Aſtolphe s'approcha du veſtibule étincelant de ce palais, il vit accourir à lui le vieillard le plus vénérable : cet homme divin étoit vêtu d'une longue ſimare plus blanche que la neige ; un long manteau de pourpre couvroit ſes épaules, & deſcendoit juſqu'à terre ; une barbe blanche tomboit ſur ſa ceinture, des cheveux pareils ombrageoient ſes joues fleuries, & ſes regards étoient ſi radieux, qu'Aſtolphe crut ſans peine que ce devoit être quelqu'heureux habitant des lambris céleſtes.

Celui-ci ſouriant doucement au Paladin, (qui par reſpect étoit deſcendu promptement de cheval,) lui dit : O noble Chevalier, apprends que c'eſt par la volonté divine que tu viens de t'élever juſques dans le Paradis terreſtre : il n'étoit point dans ta nature humaine de parvenir de l'hémiſphère arctique juſques dans ce lieu de repos & de félicité, ſi l'Eternel n'eût voulu que tu fuſſes inſtruit des moyens de ſecourir Charles, & de ſoutenir la gloire de notre ſainte foi : tu viens recevoir mes conſeils ; mais garde-toi de t'attribuer la puiſſance & la volonté même d'être

arrivé

arrivé dans ce séjour ; sans la puissance divine, ton cor & ton cheval ailé ne t'eussent été d'aucun secours.

Nous raisonnerons plus à notre aise ensemble, (continua le vieillard,) sur tout ce que tu dois faire ; mais auparavant viens t'amuser avec nous : je me doute bien qu'un long jeûne & ce voyage doivent t'avoir donné grand appetit. Tout ce que le vieillard dit d'ailleurs au Paladin l'étonnoit merveilleusement ; mais sa surprise cessa, lorsque le vieillard lui dit qu'il étoit l'un des quatre Apôtres auquel nous devons le saint Evangile. Astolphe se rappella la tendre amitié que le Rédempteur avoit pour son disciple Jean auquel il avoit dit que la mort ne trancheroit pas le fil de ses jours ; ce qui même fut cause que le Sauveur fut obligé de dire assez sévèrement à Pierre : Ne suis-je pas le maître que celui-ci puisse attendre mon règne, sans perdre la vie ? Quelle espèce de représentation auriez-vous donc à me faire ?

Saint Jean conduisant Astolphe rejoignit bientôt sa compagnie. Le premier qui parut fut le Patriarche Hénoch ; il étoit suivi par le grand Prophète Elie : ni l'un ni l'autre n'avoit encore vu son dernier jour, & loin de l'air empoisonné de ce monde corrompu, tous deux goûtoient les charmes d'un printems éternel,

jusqu'au terrible jour où des légions d'Anges viendront, au son de leurs trompettes éclatantes, annoncer que le Christ vient sur les nuées.

Les trois saints Habitans du Paradis terrestre reçurent Astolphe avec une politesse infinie; ils le conduisirent dans un agréable appartement: ils prirent grand soin de l'hypogriffe, & lui donnèrent une nourriture convenable: ils présentèrent ensuite au Paladin des fruits si délicieux, qu'il ne put qu'excuser nos premiers parens d'avoir transgressé l'ordre formel du Très Haut pour une pomme.

Après qu'Astolphe eut réparé ses forces, non seulement par ses excellens fruits, mais aussi par un doux sommeil, son appartement étant meublé d'un bon lit, & pourvu de tout ce qui lui pouvoit être nécessaire, il se leva dès ce moment où la jeune Aurore quitte le lit de cet époux, qu'elle aime encore malgré sa vieillesse; & dans le moment qu'il sortoit, il trouva le Disciple favori du Sauveur qui venoit à lui. Saint Jean le prit par la main, & s'entretint quelque tems avec lui de plusieurs choses que je ne dois pas répéter; ensuite il lui dit tout haut: Peut-être, mon cher fils, ignorez-vous ce qui se passe à présent en France, quoique vous en arriviez dans ce moment: apprenez donc que votre célèbre Paladin Roland est puni

de pluſieurs fautes graves qu'il a commiſes, & que l'Eternel châtie ſes enfans coupables d'autant plus ſévèrement qu'il les aime plus.

Ce Roland qui reçut en naiſſant une force ſurnaturelle avec le plus grand courage ; ce Paladin, qui ſeul entre les hommes reçut en don de la Divinité d'être invulnérable contre le fer des armes les plus meurtrières, afin qu'il devînt le bouclier de la ſainte loi ; ce même Roland que l'Eternel avoit élu, comme il choiſit autrefois Samſon pour combattre les Philiſtins, s'eſt rendu coupable de la plus grande ingratitude, en abandonnant l'armée chrétienne lorſqu'elle avoit le beſoin le plus preſſant de ſon ſecours. Amoureux avec fureur d'une Sarafine, il a voulu déjà deux fois arracher la vie à celui de ſes parens qui lui devroit être le plus cher. L'Eternel, pour le punir, a voulu que ſa raiſon fût troublée au point qu'il court tout nud par monts & par vaux, & que ſa folie le prive de toute eſpèce de connoiſſance : c'eſt ainſi qu'il punit autrefois Nabuchodonoſor qu'il fit errer pendant ſept ans parmi les troupeaux & les bêtes ſauvages, broutant l'herbe comme elles ; mais la faute du Paladin n'étant pas auſſi grave que celle du Roi d'Aſſyrie, la volonté divine a borné le tems de ſa punition à trois mois ; c'eſt le terme qu'il a mis à ſa pénitence. Sache

donc, ô mon fils, que le même pouvoir ne t'a permis de monter jusques dans ce lieu, que pour apprendre de nous les moyens de rendre au Paladin Roland le bon sens qu'il a perdu. Il est vrai, (poursuivit Saint Jean,) que tu seras obligé de faire encore un voyage avec moi, & nous serons forcés d'abandonner absolument la terre pour aller jusqu'au cercle de la Lune qui, de toutes les Planettes errantes autour de nous, est la plus proche : c'est dans la Lune que nous pouvons trouver le remède propre à la folie du Paladin, & ce soir dès que cette Planette paroîtra sur notre tête, nous nous mettrons en chemin ensemble.

Pendant le reste du jour, la conversation fut diverse & toujours intéressante entre l'Apôtre & le Paladin ; mais dès que le Soleil se fut retiré sous les mers, & que la Lune eut fait briller les extrémités pointues de son disque lumineux, le Saint fit préparer un char dont il étoit en usage de se servir pour se promener aux environs dans les cieux, & dont l'on s'étoit autrefois servi sur une montagne en Judée, pour enlever le Prophète Elie aux yeux mortels des Hébreux.

Le Saint attela de sa main à ce char quatre bons chevaux tous resplendissans de feu : il fit asseoir Astolphe à côté de lui, prit les rênes,

& rendant la main à ſes chevaux, il les fit élever avec la plus grande rapidité ; ils parvinrent bientôt dans la région du feu ; mais le Saint en rendit tout l'effet inſenſible, à peine Aſtolphe put-il s'en appercevoir.

Cette ſphère ardente étant traverſée, ils arrivèrent au vaſte Royaume de la Lune : ils virent que preſque toute ſa ſuperficie paroiſſoit être d'un acier ſi fin & ſi poli, que la moindre rouillure n'en pouvoit ternir l'éclat. Le Paladin fut très-ſurpris de voir que le globe de la terre avec les mers qui l'entourent, lui paroiſſoit beaucoup plus petit que celui de la Lune. Ses yeux en effet ſe portoient au loin dans ce vaſte pays, & lorſqu'il les plongeoit vers la terre, comme notre planète ne réfléchit point la lumière, à peine pouvoit-il la diſtinguer dans l'immenſité de l'eſpace.

Le Paladin découvrit dans ce pays nouveau pour lui des fleuves, des lacs & des campagnes : il y diſtingua des plaines, des montagnes & des vallées ; pluſieurs belles cités, de nombreux châteaux enrichiſſoient ce beau pays : il remarqua que preſque toutes contenoient des maiſons plus grandes que celles qu'il avoit vues juſqu'alors, & depuis il n'en vit jamais de pareilles. Il remarqua de plus, dans l'éloignement, de vaſtes forêts iſolées, & le bruit des cors & la

voix des chiens lui fit présumer que les Nymphes y poursuivoient les bêtes fauves.

Astolphe ne s'amusa point à considérer tous les nouveaux objets qui frappoient ses yeux ; il étoit trop occupé du sujet de son voyage : il fut conduit par l'Archêtre, dans un vallon étroit entre deux hautes montagnes. Ce vallon devoit être fort riche ; car il contenoit tout ce qui se perd sur notre terre, ou par notre faute, ou par celle du tems & du hasard : tout ce que nous perdons se retrouve donc en ce lieu.

On croit bien que je ne parle point ici des Royaumes ni des trésors : ce sont des jouets que la Fortune dispense en faisant tourner rapidement sa roue. Je ne parle donc que de ceux qu'il n'est pas en son pouvoir de nous enlever, ou de nous donner.

J'entends parler de ces réputations qui paroissent d'abord si brillantes, & que le tems qui les ronge sourdement, finit enfin par détruire. C'est dans ce vallon que se trouvent tant de prières, tant de vœux souvent indiscrets que nous élevons au ciel. On y voit aussi les larmes & les soupirs d'un grand nombre d'amans ennuyeux ou ridicules. Le tems que l'on perd à des jeux ruineux, à de trop longues toilettes, & l'oisiveté des ignorans ; les projets insensés, bien des systêmes, les vains desirs, rempliſſent

une grande partie du vallon : on peut en général y retrouver tout ce que l'on ſait & tout ce que l'on ſent que l'on a perdu.

Aſtolphe avoit grand ſoin de ſe faire expliquer par ſon guide tout ce qui lui paroiſſoit le plus extraordinaire. Il vit entr'autres une petite montagne de groſſes veſſies gonflées par le vent, d'où ſortoit un bruit tumultueux. Le Saint lui fit connoître que c'étoit ces célèbres Dominations Mèdes, Perſes, Aſſyriennes & Grecques qui firent autrefois l'admiration de la terre, & dont il ne reſte preſque plus que le nom.

Aſtolphe ne put s'empêcher de rire avec le Saint, lorſque celui-ci lui dit : ce gros monceau d'hameçons d'or & d'argent que tu vois, ce ſont les dons & les ſervices qu'une eſpérance trompeuſe fait prodiguer à des grands Princes, à des protecteurs avides, & dans leſquels on ne trouve que l'avarice & l'ingratitude ; vois ces guirlandes de fleurs qui cachent des filets bien forts, quoiqu'ils paroiſſent déliés & ſubtils, ce ſont les flatteries adroites & ſéductrices ; mais rien n'égale le ſpectacle riſible de toutes ces pauvres petites cigales crevées ; ce ſont les Sonnets, les Odes, les Epithalames que de pauvres Poëtes famèliques adreſſent aux grands Seigneurs ; ces chaînes d'or & de perles que des amans malheureux croyent porter, ſont ici,

tandis qu'ils languiſſent accablés ſous des chaînes de fer.

Vois en frémiſſant, continua-t-il, ces longues & ſanglantes griffes ; elles ſont l'exiſtence réelle de l'autorité dangereuſe que des Princes foibles laiſſent prendre à quelque Miniſtre altier, injuſte & prodigue : pour ces ſoufflets crevés & ces pots d'argile caſſés, ils ſont moins dangereux ; ce n'eſt que cette faveur paſſagère que les Rois accordent à ces bas Courtiſans qui s'aviliſſent ſans ceſſe même auprès d'eux pour réuſſir à leur plaire pendant le printems de leur âge.

Aſtolphe apperçut plus loin des villes & des châteaux ruinés & des tréſors épars ſur la terre ; il apprit du Saint que c'étoit ces foibles ligues, ces conjurations faciles à découvrir qui ruinent & détruiſent bientôt ceux qui les ont tramées ; chemin faiſant, le Paladin vit un grand nombre de ſerpens qui portoient des têtes de femmes & ne parut point en être ſurpris ; mais Saint Jean, de peur qu'il ne s'y méprît, lui dit bien vîte que ce n'étoit que l'emblême des filoux, des faux monnoyeurs, & de ceux qui ſavent tromper avec adreſſe. Une quantité de bouteilles toutes étoilées, félées, & même fracaſſées, n'étoient autre choſe que cette troupe immenſe de Courtiſans du ſecond ordre qui ſe ruinent en importunant les grandes cours qui les dédaignent.

Aſtolphe fut aſſez étonné lorſqu'il vit une eſpèce de lac formé par des ſoupes accumulées. Eh ! ne voyez-vous donc pas, lui dit Saint Jean, que ce ſont les aumônes que les gens avares & durs pour les malheureux pendant le cours d'une longue vie, lèguent en frémiſſant à l'heure de la mort ?

Le Paladin fut dédommagé de ce vilain ſpectacle par la vue d'une colline émaillée des plus brillantes fleurs ; il crut qu'elles devoient parfumer l'air, & fut très-ſurpris, en s'en approchant, de ſentir que cette colline exhaloit, au contraire, une odeur âcre & fétide : il regarda le Saint pour en demander la raiſon, mais il lui trouva une mine très-embarraſſée ; il fut long-tems à lui répondre, (& puiſqu'il faut le dire,) ce ne fut qu'en héſitant & bien bas, que le fils de Zébédée convint que c'étoit la donation que Conſtantin avoit faite au Pape Sylveſtre ; le Saint, pour le diſtraire, lui fit promptement porter les yeux ſur une immenſité de petits gluaux de mille formes différentes ; & le voyant auſſi-tôt ſourire : Vous y êtes, lui dit-il ; je vois bien que vous devinez que ce ſont toutes ces petites ruſes, ces lorgneries, ces agaceries, & ces riens agréables que les jolies femmes employent pour vous ſéduire vous autres pauvres mortels. Il me faudroit chanter

trop long tems ſi je voulois peindre dans mes vers tout ce que le vallon contenoit : de plus, tous les défauts, les petiteſſes, les prétentions ridicules, les vices cachés, les vertus ſimulées, tout s'y trouvoit en abondance, hors la folie ; car, en ce bas monde, elle ne peut ſe réſoudre à nous quitter un ſeul moment.

Aſtolphe apperçut, par haſard, bien des jours qu'il avoit perdus, bien des démarches imprudentes qu'il avoit faites : il eût bien voulu ne les pas reconnoître ; mais le Saint eut la ſatisfaction de l'arrêter, juſqu'au moment où le bon Paladin fut forcé de convenir qu'il ne pouvoit méconnoître tout ce qu'il voyoit accumulé. Le Paladin vit auſſi parmi tant de choſes perdues, ce qu'il croyoit, & ce que nous croyons tous poſſéder en ſi grande abondance, qu'à peine prions-nous quelquefois le Ciel de nous l'accorder ; hélas ! c'eſt le bon-ſens ! oh ! que le vallon en contenoit ! un bon tiers de ſon eſpace en étoit rempli : le bon-ſens y paroiſſoit ſous la forme d'une liqueur très-ſubtile & très-prompte à s'évaporer ; il étoit en conſéquence renfermé dans une multitude de petites bouteilles, plus ou moins grandes ; toutes étoient hermétiquement fermées : la plus grande de toutes fut facile à reconnoître ; elle renfermoit le bon-ſens du malheureux Comte d'An-

gers ; elle en étoit pleine en entier, & de plus il étoit écrit deſſus : *Bon-ſens du Paladin Roland.*

Toutes les autres bouteilles portoient chacune leur étiquette ; ſans cela le bon Aſtolphe eût été bien tenté de paſſer ſans reconnoître la ſienne ; mais Saint Jean lui prit la main, lui fit ſoulever la bouteille, & lui fit voir qu'elle étoit plus qu'à moitié pleine : il fut très ſurpris d'en voir beaucoup d'autres qui renfermoient preſque tout le bon-ſens de gens qu'il croyoit fort ſages. Ah ! qu'il eſt en effet facile de le perdre ! l'amour ou l'ambition l'enlèvent à la moitié des hommes ; quelques-uns le perdent en allant au loin braver les tempêtes & les écueils pour acquérir des richeſſes ; quelques autres, en eſpérant trop de la reconnoiſſance des grands Seigneurs qu'ils ſervent ; pluſieurs méritent de le perdre par leur imbécille confiance dans les preſtiges de la magie, par leur amour effréné pour les bijoux, les pierres précieuſes ou les tableaux, & preſque tous par la foibleſſe qu'ils ont de ſe laiſſer entraîner à quelque penchant favori : on croira facilement que toutes les bouteilles des Sophiſtes, des Aſtrologues, des Fabricateurs de ſyſtêmes, & ſur-tout celles des Poëtes doivent ſe trouver bien grandes & bien pleines dans cette ſingulière collection.

Astolphe se saisit promptement de sa bouteille ; l'Ecrivain de l'obscure & mystérieuse Apocalypse l'aimoit trop pour le lui refuser : le Paladin la mit sous son nez, la respira toute entière, (& Turpin convient lui-même,) que pendant quelque tems il fut assez sage ; mais le véridique Archevêque rapporte aussi qu'une sottise assez complette que fit Astolphe dans la suite, sçut faire évaporer ce qu'il avoit repris, & le fit revenir remplir sa bouteille un peu plus qu'auparavant. Il prit aussi celle qui devoit rendre la raison au Comte d'Angers : outre qu'elle étoit grande & toute pleine, elle étoit d'ailleurs assez pesante ; elle paroissoit contenir une liqueur un peu moins subtile que les autres si promptes à s'évaporer.

Avant de quitter cette sphère resplendissante de lumière, le Paladin, devenu sage, fut conduit par le saint Apôtre dans un palais situé sur le bord d'un grand fleuve. Astolphe apperçut d'abord un immense salon entiérement plein de pelotons de soie, de lin, de coton & de laine ; mille couleurs différentes, ou brillantes, ou ternies, ou même très-sombres, se trouvoient variées dans tous ces différens pelotons. Dans la première galerie qui tenoit à ce salon, une vieille femme devidoit, choisissoit & mêloit ensemble différens fils, comme on voit pendant

l'été la villageoiſe induſtrieuſe tirer & devider la ſoie de cocons qu'elle a mis tremper dans l'eau tiède. Lorſque cette vieille avoit achevé le peloton qu'elle devidoit, une autre du même âge le prenoit, & l'alloit arranger avec les autres; une troiſième enfin s'occupoit à démêler & choiſir dans ſes pelotons les fils les plus fins & les plus beaux. Le Paladin ne pouvant rien comprendre à cette eſpèce de travail, eut recours à ſon guide. Ces vieilles femmes, lui dit le Saint, ce ſont les Parques qui filent, qui comptent, qui colorent & qui terminent les jours de la vie des mortels : tant qu'il reſte un fil dans l'un de ces pelotons, on jouit de la lumière du jour; mais la nature & la mort ſont également attentives à fermer les yeux de celui dont le dernier fil vient d'être compté. Les plus beaux qu'une de ſes vieilles a choiſis ſont deſtinés aux ornemens qui tapiſſent les lambris des voûtes céleſtes; les plus groſſiers & les plus ſombres ſont employés à former les cables qui doivent attacher ceux qui ſont précipités dans les noirs abîmes.

Chacun de ces pelotons arrangés, après avoir été démêlés, portoit une petite plaque d'or, d'argent ou de fer; & cette plaque marquoit le nom de chaque mortel auquel elle étoit deſtinée.

Un vieillard, qui, malgré le poids des ans, paroiſſoit infatigable & léger, accouroit ſans ceſſe pour remplir les pans de ſon manteau, de ces étiquettes dénuées de leurs fils, & les emportoit avec lui; ſi vous êtes curieux de ſçavoir où ce vieillard alloit, & quel étoit le motif de ſes voyages prompts & multipliés, prêtez encore, comme vous l'avez bien voulu juſqu'à préſent, une oreille favorable à mes chants.

Fin du trente-quatrième Chant.

CHANT XXXV.

O SOUVERAINE de ma vie ! quel eſt le mortel, touché de mon état préſent, qui voudra bien voler juſques dans le diſque de la lune, pour me rapporter le bon ſens que j'ai perdu ? Tu le ſais, cruelle ! . . . un ſeul trait parti de tes yeux égara ma raiſon, & ſçut fixer à jamais mon cœur. Hélas ! ma folie me paroît ſi douce, que juſqu'à ce moment je n'oſe encore m'en plaindre ; mais prends garde ! . . . n'achève pas de déchirer un cœur qui t'adore, par de nouvelles cruautés ! il n'en faudroit que bien peu de plus rigoureuſes encore que celles que j'éprouve, pour me rendre tel que j'ai peint Roland. Ecoute-moi : mon, il n'eſt pas néceſſaire pour me guérir, que je vole dans les airs, que je m'élève juſqu'à la Lune, ni même juſqu'à ce Paradis terreſtre que je n'imagine pas être ſitué ſi haut pour moi ; je le trouve ſur tes joues fleuries & dans tes yeux charmans ; je crois même le voir ſouvent changer de place ; il me ſemble qu'il paſſe de ton cou d'ivoire ſur ton beau ſein ; il paroît s'arrêter ſur ces deux agréables collines d'albâtre, que la roſe naiſſante embellit ; permets à mes lèvres

de le pourſuivre ; c'eſt à ma bouche à l'y fixer, à me faire jouir de tous ſes charmes.

Aſtolphe parcouroit ce vaſte Palais, en admirant un nombre prodigieux d'écheveaux deſtinés pour les mortels qui devoient naître ; dès qu'ils étoient filés, on les arrangeoit ſur un grand dévidoir, pour en former des pelotons.

Parmi tous ceux qui s'y trouvèrent alors, le Paladin en vit un qui brilloit plus que l'or pur : s'il étoit poſſible au même art qui tire des fils de ce métal, d'en tirer de même des perles, ils ne ſeroient pas encore ſi brillans que ceux de ce bel écheveau. Voyant qu'aucun autre ne lui pouvoit être comparé, le Paladin pria ſon guide de lui dire dans quel tems il régleroit le cours de la vie de l'heureux mortel pour lequel il étoit deſtiné : l'Evangeliſte lui déſigna, par des chiffres romains, qu'en comptant ſelon l'Ere chrétienne, cet enfant devoit naître en mil cinq cent vingt ; &, de même, que cet écheveau (dit-il) ſurpaſſe tous ceux que vous voyez ici par ſa beauté, de même ce ſiècle-là l'emportera ſur tous ceux qui l'ont précédé. L'illuſtre mortel dont les jours ſont comptés par ces fils brillans, joindra les plus riches dons de la nature avec tous ceux que le plus beau génie peut acquérir ; la fortune même, ceſſant d'être aveugle pour lui, le comblera de ſes faveurs, & des plus grandes dignités.

tés. Entre l'embouchure du roi des fleuves & des marais profonds, on voit un petit bourg de peu d'apparence, qui tout-à-coup deviendra la plus célèbre ville dont les bords du Pô soient enrichis ; la force de ses remparts, la magnificence de ses édifices contribueront moins à sa réputation, que la gloire de renfermer dans son sein la perfection des Arts, des Sciences & de la Philosophie : le hasard n'aura point de part à l'élévation subite de ce simple bourg qui sera désormais compté parmi les villes les plus célèbres : l'Eternel veut qu'il soit digne de voir naître dans son sein l'un de ses favoris ; & c'est celui dont je vous parle. C'est ainsi qu'une main habile ente sur un sauvageon la branche qui doit produire les fruits les plus délicieux ; c'est ainsi que le joaillier épure & polit l'or qui doit entourer la pierre la plus précieuse.

Jamais une plus belle ame ne peut descendre des sphères célestes ; jamais une créature plus noble & plus agréable ne peut en être animée, que lorsque l'Eternel voudra donner l'être au grand Hippolyte d'Est : c'est le nom du Prince sur lequel il veut répandre tous ses dons. Hippolyte rassemblera tous ceux qui, pris séparément, suffiroient pour embellir les autres hommes, & rendre leur renommée brillante : protecteur des hommes vertueux, son génie éclairera les

Sciences & les Arts ; mais je borne ici *les* louanges qu'il mérite, pour ne pas retarder ce qui nous reſte à faire pour Roland.

C'eſt ainſi que S. Jean cauſoit avec le Paladin, tandis que celui-ci voyoit d'un œil attentif tout ce qui régit la deſtinée des mortels. Tous les deux paſsèrent enſuite ſur les bords du fleuve dont l'eau trouble rouloit du ſable & du limon ; ils virent accourir bientôt le vieillard qu'ils avoient vu ſe charger de tant de noms gravés ſur différentes plaques. Je ne ſçais ſi vous vous ſouvenez que je vous ai dit dans l'autre Chant, que, quoique ſon viſage eût l'empreinte de la caducité, il ſurpaſſoit la viteſſe d'un cerf dans ſa courſe, & qu'il ne ceſſoit pas d'aller remplir ſon manteau d'étiquettes pour accourir les précipiter dans ce fleuve qui porte le nom de Léthé. Dès que le vieillard arrivoit ſur ſes bords, il ſecouoit le pan de ſon manteau ; preſque toutes les petites plaques alloient à fond, & reſtoient ſubmergées pour toujours : un ſi petit nombre de ces noms ſurnageoit, qu'à peine en voyoit-on un ſur cent mille.

Des nuées de corbeaux, de chouettes, de vautours, & d'autres oiſeaux de proie fondoient ſur les étiquettes jettées par le vieillard, en pouſſant des cris horribles ; ardens à cette proie, les uns les ſaiſiſſoient avec leur bec, les autres

avec leurs ſerres ; mais ils ne les pouvoient enlever bien loin : le poids de ces plaques les forçoit à les laiſſer retomber dans le fleuve qui les engloutiſſoit ; & c'eſt ainſi que des noms, dont quelques-uns méritoient peut-être un meilleur ſort, reſtoient plongés dans le Lethé : deux beaux cygnes ſeulement, d'une blancheur éclatante, revenoient, en donnant des ſignes de joie, rapporter quelques noms qu'ils avoient conſervés dans leur bec : c'eſt ainſi que, malgré la méchanceté du vieillard qui déſiroit ſubmerger tous ces noms, quelques-uns échappoient par le ſecours de ces deux cygnes bienfaiſans. Bientôt ces beaux oiſeaux nageoient juſqu'au rivage, en battant des aîles, & s'approchoient d'une colline où l'on voyoit un temple élevé.

Ce temple avoit été conſacré par le Deſtin à l'Immortalité : une belle Nymphe deſcendoit de la colline, dès qu'elle voyoit les deux cygnes, & prenoit dans leur bec les noms qu'ils avoient ſauvés du naufrage ; elle les portoit dans le Temple, & les attachoit pour toujours ſur la colline ſacrée qui portoit la ſtatue de l'Immortalité. La curioſité d'Aſtolphe augmenta par tous ces nouveaux objets ; il ne pouvoit rien comprendre à ce vieillard qui ſe plaiſoit à ſubmerger tant de noms, aux oiſeaux voraces qui les enlevoient, aux cygnes qui ſe plaiſoient à ſauver

quelques-noms du naufrage, & le temple & la belle-Nymphe étoient de nouveaux myſtères pour ce Paladin ; il eut recours à S. Jean qui lui répondit en ces mots.

Tu ſauras, lui dit-il, qu'une ſeule feuille ne ſe meut pas ſur la terre, qu'on ne le voie de ce lieu : la correſpondance éternelle eſt entre le Ciel & la Terre ; mais tous les événemens terreſtres paroiſſent ici ſous une autre face, & ſont éclairés par la vérité : le vieillard n'eſt autre choſe que ce que les mortels nomment le Tems ; les écheveaux qui tournent ſur le dévidoir, ſont le ſymbole des jours de la vie humaine qui s'écoulent. Tous les noms des hommes que ces étiquettes repréſentent, pourroient parvenir à l'immortalité, ſi le vieillard ne les ſubmergeoit dans le fleuve de l'éternel oubli. Quant à tous ces oiſeaux voraces qui font de vains efforts pour ſauver quelques-uns de ces noms, ce ſont les vils flatteurs, les miniſtres des plaiſirs ſecrets des Princes ; ce ſont les bouffons, les délateurs, les médiſans qu'on voit ſans ceſſe infecter les Cours, où preſque toujours ils ſont admis dans la plus haute faveur, tandis que les gens éclairés & vertueux en ſont rejetés. Ces vils complaiſans veulent en vain ſauver de l'oubli le nom des maîtres qu'ils ont ſéduits ; ils voudroient rappeler leur mémoire, pour conſerver auſſi les avan-

tages dont ils ont joui ſous leurs règnes : on les traitoit bien alors ; ils paſſoient pour des courtiſans aimables, parce que les uns faiſoient l'apologie de l'ignorance, & que les autres jetoient des ridicules ſur le ſavoir & la vertu ; mais lorſque l'abus des préſens de Bacchus ou des faveurs de la Vénus ſans pudeur de Paphos, a ſoumis le fil de ces Princes au ciſeau des Parques, les louanges que des bouches auſſi viles oſent encore élever quelques tems, ne peuvent empêcher que le nom de leurs maîtres corrompus par eux, ne tombe dans un éternel oubli.

Mais, continua S. Jean, (en reprenant un air plus ſerein (ces cygnes, qui, pénétrés de joie, élèvent des chants harmonieux, en portant quelques noms au temple de Mémoire, ce ſont les grands Poëtes qui ſauvent d'un oubli plus cruel que la mort même pour une ame élevée, les noms de ceux qu'ils jugent dignes de jouir de l'immortalité. O vous, Souverains de la terre ! ſouvenez-vous de ce qu'Auguſte doit à Virgile ; il ne dédaigna pas d'être l'ami d'Horace, & combla d'honneurs & de dons pluſieurs Poëtes célèbres de ſon ſiècle : ſi vous l'imitez, vos noms ſeront conſacrés à l'Immortalité. Il eſt vrai que ces eſpèces de cygnes ſont bien rares : il eſt bien peu de Poëtes qui ſoient vraiment dignes d'en porter le nom ; ſouvent c'eſt la faute de ceux

qui pourroient ſoutenir les premiers élans du génie, & qui laiſſent tomber dans une misère humiliante, ceux dont les premiers écrits annoncent de la force & de la lumière. Quelle faute pour un grand Prince ! lorſqu'il ſemble favoriſer le vice couvert d'un maſque agréable, qu'il paroît dédaigner les Muſes, & qu'il ſe montre inſenſible aux charmes répandus ſur les Beaux-Arts. On ſeroit tenté de croire que la Divinité ſe plaît à priver les ignorans de toute intelligence, & qu'elle les aveugle ſur leurs propres intérêts, afin que la mort les dévore tout entiers. S'ils euſſent protégé le vrai génie, de légères foibleſſes n'euſſent point empêché les Muſes de répandre quelques fleurs ſur leurs tombeaux. Peut-être, pourſuivit l'Evangéliſte, oui, peut-être bien des hommes ont-ils eu la piété d'Enée, l'ame élevée d'Achille, & le courage d'Hector ; mais les deſcendans de ces Héros, devenus ſi célèbres, n'ont point ſçu porter de grands Poëtes à les chanter. Qui peut ignorer qu'Auguſte ne fut ni libéral, ni magnanime au point où Virgile nous l'a peint dans ſes vers ? & peut-être ſans ce grand Poëte on ne ſe ſouviendroit que de ſes déteſtables proſcriptions. Qui pourroit être ſûr de toutes les affreuſes cruautés de Néron, ſi les Poëtes & les Hiſtoriens ne les avoient pas fait paſſer à la poſtérité ? Croirez-vous le ſublime

Homère lorſqu'il célèbre ſon grand Agamemnon, & qu'il peint les Troyens comme des peuples lâches & ſubjugués ? Aurez-vous la duperie de croire que Pénélope ait été ſi religieuſement fidèle à la foi conjugale, & qu'elle ait réſiſté ſans ceſſe au violent amour de tant d'Amans raſſemblés auprès d'elle ? Eh bien ! ſi vous voulez que je vous diſe la vérité, c'eſt préciſément tout le contraire ; ce furent les Grecs qui furent défaits, Ilion fut victorieuſe, & ce modèle de fidélité, cette chaſte Pénélope, fut tout au moins une femme très-galante : j'avoue même que je ne me conſole pas de la fauſſe réputation que Didon a chez vous autres mortels ; on l'a donnée à tort pour une veuve jeune & facile, qui fut fort aiſe de ſe trouver dans la grotte qui la défendit de l'orage, & qui la ſoumit à ſon Amant. Virgile ne l'a calomniée dans ſes vers, que parce qu'il l'avoit priſe en averſion.

Au reſte, pourſuivit avec vivacité le ſaint Evangéliſte, ne ſoyez pas ſurpris que j'appuie long-tems, avec tant de force, ſur tous les inconvéniens qui réſultent de déplaire à ceux dont les écrits paſſent à la poſtérité. J'aime les Ecrivains : mon devoir eſt d'en convenir, puiſque je l'étois moi-même dans votre bas-monde, & mieux que tous les autres enſemble, j'ai ſçu me faire un ſort heureux & plein de gloire, que le

tems ni la mort ne peuvent m'enlever : il étoit bien juſte auſſi que le meilleur de tous les maîtres me récompensât de l'avoir auſſi dignement célébré ; mais je plains bien les pauvres Ecrivains d'aujourd'hui : ſouvent les portes leur ſont fermées avec dureté ; ſouvent leur mine maigre & pâle annonce-t-elle le mal ſecret qui les tourmente & les humilie jour & nuit. Il n'eſt donc pas étonnant que ceux que les Muſes inſpirent ſe taiſent, & que, ſemblables aux animaux qui fuient les lieux déſerts & ſans pâture, ils abandonnent leur ingrate patrie. En diſant ces mots, le vieillard bienheureux parut enflammé de courroux ; Aſtolphe crut voir deux charbons embraſés dans ſes yeux ; mais bientôt le Saint s'appaiſa, la ſérénité reparut ſur ſon front, & un doux ſourire raſſembla ſes traits agréables, que la colère avoit un peu dérangés.

Mais que déſormais le Paladin reſte avec l'Evangéliſte, tant que cela pourra leur convenir, je me ſens le deſir de faire un furieux ſaut ; je ne peux me ſoutenir ſi long-tems ſur les voûtes céleſtes, & je vais revenir ſur la terre, pour m'occuper de cette aimable & brave fille d'Aymon, dont le cœur eſt ſi cruellement percé par les traits de la noire jalouſie.

Nous avons laiſſé Bradamante dans le moment où les trois Rois du Nord venoient d'être ren-

verſés par cette guerrière ; elle s'étoit éloignée d'eux ; & le ſoir du même jour, étant arrivée dans un château ſur le chemin de Paris, elle avoit appris que ſes frères & ſes couſins, commandés par Renaud, avoient mis en fuite l'armée d'Agramant, qui s'étoit retiré dans ſa ville d'Arles. Occupée ſans ceſſe de Roger, & ne doutant point qu'il ne fût alors près d'Agramant, elle prit ſur le champ la route de Provence, d'autant plus qu'elle ſçut que Charles ſe préparoit à s'y porter.

Elle s'avançoit en diligence vers cette belle Province, lorſqu'elle fit rencontre d'une jeune Dame qui parut avoir un air auſſi noble qu'agréable, quoiqu'elle eût la douleur peinte ſur ſon front ; c'étoit la tendre Amante du fils de Monodant ; elle revenoit du tombeau d'Iſabelle, & de ce pont fatal où Brandimart, vaincu par Rodomont, étoit reſté priſonnier ; elle accouroit pour tâcher de trouver quelque Chevalier aſſez brave, aſſez entreprenant pour combattre le fier Sarafin ſur ce pont dangereux. L'Amante affligée de Brandimart aborda civilement l'Amante jalouſe de Roger, qui lui demanda le ſujet de ſa douleur.

Fleur-de-Lys, qui crut voir dans Bradamante un Chevalier qu'elle deſiroit pour délivrer ſon Amant, lui fit tous les détails que nous connoiſ-

ſons déja, ſur le pont étroit & ſur l'avantage que Rodomont en retiroit pour s'oppoſer au paſſage des Chevaliers & pour les vaincre. Si l'audace & la force, lui dit-elle, répondent en vous à l'air noble & martial que je vous vois; ah! de grace, venez délivrer mon époux, ou du moins apprenez-moi comment je pourrai trouver un Chevalier aſſez adroit & redoutable pour faire perdre à Rodomont tout l'avantage que lui donnent, & ce pont étroit, & le fleuve profond ſur lequel il l'a fait conſtruire: non-ſeulement vous acquerrez une gloire immortelle en combattant ce Saraſin, mais auſſi vous remplirez les loix de la Chevalerie en ſecourant une Dame affligée, & vous délivrerez le plus tendre & le plus fidèle des Chevaliers. Je ſerois peut-être ſuſpecte ſi je m'étendois ſur les louanges de mon cher Brandimart; mais ſon nom & ſes exploits ont aſſez occupé la voix de la Renommée, pour que vous ne puiſſiez ignorer quel eſt ſon mérite & ſa haute valeur.

Bradamante qui ne laiſſoit jamais perdre une occaſion d'acquérir de la gloire, n'héſita pas à marcher vers le pont: elle connut bien cependant quel étoit le péril d'un pareil combat; mais dans ſon état préſent, Roger, qu'elle croyoit infidèle, lui rendoit la vie odieuſe. Jeune & tendre Amante, dit-elle à Fleur-de-Lys, quel

que puiſſe être ma force & mon courage, je vous l'offre ; je veux braver pour vous tous les dangers de cette entrepriſe. Ah ! non-ſeulement je deſire vous ſervir, mais que ne doit-on pas faire en faveur d'un Amant fidèle? Hélas ! il en eſt bien peu qui ne ſoient légers & parjures. Un ſoupir, qui partoit du cœur, accompagna ces mots. Marchons, lui dit-elle.

Dès le jour ſuivant, elles arrivèrent au pont, & la ſentinelle qui les vit s'en approcher, avertit, par le ſon de ſon cor, Rodomont qui prit auſſi-tôt les armes, & ſe plaça ſur le pont, ſelon ſa coutume, tout prêt à combattre. Le préſomptueux Saraſin commence par menacer la guerrière d'une prompte mort, & lui commande de quitter ſes armes, pour qu'elles ſoient attachées ſur le tombeau d'Iſabelle. La fille d'Aimon, qui ſçavoit de Fleur-de-Lys quelle avoit été la fin tragique de cette aimable Princeſſe, lui répondit avec hauteur : Pourquoi prétends-tu, Saraſin orgueilleux & féroce, que l'innocence expie le crime que ta brutalité t'a fait commettre ? Tout le monde ne ſait-il pas comment Iſabelle a péri par ta main barbare ? Que peuvent ſervir à ſa mémoire les armes accumulées que tu ſuſpends à ſon tombeau ? Va ! la ſeule dépouille qui puiſſe être agréable à ſon ombre indignée, ce ſont tes propres armes

toutes baignées de ton ſang ; cette offrande lui ſera d'autant plus agréable, qu'elle la recevra de la main d'une vierge qui n'eſt venue que pour te combattre & venger ſa mort. Mais, avant de nous éprouver l'un contre l'autre, conviens avec moi des conditions du combat : ſi tu m'abats, tu me traiteras comme tes autres priſonniers ; mais ſi je te renverſe, j'exige que tu me cèdes ton cheval & tes armes, & qu'elles reſtent ſeules attachées par ma main à ce tombeau. Je veux d'ailleurs que tu me rendes tous les priſonniers qui ſont tombés en ta puiſſance. Rodomont lui répondit : Votre demande eſt juſte ; il ne ſera pas cependant en ma puiſſance de vous rendre ſur le champ mes priſonniers Chrétiens, les ayant déjà fait paſſer en Afrique ; mais s'il arrive par haſard que, toujours ferme dans les arçons, vous me les faſſiez vider, je vous promets de les faire remettre à votre volonté dans un mois ; j'exige auſſi que ſi je vous renverſe, comme j'en ſuis certain, vous me laiſſerez votre nom & vos armes, & l'un & l'autre reſteront attachés à ce monument. Vos yeux, votre viſage, ces beaux cheveux remporteroient une victoire plus douce & plus certaine ſur moi, ſi, loin de me montrer de la haine, vous vouliez répondre à mon ardeur. Après tout, dit-il d'un ton plus avantageux que jamais ;

quand même je vous renverſerois, on ne pourroit vous reprocher de n'avoir cédé qu'à l'homme le plus renommé pour la valeur & pour la force.

La guerrière ſourit amèrement en écoutant cet inſolent propos ; & pour toute réponſe, elle s'éloigna bruſquement pour prendre l'eſpace néceſſaire, & preſſa ſon cheval des éperons, pour courir ſur ce pont étroit, & l'attaquer armée de ſa lance d'or. Rodomont auſſi-tôt met la ſienne en arrêt, & fond ſur la guerrière ; le pont tremble, & retentit ſous les pieds de leurs chevaux, au point de frapper l'oreille de gens éloignés, qui ſe retournent à ce bruit : la lance d'or produit ſon effet ordinaire ; elle enlève très-haut le Paladin, & le fait retomber la tête la première ſur le pont. Bradamante eut à peine la place néceſſaire pour paſſer à côté de lui ; mais Rabican étoit trop adroit & trop léger pour la précipiter dans le fleuve ; le petit bord du pont lui ſuffit pour poſer ſes pieds ; il eût eu l'adreſſe de courir de même ſur le tranchant d'une épée. La guerrière ſe retourne alors vers le Saraſin abattu : Tu peux voir à préſent, lui dit-elle, lequel de nous deux eſt vainqueur ; &, continua-t-elle en riant, quel eſt celui qui devoit abattre l'autre. Rodomont honteux, étonné de ſe voir renverſé par une femme, reſta

Bradamante, à vous accompagner une partie du chemin, & juſqu'à ce que vous découvriez la ville d'Arles, où je vous prie d'aller pour l'amour de moi. Vous trouverez Roger à la Cour d'Agramant, & ſes exploits le rendent célèbre parmi les Saraſins; je vous prie de lui remettre le bon cheval que montoit le fier Chevalier que j'ai renverſé; j'exige de votre amitié, que vous lui diſiez ces propres mots: Un Chevalier qui veut prouver à l'univers que vous avez manqué de foi, vous envoie ce cheval; il deſire que vous vous en ſerviez, & que vous vous couvriez de vos armes pour le venir joindre au plutôt; il vous attend pour vous en demander raiſon & pour vous combattre.

Dites-lui cela ſeulement, je vous prie; & s'il vous demande mon nom, ayez abſolument l'air de l'ignorer. Fleur-de-Lys lui promit non-ſeulement d'obéir à ſes ordres, mais elle l'aſſura qu'elle deſiroit trouver l'occaſion d'expoſer ſa vie pour elle. Bradamante la remercia tendrement, & lui remit la bride de Frontin. Les deux belles voyageuſes marchent enſemble à grandes journées le long du fleuve; elles arrivent à la vue d'Arles; elles entendent déjà ce bruit ſourd, ce frémiſſement que produit la mer, en venant étendre & briſer ſes vagues ſur le rivage. Bradamante s'arrête à l'extrémité des dernières barrières des

fauxbourgs,

fauxbourgs, pour donner le tems à Fleur-de-Lys de conduire Frontin à Roger.

Fleur-de-Lys, en arrivant à la porte d'Arles, ſe fait conduire à l'hôtel que Roger habite; elle deſcend, &, ſelon l'inſtruction qu'elle a reçue, elle parle à ce Chevalier, lui préſente Frontin, &, ſans attendre ſa réponſe, elle ſe retire promptement pour exécuter le deſſein qu'elle a formé.

Roger demeure ſurpris d'un pareil meſſage; il a beau réfléchir, il ne peut imaginer quel eſt celui qui le défie, & dont les procédés ſont aſſez étranges pour attaquer ſon honneur, dans le même moment qu'il le prévient par le préſent le plus agréable pour lui. Il ne peut ſe reprocher d'avoir manqué de foi: l'homme qui ſeroit en droit de l'en accuſer ne peut ſe préſenter à ſon idée, & Roger eſt bien éloigné de penſer à Bradamante: le ſeul avec lequel il eût une querelle étoit Rodomont; mais il ne l'avoit jamais mis dans le cas de l'accuſer de manquer à ſa parole: il reſtoit en ſuſpens; & cependant Bradamante, ſonnant fortement de ſon cor, l'appeloit au combat.

Cet événement parvint promptement à la connoiſſance d'Agramant & de Marſile: on leur dit qu'un Chevalier étoit à la barrière des fauxbourgs, qui demandoit le combat. Par haſard

Serpentin apprit le premier cette nouvelle ; il obtint des deux Rois, de s'armer & de partir pour aller punir & s'emparer de ce téméraire. Tout le peuple courut ſur les remparts de la ville, pour voir lequel des deux remporteroit la victoire. Serpentin de l'Etoile, couvert d'une cotte brillante ſous ſes autres armes, ſe préſenta, la lance en arrêt ; mais celle d'or le renverſa par terre à la première atteinte, & ſon cheval s'enfuit loin de lui : la guerrière courut après, le prit, & préſenta ſa bride à Serpentin avec politeſſe, en lui diſant : Remontez à cheval, & dites à votre Empereur qu'il m'envoie un Chevalier plus ferme dans les arçons. Agramant, qui fut témoin de cette joûte, s'étant placé, ſuivi de toute ſa Cour, ſur les remparts, fut également ſurpris de la politeſſe du Chevalier inconnu, & du peu de réſiſtance qu'avoit fait Serpentin. Celui-ci revint lui dire bien ingénument, que ce Chevalier le prioit d'envoyer le meilleur de ſes Chevaliers pour le combattre. A ces mots, Grandonio de Volterre, l'un des plus orgueilleux Chevaliers d'Eſpagne, pria le fils de Trojan de lui permettre d'être le ſecond, & ſortit de la ville, en faiſant mille rodomontades : Ta politeſſe, dit-il en abordant la guerrière, ne me touche nullement, & je prétends bien te mener priſonnier à mon Empe-

teur, à moins que je ne te tue du premier coup, comme c'eſt aſſez mon uſage.

Bradamante lui répondit gaiement : Tes mauvais propos ne m'empêcheront pas d'être encore plus honnête pour toi ; c'eſt pour t'obliger que je te conſeille de prévenir la rude culbute dont mon bras te menace : crois-moi, retourne à ton maître ; dis-lui de ma part que je ne ſuis pas venu pour m'éprouver contre des gens de ton eſpèce ; je le plains s'il ne peut m'envoyer un adverſaire qui ſoit plus digne de moi. Cette plaiſanterie amère mit en fureur le Sarazin ; il tourna promptement la bride pour prendre le terrein néceſſaire, & revint la rage dans le cœur contre la guerrière, qui, le frappant de la lance d'or au milieu de ſon bouclier, lui fit faire une pirouette les pieds en l'air, & l'envoya tomber loin de la croupe de ſon cheval. Alors Bradamante courant après ſon courſier, le lui ramena d'un air poli, mais aſſez malin, en lui diſant : Je te l'avois bien prédit ; conviens qu'il valoit beaucoup mieux aller faire mon meſſage, que de joûter contre moi ? Dis donc, je t'en prie, à ton Roi ; qu'il choiſiſſe le meilleur Chevalier de ſon armée ; car il eſt fort inutile que je me fatigue & m'ennuie à vous renverſer tous comme des poliſſons l'un après l'autre.

Ceux qui du haut des crénaux regardoient ce

lui préſentant ſa bride : Seigneur, ſouvenez-vous de la promeſſe que vous m'avez faite. Ferragus un peu humilié, retourna vers Agramant, & dit à Roger qu'il trouva près de lui, que le beau Chevalier qui venoit de l'abattre, vouloit abſolument joûter contre lui.

Roger ne ſe doutant point encore du nom de celui qui le défioit, & ſe croyant bien sûr de vaincre, ſentit une vraie joie, s'arma promptement : ſans penſer ſeulement à la défaite des trois autres Chevaliers, ſon cœur ne fut ému que par l'ardeur de combattre ; mais, ſelon mon uſage, je m'arrête ici, & vous ne ſaurez que dans le Chant ſuivant comment il s'arma, comment il ſortit, & quel fut l'évènement de ce combat.

Fin du trente-cinquième Chant.

CHANT XXXVI.

PUISSENT tous les guerriers avoir la généroſité pour principe ! Cette vertu naît communément dans notre cœur ; c'eſt à l'éducation à nous la rendre ſi naturelle, qu'il nous devienne impoſſible de ne la pas exercer ſans ceſſe. Une ame baſſe s'écarte de ce noble ſentiment, & finit par s'avilir pour toujours, de même que l'ame élevée ſe perfectionne de plus en plus. Si la nature quelquefois nous porte au mal, malheureux celui qui ſe laiſſe entraîner ; il ne ſe relèvera jamais d'un état vil & mépriſable. Quels grands exemples ne nous ont pas donnés les anciens Chevaliers, dont la mémoire eſt ſi célèbre ? Pourquoi n'en reçoit-on pas auſſi ſouvent de pareils de la Chevalerie de notre ſiècle ? Pourquoi faut-il que nous frémiſſions ſouvent au récit des horreurs & des lâchetés dont quelques-uns ſe rendent coupables ?

Vous les imitâtes ces anciens Héros, ô généreux Hippolyte ! lorſque vous ornâtes les murs de nos Temples des pavillons arrachés de ces galères ennemies que vous amenâtes captives dans les ports de votre patrie.

Quelle dut être votre conſternation, nobles & ſages Vénitiens, lorſque vous apprîtes que vos troupes mercenaires s'étoient livrées aux mêmes excès de ſcélérateſſe & de cruauté, que des Tartares & des Infidèles ſans frein euſſent exercés contre nous ! Ces troupes, à votre ſolde, portèrent le fer & la flamme dans nos cités, & juſques dans l'aſyle agréable de nos campagnes.

Cette conduite, ô magnanime Hippolyte ! fut d'autant plus criminelle contre vous, qu'abſent alors de vos malheureux Etats, vous étiez près de l'Empereur au ſiège de Padoue ; ces barbares auroient dû ſe ſouvenir que ſouvent vos mains victorieuſes avoient éteint les feux que la première fureur de la guerre avoit allumés dans les cités de la domination Vénitienne, & que vous aviez toujours traité les ſujets de cette République avec la généroſité qui vous eſt ſi naturelle.

Je ne veux point vous rappeller ici tous les actes injuſtes & cruels qu'ils ont exécutés contre nous ; je ne veux en rapporter qu'un ſeul ; & l'ame la plus dure, le rocher le plus inſenſible, doivent être attendris par mon récit. Souvenez-vous, Seigneur, du jour où vous envoyâtes deux troupes à la pourſuite des ennemis, qui, chaſſés de leurs vaiſſeaux, couroient chercher

une retraite dans quelque citadelle ; ſemblables aux Héros Troyens, lorſqu'ils voloient pour embrâſer la flotte des Grecs, je vis les jeunes Hercule Cantelme & Alexandre Ferruſin, qui, tels qu'Hector & le brave fils de Vénus, s'étoient avancés hors des rangs pour ſuivre de plus près les ennemis juſques dans leurs retraites : l'un & l'autre ſe livrant trop à l'impétuoſité de leur âge & de leur valeur, furent entourés ; Ferruſin eut le bonheur de s'échapper ; Cantelme ſeul demeura priſonnier. O Malheureux Duc de Sora ! quel dut être ton déſeſpoir, lorſque tu vis mille épées étincelantes levées ſur la tête de ton brave fils, & qu'enſuite ces barbares le conduiſirent ſur le tillac d'un de leurs vaiſſeaux, & lui tranchèrent la tête à tes yeux ? Hélas ! comment le même coup ne t'arracha-t-il pas auſſi la vie ? Barbares Eſclavons ! quel eſt l'homme féroce du Nord qui vous enſeigna les loix de la guerre ? Le Scythe vous a-t-il appris à maſſacrer de ſang froid le priſonnier qui ne peut plus ſe défendre & qui vous a rendu les armes ? Quoi ! vous avez l'air de punir comme coupable le jeune combattant qui ſert ſa patrie ! O ſoleil ! ceſſe de répandre tes rayons purs & bienfaiſans dans un ſiècle cruel, que des Tantales & de nouveaux Atrides enſanglantent & déshonorent ! Monſtres avides de ſang, vous

avez répandu celui d'un jeune héros qui n'eût point eu d'émule de l'un à l'autre pôle ! Oui, les Antropophages, Polyphême même l'eussent épargné ; mais votre cœur est moins humain que celui des Cyclopes & des farouches Lestrigons. Non, les guerriers antiques ne donnèrent jamais un pareil exemple de fureur à la terre ; contens de vaincre, la douce humanité renaissoit en leurs cœurs après la victoire ; & les vaincus trouvoient un asyle sûr, & les secours nécessaires dans leur générosité. Voyez comment cette vertu fut celle de la belle & victorieuse Bradamante ! A peine eut-elle renversé trois redoutables ennemis, qu'elle courut à la poursuite des chevaux échappés de leurs mains, & qu'elle vint elle-même les leur ramener, & leur en présenter la bride.

Je vous ai dit dans l'autre Chant, comment Bradamante avoit abattu Serpentin de l'Etoile, Grandonio de Volterne & Ferragus ; &, qu'après leur avoir rendu leurs chevaux, elle avoit prié ce dernier de défier Roger de sa part : ce défi fut accepté par ce brave Chevalier ; il demanda sur le champ qu'on lui portât ses armes. Pendant qu'il s'en couvroit, les Chevaliers d'Agramant élevoient avec raison l'excellence du Chevalier étranger, & demandèrent à Ferragus s'il ne le connoissoit pas. Soyez sûrs, leur

dit-il, que ce n'eſt aucun de ceux que vous avez nommés juſqu'ici : je l'ai d'abord pris pour un jeune frère de Renaud ; mais, depuis que j'ai ſi bien éprouvé ſa force & ſa valeur, je ne peux croire que ce puiſſe être Richardet ; je croirois plutôt que ce pourroit être ſa célèbre ſœur Bradamante, ayant ouï dire qu'ils ſe reſſemblent beaucoup. On aſſure que cette ſœur eſt égale en force à Renaud, & qu'aucun Paladin François ne la ſurpaſſe. Quant à moi, je ſuis payé pour croire qu'elle eſt encore ſupérieure à ſon frère, & même à ſon couſin Roland.

Roger ſe ſentit ému bien vivement en écoutant Ferragus : la couleur rouge dont le ſoleil colore l'air à ſon lever, eſt moins vive que celle de ſes joues ; il frémit ; il ne ſçait quel parti prendre : pluſieurs ſentimens différens l'agitent à-la-fois ; les feux les plus vifs de l'amour ſont dans ſon cœur, & cependant un froid mortel coule dans ſes veines ; il craint que ſa Bradamante ne l'aime plus, & que la haine n'ait éteint les ſentimens qu'elle avoit pour lui ; dans cette incertitude mortelle, il ne ſçait quel parti prendre.

Marphiſe, préſente à ce que Ferragus venoit de dire, ſe ſentit naître le deſir le plus ardent d'aller joûter contre ce Chevalier. On ſait qu'elle

étoit toujours armée, & qu'elle ne supportoit que cette espèce de parure ; elle craignit que Roger qui s'armoit ne lui dérobât cette victoire ; elle prit son parti de le prévenir ; &, sautant sur son cheval, elle courut promptement à la barriere où la fille d'Aymon sentoit palpiter bien vivement son cœur, au moment de voir Roger qu'elle attendoit. Son dessein étoit bien de le faire son prisonnier ; mais où porterai-je le fer de ma lance, se disoit-elle ? mon cœur ne recevra-t-il pas le coup que ma main tremblante osera lui porter ? ...

Marphise ayant franchi les portes de la ville, arriva, dans ce moment, portant un phénix sur son casque. On ignore si Marphise avoit choisi cet oiseau célèbre pour emblême, par une élévation d'ame qui la portoit à se croire supérieure à tout son sexe, où si c'étoit pour annoncer qu'elle imiteroit cet oiseau qui se suffit à lui-même, & qui dédaigne toute espèce d'union. Bradamante la regardant avec attention, ne reconnut point ce Roger, dont l'air & le moindre trait étoient si bien gravés dans son cœur. Bradamante ne revoyant point son Amant, demande avec humeur à ce nouvel adversaire quel est son nom ? ... Quel mouvement impétueux s'élève dans son ame, lorsqu'elle apprend qu'elle voit sa rivale, & que c'est cette ennemie

mortelle qui fait le malheur de ſa vie, en lui raviſſant le cœur de Roger ? . . . Réſolue de mourir ou de ſe venger, Bradamante furieuſe tourne ſon cheval pour retourner fondre ſur elle. Ce n'eſt plus une ſimple joûte, ce n'eſt plus le deſſein de renverſer ſeulement ſon ennemie qui l'anime ; c'eſt le deſir ardent de la percer d'outre en outre de ſa lance, & de donner la mort à celle dont elle eſt jalouſe juſqu'à la fureur.

Marphiſe, pour la première fois de ſa vie, fut renverſée durement ſur le ſable ; & cet affront, qu'elle n'avoit jamais eſſuyé, la remplit de dépit & de colère. A peine fut-elle relevée, qu'elle mit l'épée à la main pour ſe venger. Que fais-tu, Marphiſe, lui cria la fille d'Aymon auſſi courroucée qu'elle ? n'es-tu donc pas ma priſonnière ? . . . Si j'ai bien voulu traiter les autres avec courtoiſie, ſçache que tu n'en éprouveras aucune de ma part ; & je prétends te punir, & de tes ſentimens coupables, & de ton fol orgueil. Marphiſe, à ce propos, frémit de rage : l'eſpèce de murmure qui ſort de ſon caſque reſſemble à celui de l'Aquilon dont le ſouffle ſe briſe contre un rocher ; elle crie, mais ſans pouvoir articuler un ſeul mot, & ne lui répond qu'à coups d'épée ; aveuglée par ſa fureur, elle veut frapper également, & la fille

d'Aymon, & ſon cheval : mais Bradamante détourne Rabican ; &, ſans ménager Marphiſe, quoiqu'elle ſoit à pied, elle lui porte un autre coup de lance qui la renverſe une ſeconde fois. Marphiſe ſe relève à l'inſtant ; elle attaque plus furieuſement que jamais la fille d'Aymon, qui la renverſe encore. Quoiqu'en effet Bradamante fût d'une force & d'une valeur extrêmes, elle n'eût pas été cependant aſſez ſupérieure à Marphiſe pour la renverſer auſſi facilement, ſans le charme attaché ſur la lance d'or.

Ce combat, qui ſe paſſoit entre les murs d'Arles & l'armée Chrétienne qui s'en étoit approchée déjà d'aſſez près, attira pluſieurs Chevaliers de Charles qui n'étoient éloignés que d'un mille de ce champ de bataille ; ils admiroient Bradamante ſans la connoître ; ils jugeoient ſeulement qu'elle devoit être de leur parti. Le fils de Trojan voyant approcher des remparts d'Arles beaucoup de Chevaliers François, craignit quelque ſurpriſe, & fit ſortir promptement un nombre égal des ſiens. Roger, auquel Marphiſe, en le prévenant, avoit enlevé l'honneur de ce combat, ſortit avec eux.

A peine l'amoureux Roger eut-il vu les deux guerriers aux mains, qu'il reconnut ſa chère Bradamante, & qu'il frémit du péril qu'elle couroit en combattant contre la redoutable

Marphiſe ; mais voyant le déſavantage que cette guerrière avoit dans ce moment, il reſta dans l'étonnement ; l'inſtant d'après, il éprouva la même crainte, voyant qu'elles combattoient avec plus de fureur qu'auparavant : il aimoit tendrement les deux guerrières ; mais la tranquille & douce amitié ſeulement le portoit vers Marphiſe, & le plus ardent & le plus fidèle amour l'entraînoit pour Bradamante ; il les auroit volontiers ſéparées, ſi les loix de l'honneur & des combats l'euſſent permis : mais les Chevaliers d'Agramant qui ſe trouvoient avec lui, voyant le déſavantage que Marphiſe à pied avoit avec Bradamante, s'avancèrent pour interrompre le combat ; alors les Chevaliers Chrétiens ſe préſentèrent contre eux, & ſur le champ ils en vinrent aux mains enſemble.

L'alarme ſe répandit également dans Arles & dans le camp de Charles : comme ſouvent peu de choſe l'excitoit, les uns montent à cheval, les autres s'arment en diligence ; & tous vont ſe ranger ſous leurs bannières. Les cavaliers ſe raſſembloient au ſon éclatant de la trompette, & l'infanterie au bruit des clairons ; l'eſcarmouche dans laquelle les deux partis ſe mêlèrent enſemble avec fureur, fut longue & très-ſanglante. Bradamante, outrée que ſon combat fût inter-

rompu dans le moment où la victoire sembloit lui promettre la mort si desirée de sa rivale, portoit ses pas de tous côtés, bien moins occupée à combattre, qu'à chercher ce Roger toujours si cher à son cœur ; elle le reconnoît bientôt à l'aigle blanc éployé sur son bouclier : elle s'arrête à le regarder ; elle contemple cet air noble & fier, ces mouvemens où la force & la grace se réunissent ; mais bientôt elle cesse de s'attendrir, & sa colère se rallume en pensant que tous les charmes de son amant font le bonheur de Marphise. Quoi ! s'écria-t-elle alors, une autre que moi baiseroit tes lèvres charmantes ! Non, non, ma rivale ne te possédera jamais, non, tu ne seras à personne, si tu n'es pas à moi. Cruel ! plutôt que d'expirer seule de la juste fureur qui me transporte ; tu vas périr de la main de ton Amante ; la mort du moins nous réunira, &, puisque tu me fais expirer de douleur, il est bien juste que tu meurs de ma main. Mais quelle différence entre nous ! je ne mérite pas de perdre la vie, & tu te montres indigne de jouir de la tienne, en la rendant criminelle par ton parjure. Grands Dieux ! je ferai donc mourir, hélas !... l'Amant, l'Epoux que mon cœur desire ! Pour toi Roger, mille fois plus cruel & plus barbare, c'est sans nulle pitié que tu déchire l'ame de celle qui t'adore !... Mais pourquoi balançai-je

encore

encore ? pourquoi ma foible main n'a-t-elle pas encore percé ce cœur perfide ; qui ne craint point les effets mortels de mon déſeſpoir ? Quoi ! lorſque tu n'es plus ſenſible pour moi, je pourrois avoir la lâcheté de le ſouffrir ! Ah ! perfide Roger, il faut que je te puniſſe ; il faut qu'un ſeul coup me venge de mille & mille que tu m'as portés ! . . . Alors la guerrière furieuſe preſſe les flancs de Rabican, & le porte contre ſon Amant : Prends-garde à toi, lui crie-t-elle, perfide Roger ; non, ſi mon bras ſeconde ma juſte fureur, tu n'auras pas le vain orgueil d'aller loin de moi braver le cœur que ton parjure déchire. La voix de Bradamante fut trop bien reconnue par celui de Roger, pour qu'il pût s'y méprendre ; il crut alors que le ſeul reproche qu'elle eût à lui faire, étoit de n'avoir pas exactement tenu la convention qu'ils avoient faite enſemble ; il veut lui parler ; il lui fait en vain des ſignes pour l'arrêter : plus furieuſe que jamais, & la viſière baiſſée, elle court, portée par ſon déſeſpoir, pour le renverſer. Lorſque Roger la voit déterminée à l'attaquer, il s'affermit dans ſes arçons ; il met ſa lance en arrêt ; mais . . . il en élève le fer ! . . . Bradamante baiſſe la ſienne ; & dans l'inſtant même qu'elle s'approche de cet Amant adoré, elle ne peut plus ſe réſoudre à le frapper : l'amour détourne le

fer de ſa lance ; ils paſſent donc tous les deux ſans s'atteindre, & le ſeul coup qui les bleſſe, c'eſt un nouveau trait qui leur eſt lancé par l'amour. Bradamante, voyant que ſon bras ſe refuſe à frapper l'Amant qu'elle adore, s'éloigne, porte plus loin ſa fureur, & ſe jettant au milieu des Saraſins, elle fait des exploits dignes d'être élevés juſqu'aux Cieux : en peu de momens, elle porta plus de trois cents Saraſins par terre ; &, toute ſeule, elle mit en fuite le reſte de ceux qui s'étoient préſentés à ce combat.

Le tendre & fidèle Roger, qui ne pouvoit s'empêcher de la ſuivre de loin, la joint un moment à la fin, & s'écrie : Ah ! Bradamante, je meurs, ſi je ne te parle un moment. Ah ! Dieu ! que t'ai-je donc fait pour t'obliger à me fuir ? ... Ah ! Déeſſe unique de mon ame, daigne enfin m'écouter !....

Comme la douce haleine du vent du midi, qui, s'élevant de la mer, ramène la chaleur, fond les neiges accumulées & les glaçons les plus ſolides, les diſſout, & les fait ſe répandre en torrens ; de même la voix ſuppliante de Roger, ce peu de mots qui partoient du cœur, ces plaintes ſi tendres, amolirent ſur le champ ce cœur que Bradamante en ſa colère croyoit être de marbre. Dans ce premier moment, elle ne veut ni ne peut encore moins lui répondre ; mais elle détourne Rabican ; &, ſortant de la mêlée, ſa

main, guidée par ſon ſenſible cœur, fait ſigne à ſon amant de la ſuivre : elle pouſſe ſon cheval au travers d'un pavillon, où ſe trouve une petite planimétrie plantée de cyprès de même âge & rangés avec ſoin ; elle entre ſous ces arbres, & s'arrête.

On voyoit entre ces cyprès un tombeau de marbre blanc, nouvellement élevé : une inſcription pouvoit inſtruire les paſſans ; mais l'ame de Bradamante étoit trop fortement occupée pour s'arrêter à la lire. Roger, qui ſuivoit de près Bradamante, la joignit en ce moment. Mais retournons à Marphiſe, qui pendant ce tems étoit remontée à cheval ; elle couroit pour trouver ce guerrier qui, d'un ſeul coup, l'avoit portée par terre.

Marphiſe ayant vu celui qu'elle prenoit encore pour un Chevalier ſortir de la mêlée, & Roger le ſuivre, courut après eux : elle étoit bien loin de penſer que ce fuſſent des Amans conduits par l'amour ; elle crut, au contraire, que ces deux Chevaliers ne s'éloignoient que pour terminer enſemble une querelle : elle frappe ſon cheval des éperons ; elle vole, & les joint au moment où tous deux arrivoient ſous les cyprès. Amans ! tendres Amans ! jugez à quel point ſon arrivée fut fâcheuſe & cruelle pour ceux qui devroient vous ſervir de modèles ! . . . Bradamante ; en

voyant Marphiſe, ſentit renaître toutes les fureurs de la jalouſie; elle ne douta pas un inſtant que l'amour ne l'eût conduite ſur les pas de Roger: Perfide, lui dit-elle, il ne t'auroit donc pas ſuffi que je fuſſe ton infidélité par des rapports fidèles, ſi tu ne m'avois fait voir celle que tu me préfères! Tu voudrois déja me voir bien loin de toi; mais ne crois pas que je rempliſſe ta vaine eſpérance; je vais mourir, ingrat! mais, avant que d'expirer, je vais entraîner mon odieuſe rivale dans ma chute.

A ces mots, elle s'élance avec la viteſſe d'une vipère en fureur; elle atteint Marphiſe au milieu de ſon bouclier, & la renverſe avec tant de force, que ſon caſque entra preſque à moitié dans le ſable. Cependant Marphiſe s'étoit préparée à la joute, mais rien ne put l'empêcher de frapper la terre avec la plus grande violence. Bradamante, qui veut mourir, ou donner la mort à ſa rivale, eſt ſi furieuſe, qu'elle ne penſe pas à la frapper une ſeconde fois avec ſa lance; elle ſaute à bas de ſon cheval, jette la lance d'or, & court ſur Marphiſe pour lui couper la tête; mais cette guerrière s'étoit déjà relevée; &, furieuſe de ſe voir une ſeconde fois abattue, elle court, & s'élance l'épée haute contre la fille d'Aymon. Tous les cris de Roger ſont impuiſſans pour arrêter les deux guerrières qui s'attaquent avec une

fureur égale ; elles ſe joignent de ſi près, que leurs épées, ſe croiſant juſqu'à la garde, leur deviennent preſque inutiles pour ſe frapper ; plus animées que jamais, elles laiſſent tomber leurs épées, ſe prennent au corps, & cherchant mutuellement à ſe renverſer, & ſe percer à coups de poignards. Roger les preſſe, les conjure de s'arrêter, mais toutes ſes prières ſont vaines.

Voyant que ſes cris ne peuvent rien ſur elles, il ſe diſpoſe à les ſéparer de force ; il leur arrache leurs poignards de la main, les jette au pied d'un cyprès ; & , ne leur voyant plus d'armes meurtrières, il redouble de prières ; il en vient même juſqu'à la menace : mais il ne fait que de vains efforts ; les pieds, les mains, tout eſt employé par les guerrières pour parvenir à ſe nuire. Roger s'empare tour à tour de leurs bras ; il les ſaiſit dans les ſiens pour les ſéparer ; il emploie même ſa force avec tant de violence, qu'à la fin Marphiſe entre en fureur contre lui ; elle oublie qu'elle eſt l'amie de Roger ; elle le croit d'accord avec ſon ennemie pour l'inſulter & pour l'attaquer. Alors elle ſe détache de Bradamante ; elle court à ſon épée, & revient ſur lui : Tu fais un acte indigne d'un Chevalier, lui dit-elle avec fureur. Pourquoi troubles-tu notre combat, contre toutes règles ? Mais mon bras t'en fera repentir ; il me ſuffit pour vous vaincre tous les

deux. Roger veut en vain lui parler pour appaiſer ſa colère ; elle refuſe de l'écouter : il eſt enfin forcé de tirer ſon épée pour ſe défendre de Marphiſe, qui le frappe à coups précipités, & le feu de la colère commence à ſe répandre ſur ſon front. Jamais aucun ſpectacle ne put enchanter les Athéniens, jamais le peuple vainqueur de la terre ne put voir les grandes fêtes remplir ſes cirques de chars, & l'arène de ſes amphithéâtres de gladiateurs, avec autant de plaiſir, que Bradamante en ſentit en voyant le combat de Marphiſe & de Roger ; elle s'arrête avec délices à contempler ce ſpectacle, qui détruit en un inſtant les noirs ſoupçons qui l'agitent. Elle venoit de ramaſſer ſon épée ; elle s'appuie ſur ſon pommeau. Roger, attaqué, combattant vivement contre celle qu'elle avoit regardée comme ſa rivale, fixoit ſes yeux attentifs ; elle croyoit voir le Dieu de la guerre en ſon Amant : Roger, les armes à la main, en avoit la valeur & la grace : pour Marphiſe, elle lui parut être une Furie déchaînée qui ſe révoltoit contre Mars. Il eſt vrai que le brave Roger, maître de lui même & ménageant ſes coups, avoit l'art de n'en porter aucun qui pût être dangereux : il connoiſſoit qu'elle étoit la trempe de la redoutable baliſarde ; l'expérience l'avoit rendu certain, que preſque tous ſes coups étoient mortels, & que nul enchante-

ment n'y pouvoit mettre obſtacle. Il avoit donc grand ſoin de ne frapper jamais, ni de ſon taillant ni de la pointe, & ne portoit des coups ſur les armes de Marphiſe, que du plat de cette dangereuſe épée. Roger, quoique ſouvent irrité de voir que la fureur de Marphiſe ſe ſoutenoit avec la même impétuoſité, avoit eu long-tems la conſtance de ne frapper que de manière à ne pouvoir la bleſſer: il perdit enfin patience ayant reçu le coup le plus furieux que Marphiſe lui porta ſur la tête : le bouclier d'Hector pouvoit ſeule le parer, & ſi Roger ne l'eût oppoſé promptement à l'épée de Marphiſe, ſon caſque peut-être n'auroit pu réſiſter à ſa violence. Le guerrier ſentit ſon bras gauche engourdi par ſa peſanteur; à peine pouvoit-il ſoutenir ſon bouclier: un inſtant de colère lui fit porter un coup de pointe à Marphiſe; & ſi ce coup eût atteint ſa cuiraſſe, baliſarde l'eût percée d'outre en outre; mais heureuſement (& moi même je ne pourrois vous dire par quel heureux haſard) l'épée de Roger ne frappa qu'un des cyprès de ce boſquet funèbre; baliſarde entra dans ſon tronc d'une palme de profondeur.... Dans ce moment même la terre trembla ſous leurs pieds, les cyprès agitèrent leurs têtes; & bientôt une voix rauque & terrible s'éleva du fond de ce tombeau, qu'à peine ils avoient remarqué.

Arrêtez, leur cria cette voix effrayante, & ceſſez un combat odieux; il eſt également injuſte & barbare, que le frère ou la ſœur ſe donnent la mort. Ecoute-moi, mon cher Roger; & toi, Marphiſe qui ne m'es pas moins chère, croyez ce que je vais vous révéler.... Le même père, la même mère vous ont donné la vie, & tous les deux jumeaux le même jour vous a vu naître. Roger II fut votre père, & votre mère fut la belle & malheureuſe Galacielle. Les cruels frères de votre mère donnèrent la mort à Roger; &, ſans avoir pitié de leur ſang, & de l'état de leur ſœur prête à devenir mère, ils la firent porter ſur un foible & mauvais eſquif, & l'abandonnèrent à la fureur des flots. Mais la fortune, quoique vous ne fuſſiez pas encore nés, vous deſtinoit dès ce tems aux plus glorieuſes entrepriſes; elle fit aborder paiſiblement cet eſquif au-deſſus de Sirthes, ſur un rivage inhabité: c'eſt-là que votre mère vous mit au jour; mais la douleur profonde & tout ce qu'elle avoit eſſuyé, la priva de cette vie mortelle; ſa belle ame s'envola dans le ſein du Père céleſte. La Providence voulut que je me trouvaſſe en ce moment aſſez près pour vous ſauver la vie.

Je donnai la ſépulture à votre mère, continua la même voix, &, vous enveloppant après tous les deux dans ma robe, je vous portai ſur le

mont Carène ; je fis, par mon pouvoir, ſortir une lionne de la forêt ; elle abandonna pour vous ſes petits, & vous nourrit tous les deux de ſon lait, pendant l'eſpace de vingt mois. Pendant un jour malheureux, des affaires preſſantes me firent éloigner de mon habitation ; une horde d'Arabes arriva chez moi (peut-être même vous pouvez vous le rapeller) ; ils s'emparèrent de vous, ma chère Marphiſe, & vous emportèrent ; votre frère, un peu plus fort, ſe déroba de leurs mains par la fuite. A mon retour, je donnai bien des larmes à votre perte, & tous mes ſoins ſe portèrent à conſerver bien chèrement le ſeul élève qui me reſtoit.

Hélas ! tu le ſçais, mon cher Roger, tu dois être ſenſible aux tendres ſoins que ton maître Atlant a pris de toi, tant qu'il a joui de la lumière. La plus noire des trahiſons menace tes jours chez les Chrétiens ; il n'eſt rien que je n'aie fait pour te dérober à la maligne influence des aſtres qui préſidèrent à ta naiſſance ; tous mes efforts ont été vains : ton courage, en t'arrachant de mes bras, te livre à tout ce que je crains pour toi. Cher Roger ! le malheureux Atlant, accablé par ta perte, a ſuccombé ſous le poids des ans & de la douleur ; mais mon art m'ayant fait prévoir qu'un jour tu devois com-

battre ta propre sœur dans l'endroit où nous sommes, j'ai choisi ce lieu pour y faire construire mon tombeau ; mes cris, mes larmes ont obtenu de l'impitoyable Caron, de ne point passer mon ombre jusqu'au moment de ce combat dont la seule idée me faisoit horreur ; j'erre autour de ce tombeau depuis que j'ai rendu mon dernier soupir, & je vous attendois tous les deux. O Bradamante ! bannis donc de ton cœur une injuste jalousie, & crois que notre cher Roger ne respire que pour t'adorer & mériter ton amour. Mais, ô mes chers enfans ! recevez mes derniers adieux ; je sens que la lumière me blesse, & qu'il est tems que je m'ensevelisse dans l'ombre éternelle.

La voix d'Atlant cessa de se faire entendre à ces mots. Bradamante, Marphise & Roger, restèrent quelques momens dans une surprise mêlée d'attendrissement : Roger alors reconnoit Marphise pour être sa sœur ; l'un & l'autre sont pénétrés de tendresse & de joie ; ils courent en ouvrant leurs bras, & Bradamante jouit sans trouble du spectacle agréable de leurs embrassemens fraternels. Le frère & la sœur se plaisent également à se rappeller l'un à l'autre les jeux de leur enfance ; mille petits détails qu'ils se racontent avec feu, leur font encore mieux

ſentir le bonheur de leur réunion, & confirment tout ce qu'ils ont appris de l'ombre de l'Enchanteur.

Roger ne voulut point cacher à Marphiſe l'amour qui l'avoit ſoumis à Bradamante. Avec quel feu, quelle reconnoiſſance ne parla-t-il pas de tout ce que cette guerrière avoit fait en lui rendant deux fois la liberté! Marphiſe, touchée de leur amour & des vertus héroïques de Bradamante, lui tendit les bras, & la plus tendre amitié bannit la haine & la colère de l'ame de ces deux belles guerrières; l'une & l'autre furent remplacées par l'admiration & l'amour. Marphiſe pria ſon frère de lui faire connoître quels étoient la maiſon, l'état & les événemens de la vie de leur père; de quelles mains il avoit reçu la mort, & ſi c'étoit dans une bataille ou dans un combat particulier qu'il avoit perdu la vie; elle deſira de ſçavoir auſſi quel étoit le barbare dont l'ordre avoit fait livrer leur malheureuſe mère à la fureur des flots. La guerrière n'étoit encore qu'une enfant lorſqu'elle avoit entendu ces faits; ils étoient depuis long-tems ſortis de ſa mémoire.

Roger commença par lui dire comment ils deſcendoient en droite ligne d'Hector & de ſon fils Aſtianax, qu'un ſerviteur adroit & fidèle avoit ſçu ſauver à la prévoyance cruelle d'U-

lyſſe, en faiſant remplacer le fils du Héros par un autre enfant Troyen; il lui raconta comment le fils d'Hector, ſouſtrait aux Grecs, étoit ſorti de la Troade, avoit long-tems erré ſur les mers, étoit enfin abordé dans la Sicile, & s'étoit acquis la domination de Meſſine. Ses deſcendans, continua-t-il, partirent de ſon célèbre phare pour s'emparer de la Calabre; leurs ſucceſſeurs parvinrent à s'établir dans la ville de Mars. Plus d'un Empereur de leur nom régna dans Rome depuis Conſtance & Conſtantin, juſqu'au grand Charles, fils de Pepin. Roger, premier du nom; Jambaron, Beuves, l'un des ancêtres de la Maiſon de Clermont; Raymbaud, & Roger II, furent tous de cette illuſtre race: ce fut ce dernier Roger qui fut (comme on vous l'a déjà dit) l'époux de notre mère Galacielle. Vous trouverez dans l'Hiſtoire, ce que la Renommée a publié de leurs exploits immortels.

Après avoir inſtruit ſa ſœur de ce qui concernoit leurs aïeux, il lui raconta comment Agolant avoit conduit avec lui, dans le voyage qu'il avoit fait en France, ſes deux fils Almont & Trojan, & ſa fille Galacielle, dont la force & la valeur ſurpaſſoit celle des Paladins François; & comment cette jeune Princeſſe, cédant à l'amour de Roger, avoit reçu le baptême,

& n'avoit pas craint de braver la colère de son père pour épouser son jeune & brave Amant : il poursuivit en lui racontant avec horreur comment l'incestueux & coupable Bertrand, frère du malheureux Roger, avoit trahi toute sa famille, dans l'espérance de posséder sa belle-sœur Galacielle dont il étoit éperdument amoureux. Il finit par le récit de l'infâme trahison de Bertrand, qui lui-même avoit livré la ville de Rizza, devenue bientôt le théâtre sanglant de la cruauté des Sarasins, & sur-tout de l'acte inhumain d'Agolant, & de ses deux fils Almont & Trojan, qui condamnèrent l'infortunée Galacielle, dont ils avoient massacré l'époux, à la mort longue & certaine qu'elle devoit subir, exposée grosse, pendant l'hiver, dans un esquif sans agrès, sans vivres & sans gouvernail, sur une mer orageuse.

Marphise regardoit fixément son frère en écoutant ce récit : son ame élevée passoit toute entière sur son front & dans ses regards animés, en apprenant qu'elle étoit d'une race illustre & si renommée. Elle sçavoit que la Maison de Montgraine & celle de Clermont étoient deux branches de cette même race, & n'avoient jamais produit que des Paladins redoutable, tels que Roland & Renaud, mais lorsque Roger en fut à la fin tragique de son récit, & que Mar-

phiſe apprit que ſon père Roger & ſa mère Galacielle étoient tombés ſous les coups des pères & de l'oncle d'Agramant, elle ne put s'empêcher de l'interrompre. Ah! mon frère! dit-elle à Roger, comment ſe peut-il que tu n'aies pas encore vengé la mort de ton père?... Puiſque la mort d'Almont & de Trojan, punis déjà de leurs crimes par la main de Roland & par celle de Charlemagne, ne te laiſſe plus le devoir de te baigner dans leur ſang, tu dois venger la mort de notre père dans celui du ſuperbe Agramant. Comment pourras-tu te laver de la tache honteuſe d'être à ſon ſervice & dans ſa Cour, au lieu de lui donner la mort? Oui, je fais le ſerment au Dieu vivant que notre père ſervoit, & qui dès ce moment élève mon ame à croire en lui, je jure que jamais je ne me dépouillerai de l'armure qui me couvre, juſqu'à ce que j'aie vengé Roger & Galacielle dont j'ai reçu le jour: crois que tu me perceras le cœur, tant que je te verrai tirer ton épée pour le ſervice d'Agramant & des Saraſins, toi qui ne dois la lever que pour l'abaiſſer ſur leurs têtes.

Dieu! que ce diſcours véhément de Marphiſe fut agréable à Bradamante! Avec quel feu n'appuya-t-elle pas tout ce que cette digne ſœur avoit dit à ſon Amant! Venez trouver

Charles, lui dit-elle ; faites-vous reconnoître pour être le fils de ce Roger dont la mémoire eſt toujours ſi chère & ſi préſente à ſon cœur, & ſoyez ſûr que ce grand Prince vous comblera d'honneurs. Roger répondit doucement à Marphiſe : Oui, ma ſœur, je conviens que je devois commencer par faire tout ce que vous venez de me dire ; mais j'ai long-tems ignoré moi-même qui j'étois, &, lorſque j'ai pu le ſavoir, je n'étois plus à tems. C'eſt d'Agramant même que j'ai reçu l'ordre de la Chevalerie ; c'eſt lui qui m'a ceint l'épée que vous voyez à mon côté. Puis-je donc lui donner la mort, ſans manquer à la religion de mes ſermens ? Oui, ma ſœur, je vous promets, comme je l'ai déjà promis à celle qui régne ſur mon ame, que je ſaiſirai la première occaſion de quitter ſon ſervice avec honneur, & que même je chercherai les moyens de la faire naître ; je l'aurois déjà fait peut-être, ſi les cruelles bleſſures que j'ai reçues de Mandricard ne m'en euſſent empêché.

Marphiſe, qui n'avoit pas quitté le chevet du lit de Roger pendant un mois, écouta ſes raiſons ; les deux guerrières lui ſuggéroient tour-à-tour différens moyens de rompre avec Agramant ; mais elles convinrent qu'il ne pouvoit pas ſe diſpenſer de retourner auprès de ce Prince,

juſqu'à ce que l'occaſion qu'ils deſiroient, parût naître d'elle-même. Laiſſéz-lealler, dit Marphiſe à Bradamante; je vous réponds bien qu'avant qu'il ſoit peu de jours, je trouverai les moyens de le dégager de l'odieux ſervice d'Agramant; mais elle ne leur découvrit pas ceux qu'elle projettoit d'employer.

Roger tournoit déja la bride de Frontin, en prenant congé de celles qu'il aimoit ſi tendrement, lorſqu'une plainte fort vive s'éleva d'une vallée voiſine; & leurs oreilles attentives diſtinguèrent que c'étoit une voix de femme qui pouſſoit ces cris douloureux. Mais je veux que mon Chant finiſſe ici; j'exige même que vous le trouviez bon: ſoyez ſûr auſſi que je ferai de mon mieux pour vous en dédommager, ſi vous continuez à m'écouter avec quelque plaiſir.

Fin du trente-ſixième Chant.

CHANT

CHANT XXXVII.

TROP contentes des dons que la nature leur a prodigués, ſi les femmes vouloient acquérir le talent d'écrire, que les hommes ne poſsèdent qu'après une longue étude, & bien des veilles laborieuſes ; ſi celles qui ſe ſont fait un grand nom dans les armes, par leur valeur, euſſent pris autant de peine à ſe former à la gloire qu'on peut acquérir par les Belles-Lettres, ah ! qu'il leur eût été facile de mériter des honneurs immortels ! Alors, elles auroient pu rendre compte elles-mêmes à la poſtérité de leurs vertus & de leurs exploits ; leurs louanges, leur mémoire n'euſſent pas été ſouvent profanées par la foible plume de quelques Ecrivains vulgaires, & ſouvent jaloux de leur gloire. Les plus beaux traits de la vie des femmes illuſtres, échappent volontairement à cette eſpèce d'Ecrivains ; ils exagèrent le peu de foibleſſes qu'ils peuvent leur reprocher, & ſouvent ils ne rendent pas juſtice à celles dont la réputation pouvoit égaler la renommée des hommes que l'on regarde comme des Héros.

Pluſieurs Auteurs anciens ſemblent s'être occu-

pés à répandre avec profusion des louanges sur les écrits de leurs contemporains, dans l'espérance qu'elles leur seroient rendues; mais, n'attendant pas la même grace des femmes célèbres de leur tems, il semble que leur plume injuste & maligne se soit occupée à découvrir les défauts, à dénigrer celles qui méritoient de se faire un nom. Cependant la méchanceté même de ces Auteurs découvre qu'elle étoit leur foiblesse; ils craignoient que l'esprit perçant, agréable & délicat des femmes, passé dans leurs écrits, n'obscurcît les productions du leur, autant que la neige obscurcit le soleil.

Ces Ecrivains injustes n'ont pas toujours réussi: malgré leur attention à cacher ce qui pouvoit illustrer un grand nombre de femmes qu'ils auroient dû célébrer, malgré les soupçons & les calomnies même dont ils ont osé les noircir, la renommée de plusieurs d'entr'elles passe encore de siècle en siècle, quoiqu'elle ne soit pas éclatante & pure, comme peut-être elle le seroit s'ils eussent dit la vérité.

Que savons-nous s'ils ont pleinement rendu justice à la célèbre Harpalice? à cette Thomyris qu'ils ont accusée de cruauté? Virgile seul a dignement chanté cette Héroïne, qui combattit pour Turnus; mais n'a-t-il pas attaqué la foiblesse de cette grande Reine de Phénicie, qui

fonda la superbe Carthage ? Quelles atrocités les Anciens n'ont-ils pas mêlées dans le récit qu'ils ont fait des actes de Sémiramis, si digne des palmes immortelles ? Mais ils n'ont pu s'empêcher d'avouer qu'un grand nombre de femmes n'aient mérité, par leurs vertus & par leur courage, que leurs noms restent à jamais inscrits dans les fastes de l'univers ; & l'Assyrie, la Perse & l'Inde retentissent encore du nom de Zénobie.

Non-seulement l'ancienne Grèce & Rome se sont honorées d'avoir vu naître dans leur sein des femmes illustres par leur courage, leur fidélité, leurs lumières, & leur haute sagesse ; mais il en fut une infinité d'autres, depuis les rives du Gange jusqu'au jardin des Hespérides, dont les noms seroient passés jusqu'à nous, si les Ecrivains de leur tems eussent été plus éclairés & plus véridiques.

O femmes vertueuses, aimables & spirituelles, ne soyez point découragées par l'injustice que vos pareilles ont éprouvée : continuez à faire l'honneur de votre sexe & le bonheur du nôtre ! Les tems changent ; & si les écrits des Anciens ne vous sont pas aussi favorables qu'ils devroient l'être, vous en serez dédommagées par ceux que les Auteurs de nos jours se plaisent à publier en notre faveur. Marulle, Pontan, & les deux

Strozzi, ont déja chanté vos louanges ; le Bembe, le Capello, Louis Alamani, qui joignent la politeſſe des Cours aux dons qu'ils ont reçus des Muſes, ſe plaiſent à vous célébrer ; mais ce qui doit aſſurer à jamais votre gloire, c'eſt de voir ces deux Princes également favoris de Mars & d'Apollon, ſe ſervir de la lyre de ce dernier pour chanter vos vertus & vos charmes. Celui qui règne dans cette belle cité que le Mincio baigne de ſon onde, étoit porté naturellement à vous rendre juſtice dans ſes beaux vers ; quelle haute idée la courageuſe, la ſublime Iſabelle, ſon épouſe, n'a-t-elle pas dû lui donner de votre ſexe enchanteur !... Mais auſſi n'étoit-il pas juſte qu'il élevât ſa voix harmonieuſe pour chanter l'amour, le courage & la fidélité d'une épouſe qui fait ſa gloire & ſon bonheur, & que les plus cruelles menaces n'ont point ébranlée dans ſes ſentimens pour lui ? Les louanges que mérite Iſabelle ſe répandent ſur toutes celles qui l'imitent de la bouche de ce Prince : non-ſeulement, ſexe aimable, Alphonſe a conſacré ſa Muſe à célébrer votre gloire & vos charmes, mais il ſait auſſi l'employer à vous défendre, & jamais Chevalier ne peut ſe montrer un plus zélé protecteur de l'innocence. Ce même Prince, en vous célébrant, ſait animer les autres Poëtes à le célébrer lui-même. Alphonſe fut bien digne, ſans

l unit ſa deſtinée à celle qui
rtus juſqu'à l'héroïſme. La
e fut inébranlable comme la
porte le nom ; ſes ſentimens,
, eurent la ſolidité de la colon-
is & dur rocher. Iſabelle ! Al-
couple, réuni par la Divinité
s également dignes d'un ſi beau
e l'Oglio ſe parent de nouveaux
s par vos mains ; &, malgré les
guerre qui les entourent, les
ntiſſent ſur ſes rives, rendent le
jaloux de leur gloire.

enchanteur, les noms les plus illuſ-
naiſſance, où les plus célèbres par
ſont comptés au nombre de ceux
conſacrent leurs ouvrages. Hercule
io, René Trivulce, Guidetto, qui m'eſt
e Molza, qui l'eſt également au Dieu
ſſe ; Hercule, fils de mon illuſtre Sou-
; ce Marquis du Guaſt, digne par ſes
s d'animer la trompette d'Homère & de
e ; tous aiment à vous rendre hommage par
ers ſublimes, & des chants que les Muſes
nt à répéter ; mais tous les grands Poëtes
ſe plaiſent à vous célébrer, ne peuvent con-
uer à votre gloire autant que vous-même.
ſque, quittant l'aiguille & le fuſeau, vos

doigts légers accordent, touchent une lyre, l'onde Aganippide alors semble ne couler que pour vous; les Muses vous prennent pour de nouvelles filles de Mnémosine; chacune d'elles quitte l'instrument dont elle est prête à tirer des accords, pour écouter les vôtres; chacune forme une guirlande de fleurs pour en parer la nouvelle sœur qui charme ses oreilles par des sons harmonieux.

Si je voulois citer ici toutes celles dont j'admire les talens divins, mon Poëme ne contiendroit plus que leurs noms & les louanges qu'elles méritent; mais si je me bornois à n'en célébrer que cinq ou six, combien n'en seroit-il pas qui se plaindroient, avec justice, de cette préférence? Je ne parlerai donc que d'une seule, mais je la choisirai si bien, que son nom seul fera taire jusqu'à la plus secrette jalousie. Celle dont j'ai déjà parlé n'avoit besoin que de l'agrément de son style & de ses chants, pour être sûre de l'immortalité; elle l'est également de la donner à tous ceux & celles qu'elle croira devoir célébrer. De même que le soleil ne fait briller sur aucune planète une lumière aussi resplendissante que celle qu'il répand sur sa sœur; celle dont je m'occupe en ce moment paroît être l'astre radieux des Belles-Lettres, par la noblesse, la force & l'harmonie de ses sublimes écrits. Victoire est son nom; ce nom est celui de tous

qui lui convient le plus, puiſque étant née dans le ſein de la victoire, elle remporte ſans ceſſe de nouveaux triomphes, & qu'elle eſt entourée des trophées qui s'élèvent d'eux-mêmes autour d'elle. On peut la comparer à cette Artémiſe célèbre par le mauſolé dont elle conſacra le nom de ſon époux; mais n'a-t-elle pas une grande ſupériorité ſus cette reine veuve d'un époux adoré? N'eſt-il pas plus glorieux de faire vivre à jamais ce que l'on aime par ſes écrits, que d'élever pour lui le plus ſuperbe monument?

Si Laodamie, la femme de Brutus, Arrie, Evadné, Alceſte & pluſieurs autres, ont voulu mourir avec leurs époux, quelle ſupériorité Victoire n'a-t-elle pas ſur elles, lorſque, malgré les Parques, elle arrache de ces triſtes lieux entourés cent fois par l'Achéron & le Léthé, l'ombre de ſon époux? Si le grand Alexandre regretta de ne pouvoir être célébré par le Chantre d'Achille, ô victorieux François de Peſcaire! ſi le fils de Philippe vivoit, combien ne regretteroit-il pas encore plus de n'être pas chanté de ton illuſtre veuve, lorſqu'il entendroit l'Europe & l'Afrique retentir au ſon de la trompette qui rend ta gloire immortelle?

Si je continuois à célébrer tes louanges, ô ſublime Victoire! auſſi long-tems que je le deſire, je ne m'occuperois plus que de toi: je n'en pour-

rois cependant dire encore assez ; mais, Seigneur, je vous dois la continuation de l'Histoire de Marphise, de son frère & de Bradamante ; j'ai promis de le suivre dans ce Chant, si vous voulez m'écouter ; & puisque je m'apperçois que vous me préparez une oreille attentive, il faut bien que je tienne ma promesse. Je réserverai donc pour un autre tems, illustre Isabelle, les louanges que tout m'invite à vous donner ; non que je prétende ajouter de nouveaux lauriers à ceux que vous sçavez si bien cueillir vous-même, mais je crois honorer ma lyre lorsque je me livre au desir de vous célébrer.

Et vous, sexe enchanteur, concluez donc par tout ce que je viens de dire, que j'ai voulu prouver combien vous avez été digne d'être célébré dans tous les âges, & qu'il ne vous a manqué que des Historiens plus fidèles : mais ne craignez plus un pareil oubli ; continuez à vous rendre immortelles par vos propres ouvrages ; comptez aussi sur ma foible Muse qui vous est consacrée, & qui regrette beaucoup que Marphise & Bradamante n'aient pas écrit aussi bien qu'elles savoient combattre. J'ai beau rassembler tout ce qu'il est possible de sçavoir de leurs vertus & de leurs exploits, à peine en connois-je peut être la dixième partie : j'aurai bien du plaisir du moins à chanter le peu que

Turpin m'en apprend ; car j'ai la même ardeur à célébrer vos vertus, ô femmes illuſtres ou charmantes ! que j'en aurai toujours pour vous ſervir & pour vous adorer.

Roger, comme je vous l'ai déjà dit, étoit prêt à ſe ſéparer des deux guerrières ; il avoit retiré Baliſarde du cyprès, lorſqu'il courut aux cris que tous les trois ils avoient entendus dans la vallée prochaine. Plus ils s'avancèrent, & plus ils entendirent redoubler ces plaintes : ils trouvèrent enfin trois femmes très-embarraſſées de leur contenance, & dont les ajuſtemens étoient bien étrangement dérangés. Quelques coquins, peu courtois, leur avoient coupé tous leurs vêtemens depuis la ceinture ; & les pauvres créatures ſe tenoient aſſiſes par une modeſtie qu'elles ne pouvoient entièrement conſerver, & qui leur faiſoit bien douloureuſement connoître tout le danger qu'elles couroient à ſe lever. De même que le fils de Vulcain qui vint au monde ſans mère, & que la chaſte Pallas eut la généroſité de faire élever par Aglaure, inventa l'art des petits chars pour cacher ſes pieds d'aigle ; ainſi ces trois jeunes femmes s'étoient aſſiſes ſur le gazon le plus touffu. Les deux magnanimes guerrières furent très-ſcandaliſées d'un ſpectacle ſi déshonnête ; leurs joues prirent une couleur plus vive que celle de la roſe du printems. Bra-

damante regardant enfin leur viſage qu'elles tenoient baiſſé ſur leur ſein, reconnut Ulanie, cette même jeune Dame que la Reine de l'iſle perdue envoyoit en France ; elle crut reconnoître auſſi les deux autres pour être de ſa ſuite. Eh! grands Dieux ! dit-elle modeſtement, ma chère Ulanie, quel eſt l'infâme ſcélérat, aſſez inique, aſſez déloyal pour vous avoir arraché des voiles ſi néceſſaires aux ſecrets qu'on ne doit point révéler ? ... Ulanie fut bien contente lorſqu'elle reconnut la guerrière au ſon de ſa voix, comme à ſes armes. Hélas ! dit-elle, ce ſont de bien méchantes gens qui demeurent dans un château voiſin ; car, outre l'infamie qu'ils ont commiſe en coupant nos robes, les vilains nous ont bien battues, & nous ont fait encore mille autres affronts plus outrageans que leurs coups. J'ignore ce que le bouclier d'or eſt devenu, ni ce qu'ils ont fait de ces trois pauvres Rois qui ſont reſtés pendant une ſi longue route avec nous ; peut-être ſont-ils morts ou priſonniers tous les trois. Quoiqu'il ſoit, en vérité, bien fâcheux de marcher à pied, vêtues comme nous le ſommes, je m'étois miſe en chemin pour aller trouver Charlemagne ; ce grand Prince ſeroit ſûrement touché de nous voir en cet état, & ne différeroit pas à nous venger d'un pareil affront.

Les deux guerrières & Roger, qui n'étoient

pas moins humains que courageux, furent si surpris de tout ce qu'ils voyoient & venoient d'entendre, que l'injure faite à ces trois Dames leur parut plus grande de momens en momens : ils en murmurèrent entr'eux ; &, prenant le parti d'abandonner toute autre affaire, ils n'attendirent pas que la Dame Islandoise les en priât, pour voler à sa vengeance. Ils lui dirent de leur montrer le chemin du château ; mais tous les trois s'étant promptement dépouillés de leurs cottes d'armes, ils les donnèrent à ces trois Dames infortunées, pour leur servir du moins de quelque défense. Bradamante prit Ulanie en croupe ; Roger & Marphise en firent autant pour les deux autres ; & les trois Islandoises & les cottes d'armes s'arrangèrent de leur mieux pour se mettre en chemin.

Ulanie montra celui de la citadelle à Bradamante, qui la consola de son mieux, & lui promit de la venger. Ils sortirent de la vallée, suivirent un chemin tortueux, & marchèrent sans s'arrêter jusqu'au coucher du soleil. Ils se retirèrent pour passer la nuit dans un village, & n'eurent point à se plaindre, ni des lits, ni du souper ; mais ce qui les surprit beaucoup, ce fut de ne voir que des femmes dans ce hameau ; pas un vieillard, pas un petit enfant même ne parut à leurs yeux.

Jaſon & ſes Argonautes ne furent pas plus ſurpris de ne pas trouver un ſeul homme dans l'île de Lemnos, dont les habitantes cruelles avoient maſſacré pères, frères, époux, & juſqu'à leurs enfans mâles, que Roger & ſes compagnes de voyage le furent de trouver ce hameau pareillement dépeuplé. On eut ſoin de remplacer promptement les cottes d'armes par des vêtemens d'étoffes un peu groſſières, mais toujours fort utiles pour celles qu'on avoit forcées de s'en paſſer. Roger s'adreſſant à l'une des habitantes du hameau, la pria de lui dire quel raiſon ou quel ordre avoit exclu tous les hommes de ce lieu ; cette femme lui répondit en ces mots :

Seigneur, vous nous voyez ici ſans aucun homme avec nous, & vous ſentez combien il nous doit être cruel de ne pouvoir prendre ſoin de nos pères, de coucher ſeules, & de ne plus careſſer nos enfans ; c'eſt l'ordre abſolu de notre cruel Tyran qui nous prive de remplir les devoirs les plus doux de la vie. Nous ſommes nées ſur ſes terres qui ne ſont qu'à deux lieues d'ici : le méchant homme nous en a bannies ; & c'eſt après nous avoir fait eſſuyer mille actes de ſa violence, que nous ayant toutes exilées ſur cette frontière, il nous a ſéparées de tous ceux qui nous étoient chers, en leur défendant,

ſous peine de la vie, de s'approcher jamais de notre retraite. Ce Tyran hait de nous juſqu'au nom de femme; notre préſence eſt tellement odieuſe pour lui, qu'il ſemble qu'elle le rende malade : les arbres ſe ſont dépouillés déja deux fois de leur verdure, depuis qu'il a fait cette loi barbare, que rien n'a pu changer juſqu'à ce jour. Tous ſes ſujets le craignent autant que la mort; il eſt d'une taille giganteſque; cent hommes robuſtes ne pourroient pas lui reſiſter; & s'il traite ſes malheureuſes ſujettes avec tant de barbarie, il eſt encore plus cruel pour les femmes étrangères. Si votre honneur vous eſt cher, & ſi ceux & celles qui vous accompagnent veulent éviter les plus mortels affronts, croyez-moi, n'allez pas plus loin, & prenez promptement une autre route.

Marganor eſt le nom de ce Tyran, (continua-t-elle;) maître d'un fort château, il y ſurpaſſe la cruauté de Néron : s'il aime à répandre le ſang humain, il aime bien plus encore à répandre le nôtre; il en paroît avide autant qu'un loup vorace l'eſt de celui d'un agneau. Les femmes qu'il traite le moins cruellement ſont chaſſées de la citadelle, après avoir eſſuyé mille outrages.

Les deux guerrières & les Iſlandoiſes, deſirant vivement ſavoir d'ou pouvoit naître une

pareille rage dans Marganor, Roger pria la même femme de leur en dire la raiſon; & c'eſt ainſi qu'elle commença ſon Hiſtoire.

Marganor, leur dit-elle, fut dès ſa naiſſance injuſte, orgueilleux & cruel; mais il fut un tems où ſes défauts furent cachés. Il avoit deux fils qui ne tenoient rien des mœurs féroces de leur père; ils aimoient & recevoient bien les étrangers; leur cour étoit polie; ils s'y montroient affables; &, quoique leur père fût avare, il les aimoit aſſez pour leur prodiguer ce qu'ils déſiroient pour ſatisfaire leur généroſité. Ceux qui venoient alors dans cette petite cour, étoient accueillis avec tant d'honneurs, qu'ils faiſoient en partant l'éloge des deux frères, que leurs vertus naiſſantes avoient déjà fait décorer de l'ordre de la Chevalerie. L'un s'appeloit Cylandre; l'autre portoit le nom de Tanacre. Tous les deux étoient braves, beaux & bien faits; ils euſſent peut-être mérité toujours des louanges, s'ils n'euſſent été ſéduits par l'amour, & ſi cette paſſion dangereuſe ne les eût entraînés par ſa violence à commettre des actes qui noircirent la réputation qu'ils avoient commencé de s'acquérir. Un Chevalier de la Cour Impériale de Grèce, arriva dans le château de Marganor avec une Dame de la plus rare beauté; Cylandre en devint ſi follement amoureux, qu'il

crut perdre la vie ſi cette paſſion étoit malheureuſe, & ſi cette Dame s'éloignoit de la Cour de ſon père. Il avoit tenté vainement toutes les prières ſi touchantes que font les Amans ; il fut aſſez inſenſé pour oſer employer la force ; &, lorſque le Chevalier Grec partit, il fut l'attendre à quelque diſtance, pour enlever de ſes bras celle qu'il conduiſoit ſous ſa garde. Dès qu'il le vit approcher, il courut ſur lui la lance en arrêt. Il ne doutoit point de le porter par terre du premier coup, & d'enlever ſa Dame ; mais ce Chevalier, expert & valeureux, lui paſſa le fer de ſa lance au travers du corps : il tomba mort ; ſon corps fut rapporté ſur un brancard baigné des larmes amères de Marganor, & dépoſé dans le tombeau de ſes pères. Cet événement fâcheux cependant ne changea rien au ton ordinaire de la Cour ; Tanacre n'étoit ni moins prévenant, ni moins aimé que ſon frère ; & la même année un jeune Baron voiſin vint chez Marganor avec ſa nouvelle épouſe, qu'il ſembloit que l'Amour & les Graces euſſent embellies de leurs mains. Elle étoit auſſi vertueuſe que belle ; elle ſe nommoit Druſille, & le Baron de Longueville ſe nommoit Olindre. Cet époux étoit un Chevalier accompli. Tous les deux s'adoroient dès leur enfance, & venoient d'être couronnés par l'hymen, l'amour & les plaiſirs.

Tanacre, ſans avoir (comme il l'auroit dû) la mort de ſon frère toujours préſente devant les yeux, conçut un amour effréné pour la belle Druſille; mais, déſeſpérant d'enlever ſon cœur à l'aimable époux qu'elle adoroit, il prit le parti d'imiter en parti ſon coupable frère. Cependant il ne voulut pas courir de riſque avec le jeune & brave Olindre; tout ſentiment d'honneur s'éteignit en lui, les vices de ſon père ſemblèrent inonder tout-à-la-fois ſon cœur; il n'écouta plus que les projets coupables qui lui furent inſpirés par ſon ame, devenue tout-à-coup ſi criminelle. Tanacre eut la lâcheté de faire embuſquer vingt hommes armés ſur le chemin qu'Olindre devoit prendre pour retourner à Longueville avec ſon épouſe; il le fit entourer par les vingts aſſaſſins qu'il avoit conduits lui-même; &, malgré ſa valeur & ſa longue défenſe, ce jeune guerrier perdit la vie. Tanacre, dès qu'Olindre fut expiré, ſaiſit la jeune épouſe qui demandoit la mort: il l'enleva malgré ſes cris; mais, s'étant arraché de ſes bras, elle courut ſe précipiter dans un vallon: elle fut aſſez malheureuſe pour n'y pas trouver la fin de ſes peines; & bleſſée à la tête, meurtrie dans tout ſon corps, Tanacre la fit rapporter au château ſur un brancard, prit tous les ſoins néceſſaires pour conſerver ſes jours; & voyant bien qu'il ne pouvoit avoir

pour

pour maîtresse une Dame d'un si haut parage, il fit tous les préparatifs de son hymen avec elle, pendant le tems que d'habiles médecins s'occupoient à la guérir de ses blessures.

Tanacre, continua la même femme, ne cessoit de parler de son repentir & de la violence de son amour à la belle Drusille : je passerai mes jours, lui disoit-il, à réparer les maux que je vous ai faits ; mais tout ce qu'il pouvoit dire à Drusile, ne faisoit qu'animer la rage que son cœur avoit contre lui ; elle ne desiroit, ne cherchoit que des moyens sûrs de donner la mort à l'assassin de son époux. Bientôt elle connut qu'elle ne pouvoit y réussir que par la feinte : elle prit donc sur elle d'avoir un air plus doux avec Tanacre, de lui faire croire qu'elle oublioit Olindre, & de lui donner l'espérance qu'elle s'en consoleroit avec lui ; son visage annonçoit qu'elle oublioit son injure, tandis que son cœur appelloit la vengeance. Plusieurs projets se présentèrent à son esprit, mais elle n'en trouvoit aucun dont la réussite lui parût assez certaine ; le seul auquel à la fin elle s'arrêta, fut de mourir elle-même en donnant la mort à Tanacre ; & le sacrifice d'une vie malheureuse ne lui coûta rien, lorsqu'elle put s'assurer que sa mort entraîneroit celle de son ennemi. Dès

qu'elle eut pris ce parti funeſte, elle fit tout au monde pour le faire réuſſir ; ſon air devint plus riant ; elle entendit parler ſans trouble des nouvelles noces qui ſe préparoient pour elle ; ſa parure même ſembla plus recherchée qu'à l'ordinaire ; & lorſque Tanacre lui parla du jour de ſon hymen : J'eſpère du moins, Seigneur, lui dit-elle, que vous m'accorderez que ces noces ſe faſſent ſelon l'uſage du lieu de ma naiſſance. Cependant le pays de Druſille n'admettoit aucune cérémonie qui lui fut particulière, & ce n'étoit qu'un menſonge adroit qu'elle avoit inventé pour aſſurer ſa vengeance. La veuve qui ſe remarie, dit-elle à Tanacre, doit commencer par appaiſer les mânes de ſon époux ; elle doit faire célébrer des ſervices pour lui dans l'Egliſe qui lui ſert de tombeau ; c'eſt à la fin de cet Office qu'elle reçoit l'anneau de la main de ſon nouvel époux : le Prêtre officiant doit avoir une coupe de vin toute prête, qu'il bénit, & ſur laquelle il prononce des oraiſons ; il remet enſuite cette coupe à l'époux, qui la préſente à celle qui reçoit ſa main, & qui doit boire la première. Tanacre ſe ſoucie très-peu des cérémonies qui doivent être obſervées à ſon mariage, pourvu qu'il s'accompliſſe promptement ; le ſcélérat n'imagine pas que Druſille veuille venger

ainſi la mort d'Olindre ; il n'eſt occupé que de ſes deſirs ; il conſent à tout pour hâter ſon bonheur.

Druſille avoit à ſon ſervice une vieille femme qui l'avoit ſervie depuis ſon enfance : Apporte-moi, ma chère bonne, lui dit-elle, de ce poiſon actif que tu ſais ſi bien compoſer ; porte-le moi dans un vaſe. J'ai trouvé le plus ſûr moyen pour qu'il donne la mort au traître fils du Tyran, je ſais après par quel moyen nous nous ſauverons toutes les deux ; mais je n'ai pas à préſent le tems de te le dire. La vieille obéit à ſes ordres, prépara le poiſon, & Druſille le reçut de ſa main ; elle le méla dans un vin doux & parfumé de l'île de Minos, & le conſerva précieuſement pour le jour fatal de ſes noces. Elle vint au Temple parée de pierreries & d'habillemens ſuperbes ; elle avoit fait élever ſur deux colonnes la repréſentation d'Olindre, & l'on commença l'Office des Morts à ſon intention. Tous les principaux de la ville & des environs formoient un grand concours dans le Temple, où Marganor entra ſuivi de ſes favoris, & conduiſant ſon fils par la main avec un air de ſatisfaction & de gaieté qui paroiſſoit rarement ſur ſon viſage.

Lorſque les obsèques d'Olindre furent finies, le Prêtre apporta le vin préparé dans une coupe

d'or ; Druſille en but une partie, & préſenta, d'un air doux & riant, le reſte de la coupe à Tanacre ; il eut l'air d'être pénétré de joie en prenant la coupe, & la vuida toute entière. Tanacre la remit auſſitôt entre les mains du Prêtre, & ſe retournant vivement vers Druſille, il lui tendit les bras. La veuve d'Olindre alors changeant tout-à-coup & d'air & de langage, le repouſſa avec violence ; ſes yeux ſont allumés ; ſon beau viſage eſt défiguré par la fureur & le déſeſpoir : Fuis loin de moi, traître, s'écria-t elle !... Me croyois-tu donc aſſez foible pour te donner ma foi, pour me rendre au ſcélerat qui m'a plongée dans le déſeſpoir ? Frémis, apprends que tu meurs de ma main ; apprends que cette main t'a préſenté le poiſon que tu portes dans ton ſein. Vas, ta mort eſt encore trop douce pour punir l'horreur de ton crime. Que n'ai-je pu porter plus loin ma fureur contre le bourreau de mon époux & le mien ! Mon ſeul regret, c'eſt de n'avoir pu t'arracher de ma main ton cœur lâche & barbare. Pardonne-moi, cher Olindre, de m'être ſoumiſe à feindre !... Je n'avois que ce ſeul moyen de te venger. Et toi, monſtre ! vas ſubir dans les enfers la juſte punition de tes crimes ; ſi j'y ſuis précipitée, j'y jouirai du moins de voir les tourmens qui t'y ſont préparés !... Alors élevant ſes yeux

vers la représentation d'Olindre : Reçois cette victime, ô cher époux ! de la main de celle qui meurt pour te venger ; obtiens de l'Eternel qu'il me reçoive avec toi de son sein ; dis-lui que j'ai du moins le mérite d'offrir à ses pieds la dépouille opime du plus noir de tous les ennemis de sa justice & de sa loi, & que c'est une œuvre méritoire que de purger la terre des scélérats qui bravent sa colère & sa vengeance !... Drusille à ces mots expira : son visage livide portoit encore quelques signes du plaisir que la punition du meurtre d'Olindre avoit porté dans son ame. Tanacre en ce moment expiroit aussi ; &, comme il avoit bu les deux tiers de la coupe, il est à présumer que sa mort précéda de quelques instans celle de Drusille.

Marganor (poursuivit la villageoise) avoit retenu dans ses bras son fils Tanacre, en le voyant chanceler, & ne s'étoit occupé qu'à le secourir ; mais au moment qu'il le vit expiré, qu'il connut qu'il avoit perdu ses deux fils, & que tous les deux étoient péris par le fatal amour qu'ils avoient eu pour deux femmes, l'amour paternel, la colère & le désespoir excitèrent un orage si furieux dans son cœur, qu'il s'élança pour massacrer Drusille ; mais, voyant qu'elle étoit expirée, ce furieux exerça sur son

corps mille cruautés inutiles pour assouvir en partie sa rage.

Semblable au serpent qui mord le fer d'une lance dont il est frappé, furieux comme un dogue qui brise sous ses dents les pierres qu'on lui lance, Marganor exhale une vaine rage, en portant ses coups sur un corps insensible. Il quitte enfin ce reste inanimé de Drusille; &, voyant le Temple rempli de femmes, non-seulement sa rage se soutient, mais elle semble augmenter; il tire son large cimeterre, il tombe sur nous sans en distinguer aucune. Nous fuyons toutes, en jetant des cris lamentables; mais, avant que ses amis aient pu retenir sa folle rage, plus de trente femmes avoient déja perdu la vie. Ramené dans son palais, entouré par ses amis, & par les habitans qui lui demandoient à grands cris la vie de leurs mères, de leurs épouses & de leurs filles, il prit le parti, pour nous éloigner toutes de sa vue, de nous exiler à deux lieues du pays qu'il habitoit, sans qu'il nous fût jamais permis de nous en rapprocher. Toutes nos familles se trouvèrent séparées, & nous restâmes privées de ces unions si douces qui sont le soutien & qui font le bonheur de la vie. Si nos époux, si nos fils osent aller contre sa défense, en s'approchant furtivement

de nos habitations où règnent la triſteſſe & les regrets, ils ſont cruellement punis. Ce tyran établit de plus dans ſon château la plus inique de toutes les coutumes : cette loi porte que toute femme qui paſſera près de ſon château ſera priſe, battue de verges, & qu'on la chaſſera du pays, après avoir coupé ſes jupes au-deſſus de ſa ceinture; mais ſi quelque femme oſe ſe préſenter ayant quelque Chevalier pour eſcorte, Marganor la traîne lui-même ſur le tombeau de ſes fils, & l'immole à leurs mânes : pour les Chevaliers, il les fait déſarmer & couvrir de fers. Mille hommes armés qu'il entretient pour ſa garde, le mettent en état de ſoutenir cette coutume barbare : cependant, ſi quelqu'un de ces Chevaliers veut jurer ſur l'autel d'être, pendant le reſte de ſa vie, le plus mortel ennemi des femmes, il lui fait rendre ſon cheval, ſes armes & ſa liberté. Croyez-moi donc, Seigneur, (continua cette même femme, les larmes aux yeux) ſi vous ne voulez pas ſacrifier ces Dames à ſa barbarie, ſi vous deſirez conſerver votre liberté, gardez-vous bien d'approcher le château d'un Tyran, dont le pouvoir & la force égalent l'injuſtice & la cruauté.

Les guerrières, qui d'abord avoient été bien attendries par l'hiſtoire de Druſille, ſentirent naître en leur ame une juſte fureur; & ſi la

nuit ne les eût arrêtées, elles eussent volé sur le champ pour punir Margánor. Elles passèrent donc le reste de la nuit dans le village; mais, dès que l'aurore annonça le retour du soleil, les guerrières & Roger suivis des trois Islandoises, reprirent leurs armes & marchèrent au château.

Ils commençoient à prendre cette route, lorsqu'un bruit de chevaux qu'ils entendirent dans le fond du vallon, excita leur curiosité: bientôt ils virent arriver, par un chemin étroit, une vingtaine d'hommes armés qui menoient une vieille femme condamnée aux plus cruels supplices; & quelques femmes du village la conduisirent aussitôt pour être cette vieille suivante de Drusille, dont la main avoit préparé la mort de Tanacre. Cette vieille, ayant eu quelque inquiétude sur le projet de sa maîtresse, n'étoit point entrée dans le Temple avec elle; & la rumeur soudaine qui s'éleva la fit sortir promptement de la ville, & chercher sa sûreté dans une prompte fuite. Marganor ayant appris par ses espions, qu'elle s'étoit réfugiée en Autriche, fit tenter l'avarice d'un vieux Baron qui la livra dans ses mains, quoiqu'il l'eût assurée de la tenir sous sa garde; & Marganor sentoit une joie barbare, en pensant qu'il la verroit brûler à petit feu. Le Baron Allemand avoit fait mettre

la vieille dans une eſpèce de ballot, pour qu'on ne connût point qu'il trahiſſoit ſa foi: ſes gens l'avoient conduite ainſi juſqu'à Conſtance, où ceux de Margenor s'étoient trouvés pour la recevoir; & le tyran eſpéroit bien pouvoir aſſouvir ſa rage ſur elle. De même que le beau fleuve qui deſcend & tire ſa ſource du Véſule, devient plus fort & plus rapide, lorſqu'ayant reçu dans ſon lit les eaux du Lambro, de l'Adda, du Téſin, il roule leur onde jointe à ſes premiers flots; ainſi tout ce que les guerrières apprirent de nouveau ne fit qu'exciter encore plus vivement leur colère; & le nombre des ſoldats qui pouvoient défendre le tyran ne les retint pas un moment dans le projet de le punir: elles ſe promettoient bien même de lui faire expier ſes forfaits, en le livrant au ſupplice le plus long & le plus douloureux. Ils convinrent de commencer par délivrer la vieille; ils fondirent ſur ceux qui la gardoient; & les premiers qui tombèrent ſous les coups terribles des guerrières épouvantèrent aſſez les autres, pour jeter leurs armes & prendre la fuite: ils abandonnèrent la vieille, comme le loup qui vient de ravir un agneau. le laiſſe tomber pour fuir plus rapidement les chiens & les bergers qui le pourſuivent: pluſieurs même laiſsèrent leurs chevaux pour ſe cacher plus facilement; & Roger choiſit

promptement trois de ces chevaux pour monter les trois Iſlandoiſes qu'ils portoient en croupe, & qui non-ſeulement fatiguoient leurs courſiers, mais qui pouvoient les gêner en combattant.

Libres, après cette première expédition, ils prirent le chemin du château, ſe faiſant ſuivre par la vieille qu'ils voulurent avoir pour témoin de la vengeance qu'ils croyoient devoir à Druſille. La vieille jettoit les hauts cris, & ne vouloit point marcher avec eux, tant elle aimoit encore la vie; mais Roger ſe divertit à l'enlever de terre, & l'emporta ſur la croupe du vigoureux Frontin.

Ils arrivèrent bientôt dans une ville baſſe fort riche & bien bâtie, qui n'avoit ni remparts ni foſſés pour la défendre: une petite montagne qui paroiſſoit formée d'un ſeul rocher, s'élevoit au milieu de cette ville, & portoit ſur ſa cime le fort château de Marganor: dès qu'ils furent entrés dans cette cité, quelques ſoldats de garde fermèrent la barrière, & d'autres corps-de-garde fermèrent de même les autres défenſes qui terminoient les différentes iſſues de cette ville.

Marganor parut auſſitôt à la tête d'un grand nombre de fantaſſins & de cavaliers, & leur commanda, d'un air menaçant, de ſe ſoumettre à l'inſtant à la coutume qu'il avoit établie. La redoutable Marphiſe, ainſi qu'elle l'avoit obtenu

de Bradamante & de Roger, courrut ſur Marganor, pour toute réponſe ; & ſans daigner baiſſer le fer de ſa lance, ni tirer ſon épée, elle lui porta ſur la tête un ſi furieux coup de ſon poing couvert d'un gantelet, qu'elle le renverſa tout étourdi ſur la croupe de ſon cheval. Dans le même moment, Roger & Bradamante fondirent ſur les troupes de Marganor ; Roger en perſa ſix de ſa lance : les cinq premiers furent abattus morts par différentes bleſſures ; ſa lance ſe briſa dans le corps du ſixième qui s'enfuyoit. Bradamante de ſon côté renverſoit ou perçoit tous ceux qu'elle frappoit avec la lance d'or ; & bientôt tous les gens armés de Marganor, & juſqu'au peuple même, tous s'enfuirent, les uns vers le château, les autres hors de la ville ; & les égliſes ſe remplirent de ceux qui cherchoient un aſyle : dans un inſtant on ne vit pas un homme au milieu de la place où Marganor avoit paru. Marphiſe pendant ce tems lioit fortement les mains derrière le dos à ce tyran ; elle appella la vieille, elle le lui remit entre les mains. Alors, bien raſſurée, la vieille ne ſentit que le plaiſir d'avoir Marganor ſous ſa puiſſance. Roger & les guerrières furent un moment tentés de mettre la ville en feu : mais, réfléchiſſant que Marganor étoit ſeul coupable, ils prirent le parti de faire grace aux habitans,

s'ils vouloient renoncer à la coutume qu'il avoit établie.

Les habitans conſentirent ſans peine à l'aboliſſement d'une coutume & d'une loi qu'ils déteſtoient eux-mêmes ; ils calmèrent le courroux de l'impétueuſe Marphiſe qui d'abord vouloit tout brûler & ſaccager, en lui repréſentant combien ils avoient ſouffert eux-mêmes d'une loi barbare, à laquelle ils n'avoient obéi que parce que le peuple eſt toujours forcé de ſuivre celle du plus fort. En effet, les malheureux ſujets de Marganor n'obéiſſoient qu'en frémiſſant à ce tyran qui les avoit mis au point de ſe défier les uns des autres, par la récompenſe qu'il donnoit aux délateurs de ceux qui murmuroient contre lui : l'un perdoit ſes biens, l'autre ſon honneur, & quelques-uns étoient livrés au ſupplice. Les cris de ce peuple malheureux s'étoient élevés juſqu'au Ciel ; & la Juſtice divine, également infinie dans ſes récompenſes & dans ſes juſtes punitions, venoit d'abattre ſous ſon glaive la tête coupable de ce tyran odieux. Le peuple, qui paſſe facilement de la crainte à la fureur, prouva bien en cette occaſion, que tout le monde ſe jette, la cognée à la main, ſur l'arbre déraciné par les vents. Marganor ſervit d'un exemple de plus à ceux dont l'avarice, la violence & l'injuſtice rendent leurs ſujets malheu-

reux. Grands & petits, il ne fut aûcun des habitans qui ne vît avec la joie la plus vive ce tyran puni de ſes forfaits. Ceux dont ſa main cruelle avoit maſſacré celles qui leur étoient chères, couroient ſur lui pour le mettre en pièces; mais Bradamante & Marphiſe, qui vouloient lui faire ſubir une punition plus longue de tant de crimes accumulés, le défendirent de la première fureur de ces habitans irrités: elles firent remettre Marganor tout nu, bien garotté, entre les mains de la vieille qui ſe plut à lui déchiqueter le dos & les épaules avec un poinçon. Les trois Dames Iſlandoiſes, ſe ſouvenant auſſi de l'affront qu'elles avoient reçu & peut-être ayant quelques raiſons ſecrettes pour être furieuſes qu'on pût ſe reſſouvenir de ce qu'elles n'avoient pu cacher au grand jour, ſe jettèrent à leur tour ſur lui, & deſiroient alors avoir les griffes des ours blancs de leur île pour le déchirer; car une femme ne pardonne jamais les affronts qu'elle a reçus, ni même ceux qu'elle a mis en droit qu'on puiſſe lui faire; elles ſe ſervirent même de leurs dents pour punir Marganor de l'indécence & de l'immodeſtie de ſes procédés.

Marganor étoit alors la fidèle image d'un de ces torrens furieux qui ſe précipitent des montagnes, lorſque les neiges accumulées ſe fon-

dent tout-à-coup, frappées par le ſoleil; dans ſa chute rapide, ce torrent fougueux bondit de rochers, en rochers, les blanchit d'écume, les déracine, les entraîne avec les arbres qu'il briſe dans ſa chute; il porte au loin ces débris accumulés dans la plaine, & leur poids & la rapidité des eaux entraîne les cabanes & les moiſſons : mais enfin les eaux, en s'étendant ſur des terreins unis, perdent leur volume & leur rapidité; & les enfans, que ſes ravages avoient ſi vivement effrayés, ſe plaiſent à braver alors ſa première fureur, & le paſſent en riant & ſe mouillant légèrement les pieds. C'eſt ainſi que ce cruel Tyran, dont le ſeul nom faiſoit trembler, ſe trouve tellement abattu par ſes chaînes & par la haine publique, que juſqu'aux timides enfans inſultent à ſon malheur, & lui font ſentir leurs atteintes, en ſe ſervant de leurs foibles mains pour arracher ſa barbe ou ſes cheveux.

Roger & ſes deux braves compagnes, étant montés dans le Château, trouvèrent des richeſſes immenſes, le bouclier d'or & les Rois du Nord, compagnons d'Ulanie, qui ne portoient aucune arme depuis que Bradamante les avoit renverſés deux jours de ſuite. Il eſt bien à croire qu'il fut heureux pour ces Princes de n'être pas en état d'attaquer Bradamante; ils euſſent été vraiſemblablement renverſés une troiſième fois.

Mais il leur fut plus heureux encore de n'être pas armés lorſqu'ils furent pris avec Ulanie; les pauvres Iſlandoiſes auroient été immolées ſur le tombeau d'Olindre : du moins elles en furent quittes pour voyager un peu trop immodeſtement, & pour quelques autres petits déſagremens que des ſoldats impolis avoient pu leur faire eſſuyer, mais deſquels heureuſement il ne reſtoit aucune marque. Les guerrières remirent le bouclier d'or, & comblèrent de dons la bonne Ulanie & ſes deux compagnes; ils firent jurer aux habitans, non-ſeulement d'abolir la coutume, mais de courir promptement chercher & conſoler leurs épouſes affligées; ils leur firent jurer de plus, de ne laiſſer entrer dans leur ville aucun Chevalier, ſans exiger de lui le ſerment de ſervir toute ſa vie les Dames, & de combattre ceux qui ſeroient ſoupçonnés de les haïr: Marphiſe leur dit même qu'elle reviendroit avant la fin de l'année, & les menaça de ſa vengeance, s'ils n'obéiſſoient pas exactement à ſes ordres. Tous les trois après furent enſemble, accompagnés d'un nombreux Clergé, pour retirer le corps de Druſille du cloaque où Marganor l'avoit fait jeter; &, rendant à ſa mémoire les plus grands honneurs, elles le firent enſevelir avec le corps de ſon époux dans un riche tombeau. Marphiſe

ayant apperçu près d'un temple une colonne élevée, ſur laquelle le Tyran avoit fait inſcrire ſa loi cruelle, s'en ſervit, de concert avec Bradamante, pour porter le trophée des armes de Marganor; &, faiſant briſer ſon inſcription, elles firent graver, ſur cette même colonne, la nouvelle loi qu'elles venoient de proclamer; & ce même monument de la mort & de l'ignominie dont les femmes étoient menacées, devint celui de leur triomphe. Les deux guerrières partirent enſuite avec Roger, & ſe ſéparèrent d'Ulanie, qui voulant paroître devant Charles avec décence, s'occupoit avec ſes compagnes à ſe préparer de riches vêtemens. On ſait que Marganor étoit reſté ſous ſa garde: ne voulant pas le laiſſer ſouffrir plus long-tems, & craignant que ce barbare ne nuisît encore à quelque femme, elle le fit precipiter du haut d'une tour. Mais ceſſons de parler d'Ulanie, pour ſuivre les guerrières & Roger, qui prennent le chemin de la ville d'Arles: ils marchèrent le reſte du jour, & tinrent, une partie du ſuivant, la même route juſqu'à l'endroit où, ſe partageant en deux branches, ils reconnurent qu'une de ces routes conduiſoit à la cité d'Arles où Roger devoit ſe rendre, & l'autre au camp de Charles. Ce fut là que les deux tendres Amans renouvelèrent

velèrent mille fois leurs ſermens, & ſe ſéparèrent en s'embraſſant. Marphiſe & Bradamante ſe rendirent près de Charles, Roger près d'Agramant; & moi je ſaiſis cette bonne occaſion de me taire pour quelques momens.

Fin du trente-ſeptieme Chant.

CHANT XXXVIII.

O VOUS qui daignez écouter mes Chants avec plaiſir ! Dames aimables, qui joignez l'honneur & les ſentimens épurés aux graces de votre ſexe ! peut-être la ſéparation ſubite de Roger d'avec celle qu'il adore, vous fait-elle autant & peut-être plus de peine encore qu'à Bradamante; peut-être accuſez-vous dans votre cœur ce loyal Amant de n'être pas aſſez vivement épris. Je penſerois comme vous, ſi quelque intérêt particulier eût déterminé Roger à s'éloigner de la fille d'Aymon; & toutes les richeſſes de Créſus, tous les tréſors des deux mondes, ne doivent pas ſéduire par leur attrait, l'Amant fortuné qui peut voir ſans ceſſe l'objet qu'il adore. Mais cet honneur qui vous eſt ſi cher, cet honneur rigide qu'un Chevalier doit conſerver aux dépens de ſa vie, aux dépens de ſon amour même, rend l'aimable Roger digne d'être également plaint & loué par votre bouche. Si Bradamante ſe fût trop fortement oppoſée à ſon départ, ne diriez-vous pas vous-même qu'elle n'étoit occupée que d'elle, & que Roger n'étoit pas véritablement aimé ? L'Amante eſtimable & tendre,

quoique l'amour lui rende ſon Amant auſſi cher que ſa propre vie, ſera toujours jalouſe de ſon honneur ; elle ſait qu'il lui doit être plus précieux que le jour même ; elle ſe ſacrifiera toujours pour le lui laiſſer conſerver avec gloire. Roger fit ſon devoir en retournant près d'Agramant ; ce Prince n'avoit point partagé la fureur d'Almont ; il l'avoit armé Chevalier, & l'avoit toujours comblé de faveurs & de diſtinctions honorables. Oui, Roger fit bien d'obéir au devoir qui le rappeloit auprès de ſon Empereur ; & Bradamante ſe montra digne de ſon ſang & de ſa renommée, en ne le retenant point auprès d'elle : elle étoit trop sûre que rien ne peut réparer l'honneur quand il eſt perdu ; d'ailleurs ; ne l'étoit-elle pas également, que l'amour, tôt ou tard, ramèneroit Roger à ſes pieds, amoureux & fidèle ? Son amant retourna donc près d'Agramant, qui raſſembloit dans Arles les débris de ſon armée.

Marphiſe & Bradamante qui s'étoient liées de l'amitié la plus tendre, retournèrent enſemble près de Charlemagne ; ce Prince raſſembloit toutes ſes forces pour donner un aſſaut général à la ville d'Arles, & pour terminer, dans une ſeule action, la longue guerre qu'il ſoutenoit contre les Sarafins.

Dès que Bradamante parut & fut reconnue

dans le camp de Charles, ſon arrivée fit élever des cris de joie : tous les guerriers la révéroient; elle étoit adorée du ſoldat ; chacun s'empreſſoit à lui rendre hommage. Lorſque Renaud apprit ſon arrivée, il accourut ſerrer dans ſes bras cette ſœur ſi chérie ; tous ſes autres frères ſe raſſemblèrent bientôt autour d'elle. Quand on ſut que la guerrière qui l'accompagnoit étoit cette célèbre Marphiſe, qui, des extrémités de l'Inde juſqu'à celle de l'Eſpagne, avoit mérité des palmes immortelles, toute l'armée quitta ſes tentes pour ſe trouver ſur ſon paſſage, & rendre des honneurs à ces deux belles guerrières.

Marphiſe mit un genou à terre en ſe préſentant devant Charles, & Turpin aſſure que ce fut pour la première fois de ſa vie qu'elle fit un acte pareil ; le ſeul fils de Pépin lui parut digne de cet hommage, quoiqu'elle eût vu les plus puiſſans Monarques du continent dans toute leur gloire. Charles lui fit l'accueil le plus honorable ; il étoit ſorti de ſon pavillon royal pour venir au devant d'elle ; il lui donna la main, & la fit aſſeoir à ſes côtés, au deſſus de ſes Pairs & de ſes hauts Barons. On renvoya la plus grande partie de ceux qui furent préſens à cette première entrevue ; il ne reſtoit près de Charles que les Paladins & les grands Seigneurs ; alors

Marphiſe, s'adreſſant à Charles, éleva ſa voix agréable en lui diſant ces mots : Très-haut, très-glorieux & très-auguſte Empereur, vous, qui du couchant à l'aurore, & qui des monts glacés de Scythie juſqu'aux rivages brûlans des Ethiopiens, faites révérer l'étendard triomphant de la Croix, je viens des extrémités de la terre pour admirer en vous, non-ſeulement le plus puiſſant Monarque de l'univers, mais auſſi celui que l'Eternel a doué de la plus haute ſageſſe. Je dois vous dire la vérité, grand Prince ! une ſecrette jalouſie m'avoit fait prendre les armes; je voyois avec peine un Monarque d'une autre religion que la mienne, devenir le plus puiſſant Souverain de la terre ; je l'ai ſouvent rougie du ſang des Chrétiens, & je fuſſe peut-être reſtée votre plus mortelle ennemie, ſi le Ciel ne me portoit à venir me ranger au nombre de vos ſujettes, au moment même où je me préparois à porter les armes contre vous. J'ai ſu pour la première fois, & par un événement dont je vous rendrai compte dans la ſuite, que je ſuis fille de ce brave Roger de Riſa, que le traître Bertrand, ſon frère, trahit avec tant de lâcheté : ma malheureuſe mère fut expoſée ſur une mer orageuſe lorſqu'elle me portoit encore dans ſon ſein ; elle me donna le jour au milieu des événemens les plus funeſtes : un ſavant Encha-

reur m'éleva juſqu'à l'âge de ſept ans, & je fus enlevée à ſes ſoins par des corſaires Arabes : ils me vendirent en Perſe comme une eſclave : le Roi qui m'acheta voulut me ravir l'honneur ; &, quoique bien jeune encore, je le punis en le privant du jour ; j'exterminai ſa Cour & ſa race coupable ; je m'emparai de ſon trône, & j'avois à peine deux mois au-deſſus de dix-huit ans, lorſque je me vis Souveraine de ſept Royaumes que j'avois conquis. Envieuſe alors de votre gloire, comme je l'ai dit, j'eſpérois réuſſir à l'abaiſſer ; mais ce que j'ai ſu depuis que je ſuis en France éteint non-ſeulement cette fureur injuſte, mais tout m'anime à vous aimer & à vous ſervir comme mon Seigneur & mon Maître, & comme un grand Prince auquel j'ai la gloire de tenir par le ſang. Roger fut pour vous, Seigneur, le parent & le ſerviteur le plus fidèle ; je vous conſacre comme lui, mon cœur & mon épée : cette envie qui me portoit à combattre vos Paladins, & à leur arracher les lauriers dont ils ſont couverts ; cette ardeur qui me portoit à la guerre ſe fait ſentir dans mon cœur contre Agramant, & contre tous ceux qui deſcendent des barbares qui ſe ſont couverts du ſang de mon père.

Marphiſe pourſuivit, en diſant à Charles qu'elle deſiroit d'être Chrétienne, & que dès

qu'il auroit vaincu le fils de Trojan, ſon deſſein étoit de retourner en ſes Etats pour faire embraſſer le Chriſtianiſme à ſes ſujets, & combattre & ſubjuguer ceux des Rois voiſins qui ne voudroient pas ſe ſoumettre à cette ſainte loi.

Charlemagne, qui n'étoit pas moins éloquent que brave, donna les plus grandes louanges à Marphiſe, & rendit le même honneur à la mémoire de ſon père, & de toute ſon illuſtre race : il approuva toutes ſes réſolutions ; & non-ſeulement, lui dit-il, je vous reconnois comme une parente dont je me fais honneur, mais auſſi comme ma propre fille... A ces mots, il ſe leva pour l'embraſſer encore ; & cette fois il la baiſa tendrement ſur le front, comme un père a coutume d'en uſer pour une fille chérie. Tous les Paladins de la maiſon de Mongraine & de celle de Clermont s'avancèrent pour rendre hommage à la belle & valeureuſe Marphiſe, qu'ils reconnurent alors pour être de leur illuſtre ſang, & Renaud ſur-tout, qui ſouvent avoit éprouvé ſa valeur pendant le ſiège d'Albraque. On ne peut exprimer quelle fut la joie du jeune Guidon le Sauvage, lorſqu'il revit cette belle guerrière ; Aquilant, Griffon & Sanſonnet, qui l'avoient vue combattre dans l'Iſle des femmes cruelles ; Maugis, Vivian & Richardet, qu'elle

avoit ſecourus contre Bertolas & les Mayençois ; tous à-la-fois entouroient la guerrière en lui rendant les plus tendres hommages. Charles ne s'en rapporta qu'à lui-même pour orner le lieu qu'il deſtinoit au baptême de Marphiſe ; il choiſit les Evêques & les grands Clercs les plus ſavans pour l'inſtruire de notre ſainte Loi.

Le lendemain l'Archevêque Turpin, vêtu de ſes habits pontificaux, verſa ſur la tête de Marphiſe l'eau ſalutaire : Charles la tint ſur les fonts. Mais il eſt tems à préſent de remplir le cerveau creux du bon Paladin Roland ; ſon bon ſens eſt prêt à deſcendre du Ciel dans une ampoule portée par l'aimable Prince d'Angleterre, qui ſe ſervoit alors du char d'Elie. Lorſqu'Aſtolphe fut deſcendu de la lune dans le Paradis terreſtre avec cette ampoule précieuſe, S. Jean lui fit connoître une plante merveilleuſe, avec laquelle il lui dit de toucher ſeulement les yeux du Roi de Nubie, & qu'elle ſuffiroit pour lui rendre la vue ; ce ſervice important, (ajouta l'Apôtre) joint à celui de l'avoir délivré des Harpies, portera ce Prince à vous donner une armée pour aſſiéger Biſerte. Alors S. Jean lui donna les moyens d'employer utilement ces troupes ſans expérience : Aſtolphe apprit auſſi de lui comment il pourroit paſſer ſans danger ces grands déſerts, où ſouvent l'on eſt enſeveli

ſous des montagnes de ſable ; & le bon & vieux Saint l'endoctrina de point en point ſur tout ce qu'il avoit à faire ; il le fit enſuite remonter ſur l'hypogriffe ; & le Paladin ayant bien remercié le Saint & reçu ſa bénédiction, partit, & dirigea ſon vol ſur la terre.

L'hyppogriffe s'étant approché des bords du Nil, ſuivit le cours de ce fleuve : Aſtolphe découvrit bientôt la Nubie, deſcendit dans la capitale, & fut rejoindre Sénapes. La joie du Roi fut extrême, lorſqu'il entendit la voix du Paladin qui l'avoit déja délivré de l'horrible perſécution des Harpies ; mais lorſqu'Aſtolphe toucha ſes yeux avec la plante qu'il avoit apportée du Paradis terreſtre, l'humeur épaiſſe qui les couvroit ſe diſſipa tout-à-coup ; & le premier mouvement de Sénapes, en voyant la lumière & le Paladin, fut de ſe jeter à ſes genoux & de l'adorer comme un Dieu.

Sénapes touché de la plus vive reconnoiſſance, lui donna cent mille hommes de plus que les troupes qu'Aſtolphe avoit demandées pour aller aſſiéger Biſerte, & s'offrit lui-même pour le ſuivre : ce Prince fut cependant très-affligé de ne pouvoir lui donner de la cavalerie ; ſes Etats fort riche en chameaux & en éléphans, étoient abſolument dépourvus de chevaux.

des brides propres à leur bouche, & des selles très-bien faites : il s'en trouva quatre-vingt mille cent & deux, tous vigoureux & bien faits, & jamais on n'a vu de plus belle remonte : le même nombre des fantassins de l'armée de Nubie, devint dans le moment un corps formidable de cavalerie.

Astolphe, se mettant à leur tête, répandit cette cavalerie en détachemens, qui se portèrent dans toute l'Afrique, &, selon l'usage, pillèrent, brûlèrent, massacrèrent, firent des prisonniers, & établirent des contributions jusqu'aux portes de Biserte.

Agramant avoit confié, jusqu'à son retour, la garde de ses Etats au Roi de Ferze, à celui d'Algazer, & à Branzard, Roi d'un autre pays. Tous les trois se mirent en défense contre l'attaque imprévue du Paladin. Branzard dépêcha sur le champ l'esquif le meilleur & le plus léger, avec ordre de se rendre promptement sur le rivage de Provence, pour avertir Agramant de l'irruption soudaine que le Roi de Nubie faisoit dans ses Etats. Le Capitaine de l'esquif fit une grande diligence, & joignit bientôt son Empereur, qu'il trouva serré de près dans Arles, dont l'armée de Charles n'étoit plus distante que d'un mille. Agramant, alors connoissant l'imprudence qu'il avoit faite de vouloir envahir les Etats du

fils de Pépin, tandis qu'il laiſſoit les ſiens expoſés à l'être, fit convoquer ſur le champ ſon conſeil. Après avoir froncé pluſieurs fois les ſourcils, il adreſſa principalement le diſcours ſuivant à Marſile & Sobrin, les deux plus anciens & les plus prudens des Rois qui l'avoient ſuivi dans cette grande entrepriſe.

Quoiqu'il ſoit aſſez embarraſſant pour un Général de dire tout ſimplement, je n'y avois pas penſé, ma franchiſe me porte à vous en faire le ſincère aveu; cependant je pourrois vous donner pour excuſe d'avoir laiſſé mes Etats d'Afrique ſans défenſe, qu'il n'étoit pas dans l'ordre des événemens qu'on doit prévoir, que les Abyſſins vinſſent les attaquer: Dieu, qui connoît également le paſſé, le préſent & l'avenir, pouvoit ſeul prévoir qu'une nation très-éloignée de mes Etats, dont elle eſt ſéparée par de vaſtes & dangereux déſerts de ſables mouvans, que l'impétuoſité des vents agite ſans ceſſe, viendroit ravager mes poſſeſſions, & mettre le ſiège devant Biſerte. Je vous demande conſeil ſur le parti que je dois prendre, ou de ſuivre mon entrepriſe juſqu'à ce que j'aie envahi la France & que j'aie Charles pour priſonnier, ou de retourner en Afrique pour défendre mon Empire attaqué; je vous prie de me dire librement votre avis, & ce que vous croyez être le plus prudent à

faire dans ce moment. Agramant, en finiſſant ces mots, regarda Marſile, pour faire entendre que ce Roi lui répondît le premier. Marſile ayant fléchi le genou & baiſſé la tête, ſe raſſit & lui répondit ainſi : Seigneur, dit-il, tous les évènemens qui nous ſont racontés par la voix publique, ſont ſujets à s'accroître comme à ſe dénaturer en paſſant de bouche en bouche ; de premiers rapports ne me cauſeront donc jamais ou l'affliction prématurée, ou la confiance téméraire ; dans ce que l'on dit de favorable, je *doute* encore ; dans ce qu'on rapporte de malheureux, j'eſpère ; & c'eſt ainſi qu'on doit penſer ſur des rapports que l'on ſait être paſſés par tant de différentes bouches : je leur prête d'autant moins de confiance, que je les vois s'éloigner de la vraiſemblance. Or, il n'eſt pas naturel de croire qu'une formidable armée puiſſe partir d'une région très-éloignée pour attaquer l'Afrique, & qu'elle oſe s'expoſer à traverſer ces mêmes déſerts où l'armée de Cambyſe fut totalement détruite. Je croirai bien que quelques hordes d'Arabes de la montagne, auront pu deſcendre dans la plaine pour voler, ſelon leur coutume, & qu'ils peuvent avoir fait quelques dégâts. Branzard, effrayé de leurs ſuccès momentanés, & pour s'excuſer de n'avoir pas exactement gardé les gorges de la montagne, aura prodigieuſe-

ment grossi le nombre de ces brigands. Je consens encore que ce soit une armée de Nubiens qui soit tombée du Ciel, & qu'ils soient arrivés cachés sous les nues, (car il faudroit que cela fût ainsi), lorsqu'on n'a point eu de nouvelles qu'ils marchassent contre vos Etats : eh ! que pourroient craindre vos braves Africains ? Auroient-ils la timidité de redouter un peuple lâche, & qui n'a jamais porté les armes ?

Si vous voulez envoyer seulement quelques vaisseaux & quelques troupes pour rassurer Branzard, soyez sûr que les foibles Abyssins n'auront pas plutôt vu flotter vos étendards, qu'ils s'enfuiront vers leurs frontières. Que ce soit donc ou des Abyssins, ou des Arabes, également ignorans dans l'art de la guerre, qui donnent cette alarme, votre absence seule a pu leur donner l'audace de faire une course, vous sachant alors au-delà de la mer : prenez donc le parti, Seigneur, de profiter de l'absence du rempart de la France, de ce redoutable neveu de Charles, pour suivre vos premiers desseins d'envahir la France & de vous venger de son Souverain. La fortune vous a favorisé jusqu'ici ; bientôt peut-être ne vous montrera-t-elle plus que le côté chauve de sa tête, si vous abandonnez la victoire qu'elle vous prépare ; & songez d'ail-

leurs que par une retraite périlleuſe, vous couvririez à jamais vos armes d'infamie.

C'eſt ainſi que l'adroit Roi d'Eſpagne expoſa ſes raiſons, dans la crainte qu'Agramant ne ſortit de France avec ſon armée, avant que Charles, que ce Roi craignoit, n'eût entièrement perdu ſes Etats. Mais le Roi Sobrin voyant bien que Marſile n'avoit parlé que ſelon ſon intérêt perſonnel, & non ſelon celui de la confédération Saraſine, il dit ſon avis à ſon tour : Lorſque je vous conſeillois, Seigneur, de ne pas rompre la paix, plût au Ciel qne je n'euſſe été qu'un faux prophète ! Mais puiſque les évènemens que j'ai prévus devoient arriver, que n'avez-vous plutôt cru votre ancien ſerviteur Sobrin, que l'orgueilleux Rodomont, Marbaluſte, Alzird & Martaſin, que je voudrois avoir maintenant en ma préſence pour les confondre, & ſur-tout Rodomont ! Cet inſenſé s'imaginoit qu'il briſeroit le ſceptre de Charles comme un fragile verre : il oſoit vous dire qu'il vous ſuivroit la lance & l'épée à la main, juſques ſur la voûte azurée ou juſqu'aux bords du Styx. Ce ſuperbe Roi d'Alger vous a cependrnt abandonné pour une folle entrepriſe, & maintenant il eſt plongé dans une honteuſe oiſiveté; & moi, que ce fanfaron accuſoit de ne vous donner que de lâches conſeils,

vous

vous me voyez toujours couvert de mes armes auprès de vous. Oui, Seigneur, vous me trouverez toujours, quoique appesanti par les années, combattre à vos côtés jusqu'à la fin de cette guerre. Il n'est personne assez hardi pour me reprocher un sentiment bas, ni un acte qui ne me fasse honneur; & peu de ceux qui se sont le plus vantés auprès de vous, en ont fait autant que moi pour votre service.

Je m'explique ainsi, Seigneur, (continua Sobrin) pour démontrer à tous ceux qui m'écoutent, que tout ce que je vous ai déja dit, & que je vais vous dire encore, ne part point d'une ame fausse ou pleine de foiblesse, mais que je ne suis inspiré que par le cœur le plus fidèle à l'attachement que je vous ai voué. Partez; retournez le plus tôt que vous le pourrez dans vos Etats. Pourroit-on regarder comme un homme sage, celui qui, dans l'espérance très-incertaine de conquérir un autre Etat, se laisseroit enlever celui qu'il possède? Que pouvez-vous même penser à présent de votre entreprise? Nous étions trente-deux Rois de vos vassaux réunis sous votre bannière, lorsque nous sommes partis du rivage Africain avec vous; à peine en reste-t-il un tiers aujourd'hui: tout le reste est péri par les armes. Plaise au Très-Haut que ce reste, & tous vos malheureux sujets n'achèvent

pas d'être entièrement anéantis ! L'abſence de Roland ne détruit pas le danger préſent que nous courons : n'eſt-il donc pas aujourd'hui remplacé par Renaud, qui n'eſt pas moins redoutable ? Tous les Paladins de ſon nom ne ſont-ils pas raſſemblés avec Renaud, & ne ſont-ils pas tous la terreur de nos ſoldats ? Quoique ce ſoit avec une ſorte de regret que je donne ici des louanges à nos ennemis, puis-je vous cacher que les Chrétiens ont un ſecond Mars dans ce brave Brandimart, l'émule & l'ami de Roland ? J'ai moi-même éprouvé ſa force & ſa valeur ; bien d'autres m'ont rappellé ſes exploits ; & je vous l'avoue, Seigneur, ce qui m'en impoſe davantage, c'eſt de voir que l'abſence de Roland ne rend pas nos pertes moins fortes & moins fréquentes. Si nous avons beaucoup ſouffert par le paſſé, nous pouvons tout perdre à-la-fois aujourd'hui. Mandricard a perdu la vie ; Gradaſſe eſt retourné dans ſes Etats ; la redoutable Marphiſe nous abandonne en ce moment ; Rodomont, qui pouvoit ſeul tenir lieu de Gradaſſe & de Mandricard, nous a quitté de même. Où ſont ceux qui pourroient remplacer ces guerriers, & le nombre prodigieux de ſoldats que nous avons perdus ? Nous ne pouvons plus eſpérer ni de nouveaux vaiſſeaux, ni de nouvelles troupes de l'Afrique préſente-

ment attaquée ; & Charles vient de recevoir le renfort de deux nouveaux guerriers qui ne ſont point inférieurs à Roland. Savez-vous, Seigneur, que Guidon le Sauvage eſt dans le camp de Charles, avec le brave Sanſonnet de la Mecque, digne fils d'Olivier ? Ces deux guerriers ſeuls ſont encore plus redoutables pour nous, que les ſecours que Charles reçoit de jour en jour de ſes grands Etats d'Allemagne. Notre armée diminue, & celle de Charles s'augmente ſans ceſſe.

Je prévois avec douleur, que vous n'attaquerez plus vos ennemis ſans eſſuyer une défaite. Si les Africains & les Eſpagnols réunis n'ont pu triompher des François, quand leur nombre ſurpaſſoit le double des troupes de Charles, que pouvez-vous eſpérer, lorſque les Allemands, les Italiens, les Anglois & les Ecoſſois viénnent augmenter le nombre de leurs bannières, & le rendent ſi ſupérieur en nombre à celles qui vous reſtent ? Oui, Seigneur, vous perdrez en même tems & votre armée, & votre Empire, ſi vous vous obſtinez à ſuivre votre entrepriſe ; & votre retour en Afrique peut ſauver l'un & l'autre. Je conviens qu'il ſeroit indigne d'un cœur auſſi juſte que généreux, d'abandonner Marſile ; mais il vous eſt facile de vous tirer avec honneur du péril commun qui vous menace,

en faiſant avec Charles une paix qu'il doit déſirer autant que vous. Si vous ne penſez pas qu'il ſoit de votre honneur de la propoſer le premier, & ſi vous voulez abſolument que le ſort des armes décide de cette grande querelle, éprouvez du moins un moyen pour que la balance devienne égale, & que la victoire puiſſe couronner votre front: vous pouvez eſpérer de l'obtenir, en propoſant de terminer ces grands débats par le combat d'un ſeul de vos Chevaliers contre un de ceux de Charles, & le brave Roger vous aſſure de triompher. Oui, notre Roger, dans un combat ſeul à ſeul, eſt égal aux Paladins Roland & Renaud, & ſupérieur à tous les autres Chevaliers Chrétiens. Mais ſi vous riſquez un combat général, quoique la valeur & la force de ce Chevalier ſoient ſurnaturelles, que peut-il faire contre la multitude de ceux qui l'accableront de tous côtés? J'imagine, Seigneur, que vous ne pouvez vous refuſer à croire que le meilleur expédient, c'eſt d'envoyer dire à Charles qu'il doit être auſſi peiné que vous de voir ſans ceſſe couler le ſang de vos ſujets; que vous lui propoſez de remettre ſes intérêts entre les mains de celui de ſes Chevaliers qu'il voudra choiſir, pour l'oppoſer à celui que vous préſenterez; que ce combat particulier décidera du ſort de cette guerre, & lequel de vous deux

ſeroit forcé pour toujours de payer un tribut à l'autre. Charles doit recevoir avec plaiſir cette propoſition, pour rendre le calme à ſes Etats ; & j'ai tant de confiance dans la valeur de Roger & dans la juſtice de la cauſe qu'il ſoutiendra, que je prévois qu'il remporteroit la victoire, quand le dieu Mars lui-même ſe préſenteroit pour le combattre.

Ce fut par un diſcours ſi ſage, & par tout ce que Sobrin dit encore, qu'il perſuada le fils de Trojan ; il ne balança plus ſur le choix de ceux qu'il envoya faire cette propoſition. Charles, entouré des meilleurs Chevaliers de l'Europe, la reçut comme un gage de la victoire, & choiſit ſon neveu Renaud pour être ſon champion, comme étant celui qui pouvoit le mieux remplacer Roland.

L'une & l'autre armée eurent la joie la plus vive d'un pareil accord. Toutes les troupes de part & d'autre étoient laſſes d'avoir ſans ceſſe les armes à la main. Preſque tous les combattans des deux armées deſiroient jouir des douceurs de la paix, & maudiſſoient en ſecret la colère & la fureur guerrière de leurs maîtres, qui les ſéparoient de leurs familles & de leurs foyers paternels. Renaud, ſe trouvant très-honoré du choix de Charles, reçut avec la joie la plus vive un ordre qu'il eût demandé lui-même avec

instance ; il ne peut croire que le jeune Roger puisse tenir contre lui, quoiqu'il ait vaincu Mandricard.

Roger de son côté fut, à la vérité, sensible à l'honneur qu'Agramant lui faisoit, en le choisissant ; mais il eut peine à cacher toute la douleur dont son ame étoit déchirée, en pensant que c'étoit contre Renaud qu'il devoit combattre : les efforts réunis de Renaud & de Roland n'eussent pas ébranlé son courage ; mais ne devoit-il pas frémir de se voir aux prises avec le frère de celle qu'il adoroit, & sur-tout dans le tems même où Bradamante, qui le regardoit déja comme l'époux que le Ciel lui destinoit, lui reprochoit, par les lettres les plus tendres, de préférer le service d'Agramant à son amour ? Roger pouvoit-il penser, sans un vrai désespoir, qu'en donnant la mort à Renaud il devenoit à jamais odieux à sa sœur, & que rien ne pouvoit effacer ce crime contre celle qui pouvoit seule faire son bonheur ?

Tandis que Roger est accablé par cette douleur mortelle, quelle n'est pas celle que Bradamante éprouve, lorsque les nouvelles de ce combat & le nom des deux champions lui parviennent ! Elle meurtrit son beau sein, elle arrache ses cheveux, elle traite Roger d'ingrat & de perfide Amant ; & son état présent lui paroît

mille fois plus cruel que la mort. La fin de ce combat, telle qu'elle puiſſe être, ne peut que l'accabler du plus mortel déſeſpoir : ſi Roger périt dans ce combat, elle ſent qu'elle ne peut lui ſurvivre ; ſi le Ciel ſemble vouloir punir la France, en faiſant tomber ſon frère ſous les coups de ſon Amant, elle perd ce Renaud, ce frère, ce héros ſi cher à ſon cœur, ſi néceſſaire à ſa patrie : elle eſt à jamais ſéparée de Roger ; elle ſent qu'elle exciteroit l'indignation publique, ſi ſon foible cœur la portoit encore à le deſirer pour époux. Cependant la malheureuſe Bradamante n'avoit d'autre deſir, n'avoit d'autre penſée, nuit & jour, que de parvenir à déclarer publiquement qu'ils s'étoient juré réciproquement d'être l'un à l'autre ; & ce lien ſi doux & ſi ſacré pour ces tendres Amans étoit rompu par ce funeſte combat. Bradamante ſentoit que ſa famille & le public ſe ſeroient élevés contre elle, s'ils euſſent jamais voulu le renouer.

Au moment même où cette belle guerrière ſe rappelloit tout ce qui pouvoit augmenter ſon déſeſpoir, ce ſecours puiſſant qui l'avoit toujours ſoutenue ; l'empêcha d'y ſuccomber. La ſage Méliſſe n'avoit pas écouté ſes cris & ſes juſtes plaintes ſans en être attendrie ; elle parut tout-à-coup à ſes yeux : Calmez-vous, ma chère fille, lui dit-elle, & ſoyez sûre que dès qu'il en ſera

tems, je saurai bien interrompre le combat qui vous afflige.

Pendant ce tems, Renaud & Roger préparoient les armes dont ils devoient se servir pour combattre. Le Paladin champion de Charlemagne, qui n'avoit plus voulu monter sur aucun cheval depuis qu'il avoit perdu Bayard, avoit le droit de choisir la manière de combattre, & l'espèce d'armes dont ils se serviroient. Renaud déclara donc qu'ils combattroient à pied, tous deux armés seulement d'une hache & d'un poignard. Peut-être ce fut le hasard seul qui fit choisir ces espèces d'armes au Paladin; peut être aussi se souvint il que Maugis l'avoit assuré que nulle espèce de bouclier & de cuirasse ne pouvoit résister à la redoutable balizarde. Il fut donc convenu que les deux champions combattroient sans épée, & que le lieu du combat seroit *dans* une plaine entre le camp de Charlemagne & les murs d'Arles.

A peine la naissante Aurore sortit-elle des bras glacés du vieux Titon, pour annoncer le jour qui devoit éclairer ce célèbre combat, que des Hérauts d'armes furent envoyés des deux parts pour marquer une égale distance, & pour élever deux autels près du champ de bataille. Bientôt on vit sortir des murs d'Arles les troupes Africaines: Agramant étoit à leur

tête ; les ornemens qui paroient ſes armes brillantes étoient ſomptueux & taillés à la moreſque ; il montoit un beau cheval bai doré, portant une étoile blanche ſur ſon front : Roger marchoit à côté de lui ; & le fier Roi Marſile ne dédaigna pas de porter ce caſque célèbre, que le plus grand de tous les Poëtes a chanté dans ſes vers ſi ſupérieurs aux miens. C'étoit ce même caſque d'Hector, que Roger avoit conquis en arrachant la vie au Roi de Tartarie. Pluſieurs autres grands Seigneurs Sarraſins s'étoient partagé les autres armes de Roger, & les portoient pour lui faire honneur. Charles de ſon côté ſortit de ſes retranchemens dans le même ordre, & rangea ſes troupes en bataille en demi-cercle ; il étoit entouré de ſes Pairs & de ſes Paladins : quelques-uns d'eux portoient une partie des armes de Renaud qui marchoit à ſa droite ; & le célèbre Ogier le Danois s'étoit chargé de l'armet étincelant de Mambrin. Le Duc Naymes de Bavière, & Salomon, Roi de Bretagne, tenoient les deux haches égales, préparées pour le combat.

Les deux armées, toutes deux rangées également, entouroient un large eſpace où perſonne ne paroiſſoit, excepté les deux champions & les principaux des deux religions différentes. Le choix des armes fut remis à Roger. Deux

Miniſtres de l'une & l'autre croyance entrèrent dans le cercle, tenant chacun le livre qu'ils révéroient : l'un étoit la Loi divine du Dieu vivant ; l'autre, ſous le nom d'Alcoran, renfermoit les dogmes inſenſés du faux Prophète.

Charles s'étant avancé près de l'autel qu'avoient élevé les Miniſtres du Très-Haut, lève les mains vers le Ciel, & dit, avec la foi la plus vive : O Dieu puiſſant qui voûlutes mourir pour nous ! ô bienheureuſe entre toutes les Vierges, vous qui portâtes le Dieu vivant pendant neuf mois dans votre chaſte ſein, écoutez & recevez les ſermens que je fais au Roi d'Afrique, & que je veux qui ſoient accomplis de même par mes ſucceſſeurs, à ce Prince & ceux qui ſuccéderont à ſon Empire. Je jure de lui payer tous les ans la charge de vingt ſommiers en or, ſi mon champion eſt vaincu par le ſien, & dès ce moment même je jure une trève qui ſera ſuivie d'une paix perpétuelle ; & je conſens que tous les coups les plus terribles de la colère céleſte tombent ſur moi ſeul & ſur mes enfans, ſi je manque au ſerment ſacré que je profère : puiſſent les parjures apprendre par ma punition qu'elle doit être la foi religieuſe d'un pareil ſerment !

A ces mots, Charles lève les yeux au Ciel, invoque le Tout-puiſſant, & tient la main ſur

l'Évangile. Agramant se lève à son tour, & marche à l'autel que ses Dervis avoient préparé. Le Roi d'Afrique jure pareillement de repasser sur le champ en Afrique, & de payer le même tribut à Charles, si Roger est vaincu par Renaud, il imite aussi Charlemagne dans le serment de la trêve qu'il ne doit plus rompre; il invoque à voix haute son Prophète, l'habile & trompeur Mahomet, & met sa main sur son Alcoran qu'un Molack lui présente: tous les deux alors se retirent à grands pas, & l'un & l'autre retourne se remettre à la tête de son armée.

Roger s'avance ensuite, & jure que si le Roi son Souverain manque à la trêve, en interrompant son combat, il quittera dans ce moment son service, & que, cessant de le reconnoître pour son Seigneur, il passera sous les ordres de Charlemagne: Renaud, de son côté, jure de même que si Charlemagne interrompt son combat, il portera désormais les armes au service d'Agramant.

Après la fin de toutes ces cérémonies, chacun d'eux se retira du côté de son parti; mais bientôt la trompette cruelle de Mars éleva des sons aigus qui furent le signal de ce combat terrible: les deux guerriers s'avancèrent à pas mesurés l'un contre l'autre; ils se joignirent

au milieu de l'eſpace circonſcrit ; ils s'aſſaillirent en même tems, & bientôt l'air retentit des coups qu'ils ſe portèrent ſur leurs armes. L'un & l'autre ſe frappèrent avec autant de force que d'adreſſe, tantôt du fer de leurs haches, quelquefois même de leurs manches. On ne peut exprimer avec quelle vélocité les deux guerriers manioient cette arme meurtrière. Roger cependant voyoit toujours le frère de celle qu'il adoroit dans ſon adverſaire ; & ſon bras retenu par l'amour ne pouvoit porter des coups bien dangereux pour Renaud ; il n'étoit attentif qu'à parer les ſiens ; lui-même s'égaroit quelquefois dans les ſentimens qui ſe ſuccédoient impétueuſement dans ſon ame ; il ſe trouvoit obligé de combattre le champion de Charles ; il eût plutôt perdu la vie, que de l'arracher au frère de Bradamante ; & ces ſentimens qui ralentiſſoient tous ſes coups, firent craindre aux Sarraſins qu'il ne ſoutînt que foiblement leur querelle. Mais je crois vous avoir conduit au point où j'aime aſſez à finir mes Chants ; c'eſt dans l'eſpérance de vous faire déſirer celui dans lequel je vais pourſuivre ce récit.

Fin du trente-huitième Chant.

CHANT XXXIX.

NULLE eſpèce de peine ne peut ſe comparer à celle que ſouffre le malheureux Roger en combattant contre Renaud. Quel que ſoit l'événement, il ne peut qu'être funeſte pour lui. Ce qu'il craint le moins, c'eſt de perdre la vie de la main du Paladin : il ſent trop que ſi Renaud ſuccombe ſous ſes coups, il ne pourra ſurvivre à la haine de Bradamante.

Quoique le Paladin Renaud fût pénétré d'eſtime pour Roger, le même intérêt ne troubloit point ſon ame : l'ardeur de remporter la victoire l'animoit, & lui faiſoit porter des coups terribles à Roger, tantôt ſur les bras, tantôt ſur la tête : celui-ci les paroit ou les eſquivoit légérement, & ne frappoit jamais ſon ennemi que de coups légers & peu dangereux.

Les Saraſins remarquèrent bientôt que leur champion ne combattoit que mollement, & qu'il ne portoit jamais à Renaud des coups pareils à ceux qu'il en recevoit : ſon déſavantage étoit ſi marqué dans ce combat, que l'inquiétude & le dépit parurent ſur le viſage d'Agra-

mant, & qu'il fit les plus durs reproches à Sobrin du conſeil qu'il en avoit reçu.

Méliſſe, l'une des plus habiles Enchantereſſes qui fût alors, ſaiſit ce moment pour quitter ſa figure ordinaire, & pour prendre celle du redoutable Roi d'Alger. Elle paroît avoir ſa mine hautaine & ſon regard menaçant: elle porte une épée, un bouclier ſemblable au ſien, & ſon dos & ſa poitrine ſont couverts de l'horrible peau de dragon. Montée ſur un des eſprits ſoumis à ſes ordres, auquel elle a fait prendre la *forme* d'un cheval, elle s'avance vers Agramant, & lui dit d'un air irrité: Pourquoi, Seigneur, avez-vous eu l'imprudence de choiſir un jeune homme ſans expérience, pour l'oppoſer au plus fort, au plus redoutable des François? Il paroît que vous êtes peu touché de l'honneur de l'Afrique & du ſort de votre propre Empire. Gardez vous bien d'attendre l'événement de ce combat inégal; votre honte & votre perte ſeroient certaines. Rodomont eſt avec vous.... Qu'auriez-vous à craindre? ... Rompez ſur le champ l'accord dangereux que vous avez fait, & ne ſoyez pas aſſez dupe pour reſpecter un ſerment trop téméraire. Amis, s'écria-t-il d'une voix forte, ſuivez-moi; faites voir le fer tranchant de vos épées à ces Chrétiens qui j'ai toujours battus:

un ſeul de vous vaudra cent de ces foibles ſoldats, en combattant à la ſuite de Rodomont!... Ce diſcours fait une impreſſion ſi vive ſur le fils de Trojan, qu'il n'héſite pas à marcher en avant, en donnant le ſignal de charger: il s'embarraſſe peu de rompre l'accord & la trève qu'il a jurée; il ſe croit plus ſûr de vaincre avec le ſecours de Rodomont, que s'il eût reçu celui de mille autres guerriers. Dans l'inſtant les Saraſins baiſſent leurs lances, frappent leurs chevaux des éperons, & fondent ſur les François. Méliſſe qui voit la bataille bien engagée par ſes illuſions magiques, diſparoit à l'inſtant.

Renaud & Roger, qui voient la trève rompue, & les deux armées ſe charger avec furie, s'arrêtent, ceſſent de combattre; & la haine & la colère ne les excitant pas l'un contre l'autre, ils ſe donnent la main, & ſe promettent mutuellement de ne prendre aucun parti, juſqu'à ce qu'ils ſoient bien ſûrs de celui qui vient de manquer à la foi jurée, ſoit Charlemagne, ſoit Agramant: tous deux renouvellent la promeſſe de quitter pour toujours le ſervice de celui des deux Princes qui ſera coupable d'avoir violé ſon ſerment.

Déja les deux armées s'étoient mêlées avec fureur après la première charge: on voyoit dès

ce moment les uns reculer à l'aſpect de l'épée levée ſur leur tête, & d'autres porter leurs chevaux en avant avec courage : quelques-uns penſent à fuir ; d'autres s'élancent pour renverſer leurs ennemis : la pâle crainte, l'ardeur martiale paroiſſent tour-à-tour ſur le front des combattans.

Juſqu'alors Marphiſe & Bradamante auroient pu mériter d'être comparées au léger & vigoureux lévrier qui voit à cent pas courir un lièvre dans la plaine : il s'agite, il fait claquer ſes dents, il s'élance ſur la leſſe qui le retient, il ſe déſeſpère d'être retenu par ſon maître ; de même les deux jeunes & braves guerrières étoient émues par la colère & l'ardeur de combattre : en voyant les Sarafins rangés en bataille, elles maudiſſoient le traité qui les retenoit, & qui les empêchoit de voler contre des ennemis qu'elles déteſtoient ; leurs chevaux qu'elles ſerroient involontairement dans leurs talons, piaffoient, s'agitoient ſous elles, retenus par une main que le ſerment juré captivoit. Dieux ! quel heureux moment pour elles, lorſqu'elle virent les Sarafins aſſaillir les premiers les François, & que rien ne les empêchoit plus de ſe livrer à leur courage impétueux !

Toutes les deux tombent comme la foudre ſur les Sarafins. Marphiſe a bientôt briſé ſa lance

lance en donnant la mort aux premiers qu'elle frappe : les caſques, les cuiraſſes ſemblent n'être compoſées que d'un verre fragile ſous les coups de ſon épée ſanglante. Bradamante ne porte pas un moindre déſordre dans les rangs des Infidèles ; &, quoique tous ceux qu'elle frappe de ſa lance d'or n'expirent pas ſous ſes coups, il n'en eſt aucun qui ne tombe ſous les pieds des chevaux. Les deux guerrières furent quelque tems à portée d'admirer mutuellement les grands coups qu'elles frappoient ; mais à la fin ſe trouvant ſéparées, chacune fut porter la mort & l'épouvante en des eſcadrons différens. On n'auroit pu compter ceux qui furent renverſés par la lance d'or, ni ceux qui tombèrent ſous la terrible épée de Marphiſe. Elles étoient ſemblables à deux de ces torrens qui ſe précipitent des Apennins, lorſque le ſoleil lance ſes rayons avec force ſur leurs ſommets qu'ils découvrent & dont ils raniment la verdure ; des caſcades terribles ſe briſent & s'entr'ouvrent ſur ces ſolides rochers ; elles entraînent les moins enracinés, elles les roulent juſques dans la plaine où leurs eaux écumeuſes & ſalies par les terres & les graviers, vont détruire au loin la douce eſpérance du laboureur. Tout fuyoit cette lance & cette épée ſi redoutable. Agramant avoit peine à contenir ſes eſcadrons effrayés : il

cherchoit en vain des yeux ce terrible Rodomont, ſans le ſecours duquel il n'eût point violé la foi jurée. Il ne le voit plus, & bientôt il regrette d'avoir oſé manquer à ſes ſermens. Il ne voit pas non plus à ſes côtés le fidèle & vertueux Sobrin : ce religieux Roi de Garbe, indigné d'une pareille infraction au traité le plus ſolemnel, craint la vengeance céleſte, il ne doute point qu'elle ne tombe ſur la tête coupable d'Agramant, &, la conſternation dans l'ame, il vient de ſe retirer dans Arles. *Marſile*, frappé par les réflexions douloureuſes qui déterminent le Roi de Garbe, ſe retire auſſi dans la même cité. Le fils de Trojan ſent bien cruellement qu'il ne peut réſiſter à Charles ſuivi de troupes nerveuſes, & d'une multitude de guerriers, qui ſont en même tems & le ſoutien & l'ornement de ſa couronne. *Guidon le Sauvage*, ce Paladin digne frère & l'émule de Renaud, les deux braves fils d'Olivier, dont je ne répète point ici les louanges immortelles que je leur ai déjà données ; les deux guerrières & pluſieurs autres qui ſont déja ſi connus dans mes chants précédens, achevoient la défaite entière de l'armée Saraſine.

Mais je vous prie de me permettre de ſortir du tumulte de cette bataille : il me prend fantaiſie de traverſer la mer ſans vaiſſeau. J'aime

bien à m'occuper des braves Paladins François ; mais je ne puis oublier ſi long-tems notre cher Aſtolphe. Vous êtes bien en état déja d'apprécier toutes les graces qu'il avoit reçues du ſaint Apôtre ; je crois même vous avoir dit auſſi que le Roi Brançard & celui d'Algazſer avoient raſſemblé des troupes pour arrêter ſes conquêtes.

Ces miſérables ſoldats, enrégimentés à la hâte, ne valoient pas mieux que des femmes timides. Agramant avoit enlevé par deux fois de ſes vaſtes états tous ſes ſujets propres à porter les armes ; il ne reſtoit en Afrique que la jeuneſſe ſans force, & la vieilleſſe abattue par les années. A peine les Africains apperçurent-ils l'armée Nubienne prête à les charger, que leur déroute fut générale : Aſtolphe les chaſſa devant lui comme de vils troupeaux ; la plaine fut jonchée de ces malheureux, égorgés ſans ſe défendre : Bucifar fut pris ; Brançard s'échappa par une prompte fuite, & le reſte de ſon armée ſe renferma dans Biſerte.

Cette ville étoit fort grande ; ſes remparts très-étendus étoient mal réparés. Brançard ſentit vivement combien Bucifar lui manquoit en ce moment : il eût donné tout au monde pour le ravoir ; & le meilleur moyen qu'il imagina fut de propoſer de l'échanger contre Dudon,

qu'il tenoit prisonnier depuis quelques mois. Le Roi d'Alger avoit pris ce Paladin près de Monaco, dans son premier voyage ; & depuis ce tems, le brave fils d'Ogier le Danois étoit détenu dans Biserte. Il envoya proposer cet échange au Prince d'Angleterre, qu'il savoit être commandant de l'armée d'Abyssinie. Astolphe qui connoissoit tout le prix d'un Paladin tel que Dudon, ne balança pas un moment à faire cet échange ; & Dudon, plein de reconnoissance, étant également expérimenté dans le service de terre & dans celui de mer, pria son libérateur de l'employer utilement à son service.

Astolphe, se voyant à la tête d'une armée beaucoup plus nombreuse qu'il n'étoit nécessaire pour prendre Biserte & pour tenir sous le joug le reste de l'Afrique, s'occupa de l'entreprise que S. Jean avoit comprise dans les ordres qu'il en avoit reçus : cet ordre portoit d'enlever aux Sarasins les rivages de Provence, Aigues-Mortes, & le reste du pays dont Agramant avoit fait la conquête. Le Paladin choisit à cet effet une troupe des meilleurs soldats de son armée : il donna le commandement de cette troupe d'élite à Dudon, pour qu'il s'embarquât, & qu'il fût attaquer les côtes de Provence. Il est vrai cependant qu'il n'avoit pas un seul vaisseau ; mais que ne pouvoit pas

faire ce Paladin, frais arrivé du Paradis terreſtre?

Aſtolphe cueille promptement des feuilles de laurier, d'oliviers, de cèdres & de palmiers; il en remplit ſes deux mains, s'avance ſur le bord de la mer, & jette ces feuilles ſur les flots. O bienheureux mille fois ceux dont l'ame pure & la foi méritent les faveurs de l'Etre ſuprême! O miracle ſurprenant, que la grace divine n'accorde que bien rarement! Que ne va-t-on pas voir naître de ces feuilles, à la prière fervente du Paladin?

Ces feuilles ſe courbent, s'allongent en pluſieurs formes différentes, ſelon la première qu'elles portent; leurs fibres nerveuſes deviennent des quilles & des membres de vaiſſeau; leur parenchyme ſe métamorphoſe en planches fortement unies enſemble; la pointe de ces feuilles forme une proue; leur large extrémité devient une poupe, & leur queue un gouvernail: toutes ces feuilles deviennent autant de vaiſſeaux de quatre formes différentes, ſelon leur première eſpèce.

Comme les chevaux produits par les cailloux parurent tout ſellés & bridés, ainſi nul de ces vaiſſeaux ne manqua d'un ſeul agrès ni des munitions néceſſaires. Dudon, l'un des meilleurs Amiraux qui fuſſent ſur la mer, eut ſoin de les

faire monter par d'excellens Pilotes & de bons Matelots qu'il tira de Corse & de Sardaigne. Vingt-six mille hommes de débarquement montèrent sur ces vaisseaux, & l'habile & brave Dudon commanda cette grande & belle entreprise. Il fut forcé d'attendre pendant quelques jours que le vent devînt favorable ; & pendant ce tems, on vit arriver sur le rivage un navire qui portoit un grand nombre de prisonniers : c'étoit ceux que Rodomont avoit faits en les combattant sur son pont étroit & périlleux. Le beau-frère de Roland, son cher compagnon Brandimart, & plusieurs autres Chevaliers de différens pays soumis à Charles, étoient du nombre de ces prisonniers.

Le pilote du navire qui les portoit devoit aborder dans la rade d'Alger ; mais un vent violent l'ayant forcé de dépasser ce port de plusieurs milles, il arrivoit sur cette côte qu'il ne croyoit point occupée par des ennemis, avec la même sécurité qu'une hirondelle revient à son nid, où ses petits gazouillent en l'attendant ; mais lorsqu'il apperçut l'aigle impériale, les fleurs-de-lys & les léopards arborés sur les môles du port, il devint aussi pâle qu'un voyageur qui sent qu'il vient de mettre le pied sur un serpent venimeux & endormi dans l'herbe épaisse ; &, de même que le voyageur, à demi-

mort de peur, veut fuir l'animal venimeux, de même ce pilote vouloit éviter ce port : mais il n'étoit plus tems ; il fut forcé d'aborder ; & Brandimart, Olivier & ſes compagnons d'infortunes furent délivrés par Aſtolphe & Dudon qui les reçurent dans leurs bras, & condamnèrent celui qui les conduiſoit captifs, à l'être lui-même ſur le banc d'une galère.

Aſtolphe conduiſit les Chevaliers délivrés à ſon pavillon, & leur préſenta de riches armes. Dudon différa de quelques jours ſon départ, pour l'amour d'eux ; il deſiroit d'ailleurs apprendre en quel état étoit préſentement la France, & quel ſeroit le lieu le plus sûr & le plus commode pour faire ſon débarquement & pour commencer ſon entrepriſe ; mais pendant qu'il en parloit avec eux, ils entendirent une grande rumeur, & qui même leur parut croître de momens en momens.

Aſtolphe & les Paladins ſe couvrirent promptement de leurs armes, montèrent à cheval, & coururent du côté que ce bruit partoit ; ils furent très-étonnés de voir qu'il étoit excité par un ſeul homme tout nu, dont la force & la fureur étoient ſi terribles, qu'il renverſoit tout ce qui s'oppoſoit à ſon paſſage. Cet homme n'étoit armé que d'un bâton noueux & maſſif ; mais il le manioit avec tant de force & de vi-

teſſe, qu'à chaque inſtant on voyoit tomber un homme ſous ſes coups : il en avoit étendu déja plus d'un cent ſur la pouſſière : perſonne n'oſoit plus s'en approcher ni l'attendre ; & ce n'étoit même que de loin qu'on oſoit lui tirer quelques flèches.

Aſtolphe, Dudon, Olivier & Brandimart regardoient cet homme ſi féroce avec ſurpriſe, lorſqu'ils virent une jeune Dame vêtue de noir accourir ſur un palefroi. Cette Dame, tout-à-coup, vole les bras ouverts à Brandimart, & le ſerre tendrement. C'étoit, en effet, cette fidelle Fleur-de-Lys qui venoit de paſſer la mer, ayant ſçu de Rodomont qu'il venoit d'envoyer ſon Amant avec pluſieurs autres Chevaliers Chrétiens, pour être détenus dans les priſons d'Alger.

Lorſque Fleur-de-Lys arriva dans le port de Marſeille, pour y chercher un vaiſſeau, elle y trouva par haſard un vieux ſerviteur du Roi Monodant, qui venoit de parcourir pluſieurs provinces de France pour chercher auſſi Brandimart, ayant ouï dire qu'il le trouveroit ſûrement dans ce royaume. Fleur-de-Lys reconnut auſſi-tôt cet homme : c'étoit le vieux Bardin, par lequel Brandimart avoit été ravi dans ſon enfance, de la Cour du Roi ſon père. Cet homme avoit élevé ce jeune Prince dans la

roche des bois. Fleur-de-Lys ayant ſçu que Bardin cherchoit ſon Amant, l'informa du ſort de ce Prince, & le détermina ſans peine à revenir le chercher en Afrique avec elle : l'un & l'autre, en abordant, avoient ſçu qu'Aſtolphe aſſiégeoit Biſerte, & que peut-être Brandimart étoit alors avec lui ; Fleur-de-Lys étoit partie en diligence pour ſe rendre au camp des Abyſſins ; & ſa joie en renvoyant Brandimart étoit d'autant plus vive, qu'elle ne pouvoit être comparée qu'aux chagrins qu'elle avoit éprouvés dans ſon abſence. Le fils de Monodant ne fut pas moins ſenſible au bonheur de retrouver cette épouſe chérie. Jamais union ne fut plus forte, plus égale & plus heureuſe, que celle de leurs ames. Brandimart ne pouvoit ceſſer de l'embraſſer ; &, les yeux attachés ſur ceux de Fleur-de-Lys, il jouiſſoit du bonheur d'y lire à quel point il étoit aimé. Il apperçut enfin Bardin, courut le prendre par la main, & l'embraſſa. Bardin ne put répondre ſur le champ aux queſtions que lui fit Brandimart ſur le motif de ſon voyage, le déſordre qui régnoit en ce moment dans le camp l'en ayant empêché. Ce même homme nu continuoit à donner les plus cruelles preuves de la folie furieuſe qui l'agitoit ; il faiſoit le moulinet de ſon lourd bâton avec rapidité, & s'ouvroit par-tout un

paſſage. Fleur-de-Lys ne l'eut pas plutôt regardé, qu'elle le reconnut : Ah ! mon cher Brandimart, s'écria-t-elle, c'eſt ton ami, c'eſt le malheureux Comte d'Angers. Aſtolphe vit bien auſſi que ce devoit être Roland ; mais ce ne fut que par quelques notions qu'il avoit reçues de ſes ſaints & vieux amis du Paradis terreſtre ; aucun des autres Paladins ne put le reconnoître. Roland brûlé, noirci par le ſoleil, ayant la peau couverte de ſange, avoit moins l'air d'un homme, que celui d'une bête féroce. Aſtolphe ému par une tendre pitié de voir ce Héros dans un état ſi funeſte, ne put retenir ſes larmes ; il ſurprit beaucoup Olivier & Dudon, en leur apprenant que cet homme furieux étoit Roland. Cependant, à force de le regarder, & même d'obſerver ſa démarche, ils le reconnurent auſſi ; & tous les ſentimens dont Aſtolphe étoit pénétré, paſsèrent dans leurs cœurs. Preſque tous les Chevaliers préſens répandoient auſſi des larmes, lorſqu'Aſtolphe leur dit : Mes compagnons, il n'eſt plus tems de le pleurer ; ſongeons plutôt aux moyens de le guérir promptement de ſa folie. Auſſi-tôt ces Paladins, Brandimart, Sanſonnet, Olivier & Dudon ſautent à terre de leurs chevaux, & tous les cinq en même tems ils entourent Roland pour le ſaiſir.

Roland qui connoît leur intention, fait le moulinet de ſon bâton avec une nouvelle fureur; il en porte un coup terrible ſur la tête de Dudon qui la couvre de ſon bouclier ; mais, ſi l'adroit Olivier n'eût pas amorti la force de ce coup avec ſon épée, le bouclier, le caſque, la tête & le corps de Dudon euſſent été briſés : le bouclier le fut ſeulement ; mais le coup, quoiqu'il eût perdu preſque toute ſa force en tombant ſur le caſque de Dudon, en eut encore aſſez pour le renverſer. Sanſonnet alors mit l'épée à la main ; il en porta ſur le bâton un coup avec tant de vigueur & d'adreſſe, qu'il en coupa plus de la moitié ; Brandimart auſſi-tôt embraſſa Roland par derrière, & lui ſerra les flancs de toutes ſes forces, tandis qu'Aſtolphe le ſaiſiſſoit par les jambes. Roland, en les ſecouant, envoya le pauvre Aſtolphe tomber à la renverſe à dix pas de lui ; cependant il ne put faire lâcher priſe à Brandimart qui le ſerroit toujours très-fortement ; mais pour le bon Olivier qui s'approcha trop près, il en fut puni par un énorme coup de poing qui le fit tomber le viſage pâle & tout ſanglant.

Olivier reſta long-tems ſur le ſable comme un homme prêt à faire un don de ſon ame à la voûte céleſte ; & ſi le caſque n'eût pas été

d'une auſſi bonne trempe, ce ſeul coup de poing eût terminé ſa vie.

Aſtolphe, & Dudon le viſage bien enflé du coup qu'ils avoient reçu, ſe relèvent, & tâchent encore, aidés par Sanſonnet, de s'emparer de Roland. Dudon, comme étant le plus fort, l'embraſſe fortement, & tâche de lui donner le croc en jambe & de le faire tomber; Aſtolphe & Sanſonnet s'emparent de ſes mains, & Brandimart de ſes cuiſſes nerveuſes. Le Comte d'Angers, ſemblable au taureau que des dogues ont ſaiſi par les oreilles, & qui les traîne après lui dans l'arêne, mugit, ſe ſecoue, & marche encore d'un pas ferme en les entraînant de tous côtés, & leur faiſant perdre terre à tout moment. Le bon Olivier, reprenant à la fin ſes eſprits, que le coup de poing de Roland avoit fort interceptés, connut bien que tous leurs efforts ſeroient inutiles pour captiver le terrible Comte d'Angers: il imagina d'envoyer chercher un grand nombre de cables, auxquels ils firent des nœuds coulans, & parvinrent à ſaiſir Roland par les bras, le col & les deux jambes; alors tous les cinq, prenant chacun l'extrémité de ces cables, ils tirèrent tous à-la-fois du même côté; & Roland, perdant enfin l'équilibre, fut renverſé par ce dernier effort, comme un che-

Roland furieux
Déliez - moi.
Marillier, Del.
L. Crevelle, Sculp.

val vigoureux l'eſt quelquefois par l'adreſſe d'un bon maréchal.

A peine Roland fut-il à terre, qu'ils ſe jettèrent tous à-la-fois ſur lui, &, ſe ſervant adroitement des cables qui le ſerroient, ils en firent tant de tours ſur tous ſes membres nerveux, qu'ils parvinrent à le rendre immobile, malgré tous les vains efforts qu'il faiſoit encore pour ſe défendre. Alors Aſtolphe, pour réuſſir plus facilement à le guérir, le fit enlever; & Dudon, le plus fort d'eux tous, le chargea ſur ſes épaules & le porta ſur le bord de la mer.

Aſtolphe fit laver Roland dans la mer à ſept repriſes différentes, & chaque fois on le frotta ſoigneuſement, pour enlever tout ce qui ſaliſſoit & défiguroit ſon corps. Alors il ſe ſervit d'une herbe qu'il avoit choiſie pour lui fermer la bouche exactement, de ſorte qu'il ne pût reſpirer que par le nez. Le vaſe précieux qui renfermoit le bon ſens de Roland, étoit tout prêt; il fit relever la tête de Roland, & poſant adroitement l'embouchure du vaſe ſous ſes narines, le bon Roland le vuida tout entier par une ſeule aſpiration. O prodige merveilleux!... Le Paladin reprend à l'inſtant toute ſa raiſon, & ſon intelligence renaît plus nette & plus lumineuſe que jamais. Roland cependant ſe trouve encore en ce moment tel qu'un homme qui ſe réveille

après un ſonge pénible, dans lequel il a cru que des monſtres horribles ſont prêts à le déchirer, ou que ſa fureur aveugle l'a rendu coupable de quelque crime énorme: il reſte abattu, muet & conſterné. Brandimart, Olivier, Aſtolphe qui vient de lui rendre ſa raiſon, fixent tour-à-tour ſes regards; il les porte après de tous côtés, & ſur lui-même. Il reſte plus ſurpris que jamais en voyant qu'il eſt nu, garotté de toute parts, & couché ſur le ſable de la mer. Après quelques momens encore, ayant bien reconnu les amis qui l'entouroient, il leur dit ce que le bon Silène dit en ſouriant aux jeunes Nymphes qui, l'ayant ſurpris endormi dans une grotte, s'étoient amuſées à le barbouiller avec des mûres, & le lier avec des guirlandes de fleurs: Déliez-moi..... Roland leur parla d'un ton ſi doux, & jetta ſur eux des regards ſi touchans, qu'ils le délièrent à l'inſtant; & ſur le champ ils l'aidèrent à ſe couvrir des riches vêtemens qu'ils avoient pris la précaution d'apporter. Alors ils s'empreſsèrent tous à le conſoler, à diminuer le poids dont ſon cœur étoit oppreſſé, & à lui faire oublier l'état malheureux qui l'avoit humilié.

Roland, en reprenant ſa raiſon, ſentit rompre auſſi les liens d'un amour inſenſé; celle qu'il avoit ſi tendrement aimée, cette ingrate Angé-

lique dont la conduite & les attraits avoient causé tous ses malheurs, ne fut plus à ses yeux qu'une Princesse légère & coupable qui s'étoit avilie ; son cœur ne fut plus ému que par le desir ardent de réparer le tort que sa folle passion avoit pu faire à sa renommée. Bardin saisit ce moment pour apprendre à Brandimart la mort de son père Monodant ; il lui dit mille choses tendres de la part du Prince Ziliant son frère, qui l'attendoit avec impatience ; il lui fit part de l'empressement des habitans des isles fertiles & des belles provinces orientales qui desiroient vivement de voir leur maître, & l'assura que nul Etat de l'Asie n'approchoit du sien pour la richesse, pour la beauté du climat & pour la population. Bardin lui parloit avec chaleur des charmes qu'on doit trouver à revoir sa patrie : Pouvez-vous oublier, lui disoit-il, le pays qui vous a vu naître ? Pouvez-vous abandonner le pays le plus riant, le plus fertile, le plus florissant de l'univers, où vous êtes adoré, dont vous êtes le maître, pour mener sans cesse cette vie errante, & courir tous les jours de nouveaux périls ? ... Ah ! si vous aviez seulement joui pendant quelque tems de la vie délicieuse que le Ciel vous a préparée ; vous renonceriez pour toujours à celle que vous menez aujourd'hui.... Non, mon cher Bardin, lui répondit

Brandimart, je dois mon bras au ſervice de Charlemagne juſqu'à la fin de cette guerre, & je le dois à moi-même, à ma tendre amitié pour Roland; ſois sûr que dès que je me verrai libre, je ſuivrai volontiers tes conſeils.

Dès le lendemain le fils d'Ogier le Danois mit à la voile. Roland ne voulut point accepter le commandement qu'Aſtolphe offroit de lui remettre : il voulut que le Paladin auquel il devoit tant de reconnoiſſance, eût tout l'honneur de cette guerre; mais celui-ci ne conſentit jamais à rien entreprendre ſans avoir pris les conſeils de Roland : ils convinrent entr'eux, de donner un aſſaut général à la ville de Biſerte.

Vous vous impatienterez peut-être que je ne vous raconte pas tout de ſuite comment cet aſſaut fut donné, quel fut le côté par lequel on attaqua Biſerte, comment cette ville fut enlevée; vous voudriez ſavoir auſſi le nom de ceux qui partagèrent l'honneur de cette action mémorable avec Roland. Eh! n'ayez point d'humeur ſi je ne ſatisfais pas encore votre curioſité: ſoyez sûrs que je ne vous ferai pas long-tems attendre; mais il faut abſolument, pour mes petits arrangemens particuliers, que je vous mette bien au fait en ce moment des événemens qui ſuccédèrent à la fuite des Saraſins devant les troupes victorieuſes de Charlemagne.

Agramant

Agramant n'avoit jamais couru d'auſſi grands périls que dans cette journée ſi fatale à ſes armes. Marſile, Sobrin, s'étoient retirés, comme je l'ai déjà dit, de ce combat engagé contre la foi jurée, & s'étoient déja rembarqués ſur leurs vaiſſeaux. Pluſieurs chefs des Saraſins les avoient ſuivis ; d'autres, fuyant l'épée victorieuſe des Chrétiens, s'étoient retirés dans Arles : cependant le fils de Trojan ſoutint encore long-tems le combat avec courage ; il fut enfin obligé de fuir, comme le reſte de ſon armée, pour chercher un aſyle dans la cité ; mais ſa retraite fut ſouvent troublée par les courſes de Rabican. Bradamante, furieuſe contre Agramant de ce qu'il avoit enlevé Roger à ſon amour, preſſoit les flancs de ſon léger courſier, & cherchoit le fils de Trojan pour le ſacrifier à ſa vengeance. Marphiſe, animée par le deſir de venger la mort de ſon père, faiſoit les mêmes efforts pour le joindre ; mais ni l'une, ni l'autre, ne purent réuſſir à ſe porter à tems d'empêcher Agramant de paſſer les ponts, qu'il fit lever auſſi-tôt ; &, ne faiſant que traverſer la ville, il ſe retira ſur ſa flotte. De même que deux belles & courageuſes léopardes qui voient fuir hors de leurs atteintes les cerfs & les chevreuils qu'elles ont en vain pourſuivis, s'en reviennent triſte & la tête baiſſée vers leur repaire ; ainſi les deux

belles guerrières retournent sur leurs pas, & soupirent en voyant qu'Agramant leur est échappé. Cependant ils n'allèrent pas loin sans passer un peu leur colère sur quelques misérables troupes de Sarasins qui n'avoient plus de retraite, Agramant ayant fait fermer les barrières & les portes d'Arles, dès qu'il y fut entré. Tous les ponts même élevés sur le Rhône, furent rompus par ses ordres. Ah! pauvres malheureux sujets, il n'est que trop ordinaire de vous voir traiter comme de vils animaux, que le pouvoir tyrannique sacrifie dès qu'ils ne peuvent plus se rendre utiles. Plusieurs se noyèrent dans le Rhône, d'autres dans la mer; une infinité périt par le glaive, le soldat ne s'occupant pas de prendre des prisonniers dont il n'espéroit aucune rançon.

On voit encore près d'Arles, & d'un étang dont le Rhône entretient les eaux, une multitude de tombes, qu'on dit avoir reçu le nombre prodigieux de ceux qui périrent dans cette dernière guerre; & la plus grande partie des Sarasins dont ils renferment la cendre, étoit tombée sous les coups des deux guerrières.

Agramant fit éloigner vers la pleine mer les plus gros vaisseaux de sa flotte, & laissa quelques-uns des plus petits à portée du rivage, pour recueillir le peu d'Africains qui put échap-

per à la mort. Ces vaiſſeaux demeurèrent en panne pendant deux jours : il donna ce tems à retirer quelques débris de ſon armée ; les vents d'ailleurs étoient peu favorables, & ce ne fut que le troiſième jour qu'il fit déployer les voiles, dans l'eſpérance d'un prompt retour en Afrique. Le Roi Marſile cependant eut grand peur alors que Charles ne portât ſon armée victorieuſe en Eſpagne ; &, craignant la terrible tempête qui menaçoit ſes Etats, il courut à Valence faire réparer les remparts de cette ville, & d'un grand nombre de fortereſſes : c'eſt-là qu'il médita dès-lors, & qu'il prépara témérairement une nouvelle guerre, qui, dans la ſuite, cauſa ſa perte & celle de ſes alliés.

Agramant alors pourſuivoit ſa route ſur une flotte mal équipée, & dénuée d'un nombre d'hommes ſuffiſant pour monter ſes vaiſſeaux. Un eſprit de révolte & de murmure qui s'élève preſque toujours dans les troupes qui ſe retirent après avoir été bien battues, régnoit dans cette foible armée. Les trois quarts des Saraſins étoient morts en France ; ceux qui reſtoient deſiroient dans leur cœur, mais ſans oſer le dire, tout haut, la perte d'un maître orgueilleux, téméraire, & ſi cruellement prodigue de leur ſang : quelques-uns, raſſurés par une confiance réciproque, ouvroient leur cœur enſemble ;

mais ils se contraignoient tous en présence d'Agramant : il ne voyoit sur le visage d'aucun d'eux les signes de la haine & de la colère qui les animoient contre lui : quelquefois une adulation mensongère lui faisoit croire qu'il étoit encore aimé.

On avoit averti le fils de Trojan de se bien garder d'entrer dans le port situé sous les murs de Biserte, l'armée de Nubie étant maîtresse de ce port. Il se proposoit donc d'aborder sur une plage voisine, où, débarquant avec facilité, ses troupes pouvoient être à portée de secourir la ville assiégée ; mais son mauvais sort ne put souffrir qu'il exécutât un dessein si sage. Cette même fatalité voulut que cette étrange flotte, composée de vaisseaux formés par des feuilles d'arbres, cinglât alors vers les côtes de Provence, & rencontra les siens pendant une nuit obscure, orageuse même, qui portoit un nouveau désordre dans ses équipages. Agramant n'avoit aucune nouvelle qu'Astolphe eût envoyé ce grand nombre de vaisseaux contre lui : d'ailleurs, ce Prince savoit bien qu'à peine devoit-il rester quelques légers bâtimens sur toutes les côtes de ses Etats ; & sûrement quiconque auroit osé lui dire que quelques petits rameaux d'arbres avoient suffi pour former une puissante flotte, se seroit attiré son indignation, & n'au-

roit passé que pour un vil menteur. Ses tillacs & ses ponts n'étoient donc point en défense, & même pas une sentinelle postée dans les huniers ne l'avoit averti de l'approche de la flotte commandée par Dudon. Cet amiral au contraire, ayant eu connoissance sur le soir de la flotte Africaine, avoit fait préparer ses vaisseaux au combat, & donné ses ordres à son armée de porter sur celle qui venoit à sa rencontre. Dudon ayant donc surpris les Sarasins, qu'il reconnut pour tels à leur langage, les attaqua, les surprit, enfonça plusieurs navires avec l'éperon des siens, fit jeter des grapins pour accrocher les autres, & porta le désordre & la mort dans cette flotte surprise par cette attaque imprévue.

Dudon ayant l'avantage du vent, ses gros vaisseaux coulèrent à fond par leur choc plusieurs de ceux d'Agramant; il fit ensuite lancer une grande quantité de masses de fer & de rochers sur les autres. Bientôt cette bataille si désavantageuse pour les Sarasins, devint une des plus cruelles que les mers eussent vu sur leur surface.

Il sembloit que la Puissance divine eût augmenté la force & le courage des matelots & des soldats de Dudon, & que le tems de la vengeance que sa justice vouloit prendre des

Saraſins fût arrivé. Les Chrétiens ſavent ſi bien combattre de loin comme de près, que le fils de Trojan ne ſçait comment ſe défendre d'une nuée de flèches qui tombent ſur lui, & des crocs, des piques, des épées, des haches qui l'entourent : les catapultes & les baliſtes lancent ſur ſes vaiſſeaux des pierres énormes qui les entr'ouvrent, & des poutres ferrées qui briſent la proue, la poupe & les ponts ; l'onde s'élance à grands flots dans les flancs entr'ouverts des navires ſaraſins ; les feux ardens qu'on leur lance en même temps, s'attachent aux mâts, aux voiles, & les embrâſe ; la chiourme épouvantée ſe renverſe ſur les bancs, en jettant des cris affreux; l'un en voulant éviter le feu qui ſemble le pourſuivre, ſe jette ſous le chevron ferré qui l'écraſe, pluſieurs, pour éviter l'un ou l'autre aſpect de cette mort certaine qui les menace, ſe jettent dans l'onde qui les enſevelit : quelques-uns, qui paroiſſent d'abord être moins malheureux, fendent l'onde amère, & veulent aborder quelques chaloupes éparſes qui s'éloignent ; mais le péril préſent rend barbares ceux qui les montent ; ils craignent qu'un poids nouveau ne faſſe ſubmerger le ſeul aſyle qui leur reſte contre la mort : la main qui s'attache fortement à la chaloupe, eſt tranchée par la hache, reſte attachée ſur le bord ; & le malheureux ſol-

dat, précipité pour la seconde fois dans les flots qu'il rougit de son sang, perd l'espérance & la vie. D'autres enfin, qui, s'étant confiés dans leurs forces, espéroient nager assez long-temps pour se sauver, sentent bientôt que l'haleine leur manque & que leurs membres s'engourdissent ; le danger le plus pressant les fait recourir aux mêmes feux qu'ils ont évités. Egaré par la peur, l'infortuné matelot embrasse un bois embrâsé qui lui brûle le sein : ce bois ardent se brise ; le matelot tombe dans l'onde, en le serrant toujours ; & les deux espèces de mort qu'il a voulu fuir, le frappent toutes deux à-la-fois. Les haches, les épieux, les pierres, les flèches lancées des vaisseaux de Dudon, frappent les Sarasins qui s'éloignent, en se soutenant encore sur les ondes. Mais, si mes Chants en ce moment peuvent vous émouvoir, quel meilleur tems pourrois-je prendre pour les interrompre ? Non, je ne veux point épuiser mon sujet : il m'est bien plus doux & plus utile de me reposer, pour vous trouver encore sensibles aux accens de ma voix.

Fin du trente-neuvième Chant.

CHANT XL.

MAGNANIME fils de l'invincible Hercule, je ne dois point m'étendre davantage sur les détails de cette bataille navale ; je n'en peux parler que d'après les rapports qu'on m'a faits : d'ailleurs, quel intérêt pourriez-vous y prendre, vous qui nous avez fait admirer des faits encore bien plus héroïques? En vous en parlant, Seigneur, je ferois dans le cas d'un homme inconsidéré, qui porteroit des vases à Samos, des chouettes aux Athéniens, & des crocodiles sur les bords du Nil.

Quel grand spectacle n'avez-vous pas donné, Seigneur, à vos fidèles sujets, lorsque, sur le célèbre fleuve du Pô, le théâtre de votre gloire, ils purent voir pendant la nuit & le jour suivant, la flotte ennemie entre les feux dévorans & le fer vengeur ? Ils entendirent des cris perçans & douloureux ; ils virent ensanglanter les eaux du fleuve : vous leur fites connoître toutes les espèces de calamités qui peuvent frapper des ennemis vaincus. Je n'eus pas le bonheur d'être témoin de votre victoire ; j'étois parti depuis six jours, & j'allois en toute dili-

gence aux pieds du S. Père, pour lui demander un prompt secours; mais vous n'eûtes besoin, vous ne vous servîtes que de vos propres forces, pour briser les dents & les ongles du Lion de S. Marc ; & depuis ce tems il n'est pas sorti de ses lagunes pour reparoître sur nos bords. J'appris votre triomphe par ceux même qui venoient de combattre sous vos ordres. Alphonse, Trutto, Annibal & Pierre Moro, Albert, Affranio, trois Arioftes, le Bagno, Zerbinetto, m'ont raconté tous les événemens de ce combat à mon retour. Les pavillons, les drapeaux que vous remportâtes sur nos superbes ennemis, parent aujourd'hui nos temples. Quinze galères captives, & mille autres bâtimens plus petits sont amarrés dans nos ports, & sont les trophées de votre victoire. Ceux qui virent alors l'incendie & la mort voler sur les vaisseaux Vénitiens, ceux qui furent témoins du naufrage de quelques autres de leurs bâtimens, & qui jouirent du plaisir de voir venger l'embrâsement de nos palais, peuvent se former une idée plus juste de tout ce que l'armée d'Agramant dut souffrir pendant la nuit qu'elle fut attaquée par Dudon.

Ce combat, commencé pendant la plus grande obscurité de la nuit, fut d'abord foiblement éclairé par les feux noirs & fumeux du soufre,

de la poix & du bithume ; mais, dès que ces feux se furent attachés sur les mâts, l'avant & l'arrière des vaisseaux Africains, une flamme ardente & brillante s'éleva de ces vaisseaux embrâsés, &, portant au loin la lumière, la clarté devint presque égale à celle du jour.

Agramant ne croyoit pas être attaqué par des forces si supérieures ; & jusqu'alors il avoit espéré que son armée, revenue de sa surprise & de son premier effroi, finiroit par remporter la victoire : mais dès qu'il put voir le nombre des vaisseaux de Dudon à la clarté des flammes, non-seulement il n'espéra plus de pouvoir soutenir ce combat inégal, mais il ne s'occupa plus qu'à dérober sa tête au coup mortel, ou ses mains aux fers qu'il ne pouvoit éviter en demeurant plus long-temps sur son vaisseau. Il descendit dans une barque, où l'on avoit déja placé Bride-d'or & quelques effets précieux ; & les matelots, observant un grand silence, la firent voguer légérement entre les vaisseaux. Ils furent bientôt assez éloignés pour se replonger dans l'obscurité, & se mettre à couvert de la furie des Nubiens, qui combattoient sous les ordres du fils d'Ogier. Ce fut donc ainsi que, pendant la destruction entière de l'armée d'Afrique, dévorée par les flammes, que le fer massacroit, & que la mer recevoit dans ses

gouffres profonds, l'auteur de sa ruine se sauvoit par une prompte fuite. Agramant n'avoit plus alors avec lui que Sobrin : avec quelle amertume ne convint-il pas de tous ses torts! quels regrets ne lui témoigna-t-il pas de n'avoir pas eu plus de confiance en sa haute sagesse! Il n'étoit plus tems de s'en repentir, & tous les maux qu'avoit prévu Sobrin étoient à leur comble.

Pendant ce tems, Roland ne pouvant prévoir que toutes les fautes d'Agramant acheveroient de détruire en entier son armée, conseilloit au Prince d'Angleterre d'emporter Biserte & de la renverser de fond en comble, avant qu'on pût venir à son secours, pour qu'elle ne pût être désormais un sujet de crainte pour les Chrétiens. Astolphe ayant prévu qu'il auroit besoin de vaisseaux pour attaquer le port de Biserte au moment de l'assaut général, en avoit conservé le nombre suffisant pour cette attaque: il en donna le commandement à Sansonnet, qui fut jetter l'ancre à la distance d'un mille du port de Biserte; & l'on fit les préparatifs nécessaires pour l'assaut, qui fut commandé pour le troisième jour suivant.

Roland, Astolphe & les autres Chevaliers chrétiens se préparèrent à cette grande action par le jeûne & par la prière : l'ordre fut donné

dans l'armée de s'y conformer, & de ſe tenir prêt à l'aſſaut général, qu'on donneroit le troiſième jour. Leur projet, après avoir pris Biſerte, étoit de la livrer aux flammes, & de la détruire de fond en comble.

Après le jeûne & les prières publiques, les parens & les amis ſe raſſemblèrent, & firent bonne chère, pour réparer leurs forces. Ils avoient long-tems chanté des Pſeaumes & des Litanies ; ils mangèrent & burent de même ; & ſur la fin du repas, bien attendris les uns pour les autres, ils s'embraſſoient & pleuroient même en ſe diſant une eſpèce d'adieu, comme des gens prêts, en effet, à faire peut-être un long voyage.

Les Africains en firent tout autant dans Biſerte, & leur Mahomet qui ne pouvoit les entendre, fut invoqué par le peuple, qu'exhortoient les Dervis : pluſieurs pleuroient, d'autres ſe frappoient, ſe tailladoient en l'honneur de leur Prophète, & lui promettoient des Moſquées, les plus riches dons, & de nouveaux autels, s'il les tiroit de ce péril éminent ; mais ils avoient toujours un grand déſavantage dans les bonnes œuvres qu'ils croyoient faire, vis-à-vis des Chevaliers François, & vis-à-vis l'armée Nubienne, qui avoit des proviſions en abondance : cependant, dès que leur Muphti les eut

bénis à sa manière, les Sarasins prirent assez courageusement les armes, & se portèrent à la défense de leurs remparts.

La belle & jeune Aurore étoit encore dans le lit de son vieil époux, qui faisoit peut-être semblant de dormir, craignant de n'avoir rien à lui dire, lorsqu'Astolphe, d'un côté, mit en ordre les troupes qui devoient monter à l'assaut : Sansonnet disposa de même l'attaque du port : le Paladin Roland donna le signal, & Biserte fut assaillie à-la-fois par mer & par terre.

Biserte, entourée à moitié par la mer, avoit des remparts d'une fabrique excellente du côté de la terre ; mais ils étoient fort antiques, & Brançard n'avoit eu ni le tems ni les moyens nécessaires pour les réparer. Astolphe choisit parmi les Nubiens plusieurs troupes des meilleurs frondeurs & des archers les plus adroits, & leur ordonna de tirer sans cesse aux merlons & aux créneaux de la place, afin que son infanterie & que la cavalerie qui la soutenoit, pussent s'approcher des murailles avec une moindre perte. Toutes ces troupes étoient chargées de pierres, de soliveaux, de fascines & de sacs à terre, pour combler les fossés qu'on avoit saignés dès la veille avec tant d'industrie, que presque par-tout ils étoient à sec : tous les

Brandimart reſte ſeul ſur le mur, expoſé de tous les côtés aux flèches qu'on lui tire de la ville. Ce héros, loin de perdre courage, n'eſt pas même ému par les cris de ſes amis qui lui tendent les bras, & lui crient de ſe rejetter de leur côté. Prenant ſon parti, la hauteur des murs, élevés de trente braſſes, ne l'effraie pas; il ſaute dans l'intérieur de la ville, & ſaute ſi légérement, que, ſans ſe faire aucun mal, il ne fait pas plus d'impreſſion ſur la terre qu'une botte de foin, ou quelque oreiller rempli d'édredon: il aſſomme, il perce, il fend tout ce qu'il trouve ſous ſa main, comme ſi ces mécréans n'euſſent été formés que d'une étoffe légère; & tous les autres ſe mettent en fuite, dans la crainte qu'il ne ſoit promptement ſecouru.

Le bruit de ce que Brandimart vient de faire vole auſſi-tôt dans toute l'armée, & s'accroiſſant de bouche en bouche, il parvient à Roland; il parvient de même aux deux autres Paladins qui commandent les différentes attaques. Les trois Paladins eſtimoient, aimoient trop leur brave compagnon, pour ne pas voler à ſon ſecours. Tous les trois dreſſent une échelle; l'amitié leur donne des ailes; ils ſont déja ſur les remparts, & les Saraſins, épouvantés par leur audace & leur aſpect terrible, abandonnent

leurs

leurs murs & s'échappent à leurs coups. C'eſt ainſi que, dans un malheureux vaiſſeau battu de tous côtés par la tempête, une vague furieuſe entame ſes flancs; celle qui lui ſuccède les entr'ouvre; & la troiſième porte une maſſe énorme d'eau dans ce vaiſſeau, qu'elle ſubmerge & fait diſparoître. Les trois guerriers produiſirent le même effet dans l'infortunée cité de Biſerte; ils ouvrirent un ſi grand paſſage, que mille échelles furent dreſſées à-la-fois, & que les remparts abandonnés ſe couvrirent de ſoldats Nubiens : les coups redoublés des béliers ouvrant en même tems les murs, qu'ils avoient déja beaucoup ébranlés, des cohortes entières pénétrèrent dans l'intérieur de Biſerte, & Brandimart fut ſecouru de toutes parts.

On ne peut avoir une idée de la fureur avec laquelle les Chrétiens entrèrent dans Biſerte, ſans ſe rappeler le ravage affreux que fait le Roi des fleuves, lorſque, briſant les digues & ſurmontant ſes bords, il ſe répand dans les riches plaines du Mantouan; les cabanes, les troupeaux, les moiſſons entraînés groſſiſſent ſes flots écumeux; le paſteur, ſon chien même, luttent quelques momens contre la mort ſur ſa ſurface, & ſes eaux s'élèvent au point que les poiſſons s'étonnent de nager entre les feuillages & les rameaux des ſaules & des peupliers: de

même les Nubiens, le fer & la flamme à la main, inondent cette malheureuſe ville; le meurtre, le pillage, toutes les horreurs de la guerre s'étendent dans les différens quartiers; on voit dans un lieu bas un affreux étang ſale & ſanglant, qui ſe forme du ſang que les Africains répandent: le feu s'étend de même; & les toits des moſquées, des palais & des édifices publics, déja ſont embrâſés. Les Chevaliers vainqueurs virent bientôt leurs ſoldats emporter les vaſes d'or & d'argent des moſquées. Pluſieurs jeunes filles, & juſqu'à leurs mères même étoient accablées de triſteſſe: Aſtolphe & Roland furent bien affligés, en devinant quelles étoient les injures qu'elles avoient reçues, & de n'avoir pu les empêcher; mais, dans ces premiers momens, les Généraux ne peuvent entrer dans tous ces petits détails.

Bucifard fut tué par un coup qu'Olivier lui donna ſur l'oreille: Brançard ne trouva pas de meilleure réſolution à prendre que celle de ſe tuer: Folves fut pris par Aſtolphe; mais il mourut de quelques bleſſures, à l'une deſquelles un bon Turc n'aimeroit pas à ſurvivre. Tel fut le ſort des trois Généraux qu'Agramant avoit commis à la défenſe de ſes états.

Ce malheureux Empereur, qui fuyoit alors preſque ſeul avec Sobrin, eut encore le dé-

ſeſpoir de s'approcher aſſez près de la côte pour voir l'embrâſement de Biſerte. Son premier mouvement fut de vouloir ſe jeter ſur la pointe de ſon épée ; mais Sobrin l'en empêcha. » Que pourriez-vous faire de plus favorable à vos ennemis, lui dit le ſage Roi de Garbe ? le ſeul bruit de votre mort les rendroit paiſibles poſſeſſeurs de l'Afrique. Tant que vous vivrez, Seigneur, n'ont ils pas encore tout à craindre ? Ils ſçavent bien qu'ils ne peuvent reſter les maîtres au-delà du détroit que par votre mort.

» Tous vos malheureux ſujets reſteroient ſans eſpérance ſi vous perdiez la vie : vous ſeul pouvez leur conſerver celle d'être heureux & libres un jour. Votre mort aſſure l'eſclavage de l'Afrique & de ſes habitans. Vivez donc, Seigneur, pour l'amour de votre patrie & de ceux qui vous obéiſſent. Le Soudan d'Égypte ne peut ſouffrir d'avoir Charlemagne pour voiſin : il vous offrira de lui-même ſes troupes & ſes tréſors ; le puiſſant Noradin prendra les armes pour vous ; les Arméniens, les Turcs, les Perſes, les Mèdes & les Arabes viendront d'eux-mêmes ſe ranger ſous vos drapeaux. «

Ce fut par de ſemblables diſcours que l'adroit & vieux Sobrin calma le déſeſpoir du fils de Trojan : peut-être dans le fond de ſon cœur doutoit-il cependant de tout ce qu'il oſoit lui

promettre : il ſavoit trop bien que le malheureux Souverain qui perd un Empire, court les plus grands riſques en remettant ſon ſort entre des mains barbares. Annibal, Jugurtha, pluſieurs autres exemples antiques, devoient le faire frémir... Eh ! ne le voyons-nous pas nous-mêmes aujourd'hui ? Louis le More n'a-t-il pas été remis dans les mains de Louis XII ? Auſſi, mon cher & illuſtre Maître, vous devez bien eſtimer la ſageſſe & le courage de votre frère, dont la maxime eſt qu'il faut avoir perdu la raiſon pour ſe confier plus aux autres qu'à ſoi-même. C'eſt ainſi que, lorſque le fougueux Jules ſecond excita contre lui la guerre la plus injuſte, quoiqu'Alphonſe eût peu de troupes, quoique les François ſes alliés fuſſent chaſſés de l'Italie, & que les Eſpagnols euſſent repris la ſupériorité, ni les promeſſes, ni les menaces même ne purent l'engager à confier à perſonne la défenſe de Ferrare.

Agramant avoit ordonné qu'on dirigeât vers l'Orient la proue de ſon vaiſſeau, lorſqu'un vent impétueux fit ſoulever les ondes ; & le pilote, aſſis près du gouvernail, s'écria, les yeux au ciel : Je vois arriver une tempête ſi furieuſe, que le navire ne pourra la ſoutenir. Si vous m'en croyez, Seigneur ; je vais aborder à cet iſle à main gauche, où vous reſterez

en sûreté jusqu'à ce que la mer ait appaisé sa furie. Agramant crut le pilote, & descendit dans cette isle, située entre l'Afrique & l'isle fameuse par son volcan, que l'on prend pour la fournaise de Vulcain. Cette île étoit inhabitée; elle étoit couverte de buissons de myrthes & de genevriers, retraite favorable aux cerfs, aux daims, aux chevreuils, qui s'y trouvoient en abondance : elle n'étoit presque connue que des pêcheurs, qui, laissant dormir les poissons dans leurs profondes retraites, venoient étendre & faire sécher leurs filets sur les buissons.

Un autre vaisseau, chassé de même par la tempête, vint aussi chercher un asyle dans la même isle : c'étoit Gradasse, ce puissant Roi de Sericane, qui, quelques tems avant la déroute d'Agramant, étoit parti d'Arles pour retourner dans ses états. Les deux Rois, qui venoient d'être compagnons d'armes sous les murs de Paris, se reconnurent avec joie, & s'embrassèrent tendrement. Gradasse apprit avec beaucoup de peine tous les nouveaux malheurs d'Agramant, & lui fit offre de ses troupes & de sa personne; mais il le dissuada fortement d'aller se commettre à l'infidélité des Égyptiens. Craignez le sort du grand Pompée, lui dit-il, si vous abordez ce funeste rivage. Astolphe, dites-vous, s'est emparé de l'Afrique avec une armée

de Nubiens ſujets de Senapes ; Biſerte, capitale de vos États, eſt réduite en cendres ; Roland eſt préſentement avec Aſtolphe, & vient de reprendre ſa raiſon obſcurcie, pendant les mois précédens, par la plus étrange folie. Le plus court expédient que j'imagine pour vous tirer de l'état cruel où vous êtes, c'eſt celui que m'inſpire le deſir que j'ai de vous ſervir. Je vais défier Roland ; étant armé, monté comme je le ſuis, Roland, fût-il d'acier ou de bronze, ne pourra tenir contre moi : ce Paladin étant mort, les Chrétiens perdront leur plus ferme appui, & ne tiendront pas plus contre nous, que des agneaux timides à l'aſpect d'un loup affamé. Quant à l'armée de Nubie, rien ne me ſera plus facile que de la chaſſer de vos états : j'armerai contre Senapes les Nubiens de l'autre côté du Nil, qui ſuivent une autre loi ; les Arabes, ſi riches en bons chevaux ; les Maerobes, qui joignent les richeſſes à la population ; les Perſes, les Chaldéens, porteront une guerre ſi vive dans les états de Senapes, qu'il ſera forcé de rappeller promptement ſes troupes.

Agramant ſe montra fort ſenſible aux offres de Gradaſſe ; il convint que ce projet pouvoit réuſſir, & crut que la fortune commençoit à lui devenir plus favorable, puiſqu'elle avoit conduit le Roi de Sericane en cette iſle déſerte,

mais il ne veut point accepter que Gradaſſe entreprenne ce combat pour lui, quand même il ſeroit sûr de reprendre Biſerte : C'eſt à moi, dit ce prince, à combattre Roland, & je ſuivrai les loix de l'honneur qui me l'ordonne.

Faiſons mieux, repartit le Roi de Sericane : il me vient une nouvelle idée, que nous ferons bien de ſuivre. Envoyons défier Roland & l'un de ſes compagnons : pourvu que je puiſſe vous ſervir de ſecond, dit Gradaſſe, cela me ſuffit, & mon honneur eſt à couvert ; car je vous rends juſtice, & je vous regarde comme n'ayant perſonne qui vous égale. Et moi donc, s'écria le vieux Sobrin, croyez-vous que je veuille reſter ſimple ſpectateur d'un pareil combat ? Sçachez que les ans n'ont point encore abattu mes forces & mon courage, & que ma longue expérience dans de pareils combats, ſuppléera de reſte à l'ancienne vigueur de ma jeuneſſe.... Il eſt vrai que ce Roi de Gaybe étoit encore vigoureux pour ſon âge, & que dans toutes les occaſions il donnoit des preuves du plus grand courage. Les deux autres Rois trouvèrent que ſa demande étoit juſte, & ſur le champ ils envoyèrent leurs Écuyers à la Cour d'Afrique, pour défier Roland de leur part, en lui propoſant de ſe rendre, avec deux de ſes compagnons armés, dans la petite iſle de Lipadure.

Ces Écuyers, voguant à voiles & à rames, arrivèrent à Biſerte avec la diligence qu'exigent de pareils meſſages : ils y trouvèrent Roland qui faiſoit aux différentes troupes le partage du butin & des priſonniers.

Le meſſage d'Agramant, de Gradaſſe & de Sobrin, fut fait, en préſence de tous les chefs de l'armée, au comte d'Angers. Ce meſſage plut tellement à ſon grand cœur, qu'il combla les Écuyers des plus riches dons. Roland alors ſe propoſoit d'aller chercher Gradaſſe juſques dans l'Inde, ayant ouï dire à ſes compagnons que ce Prince s'étoit emparé de ſon épée durandal, & qu'il la portoit à ſon côté ; il vouloit la lui reprendre ; &, ſçachant qu'il étoit parti de France, il n'eſpéroit pas, ſans aller juſqu'au fond de l'Inde, pouvoir remplir ſon projet. Sa joie fut donc extrême de ſçavoir Gradaſſe aſſez près de lui pour lui faire rendre & ſon épée, & le beau cor d'Almont. Tout ſe réuniſſoit pour que ce défi fût tel que Roland eût pu le deſirer lui-même, ayant ſçu de plus que ſon cheval Bride-d'or étoit dans la poſſeſſion du fils de Trojan. Il choiſit ſur le champ ſon fidèle ami Brandimart, & ſon couſin Olivier : il ſçavoit à quel point il étoit aimé de tous les deux. Il fit chercher de tous côtés de bons chevaux & de forts héaumes pour ſes compa-

gnons & pour lui ; car aucun d'eux, en ce moment, n'avoit ceux ſous leſquels ils s'étoient couverts de gloire autrefois.

Roland, dans le premier accès de ſa folie, avoit jeté ſes armes ſur la terre avec fureur : Rodomont avoit enlevé celles de Brandimart & d'Olivier, pour les attacher au monument d'Iſabelle ; & malheureuſement il en reſtoit peu de bonnes en Afrique, Agramant les ayant enlevées preſque toutes pour armer les gens de guerre qui l'avoient ſuivi lorſqu'il avoit traverſé la mer. Roland fit dérouiller & mettre en état celles qui lui parurent être les meilleures, & fut avec ſes compagnons ſe promener ſur le rivage, en cauſant avec eux du combat qu'ils étoient prêts à livrer aux Rois Saraſins. Étant arrivés ſur le bord de la mer, ils furent fort ſurpris de voir un vaiſſeau portant ſes voiles qui ſembloit ſe diriger ſur la côte, pouſſé ſeulement par le vent, nulle eſpèce de manœuvre ne donnant à connoître que la marche de ce vaiſſeau fût dirigée par un Pilote & des Matelots.

Ce navire, en effet, n'en avoit aucun ſur ſon bord ; mais le vent portant dans ſes voiles le faiſoit voguer au haſard, le pouſſoit, & le fit échouer ſur le ſable aſſez près du port de Biſerte.

Attendez un moment, je vous prie... car l'amour que je ſens pour le brave Roger, vient de m'en rappeler ſoudain le ſouvenir, & de me preſſer de vous donner des nouvelles de ce qu'il devint avec le brave fils d'Aymon. Souvenez-vous, s'il vous plaît, que je vous ai déja dit que ces deux guerriers ayant interrompu leur combat, s'étoient retirés de la mêlée ſans prendre aucune part à la bataille : ils avoient bien vu, par le choc des eſcadrons, qu'Agramant ou Charlemagne avoit violé la foi de leurs ſermens ; mais ils ignoroient lequel des deux s'étoit rendu coupable d'une pareille infraction; ils attendoient d'en être pleinement informés, pour ſavoir dans quelle armée ils auroient à paſſer tous les deux. Cependant un fidèle Écuyer de Roger, qui n'avoit point perdu de vue ſon maître, lui ramena ſon cheval & lui porta ſon épée, dans le deſſein qu'il ſecourût ceux de ſon parti. Roger reprit l'un & l'autre, mais ce fut ſans vouloir s'en ſervir; il ne partit même qu'après avoir promis une ſeconde fois à Renaud, que ſi c'étoit Agramant qui ſe fût rendu parjure, il l'abandonneroit pour toujours. Roger ſe tint donc à quelque diſtance du champ de bataille, ſans penſer ſeulement à tirer ſon épée, & s'informant ſans ceſſe lequel des deux Rois avoit rompu le traité. Bientôt il apprit de tous

ceux qui se retiroient du combat, qu'Agramant seul s'étoit rendu coupable en rompant la trève; mais l'ancien attachement que Roger avoit toujours pour lui, le séduisit au point de lui faire estimer cette faute comme étant trop légère pour qu'il le quittât. L'armée Sarasine, comme je l'ai déja dit, fut entierement détruite, & le Dieu des armées commença dès-lors à punir le parjure du fils de Trojan. Roger cependant restoit encore incertain sur le parti qu'il devoit prendre; son amour pour Bradamante l'éloignoit du service de l'Afrique: il étoit retenu de même par le serment qu'il avoit fait à Renaud; mais il craignit que s'il abandonnoit Agramant au moment où ce Prince étoit le plus malheureux, on ne l'accusât d'ingratitude, & même de manquer du courage nécessaire pour partager son infortune. Cependant il sentoit que la justice l'appelloit auprès de Charlemagne; &, quoique l'amour l'appellât aussi près de Bradamante, il craignit qu'une moitié du monde ne dit qu'il se déshonoroit en suivant la loi d'un serment injuste qui lui feroit abandonner le fils de Trojan. Il resta deux jours dans cette incertitude; il prit enfin le parti de rentrer dans Arles, & de retourner en Afrique avec ce Prince. Son honneur, qu'il craignit de voir attaqué, fut

encore plus puiſſant en ſon cœur que le plus tendre amour.

Roger ne trouva plus dans le port d'Arles un ſeul vaiſſeau de la flotte d'Agramant ; il ne vit que des morts & des bleſſés ; & , ne pouvant ſe procurer le moindre eſquif , il ſuivit à cheval le bord de la mer pour ſe rendre à Marſeille , dans le deſſein d'obtenir de quelque Patron , par la force , les prières ou l'argent , de le paſſer en Afrique. Il trouva Dudon , arrivé déja dans le port de Marſeille , avec les débris de l'armée d'Agramant & les priſonniers qu'il avoit faits : la mer étoit ſi couverte des vaiſſeaux du vainqueur & de ceux des vaincus , qu'à peine auroit-on pu diſtinguer l'onde entre les navires qui rempliſſoient le port & la rade. Parmi les vaiſſeaux que Dudon avoit pris , on en voyoit ſept que montoient ſept Rois Africains attachés au fils de Trojan : ils avoient garanti leurs vaiſſeaux des flammes ; mais, malgré leur longue réſiſtance , ils avoient été forcés de ſe rendre. Ces ſept Rois témoignoient leur conſternation de ſe voir priſonniers, & tenoient leur tête & leurs yeux baiſſés. Dudon , très-empreſſé de voir Charlemagne, vouloit ſe rendre dès le même jour auprès de ce Prince ; il étoit débarqué ſur le rivage , & tous ces priſonniers

avoient été rangés dans le même ordre que les Romains obſervoient dans les triomphes. Les Nubiens, couverts de leurs armes, les entouroient; & leurs acclamations élevoient le nom de Dudon juſqu'aux Cieux. Roger, qui ne voyoit encore ce ſpectacle que de loin, accouroit dans l'eſpérance que cette grande flotte étoit celle d'Agramant; &, pour s'en aſſurer, il preſſa les flancs de ſon courſier: ſa ſurpriſe fut extrême en reconnoiſſant d'abord le Roi des Naſamones conduit comme un priſonnier; il reconnut de même un peu plus loin Bambirague, Agricalle, Farurante, Manilard, Balaſtre & Rimedonte. Ces ſept Rois tenoient leur front baiſſé vers la terre, & des larmes amères couloient de leurs yeux.

Roger, étant ancien ami de ces Rois, fut trop touché de leur état humiliant & malheureux pour pouvoir le ſupporter: il imagina bien qu'il ne pouvoit leur rendre la liberté par aucune inſtance, & qu'il ne pouvoit les délivrer que par la force: il baiſſa ſa lance, fondit ſur les Nubiens qui gardoient ſes amis, & lorſqu'il l'eut briſée il tira baliſarde, & fit tomber plus d'un cent de ces noirs qui croyoient jouir paiſiblement du ſpectacle de ce triomphe. Dudon entendit les cris des bleſſés, & vit fuir les Nubiens de toutes parts; connoiſſant que c'étoit

un seul Chevalier qui les mettoit en déroute, il acheva promptement de s'armer, sauta sur son cheval, & se saisissant d'une forte lance, il partit le cœur plein de cette valeur & de cette générosité qui caractérisoient les Paladins François. Dudon cria d'une voix forte à ses soldats de se retirer : ils ne demandoient pas mieux ; car Roger en avoit fait tomber encore un cent sous ses coups dans cette intervalle, & les Rois prisonniers espéroient déja que Roger leur rendroit la liberté. Celui-ci, voyant arriver Dudon seul à cheval & couvert d'armes brillantes, se douta bien que ce devoit être le Commandant, & vint à sa rencontre. Dudon s'ébranloit déja pour charger Roger, lorsqu'il s'apperçut que celui-ci n'avoit plus de lance : dédaignant de conserver aucun avantage, il jeta la sienne loin de lui. Roger, remarquant cette action généreuse, dit aussi-tôt en lui-même, voilà sans doute un de ces nobles Paladins de France, si renommés par leur courage & par leur courtoisie ; si je le peux, j'obtiendrai qu'il me dise son nom.

Roger priant avec politesse le Chevalier qui venoit à la rencontre de se faire connoître, il apprit de lui qu'il étoit le fils d'Ogier le Danois ; il dit de même à celui-ci qu'il étoit Roger ; & tous les deux, se connoissant alors

par leur haute renommée, ſe ſaluèrent, ſe défièrent l'un & l'autre ſans colère, & vinrent aux mains enſemble.

Dudon combattoit ordinairement avec une maſſe d'armes qui l'avoit toujours couvert de gloire ; & Roger tira cette redoutable épée qui ſçavoit ouvrir les armes les plus fortes & les mieux trempées. Ces deux fiers adverſaires étoient véritablement égaux entre eux par leurs vertus ſociales & par leur haute valeur ; mais Roger, ayant ſans ceſſe dans ſon cœur & ſous ſes yeux tout ce qui pouvoit intéreſſer ſa chère Bradamante, n'avoit garde d'affliger celle qu'il adoroit, en faiſant rougir la terre du ſang de ſon couſin. Roger connoiſſoit les maiſons les plus illuſtres de France ; il ſavoit qu'Améline, mère de Dudon, étoit la ſœur de Béatrix, à laquelle Bradamante & Renaud devoient le jour. Jamais Roger ne put ſe réſoudre à porter un coup, ni de la pointe, ni du taillant de baliſarde à Dudon, il ſe contenta de parer les coups de ſa maſſe, ou de ne ſui laiſſer frapper que l'air en l'eſquivant. Turpin dit même que Dudon, ſouvent découvert, auroit perdu la vie, ſi Roger n'eût pas été ſans ceſſe attentif à ne le frapper que du plat de ſa dangereuſe épée. Baliſarde avoit une très-forte arête, Roger ne pouvoit craindre de la briſer ; & les armes de

Dudon retentiſſoient des coups précipités, mais peu dangereux, que Roger lui portoit avec une telle vîteſſe, que les yeux des ſpectateurs en étoient éblouis. Mais j'aime à me taire dans un pareil moment; je vois que je vais vous laiſſer en ſuſpens, & vous en ſentirez plus de plaiſir lorſque je reprendrai mon récit dans un autre Chant.

Fin du quarantième Chant.

CHANT XLI.

LES parfums que la jeuneſſe aimable & brillante des deux ſexes aime à répandre dans ſes cheveux ou ſur ſon ſein, prouvent leur excellence & leur pureté; lorſqu'après quelques jours écoulés ils frappent encore agréablement l'odorat, ils font connoître que la nature les avoit perfectionnés dans les fruits, les arbres ou les fleurs dont ils ſont extraits. Cette liqueur délicieuſe qu'Icare donna trop indiſcrètement à ſes moiſſonneurs, & qui fit traverſer les Alpes aux Celtes, pour conquérir les heureux pays qui la produiſent, prouve de même ſa pureté, lorſqu'à la fin de l'année elle conſerve encore une partie de la douceur & tout le parfum qu'elle avoit en s'écoulant du preſſoir. L'oranger, le cédrat, le myrthe, que l'hiver ne peut dépouiller de leur feuillage, annoncent le vert éclatant dont le printemps les a vus briller. De même, ô race illuſtre du nom d'Eſt! vos vertus ſublimes, votre renommée prouvent bien la pureté du ſang qui coule dans vos veines; vos aïeux furent des Héros; & celui qui fut l'heureuſe ſouche de votre auguſte race, dut briller en ſon tems

comme le ſoleil brille dans la voûte céleſte. Votre père Roger n'eût pu faire un ſeul acte qui n'eût été caractériſé par la nobleſſe & l'élévation de ſon ame ; il ne ſe montra jamais guerrier plus magnanime, plus tendre, plus fidèle Amant que dans ſon combat contre le parent de Bradamante. Adroit, attentif à cacher toute ſa force, il entretenoit de ſang froid un combat qu'il eût craint d'enſanglanter. Dudon à la fin s'en apperçut : il ſentoit ſes bras appeſantis ; il ſe voyoit trop ſouvent à découvert aux coups de Roger, pour ſe cacher que ſon généreux adverſaire n'en vouloit porter aucun qui pût le bleſſer. Du moins, ſe dit alors Dudon, tâchons d'égaler par des procédés généreux, celui que le brave Roger a pour moi... Seigneur, lui dit-il, par grace terminons ce combat dont vous remportez déja la victoire. Loin d'y prétendre, j'avoue que je ſuis vaincu; votre généroſité captive mon cœur & vous l'attache à jamais. Ah ! Seigneur, répondit Roger, que cette propoſition m'eſt agréable!... Mais vous voyez ces Rois malheureux qui m'ont mis les armes à la main contre vous ; puis-je eſpérer que vous leur accorderez la liberté? Oui, Seigneur, lui répondit Dudon; & de plus, choiſiſſez le meilleur des vaiſſeaux qui ſoient dans le port, pour les repaſſer en Afrique. Les

deux Chevaliers se séparèrent en se jurant une éternelle amitié. Roger fit choix d'un très-bon vaisseau, sur lequel les sept Rois Sarasins s'embarquèrent avec lui. Le vent le plus favorable en apparence gonflant alors les voiles, le Pilote s'éloigna du rivage sans inquiétude ; la mer étoit tranquille, l'Aquilon & le vent austral sembloient retenir leurs haleines ; ce ne fut que sur la fin du jour que les fougueux Autans commencèrent à ne plus cacher leur perfidie. Bientôt le vent qui donnoit sur la poupe, se porte sur les flancs du vaisseau ; de là directement opposé contre sa proue, il le fait tournoyer sur sa quille. Plusieurs autres vents déchaînés se joignent au premier ; les vagues s'élèvent de toutes parts à sens contraire, semblables à des moutons par l'écume blanche qui les couvre ; les flots se pressent, s'accumulent, s'élèvent, & se brisent en mugissant ; le Pilote voit la mort se présenter de tous côtés, & les deux flancs du vaisseau sont également battus par le choc multiplié des vagues : ces vents tumultueux semblent combattre les uns contre les autres ; le tangage du vaisseau fait baigner alternativement les bords du château d'avant & les galeries du château de poupe, & ce tangage dangereux n'est interrompu que par un roulis qui fait couler d'épaisses lames d'eau sur les ponts : le Pilote,

pâle & troublé ne peut commander aucune manœuvre à l'équipage effrayé qui ne l'entend plus ; les ſignaux, les cris, tout devient nuiſible; les Matelots éperdus ſe contrarient dans leurs manœuvres : la pluie, la grêle, l'obſcurité, le ſiflement des vents, le choc des grandes vergues & des poulies, forment un bruit affreux, dans lequel rien ne ſe diſtingue ; rien n'annonce qu'un naufrage certain : ce n'eſt qu'à la lueur des éclairs que les Matelots les plus courageux courent encore, tantôt pour aſſurer la barre du gouvernail, tantôt pour caler quelques voiles; & pluſieurs s'occupent à rendre à la mer l'eau que le ſommet des vagues embarque ſur les ponts en ſe briſant. Le furieux Borée porte les voiles à contre-ſens contre les mâts, qui, par leur craquement, menacent de ſe briſer comme les rames dont les débris roulent déja ſur les ondes; la proue ne peut plus fendre les montagnes d'eau qui ſe préſente ſur les flancs du vaiſſeau prêt à s'engloutir à chaque inſtant.

Tout un bordage du vaiſſeau ſe déchire, ſe briſe & ſe diſperſe ; la mer entr'ouverte laiſſe voir ſes abîmes aux Navigateurs effrayés ; chacun élève au Ciel ſes cris & ſes vœux. Le navire échappe heureuſement à ce péril affreux ; mais bientôt il en éprouve un autre, & déja les coutures entr'ouvertes des planches laiſſent péné-

rer l'eau qui s'élance en ſiflant dans l'intérieur du bâtiment. Quelquefois porté juſqu'aux nues, le vaiſſeau ſemble en être précipité juſqu'aux enfers ; l'eſpérance, cette dernière reſſource des malheureux, ne peut plus empêcher que l'affreuſe mort ne ſe montre comme une ennemie qui triomphe.

Ceux qui montoient ce vaiſſeau paſsèrent toute la nuit en de pareilles alarmes, & furent le jouet des vents dont la fureur ſembla redoubler à la naiſſance du jour. Loin d'être raſſurés par ſa clarté, les Matelots ne furent éclairés que pour connoître un danger plus preſſant encore : les vents, les vagues, les portoient alors contre un gros écueil qu'il ne pouvoient éviter. Le Pilote, aidé par quelques Matelots, fait alors de nouveaux efforts pour lutter contre leur poids & leur violence, & tourner ſon gouvernail afin d'éviter ce danger preſſant ; mais le choc de l'onde en ſens contraire fait briſer ce gouvernail, & leur dernière reſſource eſt enlevée. Chacun alors, voyant la mort certaine, ne prend plus conſeil que de ſa frayeur ; ils voient que le navire, dans un moment, doit être mis en pièces contre cet écueil ; ils ſe jettent tous preſque à-la-fois dans l'eſquif ; mais ce frêle bâtiment, trop chargé par un poids énorme, & preſſé par les vagues

contre les flancs du vaiſſeau, ne peut s'avancer ſur l'onde qui le repouſſe.

Roger, dans le moment qu'il voit abandonner le vaiſſeau par ſon Patron & par ſon Pilote, ſe trouvant ſans aucune arme & vêtu d'habits légers, prend enfin le parti de deſcendre auſſi dans la chaloupe; mais, au moment qu'il y monte, le reſte de ceux qui ſe trouvoient ſur le vaiſſeau s'y jette tout à-la-fois, & ce nouveau poids la fait ſubmerger ſur le champ.

Au moment que ceux qui cherchoient à ſauver leur vie, en abandonnant le grand bâtiment, ſentirent enfoncer la chaloupe, ils pouſsèrent des cris lamentables & perçans; mais bientôt une vague écumeuſe achevant de les enſevelir ſous l'onde, nul paſſage ne put laiſſer échapper leurs plaintes; elles s'éteignirent avec leur reſpiration dans les goufres qui les engloutiſſoient.

Quelques-uns reſtent ſubmergés pour toujours; d'autres paroiſſent un moment, & retombent à fond; pluſieurs relèvent quelque tems les bras, les jambes, & même la tête; ils ſe débattent au milieu des vagues qui les élèvent, les renverſent, & finiſſent par les précipiter ſous leurs maſſes. Roger, dont l'ame inacceſſible à la peur ne peut être ébranlée par le péril qu'il court & par la tempête, revient du fond de

l'eau, voit le rocher, & veut le gagner à la nage; il eſpère avoir la force de ſe porter juſques ſur ſes bords couverts de ſable; il repouſſe avec ſon ſouffle l'onde amère qui baigne ſes lèvres; il fend les vagues avec ſes bras nerveux.

Pendant ce tems, un coup de vent chaſſoit le vaiſſeau que tout l'équipage avoit abandonné lors du péril de ſe briſer contre l'écueil; &, dans le moment même où tous ceux qu'il avoit portés périſſoient, ce vaiſſeau s'étoit relevé ſur les vagues. Ah! que les mortels ſont ſujets à ſe laiſſer tromper par l'apparence! Il ſembla que les vents euſſent attendu que tout l'équipage du navire en fût ſorti, pour lui faire dépaſſer l'écueil ſans le toucher, & le porter dans une plage moins agitée: ce qui doit même paroître le plus ſurprenant, c'eſt que ce vaiſſeau, que le Pilote égaré de ſa route eût eu peine à conduire vers la côte d'Afrique, vint échouer à trois milles au plus de Biſerte; &, le vent, ni la hauteur de l'eau ne le ſoutenant plus, ſa quille demeura fixée dans le ſable.

Ce fut ce même vaiſſeau que Roland & ſes compagnons virent échouer le jour qu'ils s'alloient promener enſemble. Deſirant d'examiner ce que ce pouvoit être, ils prirent une barque légère & s'y rendirent tous les trois. Ils furent

très-surpris de n'y pas trouver même un seul Matelot : la seule créature vivante qui fût dans ce navire, c'étoit le bon cheval Frontin ; ils le reconnurent aussi-tôt, ainsi que l'armure complète de Roger & son épée, qu'ils trouvèrent attachées près du coursier. Roger, pressé de sauter dans la chaloupe pour sauver sa vie, n'avoit pas eu le tems de les prendre. Roland reconnut d'abord Balisarde, dont il avoit été possesseur après l'avoir enlevée à l'Enchantereſſe Falerine, lorsqu'il détruisit ses beaux jardins ; c'étoit la même que Brunel avoit eu l'adresse de lui dérober, & dont cet insigne larron avoit fait depuis présent à Roger au pied du mont de Carène. Roland, qui souvent avoit éprouvé la bonté de cette épée, sentit la joie la plus vive de la revoir en sa possession ; il a dit même souvent depuis, que ce ne pouvoit être que par la faveur du Ciel qu'il l'avoit retrouvée dans un moment où cette arme redoutable lui devenoit si nécessaire. Quelque courageux que fût Roland, il ne se cachoit point que Balisarde seule pouvoit diminuer l'avantage que Gradasse devoit avoir étant monté sur Bayard, & armé de Durandal. A l'égard des armes, qu'il ne connoissoit pas pour être celles d'Hector, il ne les estima que pour leur richesse ; &, d'ailleurs se connoissant pour être invulnérable, les armes

les plus communes lui ſuffiſoient : il en fit préſent à ſon couſin Olivier ; il fit don à ſon ami Brandimart de Frontin, & ceignit Baliſarde à ſon côté.

Les trois guerriers voulurent paroître avec magnificence dans ce célèbre combat. Roland fit broder ſur ſa cotte d'armes la tour de Babel frappée par la foudre. Olivier voulut avoir pour deviſe un chien d'argent couché, portant ſa leſſe ſur ſon dos, avec ces mots, *juſqu'à ce qu'il vienne*.... Pour Brandimart, le deuil qu'il portoit de ſon père, ne lui permit aucune parure éclatante ; il voulut que ſa cotte d'armes & les ornemens de ſon armure fuſſent noirs : Fleur-de-Lys s'occupa de la broder, & les riches perles qu'elle mêla dans ſa broderie, formèrent un contraſte agréable avec le fond noir de la ſoie. Ce fut ainſi que Fleur-de Lys compoſa tous les ornemens des armes de ſon Amant, & ceux qui devoient couvrir la croupe & la tête de ſon cheval. La tendre Fleur-de-Lys verſa ſouvent des larmes pendant ce travail : une ſecrète terreur qu'elle n'avoit jamais reſſentie juſqu'alors, lui glaçoit le ſang dans les veines, & faiſoit frémir ſon cœur.

Lorſque Roland & ſes deux compagnons furent munis d'armes & de harnois propres pour le combat, ils s'embarquèrent, firent mettre

à la voile, & laiſsèrent Aſtolphe & Sanſonnet à la tête de l'armée. Fleur-de-Lys, le cœur déchiré par une douleur mortelle, élevoit au Ciel & des vœux bien ardens, & des plaintes amères.... Elle ſuivit des yeux le vaiſſeau juſques dans la haute mer; &, quoiqu'il fût déja bien loin hors de la portée de ſa vue, elle reſtoit les yeux attachés ſans ceſſe ſur les flots: ce fut même avec peine qu'Aſtolphe & Sanſonnet la ramenèrent dans ſon palais. Fleur-de-Lys ſe laiſſant alors tomber ſur ſon lit, accablée par la douleur, y reſta long-tems éplorée & tremblante.

Pendant ce tems-là, les trois guerriers voguoient avec un vent favorable, & la ſeconde aurore leur fit voir à droite, l'iſle dans laquelle ce grand combat devoit ſe donner.

Roland & ſes deux compagnons étant deſcendus ſur le rivage, firent tendre un pavillon du côté du levant. Agramant arriva le même jour dans l'iſle, & campa de l'autre côté; mais le jour ſe trouvant déja ſur ſon déclin, le combat fut remis à l'aurore ſuivante. Des gens armés formèrent différens corps-de-garde de chaque côté. Le ſoir du même jour, Brandimart s'approcha du camp des Rois Saraſins; &, d'après la permiſſion qu'il avoit reçue de Roland, il alla parler au fils de Trojan, avec

lequel il s'étoit lié d'amitié dans le tems qu'il avoit passé dans son armée pour venir faire la guerre en France. Après les premiers propos qui se tiennent entre d'anciens amis bien aises de se revoir : Pourquoi, Seigneur, dit Brandimart au fils de Trojan, préféreriez-vous ce combat aux offres que j'ose vous faire de la part du Paladin Roland ? Il ne tient qu'à vous d'être paisible possesseur des vastes Etats situés entre le Nil & les colonnes d'Hercule, si vous voulez croire au Dieu vivant qui naquit dans le sein d'une Vierge. Ecoutez un homme qui vous est attaché par le cœur, & qui vous donne un conseil qu'il a suivi lui-même. . . . Oui, je connois pour le vrai Dieu celui qui voulut mourir pour nous ; & votre Mahomet n'est qu'un faux Prophète. Ah ! qu'il me seroit cher de vous voir suivre la même voie, dont je ne m'écarterai jamais ! Cette voie est la seule qui puisse conduire au bonheur éternel. Ce parti, Seigneur, est le plus sage que vous puissiez prendre. Le succès de votre combat contre le redoutable Roland est très-douteux : quand vous remporteriez la victoire, elle ne vous seroit d'aucune utilité, & vous acheverez de tout perdre si vous êtes vaincu. Quand vous donneriez la mort à Roland, & même à nous qui sommes venus pour vaincre ou mourir avec lui,

vous n'en tireriez aucun avantage pour reconquérir vos Etats ; & les armées puiſſantes de Charles & de ſes ſucceſſeurs ſçauront les défendre juſqu'à la dernière tour des ports de l'Afrique. C'eſt ainſi que Brandimart parloit avec chaleur ; il étoit prêt à joindre encore beaucoup de nouveaux motifs aux premiers, pour entraîner & toucher Agramant ; mais ce Prince l'interrompit d'un air irrité, & lui dit d'une voix animée par une colère qu'il retenoit à peine : Sçachez, Brandimart, que c'eſt une témérité qui va juſqu'à la folie, que de donner des conſeils, bons ou mauvais, à quelqu'un qui ne vous en demande pas. Comment voulez-vous que je croie que c'eſt l'ancienne amitié qui vous dicte celui que vous me donnez, lorſque je vous vois avec Roland les armes à la main contre moi ? C'eſt bien plutôt moi qui dois croire que votre infidélité pour l'Alcoran livre votre ame en proie au dragon infernal qui doit la dévorer, & l'aller livrer aux peines éternelles. Dieu ſeul peut ſçavoir qui de Roland ou de moi reſtera vainqueur ; ſi je releverai mon trône abattu dans ce moment, ou s'il reſtera ſous la puiſſance des Chrétiens. Mais, quel que puiſſe être mon ſort, ſçachez que je ne ferai jamais d'acte qui ne ſoit digne de moi, & que j'aimerois mieux voir, en expirant, tout mon ſang répandu ſur la terre,

que de faire tort à mon honneur.... Allez, retournez près de Roland ; & ſi demain matin vous ne ſçavez pas mieux combattre que perſuader, vous ſerez d'un foible ſecours à ce neveu de Charles. Après cette réponſe qui partoit d'une ame embrâſée par le dépit & la colère, tous les deux ſe retirèrent bruſquement, & furent chercher quelques heures de repos avant le jour terrible qui devoit bientôt ſe lever pour eux.

Dès que l'aurore blanchit les bords de l'horiſon, les guerriers des deux partis s'armèrent & montèrent à cheval : bientôt ils furent en préſence..... Les propos entr'eux ne different pas leur combat : tous les ſix baiſſent les fers de leurs lances, les mettent en arrêt, preſſent leurs chevaux, volent pour ſe charger.... Ah! qu'allois-je faire, Seigneur! Il ſeroit trop cruel que, pour raconter la ſuite de ce combat, j'oubliaſſe notre cher Roger, & que je couruſſe riſque de le laiſſer ſubmerger par les vagues en fureur contre leſquelles il défend ſa vie.

Ces vagues menaçantes fondoient quelquefois ſur la tête de Roger, l'élevoient & le précipitoient tour-à-tour ; il avoit à les fendre avec ſes bras nerveux, & la tempête continuoit à le menacer. Une terreur ſecrète, plus redoutable encore pour lui que la tempête & la mort, vint

alors accabler ſon ame ; il craignit que le Ciel, irrité de l'avoir vu manquer aux promeſſes ſolemnelles qu'il avoit faites, ne voulût plus lui permettre de recourir à l'eau ſalutaire du baptême, & qu'il le condamnoit à ne le recevoir que des eaux amères & ſalées de la mer ; il ſe rappella les ſermens qu'il avoit faits à Bradamante de ſe rendre à Valombreuſe, & de ceux que Renaud avoit reçus de lui : il conjura la Divinité, d'un cœur véritablement contrit, de lui laiſſer le tems de réparer des fautes dont le ſouvenir déchiroit ſon ame ; &, plein de foi, pénétré du ſaint amour, il fit vœu d'embraſſer le Chriſtianiſme s'il poſoit encore un ſeul jour ſes pieds ſur le rivage. Il fit le même vœu de ne porter jamais l'épée ni la lance que contre les ennemis de notre ſainte loi, & que, dès qu'il ſeroit de retour en France, il iroit conſacrer l'une & l'autre au ſervice de Charlemagne, & remplir les engagemens qu'il avoit pris avec Bradamante. O miracle de la divine Providence !... A peine Roger eut-il prononcé ſon ſerment, qu'il ſentit ſes forces s'accroître, & que ſon corps lui ſembla ſe ſoulever de lui-même ſur les ondes : ſon courage augmente avec ſes forces ; il ſuit avec ſes bras le mouvement des vagues qui l'élèvent & le font deſcendre tour-à-tour ; il atteint enfin le rivage, & bien-

tôt il arrive ſur celui que forme le penchant de la montagne en s'étendant vers la mer.

Entre tous ceux qui s'étoient embarqués avec Roger, il fut le ſeul qui ſe ſauva du naufrage. Il deſcendit ſur cet écueil ſolitaire ; il rendit graces à Dieu, monta ſur ce rocher qui le mettoit à couvert des fureurs de la mer : mais, en jettant les yeux ſur cette montagne inculte & ſtérile, il ne put ſe défendre d'une nouvelle terreur ; &, malgré le miracle déja fait en ſa faveur ; il craignit qu'exilé, ſans ſecours dans cette affreuſe ſolitude, une mort plus lente & plus cruelle encore n'y terminât enfin ſes jours.

Bientôt cependant ſon courage renaît ; il ſe ſoumet aux décrets du Ciel ; &, quoique fatigué d'avoir ſi long-tems lutté contre les flots, il monte ſur ce roc eſcarpé, au travers des ronces & des pointes tranchantes. A peine a-t-il fait cent pas, qu'il apperçoit un Hermite courbé par les années, exténué par les jeûnes, mais dont l'aſpect l'attire par un air doux & vénérable. Cet Hermite s'approche, & commence par lui crier : *Saul, Saul, pourquoi me perſécutes-tu ?* Vous ſçavez que ce ſont les mêmes paroles dont la grace efficace ſe ſervit pour vaincre & pour changer ſubitement les penchans & le cœur de S. Paul..... Croyois-tu donc, pourſuivit l'Hermite, que tu paſſerois

tranquillement les mers, ſans être atteint par le bras vainqueur du Très-Haut? Apprends qu'il ſçait frapper celui qui ſe croit le plus à l'abri de ſes coups.... Le ſaint Hermite avoit eu, pendant la nuit, une viſion; & l'Eternel avoit mis ſous les yeux de ce ſerviteur fidèle le naufrage de Roger, le ſecours qu'il devoit lui donner, la vie entière de ce Chevalier juſqu'à ce jour, les événemens qu'il éprouveroit, ſa fin cruelle, & juſqu'aux enfans qui devoient naître de lui.

L'Hermite ſçut blâmer, reprendre Roger, & le conſoler tour-à-tour: il lui reprocha d'avoir différé ſi long-tems à ſoumettre ſon col au joug favorable du Seigneur, de n'avoir pas obéi lorſque la grace l'appelloit avec tant de douceur, & de ne s'être rendu que lorſqu'elle s'étoit fait jour dans ſon ame ſous l'appareil le plus menaçant..... Il le raſſura ſur le champ, en lui peignant la Divinité comme un père toujours prêt à tendre ſes bras à l'enfant rebelle qui revient tomber à ſes genoux: il lui rappella cette parabole ſi conſolante, des ouvriers qui ne vinrent ſe préſenter que ſur le ſoir au travail de la vigne; & ce fut en lui développant les principes ſacrés de notre ſainte loi, qu'il le conduiſit à ſa cellule, creuſée aſſez profondément dans le roc.

Au-dessus de ce rocher, l'Hermite avoit bâti de ses mains une petite Chapelle tournée vers l'orient, qu'il avoit ornée avec soin des coquillages & des dépouilles que la mer jettoit sur la côte. Le flanc opposé de la montagne offroit un aspect bien plus agréable, & étoit bien différent de celui que Roger avoit été forcé de gravir : un petit bois descendoit en pente douce jusqu'à la mer ; le laurier, le myrthe, le genièvre, le palmier chargé de dattes, & des arbres fruitiers y croissoient sans culture ; & leur fraîcheur étoit entretenue par une fontaine pure, qui, du haut du rocher, se distribuoit en filets, & tomboit en petites cascades entre ces arbres féconds.

L'Hermite habitoit depuis quarante ans cet hermitage, qu'il sembloit que le Ciel eût choisi pour l'entretenir sans cesse dans la prière & la contemplation de l'Être suprême : la vie frugale & saine qu'il y menoit l'avoit fait parvenir à quatre-vingts ans, sans la goutte & mille autres infirmités qui tourmentent les foibles mortels.

L'Hermite alluma promptement du feu, couvrit la table de dattes & des fruits de la saison. Roger sécha ses habits, reprit des forces, & prêta de toute son ame une oreille attentive aux grandes vérités de notre sainte loi. L'Hermite, touché de ses dispositions,

n'héſita pas à lui conférer dès le lendemain le ſacrement de Baptême.

Roger s'accommodant aſſez bien de cette habitation de l'Hermite & d'une chère frugale, paſſa pluſieurs jours avec le ſaint Anachorète, qui non-ſeulement lui parloit de tout ce qui tient à la Religion, mais qui l'inſtruiſoit auſſi ſur ſon départ prochain, & même ſur la poſtérité que le Ciel lui deſtinoit. Le Seigneur avoit révélé la deſtinée entière de Roger & de ſes ſucceſſeurs au ſaint Hermite; il ſçavoit que ce Prince devoit périr ſept ans après ſon Baptême, par la noire trahiſon des Mayençois, qui vengeroient ſur lui la mort que ſon épouſe Bradamante avoit fait ſubir à Pinabel, & que lui, ſa ſœur & ceux du ſang de Clermont avoient donnée à Bertolas: il ſçavoit auſſi que le crime des Mayençois ſeroit caché pendant quelque tems, parce qu'ils enterreroient Roger ſur le lieu même où ces traîtres l'aſſaſſineroient; mais que Bradamante, cherchant ſon époux quoique groſſe, & ſa ſœur Marphiſe vengeroient ſa mort.

L'Hermite étoit de même éclairé par le Ciel ſur la naiſſance du fils auquel Bradamante donneroit le jour: ce devoit être au pied d'une colline ſituée entre les rivières de l'Adige & de la Brenta, lieu charmant qui parut ſi délicieux au

Troyen Anténor, que, perdant le ſouvenir du Xante, du Simoïs & du mont Ida, cette campagne où la terre eſt mêlée de quelques veines de ſoufre, & couverte de vertes & belles prairies, lui parut préférable pour y former un établiſſement. Ce pays devoit être illuſtré par la naiſſance du fils de Roger, que Bradamante mettroit au jour dans une forêt voiſine d'Ateſte. Cet illuſtre enfant devoit être élevé dans ce même lieu, où l'on verroit les graces, la beauté, le courage, briller & ſe développer tour-à-tour ſur toute ſa figure noble & charmante. Les Troyens deſcendus de ceux qui s'étoient établis dans ce pays devoient reconnoître cet aimable enfant pour être du ſang de Priam & d'Hector, & le choiſir pour leur donner des loix : dès qu'il ſeroit en âge de porter les armes, ce jeune Roger aideroit à Charlemagne à ſoumettre la Lombardie, & recevroit de cet Empereur le titre de Marquis, avec de nouvelles & riches poſſeſſions. L'Hermite ſçavoit même que Charlemagne, en lui faiſant ces dons, lui diroit en latin : *Eſte hîc*, *Domine* : Soyez Seigneur en ce lieu ; & que, quittant le ſurnom d'Ateſte qu'il avoit porté dans ſon enfance, Roger & tous ſes ſucceſſeurs porteroient déſormais le nom illuſtre d'Eſt. La terrible vengeance que ce fils devoit prendre des lâches

assassins de son père étoit compriſe dans la même révélation, par laquelle l'Hermite avoit appris que cet infortuné père apparoîtroit en ſonge à ſa chère & malheureuſe épouſe, pour l'inſtruire du nom de ſes aſſaſſins, & du lieu de ſa vile ſépulture ; ce qui ſeroit ſuivi de la deſtruction des coupables maiſons de Poitiers & de Mayence, par les bras vengeurs de ſa femme, de ſa ſœur & de ſon fils. L'Hermite avoit bien vu de même en des ſiècles plus éloignés, que la gloire du nom d'Eſt ſeroit ſoutenue par les Azzons, les Alberti, les Obyſons, juſqu'à Nicolas, Lionel, Borſo & Hercule, Alphonſe, Hippolyte, & l'illuſtre Iſabelle ; mais il ne fit part à Roger que de ce qu'il étoit néceſſaire que ce Héros dût ſavoir . . . Vous ne ſçaurez rien de plus vous-même, Seigneur, ſur tout ce qui tient à Roger & votre illuſtre race, juſqu'à ce que je vous aie parlé des ſix combattans que j'ai laiſſés prêts à ſe charger dans la petite iſle de Lipadure. Vous ſçavez que d'une part Roland, Olivier & Brandimart avoient baiſſé leurs lances, & que de l'autre Gradaſſe, (qu'on pouvoit comparer au Dieu Mars) Agramant & Sobrin portoient vivement leurs vigoureux courſiers contr'eux : les ſix lances volèrent également en éclats juſqu'au Ciel ; le bruit qu'elles excitèrent en ſe briſant contre leurs armes fut ſi violent, que

l'air agité fit soulever la mer, & qu'il se fit entendre jusques sur les côtes de France. Ce fut Roland qui soutint la rencontre de Gradasse ; le Paladin n'en fut pas ébranlé, mais son cheval ne put soutenir de même le choc terrible de Bayard ; il recula, chancela de différens côtés, & fut tomber mort à quelques pas en arrière. Roland ayant essayé vainement de le faire relever, se dégagea promptement, embrassa son bouclier, & tira la redoutable Balisarde. Agramant & le brave Olivier n'eurent aucun avantage l'un sur l'autre ; mais Brandimart fit voler des arçons le Roi Sobrin. L'amant de Fleur-de-Lys, en voyant à terre le vieux Roi de Garbe, ne poursuivit pas sa première victoire ; il courut attaquer Gradasse qui venoit de renverser Roland, & le fils de Trojan continua son premier combat contre Olivier : l'un & l'autre ayant rompu leurs lances, se chargèrent à coups d'épée.

Roland, voyant le brave Brandimart combattre Gradasse avec avantage, ne s'occupa plus de lui : tournant alors ses regards sur Sobrin, qu'il voyoit sans adversaire, & démonté comme lui, le Paladin marcha contre Sobrin, l'épée haute ; & dans sa marche rapide, le bruit qu'excitèrent ses jambes nerveuses en froissant les buissons, s'éleva jusqu'aux nues. Le vieux So-

brin, voyant venir à lui le redoutable Roland, raſſembla ſes forces, comme un ancien pilote ſe prépare à l'aſſaut d'un violent orage qui vient l'aſſaillir, en oppoſant le taillemer de ſa proue à la vague impétueuſe qui le menace : Sobrin préſente de même ſon bouclier à l'épée de Falerine, prête à tomber ſur ſa tête ; mais quelle eſpèce d'arme eût pu réſiſter au tranchant de baliſarde dans la main redoutable de Roland? Le coup partagea le bouclier de Sobrin, malgré ſa doublure & ſon double cercle d'acier ; il retomba ſur l'épaule & fit une large bleſſure au Roi de Garbe, qui s'efforçoit en vain de faire couler le ſang de l'invulnérable Paladin. Roland porte un ſecond coup, que Sobrin, alors ſans défenſe, ne peut éviter en partie qu'en ſe jetant à terre : baliſarde ne le toucha qu'en effleurant ſa tête ; mais, quoique le plat de la lame eût ſeulement porté, le coup fut encore aſſez violent pour laiſſer le vieux Roi ſans aucune connoiſſance.

Roland le croyant mort, s'empreſſa de voler au ſecours de ſon cher Brandimart ; il craignoit que Gradaſſe, mieux monté, mieux armé que ſon ami, ne prît enfin quelque avantage ſur lui. Le brave fils de Monodant étoit, à la vérité, monté ſur le bon cheval Frontin, en état de réſiſter à Bayard ; mais n'ayant point

des armes d'une auſſi bonne trempe que celle du Saraſin, il étoit obligé d'eſquiver d'un & d'autre côté les coups de durandal : Frontin, d'une adreſſe extrême, non-ſeulement obéiſſoit à ſa main, mais il ſembloit deviner quelle eſpèce de ſaut il devoit faire lorſqu'il voyoit durandal prête à deſcendre ſur ſon maître.

Agramant & le Marquis Olivier donnoient alors des preuves éclatantes qu'ils méritoient d'être comptés au nombre des meilleurs Chevaliers de leur tems, & juſqu'alors l'avantage entre eux étoit égal.

Roland, comme je l'ai déja dit, ayant abandonné Sobrin, couroit pour ſecourir Brandimart ; il étoit déja prêt, quoique à pied, d'attaquer Gradaſſe, lorſqu'il apperçut, près de champ de bataille, le cheval du Roi de Garbe qui n'avoit plus de maître : il court pour s'en emparer ; l'ayant pris, il ſe met en ſelle d'un ſeul ſaut, & tenant d'une main les rênes très-riches de ce cheval, il revient, l'épée haute, ſur le Roi de Sericane. Celui-ci, loin d'être ému d'avoir le Paladin pour un ſecond ennemi, l'appelle lui-même, le défie, & croit qu'il va bientôt faire perdre la tête à ſes deux adverſaires. Il vole le premier au devant de Roland, & lui porte un coup de pointe aſſez violent pour percer ſes armes défenſives ; mais ſon épée

ne peut pénétrer plus avant : Roland frappe au haſard un coup furieux de baliſarde, ſçachant bien que cette épée doit trancher toute pièce des armes qu'elle frappe. Gradaſſe eſt bleſſé tout-à-la-fois, par ce coup, au viſage, à la poitrine, à la cuiſſe même ; & ſi Roland eût pu porter ſon coup de plus près, ſon épée auroit fendu le Saraſin en deux parts. Gradaſſe connut alors qu'il ne devoit plus avoir la même confiance qu'il avoit eue d'abord dans la bonté de ſes armes, & fut plus attentif à parer les coups que Roland redoubloit.

Brandimart, voyant que Roland l'empêchoit de continuer ſon combat avec Gradaſſe, ſe porta dans le milieu du champ de bataille, pour voir celui de ſes compagnons qu'il pouvoit ſecourir : dans le même tems Sobrin ſe relevoit, ayant repris ſes eſprits ; mais il étoit ſi cruellement bleſſé, qu'il étoit facile de croire qu'il ſouffroit de vives douleurs. Cependant, après avoir obſervé quelque tems les combattans, il fit un effort, & marcha d'un pas lent & ſans être apperçu, pour ſecourir Agramant : il vint doucement derrière Olivier, qui n'étoit occupé que de combattre Agramant qu'il avoit en tête ; & , paſſant ſon épée au travers du corps de ſon cheval, le malheureux courſier tomba ſur le champ entre les jambes de ſon maître. Olivier,

qui ne pouvoit s'attendre à cet accident, tomba, le pied gauche embarraſſé dans ſon étrier, & ſe trouva ſans défenſe ſous ſon cheval. Sobrin alors frappe à coups redoublés ſur le caſque & ſur le col d'Olivier ; mais jamais ſon épée ne put entamer les armes d'Hector, que Vulcain lui-même avoit forgées. Brandimart, qui vit le péril preſſant où ſe trouve Olivier, courut ſur Sobrin à toute bride, le frappa ſur ſon caſque, & le culbuta du choc de ſon courſier ; mais le fier vieillard ſe releva promptement. Brandimart courut auſſi-tôt pour ſecourir Olivier, & défendre du moins ſa vie juſqu'à ce qu'il pût le retirer de deſſous ſon cheval. Olivier, qui commençoit alors à dégager ſon bras, ſe défendit avec tant de vigueur à coups d'épée, qu'il avoit forcé le vieux Sobrin (déja bien bleſſé) de ne plus oſer s'approcher de lui. Olivier, voyant qu'il perdoit ſon ſang, eſpéroit, en tenant Sobrin en reſpect, parvenir enfin à ſe dégager ; mais jamais il ne put retirer ſa jambe, ayant le pied pris dans ſon étrier.

Brandimart, jugeant qu'Olivier étoit du moins hors de péril pour ſa vie, courut attaquer Agramant. Ils avoient peu d'avantage l'un ſur l'autre, tous les deux ayant d'excellens chevaux. Si Brandimart étoit monté ſur le léger Frontin,

qu'il faiſoit caracoler autour de ſon ennemi, pour le ſurprendre à découvert, Agramant pouvoit combattre de même, monté ſur Bride-d'or, dont Roger avoit fait préſent à ce Prince, après l'avoir conquis ſur Mandricard; mais ſes armes étoient bien ſupérieures à celles de Brandimart, qui n'avoit pu ſe couvrir que de celles que le haſard avoit miſes en ſes mains dans Biſerte. Le courage du fils de Monodant n'en étoit point ébranlé, comptant qu'il alloit bientôt les changer contre de meilleures: en effet, malgré la bleſſure qu'Agramant lui fit à l'épaule, celle que ce Prince reçut à l'inſtant de ſa main fut encore plus forte; &, quoiqu'il eût déja reçu une bleſſure au côté par Gradaſſe, il eut la force de percer d'outre en outre le bouclier d'Agramant, & de le bleſſer cruellement au bras gauche, & même à la main.

Rien n'égaloit alors la fureur du combat qui ſe paſſoit entre Roland & Gradaſſe: les coups de durandal, portés par le bras nerveux du Roi de Sericane, avoient mis en pièces les mauvaiſes armes dont Roland étoit couvert. Gradaſſe voyoit les armes du Paladin fracaſſées: ſa fureur augmentoit ſans ceſſe, en ne voyant jamais ſon épée ſanglante; & Roland, comme je vous l'ai déja dit, avoit déja fait couler ſon ſang de ſa joue, de ſa cuiſſe & de ſa poitrine.

Furieux de ſes bleſſures, & de voir que ſon ennemi n'en avoit aucune, il lève durandal à deux mains, & porte un coup en plein ſur le caſque de Roland, qu'il croit devoir partager le paladin juſqu'à la ceinture. Tout autre que Roland eût en effet eſſuyé ce ſort, s'il eût été frappé par la main de Gradaſſe, armée de la terrible durandal; mais, comme ſi le Saraſin n'eût frappé que du plat de ſon épée, la lame rebondit de deſſus la tête de Roland tout auſſi luiſante qu'elle l'étoit auparavant: ce coup cependant fut aſſez violent pour que le Paladin en fût fortement étourdi; il pencha la tête ſur l'encolure de ſon cheval en étendant les bras; & ſes mains ouvertes euſſent laiſſé tomber Baliſarde, ſi la chaîne ne l'eût retenue fortement attachée à ſa main.

Le courſier que montoit Roland fut tellement effrayé du bruit terrible que produiſit ce coup, qu'il emporta Roland au travers de la campagne, ſans que ce Paladin, ayant alors perdu tout ſentiment, fût en état de le retenir. Gradaſſe, qui ſe croyoit victorieux, vouloit le pourſuivre, & l'eût bientôt joint ſur Bayard; mais, en ſe retournant, il apperçut Agramant dans le plus grand péril: le fils de Monodant l'avoit ſaiſi de la main gauche par ſon caſque, qu'il avoit déja délacé: il cherchoit à lui percer

la gorge de ſon poignard ; & le fils de Trojan ne pouvoit plus ſe défendre, Brandimart s'étant emparé déja de ſon épée. Gradaſſe, ému par ce ſpectacle, ceſſe de ſuivre Roland, tourne bride, & vole au ſecours d'Agramant. Brandimart n'étoit point ſur ſes gardes ; & n'imaginant pas que Roland pût donner le tems à Gradaſſe de venir ſur lui, ce Chevalier n'etoit occupé que de trouver le moyen de plonger ſon poignard dans la gorge d'Agramant. Gradaſſe le joint par-derrière ; &, prenant ſon épée à deux mains, il porte un coup furieux ſur ſon caſque. O Père céleſte ! daignez recevoir dans votre ſein l'ame de ce fidèle Martyr, qui vient de conſommer ſon ſacrifice, en mourant pour l'honneur de votre ſainte loi. Ah ! Durandal, quelle eſt ta cruauté ! Quoi ! c'eſt toi-même qui prives ton ancien maître de ſon compagnon le plus fidèle ! Tu lui ravis ſon meilleur ami !... Un cercle de fer qui formoit le tour du caſque fut tranché par la force du coup ; l'épais bonnet d'acier que ce cercle défendoit ne fit pas plus de réſiſtance : Brandimart, le viſage pâle & couvert de ſang, tombe de cheval, & ſur le champ le ſable eſt baigné par un ruiſſeau de ſang qui coule de ſa large plaie.

Roland, en ce moment, reprend ſes eſprits; il entend retentir ce coup ; il lève les yeux ; il

voit Brandimart étendu ſur le ſable : il connoît, au maintien préſent de Gradaſſe, que c'eſt lui qui vient de donner la mort à ſon ami. Je ne ſçais lequel l'emportoit dans ce moment en ſon cœur, ou de la colère, ou de la douleur ; mais il ſuſpendit le cours de ſes larmes, pour ſe livrer aux tranſports de la plus juſte fureur ; & moi-même je me ſens ſi touché de cette mort, que vais interrompre mes chants.

Fin du quarante-unième Chant.

CHANT XLII.

Le frein le plus rude, le lien de fer le plus fort, une chaîne de diamans même, pourroient-ils arrêter la colère d'une ame ſenſible, lorſqu'elle eſt animée à venger l'objet le plus cher à ſon cœur, & qu'elle eſt frappée par l'affreux ſpectacle de voir déshonorer ou donner la mort à ce qu'elle aime ? Si le tranſport d'une juſte fureur rend cruel, inhumain même en ce moment, cette fureur eſt bien digne d'excuſe : la raiſon parle-t-elle, & pourroit elle ſe faire écouter, lorſque l'ame eſt entraînée par le mouvement impétueux qui la porte à la vengeance ? Achille, après avoir vu le corps de Patrocle couvert de ſes propres armes qu'il avoit fait prendre à ſon ami, ne put aſſouvir ſa fureur en arrachant la vie au meurtrier de celui qu'il aimoit ſi tendrement ; il ne s'arrêta point qu'il n'eût fait mille outrages au corps d'Hector, & qu'il ne l'eût fait traîner ſur la pouſſière à la queue de ſon char.

Vos troupes, illuſtre Alphonſe, furent entraînées par une ſemblable rage le jour que, vous voyant le front frappé par une pierre,

elles crurent que vous touchiez à votre dernier moment ; les retranchemens, les murs, les fossés, ne purent mettre vos ennemis à couvert de leurs coups : vos soldats les passèrent au fil de l'épée ; pas un seul ne s'échappa de ce massacre pour en porter la nouvelle aux Espagnols ; vos fidèles sujets vous avoient vu tomber, & ce spectacle affreux pour eux, ferma leur cœurs à la pitié. S'ils vous avoient entendu leur donner vos ordres, si vous aviez pu marcher à leur tête, leurs épées ne se fussent pas si long-tems baignées dans le sang, vous remportiez une victoire assez glorieuse en n'employant que quelques heures à reprendre la Bastia dont les Espagnols n'avoient pu se rendre maîtres que par un siège de plusieurs jours ; mais peut-être le Ciel voulut-il que vous restassiez quelques momens sans connoissance, pour donner à votre armée le tems de punir les excès & les cruautés que ces barbares avoient commis. Le malheureux Vestidel, blessé, tombé dans leurs mains, avoit été criblé de sang-froid par les épées de ce peuple cruel, dont la plus grande partie portoit encore le sceau de l'illanisme.

On doit en conclure avec moi que nulle espèce de ressentiment ne peut égaler celui de voir outrager sous ses yeux son maître, son parent ou son ami, & qu'alors on est entraîné

par la fureur, à porter la vengeance aux derniers excès : il n'eſt donc pas étonnant que Roland s'abandonnât aux tranſports qui l'entraînèrent, lorſqu'il vit l'horrible bleſſure qui lui raviſſoit ſon meilleur ami, & qu'il ne fit tous ſes efforts pour venger ſa mort ſur Gradaſſe. De même que le Paſteur nomade ſe ſaiſit d'un bâton ferré pour pourſuivre le ſerpent qu'il voit ſe gliſſer en ſifflant dans les roſeaux, après l'avoir privé par ſa dent venimeuſe d'un de ſes enfans qui jouoit ſur le rivage ; ainſi Roland, ſerrant Baliſarde avec fureur, courut vers le lieu de ce dernier combat. Le premier qui tomba ſous ſes coups, ce fut Agramant, ce malheureux fils de Trojan, ſanglant, ſans épée, n'ayant plus qu'une pièce de ſon bouclier, & ſon caſque étant à moitié délacé, s'étoit retiré des mains de Brandimart, comme un épervier à moitié déchiré s'échappe des fortes ſerres d'un vautour ; il n'avoit plus l'air que d'une victime qui fuit le couteau ſacré ; & ce fut la première que Roland offrit aux mânes de ſon ami. Baliſarde frappa ſur la partie du cou qui ſe trouvoit découverte, & bientôt la tête de l'Empereur de toute la Lybie roula ſur le ſable ; ſon ame deſcendit ſur les bords de ce fleuve noir & tortueux, où Caron la ſaiſit avec ſon croc rouillé, pour la faire entrer dans ſa barque. A peine Roland s'arrêta-t-il un clin d'œil

d'œil pour priver du jour ce célèbre fils de Trojan ; il ne s'occupoit, il ne desiroit que de joindre Gradasse, & de lui donner la mort.

Lorsque le Roi de Sericane voit tomber la tête d'Agramant, il sent pour la première fois de sa vie une terreur soudaine s'emparer de son cœur ; son visage pâlit ; un noir pressentiment lui fait présumer qu'il ne peut éviter la mort ; il reste indécis sur le parti qu'il va prendre ; à peine se met-il en défense, lorsque Roland le joint & le frappe d'un coup mortel : le Paladin, lui portant la pointe de Balisarde du côté droit entre les côtes, la fit sortir d'une palme par le côté gauche, & Balisarde fut baignée dans le sang de Gradasse jusqu'à la garde. Ce fut ainsi que le plus redoutable des Paladins François donna la mort au Roi le plus renommé qui régnât dans l'Asie & dans l'Afrique. Roland, peu touché d'une victoire qui lui coûte si cher, se jette promptement à terre, court à son cher Brandimart ; il voit sa tête en sang, & la baigne de ses larmes : le casque partagé, comme une foible écorce l'eût été par un coup de hache, est détaché facilement par Roland, & lui laisse voir la tête de son ami fendue jusqu'entre les deux sourcils. Cependant Brandimart respiroit encore ; il venoit d'élever ses prières à l'Etre suprême, dont il imploroit les miséricordes ; il

eut encore le courage de chercher à conſoler Roland, qu'il voyoit abîmé dans la douleur; il lui dit d'une voix mourante : O mon cher Roland! ſouvenez-vous de moi, priez Dieu pour votre ami; je vous recommande ma chère Fleur-de.... Il n'en put dire davantage; une troupe d'eſprits céleſtes élevoit déja ſon ame dans les Cieux; & Roland connut aux voix, aux accord mélodieux qui portoient une douce conſolation dans ſon ame, que celle de Brandimart jouiſſoit déja de la béatitude éternelle.

Cependant, quoique Roland ne doutât plus que Brandimart ne jouît de la félicité ſuprême, la nature ne put perdre ſes droits lorſqu'il tenoit encore le corps inanimé de ce fidèle ami dans ſes bras : O toi! que j'aimois plus qu'un frère, s'écrioit-il en le baignant de larmes, faut-il, hélas! que tu me ſois enlevé dans la fleur de tes jours?

Sobrin étoit aſſez près de Roland, renverſé ſur le dos, & reſpirant à peine, encore épuiſé par la quantité de ſang qu'il avoit perdu. Olivier, n'ayant pu ſe dégager, étant auſſi couché ſous ſon cheval; ce ne fut qu'avec le ſecours de Roland qu'il put enfin retirer ſa jambe; & ce Paladin étoit tout baigné de pleurs lorſqu'il rendit ce ſervice à ſon couſin. La jambe d'Olivier lui cauſoit des douleurs cruelles; il ne pouvoit

plus s'en ſervir & changer de lieu ſans ſecours. Roland ne put jouir d'une victoire qui le privoit de ſon meilleur ami, d'où ſon couſin n'échappoit qu'avec le danger d'être eſtropié le reſte de ſa vie ; & même il eſtimoit aſſez le Roi Sobrin pour être affligé de voir ce ſage & valeureux vieillard épuiſé de tout ſon ſang, & dans le plus grand danger de perdre la vie.

Le Paladin fit enlever Sobrin, lui donna mille marques d'eſtime & d'amitié, le fit traiter avec le même ſoin qu'il eût eu pour un propre frère. Roland, quoiqu'il fût terrible dans un combat, étoit le plus généreux des Chevaliers pour ceux qui cédoient à ſes armes; il fit ſeulement enlever celles de Gradaſſe & d'Agramant, avec Bayard & Bride-d'or, & remit leurs corps & leurs autres dépouilles aux Ecuyers de ces Princes.

J'ai ouï dire que Frégoſe a jeté quelques ſoupçons ſur la vérité de l'hiſtoire que je viens de raconter. Je conviens qu'il eſt difficile de diſputer contre ce grand homme de mer, qui ſouvent a parcouru toutes les côtes de Barbarie à la tête d'une armée navale, & toujours accompagné de la victoire, je ſçais qu'il a dit que la petite iſle de Lipadoſe eſt ſi couverte de collines & de rochers, qu'elle n'a pas un terrein propre pour un pareil combat, & qu'il n'eſt pas vraiſemblable que ſix des plus célèbres Chevaliers

aient pu combattre à cheval dans cette isle ; mais je peux répondre à cette objection, que dans ce tems-là son terrain étoit beaucoup plus uni ; ce n'est que depuis le combat de Roland qu'un tremblement de terre affreux a bouleversé cette isle, & l'a couverte de rochers fracassés. O vous, chef illustre de la race des Frégoses ! vous, dont la gloire éclatante ajoute encore à celles de votre nom, daignez donc prendre un peu ma défense en présence de ce Duc, qui fait jouir aujourd'hui votre patrie d'un doux repos ; je vous conjure de lui dire que vous êtes content des bonnes raisons que j'allègue, & que je ne dois pas être soupçonné de ne faire que des contes en l'air.

Roland, ayant en ce moment tourné ses regards sur la mer, vit approcher un vaisseau léger qui voguoit à pleines voiles, & qui paroissoit avoir dessein d'aborder sur cette isle ; mais il ne me plaît pas présentement de vous mettre au fait de tout ce qui tient à ce vaisseau ; trop de gens m'appellent ailleurs en ce moment ; & je retourne vîte en France, pour voir un peu la mine qu'on y fait après avoir bien battu, bien chassé ces maudits Sarasins.

Hélas ! j'y verrai bientôt cette tendre & fidèle Amante, cette Bradamante qui se désespère que Roger se soit encore éloigné d'elle, malgré tous

ſes nouveaux ſermens. Ah! dit-elle, puiſqu'il oſe les violer, quelle eſpérance me reſte-t-il encore? Ses larmes coulent, ſes plaintes ſont plus amères que jamais; elle accuſe Roger de cruauté, de perfidie; elle ſe plaint de ſa deſtinée; du Ciel même, qui ſouffre un pareil parjure; déſeſpérée, s'abandonnant à ſon mauvais ſort, elle accuſe de nouveau Méliſſe de l'avoir trompée; elle maudit le faux oracle qui l'a ſéduite dans la grotte de Merlin, & qui, par ſon appât trompeur, l'a plongée dans une mer ſans bornes d'amour & de regrets qui lui fera perdre la vie. Bradamante enſuite ſe jette dans le ſein de Marphiſe, gémit, & lui dit comment ſon frère lui manque de fidélité; ſes ſanglots étouffent ſa voix; elle demande à Marphiſe & des plaintes & des ſecours. Marphiſe ſerre Bradamante dans ſes bras; la ſœur de Roger fait tous ſes efforts pour la conſoler. Ne croyez pas, lui dit-elle, qu'il puiſſe être aſſez perfide pour ne pas revenir en peu de jours; ah! s'il oſoit manquer à ſes ſermens, moi-même j'oublierois qu'il eſt mon frère, & je le forcerois, les armes à la main, à les remplir.... La tendreſſe, la pitié, les promeſſes de Marphiſe, raſſurèrent un peu la fille d'Aymon; mais, après l'avoir entendue donner à Roger tous les noms que prodigue une Amante irritée, voyons un peu ſi ſon frère Renaud eſt plus heureux.

Toujours foibles contre le pouvoir de l'amour, Renaud n'avoit pas un ſentiment, ne formoit pas un deſir qui ne reſpirât la flamme ardente qui le dévoroit, & qui ne lui peignît Angélique plus belle que jamais. Cette Reine du Cathay raſſembloit en effet tout ce qui peut inſpirer une paſſion violente; mais celle de Renaud tenoit d'une eſpèce d'enchantement; &, tandis que tous les Chevaliers François ſe réjouiſſoient d'être délivrés des Africains, lui ſeul ſe livroit à la plainte qu'excite un amour malheureux. *Il* avoit envoyé cent couriers de tous côtés pour en avoir des nouvelles; lui-même l'avoit cherchée vainement; il crut ſe devoir adreſſer *enfin* à ſon couſin Maugis, qui l'avoit ſouvent aidé de ſes conſeils & de ſon pouvoir magique. Renaud va le trouver les yeux égarés, le viſage rouge d'embarras; il avoue à Maugis qu'il ne peut plus vivre ſans Angélique, & le conjure de lui donner les moyens de la retrouver.

Maugis fut très-étonné de cette confidence; il ſçavoit qu'il n'avoit tenu qu'à ſon couſin d'obtenir cent fois les dernières faveurs d'Angélique; & lui-même, touché de l'amour de cette belle Princeſſe pour Renaud, avoit ſouvent preſſé ſon couſin de s'y rendre. Maugis avoit même bien des reproches à faire à ſon couſin à ce ſujet: il avoit manqué d'être la victime *du*

dépit d'Angélique, & de rester long-tems dans une affreuse prison.

Plus les instances de Renaud étoient vives, plus Maugis étoit surpris de ce changement ; mais enfin, touché de le voir si malheureux, il oublia le ressentiment qu'il pouvoit avoir de sa conduite passée : il lui promit qu'il alloit se préparer à le secourir, & que bientôt il seroit en état de lui dire quel étoit le lieu qu'habitoit Angélique, si cette Princesse étoit en France, & quels étoient les événemens présens de sa vie.

Maugis, en quittant Renaud, se rendit dans une grotte profonde, située entre deux montagnes inaccessibles ; c'étoit la solitude qu'il s'étoit choisie, pour n'être point troublé lorsqu'il évoquoit les esprits infernaux qu'il avoit soumis à ses ordres. Il ouvre son livre, & bientôt un grand nombre de ces esprits paroît à ses yeux. Maugis en choisit un qu'il savoit être instruit de toutes les intrigues amoureuses, & qui ne demandoit pas mieux que de rendre compte de tous les bons tours qu'il se plaisoit à faire : Maugis lui demanda s'il sçavoit la cause du changement de Renaud, & comment l'amour le plus violent avoit pu succéder en son cœur à l'antipathie qu'il avoit eue long-tems contre Angélique. Eh ! ne connoissez-vous donc pas, lui répondit-il, le pouvoir des eaux des fon-

taines de Merlin ? L'une des deux fait naître l'amour, & l'autre une haine violente ; l'eſpèce de ſentiment que l'une de ces eaux inſpire, ne peut-être détruit que par le pouvoir de l'autre. Renaud avoit bu des eaux de la fontaine de la Haine, lorſqu'il dédaigna la plus charmante Princeſſe de la terre ; mais ayant été forcé par ſa deſtinée à boire de celles de la fontaine de l'Amour, il le fut de même à ſoumettre ſon cœur à celle que juſqu'alors il avoit déteſtée. Ce qui fut très-malheureux pour tous les deux, c'eſt que, dans le même tems que Renaud, brûlant d'amour, cherchoit Angélique pour rendre juſtice à ſes charmes, la mauvaiſe étoile de cette Princeſſe la conduiſit ſur les bords de la fontaine de la Haine ; ſon cœur à l'inſtant devint de glace pour Renaud ; & c'eſt ainſi qu'ils ſe ſont deſirés & fuis l'un & l'autre tour-à-tour.

Maugis ayant été bien inſtruit de la cauſe du double changement d'Angélique & de Renaud, le fut également de la foibleſſe de la Reine du Cathay pour un jeune Africain auquel elle avoit livré ſon cœur & tous ſes charmes, & qu'elle avoit conduit avec elle, après avoir quitté la France, & être entrée dans les ports de l'Eſpagne, d'où elle étoit partie pour l'Inde ſur des vaiſſeaux Catalans.

Lorſque Renaud vint pour recevoir la ré-

ponſe de Maugis, celui-ci ne lui cacha rien de tout ce qu'il avoit appris, lui conſeilla d'abandonner à jamais Angélique, & de mépriſer une ingrate qui s'étoit avilie au point de ſe ſoumettre à jamais à Médor. Vous auriez, lui dit-il, d'autant plus de tort de vouloir quitter la France pour la ſuivre, qu'elle doit être à préſent bien près de ſes Etats, & qu'elle ne deſire d'arriver au Cathay, que pour placer ſur ſon trône le Saraſin obſcur qu'elle a déja reçu dans ſes bras.

Le départ d'Angélique & la réſolution de la ſuivre dans l'Inde, n'euſſent point ébranlé le cœur de Renaud; mais la certitude qu'un vil Barbare avoit cueilli cette fleur que ſon amour avoit ſi long-tems deſirée, porta dans ſon ame le plus cruel de tous les coups; il n'eut pas la force de dire un mot à Maugis: ſon cœur frémiſſoit de rage, ſes lèvres étoient tremblantes; un noir poiſon venoit de paſſer dans ſon cœur. Il quitta bruſquement Maugis; il alla donner un libre cours à ſes plaintes interrompues par des accès de fureur; &, traînant toujours ſa honteuſe chaîne, il prit le parti de ſuivre Angélique en Orient. Il fut trouver Charlemagne, & lui dit que ce ſeroit une honte pour lui s'il ne pourſuivoit pas Gradaſſe, pour lui faire rendre Bayard que ce Roi Saraſin n'avoit en-

levé que par une supercherie ; il ajouta même que ce seroit un déshonneur pour les Paladins de France, si l'un d'eux supportoit une pareille injure, & s'il ne donnoit pas un démenti formel au Roi de Sérican, qui ne manqueroit pas de se vanter d'avoir conquis Bayard par les armes.

Quoique l'Empereur & toute la Cour de France fussent très-affligés du départ de Renaud, Charles ne put lui refuser la permission de partir : il trouvoit son ressentiment juste, & sa résolution dictée par l'honneur. Le brave Dudon & Guidon le Sauvage offrirent à Renaud de l'accompagner ; mais il se garda bien d'accepter leur offre, cachant la douleur & la rage qui dévoroient son cœur ; &, craignant qu'on n'eût quelque soupçon de ses projets, il partit seul pour les suivre.

Combien de fois ne pensa-t-il pas, avec les regrets les plus amers, qu'il n'avoit tenu qu'à lui de jouir d'un bonheur si doux, & qu'il avoit eu la folie de le refuser ! Il eût donné le reste de sa vie pour un seul des jours qu'il forçoit alors la belle Angélique à passer dans les vains désirs & dans les larmes ; il ne pouvoit comprendre comment un misérable Ecuyer sans naissance, sans renommée, avoit pu soumettre un cœur que les premiers Chevaliers de la terre

ivoient en vain tâché de mériter par leurs ſervices & par tant d'exploits éclatans. C'eſt en s'occupant de ces penſées qui lui déchiroient le cœur, que, prenant le chemin de Baſle ſur le Rhin, il entra dans la forêt des Ardennes.

Lorſqu'il eut fait quelques milles dans cette forêt, il s'avança dans un bois épais éloigné de toute eſpèce d'habitation ; & l'inſtant d'après l'air ſe troubla, des nuages noirs couvrirent le ſoleil, & tout à-coup il vit ſortir d'une caverne obſcure un ſpectre affreux qui tenoit quelque choſe de la figure d'une femme. Ce monſtre lui paroît avoir un millier d'yeux ſans une ſeule paupière ; il ne peut les fermer (& je ne crois pas qu'un être pareil dorme jamais) ; il a le même nombre d'oreilles ; quoique toujours attentif, il a l'air diſtrait, & des ſerpens lui ſervent de chevelure. Cette eſpèce de furie avoit ſans doute été vomie par les Enfers : un ſerpent énorme lui ſervoit de queue ; &, relevant ſa tête, il ſe rouloit autour de ſa ceinture, de ſon cou ou de ſon ſein. Renaud ſentit alors ce qu'il n'avoit jamais éprouvé dans les plus grands périls.... Dès qu'il vit le ſpectre s'approcher & paroître prêt à s'élancer ſur lui, une peur ſecrète s'empara de ſon ame ; mais, ſe roidiſſant contre cette terreur, & cherchant à la diſſimuler, il tira Flamberge d'une main mal aſſu-

rée. Son ennemi ſemble ſe préparer au combat, comme ſi c'étoit quelque guerrier ; il fait élever ſon ſerpent en l'air, & le lance contre Renaud. Ce ſerpent ſaute de tous les côtés ſur ſa tête : Renaud veut en vain ſe défendre ; il porte vingt coups à ce monſtre adroit, ſans pouvoir réuſſir à le frapper : le ſerpent ſe rejette ſur ſon ſein ; il ſe gliſſe ſous ſa cuiraſſe & lui glace le cœur ; il entre par ſa viſière, parcourt ſon viſage & lui ſerre le cou. Renaud, voyant que toute ſa défenſe eſt vaine, donne des deux éperons à ſon cheval, & veut ſe dérober par la fuite ; mais la bête infernale fait un ſaut à l'inſtant, ſe trouve ſur la croupe, & l'embraſſe. Renaud court en vain dans les taillis les plus épais ; il ne peut ſe débaraſſer de cette déteſtable bête, quoique ſon cheval ne ceſſe pas de lancer des ruades qui ne frappent que l'air. Renaud ſent une horreur ſecrète approchant de la peur ; quoique le monſtre ne lui faſſe aucune bleſſure réelle, il ne peut s'empêcher de gémir, & ſon état lui paroît plus douloureux que la mort ; il parcourt les routes les plus étroites & les plus raboteuſes, il s'élance dans les halliers les plus entrelacés & les plus épais ; il cherche les buiſſons les plus embarraſſés de ronces & d'épines, eſpérant l'arracher ainſi de deſſus ſes épaules : tous ſes efforts ſont vains ; il voit enfin qu'il

faut qu'il périſſe s'il ne reçoit aucun ſecours.

Au moment où Renaud entre dans un vrai déſeſpoir, il voit arriver un Chevalier de la plus haute apparence, & couvert d'armes étincelantes ; ſon caſque a pour cimier un joug briſé ; ſon bouclier d'or eſt ſemé de flammes ; ſa cotte d'armes, ſes ornemens & ceux qui couvrent ſon courſier ſont de la même parure ; il porte une forte lance, une riche épée ; mais ſon arme la plus redoutable eſt une maſſe ardente qu'il porte pendue à l'arçon de ſa ſelle. Cette maſſe qui paroît avoir été allumée aux feux éternels, briſe, conſume tout ce qu'elle touche : nulle eſpèce d'armes, rien ne peut réſiſter au redoutable Chevalier qui s'en ſert. Il ne falloit pas un moindre ſecours à Renaud, dans la cruelle poſition où ce Paladin ſe trouvoit alors.

Le Chevalier, qui ſemble accourir aux plaintes de Renaud, le voit enveloppé dans les contours & les nœuds du ſerpent que le monſtre a lancé ſur lui ; il a pitié du Paladin qu'il voit brûlé, glacé tour-à-tour par ſes atteintes, & ſe débattre vainement pour le chaſſer de la croupe de ſon cheval : il s'élance contre le monſtre, le frappe ſur les flancs & le renverſe à terre ; mais à peine l'a-t-il touché, qu'il ſe relève &

qu'il darde ſes ſerpens de toutes parts : alors le Cavalier ſe ſaiſit de ſa maſſe ardente ; &, partout où les ſerpens ſe portent, il les briſe & les abat par ſes coups redoublés. Déjà le monſtre ne peut reſiſter aux atteintes cruelles de la maſſe, qui ſemble alors venger tous les anciens forfaits dont il eſt coupable. La bête infernale prend enfin la fuite ; & le Chevalier, qui la pourſuit en la frappant toujours, crie à Renaud de s'échapper & de monter ſur la montagne voiſine. Le Paladin ne balance pas ; & quelque rude que ſoit la route, il gravit ſur la montagne, ſans oſer même regarder derrière lui.

Lorſque le Chevalier eut pourſuivi le monſtre juſqu'à ce qu'il l'eût obligé de ſe précipiter dans les Enfers pour s'y ronger lui-même, tourner ſa rage contre ſon ſein, & verſer des pleurs inépuiſables de ſes yeux effrayans, il courut à Renaud, le fit marcher devant lui ; &, comme s'il eût jetté ſur ſon cou un joug nouveau d'une force irréſiſtible, quoique d'un poids léger, il l'entraîna de ces lieux obſcurs & ſauvages, & le fit deſcendre dans la plaine.

Renaud, pénétré de reconnoiſſance, remercia tendrement ſon libérateur ; il lui fit offre de ſon bras, & même de ſa vie ; il le conjura de ſe faire connoître, & de le mettre en état de rendre gloire à ſon nom, & d'exalter le ſervice & le

secours qu'il devoit à son courage, en présence de Charles & de ses Paladins. Ne soyez point en peine, lui dit le Chevalier, si dans ce moment-ci je ne vous dis pas encore mon nom; vous le sçaurez avant que l'ombre se soit avancée de quinze degrés. Ils continuèrent à marcher ensemble, & bientôt ils arrivèrent sur le bord d'une fontaine dont l'eau pure & fraîche attiroit souvent les bergers & les pasteurs; mais on ne voyoit ni moineaux ni tourterelles sur ses bords. Vous sçaurez, Seigneur, que cette fontaine étoit celle dont la puissance éteignoit tous les feux de l'amour; c'étoit celle dont les eaux avoient inspiré l'horreur qu'Angélique avoit conçue contre Renaud, après avoir brûlé pour lui de la flamme qu'elle avoit puisée dans l'autre fontaine: l'un & l'autre, tour-à-tour, s'étoient adorés & détestés, pour avoir bu de ces deux eaux si différentes, & les avoir bues toujours assez mal à propos pour que leurs cœurs n'eussent jamais été dans la même disposition l'un pour l'autre.

Le Chevalier étant arrivé sur le bord de la fontaine de la Haine, dit à Renaud: Je crois que nous ferions bien de laisser rafraîchir un peu nos chevaux & de nous rafraîchir nous-mêmes. — Je ne demande pas mieux, répondit le Paladin; car j'avoue que je me trouve bien

harraſſé du long combat que je viens d'eſſuyer contre le monſtre déteſtable ſous lequel je ſuccombois ſous votre ſecours.

Tous les deux deſcendirent, & laiſsèrent leurs chevaux paître en liberté l'herbe fraîche & fleurie ; tous les deux otèrent leurs caſques ; & Renaud, mourant de chaud, courut à la fontaine, où ſur le champ il éteignit & ſa ſoif & ſon amour.

Dès que le Chevalier eut apperçu que l'eau de la fontaine avoit mouillé les lèvres du Paladin, il lève la tête, prend un air altier & ſévère : Apprends mon nom, Renaud, s'écria-t-il ; je ſuis le Dédain, & je ne ſuis venu que pour briſer le joug indigne ſous lequel tu te déshonorois. A ces mots le Chevalier & ſon courſier diſparoiſſe t. Le Paladin reſte immobile, éperdu : Seroit-ce, ſe diſoit-il, l'effet d'un nouvel enchantement de Maugis ? M'auroit-il envoyé quelque Larve ou quelqu'autre eſprit ſoumis à ſes ordres, pour briſer ma fatale chaîne ? Ah ! non, s'écria-t-il l'inſtant d'après, non, ce ne peut être que par le pouvoir de la bonté divine, que le même Ange des hiérarchies céleſtes, que l'Eternel envoya pour guérir Tobie de ſon aveuglement, vient de me guérir du mien. Quelle reconnoiſſance ne dois-je pas à la puiſſance qui me délivre d'un

auſſi

auſſi vil & malheureux amour ? Il ſentoit en effet en ce moment renaître dans ſon ame l'ancienne antipathie qu'il avoit eue contre Angélique : elle étoit déja trop loin de ſon cœur pour qu'il pensât plus long-tems à la ſuivre ; mais, ſon honneur l'engageant à ſe conformer à ce qu'il avoit dit en préſence de Charles & des Paladins, il pourſuivit ſa route pour aller juſqu'au fond de l'Inde chercher & punir Gradaſſe d'avoir oſé lui ravir ſon cher Bayard. Il arriva le lendemain à Baſle, où la nouvelle du célèbre combat de Roland & des Paladins François contre Agramant, Sobrin & Gradaſſe, étoit déja connue ; ce n'étoit point par l'ordre de Roland que cette nouvelle avoit été publiée, c'étoit de la Sicile qu'elle étoit parvenue aux bords du Rhin.

Renaud, bien affligé de ſe trouver ſi loin de Roland, & de n'oſer eſpérer d'arriver à tems de le ſeconder dans ce combat, fit une diligence incroyable pour le rejoindre ; il changeoit de chevaux de dix milles en dix milles ; il paſſa le Rhin à Conſtance ; il traverſa les Alpes & l'Italie d'une courſe rapide ; il laiſſa Vérone & Mantoue derrière lui, découvrit les bords du Pô qu'il paſſa le même jour en toute diligence.

Le ſoleil étoit déja penché vers la fin de ſa courſe, la première étoile brilloit déja dans le

ciel, lorſque Renaud étoit encore incertain ſur le rivage, s'il prendroit un autre cheval, ou s'il ſe repoſeroit juſqu'au retour de la naiſſante aurore; mais il fut déterminé par l'arrivée d'un Chevalier qui l'aborda de l'air le plus prévenant & le plus poli. Après quelques propos honnêtes de part & d'autre, ce Chevalier lui demanda s'il étoit marié. Renaud, aſſez ſurpris de cette queſtion, lui répondit qu'il s'étoit ſoumis à ce doux lien. Le Chevalier eut l'air d'être fort ſatisfait de cette réponſe, & ſur le champ il lui fit les plus vives inſtances pour l'engager à paſſer la nuit dans ſon château : Je vous ferai voir, Seigneur, une des choſes les plus merveilleuſes qui puiſſent être ſur la terre, & celle que tout homme marié doit voir avec le plus vif intérêt. Renaud, fatigué d'une longue courſe, & paſſablement curieux de ſon naturel, accepta cette propoſition, & ſuivit le Chevalier.

A peine ſe furent-ils éloignés du grand chemin environ de la portée d'une flèche, que Renaud apperçut un grand & ſuperbe château; pluſieurs Ecuyers, un grand nombre de Pages portant des flambeaux qui rendoient une grande clarté, vinrent au-devant d'eux. Renaud, en entrant dans ce château, fut étonné de ſa ſuperbe ſtructure, & le trouva fort au-deſſus du pouvoir & de la magnificence d'un particulier.

La porte élevée étoit bâtie de porphire & de marbre ſerpentin ; les portes étoient d'un airain ciſelé, ſur lequel on voyoit des figures ſi parfaites, qu'elles imitoient la nature vivante ; la voûte de cette porte avoit un riche fond de moſaïque qui trompoit l'œil ; cette porte étoit l'entrée d'une cour carrée, entourée de bâtimens d'une même architecture, & chaque face de ce quarré avoit cent braſſes de longueur : chaque face étoit diſpoſée en pavillons réguliers, dont chacun avoit une porte aſſez grande pour laiſſer paſſer un ſommier avec ſa charge : dans le veſtibule on trouvoit un eſcalier commode qui conduiſoit dans un beau ſalon ; les arcs de toutes ces portes, ainſi que de celle d'entrée, étoient ſoûtenues par deux colonnes d'airain ou de roche vive. Mais je ſerois trop long, Seigneur, ſi je vous peignois ici tous les riches ornemens & les belles ſculptures qui paroient l'intérieur de cette cour, & ſi je vous parlois des vaſtes & beaux ſouterrains qui prenoient leur jour ſous les bâtimens.

Les hautes colonnes, leurs chapitaux d'or & les riches balcons, étoient incruſtés de pierreries ; les montans & les architraves étoient de marbres d'Egypte & de Nubie, que d'habiles mains avoient ſculptés ; les peintures, les ſtucs & tous les autres ornemens, firent juger à Re-

naud (quoique la nuit en dérobât une partie) que la puiſſance de deux Rois eût à peine ſuffi pour élever ce bel édifice. Parmi les riches ornemens qui décoroient cette cour, on voyoit une ſuperbe fontaine, dont l'eau couloit par de petits ruiſſeaux pour entretenir la fraîcheur; les domeſtiques avoient dreſſé la table ſur ſes bords, qui faiſoient face également aux quatre portes des grandes aîles.

L'habile Architecte avoit bâti cette belle fontaine dans une forme octogone; un riche pavillon la couvroit; on s'y trouvoit à l'ombre ſous un ciel d'or, embelli par de brillans émaux, que huit ſuperbes ſtatues de marbre blanc ſoutenoient de la main gauche : ces ſtatues, plus belles encore que les cariatides du temple de Vénus, portoient dans leur main droite une corne telle que celle d'Amalthée, de laquelle l'eau tomboit, en formant un murmure agréable, dans une cuve d'albâtre. L'Artiſte, en formant ces élégans & beaux ſoutiens, leur avoit donné l'habit & la figure de huit femmes également belles & pleines de graces; chacune d'elles avoit les pieds appuyés ſur deux autres figures d'hommes de marbres différens; ils avoient la bouche ouverte comme en chantant: des livres, des trompettes, des chalumeaux & d'autres attributs, marquoient que ceux qui ſoutenoient

ſes huit belles ſtatues aimoient à célébrer les louanges des femmes qu'elles repréſentoient, que leur bonheur étoit d'être ſans ceſſe à leurs pieds & que leurs chants leur fuſſent agréables. Ces ſtatues inférieures avoient auſſi de longs rouleaux, où l'on voyoit le nom de pluſieurs des figures qu'elle ſoutenoient, à la tête des ouvrages qu'ils ſembloient conſacrer aux premières. Renaud examinoit tout avec admiration, & liſoit à la lueur des flambeaux le nom des Dames & celui des Chevaliers ſi doucement occupés à les célébrer.

La première dont il lut le nom étoit Lucrèce Borgia, dont les vertus & la beauté rappelloient celles qui firent honneur à l'ancienne Rome. Les noms de ceux qui paroiſſoient chanter à ſes pieds étoient Antoine Tebaldeo & Hercule Strozzi : la voix de l'un avoit la douceur de celle de Linus ; & l'autre l'harmonie de celle d'Orphée.

La ſeconde, plus jeune encore & toute auſſi belle, étoit la fille d'Hercule, cette Iſabelle que Ferrare s'honore plus d'avoir vue naître dans ſes murs, que des autres événemens qui la rendent célèbre : Calandra, Bardelone portant le ſurnom de Jean Jacques que les Muſes aiment à rendre célèbre, ſembloient lui conſacrer leurs vers & leurs écrits.

La troiſième & la quatrième, placées près de l'un des muſles qui répandoient les eaux de la fontaine, repréſentoient Eliſabeth & Leonor : leur naiſſance, leur beauté, leur eſprit, méritoient également que Mantoue s'enorgueillît encore plus de les avoir vues naître dans ſon ſein, que d'avoir été le berceau de Virgile.

Jacques Sadolet & le célèbre Bembo ſervoient de piédeſtal à la première, & la ſeconde étoit ſoutenue par l'élégant Caſtiglione & le ſçavant Mutio Arelio. Ces noms, ſi connus dans ce ſeizième ſiècle, ne l'étoient pas encore dans celui de Charles.

La ſtatue ſuivante repréſentoit celle qui ſera citée dans la ſuite des ſiècles, comme un rare modèle de la vertu la plus pure, & du courage le plus héroïque dans la bonne ou la mauvaiſe fortune. L'inſcription ajoutoit au nom de Lucrèce Bentivoglio, que le Duc de Ferrare ſon père, feroit ſon bonheur de l'avoir pour fille. De ceux dont les beaux vers la chantoient, l'un étoit l'harmonieux Camille, que le Rheno s'applaudit autant lorſque ſes bords retentiſſent de ſa voix, que l'Amphriſe a pu s'applaudir lorſque ſon Paſteur venoit unir la ſienne au doux murmure de ſon onde ; l'autre étoit le Poëte dont les vers ont célébré l'Iſaure prêt à ſe jetter dans la mer, ce Guido Poſtumo, également

favori de Pallas & du Dieu du Pinde, qui rendra la ville de Peſaro plus célèbre encore qu'elle ne l'étoit par les tréſors que les Romains avoient peſés dans ſes murs.

Une belle & ſvelte ſtatue de Diane paroiſſoit après ; l'inſcription gravée ſur le marbre, portoit : *Quoique ſon air & ſon maintien ſoient de la plus grande nobleſſe & ſemblent annoncer la fierté, ſachez que ſon ame eſt auſſi ſenſible qu'elle eſt belle.* L'Eſpagne, l'Afrique, les Parthes, les Indiens même, connoîtront le beau nom de Diane. La trompette ſonore de Celio Calcagnino portera ce nom dans tout l'univers ; & la fontaine de la ville d'Ancône, dont ce grand Poëte a bu les eaux, doit devenir auſſi célèbre que celle de l'Hippocrène.

Béatrix lève ſon front auguſte à côté de Diane : l'inſcription porte qu'elle fera le bonheur de ſon époux pendant ſa vie, & que l'Italie ſera malheureuſe dès qu'elle aura pleuré ſa mort ; après avoir été triomphante pendant la vie de Béatrix, on la verra captive dès qu'elle ne ſera plus conduite par ſa haute ſageſſe. Un ſeigneur de Corrège, & Timothée, l'honneur des Bendedeï, arrêteront par leurs chants, ce fleuve majeſtueux, dont la couronne de roſeaux eſt ornée de larmes d'ambre ; il ſuſpendra la rapi-

dité de ſon cours pour jouir plus long-tems de leurs brillans accords.

Entre Béarrix & Lucrèce de Borgia, on voyoit une ſtatue d'albâtre, dont la blancheur effaçoit le plus beau marbre de Paros; ſon air étoit ſi noble, elle avoit une ſi grande ſupériorité ſur toutes les autres ſtatues, que, ſous le ſimple voile qui l'enveloppoit, elle eût effacé Cléopâtre voguant ſur le Cydnus: celle-ci brilloit entre toutes les autres, comme la planète de Vénus entre celles de Mars & de Saturne. On avoit peine, lorſqu'on oſoit fixer ſes regards ſur elle, à diſtinguer ſur ſon beau viſage la majeſté de Junon, de l'air agréable & riant des Graces; une douce modeſtie qui régnoit ſur ſon front, n'empêchoit pas que ſes yeux ne fuſſent auſſi ſpirituels que charmans.

L'inſcription annonçoit à ceux qui ſeroient aſſez téméraires pour entreprendre de la peindre, qu'on leur reprocheroit ſans ceſſe de n'avoir jamais aſſez bien exprimé la variété des graces que chacun croyoit voir naître pour la première fois, ou de ſon ſourire, ou de ſa marche plus légère encore que celle de Galatée.

Le coſtume des ornemens de la fontaine exigeant que cette charmante ſtatue eût une eſpèce

d'appui, l'un de ſes pieds étoit poſé ſur un trophée compoſé de tous les attributs des Muſes. Le plus grand Poëte dont l'Italie eût écouté la lyre, depuis le cygne de Mantoue & le malheureux Amant de Julie, ſoutenoit ce trophée d'une main sûre. Un vieux Chevalier Gaulois qui portoit dans les ſiennes une lance, un compas, le ſceptre de Momus & le ſyrinx des Bergers, élevoit encore ſa tête blanchie ſous le caſque, pour ſoutenir le bras du divin Poëte Ferrarois. L'Architecte ni le Sculpteur n'avoient point fait connoître le nom, ni de cette habitante de l'Olympe, ni de ceux qui lui rendoient hommage (*a*).

Les huit pans ornés par ces ſtatues, renfermoient un large baſſin, dont le fond étoit couvert d'un corail naiſſant; l'eau, briſée ſur ce fond comme dans ſa chûte, entretenoit une fraîcheur agréable; &, ſortant à gros bouillons de ce baſſin, elle couroit en ruiſſeaux argentés, au milieu de l'herbe & des arbuſtes, dont elle animoit la verdure & l'émail des fleurs.

(*a*) Je crois devoir faire obſerver, d'après ce paſſage de l'Arioſte, que Merlin, Logiſtile, Méliſſe & tous les enchanteurs du tems de Charlemagne, n'eûrent le pouvoir de prédire l'avenir que juſques vers le milieu du ſeizième ſiècle: l'inſcription eût été remplie ſi le dix-huitième leur eût été connu. *Note du Traducteur.*

Renaud, en causant à table avec son hôte, eut l'attention de lui rappeller sa promesse : cependant il n'osoit trop le presser ; car quelquefois une distraction sombre, un air de tristesse se peignoient dans les yeux du maître de ce beau Château ; souvent même le Paladin l'entendoit pousser de ces sortes de soupirs qui ne peuvent partir que d'un cœur oppressé par la douleur la plus profonde. Renaud attendoit donc avec impatience qu'il lui fit voir cette chose si merveilleuse, & souvent il avoit sur les lèvres de lui demander de contenter sa curiosité ; lorsqu'à la fin du repas il vit un Page apporter une coupe d'or pleine de vin, enrichie de pierreries & d'un travail exquis.

Le Seigneur Châtelain fit alors un de ces sourires amers, qui, loin d'être animés par la gaieté, n'expriment qu'un dépit secret. *Il est* temps, dit-il à Renaud, que je tienne ma parole, & que je vous fasse voir un chef-d'œuvre de l'art, que tout homme marié doit desirer bien vivement de connoître. Selon moi, tout mari doit sentir un vif intérêt à s'assurer des sentimens secrets de son épouse, & savoir s'il en est véritablement aimé, ou s'il n'a pas le malheur d'avoir reçu de sa main certain ornement dont on ne sent pas le poids, & qui même seroit invisible aux yeux des autres, si la médisance

& l'imagination ne le leur faiſoit voir. Celui qui jouit de la douce certitude d'avoir une femme fidelle, doit l'en aimer & l'honorer encore plus; celui qui craint qu'elle ne le trompe, paſſe ſa vie dans l'inquiétude & la douleur; ſouvent même des maris aſſez heureux pour avoir des femmes vertueuſes, les offenſent & les affligent par des ſoupçons jaloux; d'autres, auſſi pleins d'une ſécurité ridicule, portent la tête haute, quoique ſurmontée du même cimier qui couvroit le caſque de l'époux couronné de la belle Yſeult. Si vous voulez ſavoir ſi votre femme vous a gardé ſa foi (comme je le crois, & comme vous devez le croire vous-même), l'expérience achevera de vous en rendre certain, ou vous garantira de la duperie d'une foible crédulité; vous n'avez rien de plus à faire pour être sûr de votre ſort, que de boire dans cette coupe; & vous avouerez que je vous ai tenu parole en vous faiſant voir une choſe bien merveilleuſe. Si vous êtes un des compagnons de ce pauvre oncle du beau Triſtan de Leonois, le vin ſe répandra ſur vous, ſans qu'une ſeule goutte puiſſe mouiller votre bouche; mais ſi votre femme eſt fidelle, vous boirez à votre aiſe un vrai nectar, qui portera le calme & la joie la plus pure dans votre ame. En finiſſant ces mots, le Seigneur Châtelain avoit bien l'air

d'eſpérer que le vin ſeroit bientôt répandu ſur le ſein de Renaud.

Le Paladin fut d'abord aſſez tenté de faire une expérience ſi téméraire : il prit la coupe, il la porta même preſque à portée de ſes lèvres ; mais une courte réflexion ſuſpendit un moment ſa curioſité. Mais en vérité, Seigneur, je ne peux plus continuer à vous rendre compte de ce qui ſuivit ce moment ; il faut abſolument que je laiſſe repoſer ma voix.

Fin du quarante-deuxième Chant.

parlé de Renaud que j'ai laiſſé tenant la coupe enchantée dans ſa main.

Renaud, après avoir regardé cette coupe d'un air penſif pendant quelques momens, prit ſon parti, la poſa ſur la table, & dit à ſon hôte : Il faudroit que j'euſſe perdu la raiſon, pour chercher à ſçavoir ce qu'il me ſeroit peut-être bien cruel d'apprendre. Ma femme eſt femme ; & ce ſexe, dit-on, eſt un peu fragile : pourquoi courrois-je le riſque de perdre l'excellente opinion que j'ai d'elle ? L'eſtime que j'ai pour ma Clarice me rend heureux & tranquille ; que pourrois-je donc apprendre de cette coupe dangereuſe qui pût augmenter mon bonheur ? Ce qu'elle me confirmeroit de plus, ne pourroit rien ajouter à notre union. Je remercie le Ciel de l'avoir formée, & je ne veux point le tenter..... Je crois que ma façon de penſer à ce ſujet eſt très-ſenſée ; je m'en tiens à l'opinion qui fait ma tranquillité, & je ſerois bien fâché d'apprendre rien qui pût me donner le plus léger ombrage. Faites emporter cette coupe, que mes lèvres refuſent de toucher : ſi j'avois la téméraire curioſité d'eſſayer ſa puiſſance, je me rendrois auſſi coupable que notre premier père le devint en goûtant du fruit défendu. Il étoit heureux ; le fol eſpoir de l'être encore davantage le plongea dans un abîme de

malheurs. Il en eſt de même d'un mari trop curieux de ſçavoir tout ce que penſe & tout ce que fait ſa femme ; il perd bientôt la douce confiance qui faiſoit ſon bonheur ; il la perd par ſa faute, & ſans eſpoir de la voir jamais renaître en ſon cœur.

En diſant ces mots, le bon & ſage Renaud repouſſa loin de lui cette coupe qui lui faiſoit horreur, en penſant à tous les malheurs dont elle pouvoit devenir la ſource. Il apperçut alors le Seigneur du château tout en larmes ; elles étouffoient ſa voix ; & ce ne fut qu'après quelques momens qu'il s'écria : Maudite ſoit celle qui m'a perſuadé de faire une ſemblable épreuve ! Hélas ! ſans ma fatale curioſité, je n'aurois pas perdu ma charmante compagne. Ah ! Seigneur, que ne vous ai-je connu dix ans plutôt ! j'euſſe ſuivi votre exemple & vos ſages leçons ; & mes yeux preſque éteints ne ſeroient pas, depuis ce tems fatal, une ſource intariſſable de larmes. Mais faiſons emporter cette table : je veux vous ouvrir mon cœur, & vous faire connoître la cauſe des tourmens qui le déchirent.

Je ſuis né dans une ville voiſine, que le lac de Garde entoure avant qu'il aille porter ſes eaux dans le Pô : elle fut bâtie ſur les ruines de celle que Cadmus & ſes ſoldats ſortis des dents d'un dragon, avoient bâtie. J'étois né d'une

d'une race très-noble, mais ruinée par des malheurs imprévus : la nature me dédommagea des biens que la fortune me refuſoit ; elle m'accorda la figure la plus aimable ; & les faveurs dont un grand nombre de jeunes beautés me comblèrent dans mon printemps, me forcent à convenir avec vous que j'avois tous les dons de plaire, quoique je ſois honteux d'oſer vous le dire moi-même. Il habitoit alors dans la ville où j'avois reçu le jour une eſpèce de philoſophe d'une ſcience profonde : ſon pouvoir ſurpaſſoit celui des hommes ordinaires, & le ſoleil avoit parcouru cent vingt-huit fois le zodiaque depuis le jour de ſa naiſſance, juſqu'à celui qui vit fermer ſes yeux pour toujours. Cet homme, paſſant ſa vie dans l'étude des ſciences les plus profondes, étoit d'une humeur aſſez ſauvage, & fuyoit la ſociété ; mais il n'eſt point de retraite aſſurée contre l'amour : une jeune fille noble & belle toucha ſon cœur : ſa mère, pauvre & intéreſſée, vendit à cet homme extraordinaire ce que tout l'or des deux mondes ne pourroit payer ſans un crime. Maître de cette jeune beauté, ſon art, & les démons ſoumis à ſes ordres, bâtirent le palais où vous êtes : c'eſt-là que la retirant de toute eſpèce de ſociété, il en eut une fille qu'il fit élever avec ſoin par des femmes d'une ſageſſe éprouvée ; & ce fut pour donner à ſa fille une

haute idée de la vertu, qu'il remplit ſon palais des ſtatues élevées aux femmes qui l'avoient portée ou qui la porteroient au plus haut degré. Vous pouvez voir dans l'intérieur du palais les ſtatues de celles qui ſe ſont rendues célèbres dans l'antiquité ; mais les huit qui ſervent d'ornement à cette fontaine, & dont l'ame ne ſera pas moins pures que ſes eaux, ſont encore à naître.

Lorſque la fille de ce vieillard, brillante de toutes les fleurs de la jeuneſſe, lui parut être comme le palmier à dattes, qui n'attend plus pour porter du fruit que l'ombre du palmier qui ne donne jamais que des fleurs, il me choiſit pour m'unir avec elle. Je devois bien des graces à la fortune de m'avoir fait accorder cette préférence, puiſque je ne dois accuſer que moi-même de mes malheurs. Ce ſuperbe château, les terres, les lacs & tous les domaines à vingt milles à la ronde, me furent donnés pour la dot de la plus charmante femme de toute l'Italie : non-ſeulement elle les ſurpaſſoit toutes par ſa beauté, mais ſon eſprit, également brillant & ſage, & ſouvent animé par une agréable gaieté, rendoit les momens où je l'écoutois preſque auſſi délicieux que les plus vifs de notre heureuſe vie. Elle égaloit Pallas pour le ſçavoir & pour la prudence, Arachné pour l'art d'employer la laine

& la soie ; elle surpassoit sa grace des Nymphes dans sa danse légère ; sa voix avoit la douceur & la justesse de celle des Muses, & son goût pouvoit éclairer tous les arts.

Tous ces talens, tous ces dons célestes, étoient encore embellis pour moi par le bonheur d'être tendrement aimé. Ah ! comment me rappeller aujourd'hui, sans mourir de regret & de douleur, qu'elle ne me quittoit jamais un moment sans peine, & que la joie & l'amour brilloit dans ses yeux dès que j'y reparoissois ?... Nous vécûmes long-tems dans cette union si douce : hélas ! elle ne fut interrompue que par ma faute...

Son père mourut cinq ans après notre mariage, & ce fut peu de tems après cette perte que j'essuyai mes premiers malheurs. Je croyois que rien ne pourroit troubler ma félicité ; elle me paroissoit être toujours nouvelle : lorsque j'eus le malheur de plaire à la Dame la plus noble, la plus belle, mais la plus dangereuse qui fût dans la contrée que j'habitois. Plus habile magiciennes que les redoutables femmes de la Thessalie, la nuit & le jour se succédoient à sa volonté, le soleil s'arrêtoit dans sa course ; la terre s'ébranloit sur ses pôles : mais tout son pouvoir, son amour & sa beauté, ne purent ébranler ma fidélité pour une épouse adorée : tout se refusoit à ses desirs dans celui qui n'en sentoit naître aucun

pour elle. Je me ſerois cru le plus coupable des mortels, ſi j'avois ſacrifié ſur un autel étranger une ſeule des offrandes que je prodiguois ſur celui de la déeſſe de mon cœur & de ma vie. Ses offres, ſes dons, ſes avances, tout m'importunoit; & les rochers glacés de Scythie ne ſont pas plus inébranlables, que je le fus à l'amour de Méliſſe, (c'eſt ainſi qu'elle s'appeloit). La douce certitude que j'avois d'être aimé d'une épouſe que j'adorois, m'eût fait mépriſer cette charmante fille de Léda qui cauſa la ruine de Troie; & tous les charmes qui furent dévoilés aux yeux du Berger du mont Ida, n'euſſent point eu la préférence ſur ceux que je croyois voir toujours pour la première fois.

La paſſion de Méliſſe ne s'éteignit point par la froideur de mes refus. Me rencontrant un jour que j'étois ſorti ſeul de ce palais, elle ſaiſit ce tems pour ébranler la confiance entière que j'avois dans le cœur de mon épouſe, & me fit ſentir les premières atteintes de la jalouſie: adroite & perfide dans l'art de ſéduire, elle commença par louer ma fidélité, puiſque j'étois intimément convaincu de celle de mon épouſe: Mais, me dit-elle, quelle preuve certaine pouvez-vous avoir qu'elle ne puiſſe jamais aimer que vous? A-t-elle quelque mérite à cette fidélité ſans tache, lorſque vous ne la quittez pas d'un

moment, & que votre amour lit dans ſes yeux & prévient tous ſes premiers deſirs ? A-t-elle jamais vu un autre homme digne de plaire? Comment donc pouvez-vous être aſſuré qu'elle ſoit inébranlable dans ſa foi? Eſſayez de vous éloigner d'elle pendant quelque tems; faites courir le bruit aux environs que vous ferez une longue abſence; donnez le tems à ceux qui peuvent être épris de ſes charmes d'avoir accès auprès d'elle, d'écrire, de ſe rendre preſſans, d'offrir des dons, de jurer un ſecret inviolable, de plaire, de perſuader: alors, ſi ſa réſiſtance eſt telle que je préſume qu'elle pourra l'être, alors vous ſerez véritablement convaincu que vous êtes parfaitement aimé; mais juſqu'à ce que vous ayiez fait une pareille épreuve, il n'eſt pas raiſonnable que vous le ſoyiez.

Ce fut par cette ruſe coupable que l'enchantereſſe réuſſit à porter le trouble dans mon ame, & même à me faire deſirer de faire l'épreuve dont elle venoit de me donner l'idée. Mais, lui dis-je (par reflexion), ſi malheureuſement mon épouſe venoit à démentir l'opinion que j'ai d'elle, quel moyen aurois-je de pouvoir en être certain ? N'en ſoyez point en peine, dit Méliſſe; je peux vous donner une coupe dont la vertu ſera ſemblable à celle des cornets enchantés que Morgane envoya tour-à-tour à ſon frère Artus,

& depuis à Marc, Roi de Cornouailles, pour leur faire connoître l'infidélité que Genevre faiſoit au Roi Breton pour Lancelot du Lac, & tout l'amour de la belle Yſeult pour le brave & charmant Triſtan de Leonois. Dès que cette coupe ſera pleine de vin, l'époux trompé qui voudra boire, répandra toute la liqueur, ſans qu'une ſeule goutte puiſſe le conſoler de tout ce qu'il ſentira dès-lors qu'il aura perdu. Faites-en l'expérience tout-à-l'heure : je ſuis bien ſûre que vous trouverez le vin exquis, & que vous vuiderez la coupe avec plaiſir. Mais eſſayez de voyager pendant quelques mois, je crains bien alors que ce vin ne vous paroiſſe amer, quand vous le verrez ſe répandre ſur votre ſein. Cependant, ſi par haſard je me trompe dans ce que je préſume, j'avouerai que vous êtes le plus fortuné des maris.

J'accepte l'offre : la coupe m'eſt préſentée ; je la vuide en entier : je ſens plus de plaiſir que n'en ont les Dieux lorſqu'ils boivent du nectar, & qu'ils voient les charmes naiſſans d'Hébé. Cela va bien, dit Méliſſe ; mais abſentez-vous pendant un ou deux mois ; revenez faire la même épreuve ; & gare que vous ne vous trouviez le ſein bien complétement mouillé. Il me paroiſſoit trop dur de m'éloigner, non que je me défiaſſe du cœur de mon épouſe ; mais je

l'adorois ; une heure d'abſence étoit un ſiècle pour moi. Méliſſe voyant que je réſiſtois au conſeil de m'éloigner : Je vois bien, me dit-elle, qu'il faut que je trouve un autre moyen pour vous aſſurer de la vérité. Je ſçaurai changer vos traits, votre voix & votre façon de vous vêtir, & c'eſt ſous une figure abſolument différente de la vôtre que vous paroîtrez auprès de votre épouſe.

Entre les deux embouchures par leſquelles les eaux rapides & menaçantes du Pô ſe jettent dans la mer, il exiſte une ville d'une belle & nouvelle ſtructure, dont le territoire s'étend juſqu'à la Méditerranée ; & ce terrein aſſez vaſte eſt défendu par les deux larges branches du Po. Cette ville fut élevée par un reſte de Troyens échappés au glaive d'Attila. Le Seigneur de cette ville étoit jeune, bien fait, aimable & puiſſant : un jour s'étant éloigné de ſes terres à la ſuite d'un faucon, il arriva ſur les miennes, & trouva mon épouſe qui ſe promenoit dans une calèche ; il en devint ſi vivement épris, qu'il n'eſt rien qu'il n'imaginât depuis pour lui donner ſans ceſſe de nouvelles marques de ſon amour. Des rigueurs conſtantes & les rebuts lui firent ceſſer ſes pourſuites ; mais les attraits qui l'avoient charmé, reſtèrent gravés dans ſon ame. Méliſſe ſçut m'amener adroitement à conſentir

qu'elle me donnât la figure de ce jeune Seigneur, auquel, en tous points, je devins exactement semblable.

J'avois feint, deux jours auparavant, avec mon épouse, de partir pour aller dans une contrée du levant; & ce fut sous cette nouvelle figure que je vins la retrouver avec Meliſſe, qui s'étoit métamorphoſée en jeune écuyer, & qui portoit avec elle tout ce que les grandes Indes & les deux Arabies produiſent de plus précieux & de plus rare. Nous nous introduisîmes facilement dans ce palais; & montant avec Meliſſe à l'appartement de mon épouse, le haſard fit qu'aucuns de ſes écuyers ou de ſes femmes ne ſe trouvoient alors auprès d'elle. J'eus l'air de ſaiſir ce moment heureux pour lui parler de mon amour, & je me ſervis du malheureux moyen qu'on m'avoit ſuggéré pour ébranler ſa vertu. J'aimois; il ne me fut que trop facile de m'exprimer avec feu; &, répétant ſans ceſſe des offres nouvelles, je lui dis que tous les diamans, tous ces riches dons (que je faiſois briller à ſes yeux) n'étoient que les prémices de ceux que je lui deſtinois. Je lui parlai des facilités que lui donnoit l'abſence d'un époux que l'amour auroit dû captiver ſans ceſſe à ſes genoux; je lui rappelai le tems de ma première déclaration; je lui peignis toute la douleur dont j'avois été pénétré depuis qu'elle m'avoit

ôté l'eſpérance de réuſſir à lui plaire : je finis par lui dire que tous les maux que j'avois ſoufferts, tant de conſtance & tant d'amour, méritoient enfin quelque récompenſe.

Mon épouſe commença par être un peu troublée, & par refuſer de m'écouter : mais elle rougit ; & ſes yeux, éblouis par le feu de tant de belles pierreries, reſtoient attentifs & fixés pour en admirer l'éclat. Je devins alors plus preſſant encore ; j'oſai baiſer la belle main qui ſe plaiſoit à varier les feux qui s'élançoient de ces diamans & de ces rubis.... Hélas.... elle me dit enfin, d'une voix baſſe & tremblante, ces mots cruels qui furent le commencement des malheurs du reſte de ma vie.... Si j'étois bien sûre du plus profond ſecret.... je n'aurois.... je n'aurois plus rien à vous refuſer....

Cette réponſe fut un trait envenimé qui me perça le cœur : un froid mortel courut dans mes veines & ma langue immobile ſembla ſe glacer ſur mes lèvres. Meliſſe, à l'inſtant me redonna ma figure ordinaire. Jugez, Seigneur, quel fut l'état de mon épouſe à cet aſpect : il devint auſſi cruel, auſſi glacé que le mien : nous reſtâmes tous les deux muets, immobiles, pâles comme la mort, & les yeux baiſſés vers la terre.... Ma langue enfin ſe déliant à peine : Ah ! cruelle & chère épouſe, m'écriai-je, eſt-ce donc ainſi que

tu trahis ta foi ? Quoi ! l'appât des richeſſes te ſéduit ? Quoi ! ton honneur & le mien te ſont moins chers que leur poſſeſſion !... Elle reſta muette, & ne put me répondre que par des torrens de larmes.

La honte dont elle ſe ſentit couverte fut bientôt ſuivie d'un dépit mortel ; elle fut indignée, & de mes ſoupçons, & d'une ſi cruelle ſupercherie. La haine s'empara d'une ame ſi ſenſible qui perdoit le bonheur d'aimer, & la haine fit promptement naître le deſir de la vengeance. Dès que le ſoleil fut retiré ſous l'onde, l'obſcurité favoriſa ſa fuite ; elle courut ſur les bords du Pô : le patron d'une barque légère, gagné par un riche préſent, fit faire force de rames ; &, ſecondé par la rapidité du courant, il la fit aborder dès le lendemain matin chez cet Amant dont j'avois pris la figure. On peut imaginer quels furent les tranſports avec leſquels elle fut reçue : ce fut du palais même de celui pour lequel elle me quittoit, qu'elle m'écrivit que j'avois rompu ſa chaîne, détruit ſon amour, & que je ne la reverrois jamais.

Malheureux que je ſuis ! (pourſuivit cet époux en jettant un cri douloureux) ils s'aiment, ils ſont tranquilles, rien ne manque à leur bonheur ; & moi je languis, je pleure ma fatale imprudence, & la mort ſeule peut terminer ma peine : je crois même que déjà j'aurois perdu la vie, ſans le triſte

ſecours que je trouve dans cette coupe qui me diſtrait quelquefois du noir chagrin qui me pourſuit. Depuis dix ans je vois tous ceux qui viennent chez moi faire l'épreuve de cette coupe, aucun d'eux n'a pu réuſſir encore à la boire ; &, chaque fois que je vois leur ſein baigné plus ou moins rapidement par le vin, j'ai la conſolation de ſavoir que je les ai tous pour compagnons de mon malheur. En vérité, Seigneur, vous avez été bien prudent & bien ſage, & vous êtes le ſeul que la raiſon ait ſu décider à me refuſer. Ah! que vous me faites ſentir vivement la fureur imbécille de ma conduite, qui m'a fait plonger moi-même un poignard dans mon ſein.

La méchante & trompeuſe Méliſſe eſpéra vainement qu'elle jouiroit de ſon ouvrage ; mais, la connoiſſant pour l'auteur de tous les maux que j'éprouvois, loin de paſſer dans ſes bras, je repouſſai ſes careſſes avec horreur ; elle ne put ni me toucher, ni ſe délivrer de ſon amour : elle prit, peu de tems après, le parti de s'éloigner des lieux que j'habitois ; &, depuis ce temps, ſon nom même n'eſt plus venu juſqu'à moi.

C'eſt ainſi que le malheureux maître de ce beau château fit le récit de ſes peines. Renaud en fut attendri, ſe tut quelques inſtants, & lui dit : Méliſſe vous donna ſans doute un conſeil pernicieux ; vous avez eu la conduite d'un inſenſé qui

va follement irriter un essaim de guêpes ; & vous trouvâtes ce que vous ne deviez pas avoir l'indiscrétion de chercher. Mais pourquoi donc êtes-vous étonné que votre femme se soit rendue à l'appât des dons & des pierreries ? En est-il une sur dix qui n'en eût fait autant ? & n'en est-il pas un aussi grand nombre qui pour un moindre prix s'aviliroit encore plus ? Comment pourrions-nous espérer qu'un sexe aussi fragile ne se prenne pas à l'amorce des richesses, lorsque nous voyons des hommes d'un rang supérieur & d'une réputation honorable, devenir traîtres à leurs maîtres & tromper leurs anciens amis dans l'espérance de s'enrichir ? Vous n'auriez pas dû vous servir d'armes aussi sûres de leurs coups pour attaquer sa vertu : ne savez-vous pas que le marbre & l'acier se laissent amollir par l'or ? Et ce que je trouve de plus insensé dans votre conduite, c'est que si cette expérience vous eût réussi, vous ne pouviez être plus heureux que vous l'étiez avant de faire l'imprudence de la tenter. Ils se levèrent de table, & Renaud étoit prêt à passer quelques heures de repos dans l'appartement que le Châtelain avoit fait préparer ; il vouloit partir une heure avant le jour, ayant très-peu de tems à perdre pour joindre Roland, & se préparoit à se retirer, lorsque le Châtelain, qui le conduisit lui proposa de se mettre dans une de ses cha-

loupes qu'il alloit faire préparer : Vous y dormirez à votre aise, lui dit-il, & vous ferez assez de chemin pendant la nuit pour gagner une bonne journée.

Le Paladin accepta cette proposition avec beaucoup de reconnoissance ; il remercia le Châtelain, descendit sur le rivage, & monta dans une barque où tout étoit préparé pour le repos de la nuit, & pour voguer avec diligence. Le courant du fleuve & six bons rameurs firent voguer cette barque avec la rapidité d'un oiseau. Le Paladin ne se réveilla que lorsque la barque étoit déja près de Ferrare, le patron laissa Melara à sa main gauche & Sermido à la droite ; il dépassa l'isle de Figarolo ; &, lorsqu'il fut arrivé près la Stellata où le Pô se divise en deux branches, alors, laissant celle qui couloit du côté de Venise, il fit prendre aux rameurs le canal de la droite ; &, lorsque la barque eut passé Bondeno, il s'apperçut que l'aurore commençoit à semer les roses & les soucis sur les bords de l'Orient : ce fut alors que Renaud se réveilla.

Le Paladin apperçut de loin les deux forts de Tealdo : O ville heureuse ! s'écria-t-il, dont mon cousin Maugis m'a prédit la brillante destinée, après avoir consulté les astres & recueilli tout ce que son esprit prophétique en annonce ; toutes les autres villes d'Italie envieront ta gloire. A

peine avoit-il dit ces mots, que le courant du roi des fleuves porta la barque comme si ses rames eussent été des ailes; elle aborda bientôt sur le rivage de la petite isle voisine de la ville.

Quoique cette isle fut encore inculte & négligée, le Paladin eut du plaisir à la considérer, sachant de son cousin Maugis, que lorsque le tems en seroit arrivé, cette isle devoit être également ornée & florissante, & qu'on oublieroit en la voyant, & les agrémens de l'isle où Nausicaé prit naissance, & cette isle de Caprée que Tibère avoit pris soin d'embellir. Lorsque le soleil aura recommencé sept cent fois son cours, avoit dit Maugis, cette isle surpassera les jardins des Hespérides par la beauté de ses arbres, par la variété de ses plantes rares & de ses arbustes; elle rassemblera dans ses bois touffus plus d'animaux de toute espèce, que les étables de Circé. Les Amours & les Graces abandonneront souvent les bosquets de Chypre & de Paphos, pour venir danser & folâtrer dans ceux de cette isle agréable; elle sera non-seulement embellie par un Hercule, fils & père de deux autres Hercules; mais on verra s'élever, par les ordres de ce Prince également sage & puissant, une ville que des remparts formidables mettront à l'abri des entreprises de ses ennemis.

C'est ainsi que Renaud, se souvenant de tout

ce qu'il avoit appris de Maugis, penſoit avec admiration comment la petite ville & les marais qu'il voyoit ſous ſes yeux, ſeroient un jour changés, & verroient naître de leur ſein une ville ſuperbe, imprenable, & peuplée de ſujets nombreux & fidèles, & dans laquelle les arts & les ſciences fleuriroient. Ces marais auſſi devoient être deſſéchés pour former des plaines & des parcs agréables & féconds. Heureuſe cité! s'écria pour la ſeconde fois Renaud, la magnificence de tes Souverains, leur Cour brillante, les vertus & l'urbanité de tes citoyens, te rendront à jamais floriſſante.

Pendant que Renaud diſoit ces mots, la barque voguoit avec plus de rapidité qu'un faucon qui revient au leurre que le fauconnier lui préſente: l'on perdit bientôt de vue la ville & la petite iſle; & les matelots laiſsèrent derrière eux la tour de la Foſſe & de Gaïbana.

Comme il eſt aſſez ordinaire qu'une idée en faſſe naître d'autres, Renaud appercevant la petite ville dont l'hôte qui l'avoit reçu la veille avoit, à la vérité, quelque raiſon de ſe plaindre, il ſe rappella promptement la coupe ſi fatale à cet homme qu'elle n'avoit éclairé que pour le rendre malheureux; il ſe rappella de même que cet époux trompé l'avoit aſſuré que tous les maris que leur imprudence avoit engagés à

faire la même épreuve, n'avoient jamais pu porter la coupe sur leurs lèvres, sans que le vin se fût répandu sur leur sein : quelquefois il se repentoit de n'avoir pas essayé si sa main auroit été plus sûre que celle de ceux qui s'étoient emparés de la coupe ; mais il finissoit toujours par se sçavoir bon gré de sa prudence. Il n'est pas possible, se disoit-il à part soi, que quand j'aurois vuidé la coupe tout d'un trait, j'eusse eu meilleure opinion de ma chère Clarice, qui porta toujours le calme en mon ame ; j'aurois fort peu gagné par une pleine réussite ; & si j'avois eu, par hasard, le malheur d'être forcé d'accuser une femme que j'aime & que j'honore, j'en aurois été mortellement affligé. En vérité, je trouve bien extravagant de risquer ainsi le repos du reste de sa vie ; c'est mettre au jeu mille contre un, & risquer tout ce qu'on possède, dans l'espérance du plus petit avantage de plus. Le fils d'Aymon, fortement occupé de ces réflexions, étoit assis sur l'arrière de la barque ; sa vue étoit fixe comme celle d'un homme tout entier à l'idée dont il est occupé : un des Gondoliers, homme très-gai de son naturel, & beau parleur, fut assez hardi pour l'attaquer de conversation ; il crut même lui rendre alors un très-bon service, ayant remarqué que son air étoit soucieux & mélancolique. Renaud se mit

mit à rire, & s'entrétint familièrement avec lui.

Ils convinrent, après avoir parlé des femmes en général pendant quelque tems, qu'il falloit être extravagant pour exposer la sienne à quelque épreuve dangereuse, & qu'une femme se tireroit plutôt d'entre mille épées & d'une fournaise ardente, qu'elle ne résisteroit à l'or & aux autres dons qui lui seroient offerts. En vérité, Seigneur, l'esprit de sagesse vous inspiroit quand vous avez dit à mon maître qu'il ne devoit pas offrir de si riches dons à sa femme; car, entre nous, il en est bien peu dont l'ame soit assez honnête pour résister quand on l'attaque avec de si fortes armes.

A propos, Seigneur, poursuivit le Gondolier, sçauriez-vous par hasard l'histoire assez plaisante d'une jeune femme dont l'esprit & la malice a sçu faire tomber son mari dans la même faute pour laquelle il avoit voulu la faire mourir? Cette histoire a trop couru pour n'avoir pas été jusqu'au-delà des Alpes; & mon maître, qui l'a sçue comme nous tous, auroit dû s'en souvenir pour ne pas mettre sa femme à la même épreuve à laquelle l'autre avoit succombé. C'est bien mal-à-propos, & pour faire à jamais son malheur, qu'il a mis en oubli qu'il n'est ni fierté ni vertu qui résiste aux présens qui sont offerts avec adresse

& prodigalité. Mon pauvre maître ſçavoit auſſi-bien que moi, l'aventure arrivée dans cette belle ville dont le Mincio, retenu dans ſon cours, baigne les murs, & dans laquelle nous ſommes nés tous les deux. C'eſt d'Adonio que je veux vous parler.... C'eſt de ce jeune homme, qui, par le moyen d'un joli petit chien dont il a fait préſent à la femme d'un de nos premiers Sénateurs, a trouvé le ſecret de faire un autre don à ſon mari jaloux.... Non vraiment, dit Renaud, on ne connoît point encore cette aventure en France; je n'en ai pas même entendu parler dans les longues tournées que j'y ai faites, & vous me ferez grand plaiſir de me la raconter.

Le Gondolier ne demandoit pas mieux que de rire, jaſer & ſe faire écouter. Seigneur, lui dit-il, nous avions dans notre grande cité de Mantoue un Sénateur qui ſe nommoit Anſelme; c'étoit un homme illuſtre par ſa naiſſance, & reſpectable par ſon autorité, ſon âge & ſon ſavoir. Cet homme, profond dans la ſcience dont Ulpian donne des leçons, s'ennuya de vivre ſeul: il ne fut pas embarraſſé pour trouver une compagne telle qu'il la deſiroit; une jeune perſonne, noble & charmante, reçut ſa main. L'éducation, les mœurs douces, la gaieté de ſa nouvelle épouſe, la rendoient parfaite; on

croyoit même lire dans ses yeux vifs & touchans qu'elle étoit née sensible, & qu'elle commençoit à le devenir; lorsque le Seigneur Anselme finissoit de l'être. Elle eut peut-être l'imprudence de ne pas dissimuler avec son vieux époux, pendant les premiers jours, l'heureux présent qu'elle avoit reçu de la nature; c'en fut assez pour qu'Anselme devînt le plus jaloux de tous les vieux maris : il n'avoit cependant d'autres raisons pour excuser sa jalousie, que la jeunesse & les charmes de son épouse; car il craignoit trop qu'on ne connût celle de ses perfections qui lui donnoit le plus d'ombrage. Un jeune cavalier de la même ville, qui se nommoit Adonio, qui méritoit l'estime publique, & dont la naissance illustre ne pouvoit être disputée, puisque le meilleur Généalogiste de Mantoue le faisoit descendre en droite ligne d'une des dents du Dragon de Cadmus; ce jeune homme beau, spirituel & bien fait, devint amoureux comme un fou de la charmante femme du Sénateur.

Il ne négligea rien pour réussir à lui plaire, & les premiers moyens qu'il employa furent bien chers : les beaux habits, les fêtes, des présens à tous ceux qui pouvoient avoir accès chez Anselme, tout fut employé par Adonio; mais les trésors de Tibère n'eussent pas suffi pour

ſoutenir une pareille dépenſe ; & dans moins de deux ans tous les biens qu'il avoit reçus de ſes pères furent diſſipés. Vous croirez ſans peine que ſa maiſon fut promptement abandonnée de ceux qui n'y trouvèrent plus ni ſpectacles, ni feſtins ; il reſta ſeul ; il fut délaiſſé, fui de tout le monde ; &, ne pouvant ſupporter l'humiliation d'une misère extrême, il prit le parti d'aller la cacher en des lieux où l'on ne pût le reconnoître. Il ſortit donc dès la pointe du jour de Mantoue, le cœur plein de regrets & les yeux baignés de larmes ; il ſuivit les bords du vaſte marais dont notre ville eſt entourée. Le ſouvenir de celle qu'il adoroit achevoit de déchirer ſon cœur ; il marchoit triſtement, lorſqu'il eut une aventure qui, quelque tems après, le tira de l'état le plus affreux, pour l'élever au faîte de la félicité. Il vit un Payſan, armé d'un long bâton ferré, qui battoit une haie, & qui la fouilloit de toutes parts. Adonio s'arrêta, s'informa du Payſan qu'elle étoit la cauſe de la longue fatigue qu'il prenoit ; le Payſan lui répondit qu'il avoit apperçu la plus groſſe couleuvre qu'il eût jamais vue, ſe cacher dans cette haie épaiſſe, & qu'il ne vouloit pas ceſſer de la pourſuivre juſqu'à ce qu'il l'eût aſſommée. Adonio qui ſe reſſentoit de ſon origine aimoit aſſez les ſerpens, & même il en portoit dans

ſes armes, en mémoire de la dent de ſa grand'-mère : il dit au Payſan qu'il vouloit qu'il ne tourmentât plus cette couleuvre, qu'il ceſsât de la pourſuivre, & qu'il étoit réſolu de l'empêcher, de force ou de gré, de ſuivre ſon projet de la tuer. Le Payſan obéit ; Adonio continua ſa route, ſuivit la réſolution qu'il avoit priſe, & réuſſit à ſe cacher à toutes ſes anciennes connoiſſances pendant quelques années qu'il paſſa dans un état très-malheureux. Il le fut encore moins par l'indigence, que par l'amour qu'il ne pouvoit arracher de ſon cœur : cette paſſion impérieuſe lui rappelloit ſans ceſſe tous les charmes de la belle Sénatrice ; elle lui faiſoit ſentir que, de tous les malheurs, le plus inſoutenable étoit celui de ne plus voir celle qu'il adoroit ; elle ſçut le forcer enfin à revenir dans ſa patrie, dût-il expirer de honte & de déſeſpoir, en revoyant cet objet toujours préſent à ſes deſirs & à ſa penſée. Adonio reprit donc le chemin de Mantoue preſque nu, have, exténué par la misère, & n'ayant d'autre idée que d'expirer aux yeux de celle qu'il adoroit.

Il arriva dans ce même tems, que le Sénat de Mantoue fut obligé de députer près du Saint-Père un de ſes premiers Sénateurs, pour ſuivre une importante & difficile affaire portée à la Chambre Apoſtolique : on balotta par deux

fois, selon l'usage, le nom des Sénateurs, & celui d'Anselme sortit dans la dernière. Le choix que le sort avoit fait parut trop bon au Sénat, pour qu'il écoutât les prières & les offres que fit Anselme pour se dispenser de ce voyage. Le malheureux Sénateur crut sentir ouvrir ses flancs, arracher son cœur, lorsqu'il vit que son départ étoit décidé : la plus noire jalousie troubloit ses yeux, portoit la pâleur sur son visage. Voyant enfin que sa destinée le forçoit de s'éloigner de la belle Argie son épouse, il eut recours au seul moyen qui pût lui donner quelque espérance ; il l'accabla de caresses ; il la conjura de lui conserver chèrement sa foi, lui répétant ces lieux communs que les pères & les maris renouvellent sans cesse à celles qui les écoutent les yeux baissés, & sentant leur cœur palpiter. Non, non, l'esprit, la beauté, les richesses, ne sont rien sans une inébranlable vertu ; vous vous comblerez de gloire, ma chère épouse, disoit Anselme (en tremblant), si, pendant ma longue absence, vous restez au-dessus des attaques de la médisance. Argie, qui n'avoit encore rien qui parlât à son cœur, lui jura de toute son ame la plus exacte fidélité ; ses larmes même coulèrent au départ d'Anselme ; & , n'aimant encore rien, il lui fut facile de lui faire les sermens les plus sacrés, qu'elle préféreroit la mort

à l'horreur de violer les vœux qu'elle avoit prononcés aux pieds des autels.

Quoique Anſelme ſe trouvât un peu raſſuré par ces promeſſes..... comme un jaloux a recours à tout pour s'éclaircir ſur le malheur ſouvent ignoré qui menace ſa tête griſe, il alla trouver un de ſes amis, grand Aſtrologue, & poſſédant preſque l'eſprit de Python : il le conjura d'employer toute ſa ſcience pour ſavoir ſi ſa chère Argie lui ſeroit fidèle pendant une abſence auſſi longue. L'Aſtrologue lui dit bien gravement qu'il alloit tirer ſes lignes, poſer ſes points, & conſulter les conſtellations ſur le ſort que le deſtin lui préparoit. Anſelme, pénétré d'une ſainte horreur, & de la crédulité qui naît ſi naturellement de la jalouſie, ſe retira reſpectueuſement pour laiſſer à ce grand homme le tems d'employer ſon art divin, & quelque tems après il vint chercher ſa réponſe.

Soit que les premiers aſtres que l'Aſtrologue eût conſultés, euſſent les traits charmans & les yeux d'Argie mis en conjonction avec la mine rechignée & la tête chauve d'Anſelme : ſoit que le haſard l'eût fait deviner l'évènement le plus vraiſemblable, il dit aſſez durement au pauvre Sénateur, qu'à peine ſeroit-il parti, que ſa femme, gagnée par de riches préſens, le traiteroit comme Vulcain le fut par la charmante mère d'Enée.

Cette terrible menace, jointe à la crainte qui troubloit déja ſon ame, lui parut être un arrêt dicté par le Ciel même ; cependant il ne perdit pas l'eſpérance de conjurer & de prévenir ſon mauvais ſort. Argie (ſe diſoit-il à lui-même) doit être vaincue par un penchant à l'avarice ; elle ne doit ſe rendre qu'à l'appât de quelques riches préſens : eh bien ! je ſuis aſſez puiſſant en biens pour la mettre au-deſſus de cette eſpèce de ſéduction. Il courut la trouver ; il remit à ſa diſpoſition ſes tréſors, tous ſes riches joyaux, lui donna les blancs-ſeings de toutes ſes poſſeſſions & de tous ſes contrats : Diſpoſez de tout, ma chère épouſe, lui dit-il en lui ſerrant les mains ; dépenſez, donnez, ſatisfaites toutes vos fantaiſies, imaginez-en de nouvelles ; tout eſt à vous : répandez, prodiguez vos dons, & ſoyez sûre que votre époux ne vous demandera jamais d'autre compte que celui des ſentimens que votre cœur vient de lui promettre.

Anſelme cependant finit par prier Argie de quitter la ville, & d'aller habiter un de ſes châteaux à la campagne, eſpérant que ſon honneur y ſeroit plus en sûreté. Que peuvent offrir des Laboureurs & des Bergers ? penſoit-il alors. Ils n'ont qu'une houlette & leurs chiens ; il n'imaginoit pas qu'Argie s'abaiſsât à ſavoir s'ils avoient

un cœur, ou quelqu'autre préſent à lui faire. Argie jettant ſes bras autour du cou d'Anſelme, lui promit tout ce qu'il exigeoit ; & verſant un torrent de pleurs, elle lui reprocha ſes injuſtes alarmes, & les précautions offenſantes qu'il prenoit pour ſa vertu. Je vous ennuierois, Seigneur, ſi je vous racontois toutes les petites façons, toute la foibleſſe & les nouvelles inſtances d'Anſelme en quittant ſa jeune & belle épouſe. Il partit enfin ; & le moment de tourner la bride de ſon palefroi, pour s'éloigner d'elle, fut celui de ſe ſentir arracher le cœur : elle le ſuivit des yeux ; & ces beaux yeux formoient un ruiſſeau de larmes ſur ſes joues de roſes.

Pendant ce tems, comme je vous l'ai déja dit, Adonio, pâle, défiguré par une longue barbe & couvert d'habits déchirés, ſe raprochoit de ſa patrie, où le malheureux n'oſoit même aller que dans l'eſpérance de n'être pas reconnu. Il arriva ſur les bords du lac, & revit d'abord la haie où quelques années auparavant il avoit empêché qu'un Payſan n'aſſommât une couleuvre. Etant arrivé dans ce lieu, lorſque le ſoleil n'étoit pas encore aſſez haut ſur l'horizon pour éteindre la lumière tremblante des étoiles, il apperçut venir à lui, le long du rivage, une femme d'une belle & noble figure, vêtue comme

une Pélerine ; elle n'avoit aucune ſuite après elle. Cette femme, l'abordant avec un air de connoiſſance & d'amitié, lui dit : Je vois bien que vous ne me connoiſſez pas, Seigneur ; je ſuis cependant votre parente : nous deſcendons tous les deux de Cadmus, & je vous dois la plus grande reconnoiſſance. Je ſuis la Fée Manto; c'eſt moi qui poſai la première pierre de cette belle cité, & c'eſt de mon nom qu'elle a tiré celui de Mantoue ; je ſuis une des plus célèbres Fées de l'univers, mais auſſi ſujette que toutes les autres aux accidens des foibles humains. Nous ſommes immortelles à la vérité ; mais nous ſommes obligées à paſſer le ſeptième jour de la ſemaine ſous la forme d'une couleuvre. Rien n'eſt plus cruel pour nous que de vivre tout un jour ſous cette forme ; nous ſommes maudites, pourſuivies, perſécutées, & tous ceux qui nous apperçoivent cherchent à nous donner la mort. L'obligation que je vous ai, date du jour fatal dont je viens de vous parler ; car dans ce jour nous ſommes ſujettes à toutes ſortes de malheurs ; il n'eſt aucun animal ſur la terre qui ſoit auſſi déteſté que le ſerpent ; il n'eſt aucune eſpèce d'outrage qu'on ne nous faſſe, ſi nous ne ſommes aſſez heureuſes pour trouver à nous cacher : nous ne pouvons mourir, mais nous ſommes cruellement battues ; & vous m'avouerez qu'il

eſt fort fâcheux de ne pouvoir nous échapper qu'eſtropiées, & quelquefois le dos briſé par les coups. C'eſt à vous que je dois de n'avoir pas éprouvé ce même ſort ; un ruſtre étoit prêt à me briſer les reins, ſi vous ne m'aviez pas défendue. Nous ſommes privées de toute notre puiſſance le jour que nous ſommes forcées de nous couvrir de cette vilaine peau ; mais lorſque nous avons repris notre première forme, tout nous eſt ſoumis dans l'univers ; le ſoleil s'arrête à notre voix, ou perd ſa lumière ; la terre s'agite dans l'eſpace, & s'ébranle juſques dans ſon centre, la glace élance des flammes, & celle du feu ſe congèle & s'endurcit. Je viens pour vous payer du ſecours que vous m'avez donné ; &, revêtue aujourd'hui de tout mon pouvoir, ſoyez sûr d'obtenir tout ce que vous me demanderez : dès ce moment, je veux que vous ſoyez trois fois plus riche que vous ne l'étiez de l'héritage de vos pères, & que quelque dépenſe que vous puiſſiez faire ; vos tréſors aillent toujours en augmentant.

Je veux faire encore plus pour vous, dit la Fée ; je ſçais que vous aimez toujours celle qui fut cauſe de vos malheurs ; je veux vous donner les moyens de réuſſir auprès d'elle, & d'être au comble de vos vœux. Son époux eſt loin d'ici ; partez pour l'aller trouver dans le châ-

teau qu'elle habite hors de la ville, & je veux vous y suivre.

La Fée lui prescrivit après la forme sous laquelle il devoit se présenter devant Argie; elle lui fit part aussi de celle qu'elle vouloit prendre elle-même, cette Fée pouvant paroître sous toutes celles qui lui convenoient le mieux, hors le jour qu'elle ne pouvoit quitter la peau de serpent.

Adonio prit l'habit d'un pauvre Pélerin, qui ne peut vivre qu'en demandant l'aumône de porte en porte: Manto prit la forme du plus joli petit épagneul qu'on eût jamais vu; ses poils, longs & luisans, étoient plus blancs que l'hermine, & toutes les gentillesses de ce petit animal surpassoient encore sa beauté. S'étant ainsi préparés tous les deux, ils s'approchèrent du château qu'habitoit Argie.

Adonio s'arrêta près de quelques cabanes voisines du château; &, jouant d'une petite flûte, au son de laquelle le petit chien se mit à danser, le bruit des tours, de la danse & de la beauté de ce petit animal, parvint bientôt jusqu'à la belle Argie: elle fit appeller promptement le Pélerin dans sa cour; & c'est ainsi que commença l'aventure que le destin réservoit au vieux Sénateur.

Le Pélerin se mit aussitôt à jouer plusieurs

airs différens ; & le petit chien, ajuſtant ſes ſauts à la meſure, exécuta des danſes variées de tous les pays, & parut obéir à ſon maître avec une intelligence humaine, le regardant ſans ceſſe & étant docile à ſes moindres ſignes.

Argie ſentit le plus ardent deſir de poſſéder un petit chien ſi charmant, & envoya ſa nourrice pour parler au Pélerin, auquel elle fit offrir un prix conſidérable. L'adroit Pélerin ſe mit à ſourire : Ah vraiment ! dit-il à la nourrice, quand vous auriez autant de tréſors qu'en pourroit deſirer une femme intéreſſée, vous n'auriez pas de quoi payer ſeulement une des petites pattes de mon chien ; & pour vous prouver que je vous dis la vérité, venez au moins avec moi, dit-il à la nourrice, en la tirant à part. Il pria l'épagneul de faire préſent d'une belle pièce d'or à cette bonne Dame. Le petit chien ne fit que ſe ſecouer, la pièce tomba ſur le champ ; le Pélerin la lui fit accepter, en lui diſant : Vous voyez de quelle utilité ce charmant petit animal m'eſt ſans ceſſe ; je ne lui demande jamais rien qu'il ne me le donne ſur le champ ; bagues, joyaux, diamans, perles, riches habillemens même, il me fournit tout ce que je veux. Vous pouvez donc dire à votre belle maîtreſſe que mon chien peut paſſer en ſa puiſſance : mais, comme il n'eſt aucun tréſor qui

le puiſſe payer, je le mets au prix d'une *nuit* qu'elle m'accordera toute entière ; c'eſt le ſeul qui puiſſe me réſoudre à lui donner ce charmant petit animal. Alors il ramaſſe une groſſe perle de la plus belle eau, que le chien fait tomber, & dit à la nourrice de la préſenter à ſa maîtreſſe. La bonne femme, bien contente, courut promptement à celle qu'elle avoit élevée ſur ſon ſein, lui préſenta la perle, & lui dit : Je vous conſeille fort, ma fille, d'accepter un ſi bon marché ; ce petit chien vaut tous les tréſors de la terre ; & d'ailleurs que riſquez-vous, puiſque vous pouvez le payer avec les revenus d'un bien dont le fonds vous demeurera toujours ? Soit que la belle Argie craignît encore de manquer à ſes ſermens, ſoit qu'elle eût peine à croire tout ce que la nourrice lui racontoit du petit chien, elle eut d'abord l'air de rejeter bien loin cette propoſition ; mais la bonne nourrice, preſſa, tourmenta ſi fort ſon élève, qu'elle conſentit enfin à voir le Pélerin & ſon petit chien en particulier, pour s'aſſurer de la vérité de ce fait ſi ſingulier.

Cette ſeconde entrevue décida le ſort du pauvre Aoſelme : le petit chien, ſe ſecouant de toutes ſes forces, fit tomber tant de quadruples, de fils entiers de perles, de rubis & de diamans, que le cœur d'Argie ſe rendit à la fin : il en

vrai que, reconnoiſſant dans le Pélerin le cavalier de Mantoue le plus aimable, & qui l'adoroit depuis ſi long-tems, cette rencontre imprévue put contribuer à ſa défaite; les conſeils intéreſſés de ſa vieille coquine de nourrice, les prières, les inſtances d'un amant qui mouroit d'amour à ſes genoux, les richeſſes immenſes qui tomboient en ſa puiſſance, la longue abſence du vieil Anſelme, & l'eſpérance que le myſtère cacheroit à jamais ſa foibleſſe ſous des voiles épais, tout ſe réunit pour lui faire oublier ſa promeſſe; tout la détermina à recevoir le petit chien & ſon maître dans ſes bras.

Adonio fut auſſi conſtant qu'amoureux, & jouit long-tems des plus douces faveurs de l'amour. Argie, d'une humeur douce & toujours aimable, plut à la Fée, qui, ſous la forme du petit chien, demeura toujours auprès d'elle. Cependant, avant que le ſoleil eût parcouru ſes douze maiſons, Anſelme eut à la fin ſon audience de congé, & revint dans ſa patrie; mais plus il en approchoit, plus il craignoit que les prédictions de l'aſtrologue ne fuſſent accomplies. Il vola chez lui dès qu'il approcha de Mantoue; il le conjura de ſe ſervir une ſeconde fois de ſon art, pour ſçavoir quel étoit ſon ſort. L'aſtrologue recommença ſes grandes opérations; & lorſqu'il eut bien tiré ſes points,

& long-tems observé la position de tous les astres, il en conclut vis-à-vis d'Anselme, aussi durement que la première fois, que tout ce qu'il avoit craint, tout ce qu'il avoit prédit étoit arrivé : Ton Argie, lui dit-il, séduite par les présens, n'a pu te garder sa foi. Cette réponse fut un coup de foudre pour le Sénateur : une lance, un épieu même, n'auroient pu déchirer si cruellement son cœur. Cependant, quoiqu'il n'eût que trop de confiance dans l'astrologue, & comme les malheureux conservent toujours quelque espérance, il fit mille questions adroites & pressantes à la nourrice.

Celle-ci, bien préparée à toutes les réponses qu'elle auroit à lui faire, le vit venir de loin : elle éluda toutes les demandes les plus captieuses; elle nia, d'un front intrépide, tout ce que l'astrologue avoit avancé. Sa fermeté, son air de candeur, en imposèrent si bien au Sénateur, que pendant un mois il resta dans l'incertitude : elle étoit encore plus heureuse pour lui que les tristes vérités qu'il étoit déjà prêt d'entendre. Ayant bien observé que la nourrice devoit en sçavoir plus qu'elle ne vouloit en dire, & voyant que les dons & les prières ne pouvoient lui rien arracher, il attendit, pour la questionner une seconde fois, que quelqu'une de ces querelles qui s'élèvent souvent entre les femmes l'animât

l'animât de quelque dépit contre Argie. Anſelme fut ſervi ſelon ſes ſouhaits ; & la nourrice, pleine d'humeur & de reſſentiment d'une querelle qu'elle avoit eſſuyée, vint d'elle-même trouver Anſelme, & lui faire l'aveu de tout ce qui s'étoit paſſé.

Anſelme, accablé par la certitude de ſon malheur, fut près d'expirer en écoutant la nourrice : hors de lui-même & furieux, prévoyant qu'il n'y pourroit ſurvivre, il prit la funeſte réſolution de céder à ſon ſort, de mourir, & de faire aſſaſſiner ſa femme : l'aveuglement de la fureur lui fit croire que cet acte inhumain & coupable ſeroit excuſé lorſqu'il ſe plongeroit dans le ſein le poignard ſanglant avec lequel on auroit frappé celui d'Argie. S'arrêtant à ce projet horrible, il rentra dans Mantoue, fit appeler le ſerviteur qu'il croyoit le plus sûr pour exécuter ſes ordres, & lui commanda de voler au château qu'habitoit Argie, & de lui dire de ſa part qu'il venoit d'arriver chez lui, mais dans un état ſi cruel, qu'il ſentoit déjà la mort s'approcher ; qu'il la conjuroit de lui donner encore une marque de ſa tendreſſe, en venant le voir ſur le champ ; que peut-être elle ne le trouveroit déja plus en vie, & qu'elle pouvoit partir ſous la garde de ce ſerviteur fidèle. Pars, vole, dit-il à ce ſerviteur ; je ſuis

sûr qu'elle n'héſitera pas à te ſuivre ; & prends ton tems en chemin pour donner la mort à cette femme infidelle.

Cet homme, aſſez ſcélérat pour exécuter un pareil ordre, va trouver Argie, qui porte ſon petit chien ſous ſon bras, monte à cheval, & prend le chemin de Mantoue. Le bon petit chien avoit eu ſoin d'avertir ſa belle maîtreſſe du noir projet d'Anſelme, contre lequel il l'avoit bien raſſurée, en lui diſant de paroître obéir à ſes ordres, de partir ſans crainte, & d'être sûre qu'il la ſecourroit à tems.

L'aſſaſſin envoyé par le vieux jaloux eut la coupable adreſſe de quitter le grand chemin, & de conduire Argie dans un lieu ſolitaire & ſauvage, ſur le bord d'un torrent qui tomboit dans l'Apennin. Cet endroit écarté de très-loin de toute eſpèce d'habitation, & couvert d'arbres touffus, lui parut propre pour cacher le crime qu'il alloit commettre. Il tire ſon épée ; il déclare à la tremblante Argie l'ordre cruel qu'il a reçu d'Anſelme. Elle le prie de lui donner le tems de toucher le Seigneur par ſes prières & ſon repentir. Il lui donne à peine quelques momens : il s'avance contre elle d'un air impitoyable..... Argie diſparoît à l'inſtant ; l'aſſaſſin la cherche en vain autour de lui ; le ſcélérat reſte dans la confuſion de n'avoir pu conſommer

ſon crime. Il retourne enfin près de ſon maître, & lui raconte cette étrange aventure, dont il ignore quelle peut être la cauſe. Le Sénateur ne ſavoit pas encore que la Fée Manto protégeoit Argie ; la nourrice, occupée de ſa colère, & de la délation qu'elle étoit venue lui faire, avoit oublié de lui dire que cette Fée étoit aux ordres de ſa femme, qu'elle aimoit tendrement.

Anſelme alors ne ſçait plus quel parti prendre: il voit qu'il ne peut venger ce qui lui ſemble être le plus mortel affront : cette bagatelle ſi commune, qu'il n'auroit dû regarder que comme un fétu, lui paroît être une poutre qui lui briſe le cœur. Il croit que ſon injure va devenir publique ; que ce qu'il eſpéroit cacher à jamais, ſera bientôt la fable de Mantoue, & qu'elle paſſera dans toute l'Italie : il imagine bien d'ailleurs que ſa femme, ayant connu ſon deſſein cruel, ſaura chercher un aſſez bon appui pour ſe mettre à couvert de ſes nouveaux coups, & qu'elle ſera peut-être la première à divulguer ſon aventure, dont elle fera de bons contes entre les bras de quelque nouvel amant. Il croit pouvoir y remédier en envoyant des lettres & des meſſagers dans toutes les villes d'Italie, pour avoir des nouvelles d'Argie ; & dès que ces meſſagers imprudens ſont expédiés, il court lui-

même comme un fou, de tous côtés, pour la chercher, ſans réuſſir à pouvoir apprendre de ſes nouvelles. Il a recours enfin à ce même ſerviteur auquel il avoit donné l'ordre cruel demeuré ſans effet ; il ſe fait conduire dans le même endroit où ſa femme eſt diſparue ; il s'imagine follement qu'elle aura pu ſe cacher dans un buiſſon pendant le jour, juſqu'à ce qu'elle ait pu trouver où ſe retirer. Le ſerviteur le conduit vers ce lieu ſauvage : tous les deux ſont bien ſurpris en y voyant un palais ſuperbe.

* La belle Argie avoit engagé la Fée Manto, ſa bonne amie, à bâtir par ſon art un beau palais d'albâtre, enrichi par l'or & les jaſpes les plus brillans. On ne peut imaginer ni l'aſpect impoſant & magnifique de ce palais, ni les richeſſes qu'il contenoit ; en un mot, Seigneur, (continua le gondolier en parlant à Renaud) mettez-vous bien dans la tête que le

* J'avoue tout mon embarras & la répugnance que je me ſens à continuer l'hiſtoire d'Anſelme. L'Arioſte habitoit ſouvent les bords du Pô, du Mincio, de l'Arno même. Ce Poëte parle avec la même liberté que Lucien ſe permit dans la Grèce. Un habitant des bords de la Seine, qui ne voit ſur ſon rivage que des Amadis & quelques Galaors, eût ſouſtrait en entier le reſte de ce Conte, ſans le reſpect & la fidélité qu'il doit au ſublime Auteur qu'il traduit. *Note du Traducteur.*

palais de mon maître, que vous avez tant admiré, n'eſt qu'une maiſonnette en comparaiſon de celui-là : toutes les tentures, tous les lits étoient d'un tiſſu d'or & de ſoie, les ſalons, les chambres, tout étoit plein de vaſes d'or, de jaſpes, d'agathes, de pierres précieuſes ; de magnifiques buffets, garnis de coupes & de grands plats d'or ciselé, s'élevoient dans de vaſtes ſalles à manger.

Le Sénateur fut très-étonné de rencontrer ce ſuperbe édifice dans un déſert où jamais on n'avoit vu la plus petite cabane, & dans lequel il ne croyoit trouver qu'un bois épais, embarraſſé par la ronce épineuſe : il croyoit que ſes ſens le trompoient ; &, ſentant bien que le vin ne dérangeoit pas ſa raiſon, il n'imaginoit pas ce qui troubloit ainſi ſa vue & ſon intelligence. Il apperçut à la porte de ce palais un Ethiopien hideux : ſon nez, ſes groſſes lèvres, ſa noirceur, lui firent croire que jamais la nature n'avoit produit une ſi laide créature, & faite d'ailleurs comme l'on peint Eſope : il avoit un habit ſale, déguenillé, tel qu'un mendiant. Je ne vous dis pas encore la moitié de tout ce qui le rendoit ſi vilain & ſi dégoutant, qu'en vérité je crois qu'on s'ennuieroit ſous la voûte céleſte, aſſis à côté d'un pareil monſtre. Anſelme, ne voyant que cet homme auquel il pût s'adreſſer, prit

ſur lui de lui parler & de lui demander le nom du maître de ce palais : C'eſt moi, lui répondit l'autre aſſez brutalement. Le Sénateur prit cette réponſe pour une bouffonnerie de ce miſérable, & redoubla ſes inſtances, auxquelles le Nègre ne répondit qu'en affirmant que le palais n'avoit point d'autre maître que lui. Sur le champ même, il lui propoſa d'entrer, de parcourir le palais, & même de prendre & d'emporter tout ce qui pourroit lui plaire pour ſes amis & pour lui-même. Anſelme, plus ſurpris que jamais, donna ſon cheval à tenir à ſon ſerviteur ; &, conduit ſeul par l'Ethiopien, il alla parcourir ce palais, en admirant de plus en plus tout ce qui s'offroit à ſa vue. Plus le Sénateur examine le plan, l'architecture, le beau travail & les ornemens vraiment dignes d'une maiſon royale, plus il s'écrie que tout l'or des deux mondes ne pourroit pas le payer. Pourquoi non, reprit le vilain Maure ? Il n'eſt pas abſolument hors de prix ; & vous pourriez, ſans m'offrir des tréſors, devenir maître de ce palais, pour quelque choſe qui vous coûteroit beaucoup moins.

Le Nègre (ſous la forme duquel la Fée Manto vouloit obtenir du vieux Sénateur de quoi le confondre) lui fit alors la propoſition la plus infâme. Elle révolta beaucoup Anſelme ; & par

trois ou quatre fois il repoussa le Nègre en l'accablant d'injures : mais le Nègre ne se rebuta point ; & le vieux Anselme, séduit par la richesse du palais, convint à la fin de l'acquérir au même prix qu'Argie avoit payé pour le petit chien. Celle-ci, dès qu'elle eut entendu son mari conclure un pareil marché, sortit d'une cache pratiquée dans le lambris, en criant : Ah ! grands Dieux, que vois-je, & qu'ai-je entendu ? Quoi ! vous qui passez pour être le plus sage des Sénateurs, je vous vois prêt à vous déshonorer par le plus lâche & le plus abominable de tous les crimes !

Vous vous peindrez sans peine, Seigneur, (poursuivit le Gondolier) quelle fut la confusion d'Anselme : il rougit, il pâlit tour-à-tour, il resta muet ; & si la terre se fût ouverte devant lui jusqu'à son centre, il s'y seroit précipité. Son épouse achevant de l'accabler par ses reproches : Quel supplice ne méritez-vous pas, pour expier une complaisance aussi basse avec le plus vil & le plus affreux Nègre, vis-à-vis de moi, qui n'ai fait que céder au doux penchant de la nature ; entraînée par l'amour pressant & fidèle du plus aimable de tous les amans, & sur-tout lorsque cet amant me fait un don mille fois plus précieux encore que ce palais ! Si vous m'avez jugée assez sévèrement pour vouloir me donner

la mort, que méritez-vous en ce moment, & n'êtes-vous pas cent fois plus coupable ? Cependant, quoique j'aie tout pouvoir en ce lieu, & que je puisse faire de vous tout ce qui me plaira, je ne vous imiterai pas, & votre aventure incroyable remplit assez ma vengeance. Croyez-moi, le mieux que nous puissions faire, c'est de nous pardonner mutuellement. Faisons la paix, & que tout ce qui s'est passé de part & d'autre soit enseveli dans un éternel oubli, sans qu'aucun propos, aucun acte puisse nous en rien rappeler l'un à l'autre.

Ce marché, très-avantageux pour Anselme, lui parut trop bon & trop raisonnable pour ne le pas accepter sur le champ : la paix, la concorde se rétablirent dans ce ménage, qui fut plus uni qu'il ne l'avoit encore été jusqu'à ce moment.

Le Gondolier finit ainsi son histoire qui fit beaucoup rire Renaud, hors dans le moment où la vilaine aventure d'Anselme le fit rougir de honte & d'indignation contre ce vieil avare ; mais il donna beaucoup de louanges à la belle Argie d'avoir sçu présenter à son mari le même leurre qui l'avoit attirée, & de l'avoir fait tomber dans les mêmes filets qui l'avoient arrêtée d'une manière bien plus douce & bien moins criminelle.

Le soleil s'étant élevé déja vers le plus haut

de ſa courſe, Renaud fit apporter la table, qui fut couverte des proviſions dont le maître poli de la coupe avoit eu ſoin de pourvoir ſa gondole. Il laiſſe ſur ſa gauche un très-beau pays, & ſur ſa droite des marais immenſes; il dépaſſe bientôt le territoire & la ville d'Argenta, & les bords du Santerne: je crois que la Baſtia n'étoit pas encore bâtie; les Eſpagnols ont dû deſirer depuis qu'elle ne l'eût jamais été, & les habitans de la Romagne ont dû faire le même ſouhait. Les Gondoliers prirent alors à droite une autre branche de la rivière, firent voler la gondole, &, traverſant une eſpèce de lac, ils arrivèrent près de Ravennes.

Renaud n'étoit pas fort riche, mais il étoit très-noble, il ſe trouva l'argent néceſſaire pour bien récompenſer les Gondoliers. Montant alors à cheval, il en changea ſouvent; il traverſa Rimini, paſſa de même à Monte Fiore; & ſa diligence fut aſſez grande pour qu'il arrivât dans Urbin au coucher du ſoleil.

Si Frédéric, Eliſabeth, Gui, François Marie & Léonore euſſent vécu de ce tems, quelles inſtances n'euſſent-ils pas faites au Paladin pour l'arrêter plus d'un jour? Quels honneurs ne ſe fuſſent-ils pas empreſſés de lui rendre, eux qui ſont ſi polis & ſi prévenans pour les étrangers? N'étant retenu par perſonne, il fut à Cagli,

paſſa la branche des montagnes que le *Metro* ſépare, & traverſant l'Apennin, l'Ombrie & l'ancienne Etrurie, il arriva dans cette ville qui fut jadis la maîtreſſe du monde. Mais toujours animé par le deſir de joindre Roland, il courut s'embarquer dans le port d'Oſtie, & bientôt il abordá dans cette ville où le vieil Anchiſe reçut les derniers honneurs du pieux Enée. Ce fut de Trapani, que s'embarquant pour Lipaduſe, il fit faire force de voiles & de rames ; mais, retenu ſur la mer par quelques obſtacles, il ne put arriver qu'après le combat.

Renaud, volant à l'inſtant ſur le champ de bataille, trouva Roland victorieux & couvert du ſang d'Agramant & de Gradaſſe ; mais il venoit d'en couler un autre, trop précieux & trop cher à ce Paladin, pour qu'il pût n'être pas tout entier à ſa douleur. Les premiers objets qui frappèrent la vue de Renaud, ce furent Brandimart étendu mort, & le brave Olivier couché ſur le ſable, ne pouvant plus ſe ſervir que d'une jambe. Roland, en embraſſant ſon couſin, le baigna de ſes larmes ; Renaud y mêla les ſiennes en voyant ſon ami, le fils de Monodant, avec la tête fendue juſqu'aux yeux : il courut après ſerrer Olivier dans ſes bras ; il dit à ſes compagnons tout ce qu'on peut dire de plus conſolant en pareille occaſion ; mais ſon grand cœur,

en ce moment, avoit beſoin qu'on le conſolât lui-même : il reſſembloit au voyageur épuiſé par une longue diète, qui n'arrive que pour voir emporter une table vuide ; il étoit déſeſpéré de n'avoir pu joindre ſes compagnons avant le combat.

Les Ecuyers d'Agramant & de Gradaſſe s'emparèrent des corps de leurs maîtres ; & ce fut ſous les ruines de Biſerte qu'ils leur donnèrent la ſépulture, après avoir publié leur mort. Aſtolphe & Sanſonnet furent bien ſenſibles au plaiſir d'apprendre la victoire de Roland ; mais la mort de Brandimart leur ſerra le cœur, & couvrit leurs yeux d'une ſombre triſteſſe : Ah ! Dieux, ſe diſoient-ils, qui de nous pourra ſe réſoudre à porter le coup de la mort à la tendre & malheureuſe Fleur-de-Lys ?... La nuit précédente, Fleur-de-Lys avoit rêvé qu'elle voyoit cette cotte d'armes qu'elle avoit brodée pour ſon époux, toute couverte de gouttes de ſang; elle imaginoit que ces gouttes avoient été tracées par ſon aiguille ; elle ſe repentoit & s'affligeoit que ce fût l'ouvrage de ſa main : Il m'avoit prié, ſe diſoit-elle, de ne mêler aucune autre couleur avec le noir ; pourquoi donc me ſuis-je trompée en la brodant de cette étrange manière ? Elle ne pouvoit s'empêcher de regarder cette mépriſe comme un mauvais augure.

Aſtolphe & Sanſonnet lui firent cacher la fatale nouvelle juſqu'au moment où tous les deux ils entrèrent dans ſa chambre, en lui faiſant part de la victoire de Roland ; mais, leur air conſterné ne répondant point à celui qu'ils devoient avoir après un pareil ſuccès, elle crut lire dans leurs yeux que ſon cher Brandimart n'étoit plus ; alors, le cœur déchiré, déteſtant la lumière du jour, & bientôt privée de tous ſes ſens, elle ſe laiſſa tomber comme morte à terre. Dès qu'elle les eut repris, plus éperdue, plus forcénée que ſi les Furies l'avoient agitée, égarée par la fureur, comme les Menades, elle ſe rouloit ſur la terre en arrachant ſes cheveux, & meurtriſſant ſon viſage & ſon ſein ; elle demande un poignard ; elle veut courir ſur le rivage, & déchirer de ſes mains les meurtriers de ſon époux ; elle veut paſſer la mer, voler à Lipaduſe, tenir dans ſes bras le corps de Brandimart, le ſerrer encore une fois, & mourir en l'embraſſant.

Ah ! cher époux, s'écria t elle, devois-tu partir ſans moi ? pourquoi ne t'ai je pas ſuivi ? Ta Fleur-de-Lys ne t'avoit jamais quitté : hélas ! je t'aurois ſecouru comme je l'avois déja fait ſouvent ; mes cris t'auroient averti de l'infâme action de Gradaſſe, qui t'a frappé par derrière ; ou peut-être même j'aurois pu voler pour me

etter entre deux assez à tems pour que ma tête 'eût servi de bouclier. Eh ! ne faut-il donc pas que je meurs toujours ? & pourrois-je survivre à ta perte ? Ah ! du moins ma mort m'eût été louce ; elle seroit utile, si j'étois morte pour toi, cher époux !... Ah ! si le sort eût été si cruel que je n'eusse pu sauver ta vie, j'eusse du moins recueilli tes derniers baisers & tes derniers soupirs ; j'aurois mêlé mes larmes avec ton sang, & j'aurois versé tout le mien après t'avoir dit les derniers adieux. Ah ! Brandimart, est-ce donc là le sceptre que je devois recevoir de tes mains ? Le trône de Damogire n'est plus pour moi que le sable sanglant de Lipaduse. Ah ! sort cruel, que de biens tu m'arraches à-la-fois ! toute espérance m'est ravie ; il ne me reste plus que le choix d'une mort sûre que je desire. Son désespoir augmentoit encore en prononçant ces mots ; elle exerçoit sur elle toutes les fureurs qu'il inspire. Mais éloignons nos yeux de cet objet d'horreur & de pitié qui nous arrache des larmes, & retournons à Roland & à ses compagnons.

Le Paladin voyant le besoin pressant que son cousin Olivier avoit d'être secouru, voulant d'ailleurs donner une sépulture honorable à son cher Brandimart, se rembarqua promptement ; & le rivage de Sicile n'étant pas fort éloigné

ſur la droite, il fit diriger la proue vers ce mont, dont les feux élancés de ſon ardent cratère éclairent pendant la nuit, & dont la fumée épaiſſe obſcurcit les rayons du ſoleil. Un vent favorable porta le vaiſſeau dans un port de cette belle iſle à l'entrée de la nuit, & la clarté de la lune leur fit voir la ville d'Agrigente : ce fut dans cette belle & riche cité que Roland fit tout préparer pour rendre, le jour ſuivant les derniers devoirs à ſon ami. Le Paladin, ſachant que tout étoit prêt pour cette lugubre cérémonie, & que toute la Chevalerie & la Nobleſſe qu'il avoit fait convoquer étoit raſſemblée, attendit le ſoir, dont l'obſcurité ceſſa bientôt par la multitude de flambeaux dont les rues & les environs d'Agrigente furent éclairés. Roland ſe rendit enſuite dans la Chapelle où l'on avoit dépoſé le corps de celui qu'il avoit ſi tendrement aimé, & dont les triſtes reſtes étoient encore chers & ſacrés pour lui. Le vieux Bardin, les yeux pleins d'un affreux déſeſpoir, les tenoit fixes ſur le cercueil de Brandimart ; il étoient épuiſés par les larmes ; de tems en tems il les levoit avec fureur vers le Ciel, en accuſant le deſtin ; ſes gémiſſemens ſourds reſſembloient à ceux d'un lion bleſſé ; ſa peau ridée étoit déja meurtrie, déchirée, & les débris de ſes cheveux blancs couvroient ſes épaules courbées.

Les cris, les gémiſſemens redoublèrent à l'arrivée du Comte d'Angers. Le Paladin attache ſes regards fixes ſur le viſage de ſon ami ; ſon cœur eſt ſerré lorſqu'il le voit pâle & flétri, comme la fleur coupée & déja ternie : il eſt longtems ſi pénétré de ce ſpectacle douloureux, que ſes lèvres reſtent immobiles : à la fin un profond ſoupir ſemble donner à ſa voix plus de liberté de s'élever, & c'eſt en ces mots qu'il exprime ce que ſon cœur ſent plus vivement encore : O brave & cher compagnon ! que le Ciel enlève à ton ami, pardonne-moi ma foibleſſe ; je te pleure, hélas ! puis-je ne pas te pleurer toujours? Quoique mes yeux même aient été témoins que tu jouis des félicités éternelles, ah ! que ne puis-je donc les partager avec toi ? Ah ! mon ami, tu me laiſſe ſeul en proie à ma douleur ; oui, je reſte ſeul ſur la terre, puiſque je t'ai perdu pour toujours !... Cent fois nous avons bravé la mort enſemble dans les tempêtes, les combats, & mille autres périls ; la barbare te traite mieux que moi ; ſes coups t'ont ouvert les barrières céleſtes & le ſéjour de l'éternel repos. Ah ! ce ſont ſans doute mes anciennes erreurs qui ſerrent la chaîne peſante qui m'attache encore à la terre ; le Ciel ne m'a pas trouvé digne de partager ton bonheur. Jouis de ta gloire, mais plains la France, l'Allemagne & l'Italie, qui per-

dent leur plus ferme appui. O grand Charles! & vous nobles & braves Paladins, qu'elle ſera votre douleur mortelle, lorſque vous ſçaurez que le bouclier de l'empire & de la foi vous eſt enlevé pour toujours! De quelle audace nouvelle les Saraſins ne ſeront-ils pas animés, lorſqu'ils ſauront que celui qui portoit dans leurs rangs l'épouvante & la mort, n'eſt plus à craindre pour eux. Mais, hélas! quelle idée plus cruelle encore, vient achever de m'accabler! O Fleur-de-Lys! comment oſer me préſenter devant toi? J'entends déja tes cris funeſtes: Rends-moi mon époux, cruel! me diras-tu; c'eſt toi qui me l'arraches; c'eſt pour toi qu'il eſt mort, & tu viens de m'ôter toute eſpérance & la vie.

Mais du moins, ô malheureuſe épouſe! nous pouvons être sûrs qu'il n'eſt aucune ame élevée qui n'envie la mort de celui que nous pleurons. On entendra retentir l'Europe du nom de Brandimart, comme les places publiques de Rome retentirent de celui des Decius; & la mort de Codrus fut moins célébrée dans Argos, que la ſienne ne ſera ſur le Pô, le Danube & la Seine.

Pendant que le Comte d'Angers proféroit ces triſtes mots, tous les ordres Religieux, les Clercs & les Miniſtres du Très-Haut, marchoient & défiloient deux à deux les yeux baiſſés, & récitoient des prières: les torches funèbres répandoient

doient une grande clarté ; mais elle portoit dans l'ame une douloureuſe mélancolie. On leva le corps.... Ce moment fut terrible & marqué par un cri général... Les Chevaliers, les plus grands Seigneurs, s'honorèrent de le porter tour-à-tour. Une robe de pourpre, enrichie de pierre précieuſes, couvroit le corps du fils de Monodant ; des appuis pareils ſoutenoient ſa tête ; & la cotte d'armes dont il étoit revêtu, les ſurpaſſoit encore par la richeſſe & le travail. Le cortège avoit été précédé par trois cents pauvres, couverts de crêpes traînans juſqu'à terre ; cent Pages le ſuivoient avec une nombreuſe cavalerie, & juſqu'aux chevaux étoient caparaçonnés de lugubres ornemens ; pluſieurs étendards & de riches armes que ce Héros avoit remportés ſur les ennemis de Charlemagne & du Saint Siège, étoient portés également en avant & en arrière du convoi ; deux cents de ces eſpèces de gens chargés du ſoin des funérailles, comme les Nomenclateurs l'étoient chez les anciens Romains, ſuivoient auſſi la marche. Roland, accompagné de Renaud, & les deux Paladins ayant leurs joues couvertes de larmes, marchoit en ſoupirant & prononçant ſouvent le nom de ſon ami ; l'état préſent d'Olivier n'avoit pas permis qu'il pût aſſiſter à cette cérémonie funèbre.

Le corps fut porté dans la principale Egliſe ;

les pleurs & les gémiſſemens des femmes qu'on y voyoit raſſemblées, rendirent au Héros un tendre, mais inutile hommage; & lorſque les Miniſtres des Autels eurent terminé de longues prières, on poſa le corps ſur un retable élevé ſur deux colonnes, que Roland fit couvrir d'un grand voile tiſſu d'or, juſqu'à ce qu'il pût faire élever un monument plus riche & plus durable à la mémoire de ſon ami. Le Paladin ne voulut point quitter la Sicile ſans avoir fait venir les porphyres, les marbres & les jaſpes néceſſaires; il fit exécuter par les plus habiles Architectes & Sculpteurs le deſſin qu'il avoit fait lui-même de ce monument; mais ce fut la tendre Fleur-de-Lys qui paſſa la mer, qui le fit achever, & qui le conſacra par ſes larmes. Cette tendre épouſe ſentit bien qu'elles ne ceſſeroient jamais de couler; & voyant que ſes prières ferventes ne pouvoient même calmer ſa douleur, elle prit le parti de ſe faire bâtir une cellule près du tombeau de ſon époux, & c'eſt-là que cette fidèle & malheureuſe épouſe pleura ſon cher Brandimart juſqu'à ſon dernier ſoupir. Roland la preſſa ſouvent en vain, ſoit par ſes lettres, ſoit en venant la chercher lui-même, de repaſſer en France, & d'y demeurer avec ſa ſœur Galerane; il lui propoſa même de faire bâtir un Monaſtère pour lui ſervir de retraite: rien ne put la détourner

du deſſein de ne jamais quitter le corps de ſon époux ; & le Ciel, touché de ſes peines, l'appela bientôt pour les rejoindre tous deux dans le ſéjour de la paix & de la béatitude éternelle.

Les trois guerriers repartirent de l'ancienne habitation des Cyclopes, bien affligés d'avoir perdu leur brave & cher compagnon ; ils voulurent auparavant s'aſſurer du ſecours d'un habile Chirurgien, pour prendre ſoin de la jambe d'Olivier : ſa bleſſure avoit été d'abord ſi mal conduite, que ſes plaies ſembloient s'accroître de jour en jour ; quelque courageux qu'il fût, il ne pouvoit s'empêcher de pouſſer ſouvent des cris arrachés par la douleur. Un vieux Matelot, en étant touché, propoſa, pour le guérir, un moyen qui plut à ſes compagnons : Un ſaint Hermite, leur dit-il, demeure aſſez près d'ici ſur une montagne iſolée, qui porte plutôt l'aſpect d'un écueil que d'une petite iſle ; on ne s'adreſſe jamais en vain à ce ſaint homme ; on reçoit également des ſecours temporels & des conſeils utiles ; l'Eternel ſemble bénir ſes ſoins & ſes paroles ; il rend la lumière aux aveugles ; il guérit les malades dont on déſeſpère le plus ; il peut avec un ſigne de croix appaiſer la fureur des vents, & calmer celle des vagues irritées après une violente tempête : je vous conſeille de lui conduire ce Chevalier bleſſé ; & je ne doute

point ; d'après les prodiges qu'il a déja faits, que cet homme si cher à l'Etre suprême ne le guérisse en peu de tems.

Ce conseil parut si bon au Comte d'Angers, qu'il ordonna qu'on dirigeât la marche du vaisseau vers la sainte retraite de ce pieux Solitaire ; & dès l'aurore du jour suivant, ils découvrirent le rocher qu'il habitoit. Plusieurs serviteurs adroits, aidés par les Matelots, enlevèrent doucement Olivier, & le portèrent dans la chaloupe ; & ce léger bâtiment ayant franchi les brisans écumeux de l'écueil, ils le descendirent à terre, & le portèrent à l'habitation de ce saint Reclus : l'Hermite étoit le même des mains duquel Roger avoit reçu le baptême.

Le serviteur de Dieu reçut Roland & ses compagnons avec cette tendre affection qu'inspire l'amour du prochain ; il les bénit au nom du Seigneur, & leur demanda pour quel sujet ils venoient le trouver, quoiqu'il l'eût appris déjà par une des intelligences célestes. Roland, en lui montrant son cousin, lui répondit que la foi qu'il avoit en ses prières & dans son secours, l'avoit conduit dans sa retraite pour les implorer ; il eut soin de lui dire qu'Olivier s'en étoit rendu digne en combattant contre les ennemis de notre sainte foi. Le saint homme lui dit d'avoir confiance dans la bonté du Très-Haut, & qu'il

eſpéroit en obtenir la guériſon du bleſſé. Cet Hermite n'uſoit d'aucune eſpèce de remèdes, & n'avoit jamais appris le grand art de la Médecine, ni celui de la Chirurgie. Il monta dans ſon Égliſe, ſe mit en prières ; il en ſortit avec un air riant & plein d'aſſurance ; &, faiſant le ſigne de la croix ſur Olivier, il le bénit au nom de la très-ſainte Trinité. O divin effet qu'éprouvent de la bonté du Seigneur ceux qui croient fermement en lui ! ſur le champ Olivier ne ſent plus aucune douleur ; & ſon pied, entièrement guéri, devint plus ſain & plus ferme qu'avant ſon accident.

Le vieux Roi Sobrin fut témoin de cette guériſon miraculeuſe. Quelque ſoin que l'on eût pris de ſes bleſſures, elles devenoient de jour en jour dans un état plus dangereux. Frappé par l'évidence du miracle que le ſaint Hermite venoit d'opérer, il prit le parti d'abjurer le Mahométiſme, & de croire au Dieu vivant, au nom duquel ſes ſerviteurs faiſoient des actes auſſi merveilleux : il demanda ſur le champ la grace d'être agrégé dans le nombre des enfans de ce Dieu ; ſon air plein de foi, l'ardeur de ſa demande toucha l'Hermite, qui n'héſita point à lui conférer l'eau ſalutaire ; il ſe mit en prière, & lui rendit ſa première ſanté.

Les trois Paladins ne ſentirent pas une joie

moins vive de la converſion du ſage & vertueux Roi de Garbe, que de la guériſon d'Olivier. Roger, préſent à ces deux miracles, ſentit une conſolation intérieure ; ſon cœur fut ému par un ſaint amour, & la foi prit encore un plus grand empire en ſon ame. Roger, depuis le jour qu'il s'étoit ſauvé ſur cet écueil, étoit toujours demeuré près du ſaint Anachorète; l'homme de Dieu, parlant avec onction au milieu de tous ces guerriers, les exhortoit avec tendreſſe à conſerver chèrement la pureté de leur ame & de leur foi. Ce paſſage ſi court, leur diſoit-il, qu'on nomme la vie, & qui paroît ſi cher & ſi délicieux aux hommes privés de toute réflexion, eſt plein d'abîmes, où l'homme ne peut tomber ſans ſouiller ſon ame ; combattez contre vous-mêmes, généreux guerriers, & ne perdez jamais de vue la patrie céleſte où doivent s'élever tous vos vœux.

Le Comte d'Angers envoya promptement chercher les meilleures proviſions qui fuſſent ſur le vaiſſeau : on dreſſa la table ; & l'Hermite, trop véritablement homme de bien pour affecter une macération rigoureuſe, but & mangea de tout avec eux, quoique depuis long-tems il eût oublié la ſaveur des mets qui lui furent offerts. Lorſque l'on eut enlevé la table, les guerriers ſe mirent à cauſer entre eux des évènemens de la dernière

guerre; &, comme il arrive ſouvent que quelque récit donne lieu d'apprendre ce qu'on ignoroit auparavant, quelque choſe que dit Roger le fit reconnoître pour être ce Chevalier dont la renommée racontoit tant d'exploits éclatans : ce ne fut que dans ce moment que Renaud fut convaincu qu'il étoit le Chevalier du parti d'Agramant, dont il avoit éprouvé la valeur & la courtoiſie dans ſon combat près d'Arles. Pour Sobrin, il avoit reconnu Roger dès qu'il l'avoit vu près du vieillard ; mais il avoit mieux aimé ſe taire, que de courir le riſque d'être indiſcret. Les Paladins lui rendirent beaucoup d'honneurs, quand ils furent certains qu'ils voyoient en effet ce Roger ſi fameux par ſon courage & ſes actions nobles & généreuſes ; mais lorſqu'ils apprirent que ce guerrier avoit embraſſé le Chriſtianiſme, leur joie fut extrême, & tous les trois coururent à lui les bras ouverts : l'un lui prend la main, l'autre l'embraſſe, & le Paladin Renaud ne peut ceſſer d'exalter ſes vertus & de lui faire de nouvelles careſſes. Mais je réſerve à vous dire dans le Chant ſuivant, les raiſons particulières qu'avoit Renaud pour lui donner des marques de la plus tendre amitié : j'oſe eſpérer que vous voudrez bien continuer à m'écouter.

Fin du quarante-troiſième Chant.

CHANT XLIV.

O VOUS, dont le cœur eſt ſenſible au bonheur ſi pur d'aimer & d'être aimé, ſçachez que les nœuds ſacrés de la vraie amitié ſe forment bien plus facilement ſous un humble toit & dans la cabane des bergers, que dans les palais des Rois, ou dans les ſomptueux édifices élevés par les favoris de Plutus !... Les richeſſes font ſouvent naître l'envie, & détruiſent la douce égalité; les Cours ne connoiſſent que l'ambition, l'intérêt perſonnel & les dehors trompeurs; la cordialité, la candeur en ſont à jamais bannies. Quel exemple d'ailleurs ces Cours ne reçoivent-elles pas ſouvent de leurs maîtres? De quelle autorité ſont-ils pour les grands Princes, ces traités qu'ils rompent ſi facilement?... Le ſouverain Pontife, le Roi de France, l'Empereur forment une ligue aujourd'hui : leur traité ſemble être formé par les mains de l'amitié; dès demain ils ſeront prêts à le rompre, & leur gloire ou leurs intérêts en feront des ennemis mortels. On les voit, dans le moment d'une alliance qui leur paroît être néceſſaire, oublier également & les injures qu'ils ont éprouvées, & les ſervices qu'on

leur a rendus : leur politique ne connoît que le moment préſent, & l'art de réuſſir dans un projet qui peut leur devenir utile. Cependant, quoique ces grands Princes ſoient preſque tous élevés à garder une diſſimulation profonde qu'ils portent dans leurs diſcours comme dans leurs actes, ſi par haſard ils éprouvent de grands revers, ils apprennent alors à connoître le prix de l'amitié; leur ame s'épure, les ſervices qu'on leur rend s'impriment dans leur ſouvenir, & quelques momens d'infortune font plus d'effet ſur eux, & les rendent plus capables de ſenſibilité, qu'une longue ſuite de ſuccès & de puiſſance abſolue.

Ces fiers Paladins & ces guerriers que l'on avoit vus ſi long-tems diviſés & combattans les uns contre les autres, furent plus promptement & plus fidellement unis dans la cellule d'un ſaint Anachorète, qu'ils n'auroient pu l'être dans le palais des Rois. Une amitié qui dura juſqu'à la mort fut jurée entre ces braves Chevaliers: l'Hermite reçut leurs ſermens : le Ciel lui donnoit la lumière néceſſaire pour lire dans leur ame ; & le ſaint homme connut avec admiration qu'elle étoit pure & blanche comme le plumage des cygnes: non-ſeulement il n'apperçut aucune tache de celles qu'imprime ſouvent l'éducation des Cours; mais il y trouva la plus aimable candeur, le deſir le plus vif de ſe ſervir mutuellement.

Ils lui parurent auſſi tendrement unis, que *ſi le* même ſang eût coulé dans leurs veines.

Le fils d'Aymon fut celui des Paladins qui s'empreſſa le plus à combler Roger de louanges & de careſſes; non-ſeulement il avoit éprouvé lui-même la valeur de ce jeune guerrier, mais il connoiſſoit auſſi toute la généroſité de ſon ame; & d'ailleurs il ſçavoit qu'il lui devoit la plus tendre reconnoiſſance. Il n'ignoroit pas que Roger avoit ſauvé ſon frère Richardet de la mort la plus cruelle, lorſque ce jeune fils d'Aymon avoit été ſurpris dans le lit de Fleur-d'Epine, qui lui pardonnoit bien tendrement alors de l'avoir trompée par ſa reſſemblance avec Bradamante. Renaud ſçavoit même que Roger avoit délivré ſes couſins, fils du Duc de Boves, des fers & de l'épée des Saraſins & du perfide Mayençois Bertolas. Ces obligations faiſoient trop d'impreſſion ſur Renaud, pour qu'il ne ſentît pas le plus grand deſir de prouver à Roger la haute eſtime & la tendre amitié qu'il avoit pour lui. Le Paladin regrettoit même de n'avoir pas rempli plus tôt un devoir cher à ſon cœur; mais alors ils étoient ſéparés par leurs différens ſervices auprès de Charles & d'Agramant; &, Roger de plus s'étant fait Chrétien, tout ſe réuniſſoit pour attacher le cœur de Renaud.

Le prudent & ſaint Hermite voyoit avec une

grande satisfaction les caresses & les honneurs que le fils d'Aymon se plaisoit à rendre à Roger ; il prit son tems avec eux, & les serrant entre ses bras, il leur dit : Je vois avec attendrissement quelle est déja votre union ; il ne tiendra qu'à vous (& j'espère que vous vous rendrez sans peine à mes vœux) de joindre les liens du sang à ceux de la tendre amitié. C'est ainsi que des deux plus illustres races qui soient dans l'univers, on verra naître une postérité dont la gloire brillera comme le flambeau du jour, & durera tant que les sphères célestes seront emportées dans l'espace, en roulant sur leurs axes enflammés. Dieu m'inspire pour vous le déclarer, dit alors l'Hermite d'un ton plus véhément, & les yeux brillans d'un feu qui n'étoit plus d'un homme de son âge.

Ce que venoit de dire l'Hermite persuada facilement à Renaud de promettre la main de sa sœur Bradamante à Roger. Roland & son cousin Olivier approuvèrent beaucoup cette alliance ; ils ne doutèrent point qu'elle ne fut agréable à Charles, au Duc Aymon, & que toute la France ne se réunit pour obtenir leur consentement. C'est ainsi qu'ils pensoient tous alors ; mais ils ignoroient ce qui se passoit à la Cour de France. Le Duc Aymon, après avoir pris l'avis de Charlemagne, écoutoit les propositions que lui fai-

ſoit Conſtantin, Empereur de Grèce. Ce Prince lui demandoit Bradamante pour le Prince Léon ſon fils & ſon ſucceſſeur. Le jeune Léon s'étoit épris d'amour pour cette guerrière, ſur la réputation éclatante de ſa valeur & de ſa beauté. Le Duc Aymon cependant n'avoit rien voulu conclure ſans le conſentement du Paladin Renaud ſon fils aîné, dont il attendoit le retour; & Renaud, par ſes exploits & l'honneur qu'il faiſoit à ſa race, méritoit bien que le Duc ſon père lui donnât cette marque de conſidération; mais il ne doutoit pas que ſon fils ne fût ſenſible à l'honneur d'une ſi haute alliance : cependant le Paladin, porté par ſon propre cœur, preſſé par les inſtances du ſaint Hermite, & certain de l'approbation de Roland & de ceux qui ſe trouvoient préſens, venoit de promettre ſolemnellement ſa ſœur à Roger, ne pouvant ſoupçonner qu'une pareille alliance ne dût être chère à ſon père, comme elle le ſeroit à toute la France.

Tous ces guerriers reſtèrent encore deux jours avec le ſaint Hermite qu'ils aimoient & reſpectoient, & dont ils écoutoient avec tant de plaiſir les diſcours pleins d'onction, qu'ils ne penſoient pas à retourner à leur vaiſſeau, quoique le vent fût favorable; mais les mariniers les preſsèrent tellement de partir, qu'ils prirent enfin congé de l'Hermite, quoiqu'ils regretaſſent de s'en

éparer, & ſur-tout Roger qui venoit de paſſer vec lui tout le tems qu'il avoit été relégué ſur et écueil, & qui lui devoit d'avoir ouvert ſes eux à la lumière.

Roland ſe fit un vrai plaiſir de remettre à Roger Baliſarde, les armes d'Hector & le bon cheval Frontin, ſçachant que ce Chevalier avoit poſſédé ce cheval & ces armes. Le Comte d'Angers cependant avoit des droits plus légitimes encore ſur baliſarde, dont il avoit fait la conquête dans les jardins de la redoutable Falerine, au lieu que Roger n'avoit eu cette épée enchantée, que parce que Brunel l'avoit volée à Roland pour la lui donner avec Frontin; mais Roland ne balança pas à la remettre à celui qui s'en ſervoit avec tant de gloire.

Les guerriers reçurent la bénédiction du ſaint vieillard & ſe rembarquèrent. Les rames s'élevèrent pour battre l'onde; les voiles reçurent un vent favorable qui les gonfla. Ce vent fut ſi conſtant, & la mer ſi belle, que les Matelots n'imaginèrent pas de faire une ſeule prière juſqu'au port de Marſeille, où le navire entra promptement. Mais, puiſqu'ils y ſont arrivés à bon port, il eſt de mon devoir que j'y faſſe arriver auſſi le brave Duc Aſtolphe.

Le Prince d'Angleterre ayant appris le ſuccès de la ſanglante victoire de Roland, & la

mort de Gradaſſe & d'Agramant, vit que la France étoit pleinement tranquille contre les entrepriſes des Sarafins, il ne penſa plus qu'à faire retourner dans ſes Etats le Roi de Nubie avec l'armée qu'il avoit amenée pour prendre Biſerte, & jugea que cette armée devoit reprendre le même chemin.

Dudon avoit déja fait rappeler en Afrique l'armée navale avec laquelle il avoit battu celle d'Agramant, & l'on vit un nouveau miracle. Dès que les Nubiens eurent mis pied à terre, tous les vaiſſeaux de cette belle flotte retournèrent tout-à-coup dans leur premier état de feuille ; & le vent qui les éleva dans l'air les diſſipant au loin, les fit ſur le champ diſparoître. Aſtolphe remercia le Roi Senapes de la puiſſante diverſion qu'il avoit faite en faveur de Charles, en venant lui-même à la tête de ſon armée. L'infanterie & la cavalerie Nubienne ſe mirent en marche, & Aſtolphe fit préſent à Senapes de l'outre dans laquelle le vent auſtral étoit renfermé. Il étoit très-important pour les Nubiens, que ce vent reſtât dans cette outre juſqu'à leur retour : Prenez-y bien garde, leur dit Aſtolphe ; vous ſçavez que le fougueux vent du midi élève ſouvent des tourbillons de ſable juſqu'aux Cieux dans les déſerts arides que vous avez à repaſſer, & qu'alors, ſemblables aux vagues

de la mer, ils engloutiſſent tout ce qui ſe trouve expoſé ſous leur maſſe énorme ; mais, dès que vous ſerez arrivés ſur vos foyers, ne manquez pas de lui rendre la liberté.

Nous liſons dans l'hiſtoire de ce tems, recueillie par le très-véridique Turpin, que dès que les Nubiens furent arrivés au pied du haut Atlas, les cavaliers de ce pays furent très-étonnés de la culbute générale qu'ils firent tout-à-coup, & de ne ſe trouver plus que des gros cailloux entre les jambes, ce qui les obligea de retourner à pied chez eux comme ils en étoient partis. Mais il eſt tems de ramener notre bon Aſtolphe en France. Il donna promptement ſes ordres pour aſſurer à Charlemagne les conquêtes qu'il avoit faites en Afrique ; il monta l'hypogriffe, & lui fit déployer ſes grandes ailes.

Aſtolphe du premier vol paſſa ſur la Sardaigne, du ſecond ſur la Corſe ; & de-là, tournant un peu ſur la gauche, & fendant les airs pour la dernière fois, il deſcendit ſur le rivage de la belle & riche Provence : c'eſt-là que, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu de ſon bon ami S. Jean, il rendit la liberté pour toujours à l'hypogriffe. Ce Saint avoit eu, ſans doute, de bonnes raiſons pour défendre au Prince Aſtolphe d'éperonner plus long-tems ce bon animal, & de le traiter comme un cheval de poſte. Il le renvoya donc

avec ſa bride & ſa ſelle; & l'hypogriffe, s'élevant au plus haut des airs, diſparut pour toujours. Aſtolphe même, n'ayant plus beſoin (apparemment) ni d'enchantemens ni de miracles, abandonna de même ſon merveilleux cor, qui ne rendoit plus aucun ſon depuis qu'il étoit entré dans le Paradis terreſtre.

Le Prince d'Angleterre mit pied à terre à Marſeille le même jour que Roland, Olivier & Renaud. Les Paladins avoient conduit avec eux le ſage Sobrin & le brave Roger; ils euſſent été bien plus ſenſibles encore au bonheur de revoir leur patrie, s'ils n'avoient pas eu leur cher compagnon Brandimart à regretter; mais leur victoire, & la mort d'Agramant & de Gradaſſe coûtoient trop cher à leur cœur. Charles ſçavoit déja que ſes ennemis n'étoient plus, & qu'il le devoit à ſon neveu Roland qui revenoit avec Sobrin & Roger: il avoit donné des larmes à la perte de Brandimart; mais le bon Empereur ſentoit bien vivement le bonheur d'être délivré d'un poids qui depuis long-tems peſoit durement ſur ſes vieilles épaules, & qui les avoit tenues courbées avec peu d'eſpoir de les relever. Il crut ne pouvoir trop honorer ceux qu'il regardoit comme les plus fermes appuis du Saint Empire; il convoqua la Chevalerie & la haute Baronnie Françoiſe pour aller au devant de ces

guerriers

guerriers jusqu'aux bords de la Saône ; lui-même brtit des murs de Paris avec l'Impératrice, les plus nobles Dames de France, les Rois & les Ducs souverains attachés à sa Cour.

Dès que Roland & ses compagnons parurent ; Charles courut au devant d'eux les bras ouverts : les parens & les amis des Paladins, la noblesse & tout le peuple élevèrent jusqu'au Ciel les noms de Montgraine & de Clermont. Lorsque ces premiers mouvemens de tendresse & de joie furent un peu calmés, les trois Paladins présentèrent Roger à Charlemagne : Voilà, lui dit Roland, le fils de ce brave Roger de Rizza, que vous avez si tendrement aimé. La valeur de ce fils égale celle de son père, & souvent nos escadrons en désordre par ses coups, l'ont éprouvée.

Les deux belles guerrières Marphise & Bradamante s'avancèrent alors, & le frère & la sœur se serrèrent bien tendrement dans leurs bras. Il est bien à présumer que Bradamante en eût fait autant pour Roger, mais sa modestie la retint : sa rougeur, un regard bien tendre dédommagèrent l'Amant qui l'adoroit.

L'Empereur ayant fait remonter à cheval Roger, qui par respect en étoit descendu, le fit marcher à côté de lui. Ce grand Prince croyoit devoir rendre les plus grands honneurs à l'illustre frère de Marphise, sur-tout depuis que les Pala-

dins l'avoient assuré qu'il avoit embrassé le Christianisme. Toute cette belle & noble troupe entra dans Paris en entourant les Paladins. Toutes les rues étoient tapissées de guirlandes de fleurs, de rameaux & de riches tapisseries ; leur chemin étoit jonché d'herbes odoriférantes ; & toutes les Dames & jeunes Demoiselles parées, & se tenant sur de riches balcons, faisoient pleuvoir sur leurs têtes des roses, des lauriers & des parfums exquis. Ils passèrent sous plusieurs arcs de triomphe élevés à leur gloire ; ils virent en différens endroits de vastes trophées : les uns représentoient l'assaut terrible des remparts de Biserte ; d'autres, l'embrasement de cette grande cité ; d'autres enfin, le sanglant combat de l'isle de Lipadusc. On avoit élevé dans tous les carrefours des théâtres, où des Mimes exercés à représenter les Mystères retraçoient aux yeux les actes éclatans de tous ces guerriers ; quelques Poëtes même, élevés sur des tribunes, chantoient des vers à leur louange ; & l'on voyoit écrit en lettres d'or sur le fronton de tous ces fragiles édifices, comme sur le frontispice élevé des temples : *Aux Libérateurs de l'Empire.*

Ce fut au son des trompettes, des clairons & de toutes sortes d'instrumens, ce fut au milieu des cris, des applaudissemens & des vœux de tous les Parisiens qui se pressoient sur leur passage,

que les guerriers montèrent dans le palais de l'Empereur. Les fêtes, les tournois, les bals, & tous les plaisirs réunis succédèrent au jour de cette entrée solemnelle.

Renaud, un des jours suivans, fit part à son père de la promesse qu'il avoit faite à Roger de lui donner sa sœur Bradamante; il lui dit qu'Olivier & Roland avoient été les témoins de sa promesse, & que ces illustres Paladins, leurs proches parens, avoient trouvé qu'il ne pouvoit faire un plus digne choix, & pour l'illustre naissance, & pour la brillante renommée.

Le Duc Aymon ne put écouter sans un secret dépit, que Renaud eût osé disposer de Bradamante sans l'avoir consulté : son dessein alors étoit de la marier au fils de Constantin, plutôt qu'à Roger qui non-seulement n'étoit pas né Roi, mais qui ne possédoit pas même la plus petite Souveraineté. Aymon lui rendoit justice sur sa valeur; mais le vieux Duc préféroit la puissance & les richesses du jeune Léon, aux vertus sublimes de Roger. Son épouse Béatrix blâma Renaud bien plus vivement encore, & s'opposa d'une façon décidée au mariage que son fils avoit arrêté; elle s'emporta même jusqu'à lui reprocher son arrogance d'avoir osé disposer seul de la fille qu'elle vouloit faire Impératrice d'Orient; mais Renaud ne voulut jamais se plier à

ſa volonté, la parole qu'il avoit donné lui paroiſſoit trop ſacrée pour y manquer.

Béatrix, qui croyoit que Bradamante ne pouvoit avoir d'autre volonté que la ſienne, s'imagina que ſa fille lui diroit qu'elle aimeroit mieux être morte que d'épouſer un auſſi pauvre Chevalier; qu'elle tiendroit ferme contre Renaud, & qu'elle ne ſe laiſſeroit jamais contraindre à donner la main à Roger..... Béatrix en vint même au point de déclarer à Bradamante qu'elle la renonceroit pour être ſa fille, ſi ſa foibleſſe pour le deſſein de Renaud lui faiſoit former une pareille alliance.

Bradamante reſta muette en écoutant ſa mère; elle étoit ſi pénétrée de reſpect pour elle, qu'elle n'oſa lui rien repréſenter; mais, ne pouvant ſupporter la ſeule idée de parler contre ſes ſentimens ſecrets, l'amour & l'obéiſſance filiale retinrent tout-à-coup ſur ſes lèvres tout ce qu'elle auroit pu lui répondre en ce cruel moment. Elle n'exprima donc rien de tout ce qui l'agitoit, que par de profonds ſoupirs; mais dès qu'elle fut ſeule, donnant un libre cour à ſa douleur, des torrens de larmes couvrirent ſes belles joues; une eſpèce de déſeſpoir y ſuccéda; & ce fut en meurtriſſant ſon beau ſein, en briſant, même en arrachant ſes cheveux, qu'elle proféra ces triſtes mots: Malheureuſe que je ſuis! s'écria-t-elle,

aurai-je donc la coupable audace de réſiſter à la volonté de celle qui doit avoir un pouvoir abſolu ſur la mienne? Quel eſt le crime plus grave pour une fille vertueuſe, que celui de ſe choiſir un époux contre le choix de ceux dont elle tient le jour? Mais, hélas! ô mon cher Roger! comment pourrois-je me ſoumettre à prononcer d'autres vœux que pour toi? Me livrerois-je donc lâchement à de nouvelles eſpérances, à quelqu'autre amour? Non, la raiſon ne te bannira jamais de mon cœur; l'amour ſe rend le maître de tous mes ſens, de toutes mes penſées; il bannit cette raiſon cruelle qui veut me forcer à renoncer à toi: non, je ne peux ni dire, ni faire que ce qu'une paſſion auſſi légitime m'inſpire. Oui, je l'avoue, je ſuis la fille d'Aymon & de Béatrix; je ſçais tout ce que je leur dois; mais, hélas! je ſuis l'eſclave de l'amour: mes proches auront pitié de moi; ſi je m'écarte de ma ſoumiſſion pour eux, ils me le pardonneront. Et toi, cruel amour!... ſi j'oſois t'offenſer, je ſçais trop que tu ne pardonne jamais; les plus affreux tourmens & la mort ſerviroient bientôt ta vengeance. Quoi! je ſuis prête à perdre ma plus douce eſpérance, & le fruit de tout ce que j'ai fait pour ſoumettre Roger au joug de la foi; &, dans le moment où je croyois m'être aſſurée de lui pour toujours, il faudra que j'y renonce moi-

même ! J'aurai fait comme l'abeille qui forme laborieuſement un miel dont on la prive ! Non, non, je mourrai mille fois, plutôt que d'avoir un autre époux que Roger.

La douleur & le dépit emportant alors Bradamante, elle ne put s'empêcher d'ajouter : Si je n'obéis pas à mon père & à ma mère, j'obéirai du moins à mon frère, dont les années n'ont pas affoiblis la raiſon. Renaud veut que j'accompliſſe ce qu'il a promis à Roger ; Roland penſe de même ; & j'ai pour moi les plus célèbres Chevaliers de la terre, & devant leſquels tous les autres doivent trembler. Ces deux chefs de la Maiſon de Clermont n'en font ils pas toute la gloire ? Pourquoi, pourquoi le Duc Aymon diſpoſeroit il plutôt qu'eux de ma main ? Rien n'eſt encore arrêté, nul engagement ne le lie avec le Prince Grec, & je ſuis promiſe ſolemnellement à Roger.

Si Bradamante étoit vivement agitée par la douleur & le dépit que lui cauſoit ſa ſituation cruelle, le malheureux Roger ne l'étoit pas moins. Quoique le projet de marier Bradamante avec le Prince de Grece ne fût pas encore public, il étoit aſſez répandu déja pour être parvenu juſqu'à lui. Roger ne put s'en prendre qu'à ſa mauvaiſe fortune ; il ne pouvoit offrir un trône à la fille du Duc Aymon ; il ſentoit bien dou-

loureuſement que cette ſeule raiſon s'oppoſoit à ſon bonheur ; mais ſi cette aveugle déeſſe, qui prodigue ſouvent ſes dons à ceux qui les méritent le moins, s'étoit montrée juſqu'alors auſſi cruelle pour lui, la nature l'en avoit bien dédommagé par ſes dons les plus précieux. Il réuniſſoit aux charmes de la figure, l'ame la plus noble & le courage le plus généreux ; ſon eſprit étoit aimable & cultivé ; rien ne pouvoit réſiſter à ſa force & à ſon adreſſe quand il avoit les armes à la main. Malheureuſement, les ames vulgaires accordent bien moins de prix à ces qualités perſonnelles & à ces dons ſi rares, qu'aux richeſſes qu'elles envient & qui les éblouiſſent. Cependant il faut excepter du nombre de ceux qu'elles ſéduiſent & qu'elles corrompent, les ames privilégiées auxquelles les Rois, les Papes & les Empereurs doivent leur élection ; mais les dons qu'elles ont reçus du Ciel ſont des graces qu'il n'accorde qu'au plus petit nombre.

Je dis donc, pour m'expliquer encore mieux, que le commun des hommes n'a d'égards que pour la puiſſance & les richeſſes, & qu'il ſacrifie tout à ces deux idoles, dont les bienfaits allument ſes deſirs : toutes les qualités, tous les dons, toutes les vertus perſonnelles ne ſont rien pour ceux qu'elles humilient, & qui ſentent qu'ils n'y peuvent prétendre ; il eſpèrent les richeſſes &

les grandeurs parce qu'ils les voient ſouvent prodiguées aux hommes les plus vils par le cœur : elles peuvent leur devenir utiles ; & c'eſt par ce retour ſur eux-mêmes, que les vertus les plus pures & les plus éclatantes ont ſi peu de pouvoir ſur eux.

Roger ſe diſoit quelquefois : Puiſqu'Aymon veut que ſa fille ſoit Impératrice, qu'il retarde du moins d'une année le traité qu'il eſt près de conclure avec Conſtantin & ſon fils. Non, je ne déſeſpère pas de réuſſir, avant ce tems expiré d'un an, de leur enlever leur Empire ; & l'ambition d'Aymon ſera ſatisfaite, puiſqu'alors je ſerai digne à ſes yeux de devenir ſon gendre. Mais, s'il veut unir dès ce moment ſa fille au Prince de Grèce, s'il n'a pas égard à la promeſſe que Renaud & Roland m'ont faite en préſence du ſaint vieillard, d'Olivier & de Sobrin, que ferai-je ?... Souffrirai-je un affront auſſi cruel & qui m'arracheroit la vie ? Ah ! perdons-la mille fois, plutôt que d'éprouver une pareille injure. Mais, que dis-je ? ... hélas ! ... ce ſera donc au père de Bradamante que je porterai mes coups !.... Ah ! j'ignore moi-même, dans le trouble où je ſuis, quel eſt le parti le plus ſage que je puiſſe prendre. Je ſuppoſe que je me venge de l'injuſte Aymon & des ſiens, en leur donnant la mort, n'en ſerai-je pas mille fois plus malheureux encore ?...

Mon deſir le plus ardent, mes ſoins les plus empreſſés & les plus tendres n'ont-ils pas toujours été de réuſſir à plaire à Bradamante ? & ne deviendrois-je pas pour elle un objet d'horreur, ſi j'étois couvert du ſang de ſon père ? ne lui donnerois-je pas un juſte ſujet de me déteſter ? oſerois-je encore alors eſpérer ſa main ? ... Ah Dieu ! que puis-je donc faire ? Dois-je ſouffrir cet affront ſanglant ?... Non, je ſens que je ne le peux..... j'aimerois mieux perdre la vie. Mais la perdrois-je ſans me venger ?.... Ah ! périſſe plutôt mille fois ce Léon qui vient pour rompre une chaîne que le Ciel a formée, & qu'Aymon même ſoit entraîné dans ſa chute ?...J'en frémis ; mais je prévois qu'Hélène ne coûta pas plus de ſang aux Troyens, & que Proſerpine ne fut pas plus fatale à Pirithoüs, que Bradamante le ſera pour ſon père & pour celui dont il veut faire ſon gendre.

Et toi, cher objet d'un amour ſi fidèle, ah, Bradamante ! pourras-tu donc obéir à ton père, en quittant ton Roger pour ce Grec ?... Ce père injuſte te déterminera-t-il à m'abandonner, quoique tes frères ſoient pour moi ? Je ne peux penſer ſans frémir qu'une lâche obéiſſance pour Aymon, ou que le deſir d'avoir un Empereur pour époux plutôt qu'un ſimple Chevalier, puiſſe te porter à rompre tes premiers ſermens. Non, je ne peux le croire, & ton ame eſt trop élevée pour être

cruelles que ce cœur n'a que trop ſouvent éprouvées, te doivent bien aſſurer qu'il n'en eſt aucune à laquelle il ne puiſſe réſiſter.

Bradamante joignit encore à ces promeſſes ſi propres à raſſurer Roger, mille ſermens ſacrés, mille aſſurances ſi tendres, qu'une ſeule eût ſuffi pour lui rendre la vie & l'eſpérance. Mais, hélas! cette eſpérance devoit encore être long-tems malheureuſe, & de nouvelles traverſes ſe préparoient contre cette union ſi deſirée: elle leur fit entrevoir une fin heureuſe à leurs malheurs; mais elle étoit ſemblable à celle d'un navigateur qui voit, après un long voyage, le port qui va le recevoir & le rendre à ſes foyers, ſans penſer au vent furieux qui va l'en repouſſer & le reporter au loin ſur une mer irritée.

Bradamante, ſans ceſſe occupée de ſon amour, veut faire même plus qu'elle ne promet à Roger: il remplit ſon cœur d'un courage plus ardent encore; il la porte à braver tout ce qui peut intimider une jeune perſonne de ſon âge. Elle va trouver Charlemagne; elle embraſſe ſes genoux, & lui dit: Seigneur, ſi mes ſervices ont pu vous être utiles & agréables, je vous conjure de m'accorder un don; mais j'oſe avant de m'expliquer, vous demander votre parole royale, que je ne ſerai pas refuſée; & vous devez croire que votre nièce ne vous demandera rien d'injuſte &

qui ne ſoit digne de vous. ..... Ma chère fille, lui répondit Charles, vos vertus éclatantes & vos ſervices méritent tout d'un Empereur & d'un oncle qui vous eſtime & qui vous aime; je vous accorde ce don, dût-il être celui de la moitié de mes Etats..... Tout ce que je vous demande, Seigneur, c'eſt de ne pas permettre qu'on puiſſe me donner un époux qui ne me ſoit égal en courage; &, les armes à la main, je demande que celui qu'on me préſentera s'éprouve auparavant contre moi; qu'il ne reçoive ma main que lorſqu'il m'aura vaincue; & que ſi je ne deviens pas ſa conquête, il aille loin de moi porter des vœux pour leſquels je ne pourrois avoir que du mépris.

Charles lui dit: Ma chère nièce, cette demande eſt bien digne de vous; je n'en attendois pas moins de l'élévation de votre ame: ſoyez tranquille, & je vous réponds de tout ce que vous deſirez.

La demande de Bradamante & la promeſſe de Charles ne purent demeurer aſſez ſecrètes pour n'être pas divulguées; & dès le même jour, les deux vieux époux Aymon & Béatrix en furent informés. L'audace de leur fille leur parut extrême: ils connurent bien qu'elle cherchoit à ſe défendre de donner la main à Léon, & qu'elle n'aſpiroit qu'à ſe laiſſer vaincre par Roger; &, pour éviter qu'elle ne trouvât encore quelque

nouveau moyen de ſe ſouſtraire à leur puiſſance, ils la firent enlever en ſecret, & l'envoyèrent en exil à Rochefort. Cette place étoit alors une forte citadelle aſſiſe ſur les bords de la mer, entre Perpignan & Carcaſſonne: Charles depuis peu l'avoit donnée au Duc Aymon; & c'eſt-là que ce père irrité fit conduire Bradamante, pour être plus à portée de l'envoyer dans la Grèce, pour lui faire oublier Roger, & la forcer d'accepter enfin le Prince Léon pour ſon époux. La belle guerrière, auſſi modeſte que brave, reſpecta les ordres de ſon père; & quoiqu'elle n'eût point de garde, & qu'il lui fût libre d'entrer ou de ſortir, elle ne rompit point les arrêts que ſon père lui avoit impoſés; mais elle prit plus fortement encore la réſolution de tout ſouffrir, & même de perdre la vie plutôt que de renoncer à ſon amour.

Renaud fut indigné de l'eſpèce d'enlèvement de ſa ſœur; il vit que ſon père Aymon ne l'avoit fait conduire à Rochefort, que pour l'empêcher de tenir la parole ſacrée qu'il avoit donnée à Roger; il ne put s'empêcher de lui faire les reproches les plus vifs, & même aſſez peu reſpectueux pour un fils; mais Aymon n'en fut point ému. Ce vieux père avoit pris ſon parti de n'écouter perſonne, & de diſpoſer à ſon gré de la main de Bradamante. Roger, informé de

tout ce qui se passoit, craignit que celle qu'il aimoit ne fût tôt ou tard la victime de l'entêtement de son père; il vit bien que la mort de Léon pouvoit seule affranchir Bradamante de cette injuste persécution. Roger prend le parti, sans en parler à personne, d'aller attaquer Constantin & Léon; de le mettre promptement à portée d'obtenir les honneurs de l'apothéose, & de changer son surnom d'*Augustus* pour celui de *Divus*. Son cœur audacieux lui fit voir comme un projet ordinaire & facile, celui d'arracher l'Empire & la vie aux deux Princes de la Grèce.

Roger se couvrit des célèbres armes d'Hector, qu'il avoit conquises sur Mandricard; mais il changea le cimier de son casque, la devise de son bouclier & sa cotte d'arme ordinaire; il ne voulut point que l'aigle éclatante annonçât un descendant du Prince Troyen: une licorne blanche comme la neige, la remplaça sur son bouclier. Il monta sur Frontin, suivi seulement de deux braves & fidèles Ecuyers, auxquels il avoit expressément recommandé de ne rien dire qui pût le faire connoître. Il passa la Meuse, le Rhin; il traversa l'Autriche, la Hongrie; &, suivant la rive droite du Danube, il arriva près de Belgrade, dans la partie où la Save se jette dans le Danube. Il vit sur les bords de ce fleuve une grande armée qui formoit un camp très-

étendu. Le pavillon ſurmonté de la bannière impériale fit connoître à Roger que Conſtantin commandoit cette armée. En effet, les Bulgares s'étant emparés de Belgrade, l'Empereur d'Orient avoit raſſemblé toutes ſes forces, &, ſuivi du Prince Léon, il formoit le ſiège de cette ville importante qu'il vouloit reprendre ſur eux.

Une partie de l'armée des Bulgares occupoit la ville pour la défendre, & le reſte formoit un camp depuis la deſcente de la montagne juſqu'à la Save. Les deux armées oppoſées bordoient cette rivière, où la cavalerie des deux partis faiſoit abreuver également ſes chevaux. L'une & l'autre cherchoient à s'inquiéter. Les Grecs faiſoient tous leurs efforts pour jeter des ponts, & les Bulgares en faiſoient de même pour les en empêcher. Au moment où Roger arriva, il vit qu'une eſcarmouche très-vive ſe paſſoit entre les deux armées. Les Grecs, très-ſupérieurs en nombre, avoient fait ſemblant de ſe préparer à forcer le paſſage de la Save; ils préſentoient des ponts & des bâteaux pleins de gens armés. Pendant cette feinte, Léon avoit remonté la Save, avoit jetté des ponts; & ce Prince, à la tête de vingt mille Grecs, étoit paſſé de l'autre côté de la rivière: faiſant alors un long circuit, il étoit venu pour attaquer en flanc les Bulgares, &

& porter le désordre dans leurs rangs. L'empereur, voyant l'attaque de son fils commencée, profita de cette diversion ; & faisant jetter des pontons & des bateaux, il passa la Save à la tête du reste de son armée.

Vatran, Roi des Bulgares, & Prince aussi prudent que brave, faisoit tous ses efforts pour soutenir cette attaque imprévue, & remédier au désordre qu'il voyoit déja dans son armée. Léon trouvant le moment de le surprendre, le saisit d'un bras nerveux, & le fit tomber entre les pieds des chevaux : il se releva pour se défendre, & ce fut en vain qu'on lui demanda de rendre son épée ; mais il fut bientôt percé de mille coups. Dès que les Bulgares eurent vu tomber leur brave Souverain, ils prirent la fuite. Roger se livrant à la haine qu'il portoit aux Princes Grecs, prit ce tems pour secourir leurs ennemis effrayés : il pousse à toute bride le léger Frontin ; il atteint la tête des fuyards, il les arrête, les ramène au combat ; &, baissant sa lance, il vient fondre sur les Grecs avec un air si terrible, qu'il eût fait trembler jusqu'aux habitans de l'Olympe.

Un neveu de Constantin, Prince aussi cher à cet Empereur que s'il eût été son propre fils, étoit en avant des premiers escadrons Grecs,

portant un riche panache or & pourpre sur son casque, & couvert d'armes brillantes : Roger l'attaque, perce son bouclier, sa cuirasse, & le fer ensanglanté de sa lance paroît en entier au-delà de son corps ; il tire aussi-tôt la redoutable balisarde, & bientôt les têtes, les bras & des bustes entiers volent & tombent autour de lui. Les Grecs s'épouvantent en voyant ces coups horribles ; ils les évitent ; aucun d'eux n'ose tenir contre Roger. La face du combat change bientôt ; & les Bulgares qui venoient de fuir devant les Grecs, les poursuivent à leur tour. L'épouvante se met jusques dans les escadrons qui n'avoient pas encore chargé ; les étendards se dispersent dans la plaine, & la déroute est déja presque générale. Léon étoit alors sur un terre élevé ; surpris de voir l'armée des Grecs s'enfuir épouvantée, il jette les yeux de tous côtés pour connoître la cause d'une déroute qui l'accable de douleur ; il apperçoit enfin que c'est un seul Chevalier qui fait fuir aux Grecs les coups redoutables qu'il porte sans cesse ; &, quoique Léon soit irrité des secours que ce Chevalier donne à ses ennemis, il ne peut s'empêcher d'admirer sa valeur. Il connoît bien à la forme, comme à la richesse de ses armes, que ce ne peut être un Cavalier Bulgare ! il croit plutôt qu'un Ange

exterminateur vient au secours des ennemis, pour punir les Grecs des crimes depuis long-tems accumulés sur leurs têtes.

Léon étoit doué du cœur le plus sensible & le plus généreux ; loin d'être irrité contre un ennemi dont le courage éclatant devenoit si nuisible à ses troupes, il se prit d'admiration & d'un si vif intérêt pour lui, qu'il n'eût pu voir qu'avec regret qu'il eût été blessé ; il eût même plutôt soutenu la vue de ses sujets massacrés, que de voir tomber une tête qui dans ce moment lui devenoit si chère. Les coups que le Chevalier continuoit à porter sans cesse, ne pouvoient même éteindre ce sentiment.

C'est ainsi qu'un jeune enfant, après avoir reçu quelques coups de sa mère irritée, ne cherche qu'à les éviter : mais il ne court point à son père, à sa grande sœur pour l'implorer leur secours ; il retourne à celle qui lui donna le jour, il embrasse ses genoux, & ses yeux pleins de larmes ne s'élèvent que pour en obtenir une caresse. De même les premiers escadrons que Roger a défaits, ceux qu'il menace encore, ne peuvent exciter la haine de Léon ; & les actes éclatans qu'il voit faire à ce jeune héros ne font qu'animer encore la tendre affection qu'il se sent pour lui. J'avoue que dans ce moment je me sens moi-même touché pour Léon, puisque c'est lorsque ce jeune

Prince admire le plus Roger, & qu'il cède à la douce sympathie qui l'attire, que le terrible Roger poursuit le plus vivement sa victoire, cherche Léon, & desire lui donner la mort. Mais Léon qui croit s'en appercevoir, est assez prudent (quoique bien brave) pour ne pas en venir aux mains avec un guerrier qu'il desire avoir un jour pour ami; cependant, pour remédier à la défaite entière de son armée, il envoie vîte un aide-de-camp à l'Empereur son père, pour le conjurer de repasser promptement la Save, de peur qu'il ne soit coupé dans sa retraite; & lui-même, retournant alors vers le pont éloigné qu'il avoit fait jetter, il se retira dans le même camp qu'il occupoit la veille.

La campagne du côté de Belgrade, resta jonchée d'une multitude de Grecs, péris en cette affaire. Il en seroit resté sans doute un bien plus grand nombre, si la Save n'eût bientôt séparé les deux armées; mais plusieurs de ceux qui s'enfuyoient tombèrent des ponts qui s'étoient engorgés, & périrent sous les eaux; quelques autres, bien montés, gagnèrent & passèrent au gué; mais les Bulgares amenèrent un assez grand nombre de prisonniers dans Belgrade.

Cette journée, dans laquelle les Bulgares avoient perdu leur Roi Vatran, & dans laquelle ils eussent été entièrement défaits sans Roger,

étant finie, les vainqueurs se réunirent près du Chevalier qu'ils ne pouvoient encore connoître que sous le nom du Chevalier à la licorne; ils l'entourèrent, ils applaudirent à sa valeur, l'exaltant d'une commune voix, comme un héros auquel ils devoient leur salut & la victoire. L'un embrassoit ses genoux, l'autre lui baisoit la main; les gens de pied baisoient jusqu'à ses étriers; ceux qui pouvoient le toucher croyoient avoir touché un Ange conservateur, & tous généralement le conjuroient à grands cris d'être désormais leur Roi, leur Général & leur guide. Mais Roger leur répondit qu'il ne pouvoit accepter le sceptre ni le commandement, & qu'il n'entreroit pas même dans Belgrade, jusqu'à ce qu'il eût terminé cette guerre par la mort de Léon; il ajouta qu'il alloit le suivre, & qu'ayant fait plusieurs milliers de milles à dessein de mourir ou d'arracher la vie à ce Prince, il alloit le poursuivre; & sur le champ, n'appellant pas même un de ses Ecuyers, il courut au pont par lequel Léon s'étoit retiré.

Léon avoit fait sa retraite trop promptement pour n'avoir pas précédé Roger de plusieurs heures; il avoit trouvé le passage libre; mais, faisant rompre le pont, il fit en même temps embrâser tous les bateaux. Roger n'arriva sur le bord du fleuve qu'à l'entrée de la nuit; &, trouvant

alors le paſſage impraticable, il chercha de tous côtés où pouvoir la paſſer à couvert. Quoique la lune l'éclairât, il marcha long-tems ſans pouvoir trouver aucun aſyle : ce ne fut qu'à l'aube du jour qu'il découvrit à main gauche une petite ville vers laquelle il ſe porta, bien moins encore pour y prendre quelque repos, que pour y laiſſer remettre Frontin de l'exceſſive fatigue que ce bon cheval avoit eſſuyée.

Ungiard, ſujet fidèle & fort aimé de Conſtantin, étoit Seigneur de cette petite ville ; il avoit, ſelon les précautions ordinaires de la guerre, raſſemblé dans ſa place un aſſez grand nombre d'infanterie pour la défendre, & de cavalerie pour l'envoyer en partis enlever ou détruire les convois des ennemis. Roger ignoroit toutes ces circonſtances ; & ne trouvant aucun lieu de repos plus commode que cette petite ville, il avoit cru ne pouvoir mieux faire que de s'y arrêter.

Le haſard conduiſit le ſoir, dans la même auberge où Roger s'étoit rendu, le Capitaine d'une troupe de la Romanie, qui s'étoit retiré de la bataille que les Grecs avoient perdue, lorſque Roger s'étoit mis à la tête des Bulgares. Ce Capitaine, échappé de la déroute générale, frémiſſoit encore des périls qu'il avoit courus : le terrible Chevalier de la licorne étoit ſans ceſſe préſent

à ſon ſouvenir ; il trembloit comme un homme qui croyoit en être pourſuivi. Cet Officier reconnut ſans peine ce guerrier redoutable à la deviſe de ſon bouclier ; & , voyant preſque ſans défenſe celui dont il avoit fui les coups, il courut au palais d'Ungiard, & le fit prier de lui donner une audience ſecrette. Mais, mon uſage n'étant pas de vous prévenir, ce ne ſera que dans le Chant ſuivant que je vous rendrai compte du rapport que lui fit ce Capitaine Grec.

Fin du quarante-quatrième Chant.

CHANT XLV.

L'HOMME qui se croit stable sur le faîte de la roue d'une Déesse aveugle, est souvent bien près d'en être précipité : sa chute rapide & cruelle, abaisse sa tête altière jusqu'aux derniers degrés de ce cercle qu'il voyoit de si loin sous ses pieds. C'est ainsi que Polycrate, le riche Roi de Lydie & le célèbre tyran de la Sicile, tombèrent du sommet de la puissance & des grandeurs, dans la misère extrême & dans l'obscurité. Quelquefois on admire au contraire avec quelle célérité celui qui sembloit anéanti dans la poussière, se relève pour remonter jusqu'à la place où ses regards n'osoient pas s'élever. La même tête appesantie & courbée sous les fers, donne bientôt des loix à l'univers : Servius, Marius & Ventidius, en donnèrent un exemple mémorable aux Romains, & Louis XII vient de le donner à notre siècle. Ce t aimable & brave Duc d'Orléans, ce père de son peuple, dont le fils de mon auguste Maître est le gendre, fut pris & couvert de fers dans la fatale journée de Saint-Aubin ; cette tête, si digne de commander à la France, fut prête à tomber sur un échafaud,

Le célèbre Mathias Corvin courut plus d'une fois les mêmes périls; cependant le premier monta sur le plus beau trône de l'univers; le second vit les fiers & belliqueux Hongrois élever avec leurs bras la couronne qui lui ceignit la tête. Une infinité d'évènemens semblables rempliſſent les faſtes de l'univers. Les malheurs ſuivent de près les faveurs de la fortune, & c'eſt ainſi qu'un bien ineſpéré nous tire de l'état le plus malheureux. L'eſprit le plus philoſophe, l'ame la plus forte & la plus éclairée, doivent donc ſe préparer à tout, ne point s'enivrer de leur bonheur, s'attendre que peut-être ne leur reſtera-t-il que les épines, des roſes de la félicité: le ſage de même ne doit point ſe laiſſer abattre par l'adverſité; le peu de ſtabilité de la roue d'une Déeſſe aveugle & légère, ramène preſque également ce qui cauſe l'infortune ou le bonheur des mortels.

Roger, après la victoire qu'il avoit remportée ſur Conſtantin & ſon fils, préſumoit ſi fort que tout cédroit à ſon courage, & que ſes grands projets réuſſiroient, qu'il s'étoit expoſé tout ſeul au milieu de ſes ennemis, & qu'il croyoit que ſon bras ſuffiroit pour renverſer les eſcadrons & les cohortes Grecques, & pour donner la mort à Conſtantin & Léon, fuſſent ils défendus par plus de cent de leurs plus braves guerriers; mais celle

qui se plaît à confondre nos projets & notre espoir, se préparoit à lui porter ses coups, & se servit du même Capitaine Grec qu'il avoit fait fuir, pour l'accabler de honte, d'infortune, & pour le faire décheoir de ses grandes espérances. Ce Capitaine avertit Ungiard, que ce même guerrier, qui, le jour précédent, avoit mis l'armée de Constantin en déroute, étoit venu de lui-même se livrer entre ses mains; qu'il étoit couché dans la ville; & qu'en le faisant prisonnier, il livreroit les Bulgares au joug que Constantin vouloit leur imposer.

Ungiard, qui savoit par un grand nombre de fuyards (qui, trouvant le pont rompu, s'étoient réfugiés dans la ville) qu'un seul Chevalier avoit détruit une partie de l'armée Grecque & mis l'autre en fuite, fut très-aise d'apprendre que ce Chevalier avoit eu l'imprudence de venir se jeter de lui-même dans ses filets: il attendit que le sommeil eût fermé ses yeux; &, rassemblant ceux qu'il croyoit les plus intelligens & les plus forts, il surprit Roger dans son lit, & s'en empara sans peine; le bouclier du guerrier suffit pour trouver qu'il ne se trompoit point. Roger étoit nu; que pouvoit-il faire pour se défendre? Il fut pris & chargé de fers. Ungiard, plein de joie de l'avoir en sa puissance, le retint prisonnier dans la ville de Novigrade, & dépêcha

sur le champ un courier à Constantin, pour lui faire part de cette nouvelle. L'Empereur d'Orient avoit, dès la nuit suivante de la déroute de son armée, levé son camp de devant Belgrade, & s'étoit retiré sous les murs de la ville de Beltech, dont Androphile, père du guerrier que Roger avoit fait tomber le premier sous ses coups, étoit Seigneur. Constantin s'occupoit alors à faire réparer les remparts & à faire terrasser les portes de cette ville, qu'il craignoit que les Bulgares ne vinssent attaquer ; il trembloit que le guerrier qu'il avoit vu combattre pour eux, ne redoublât leur audace ; mais, dès qu'il sçut que celui qu'il redoutoit étoit prisonnier, son cœur nagea dans la joie : il ne douta plus de la prise de Belgrade, & dit, d'un air satisfait, que les Bulgares, privés de leur défenseur, tomberoient bientôt sous sa puissance. Léon sentit une joie plus vive encore que celle de son père ; non seulement il comptoit dès-lors sur la prise de Belgrade & sur la conquête de toute cette frontière, mais il espéroit acquérir l'amitié de ce guerrier, dont il avoit admiré la valeur ; il croyoit, à force d'honneurs & de bienfaits, l'attacher à son service, & ne plus porter envie à Charlemagne d'être servi par ses deux célèbres neveux, Roland & Renaud, lorsqu'il auroit un pareil guerrier pour compagnon. Théodora,

sœur de Constantin, & mère du malheureux guerrier que Roger avoit percé d'outre en outre d'un coup de lance, étoit agitée par un désir bien différent. Théodora se jette aux pieds de son frère, & débute, pour l'attendrir, par verser un torrent de larmes : Non, Seigneur, lui dit-elle, je ne me lèverai point de vos genoux, que vous ne m'accordiez de pouvoir venger la mort de mon fils sur le barbare que vous tenez dans vos fers. Mon fils étoit votre neveu ; sa tendresse pour vous, ses services, doivent vous animer de la même haine qui me transporte ; & vous ne pouvez me refuser son meurtrier, pour exercer sur lui ma vengeance. Voyez vous même que le Ciel semble le livrer à nos coups ; il faut qu'il l'ait conduit comme un oiseau vorace dans nos filets, pour que mon fils, précipité par sa main cruelle sur le noir rivage, ne reste pas sans être vengé. Donnez-moi ce prisonnier, Seigneur ; c'est à ma main à punir elle-même ce qu'une mère peut éprouver de plus cruel. Théodora fait si bien par ses cris, par ses larmes, & par son obstination à serrer les genoux de son frère, sans souffrir qu'on la relève, que Constantin est à la fin forcé de lui promettre tout ce qu'elle désire, & même de commander qu'on aille chercher le prisonnier pour le remettre entre ses mains.

On exécuta les ordres de l'Empereur ; & dès le jour suivant, Roger fut remis dans la puissance de la cruelle Théodora. Elle eut été peu satisfaite que Roger eût péri d'une mort cruelle & pleine d'opprobre au milieu d'une place publique ; sa noire & cruelle vengeance le destinoit aux longs & cruels supplices qu'elle s'imaginoit lui faire souffrir. La barbare Théodora fit enfermer Roger dans le fond d'une tour obscure, ayant les mains, les pieds & le cou serré par une chaîne pesante. Ce cachot ne recevoit aucun rayon de lumière ; un peu de pain moisi lui servoit de nourriture ; & souvent le Geolier, plus barbare encore que sa maîtresse irritée, l'en laissoit manquer pendant des jours entiers. Ah ! si la tendre Bradamante & la valeureuse sœur de Roger l'eussent sçu dans cet affreux état, elles eussent exposé leur vie pour le délivrer, & la fille d'Aymon n'eût plus été retenue par la crainte de son père ni de Béatrix. L'Empereur Charles, dans ces entrefaites, venoit de faire publier à son de trompe la promesse qu'il avoit faite de ne donner la main de sa nièce Bradamante, qu'à celui qui pourroit se montrer égal à cette guerrière les armes à la main : la publication s'en fit, non-seulement dans sa capitale, mais aussi dans tous les lieux de sa dépendance ; ainsi cette promesse fut bientôt répandue

n'étoit pas la maîtresse de réprimer encore de nouveaux soupçons, quoiqu'ils ne pussent durer qu'un moment. C'est ainsi que, tour-à-tour & toujours également tendre, Bradamante passoit de l'inquiétude au calme ; mais le sentiment le plus doux pour elle, étoit celui qui l'arrêtoit le plus long-tems, & qui finissoit par pénétrer & remplir son cœur. C'étoit alors que, se rappellant tous les sermens qu'il avoit eu tant de plaisir à recevoir dans son ame, elle s'accusoit d'une injustice impardonnable ; &, comme si son cher Roger eût été présent, elle frappoit son beau sein, elle s'accusoit d'être coupable. Oui, j'ai tort, mon cher Roger, disoit-elle ; oui, je mériterois d'être punie pour avoir osé te soupçonner : mais n'en accuse que le cruel amour ; cet enfant, toujours inquiet dès qu'il est malheureux, fait passer tous ses tourmens dans mon ame ; il te peint à mon souvenir tel que je t'ai vu toujours, le plus beau, le plus aimable, le plus tendre de tous les Amans ; il me rappelle jusqu'à tes moindres discours, & cette réputation brillante, célébrée par tous ceux qui parlent de tes actions. Crois-tu, me dit souvent cet amour injuste & méfiant, qu'aucune femme puisse voir Roger sans être émue, sans l'adorer, sans faire tous ses efforts pour rompre la chaîne qui l'attache à toi, & sans desirer de lui faire porter

la

la ſienne ? .... Ah ! ſi ce cruel enfant, au lieu de me parler de ces craintes injuſtes, me rapportoit fidèlement tes plus ſecrettes penſées..... oui, Roger, je ſuis sûre qu'il ne me diroit rien qui ne remplît mon ame d'un plaiſir égal aux ſentimens que j'ai pour toi, & ce que tu penſes détruiroit ces vaines craintes qui m'agitent encore malgré moi. Tiens, Roger, je l'avoue, je ſens que je reſſemble à l'avare dont toutes les penſées ſont attachées à ſon tréſor, & qui n'eſt point tranquille quoiqu'il le ſache en sûreté ; tant qu'il n'eſt pas à portée de le voir ſans ceſſe, le malheureux craint toujours qu'il ne lui ſoit enlevé. Hélas ! mon cher Roger, comment puis-je bannir en ton abſence ces cruelles craintes ſans ceſſe renaiſſantes ? ... Je ſçais qu'elles n'ont aucun fondement, qu'elles ne me préſentent que des menſonges ; mais enfin, ſuis-je donc la maîtreſſe d'un cœur qui t'adore ? Reviens, reviens ! ah ! tu ne reparoîtras pas plutôt à mes yeux enchantés, que la joie la plus pure, que le plus heureux calme renaîtront dans mon cœur.... Tu ſçais que lorſque le ſoleil ſemble abandonner la terre à l'horreur ténébreuſe de la nuit, ſouvent une eſpèce de terreur inſenſée s'empare de notre ame ; tu dois éprouver comme moi, que lorſque l'aſtre du jour recommence ſa carrière, une agréable aſſurance ſuccède à ces

momens d'un trouble fâcheux : c'eſt ainſi que, ſans ſon Roger, la fille d'Aymon, oui, la guerrière Bradamante même, devient craintive. Mais qu'elle eſt forte, qu'elle eſt heureuſe dès qu'elle revoit ſon Amant !... Reviens, reviens donc, cher Roger ! viens raſſurer ton Amante, & ranimer pour toujours la douce eſpérance en ſon cœur ! Pardonne-moi donc les inquiétudes qui m'agitent ; ton abſence eſt pour moi ce que la nuit eſt pour la nature. Tu ſçais que la plus petite étincelle brille dans les ténèbres ; mais la ſplendeur du ſoleil naiſſant ſuffit pour éteindre la clarté de cette foible lueur : ton retour, mon Roger ! ſera pour moi celui de l'aſtre du jour quand il brille à l'horizon.

Alors le ſeul flambeau de l'amour luira pour ta Bradamante ; & ces éteincelles, que la torche affreuſe de la jalouſie ſecoue ſur mes pas tremblans, diſparoîtront pour toujours. Non, je ne peux trop te dire tout ce que je ſouffre dès que je ne te vois plus ; ton abſence eſt l'hiver de ma vie ; je languis, comme la nature languit lorſque le ſoleil ſe retire de notre hémiſphère, ne luit que pendant quelques heures, & ne l'anime plus que par de foibles rayons : on entend alors frémir les vents, ils enlèvent des montagnes glacées de l'ourſe, des tourbillons de neige & de frimats qu'ils répandent à grands flots ſur les

campagnes ; le triſte oiſeau ſe cache, il hériſſe ſon plumage, & l'on n'entend pas ſa voix ; la fleur eſt diſparue ; la feuille, jaune & deſſéchée, couvre le pied de l'arbre qu'elle paroit. Hélas ! je ne reſſemble que trop à la nature : muette, immobile & glacée dès que je ne te vois plus, mille craintes nouvelles, mille penſées ſiniſtres font éprouver à mon ame toutes les rigueurs du plus affreux hiver. Ah ! reviens donc, ſoleil de mes jours, viens ramener un doux printems, fondre les glaces & diſſiper les nuages obſcurs qui me cachent le jour radieux du bonheur....

Semblable à la malheureuſe Progné, lorſque, revenant à tire d'ailes à ſon nid, elle ne voit plus ouvrir un large bec à ſes petits qu'un enfant malin vient d'enlever ; auſſi conſternée que la tourterelle qui, depuis un jour entier, rappelle en vain ſa fidelle compagne, Bradamante ſe plaignoit ainſi : craignant que Roger ne lui fût enlévé pour toujours, elle cachoit le mieux qu'elle le pouvoit les larmes qu'elle étoit ſans ceſſe prête à répandre. Oh Dieux ! quel eût été ſon déſeſpoir, ſi elle eût pu ſçavoir que cet Amant ſi cher étoit prêt alors à ſubir la mort la plus cruelle !

Le Ciel, toujours juſte, permit que le projet de la vieille & méchante Théodora parvînt aux oreilles de Léon ; il ſçut qu'elle tenoit Roger

dans un affreux cachot, accablé ſous le poids de ſes fers, & qu'elle n'attendoit pour achever de lui donner la mort, que d'avoir inventé des ſupplices aſſez affreux pour aſſouvir ſa vengeance. Le cœur noble & généreux de Léon en fut vivement ému ; ce Prince ne penſa plus, de ce moment, qu'à ſauver les jours d'un auſſi brave Chevalier.

Quoique Léon ne le connût point encore pour être ce Roger dont la renommée étoit ſi brillante, il admiroit, il aimoit même celui dont la valeur lui paroiſſoit au-deſſus de celle d'un ſimple mortel; il chercha promptement, il ſçut trouver un moyen de lui ſauver la vie, ſans que ſa méchante tante pût le ſoupçonner d'avoir eu part à ſa délivrance. Il fit appeler le Geolier, & lui dit qu'il vouloit parler à ce priſonnier auparavant qu'il perdît la vie ; &, prenant avec lui le plus fidèle & le plus fort de ſes ſerviteurs, il ſe rendit la nuit à la priſon de Roger, & ſe la fit ouvrir par le Geolier, auquel il défendit de le faire connoître. Cet homme cruel n'oſant refuſer d'obéir au Prince de Grèce, conduiſit Léon juſqu'au bord d'une trappe qu'il ſe mit en devoir d'ouvrir ; il ſe courba tournant le dos à Léon ; & celui qui le ſuivoit ſaiſit ce moment pour jetter un nœud coulant autour du cou de ce vil ſatellite qu'il

étrangla sur le champ. Ils ouvrirent aussitôt la trappe, & Léon descendit (à l'aide d'un cable & tenant une torche allumée) dans l'affreux cachot où depuis long-tems Roger étoit privé du jour ; il le trouva chargé de fers, & le corps à moitié dans une eau bourbeuse qui suffisoit pour lui donner la mort en peu de tems. Léon aussitôt embrasse tendrement Roger, & lui dit : Chevalier, votre valeur éclatante m'attache à vous par des liens que rien ne peut rompre désormais ; j'oublie mes propres intérêts, j'ose même braver la colère de mon père ; & votre amitié que je vous demande pour toujours, me devient plus chère que tout autre sentiment que je puisse éprouver. Je suis Léon ; .... je suis le fils de Constantin ; .... & c'est moi qui viens à votre secours. Vous voyez que ce n'est pas sans courir quelques risques, & sur-tout sans être sûr de la colère de mon père, s'il savoit jamais que vous eussiez été délivré par ma main. Vous avez presque détruit son armée devant Belgrade, & vous sentez qu'il doit être irrité contre vous ; mais il n'est rien qui puisse me retenir, & que je n'ose braver pour rompre vos chaînes & vous sauver la vie. Ah ! Seigneur, s'écria Roger, quoi ! c'est vous-même dont la générosité m'arrache à la mort ! Recevez donc du moins le vœu que je fais de vous

consacrer ma vie ; puissé-je l'employer à vous servir sans cesse ! Cette vie, Seigneur, est votre bien, & je suis prêt à vous la rendre, & à l'exposer mille fois pour vous prouver ma reconnoissance.

Léon & celui qui le suivoit détachèrent promptement les chaînes de Roger ; ils le tirèrent de ce cachot, dans lequel ils jetèrent celui du Geolier ; &, sans être vus de personne, Léon conduisit Roger dans son palais : il l'y tint caché pendant quelques jours ; & pendant ce tems, il se servit de quelque prétexte pour se faire remettre par Ungiard le cheval & les armes de Roger, que ce Seigneur Grec avoit en sa puissance.

Le jour suivant, la surprise & le dépit de Théodora furent extrêmes, lorsqu'elle sçut qu'on avoit trouvé la porte de la prison ouverte, le Geolier étranglé & les fers brisés, qui prouvoient que Roger en avoit été délivrés. On ne put jamais imaginer par qui, ni par quel moyen cet acte avoit pu s'exécuter ; on pensa bien moins à Léon qu'à tout autre ; on devoit croire que ce Prince eût plutôt appesanti les chaînes du Chevalier inconnu, que de travailler à les rompre.

Roger, surpris, pénétré, confus même de la générosité de Léon, ne connut plus que la

ſentiment dont ſa belle ame étoit ſi capable. La colère & la jalouſie l'avoient entraîné à l'extrémité de l'Europe pour arracher la vie à ce Prince; mais en ce moment il eût donné mille fois la ſienne pour lui. La plus tendre amitié, la plus vive reconnoiſſance, ces deux ſentimens ſi délicieux pour les ames élevées & ſenſibles, remplirent toute la ſienne, & bannirent à jamais le poiſon de la jalouſie & la noire fureur qu'inſpire la vengeance. Roger s'occupoit nuit & jour du procédé généreux de Léon, de la reconnoiſſance qu'il lui devoit, & du deſir ardent qu'il avoit d'égaler, s'il étoit poſſible, par ſes ſervices, les bienfaits qu'il en avoit reçus: il penſoit que tous les jours d'une vie que Léon avoit conſervée, devoient être employés pour cet aimable Prince.

Ce fut dans ce même tems que la nouvelle du ban que Charlemagne avoit fait proclamer dans ſes vaſtes Etats, parvint juſques dans ceux de Conſtantin. On ſçait déja que ce ban portoit qu'on ne pourroit obtenir la main de Bradamante que par le ſort des armes. Léon n'apprit cette nouvelle qu'avec chagrin: il ſe rendit juſtice; &, quoique brave contre tout autre, il n'eſpéra point ſurmonter le courage & la force de cette redoutable guerrière. Il imagina pouvoir ſuppléer par une feinte adroite à

ce qui lui manquoit pour réuſſir. Léon connoiſſoit la valeur & la force ſurnaturelle de ce Chevalier auquel il avoit ſauvé la vie, & dont il ignoroit encore le nom ; il croyoit avec raiſon qu'il pouvoit tenir tête au plus redoutable Paladin de la France ; il ne douta point qu'il ne pût réſiſter pendant tout un jour à Bradamante, & conquérir ainſi la main de cette célèbre guerrière ; mais il étoit très-embarraſſé pour propoſer à ce Chevalier de combattre en ſa place, & pour cacher ſi bien ſon entrepriſe, que ſa feinte ne pût jamais être découverte. Il appella Roger, lui confia tous les ſecrets de ſon ame, & le conjura de ſe couvrir de ſes armes & de ſes deviſes impériales pour ſe préſenter en ſa place au combat contre Bradamante. La véhémence & la prière éloquente & pathétique du Prince Grec étoient inſpirées par l'amour; mais la reconnoiſſance parloit encore bien plus fortement dans le cœur de Roger : quoique ce projet lui parut mortel à remplir, quoiqu'il lui ſemblât d'une exécution preſque impoſſible, il ne put refuſer Léon, & lui dit même d'un air aſſez tranquille, qu'il n'étoit rien qu'il ne fût prêt à faire pour lui.

Roger a fait à peine cette téméraire promeſſe, qu'il ſe ſent percer le cœur par l'atteinte la plus mortelle ; il s'agite, il ſe tourmente

nuit & jour ; il prévoit ſa mort comme certaine ; cependant il ne peut ſe repentir d'avoir tout promis à celui pour lequel il doit & voudroit mourir : il ſent que s'il réſiſte à Bradamante, il la remet entre les mains d'un autre, & qu'il n'y pourra ſurvivre : ſa ſeule eſpérance eſt que la douleur ſuffira pour trancher le fil de ſes jours, ou que, s'il eſt vainqueur dans ce combat, ſa propre main pourra terminer ſes malheurs.

Rien ne lui paroît donc plus impoſſible que de céder celle qu'il adore & que de vivre après l'avoir perdue, & bientôt il n'a plus à faire que le choix fatal du genre de mort auquel il aura recours. Il ſe propoſe quelquefois de la recevoir de la main de ſon Amante, & de préſenter ſon ſein découvert à ſes coups : cette fin lui paroît la plus douce ; le coup d'une main ſi chère lui paroît doux à recevoir dans ſon cœur. Mais bientôt Roger penſe qu'il trompera l'eſpérance de Léon, & qu'il ne tiendra pas ce qu'il a promis à ce généreux Prince ; il doit, ſelon ſon engagement ſacré, faire tous ſes efforts pour que Léon puiſſe paroître vainqueur ; &, malgré tous les ſentimens tumultueux qui tour-à-tour agitent ſon ame, il convient toujours avec lui-même que rien ne peut plus le faire manquer à ſa parole.

Léon déja, ſelon la permiſſion de Conſtantin, avoit fait préparer ſes chevaux, ſes armes, & choiſi ceux qui devoient marcher à ſa ſuite; il prit ſur le champ le chemin de Paris, menant avec lui Roger, monté ſur Fontin & couvert des armes d'Hector; ils marchèrent aſſez vite pour ſe rendre bientôt ſur la Seine. Le Prince de Grèce ne voulut point entrer dans Paris, & ce fut par deux Seigneurs de ſa Cour qu'il fit annoncer ſon arrivée a Charlemagne. Cet Empereur vint le premier lui rendre viſite, & lui fit les plus beaux préſens. Léon, occupé de ſon projet, ſupplia Charles de lui faire ouvrir promptement la lice où ſon ſort devoit être décidé: il le pria de lui mettre en tête la guerrière qui ne vouloit être le prix que de celui qui l'égaleroit en courage & qui ſauroit lui réſiſter. Charles l'aſſura que ce célèbre combat ne ſeroit point retardé, qu'il pouvoit s'y préſenter dès le lendemain; & Charles, en effet, fit dreſſer une lice, pendant la nuit, preſque aux pieds des remparts de la capitale.

Roger paſſa toute la nuit qui précéda ce combat ſi fatal pour lui, dans l'horreur du même déſeſpoir qui l'avoit agité pendant toutes les précédentes. Le jour qui va ſuivre, s'écrioit-il douloureuſement, ſera le terme de ma malheureuſe vie..... Il avoit choiſi de combattre à

pied, armé de toutes pièces & l'épée à la main, non qu'il craignît l'atteinte de la lance d'or dont il ignoroit le pouvoir ; il n'avoit été connu que par le père de l'Argail : Aſtolphe, ceux qui s'en étoient ſervi, & Bradamante ne ſçavoit point que cette lance fût enchantée, & croyoient tous ne devoir qu'à leur force, les avantages qu'ils avoient remportés par celle d'un enchantement ſecret.

La ſeule raiſon qu'eût Roger de demander à combattre à pied, fut la crainte que Bradamante ne reconnû Frontin qu'elle avoit ſouvent monté, & qu'elle avoit gardé près d'elle & nourri ſouvent de ſa main à Montauban. Roger eut ſoin de ne conſerver aucune marque extérieure qui pût faire naître le plus léger ſoupçon dans l'eſprit de ſa chère Bradamante.

Il eut l'attention de ne pas armer ſa main de la redoutable Baliſarde : cette épée cruelle tranchoit comme une pâte molle le plus dur acier ; un coup malheureux eût pu faire couler un ſang pour lequel il eût répandu tout le ſien : il prend une lame d'une foible trempe, il en briſe la pointe, il en émouſſe le tranchant à coups de marteau ; & c'eſt avec cette arme, qui ne peut que parer les coups de la guerrière, qu'il entre dès les premiers rayons du ſoleil dans la lice.

Il avoit eu ſoin de ſe revêtir de la cotte *de* maille que Léon portoit ; on voyoit ſur ſon écu l'aigle à deux têtes éployé dans un champ de gueules : ce qui rendoit ce déguiſement encore plus vraiſemblable, c'eſt que la taille, la ſtature de Léon & celle de Roger, étoient abſolument les mêmes. Bradamante, en ſe préparant à ce combat, étoit occupée d'un ſoin bien différent de celui de Roger ; & tandis que celui-ci préparoit ſon épée à ne pouvoir porter aucune atteinte dangereuſe, elle s'attachoit à ranimer le vif tranchant de la ſienne ; elle en aiguiſoit la pointe ; elle deſiroit de la voir bientôt enſanglantée, & que cette lame pût percer la cuiraſſe & trouver le chemin du cœur de ſon ennemi. Pénétrée d'un feu qui coule avec ſon ſang dans ſes veines, la guerrière s'agite, attend le ſignal du combat, tel qu'un cheval Arabe qui bat la terre de ſon pied léger, & qui s'agite prêt à s'élancer de la barrière qui le retient encore ; on le voit, les narines enflées, ſouffler rapidement des flocons de fumée, & dreſſer ſes oreilles aigües. Mais dès que la trompette rompit le frein qui la retenoit, Bradamante, qui croit attaquer Léon, s'élance contre Roger ; & c'eſt ainſi qu'on voit tomber la foudre au milieu d'une tempête qui fait également ſoulever les mers, & qui porte le ravage

dans les plaines déſolées, en renverſant les cabanes & les moiſſons ſous des torrens de pluie, d'une grêle deſtructive, & en faiſant fuir également les troupeaux, les chiens & les paſteurs épouvantés.

Un vieux chêne dont les racines pénètrent la terre depuis trois ſiècles, une tour dont la lourde maſſe affermit & preſſe le rocher qui la ſoutient, l'écueil profond dans le ſable qui briſe les vagues écumeuſes, ne ſont pas plus inébranlables au ſouffle impétueux de l'Aquilon, que Roger, ſous les armes d'Hector, ne le paroît aux coups multipliés que lui porte Bradamante irritée: elle tourne rapidement autour de lui; elle emploie tour-à-tour la ruſe, l'adreſſe & la force; elle cherche vainement un côté foible; elle ne trouve à frapper que contre un rempart impénétrable à ſes coups. C'eſt ainſi que des aſſiégeans donnent en vain un violent aſſaut à la forte citadelle qu'ils eſpèrent enlever de vive force; les uns veulent faire ſauter les portes, les autres cherchent à s'élancer ſur les remparts; pluſieurs, ſe jettant dans les foſſés veulent pénétrer par des ſouterrains. Tout eſt en défenſe; ils trouvent la mort ſous mille formes différentes, & ne peuvent trouver aucun paſſage pour pénétrer. La guerrière frappe & ſe tourmente en vain, aucune maille ne tombe

ſous ſes coups, & ſon épée, toujours luiſante, ne peut s'enſanglanter du ſang qu'elle brûle de répandre. Elle fait, il eſt vrai, voler mille étincelles du caſque, de la cuiraſſe & du bouclier de Roger, dont les armes retentiſſent ſous ſes coups, comme le toît d'un fort château ſous une grêle épaiſſe. Roger ſe trouve toujours en défenſe, pare preſque tous les coups, eſquive légèrement les autres & n'eſt jamais bleſſé; tantôt il s'arrête ou ſe retire; il leur préſente ou l'oppoſition de ſon épée, ou celle de ſon bouclier; il en porte peu ſur elle, & ne les porte que lorſqu'il eſt sûr qu'ils ne peuvent la bleſſer. Le jour ſe paſſe inſenſiblement, Bradamante le remarque; elle voudroit prévenir ſa fin par une victoire décidée: elle ſe reſſouvient du ban publié: elle ſçait que ſi ſon ennemi lui réſiſte juſqu'au coucher du ſoleil, elle demeurera ſa conquête. Bientôt elle s'apperçoit que le ſoleil s'approche des colonnes d'Hercule, prêt à ſe plonger rapidement de ce cap dans le ſein de la mer: elle commence à frémir du ſort qui la menace; elle ſent que ſa force ne peut triompher de celle de ſon adverſaire, & la malheureuſe guerrière perd l'eſpérance: mais, plus elle la perd, plus ſa colère s'accroît; elle redouble ſes coups, elle veut encore briſer les armes qui lui réſiſtent depuis le commencement

du jour : elle imite en vain l'ouvrier qui veut terminer un ouvrage laborieux avant la fin de ſa journée, & dont les bras énervés par de longs efforts, ne pouvant plus en faire qui ne lui ſoient inutiles, lui font connoître que ſes forces & le jour vont lui manquer à-la-fois. O malheureuſe Bradamante ! ſi tu connoiſſois celui dont ta colère te fait deſirer la mort ; ſi tu ſçavois que c'eſt ce même Roger qui t'eſt plus cher que ta vie, je ſçais que tu tournerois plutôt contre ton propre ſein le fer que tu fais tomber ſur ſa tête ; je ſçais que, l'aimant plus que toi-même, tu ne te conſolerois jamais d'avoir porté tes coups terribles ſur ce tendre & fidèle Amant.

Charles & les Pairs qui l'accompagnoient, admiroient comment celui qu'ils croyoient être le Prince Léon, ſe montroit égal & ſupérieur même à Bradamante : ils avoient remarqué que, pendant ce long combat, Léon avoit toujours ſçu ſe défendre, ſans porter un ſeul coup qui pût bleſſer la guerrière. Ils commencèrent tous à changer de ſentiment, & ſe dirent l'un à l'autre, que Léon étoit vraiment digne de devenir l'époux de celle dont il égaloit la valeur.

Dès que le ſoleil ſe fut caché ſous l'onde, Charles fit ſéparer les combattans, & jugea que la fille d'Aymon n'étoit plus en droit de

refuſer ſa main au Prince de Grèce. Roger, dès que le combat fut terminé, ne s'arrêta pas un moment ; &, ſans lever la viſière de ſon caſque, & ſans ſe dégager d'aucune de ſes armes, il monta ſur une petite haquenée, & courut ſe renfermer ſous le pavillon où le Prince de Grèce l'attendoit. Léon l'embraſſa deux fois tout armé, &, délaçant lui-même ſon caſque, il ſerra long-tems ſes joues ſur les ſiennes : Ah ! mon ami ! s'écria-t-il, je te dois toute mon exiſtence ; mes Etats, tout ce que je poſsède, ſont plus à toi qu'à moi-même. Roger, troublé par le malheur préſent qui l'accabloit, & dont il ſentoit alors le poids, ne lui répondit qu'en peu de mots. Il lui rendit promptement ſes deviſes, & reprit celle de la licorne blanche ; il prit le prétexte d'être fatigué de ce long combat ; &, quittant le Prince le plutôt qu'il lui fut poſſible, il retourna s'enfermer dans le pavillon qu'il occupoit ; mais, dès le milieu de la nuit, il reprit ſes armes, il ſella lui-même Frontin ; &, ſans être apperçu de perſonne, il ſortit promptement, prit le premier chemin qu'il trouva, & ſe laiſſa conduire à l'aventure par le bon & fidèle Frontin. Son cheval marchant au haſard & ſans être guidé par ſon malheureux maître, courut le reſte de la nuit, tantôt ſur de grandes routes, ſouvent

ſouvent par des chemins de traverſe ; il paſſa des plaines, & s'enfonça dans des bois épais, ſans que Roger ſortit un moment de la réverie profonde où ſon eſprit étoit abſorbé. Ses pleurs couloient ſans ceſſe, & le déſeſpoir lui préſentoit l'image funeſte d'une prompte mort, comme l'unique ſecours qui lui reſtât pour terminer ſes peines. De qui puis-je me plaindre, hélas ! s'écrioit-il ? quel eſt le barbare qui m'a ravi le ſeul bien qui m'attachoit à la vie ? Si je ne puis ſouffrir l'injure que j'éprouve, je dois en tirer la plus cruelle vengeance. Meurs donc, Roger, meurs de ta propre main, puiſque tu ne peux en accuſer que toi-même ! Ne t'es-tu pas fait l'affront le plus ſanglant & le plus ſolemnel ? Aurois-tu donc la lâcheté de te le pardonner ? Bradamante ne le partage-t-elle pas avec toi, puiſqu'elle en devient la victime ? Et quand même un reſte d'amour pour la vie t'inſpireroit la foibleſſe de ſouffrir cette injure, oſerois-tu, malheureux, laiſſer Bradamante ſans en être vengée ? Ah ! ma mort ſeule peut expier mon forfait contre celle que j'adore : devois-je donc attendre à me la donner, & l'outrager ſi cruellement ? Que n'ai-je péri mille fois dans les ſupplices que me préparoit Théodora ! Si j'étois mort ſous les coups de la main cruelle de cette mère irritée, du moins ma chère Bra-

damante auroit pu me plaindre ; mais quand elle ſçaura que c'eſt moi qui l'ai combattue, qui l'ai livrée moi-même dans les bras de Léon, n'aura-t-elle pas toute raiſon de déteſter ma mémoire, autant que je lui ferois horreur ſi j'oſois ſoutenir la lumière du jour ?

C'eſt en tenant tous ces propos funeſtes, étouffés à tous momens par ſes ſanglots, interrompus par ſes cris douloureux, que le commencement du jour lui fit voir qu'il étoit alors enfoncé dans un bois épais, dont les entours étoient incultes & ſauvages. Ferme dans la réſolution de mourir, & ne conſultant que ſon déſeſpoir, Roger deſire que ſa mort reſte ſecrète ; & ce lieu ſolitaire lui paroît propre pour le deſſein qu'il a conçu. Il prend le parti d'entrer dans la plus grande épaiſſeur de ce bois ſolitaire ; mais auparavant il débride, il ôte la ſelle à Frontin, & le met en liberté. Ah ! mon cher Frontin, lui dit-il, ſi ton malheureux maître eût pu récompenſer tes ſervices, tu n'euſſes point été jaloux des honneurs dont jouit ce cheval ailé qui brille parmi les conſtellations. Le cheval de Caſtor ni celui d'Adraſte ne purent être meilleurs & plus fidèles que toi. Les Grecs ni les Latins n'en ont point cité dans leurs faſtes qui méritent d'être plus célébrés ; mais aucun de ces courſiers renommés n'a jamais joui

d'un honneur auſſi grand que celui qui te fut ſouvent accordé. Tu fus cher à la plus belle, à la plus vertueuſe des Héroïnes ; ſouvent elle te nourrit, elle te careſſa de ſa belle main ; ſouvent elle prit plaiſir à te brider, à te ſeller, à te faire bondir avec grace entre ſes genoux. Ah ! Frontin, tu fus cher à ma Bradamante !... Mais.... malheureux Roger, qu'oſes-tu dire ? Oſes-tu bien, ingrat, inſenſé, barbare Amant, appeller encore tienne, celle que tu viens de livrer ſi lâchement dans les bras d'un autre ?... Ah ! Dieux !... Eh ! qui peut donc m'arrêter ? Pourquoi n'ai-je pas encore tourné mon épée contre mon ſein ?

Si Roger ne ceſſoit de ſe livrer au déſeſpoir ; s'il pouſſoit ſans ceſſe des gémiſſemens, & s'il verſoit des larmes qui n'avoient pour témoins que les bêtes fugitives & les oiſeaux de ces bois, Bradamante n'étoit pas moins malheureuſe dans les murs de Paris : elle ne voit que trop qu'elle ne peut plus rien oppoſer aux juſtes prétentions que Léon a ſur elle ; elle prend enfin le parti de manquer plutôt de parole à Charlemagne, à ſon père, ſa mère, ſes parens, ſes meilleurs amis, que d'accepter un autre époux que Roger. Elle veut tout braver ; & ſi rien ne peut lui réuſſir, elle prend la réſolution de terminer ſa vie par le fer ou par le poiſon, &

la mort lui paroît plus douce que d'être *séparée* de l'Amant qu'elle adore.

Hélas ! mon cher Roger, quels lieux habites-tu donc ? s'écrioit-elle ; eſt-il poſſible que le ban que Charles a fait publier n'ait pas été juſqu'à toi ? Ah ! ſi tu l'avois ſçu, on t'auroit vu le premier dans la lice, nul autre guerrier n'auroit pu t'y précéder. Ah ! malheureuſe que je ſuis ! puis-je donc croire que Roger vive encore, puiſqu'il n'eſt pas venu pour acquérir le droit de devenir mon époux ? Non, Roger, il n'eſt pas poſſible que tu ſois le ſeul qui n'ait pas eu connoiſſance de ce ban ; il l'eſt encore moins que, l'ayant ſçu, tu ne ſois pas accouru ; la mort ou des fers ont pu ſeuls t'en empêcher. Mais que ſçais-je ?... ne ſe peut-il pas que ce Grec, fils de Conſtantin, ait uſé de quelque ſupercherie pour te retenir ? Cette nation perfide connoît ces lâches moyens de tromper ; il aura trouvé celui de t'arrêter pour te précéder à Paris. Hélas ! je ne demandai ſans doute à Charles de n'accorder ma main qu'à celui qui me vaincroit les armes à la main, que dans la certitude où je croyois devoir être que toi ſeul pourrois me vaincre ; oui, je croyois fermement que le ſeul Roger pouvoit triompher de ſa Bradamante. L'Eternel, hélas ! ſemble vouloir me punir de ma préſomption, puiſqu'il

fait remporter la victoire à Léon, dont les armes ne ſont encore honorées par aucune action éclatante.

Cependant, ſi l'on prétend qu'il m'ait vaincue & que je ſois en ſa puiſſance, parce que je n'ai pu ni le prendre ni lui donner la mort, cet arrêt me paroît très-injuſte; & Charles a dû voir qu'il n'a point eu d'avantage ſur moi, & que l'honneur du combat eſt égal entre nous. D'ailleurs, quand on n'écouteroit pas cette raiſon, quand on m'accuſeroit de vouloir éluder ce que mes paroles ſemblèrent promettre, que m'importe? ſerai-je donc la première qui ſoit revenue contre ſes premiers engagemens? Ma ſeule volonté, mon ſeul deſir, ma foi, c'eſt d'être inébranlable dans l'amour que je t'ai juré, c'eſt de ſurpaſſer par ma conſtance celles que l'antiquité, comme l'Hiſtoire moderne, célèbre pour leur fidélité. Non, quand même on oſeroit m'accuſer d'être auſſi légère que la feuille qui devient le jouet des vents, rien ne peut me faire renoncer à ma première & mon unique chaîne. C'eſt en formant ces plaintes ſi douloureuſes & ſi ſouvent interrompues par ſes gémiſſemens, que la malheureuſe fille d'Aymon paſſa la nuit qui ſuivit le jour fatal de ſon combat contre le Prince de Grèce; mais, dès que Morphée eut joui d'un doux repos dans

les grottes Cimmériennes, le Ciel, dont *les* décrets éternels avoient arrêté l'union de Roger & de Bradamante, envoya promptement un puiſſant ſecours à la malheureuſe & fidelle guerrière. Il porta la redoutable Marphiſe à ſe préſenter, dès les premiers rayons du jour, devant Charlemagne : Non, Seigneur, lui dit-elle, Marphiſe ne ſouffrira jamais l'injure atroce qu'on prétend faire à Roger ; Bradamante eſt la légitime épouſe de mon frère ; elle ne lui ſera point enlevée tant que je reſpirerai ; & ſi quelqu'un oſe ſoutenir le contraire, je le défie, & je laverai dans ſon ſang l'affront qu'il oſe faire à ces deux époux & à leur ſœur. Oui, je ſoutiens en préſence de vous, de vos Pairs & de tous vos Chevaliers, que Bradamante a donné ſa main à mon frère, en prononçant les paroles ſacrées qui joignent deux époux par une indiſſoluble chaîne. Le Ciel a reçu leurs vœux & leurs ſermens ; j'en ſuis témoin ; & ni l'un, ni l'autre ne peuvent plus diſpoſer de leur foi.

Je n'oſerois trop aſſurer ſi Marphiſe alors diſoit exactement la vérité : mais le moment étoit bien preſſant, il falloit arrêter ſur le champ le mariage de Léon, & la fière ſœur de Roger ſe crut tout permis pour y réuſſir, en voyant que cette déclaration étoit le moyen

le plus sûr & le plus honnête pour exclure Léon des prétentions qu'il avoit acquises.

Charles fut très-surpris & très-embarrassé par la protestation que Marphise venoit de faire ; il fit venir Bradamante, & ce fut en présence même du Duc Aymon son père, qu'il voulut qu'elle déclarât la vérité. Bradamante rougit, baissa sa tête & ses beaux yeux ; une confusion marquée, un silence absolu qui ne nioit ni n'avouoit rien, donnèrent lieu de croire que la sœur de Roger n'avoit rien dit qui ne fût véritable. Roland & Renaud, présens à cette scène, furent transportés de joie de voir qu'une pareille déclaration alloit rompre une alliance que Léon regardoit déja comme certaine ; que l'obstination du vieux Duc Aymon n'empêcheroit pas Roger d'avoir Bradamante ; & qu'ils ne seroient pas obligés de l'enlever par force, de la main d'un père, pour la remettre dans les siennes. Les deux Paladins voyoient que, sans en venir à des extrémités fâcheuses, ils tiendroient la parole qu'ils avoient donnée à Roger, & que, son mariage étant public & connu de toute la terre, rien désormais ne pouvoit le rompre & s'opposer à cette union qu'ils desiroient. Mais le vieux Aymon s'élevant contre eux tous avec colère, s'écria fortement : Toute votre vaine supercherie ne m'en impose

point ; tout ce que vous inventez pour m'empêcher de marier ma fille ſelon ma volonté, ne peut m'ébranler ; & quand même tout ce que vous oſez avancer ſeroit véritable, je ne me rendrois pas encore. Je ſuppoſe (quoique je ſois bien éloigné de l'avouer ni de le croire), oui, je ſuppoſe que Bradamante ait eu la foibleſſe & l'imprudence de donner ſa main à Roger, & de recevoir la ſienne, comment pouvez-vous le prouver ? En quel tems, en quel lieu ſe ſont-ils donné mutuellement leur foi ? Ce ne pourroit être du moins qu'avant le baptême : or, ſi cette union s'étoit formée avant que Roger eût embraſſé le Chriſtianiſme, elle ſeroit nulle, & nos loix ne permettent pas qu'aucune alliance puiſſe ſe former entre une Chrétienne & un Saraſin. Léon d'ailleurs n'eſt nullement obligé de vous croire, puiſque vous n'avez rien déclaré touchant ce prétendu mariage, avant qu'il ait haſardé de perdre la vie dans le combat dont il eſt ſorti vainqueur : & notre grand Empereur, qui ne peut pas croire plus que moi votre infidèle rapport, doit être jaloux de maintenir l'exécution de ce qu'il a promis. Que n'avez-vous donc fait cette même déclaration avant qu'il eût fait publier ſon ban dans tous ſes Etats, & lorſque rien n'étoit encore décidé ? C'eſt en conſéquence de ce ban que le Prince

de Grèce eſt venu de Conſtantinople pour s'y ſoumettre et remplir ſa teneur.

C'eſt ainſi que le Duc Aymon combattit les raiſons que Roland, Renaud & Marphiſe alléguoient en faveur de Roger & de Bradamante: Charles étoit attentif, peſoit les intérêts, les moyens des deux partis, & gardoit le ſilence.

Un murmure ſourd, mais général, s'éleva dans la Cour de Charles; chacun ſe diſoit à l'oreille qu'elle étoit la cauſe qui lui paroiſſoit être la meilleure: ce bruit devint encore plus fort & plus éclatant en ſe répandant juſques dans la capitale & le reſte du Royaume. C'eſt ainſi qu'on entend murmurer les vents dans les cimes & dans les feuillages des hautes forêts, lorſque l'auſtral & l'aquilon les agitent; c'eſt ainſi que les vagues mugiſſent en ſe briſant contre le rivage, lorſque le fougueux Eole oſe attaquer le Dieu des mers. Tous les avis ſe partagent entre Roger & Léon; mais preſque tous les Chevaliers François ſe déclarent pour l'Amant de Bradamante; & le Prince de Grèce obtint à peine le ſuffrage d'un ſeul contre dix autres en ſa faveur. Charlemagne, indécis encore, ne veut point s'en rapporter à ſon ſeul jugement dans une affaire auſſi grave; il la renvoie à l'aſſemblée générale de ſes Pairs aſſis en Parlement. Pour Marphiſe, elle eſt en par-

tie satisfaite d'avoir arrêté le mariage de Léon, bientôt la guerrière propose un nouveau moyen de terminer cette grande querelle.

Seigneur, dit-elle à Charles, il n'est pas naturel que Léon puisse prétendre à l'épouse de Roger, tant que mon frère conservera la vie; il faut nécessairement que l'un des deux tombe sous les coups de son adversaire, & perde la lumière du jour; l'autre, sans rival, restera possesseur de Bradamante. Charles, convenant tacitement que Marphise avoit raison, proposa ce nouveau combat à Léon. Comme son ban avoit engagé ce Prince à soutenir le premier, Léon qui comptoit sur la valeur & l'attachement du Chevalier de la Licorne, qu'il croyoit être alors dans son pavillon, ne douta pas que celui-ci ne vainquît Roger avec autant de facilité qu'il en avoit eu à résister tout un jour, en ne faisant que se défendre, contre le courage & la fureur de Bradamante. Il ne rejeta point cette nouvelle proposition; mais il ignoroit que dans ce moment le désespoir avoit entraîné Roger dans le fond d'un bois, où ce jeune Héros étoit prêt à succomber à sa douleur mortelle; il croyoit qu'il n'étoit parti que pour aller exercer son cheval à quelques milles de son camp. Léon, comptant employer une seconde fois la même ruse, accepta ce nouveau combat; il ne tarda pas à s'en repen-

, lorſque celui dont il vouloit exiger ce qu'il roit pas en ſon pouvoir de faire, ne reparut , ni vers la fin de ce jour, ni les deux ſuivans, ju'il n'en eut aucune nouvelle. Il ne lui paroiſ- t pas trop sûr de ſe haſarder lui-même dans un mbat contre Roger, dont il avoit entendu cent s exalter la force & la valeur; & craignant ou mort, ou d'eſſuyer un affront, il envoya de utes parts pour chercher ſon brave Chevalier : la Licorne; il le fit demander dans toutes les lles & les châteaux à portée de Paris; &, dans n impatience, il monta lui-même à cheval our en faire la recherche. Mais elle eût été bien utile ſans le ſecours de la bonne & ſage Méliſ- e, ainſi que vous le pourrez apprendre en écou- ant encore le Chant ſuivant.

Fin du quarante-cinquième Chant.

CHANT XLVIe.

ET DERNIER*.

SI ma carte & mes calculs ne me trompent point, j'eſpère découvrir bientôt le port, après avoir ſouvent craint de faire naufrage. Quels vœux, quelles actions de graces ne dois-je pas à la Divinité qui m'animoit, & qui m'a guidé ſur une mer ſouvent bien orageuſe ! Combien

* Le début de ce dernier Chant paroîtra peut-être moins agréable à quelques Lecteurs, que ceux auxquels la belle imagination & l'éloquence de l'Arioſte les ont accoutumés : mais, s'ils ſont juſtes, ils pardonneront à leur charmant Auteur la multiplicité des noms qui ſe trouvent raſſemblés dans ce début. Quel eſt le Poëte qui ne deſire pas intéreſſer les perſonnes les plus éclairées de ſon ſiècle au ſuccès de ſon ouvrage ? Ne devons-nous pas même connoître avec plaiſir le nom des Auteurs, des Cavaliers & des Dames illuſtres, que l'Arioſte eſtimoit aſſez pour deſirer leur ſuffrage ? Que n'a-t-il été permis à ſon Traducteur de remplacer ces noms du ſeizième ſiècle, par pluſieurs de ceux du dix-huitième ? Ah ! qu'il en eût eu d'illuſtres & de chers à citer, qui méritent encore plus nos hommages ! *Note du Traducteur.*

de fois n'ai-je pas frémi, lorſque je croyois voir bientôt briſer mon fragile vaiſſeau, ou que je craignois de m'être égaré de ma route !.... Mais déja.... non, mes yeux ne me trompent point.... c'eſt bien la terre que je découvre.... J'apperçois un rivage applani qui ſe relève inſenſiblement au-deſſus de la mer ; je crois même entendre retentir l'air & la ſuperficie de l'onde, d'un bruit agréable de cris de joie, confondus avec le ſon majeſtueux des cloches & l'éclat de celui des trompettes ; eh, vraiment !.... je commence même à diſtinguer ceux & celles qui couvrent les deux demi-ceintures dont le port eſt formé !... Oui, ce ſont ceux qui m'aiment qui ſe ſouviennent encore de moi ! je les vois accourir ſur le rivage ; ils daignent marquer publiquement la joie qu'ils ont de mon retour. Oh ! que je vois de belles & vertueuſes Dames, de braves & galans Chevaliers parer ce fortuné rivage ! Illuſtres & chers amis, ah ! que ne vous dois-je pas, à vous qui daignez, par votre joie, rendre ſi célèbre mon heureux retour ? Déja je reconnois ſur le mole le plus avancé des digues, Mamma, Ginevra, pluſieurs autres Dames de Corregio : cette ſublime Véronique de Gambera, cette élève d'Apollon ſi chère au chœur ſacré des Muſes, eſt avec elle ; elle tient par la main une autre Ginevra ſortie

du même ſang, & l'aimable Julie. Mais, grand Dieux ! que de Dames illuſtres viennent encore honorer mon arrivée ! Quoi ! c'eſt Hyppolite Sforce ! c'eſt cette jeune & belle Trivulce que les filles de Mnémoſyne élevèrent dans leur antre ſacré! Emilie Pia, Marguerite, Angélique Borgia, Gratioſa, vous daignez toutes accourir au-devant de moi; Richilde d'Eſt même le ſuit, & mène avec elle Diane, Blanche, & leurs autres ſœurs.... Je vous reconnois avec tranſport, ô vous; Barbara Turca ! vous vous appuyez ſur votre compagne Laure : couple charmant, vous qui joignez l'eſprit & la ſageſſe à la beauté, non, le ſoleil ne peut rien voir de plus parfait que vous dans ſa courſe. Vous les ſuivez, illuſtre Ginevra, vous par qui le beau nom de Malateſta reçoit encore plus de luſtre, que les palais, les richeſſes & les vaſtes dominations ne pourroient en répandre ſur ce nom révéré.

Si le vainqueur des Gaules eût trouvé Ginevra dans Rimini, lorſque ce ſuperbe Républicain voulut ſe rendre maître de la capitale du monde, il n'eût point paſſé le Rubicon, il eût dépoſé ſes trophées aux pieds de Ginevra; &, content de la voir, de l'entendre & de l'admirer, il eut reçu ſes loix, & n'eût point été porter des fers pour opprimer ſa patrie.

J'apperçois encore un grouppe conduit par les Graces, la mère, la femme, les sœurs, les cousines du Seigneur de Bozzolo s'avancent avec les Torella, les Viscomti, les Bentivoglio & les Palavicini; mais les Grecs, les Latins & les habitans de toutes les zônes différentes, n'ont rien chanté, n'ont rien vu d'aussi beau que la charmante Julie de Gonzague. Sûre de la victoire, & telle que Cythérée quand elle descend des Cieux, toutes les autres beautés de l'univers l'envient, l'admirent & lui cèdent la palme: sa cousine est près d'elle, & donne l'exemple à l'univers d'une ame qui ne se laissa jamais abattre par l'adversité. Anne d'Arragon, ce flambeau digne de luire dans la maison resplendissante de gloire des Du Guast, marche à côté d'elle; son cœur est le vrai sanctuaire de l'amour conjugal, de la foi la plus pure; son esprit est celui des Graces, de la lumière & de la sagesse; sa sœur, son égale, son amie & sa compagne, donne l'exemple à la terre d'un amour & d'une fidélité qui bravent les horreurs du tombeau; ses chants divins empêchent que la gloire d'un illustre époux n'y reste ensevelie, & répètent en des vers harmonieux & touchans ce que la Déesse aux cent voix publioit sans cesse lorsque ce Héros avoit les armes à la main: le Styx & le Léthé frémissent de ne pouvoir éteindre la

gloire de ſon nom ſous leurs ondes noires; les Cieux ſemblent s'ouvrir pour écouter les louanges méritées qu'elle donne à ſon époux. Vous qui faites l'ornement de ma chère patrie, aimables Dames de Ferrare, vous qu'on voit embellir les bords Adriatiques dans Urbin & Peſaro; vous auſſi qui brillez ſur le Mincio, dans la ville qui vit naître Virgile, qu'il m'eſt doux, qu'il m'eſt honorable de vous voir remercier le ſort qui me ramène pour vous célébrer!

Si mes yeux éblouis par tant de beautés qui les arrêtent tour-à-tour, ne me trompent point, je vois l'illuſtre citoyen d'Arezzo, Unico Accolti, que les beautés de la Lombardie & de la Toſcane entourent, toujours attentives pour écouter ſes chants divins: ſon neveu Benedetto, couvert de la pourpre romaine, ainſi que les Cardinaux de Mantoue & de Campeggio, augmentent ſon cortège: je lis dans leurs yeux qu'ils ont quelque plaiſir à me revoir; & mon cœur me répète ſans ceſſe que je ne pourrai jamais leur en marquer aſſez toute ma tendre reconnoiſſance. Mais quelle nouvelle troupe d'Auteurs célèbres s'offrent encore à mes regards? comment pourrai-je les nommer tous, & leur rendre les hommages qu'ils méritent? Lactance, Claude Toloméi, Paul Panſa, vous Dreſſino,

Dreſſino, illuſtre & nouveau Juvénal, mes chers Capilupi, Saſſo, Molza, Florian Montino ; & toi, Jules Camillo, qui nous applanis la route du double mont, Marc Antonio Flaminio, Sanga, Berna : ah ! que j'aime à vous voir ! bientôt je jouirai du bonheur de vous entendre.

Mais quel eſt ce Héros qui s'avance couvert de lauriers, & tenant dans ſa main l'urne captive de l'Eſcaut ? C'eſt l'illuſtre Farnèſe ; c'eſt celui qui porte ſi dignement le nom d'Alexandre : il n'eſt plus entouré des Capitaines qui vainquirent ſous ſes ordres ; mais il l'eſt par les favoris d'Apollon, Fedro, Capella, Porzio, Philippe de Boulogne, Volterano, Maddalena, Bloſio, Pierio ; toi, Vida, l'honneur de Crémone, dont la veine eſt intariſſable & pure ; Laſcari, Muſſuro, Navagero, Andréa Marone, & toi, religieux Severo, chantez le Héros que vous ſuivez, & que ma voix s'uniſſe à vos chants. Deux autres Alexandres arrêtent mes regards : l'un eſt Orologi ; l'autre, l'ingénieux Guarini, cet aimable chantre d'Amarillis & de ſon Berger fidèle. Près de Mario Olvito, je vois l'homme divin aſſez redouté par ſes écrits, pour avoir le ſurnom de correcteur des ſouverains ; c'eſt ce célèbre Pierre Arétin qui ſouvent n'eſt pas moins gai, moins aimable, qu'il

n'eſt à redouter lorſque la ſatyre aiguiſe ſa plume toujours élégante. Mainardo, Leoniceno, Celio, Panizzato, Teocreno, tous ſont à ſa ſuite avec Bernard Capello. Reçois mes hommages, harmonieux & correct nourriſſon des Muſes; c'eſt à toi ſeul, élégant Pierre Bembo, que la langue italienne doit ſon harmonie, ſes agrémens & ſa pureté. Gaſpard Obigi qui te ſuit, t'écoute & ſe conforme à tes leçons; Fracaſtor, le Bevazzano te prennent auſſi pour modèle. Je vois le Taſſe.

Nicolas Tiepoli, Amanio, Antoine Fulgoſe, me font des ſignes d'amitié; tous les trois montrent leur impatience de me voir deſcendu ſur le rivage. Je crois voir auſſi mon cher Valerio s'éloigner un peu des Dames, en cauſant avec Barignano; peut-être ſe plaint-il d'avoir été maltraité par un ſexe enchanteur; mais n'eſt-ce pas notre ſort à tous d'avoir ſouvent à nous en plaindre, & de l'adorer ſans ceſſe?

Muſes, prêtez-moi vos accens divins; ou plutôt, accourez vous-mêmes pour célébrer Pic & Pio, ces Princes de la Mirandole, dignes d'occuper le faîte de l'Hélicon. Quels ſons mélodieux, quel attrait attache mes yeux ſur cet homme dont la tête eſt ceinte d'une double couronne de lauriers & de roſes!.... Si ces yeux pleins de feu, ſi cette voix touchante ne

me trompent point, je crois le reconnoître au portrait qu'on m'en a fait ; c'eſt cet homme ſublime que je deſire ſi vivement de voir ; c'eſt l'immortel Sannazar, dont les chants attirent les Muſes ſur les bords de la mer, & qui les fait deſcendre de la double colline pour l'écouter.

Je vais te rejoindre enfin, docte & laborieux ſecrétaire Piſtofilo ; je vois que tu parles de ton ancien ami ; je t'entends dire aux Acciajuoli l'Angiar, le plaiſir que tu ſens en me voyant à couvert de la fureur des flots. Mon bon parent Malaguzzo parle avec Adoardo de ma longue navigation ; ils oſent eſpérer qu'elle rendra le lieu de ma naiſſance célèbre depuis les colonnes d'Alcide juſqu'aux ſources du Gange. Victor Fauſto, Tancrède partagent la joie de mes chers compatriotes. Dieux ! qu'il m'eſt doux d'appercevoir les deux ſexes raſſemblés ſur ce rivage pour jouir du plaiſir de me voir de retour ! Mais, tandis que le vent m'eſt ſi favorable, achevons ce qui me reſte encore de chemin à faire, & retournons à Méliſſe ; ſuivons-la dans les ſoins qu'elle prend pour ſauver les jours de Roger.

Cette ſage enchantereſſe aimoit également Bradamante & Roger ; elle deſiroit, comme je l'ai déja dit ſouvent, de les voir unis par une

chaîne indeſtructible ; leurs intérêts étoient toujours l'objet de ſes ſoins les plus tendres, & les eſprits ſoumis à ſes ordres, lui rendoient, d'heure en heure, un compte exact de tout ce qui touchoit ces fidèles amans. Elle apprit de l'un deux, que Roger, couché dans le fond d'un bois écarté, s'abandonnoit à ſon déſeſpoir, ſe privoit de toute eſpèce de nourriture, & ne deſiroit plus que la mort. Méliſſe auſſitôt ſe mit en marche pour le ſecourir, & ſe porta promptement à la rencontre de Léon. Ce Prince, après avoir envoyé de tous côtés à la recherche du Chevalier de la Licorne, étoit parti pour le chercher lui-même ; & Méliſſe ayant obligé un des eſprits à ſes ordres à prendre la forme d'une haquenée, elle s'en étoit ſervi pour joindre le fils de Conſtantin. Si la nobleſſe de votre ame, Seigneur, répond à celle de votre figure (lui dit-elle), ſi l'air de douceur & de bonté qu'on trouve dans vos yeux règne auſſi dans votre cœur, venez, de grace, au ſecours du meilleur Chevalier de l'univers, qui touche déja peut-être à ſon dernier moment, & qu'on ne peut trop tôt tirer de ſon état affreux. Ce Chevalier, non-ſeulement eſt le plus brave de ceux qui ſont dignes de porter une épée & de couvrir leur bras d'un bouclier, mais il eſt auſſi le plus aimable des mortels. Hélas ! c'eſt par un

acte plus qu'humain de généroſité, qu'il eſt prêt à perdre la vie. Ah ! Seigneur, accourez de grace avec moi pour chercher quelque moyen de ſauver ſes jours. Léon, frappé du diſcours & des inſtances de Méliſſe, imagina tout-à-coup que, le Chevalier dont elle lui parloit pouvoit être celui qui lui cauſoit de ſi vives alarmes, qu'il faiſoit chercher & qu'il cherchoit lui-même : il n'héſita pas à ſuivre Méliſſe ; & tous les deux arrivèrent bientôt près de l'endroit écarté du bois où Roger étoit prêt à rendre le dernier ſoupir.

Ils trouvèrent ce malheureux Chevalier couché ſur l'herbe tout armé ; ſa tête étoit encore couverte de ſon caſque, & reſtoit appuyée peſamment ſur ſon bouclier, dans le milieu duquel la licorne blanche étoit peinte : il étoit ſi cruellement abattu par trois jours qu'il avoit paſſés ſans prendre aucune nourriture, qu'il n'auroit pas eu la force de ſe relever, ou qu'il ſeroit retombé ſur le champ s'il n'eût été ſoutenu : c'eſt-là qu'occupé ſans ceſſe de l'injure qu'il avoit faite à celle qui l'attachoit ſeule à la vie, ſon ingratitude lui paroiſſoit ſi criminelle, qu'elle le portoit quelquefois juſqu'à ſe déchirer les mains, enſanglanter ſes lèvres ; & ces momens de rage étoient ſuivis d'un abattement mortel. C'eſt dans un de ces derniers momens, que

Méliſſe & Léon s'approchèrent de lui : ſon eſprit alors étoit abſorbé dans une rêverie ſombre, ſes yeux étoient fixes ; il ne s'appeiçut pas même de leur arrivée ; ſes ſoupirs & ſes gémiſſemens ne ceſſoient point cependant de ſe faire entendre. Léon s'arrêtant fut attentif à les écouter ; il deſcendit de cheval ; il s'approcha doucement de lui : bientôt de nouvelles plaintes lui firent connoître qu'un amour violent & malheureux réduiſoit le Chevalier dans ce cruel état ; mais Roger ne prononça jamais le nom de celle qui lui faiſoit ſubir un ſi cruel martyre. Léon s'approche pas à pas ; il ſe trouve enfin ſi près de lui, que, ſe ſentant ému comme pour ſon propre frère, il ſe baiſſe, ſe couche à ſon côté, l'embraſſe & le couvre de ſes larmes. Il eſt bien douteux que l'approche de Léon pût cauſer quelque plaiſir à Roger ; il craignoit trop que ce Prince ne voulût combattre la réſolution qu'il avoit priſe de mourir.

Léon, en effet, lui montre la plus vive amitié, & lui dit de l'air le plus touchant & le plus tendre : Ne craignez point de m'apprendre le ſujet de votre douleur ; il eſt peu de maux auxquels il ne ſoit poſſible de remédier ; & quand la cauſe en eſt connue, l'homme courageux doit chercher des reſſources & combattre l'adverſité juſqu'à la mort. Je ſuis affligé,

bleſſé même que vous m'ayiez caché le ſujet de vos peines : ne ſuis-je donc pas votre véritable ami ? Un ſentiment irréſiſtible me portoit à vous aimer, quoique alors vous fuſſiez mon plus cruel ennemi. Quel progrès l'amitié n'a-t-elle pas dû faire en mon cœur, depuis que je vous dois l'honneur & la félicité de ma vie ? Croyez-vous donc que je puiſſe jamais rompre ce nœud ſi cher qui m'attache à vous ? croyez-vous que je n'emploie pas toute ma puiſſance, mes amis, ma vie même pour vous ſecourir ? Ne vous faites donc plus une peine de m'ouvrir votre cœur : voyons ſi la force, l'adreſſe, l'or & les dons, la politique adroite même ne pourront pas nous être utiles. Eh bien ! mon malheureux ami, ſi rien ne peut me réuſſir, n'êtes-vous pas toujours le maître de recourir à la mort ? Mais n'ayez pas la foibleſſe de vous livrer au funeſte projet de mourir avant que vous ayiez eſſayé tous les moyens de ſurmonter vos malheurs.

Léon joignit à ce qu'il venoit déja de lui dire, des careſſes, des inſtances ſi vives & ſi touchantes, que l'ame ſenſible de Roger en fut attendrie ; il ſe ſentit forcé de répondre à tant d'amitié ; il jetta ſur Léon le regard le plus touchant, ſes lèvres s'entr'ouvrirent à pluſieurs repriſes, ſans qu'il pût encore lui parler : à la

fin, ce fut d'une voix tremblante & preſque éteinte par la foibleſſe & par la douleur, qu'il lui dit : Ah ! Seigneur, quand vous ſçaurez qui je ſuis ! . . . dès que je vous aurai dit mon nom, vous ſerez peut-être bien éloigné du deſir de m'arracher à la mort..... Je ſuis l'homme du monde que vous devez le plus haïr..... je ſuis Roger. . . . Moi-même je vous ai déteſté lorſque je ne vous connoiſſois pas encore : ce fut pour vous arracher la vie que je partis de cette Cour, & que je me jettai dans le parti des Bulgares. Je voyois Aymon décidé contre moi ; je perdois Bradamante qu'il vous deſtinoit ! Ah ! Seigneur, qu'il eſt facile au Ciel de changer le cœur de l'homme ! Votre généroſité, vos vertus éteignirent ma première fureur ; elles pénétrèrent mon ame, elles vous l'attachèrent pour toujours. Ne penſant point que j'étois Roger, vous me propoſâtes de combattre & de vous acquérir Bradamante : hélas ! c'étoit m'arracher le cœur, c'étoit m'ôter le plus doux eſpoir de ma vie ; je ne balançai pas cependant..... & je vous ai prouvé que votre bonheur m'étoit plus cher que le mien. Bradamante eſt à vous, Seigneur..... & je meurs content, puiſque je vous rends heureux. En renonçant à celle que j'adorois, j'ai bien ſenti que je renonçois à la vie ; car Bradamante en eſt l'ame, &

ans elle je ne peux plus vivre. D'ailleurs, ſça-chez que ma mort vous devient néceſſaire; les ſermens les plus ſacrés m'uniſſent avec elle; elle ne peut recevoir votre main tant que je verrai le jour: abandonnez-moi donc à mon malheureux ſort, & laiſſez-moi terminer ma vie.

Léon demeura ſi ſurpris à ces mots, qu'il reſta muet, & les yeux fixés ſur ceux de Roger: une ſtatue ne ſeroit pas plus immobile, qu'il ne parut l'être pendant quelques momens. Toute la généroſité, toute la reconnoiſſance, toute l'amitié de Roger ſe peignent à ſes yeux, & pénètrent ſon ame; non-ſeulement ce qu'il vient d'entendre ne bleſſe pas les ſentimens qu'il a déja voués à Roger, mais il ſent augmenter pour lui ſa tendreſſe; les maux qu'il ſouffre deviennent les ſiens, ils briſent ſon propre cœur, il ne peut plus le ſupporter.

La généroſité, digne du fils d'un grand Empereur, parle en ſon ame ainſi que l'amitié; du moins, ſe dit-il, égalons (s'il nous eſt poſſible) celle dont Roger me donne l'exemple..... Roger (lui dit-il en lui prenant la main), je te haïſſois auſſi ſans te connoître; mais, au moment même où je te vis percer & renverſer mes eſcadrons, je fus ſi ſurpris, j'admirai tant une ſi haute valeur, que quand même je t'aurois connu dès ce moment pour être

Roger, je ne m'en ſerois pas ſenti naître un intérêt moins tendre pour toi. Non, je n'ai jamais haï que ton nom, & ta perſonne m'a toujours été chère ; quand même je t'aurois connu pour être mon rival & mon ennemi, je ne t'en aurois pas moins délivré des fers de la cruelle Théodora ; je t'en délivrerois encore en ce moment. Il n'eſt aucun bien que je ne te deſire ; ſi je volai pour te ſecourir ſans te connoître, juge par ton propre cœur, Roger, de ce que je dois faire aujourd'hui. Ah ! *Léon* pourroit-il jamais s'avilir par une lâche ingratitude ? .... Renonçant à toi-même, au plus tendre amour, à tout ce qui t'attachoit à la vie, tu m'as tout donné, Roger.... je te le rends. Ah ! mon ami.... crois que mon cœur ſent encore plus de plaiſir à te le rendre, qu'il n'en eut à le recevoir. Bradamante eſt à toi ; vous êtes dignes tous deux l'un de l'autre : ſa valeur éclatante & ſes charmes m'avoient fait deſirer ſa main ; mais j'éteindrai pour elle tout autre ſentiment que celui qu'inſpire la plus haute eſtime : il m'en coûteroit trop cher ſi ſa main, en la recevant, m'arrachoit un ami tel que toi. Vis heureux avec elle ; reſſerre promptement tes nœuds ſacrés : non-ſeulement je te la rends, mais je perdrois plutôt & l'Empire d'Orient & la vie, que de t'arracher la tienne. Mais, ô

ion ami Roger ! permets-moi de me plaindre ; n'as-tu donc ſoupçonné d'être un ingrat, un barbare ? . . . Quoi ! tu préférois la mort à me faire un aveu que je méritois ! . . . Qui pourroit exprimer tout ce qui ſe paſſoit dans l'ame de Roger en écoutant Léon ? De douces larmes couloient de ſes yeux ; elles baignèrent la main de ſon ami qu'il tenoit ſerrée ſur ſon ſein. Il le preſſa vainement, il voulut lui faire de nouveaux ſacrifices ; . . . mais à la fin, vaincu par une amitié ſi touchante & ſi vraie : Je vivrai donc, puiſque vous le voulez, ô généreux Prince ! oui, je vivrai pour vous ſervir, & pour vous adorer comme celui qui m'a deux fois donné la vie. . . .

Méliſſe fit apporter ſur le champ un vin précieux & les alimens néceſſaires pour ranimer les forces épuiſées de Roger. Dans le moment qu'ils s'occupoient de ce Chevalier, Frontin, attiré par le henniſſement des chevaux de Léon & de ſa ſuite, s'approcha d'eux aſſez près pour que ce Prince pût le faire prendre, ſeller & brider par ſes Ecuyers. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Roger put monter & ſe tenir ſur Frontin ; & celui dont la valeur avoit défait toute une armée, & dont la force & l'adreſſe avoient ſoutenu la fureur de Bradamante pendant tout un jour, put à

peine marcher pendant une demi-lieue pour arriver dans une belle Abbaye, où Léon voulut qu'il demeurât pendant quelques jours pour se rétablir.

Léon & Méliſſe ayant vu que Roger avoit repris ſes forces, le ramenèrent dans la cité royale de Paris; ils apprirent en chemin, que, ſur le ſoir du jour précédent, une ambaſſade ſolemnelle, envoyée par les Bulgares, étoit entrée dans cette ville; que cette nation venoit d'élire Roger pour ſon Roi, & qu'elle avoit envoyé pour Ambaſſadeurs les plus grands Seigneurs du Royaume à la Cour de Charles, pour lui demander Roger, & prêter ſerment de fidélité, pour toute leur nation, entre les mains de ce Chevalier: ce fut des Bulgares même que l'Ecuyer de Roger apprit cette nouvelle, dont il vint rendre compte à ſon maître; il les avoit ſuivis depuis Belgrade, & cet Ecuyer avoit déja raconté dans Paris, comment ſon maître avoit battu l'armée de Conſtantin & de Léon; & que les Bulgares, lui devant leur ſalut & la victoire, l'avoient unanimement proclamé pour leur Roi: ce même Ecuyer avoit répandu de même comment Roger avoit été retenu priſonnier par Ungiard dans Novigrade; le péril affreux qu'il avoit couru lorſqu'il avoit été remis entre les mains de la cruelle Princeſſe

héodora ; on ſçut même de lui, que ce Chevaer avoit été délivré par une main inconnue, & l'un matin on avoit trouvé ſon Geolier mort & priſon ouverte.

Ces événemens étoient déja connus dans tout aris, lorſque Léon & Roger entrèrent ſur le oir dans cette ville ; &, ne marchant que par es rues détournées, aucun des habitans n'avoit u reconnoître ce Chevalier.

Le lendemain matin les deux amis ſe préſenèrent enſemble devant Charlemagne : Roger ortoit les mêmes armes dont il s'étoit couert pour combattre Bradamante ; l'aigle imériale à deux têtes paroiſſoit éployée ſur ſon écu, l avoit la même deviſe, la même cotte d'armes, ue l'on voyoit encore percée & déchirée par es coups que la fille d'Aymon avoit portés. Léon, ans armes, couvert des plus riches habits & d'un ong manteau de pourpre, étoit à côté de lui, & le grands Seigneurs Grecs marchoient à leur uite.

Léon ſalua reſpectueuſement l'Empereur Charles, qui s'étoit déja levé pour venir au-devant de lui ; & tenant par la main Roger, qui n'étoit encore connu de perſonne, il le préſenta lui-même à Charles, en lui diſant : Seigneur, voilà le bon & valeureux Chevalier qui, depuis le lever du ſoleil juſqu'à la nuit fermée, a

ſoutenu les efforts inutiles de la brave guerrière Bradamante ; elle n'a pu le vaincre ; & ſelon votre ban, Seigneur, ce Chevalier étant ſorti victorieux de ce combat, il a fait la conquête de cette illuſtre guerrière ; il doit l'avoir pour épouſe, & je viens vous la demander pour lui.

Charles reſta confus & ſurpris ; toute ſa Cour le fut également ; perſonne n'avoit ſoupçonné juſqu'à ce moment, qu'un autre que Léon eût ſoutenu le combat contre Bradamante ; & l'on ne pouvoit imaginer quel pouvoit être le Chevalier préſenté par le Prince de Grèce. Marphiſe n'étoit rien moins que tranquille en voyant, en écoutant tout ce qui ſe paſſoit en ce moment ; elle avoit eu peine à ſoutenir ce que Léon venoit de dire ; mais à peine eut-il proféré les derniers mots, que, ſe levant avec pétulance, elle dit à Charles avec hauteur : Mon frère Roger n'eſt point ici pour défendre ſon épouſe & ſes légitimes droits ; mais ne croyez pas que je les laiſſe attaquer en ſon abſence : je ſuis ſa ſœur ; quiconque oſera dire qu'il a des droits ſur Bradamante, quiconque avancera que Roger ne ſoit pas digne d'elle, qu'il ſe préſente, qu'il vienne combattre Marphiſe, & recevoir la punition de ſon menſonge & de ſa témérité.....

Marphiſe montra tant d'indignation & de colère en prononçant ces mots ; ſon air, ſes geſtes étoient ſi menaçans, qu'on craignit que, ſans reſpect pour la préſence de Charles, elle ne courût attaquer ſur le champ Léon & le Chevalier inconnu. Léon ſourit de la fureur dont les beaux yeux de Marphiſe étincellent ; il voit qu'il n'eſt plus tems de cacher Roger ; il lève ſon caſque : Belle & redoutable Marphiſe, lui dit-il, je livre ce Chevalier à vos coups. Le vieux Egée ne fut pas plus ſurpris lorſque, ſéduit par la fureur d'une marâtre jalouſe, il préſentoit une coupe empoiſonnée à Théſée, & qu'il reconnut ſon fils à l'épée ſur laquelle il alloit proférer ſes ſermens. Marphiſe éperdue reconnoît ſon frère, s'écrie & s'élance entre ſes bras ; cette tendre ſœur ne peut s'en arracher. Renaud, Roland, Charles lui-même accourent; Roger paſſe tour-à-tour dans leurs bras, & n'en ſort que pour paſſer dans ceux d'Olivier, de Dudon & de Sobrin. Tous les Paladins, tous les hauts Barons l'entourent ; Roger eſt en ce moment heureux, l'enfant, le frère, l'ami de toute la Cour de Charles.

Lorſque la vive & tendre émotion de ce premier moment fut un peu calmée, le Prince de Grèce employa l'éloquence ordinaire de ſon pays, pour raconter toutes les actions écla-

tantes de Roger ; il leur dit comment ce Héros avoit été ſurpris ; il finit en leur confirmant tout ce qu'il avoit été forcé de faire pour l'arracher des fers de ſa tante, & du ſupplice qu'elle lui préparoit ; & ce fut les larmes aux yeux qu'il leur raconta le ſacrifice que Roger avoit voulu lui faire, ſon combat contre Bradamante, & l'acte de généroſité ſurnaturelle que ce noble guerrier avoit cru devoir à la reconnoiſſance.

Léon crut pouvoir leur dire auſſi dans quel état affreux il avoit trouvé le malheureux Roger, lorſqu'après avoir rempli tout ce qu'il avoit promis, il l'avoit vu couché ſur la terre, exténué par une abſtinence volontaire, & prêt à perdre la vie s'il n'eût été promptement ſecouru. Léon avoit été trop vivement affecté pour ne pas peindre fortement le déſeſpoir de ſon ami: tous les yeux de ceux qui l'écoutoient ſe remplirent de larmes ; le moment d'après, Léon parla d'une manière ſi pathétique au Duc Aymon, que non-ſeulement il toucha vivement l'obſtiné vieillard, mais il le porta même juſqu'à prévenir Roger, en lui diſant qu'il le prioit d'oublier l'oppoſition qu'il avoit apportée à ſon mariage ; qu'il l'adoptoit pour ſon fils, & que la main de Bradamante étoit à lui.

Pendant ce tems, cette guerrière malheureuſe

fuy-it

fuyoit le monde, & jusqu'au jour même: retirée dans un cabinet sombre, elle versoit sans cesse des larmes ; & souvent elle appeloit la mort à son secours. Tout-à-coup elle entend le palais de son père retentir de cris de joie; elle se lève: ses parens, ses amis accourent, l'entourent; elle apprend l'heureux événement qui termine ses peines. Le cours de son sang, retenu par la douleur, s'élance alors de son cœur avec tant d'impétuosité, qu'elle est prête à perdre la vie ; tous ses esprits semblent se dissiper à-la-fois, & ses nerfs épuisés la laissent sans force, hors d'état de faire un pas & d'exprimer ce qu'elle sent si vivement. Tel est le malheureux qui languit dans les fers, & qui n'attend plus qu'une mort honteuse & cruelle ; c'est au moment même qu'il croit voir arriver la troupe sinistre qui va le conduire au supplice, qu'on reconnoît son innocence, & qu'il entend retentir jusqu'à lui le cri de justice qui le rappelle à la vie.

Les Maisons de Montgraine & de Clermont partagent la joie de ces heureux Amans, & prennent plaisir à voir deux branches de leur illustre sang se réunir par un nouveau nœud. Les perfides Mayençois, au contraire, s'affligeoient de cette nouvelle alliance ; mais Anselme, Ganelon, Falcon & Ginames avoient soin de cacher la haine & l'envie qui rongeoient

leur cœur ; ils n'osoient agir à force ouverte, & les traîtres couvroient leurs menées secrètes avec la même adresse qu'emploie un renard caché dans un buisson, pour se jeter sur la proie qu'il épie.

Renaud & Roland avoient déjà puni plusieurs traîtres de cette race perfide : Charles avoit sagement assoupi ces anciennes querelles ; mais la haine des Mayençois étoit encore augmentée depuis la mort de Pinabel & de Bertolas ; cependant, comme ils n'osoient attaquer ceux qui leur avoient donné la mort, ils feignirent d'ignorer qu'ils étoient tombés sous les coups de Bradamante, de Roger & de ses deux cousins. Leur haine n'en étoit que plus envenimée, les traîtres n'attendoient que le moment de se venger à coup sûr de ceux qu'ils détestoient & qu'ils craignoient également.

Dans ce même tems, les Ambassadeurs Bulgares, arrivés à la Cour de Charles dans l'espérance d'y trouver Roger, apprirent ce qui venoit de se passer ; &, venant le trouver aussitôt, ils se jetèrent à ses pieds, & le prièrent de venir leur donner des loix ; ils lui dirent que le sceptre & la couronne de Bulgarie l'attendoient dans Andrinople, où sa présence étoit nécessaire pour mettre en sûreté leur Royaume, que Constantin étoit prêt d'attaquer avec de

nouvelles forces supérieures aux premières : Mais, lui dirent-ils, dès que nous vous aurons à notre tête, loin de le redouter, c'est à ce Prince à craindre lui-même de perdre son Empire. Roger accepta leur offre, se rendit à leur prière, & leur promit d'arriver dans Andrinople avant le troisième mois expiré, si le sort ne s'opposoit pas à son dessein. Léon, qui venoit d'entendre les Ambassadeurs, s'avança promptement, & les assura que puisque Roger devenoit leur Roi, dès ce moment il pouvoit leur jurer, au nom de Constantin son père, une alliance éternelle ; il dit en conséquence à Roger, qu'il ne se pressât pas de quitter la France pour aller se mettre à la tête des escadrons Bulgares, & qu'il lui répondoit d'engager son père à renoncer à toutes ses anciennes prétentions.

Toutes les actions éclatantes de Roger, les qualités, les dons célestes qu'il avoit reçus du Ciel, furent avoués par l'ambitieuse Béatrix, & le rendirent à ses yeux digne de devenir son gendre, dès qu'elle sçut qu'il étoit Roi de Bulgarie. Charles donna ses ordres pour les préparatifs d'une noce aussi magnifique, aussi brillante que s'il eût marié sa propre fille : les services de Bradamante, tous ceux de sa famille étoient présens à ses yeux ; il crut ne pouvoir

trop faire en cette occaſion ; & l'ame noble & ſenſible de cet Empereur eût volontiers ſacrifié la moitié de ſes tréſors pour honorer une alliance qui lui devenoit ſi chère. Il fit publier dans tous ſes Etats, qu'il tiendroit Cour plénière, & qu'il accordoit toute sûreté pendant l'eſpace de neuf jours à tous ceux qui voudroient s'y rendre ; il donna des ordres en conſéquence pour faire dreſſer de riches pavillons dans la campagne autour de Paris ; leurs avenues, leurs entours furent garnis de rameaux & parés de feſtons de fleurs ; & ce camp fut comme une ſeconde ville, de l'aſpect le plus agréable.

Charles, imaginant bien que cette grande fête attireroit à Paris un concours prodigieux d'étrangers de tous les pays, & que cette ville, quoique vaſte, ne pourroit les contenir tous, multiplia pour eux des logemens auſſi commodes qu'agréables, par une immenſité de pavillons tendus autour des murs.

Méliſſe s'étoit occupée à préparer un ſingulier & ſuperbe appartement pour les deux jeunes époux qu'elle protégeoit ; elle ſçavoit que cet heureux mariage étoit inſcrit depuis long-tems dans les décrets éternels, & qu'il devoit naître de cette union la meilleure & la plus illuſtre des races ; elle plaça le lit nuptial dont elle prévoyoit l'heureuſe fécondité ſous le plus riche

& le plus vaſte de tous les pavillons ; tous les ornemens en étoient auſſi ſomptueux que galans, & ſes murailles intérieures étoient couvertes de broderies, qui ne repréſentoient que des objets également intéreſſans & agréables ; elle venoit d'enlever ce riche & ſingulier pavillon ſur un rivage de la Thrace, où Conſtantin l'avoit fait tendre ; ce fut du conſentement du Prince Léon, ou plutôt pour lui prouver toute la puiſſance que ſon art lui donnoit ſur la terre & ſur les enfers, qu'elle évoqua les habitans du Styx ſoumis à ſes ordres, & qu'elle fit enlever ce pavillon avec ſes mâts, ſes piquets & ſes cordages. Ce fut donc au milieu du jour même qu'elle le fit enlever à Conſtantin, qu'elle le fit porter dans les airs juſqu'aux bords de la Seine, & qu'elle le fit tendre pour recevoir ſous ſon riche toit les plus fidèles & les plus heureux époux ; mais il ne leur ſervit que pendant la première nuit, & dès le lendemain elle le fit reporter & tendre ſur le même rivage d'où les eſprits à ſes ordres l'avoient enlevé.

La divine Caſſandre, cette fille de Priam qui joignoit une fureur prophétique à l'étude la plus profonde, avoit fait conſtruire ce riche pavillon plus de deux mille ans avant les noces de Roger : Caſſandre l'avoit brodé de ſes propres mains, pour en faire préſent à ſon frère Hector.

Cette Princeſſe avoit voulu donner à ce Héros quelque légère idée de tout ce qu'elle connoiſſoit pleinement devoir contribuer dans les ſiècles futurs à la ſplendeur de ſa race ; elle s'étoit ſervie des ſoies les plus fines & des couleurs les plus vives, pour tramer & faire le portrait du plus illuſtre de ſes deſcendans, quoiqu'elle ſçût bien qu'il ne devoit naître qu'après une longues ſuite de ſiècle. Hector, enchanté de ce beau préſent, l'admiroit ſans ceſſe ; & la main qui l'avoit brodé, le lui rendoit encore plus cher que ſa magnificence.

Lorſqu'Hector fut tombé ſous les coups d'Achille ; lorſque le perfide Sinon eut, par ſa ruſe, ouvert les portes de Pergame, & que les Troyens péris ſous les toits embraſés de cette ville bâtie par les Dieux furent obligés de fuir les triſtes débris de leurs foyers, ce pavillon étoit tombé dans le partage des dépouilles de Troye à Ménélas ; mais ce Prince avoit été forcé de le donner à Prothée, Roi d'Egypte, en échange de la belle & fatale Hélène, que ce Roi tenoit alors en ſa puiſſance. Ptolomée poſſéda ce pavillon après lui ; & de ce Prince, il vint entre les mains de Cléopâtre. Cette belle Princeſſe, ſi nuiſible à ſon Amant le jour mémorable de la bataille d'Actium, fuyoit devant les vaiſſeaux commandés par Agrippa, qui ſe

rendit maître de celui qui portoit ce pavillon ; il en fit préſent au vainqueur d'Antoine, & d'Auguſte il paſſa dans les mains de Tibère ; il tomba ſucceſſivent dans celles de Conſtantin, de ce Conſtantin qui ſe rendit funeſte à l'Italie, & qui fit perdre une partie de ſon ancienne ſplendeur à la capitale du monde. Ce Prince, en abandonnant les bords du Tibre pour aller établir le ſiège de l'Empire dans Byſance, emporta le pavillon ; & ce fut à l'un de ſes ſucceſſeurs du même nom que Méliſſe l'enleva pour une ſeule nuit. Ses mâts étoient d'un ivoire ciſelé plus blanc que la neige ; tous ſes cordages étoient d'or ; & ſon dôme & les pentes de ſes murailles offroient des peintures variées, dignes du pinceau d'Apelle.

On voyoit dans une des principales parties les Graces, à demi nues, ſecourir une belle & grande Princeſſe, au moment ou le plus beau de tous les enfans recevoit le jour ; le puiſſant Jupiter, l'éloquent Mercure, le redoutable Dieu de la guerre & la mère des Amours verſoient à pleines mains des fleurs immortelles ſur ſon berceau ; ils mouilloient ſes lèvres vermeilles d'ambroiſie, & parfumoient ſes langes des plus céleſtes odeurs ; une petite inſcription, que l'œil diſtinguoit à peine, préſentoit le nom d'Hyppolite ; la Fortune tenoit déja la main de ce bel

enfant, & sembloit vouloir affermir ses premiers pas ; la Vertu, en action de marcher, tournoit la tête, lui sourioit tendrement & l'appeloit sur ses traces : on voyoit ailleurs une troupe d'hommes portant de longues vestes, des cheveux & des moustaches pareilles, & ces étrangers venoient des rivages du Danube pour demander cet aimable enfant à son père, de la part du victorieux Corvin. Plus loin on appercevoit ce jeune fils d'Hercule, de Léonore, porter déja sur son front les fleurs, la noblesse & l'audace naissante de l'adolescence : il quittoit ceux dont il tenoit le jour d'un air respectueux & tendre, & marchoit vers la fin du long cours du Danube, pour se faire adorer des habitans belliqueux de ses rivages. Mathias admiroit, honoroit déja la sagesse & les vertus au dessus d'un âge encore si tendre, qu'il voyoit briller dans ce jeune Prince, & le croyoit digne de lui confier toute autorité sur la Strigonie. Hyppolite ne quittoit jamais Corvin ; il habitoit également avec ce Prince, ses palais & ses tentes ; &, soit que ce Roi guerrier combattît les Turcs ou les Allemands, Hyppolite, à ses côtés, partageoit ses périls & sa gloire ; attentif aux ordres qu'il entendoit ce Héros donner à ses fidèles Hongrois, c'est en recevant ses leçons qu'il apprenoit le grand art de la guerre.

Sur une autre pente du pavillon, on voyoit le jeune Hyppolite recevoir les maximes de toutes les vertus, & acquérir les principes des arts & de toutes les sciences. Le savant & sage Fusco lui donnoit la connoissance des Auteurs & de l'Histoire antique & moderne ; il lui faisoit apprécier également les actes glorieux ou condamnables : Jugez vous-même, lui disoit-il, si vous voulez acquérir une gloire immortelle, quels sont les actes & les exemples que vous devez imiter, & quels sont ceux que vous proscrirez pour toujours dans votre cœur. On voit au sortir des mains de Fusco, le jeune Hyppolite revêtu déja de la pourpre Romaine : ses plus anciens confrères sont étonnés, en l'écoutant, de croire entendre parler tour-à-tour Cicéron, Caton, & les Disciples qu'ils représentent. Que sera-t-il donc un jour, se disent-ils entr'eux ? Ah ! quel bonheur pour son siècle ! Quelle gloire pour la chaire apostolique, si cet Hyppolite vient à la remplir ! Cassandre n'avoit rien oublié de tout ce qui pouvoit avoir trait à ce jeune Prince ; elle avoit brodé jusqu'aux jeux de son enfance, & l'usage courageux qu'il avoit fait de ses premières forces. On le voyoit sur les rochers escarpés des Alpes, terrasser & percer un ours furieux ; plus bas, un épieu dans sa main, il parcouroit les forêts marécageuses,

& d'un seul coup il arrêtoit la fureur d'un sanglier s'élançant de sa bauge, & le menaçant avec ses défenses meurtrières ; plus loin, monté sur un coursier d'Andalousie plus vite que les vents, il joignoit un cerf ou le chevreuil léger dans la plaine, & le partageoit en deux d'un seul coup d'épée. On le voyoit, au retour de la chasse, entouré dans son palais par les sublimes enfans d'Apollon & par les doctes élèves d'Uranie ; quelques-uns de ces derniers lui faisoient parcourir l'espace, lui faisoient suivre la marche régulière de ces grands orbes roulans sur leurs axes, & suspendus dans leurs orbites attirés & repoussés tour-à-tour ; les autres lui faisoient sentir les charmes mélancoliques de la plaintive Élégie ; les autres élevoient son ame par des chants héroïques. Quelques favoris des Graces le faisoient sourire & l'animoient à répéter leurs chansons ; le son harmonieux des instrumens attiroit aussi son attention & son ame toute entière ; les uns, par le grand effet d'une musique pathétique, les autres, par le charme divin des accords d'une agréable & douce mélodie. Le goût exquis d'Hyppolite les applaudissoit également, les jugeoit & les éclairoit en maître.

Cassandre avoit donc eu soin d'employer différens panneaux de la tenture, pour expri-

ner les différens âges de la vie d'Hyppolite. On le voyoit enſuite, dans un âge plus mûr, ſacrifier aux Autels de l'Amitié, chercher à relever la tête penchée des couleuvres de Louis Sforce; il conſeilloit, il n'abandonnoit jamais cet ami; même dans les périls & dans la fuite; il cherchoit à faire renaître pour lui quelques lueurs de proſpérité. Mais Hyppolite ne paroiſſoit jamais ſi grand que lorſqu'il employoit ſon bras & ſa haute ſageſſe pour le ſervice d'Alphonſe, ou pour la ſûreté de Ferrare: ſachant percer dans l'obſcurité des trahiſons, ſçachant démêler la trame des complots les plus ſecrets, on le voyoit découvrir à ſon frère les ligues coupables que ſes plus proches parens avoient l'indignité de former contre lui; & ces nouveaux Catilinas faiſoient acquérir au grand Hyppolite le titre de Libérateur de ſa patrie, auſſi dignement que Cicéron le mérita de l'ancienne Rome. Auſſi terrible ſous les armes que reſpecté ſous la pourpre, plus loin il combat pour ſa famille ou pour l'Egliſe; il brave la fureur d'une armée depuis long-tems exercée, avec quelques troupes raſſemblées à la hâte, mais conduites par un héros: il finit par mettre les domaines de Saint Pierre en ſûreté, & peut dire alors comme Céſar: *Je ſuis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.* . . . . On le voit auſſi, dans une autre occaſion,

combattre une des plus fortes armées que les Vénitiens euſſent mis en mer, même contre les Turcs leurs ennemis naturels, ou contre les Génois jaloux de leur puiſſance. Hyppolite remporte la victoire, ramène leurs galères captives, partage à ſon armée un butin immenſe ; une gloire immortelle lui reſte ſeule ; il n'a deſiré que de l'acquérir.

Les Dames & toute la Cour de Charlemagne ne pouvoient ſe laſſer d'admirer la richeſſe & les figures de ce pavillon : mais elle ne pouvoient ſe former aucune idée poſitive de ces événemens deſtinés à des ſiècles encore éloignés. Bradamante ſeule, inſtruite par Merlin & par Méliſſe, jouiſſoit déja de l'avenir, & s'applaudiſſoit de la gloire deſtinée à ſa poſtérité. Roger cependant, avec lequel elle en avoit parlé, ſe ſouvenoit bien d'avoir appris auſſi de Méliſſe que cet Hyppolite ſeroit l'un de ſes deſcendans qui répandroit le plus de ſplendeur ſur ſa race.

On auroit peine à raconter toute la nobleſſe, la bonté, la gaieté même que Charlemagne eut pour tous ceux qui parurent à cette grande fête. Des jeux & des feſtins continuels aidèrent à la célébrer ; mais ce qui la rendit encore plus auguſte, ce fut le nombre & la magnificence des tournois ; mille lances rompues tous les

ours, jonchoient le sable de la lice; quelques Chevaliers acquéroient deux à deux l'honneur du combat à la barrière; des quadrilles remportoient celui des troupes mêlées dans le bénourdis. Roger se distingua sans cesse dans la joûte, dans la lutte, & par sa danse légère: Bradamante le suivoit par ses regards tendres, & c'étoit le prix le plus doux de ses nouvelles victoires.

Le dernier jour de ces fêtes, & dans le tems que le festin royal étoit déjà commencé, Charlemagne avoit Roger assis à sa droite, & Bradamante, brillante de pierreries & plus parée encore de ses propres charmes, étoit à sa gauche. On vit arriver d'un côté de la plaine un Chevalier qui, sans descendre de son cheval & tout armé, s'approcha de la table d'un air audacieux; il étoit d'une très-haute taille, son cheval & ses armes étoient couvertes de noir. Ce Chevalier étoit le fier Rodomont, Roi d'Alger; ce Prince avoit juré d'être un an sans porter les armes depuis l'affront qu'il avoit reçu de Bradamante, qui l'avoit renversé sur le pont de la Saone; il avoit passé comme un Hermite en sa retraite, un an, un mois & un jour, selon l'usage des Chevaliers de ce tems, qui souvent se punissoient eux-mêmes d'avoir essuyé quelque disgrace dans un combat.

Rodomont avoit bien appris les grands succès de Charles & la mort d'Agramant ; mais il n'avoit pas voulu rompre son serment pour des événemens qui ne l'intéressoient plus. Voyant que le tems de la pénitence qu'il s'étoit imposée étoit fini, il reprit de nouvelles armes pour se rendre à la Cour de France. L'orgueilleux Sarasin, sans descendre, sans aucune marque de respect, & même sans incliner la tête, eut l'audace au contraire de montrer un air de dédain pour Charles & pour la Cour brillante dont il étoit environné. Tout le monde resta surpris, indigné même de cet excès d'insolence; & chacun quittant tout ce qui l'occupoit alors, fut attentif à l'écouter.

Rodomont, regardant Charles & Roger, leur dit d'une voix forte & qui tenoit du ton de l'insulte : Je suis Rodomont, & c'est toi, Roger, que je défie au combat mortel ; je veux te prouver avant la fin du jour, que tu n'es qu'un traître à ton Souverain, & que comme tel tu devrois être exclus de cette table, & d'être assis parmi les gens d'honneur. Quoique la lâcheté de ta conduite soit avérée, puisqu'en te faisant chrétien tu nous as montré la légéreté de ton ame & ton manque de foi, je viens ici pour te confondre, pour te déshonorer aux yeux de l'univers. Tu peux faire venir tel

nombre de champions que tu voudras pour te défendre de l'accusation que je porte contre toi, cela m'est égal, & je maintiendrai moi seul tout ce que j'ai dit contre toi. Roger, se levant aussitôt, pria Charles de lui permettre de répondre à Rodomont, il dit avec chaleur : Tu mens, Rodomont, & je doute que personne eût la lâcheté de mentir comme toi. J'ai servi fidèlement Agramant jusqu'à son départ pour l'Afrique ; je l'ai même servi malgré mes intérêts personnels ; je ne crains point le blâme de tout homme d'honneur, & je méprise le tien. Vas, je suis tout prêt à te confondre, je n'ai besoin de personne pour te punir ; & tu verras, en tombant sous mes coups, que je ne suis que trop fort pour te prouver l'atrocité du mensonge insolent que tu viens de proférer contre moi.

Marphise, Renaud, Roland, Olivier, ses deux fils & Dudon s'étoient levés aussi-tôt que Roger ; il n'en étoit aucun qui ne voulût prendre sa défense : Il n'est pas juste, s'écrioient-ils, qu'un nouvel époux se batte le jour même de ses noces. Roger les força de rester tranquilles, se fit apporter les armes qu'il avoit enlevées à Mandricard. Roland voulut attacher lui-même ses éperons, Charles ceignit l'épée à son côté, Bradamante & Marphise finirent par attacher

ſa cuiraſſe après avoir lacé ſes autres armes. Aſtolphe tint ſon cheval par la bride, Dudon lui préſenta l'étrier ; & Renaud, Olivier & le Duc Naymes chaſsèrent & firent ſortir tous ceux qui pouvoient embarraſſer la lice, qui ſelon l'uſage ordinaire, étoit toujours dreſſée près de l'habitation du Souverain. Comme on voit quelquefois de timides colombes ſe lever d'un champ de bled, & s'enfuir à tire d'ailes pour ſe cacher dans leur nid, lorſque les vents déchaînés couchent les moiſſons, ſecondés par un orage qui verſe des torrens d'eau mêlée de grêle, & lorſque l'air ſombre & nébuleux s'entr'ouvre & laiſſe échapper de longs ſillons de feu ; de même toutes les Dames de la Cour de Charles pâliſſoient & frémiſſoient en voyant Rodomont : elles étoient prêtes à ſe cacher dans le palais, & ne pouvoient croire que Roger pût lui réſiſter. La même terreur s'emparoit même de quelques Chevaliers, & fut encore bien plus grande parmi le peuple qui ſe ſouvenoit des ravages affreux que ce Sarraſin avoit faits dans Paris, lorſque tout ſeul il parcouroit cette ville le fer & la flamme à la main.

Bradamante aimoit trop tendrement pour ne pas trembler auſſi ; le courage invincible de Roger, la juſtice de la cauſe qu'il avoit à ſoutenir, ne pouvoient empêcher cette jeune & tend.e

tendre épouse de frémir en voyant celui qu'elle adoroit, aux prises avec le plus redoutable de tous les Sarasins. Ah ! qu'elle eût desiré pouvoir combattre en la place de son époux, quoiqu'elle fût presque certaine de ne pouvoir résister à Rodomont ! Mais elle eût préféré de mourir mille fois elle-même, plutôt que de soutenir l'affreux spectacle qui lui présentoit un époux adoré dans le péril le plus grand qu'il eût jamais éprouvé. Ce fut en vain que, prenant un visage plus assuré, Bradamante supplia son époux de lui remettre le soin de venger son injure ; elle fut obligée de se rasseoir, & d'être témoin de cet affreux combat, dont l'issue pouvoit devenir si funeste à son amour.

Les deux guerriers, après s'être écartés l'un de l'autre, se chargèrent avec fureur la lance en arrêt ; les deux lances, en portant sur leurs boucliers, parurent n'être que d'une glace fragile, & l'on eût pris leurs éclats pour des oiseaux qui s'élevoient vers le Ciel : celle de Rodomont avoit frappé dans le milieu du bouclier d'Hector, & l'acier, trempé par Vulcain, qui le couvroit, étoit impénétrable. La lance de Roger avoit traversé le bouclier de Rodomont, quoiqu'il eût une palme d'épaisseur, & que le milieu fût composé des os les plus durs. Si cette lance ne se fut pas brisée dans le bou-

clier, le haubert de Rodomont, eût-il été de diamant, n'eût pu réſiſter, & le combat eût été terminé par la mort du Saraſin. Les deux chevaux, ne pouvant ſoutenir la force du contre-coup qu'ils reçoivent, mettent tous les deux leurs croupes à terre; les deux fiers ennemis les font relever, jettent le reſte de leurs lances, & reviennent l'un ſur l'autre l'épée haute & la fureur dans les yeux. Tous les deux cherchent le défaut de leurs armes pour y porter la pointe ou le taillant de leurs épées.

Rodomont n'eſt plus couvert de ſon ancienne écaille de dragon, & ſon bras n'eſt plus armé de la redoutable épée de Nembrod; ſa tête n'eſt défendue que par un caſque d'une trempe ordinaire, les armes impénétrables dont il fut autrefois couvert, étant reſtées appendues au monument conſacré par lui-même aux mânes d'Iſabelle, où Bradamante les avoit attachées après l'avoir renverſé. Les armes du Roi d'Alger ſont cependant d'une forte trempe; mais il n'en eſt aucune qui puiſſe réſiſter aux coups de Balifarde, qui perceroit juſqu'à des armes enchantées.

Roger caracolle autour de Rodomont, & parvient à lui faire pluſieurs bleſſures légères: le Saraſin, furieux de voir déja ſes armes enſanglantées, & de ſe ſentir atteint par de

nouveaux coups, mugit dans ſon caſque comme la mer irritée ; il jette ſon bouclier, & prenant ſon épée à deux mains, il en porte un coup horrible ſur la tête de Roger. Ce coup fut plus violent encore que ne le ſeroit celui de ce poids énorme que des conſtructeurs ſuſpendent ſur des appuis poſés dans deux batteaux ; les bras multipliés réuniſſent leurs forces pour tirer des cables, qui, roulant ſur des poulies, élèvent ce poids dont la forme & le choc lui fait donner le nom de mouton ; ils le laiſſent tomber tout-à-coup ſur la tête d'un pilotis aſſujetti dans une poſition verticale ; l'air retentit au loin de la chûte du mouton, & la ſeule ſurface d'une roche dure peut empêcher le pilotis de percer juſqu'à la plus grande profondeur. Le coup furieux du Saraſin ne peut entamer le caſque d'Hector ; l'homme & le cheval euſſent été fendus en deux ſans l'ouvrage de Vulcain : mais Roger ne peut en ſoutenir la violence ; il penche la tête ſur l'encollure de ſon cheval, ouvre les bras & les jambes ; il eſt déja prêt à tomber, lorſque Rodomont redouble par deux fois le même coup ; ſon épée ne peut réſiſter plus longtems, & ſe briſe au troiſième preſque juſqu'à la garde. Roger reſte étendu ſans connoiſſance ſur ſon cheval. Rodomont, quoique déſarmé, profite de ſon état, embraſſe ſon cou avec un

bras nerveux, & le fait tomber étendu ſur le ſable. A peine Roger a-t-il touché la terre, qu'il reprend ſes eſprits ; ſon dépit alors égale ſa fureur, & ſur-tout lorſqu'il jette les yeux ſur Bradamante, qu'il voit pâle & levant au Ciel ſes yeux pleins de larmes. Cette tendre Amante, en effet, avoit penſé tomber morte des mêmes coups que Roger avoit reçus.

Le Paladin, ſerrant ſon épée dans ſa main, s'élance pour frapper Rodomont ; celui-ci veut le heurter & le faire fouler ſous les pieds de ſon cheval ; mais Roger ſe détourne légérement, ſaiſit la bride du cheval de la main gauche, & de la droite, précipitant ſes coups ſur le Saraſin, il le bleſſe dans le flanc gauche, & lui perce la cuiſſe du même côté. Rodomont, qui tient encore la poignée maſſive de ſon épée, eſpère étourdir Roger en portant un coup violent ſur ſon caſque ; mais Roger prend ce moment pour lui ſaiſir le bras ; &, joignant ſon autre main à la première, il fait un effort aſſez puiſſant pour arracher ſon ennemi des arçons. Rodomont tombe ſur la terre qui retentit du bruit de ſes armes, & l'avantage deviendroit égal entre les deux, ſi Roger n'avoit pas celui d'être armé de ſon épée : il veut en profiter, & préſentant toujours ſa pointe à Rodomont ; il tâche de tenir éloigné de lui ce Saraſin d'une taille giganteſque : il voit que

le ſang coule à gros bouillons de ſa cuiſſe & de ſon flanc ; il eſpère que ſes forces s'épuiſeront bientôt, & qu'il lui ſera facile d'achever de le vaincre. Rodomont connoît ſon danger préſent, &, n'ayant plus d'autre reſſource, il lance avec force la poignée peſante de ſon épée contre la tête de Roger, qui reſte chancelant & tout étourdi de la violence de ce coup : il avoit porté ſur la viſière & contre l'épaule de Roger, qui fait quelques pas en arrière, & qui paroît prêt à tomber. Le Saraſin veut profiter de ce moment pour s'élancer ſur lui ; mais la douleur & la profonde bleſſure de ſa cuiſſe trompent ſa fureur, & le font tomber un genou à terre: Roger auſſi-tôt lui porte de nouveaux coups, & ſe ſert de ſes bras pour achever de l'étendre ſur la terre ; mais Rodomont ſe relève, ſaiſit Roger, l'embraſſe avec ſes bras longs & nerveux, & chacun d'eux emploie alors tout l'art de la lutte pour renverſer ſon ennemi.

Rodomont, heureuſement, avoit déja perdu de ſes forces avec le ſang qu'il avoit répandu ; & Roger, exercé dès ſon enfance à la lutte, ſentoit l'avantage qu'il avoit ſur lui. Roger a l'adreſſe de preſſer principalement les parties du corps de ſon ennemi qu'il voit bleſſées ; il en fait couler le ſang avec plus d'abondance. Rodomont, ſe livrant à toute la rage qu'il a de ſe ſentir prêt à cé-

der la victoire, fait un nouvel effort; &, profitant de la hauteur de ſa taille, il ſaiſit Roger par le cou & par les épaules, il lui fait perdre terre & le tient ſuſpendu ſur ſa poitrine; alors il le ſecoue, le ſerre étroitement, le fait tourner, & veut le précipiter à ſes pieds; mais Roger, raſſemblant toutes ſes forces, le tient ſi fortement attaché, que Rodomont ne peut s'en ſéparer.

Roger l'ébranle fortement à ſon tour; il appuie ſa poitrine contre ſon côté gauche; il appuie ſa jambe droite contre ſon genou; ſa jambe gauche entrelace celles de Rodomont; & c'eſt dans cette poſition, qu'ébranlant à la fin ce grand coloſſe, il le ſoulève, le renverſe, & lui fait frapper rudement la terre de ſes épaules & de ſon caſque.

Ce moment devient déciſif. La chûte du Saraſin eſt ſi violente, que le ſang coule plus abondamment que jamais de ſes bleſſures; la terre en eſt bientôt abreuvée & rougie. Roger pourſuit ſa victoire; il ſerre le cou de Rodomont, il preſſe ſon corps avec ſes genoux; &, tirant un poignard aigu qu'il porte ſur ſa viſière, il lui crie de ſe rendre, & le menace de lui porter le coup mortel. Le Saraſin furieux, loin de ſe rendre, fait d'inutiles efforts pour ſe dégager; il reſte oppreſſé par la force & par tout le poids du corps de Roger, comme le ſont ſouvent ces malheureux ouvriers que la ſoif de l'or porte juſques dans

les entrailles de la terre Ibérienne ou de Pannonie : les parois des puits profonds s'éboulent ; enterrés à moitié, leurs bras s'élèvent en vain ; & leur poitrine affaiſſée par la preſſion des terres, ne peut plus élever des cris pour appeler à leur ſecours. Rodomont ſent qu'il ne peut plus réſiſter ; il voit la pointe du poignard prête à lui percer la tête, il entend les menaces de Roger que la généroſité porte encore à vouloir lui donner la vie, s'il veut la lui demander : mais le fier Roi d'Alger craint moins la mort que de s'avilir par un acte de foibleſſe ; il eſſaie de nouvelles ſecouſſes ; il veut ſe rouler pour reprendre le deſſus ſur ſon ennemi qui continue à le preſſer & à l'étouffer dans ſes bras victorieux. Tel on voit un mâtin qu'un dogue tient à la gorge, & qui ne peut ſe dégager de ſes fortes mâchoires plus ſerrées & plus fixes encore qu'un étau ; ſon corps ſe débat en vain, ſes yeux ardens roulent dans ſa tête, & ſa gueule écumeuſe eſt prête à jetter ſon dernier cri.

Rodomont perd enfin l'eſpérance de pouvoir ſe dégager des bras de ſon ennemi ; mais ſa rage lui fait conſerver encore l'eſpoir de lui donner la mort dans les ſiens. Tandis que le généreux Roger perſiſte à lui crier de ſe rendre, l'indomptable Roi d'Alger fait un nouvel effort, dégage ſon bras droit, tire ſon poignard, & cherche à

l'enfoncer dans les reins de Roger : celui-ci s'en apperçoit, ſe garantit de cette atteinte ; &, ſa belle ame étant indignée de la férocité de celle de Rodomont, il hauſſe ſon bras victorieux, & plonge trois fois ſon poignard dans le front terrible du Saraſin. Le corps de Rodomont reſte immobile & glacé ; mais ſon ame irritée blaſphéme encore en ſe précipitant ſur les noirs rivages de l'Achéron.

FIN.

FEB 2 3 1950